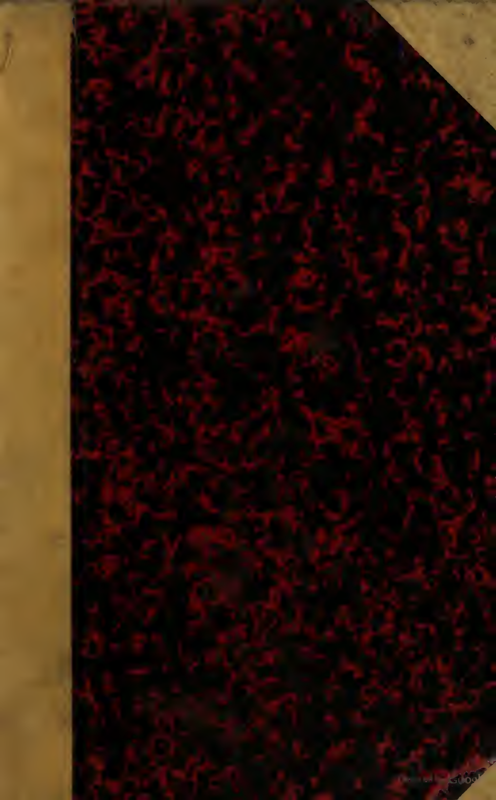


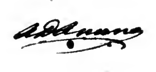


HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE DE L'EUROPE.

TOME I.





DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.



HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE DE L'EUROPE,

PENDANT LES QUINZIÈME, SEIZIÈME ET DIX-SEPTIÈME SIÈCLES;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE HENRI HALLAM,

PAR

ALPHONSE BORGHERS,

TRADUCTEUR DE *L'EUROPE AU MOYEN AGE*, DU MÊME AUTEUR.

> De modo autem hujusmodi historiæ conscribendæ, illud imprimis monemus, ut materia et copia ejus, non tantùm ab historiis et criticis petatur, verùm etiam per singulas annorum centurias, aut etiam minora intervalla, seriatim libri præcipui, qui eo temporis spatio conscripti sunt, in consilium adhibeantur; ut ex eorum non perlectione (id enim infinitum quiddam esset), sed degustatione, et observatione argumenti, styli, methodi, genius illius temporis literarius, veluti incantatione quâdam, à mortuis evocetur.
>
> (BACON, *De augm. Scient.*)



TOME PREMIER.

PARIS.

LADRANGE, LIBRAIRE,	BAUDRY, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, 19.	RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 9.

1839.



PRÉFACE.

Un tableau synoptique de la littérature, présentant l'état simultané de ses différentes branches pendant une longue série d'années, ainsi que leurs rapports de dépendance mutuelle, a des avantages trop évidents pour qu'il soit permis de les révoquer en doute; et, comme il existe dans la langue anglaise peu de travaux de ce genre, je me suis hasardé à entreprendre une tâche qui, à certains égards, est bien au-dessus de mes forces, mais dont aucun écrivain plus capable ne me paraissait disposé à se charger. En offrant au public cette *Introduction* * à l'histoire littéraire de trois siècles, — car je n'oserais lui donner un titre plus ambitieux, — il convient d'indiquer les sources générales et secondaires où j'ai, indépendamment de ma connaissance directe des écrivains originaux, puisé une partie de mes renseignements, et de justifier en même temps le but de cet ouvrage, en faisant voir ce qui a déjà été fait, et ce qui reste encore à faire.

L'histoire de la littérature est d'origine moderne; elle appartient même en grande partie à une époque presque récente. Nous ne trouvons dans ce que les anciens nous ont laissé rien qui s'en rapproche autant qu'un seul chapitre de Quintilien, le premier du dixième livre, où l'auteur passe sommairement en revue les poètes, les orateurs et les historiens de la Grèce et de Rome. Ce n'est là, toutefois, qu'une ébauche; et quant au précieux ouvrage de Diogène Laërce, l'ordre chronologique y est trop peu observé pour que nous puissions le considérer comme une histoire de la philosophie

* L'ouvrage original est intitulé *Introduction to the Literature*, etc. (*Note du trad.*)

ancienne, bien qu'il ait fourni une bonne partie des matériaux de tout ce qui a été écrit sur ce sujet.

Dans le XVI[e] siècle, l'accroissement considérable des publications et le zèle pour la science qui caractérisa cette période purent suggérer l'idée d'une histoire universelle de la littérature. Conrad Gesner, l'homme le plus capable, par l'étendue et la variété de ses connaissances, d'aborder un pareil travail, paraît avoir conçu un plan de ce genre. Les ouvrages qu'il a publiés, la *Bibliotheca universalis* et les *Pandectæ universales*, réunissent, dans leur ensemble, les matériaux qu'on eût pu jeter dans une forme historique : l'un est un catalogue alphabétique d'auteurs et de leurs ouvrages; l'autre, un index raisonné et minutieux de toutes les branches des connaissances; il forme vingt et un livres, divisés chacun en plusieurs titres, avec des renvois sommaires au texte des ouvrages relatifs à chacun des chefs de cette vaste classification. C'est dire assez que l'ordre des temps y est entièrement négligé. Possevin, jésuite italien, s'en rapprocha un peu plus dans sa *Bibliotheca selecta*, publiée à Rome en 1593. Quoique ses divisions soient plutôt encyclopédiques qu'historiques, et que sa méthode, surtout dans le premier volume, soit principalement argumentative, il donne dans chaque chapitre une liste d'auteurs rangés dans un ordre à peu près chronologique, et quelquefois une notice succincte de leurs ouvrages.

Lord Bacon, dans le second livre *De augmentis Scientiarum*, pouvait dire avec raison, et sans avoir égard à ces travaux imparfaits du siècle précédent, qu'il n'existait pas de véritable histoire des lettres; et, selon lui, l'histoire du monde, sans celle des lettres, est comme une statue de Polyphême privé de son œil unique. Il trace, dans un de ces passages lumineux et d'une haute portée qui sont marqués au coin de son génie, la marche à suivre pour remplir cette lacune : l'origine et les antiquités de chaque science, les méthodes qui ont servi à son enseignement, les sectes et

les controverses auxquelles elle a donné naissance, les colléges et les académies dans lesquels elle a été cultivée, ses rapports avec le gouvernement civil et avec le mouvement de la société, les causes physiques ou temporaires qui ont pu influer sur son état, sont, dans son plan, des éléments aussi essentiels d'une histoire de ce genre que la biographie des auteurs célèbres et l'indication de leurs ouvrages.

Il ne s'est rencontré personne qui ait osé achever ce tableau dont Bacon lui-même n'avait pu qu'indiquer les masses; et, pendant la plus grande partie du xvii[e] siècle, les savants ne s'occupèrent guère de rechercher et faire connaître l'histoire de ces lettres qui faisaient l'objet de leurs travaux : car c'est à peine si l'on peut faire une exception pour le *Prodromus Historiæ literariæ* (Hambourg, 1659) de Lambecius, savant allemand, qui, après avoir tracé le plan magnifique d'une histoire universelle des lettres, ne put pas pousser son ouvrage au delà des temps de Moïse et de Cadmus. Mais en 1688, Daniel Morhof, professeur à Kiel en Holstein, publia son *Polyhistor*, ouvrage bien connu, auquel Fabricius fit des additions considérables dans le siècle suivant, et qu'on trouve encore dans toutes les grandes bibliothéques.

Morhof paraît s'être dirigé, jusqu'à un certain point, d'après la méthode de Possevin ; mais le laps d'un siècle, aussi riche d'érudition que le xvii[e], avait prodigieusement agrandi la sphère de l'histoire littéraire. Cependant l'objet précis du *Polyhistor*, ainsi que le mot l'indique, est de tracer, sur l'échelle la plus vaste, un cours d'études à l'usage d'un seul individu. Cette considération justifie l'introduction de plusieurs chapitres, qui, sous le point de vue historique, pourraient être envisagés comme des hors-d'œuvre. Dans sa revue des ouvrages relatifs à chacune des branches de la littérature, Morhof suit assez exactement l'ordre chronologique : ses opinions, énoncées avec concision, sont ordinairement judicieuses; et telle est l'abondance de son érudi-

tion que les écrivains qui sont venus après lui ont pu faire de copieux emprunts à l'énumération du *Polyhistor*, et, dans beaucoup de parties, n'y ont ajouté que peu de chose. Mais Morhof est beaucoup plus versé dans les écrivains latins que dans les langues modernes, et n'a, notamment, qu'une connaissance très superficielle de la littérature anglaise.

Un autre siècle s'était écoulé, lorsque l'honneur d'avoir exécuté le premier grand tableau synoptique de l'histoire littéraire sous une forme plus régulière que celle adoptée par Morhof fut acquis à Andrès, jésuite espagnol, qui, après la dissolution de son ordre, passa le reste de ses jours en Italie. Il publia à Parme, successivement et dans l'intervalle de 1782 à 1799, son *Origine, Progresso e Stato attuale d'ogni Letteratura*. La première édition forme sept volumes in-quarto ; mais j'ai fait usage de celle imprimée à Prato en 1806, en vingt volumes in-octavo. Andrès, quoique jésuite, ou peut-être même parce qu'il était jésuite, s'est mis en quelque sorte au diapason de l'époque où son livre a paru, et montre toujours de la modération, souvent de la candeur. Son savoir est très étendu en surface ; il est quelquefois minutieux et curieux ; mais, en général, il manque de profondeur : son style est coulant, mais diffus et indécis ; ses jugements des livres ont un vague désagréable pour ceux qui cherchent des notions précises ; son goût est correct, mais froid ; ses aperçus généraux sont assez justes, mais peu lumineux, et n'ont point une haute portée philosophique. Quoi qu'il en soit, c'est un travail extraordinaire, qui embrasse dans toute son étendue la littérature ancienne et moderne, et pour lequel l'auteur, dans beaucoup de cas, n'a tiré que peu de secours des ouvrages antérieurs du même genre. Il est beaucoup plus connu sur le continent qu'en Angleterre, où je ne l'ai pas souvent vu cité ; et je ne crois pas qu'il soit commun dans nos bibliothèques particulières.

Peu d'années après l'apparition des premiers volumes

d'Andrès, quelques uns des savants les plus distingués de l'Allemagne formèrent le plan d'une histoire universelle des sciences et des arts modernes sur une échelle beaucoup plus large. Chacune des onze divisions de ce grand cadre fut jugée devoir suffire aux travaux d'un seul homme, s'il voulait entrer dans tous les détails nécessaires pour épuiser le sujet. Entre autres, Bouterwek se chargea de la poésie et des belles-lettres; Buhle, de la philosophie spéculative; Kastner, des sciences mathématiques; Sprengel, de l'anatomie et de la médecine; Heeren, de la philologie classique. Le résumé général de l'ensemble paraît avoir été assigné à Eichhorn. Ce vaste monument ne fut pas entièrement achevé; mais il en résulta du moins quelques ouvrages capitaux, auxquels j'ai personnellement de grandes obligations. Eichhorn publia, en 1796 et en 1799, deux volumes qui devaient former le commencement d'une *Histoire générale de la civilisation et de la littérature de l'Europe moderne*, depuis le XIIe jusqu'au XVIIIe siècle. Mais il ne se renferma pas dans la première de ces limites; et son second volume, surtout, s'étend sur les âges de ténèbres qui suivirent la chute de l'empire romain. Par suite, peut-être, de cet agrandissement de son cadre, et aussi de l'abandon d'une grande portion de l'entreprise primitive, abandon dont j'ignore le motif, Eichhorn ne continua pas cet ouvrage sous sa forme première. Mais, modifiant légèrement son titre, il publia quelques années après une histoire universelle de la littérature depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Cet ouvrage, indépendant du premier, forme six volumes, dont le premier parut en 1805, et le dernier en 1811.

L'exécution de ces six volumes est très inégale. Eichhorn était versé dans la littérature orientale, dans la littérature théologique, surtout celle de son pays, et en général dans la littérature contenue dans la langue latine. Mais il paraît n'avoir possédé qu'une connaissance superficielle de la littérature des langues modernes, et de la plupart

des branches scientifiques. Il montre dans le classement de ses matières plus de méthode, un ordre plus chronologique, plus spécifique, qu'Andrès; d'un autre côté, son instruction générale est moins étendue; et quoique je ne puisse faire un grand éloge de l'un ni de l'autre sous le rapport de l'éloquence, du goût, de la philosophie, j'inclinerais cependant à donner la préférence sur tous ces points au jésuite espagnol. Mais les qualités que j'ai signalées plus haut rendent, en somme, la lecture d'Eichhorn plus satisfaisante pour l'étudiant.

Tels sont, à ma connaissance, les seuls ouvrages qui méritent le nom d'histoires générales de la littérature, et qui embrassent tous les sujets, tous les temps, et tous les peuples. S'il en existe d'autres, ils sont sans doute trop superficiels pour appeler notre attention. Mais, dans un pays de l'Europe, et dans ce pays seulement, nous trouvons une histoire nationale où sont consignées toutes les productions de sa littérature. Ce travail, exécuté pour la première fois par Tiraboschi, jésuite né à Bergame, et dans ses dernières années bibliothécaire du duc de Modène, fut publié en douze volumes in-quarto : j'ai fait usage de l'édition imprimée à Rome en 1785. L'ouvrage descend jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Comme écrivain clair et explicite, comme exact et minutieux investigateur des faits, Tiraboschi a rarement été surpassé; et telle est la rectitude de son jugement que l'on doit regretter qu'il ait été aussi sobre de critique : mais c'est à la biographie qu'il s'est principalement attaché. Un écrivain inférieur en réputation, Corniani, dans ses *Secoli della Letteratura Italiana dopo il suo risorgimento* (Brescia, 9 vol., 1804-1813), s'est occupé davantage de l'appréciation des nombreux auteurs qu'il fait passer sous nos yeux. Quoiqu'il ait adopté la méthode biographique, il suit assez l'ordre chronologique pour pouvoir figurer au rang des historiens de la littérature. Corniani n'est pas fort estimé de quelques uns de ses compa-

triotes, et ne s'élève point à une grande hauteur philosophique : mais son érudition me paraît considérable, ses jugements sont en général rationnels ; et il a cet avantage sur Tiraboschi, qu'il donne l'analyse d'un grand nombre d'ouvrages.

L'*Histoire littéraire de l'Italie* par Ginguené est bien connue. Ginguené a eu l'avantage de venir après Tiraboschi ; et les travaux de ce dernier avaient singulièrement aplani cette partie de sa carrière qui comprenait la littérature latine de l'Italie : mais il connaissait à fond la littérature de la langue italienne, et il a, avec beaucoup de prolixité sans doute, mais en somme d'une manière utile, donné à l'Europe accès à une foule de richesses littéraires, enfouies dans des livres rares, et qu'une grande partie du monde ne connaissait pas même de nom. Les Italiens sont ingrats s'ils méconnaissent les obligations qu'ils ont à Ginguené.

La France ne possède, je crois, aucun ouvrage, quel qu'il soit, sur l'histoire universelle de sa propre littérature ; et nous n'avons pas même en Angleterre l'essai le plus superficiel en ce genre. L'*Histoire de la Poésie*, par Warton, contient beaucoup de choses qui ont trait à notre littérature générale ; mais elle nous laisse vers l'époque de l'avénement d'Elisabeth.

On a fait beaucoup plus pour l'histoire de certaines branches spéciales de la littérature. Dans l'histoire générale de la philosophie, Brucker, pour ne pas parler de quelques auteurs plus anciens, mérite d'ouvrir la marche. On a depuis peu montré quelque disposition à déprécier son laborieux ouvrage, comme n'étant pas imprégné d'un esprit suffisamment métaphysique, et comme ne rendant pas avec clarté ni avec exactitude les principes des philosophes qu'il passe en revue. Mais l'Allemagne de 1744 n'était pas l'Allemagne de Kant et de Fichte ; et peut-être Brucker n'a-t-il pas été plus mauvais historien pour avoir connu peu de chose des théories récentes. La dernière objection est plus grave : il est des

circonstances où, en effet, Brucker ne me paraît pas tout-à-fait à la hauteur de son sujet. Cependant c'est, après tout, un écrivain fort utile; abondant dans ses extraits, impartial et franc dans ses jugements.

Dans l'époque qui suivit celle de Brucker, la prédilection des savants allemands pour les recherches historiques et philosophiques a donné le jour à plus d'ouvrages de ce genre que je n'en connais de nom, et à beaucoup plus que je n'en ai lu. Le plus célèbre peut-être est celui de Tennemann; mais je n'en connais que l'abrégé, traduit en français par M. Victor Cousin, sous le titre de *Manuel de l'histoire de la philosophie*. Buhle, l'un des membres de la société dont j'ai parlé, et dont le foyer était à Gœttingen, composa pour sa part une histoire de la philosophie depuis la renaissance des lettres. Je me suis servi de la traduction française de cet ouvrage en six volumes. Buhle, de même que Tennemann, a des obligations évidentes à Brucker; mais il possédait lui-même beaucoup d'instruction, avec un esprit très délié.

L'histoire de la poésie et de l'éloquence, ou des belles-lettres, fut publiée par Bouterwek, en douze volumes in-octavo. Les parties relatives à son pays, ainsi qu'à l'Espagne et au Portugal, m'ont été plus utiles que le reste. Un grand nombre de mes lecteurs doivent connaître la *Littérature du Midi*, de M. Sismondi; ouvrage écrit dans ce style coulant et gracieux qui distingue l'auteur, et atteignant parfaitement son but, qui est de donner une idée agréable et populaire, sans être cependant superficielle ni incomplète, des meilleurs auteurs qui ont écrit dans les langues méridionales. Nous ne possédons d'autre ouvrage sur notre poésie que les prolixes volumes de Warton. Ils ont eu, à mon avis, tout autant de réputation qu'ils en méritent. Sans chercher à déprécier un ouvrage qui contient tant de choses, et qui a été en grande faveur parmi les personnes qui s'occupent de littérature, on peut faire observer que les erreurs de fait,

surtout dans les noms et les dates, y sont extraordinairement fréquentes, et que la critique, en matière de goût, n'en est point d'un ordre fort élevé.

Heeren entreprit l'histoire de la littérature classique, immense lacune que personne n'avait essayé de remplir. Malheureusement, il n'a donné qu'une introduction, qui nous amène jusqu'à la fin du XIVe siècle, et une histoire du XVe. Ce travail est tellement bon qu'il nous fait vivement regretter que le reste nous manque, d'autant plus que je ne connais rien qui puisse y suppléer. Cependant Eichhorn est ici d'une grande utilité.

Dans l'histoire des sciences mathématiques, je me suis principalement appuyé sur Montucla, et sur Kastner, jusqu'où il va : le catalogue de ce dernier, et son analyse des ouvrages de mathématiques, sont beaucoup plus complets; mais ses propres observations sont moins lucides et moins philosophiques. L'*Histoire de l'Anatomie* par Portal, et quelques autres livres, que j'ai toujours eu soin de citer, et dont l'énumération pourrait être fastidieuse, m'ont fourni les matériaux de quelques pages pour lesquelles on ne saurait exiger que je me fusse livré à des recherches originales. Mais plusieurs branches de la littérature, prenant ici le mot, comme je le fais ordinairement, dans l'acception la plus étendue, pour toute connaissance transmise par les livres, n'ont encore rien qui ressemble à une histoire réelle de leurs progrès.

Les matériaux de l'histoire littéraire seront toujours tirés en grande partie des collections biographiques, de celles surtout où une certaine portion de critique se trouve mêlée aux faits purement historiques. Il en est même quelques unes qui sont presque entièrement de ce genre. Adrien Baillet, dans ses *Jugements des Sçavants*, publiés en 1685, chercha à rassembler les opinions des critiques antérieurs sur le mérite de tous les auteurs passés. Une petite partie seulement de ce plan fut mise à exécution : l'ouvrage ne

comprend guère que les grammairiens, les traducteurs et les poètes; et ces derniers laissent même beaucoup à désirer. Baillet donne ses citations en français, et quelquefois il ajoute assez de réflexions de son propre crû pour ne pas être confondu dans la foule des compilateurs vulgaires, et pour s'être attiré l'inimitié de quelques contemporains. Sir Thomas Pope Blount est un écrivain du même genre, et tout-à-fait exempt de prétentions. Sa *Censura celebriorum Autorum*, publiée en 1690, ne contient rien de lui, si ce n'est quelques dates sur la vie de chaque auteur; mais les témoignages des critiques antérieurs s'y trouvent recueillis avec soin. Blount embrasse tous les temps et toutes les classes d'écrivains; ses matières sont disposées dans un ordre à peu près chronologique, qui conduit le lecteur depuis les plus anciens monuments de la littérature jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait. Les écrivains polis de l'Europe moderne et les hommes de science n'occupent pas une place proportionnée à leur mérite; mais ce livre, qui est, je crois, peu recherché aujourd'hui, figurera cependant très utilement dans la bibliothéque du savant.

Le *Dictionnaire de Bayle*, publié en 1697, paraît à la première vue un magasin inépuisable d'histoire littéraire. Les personnes qui connaissent l'ouvrage savent qu'il désappointe souvent leur curiosité : des noms très marquants ne s'y trouvent point, ou sont traités fort légèrement; le lecteur se perd dans des notes épisodiques, toujours frivoles, et se dégoûte d'un auteur qui se détourne à chaque instant de ce qui est véritablement intéressant pour se jeter dans quelque querelle oiseuse de son temps ou dans d'indécentes digressions. Cependant, les nombreuses citations qu'on trouve dans Bayle, l'inépuisable variété de son érudition, le bon sens et la finesse qu'il sait montrer toutes les fois qu'il le veut bien, donnent un grand prix à son dictionnaire, surtout pour les personnes déjà assez avancées dans la littérature générale.

Le père Nicéron publia à Paris, dans l'intervalle des années 1727 à 1745, ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres de la république des lettres, avec un Catalogue raisonné de leurs ouvrages*, en quarante-trois volumes in-douze. Ce titre ne donne pas une idée fort exacte de l'ouvrage. Le nombre des *hommes illustres* consignés dans Nicéron, est d'environ 1600, appartenant pour la plupart aux XVIe et XVIIe siècles. Leurs noms, comme il est facile de le supposer, sont souvent fort insignifiants : en revanche, beaucoup d'hommes réellement distingués sont passés sous silence ou mentionnés d'une manière inexacte, principalement lorsqu'ils sont protestants, et par-dessus tout anglais. Aucune espèce d'ordre n'est observée ; et il est absolument impossible de conjecturer dans quel volume de Nicéron on trouvera un article quelconque. Une biographie succincte de chaque auteur, plus satisfaisante toutefois que les simples dates de Blount, est suivie de jugements fort courts sur ses ouvrages, et d'un catalogue de ces mêmes ouvrages, beaucoup plus complet du moins que ceux qui avaient été donnés par aucun bibliographe antérieur. C'est un ouvrage très utile ; mais les parties les plns précieuses en ont été transportées dans des publications plus modernes.

Le *Dictionnaire biographique Anglais* parut pour la première fois en 1761. Je parle de cette édition avec quelque affection, parce qu'elle a été la compagne de bien des heures de ma jeunesse ; cependant l'exécution générale en est un peu négligée. On l'attribue quelquefois à Birch ; mais je soupçonne qu'Heathcote y contribua davantage. Après plusieurs augmentations successives, une édition en trente-deux volumes fut publiée, de 1812 à 1817, par Alexandre Chalmers, dont elle porte ordinairement le nom. Chalmers était un homme de bien faibles moyens, relativement à la grandeur d'un pareil ouvrage ; mais il avait passé sa vie à recueillir de petits faits, et, sous ce rapport surtout, il a beaucoup ajouté à la biographie britannique. Plus qu'aucun autre

biographe, il enregistre les noms les plus insignifiants, et cite les plus pauvres autorités. Mais l'excès, dans les collections de ce genre, est un défaut plus excusable que les omissions, et l'on ne saurait contester le mérite de son *Dictionnaire biographique*, surtout en ce qui concerne l'Angleterre, qui n'a pas beaucoup à se louer des biographes étrangers.

La *Biographie universelle* coïncide à peu près avec Chalmers pour l'époque de sa publication, mais c'est un ouvrage d'un plus haut mérite. Les noms distingués attachés à une grande partie des articles qui composent ses cinquante-deux volumes sont autant de garants du talent et de l'érudition qu'on y trouve. L'exécution est sans doute fort inégale; et quelquefois nous sommes désappointés par une notice superficielle là où nous avions le droit d'attendre davantage. La littérature anglaise, quoique traitée plus largement qu'elle ne l'avait été jusqu'alors sur le continent, et avec l'aide des volumes contemporains de Chalmers, n'y est cependant pas encore complétement appréciée; nos principaux théologiens, notamment, sont à peu près passés sous silence. D'un autre côté, il paraît y avoir surabondance de noms français modernes, de ceux surtout qui se rattachent d'une manière quelconque, souvent obscure et insignifiante, à l'histoire de la révolution : ce défaut, si c'en est un, est plus sensible encore dans les volumes supplémentaires. Cependant je dois parler avec respect d'un ouvrage auquel je suis si redevable, et sans lequel je n'aurais probablement jamais entrepris celui-ci.

Je ne m'étendrai point ici sur plusieurs ouvrages biographiques d'une nature plus spéciale : telles sont la *Bibliotheca Hispana nova* d'Antonio, la *Biographia Britannica*, la *Bibliothèque Française* de Goujet; encore moins puis-je énumérer parmi les sources d'instruction littéraire les vies particulières, ou les histoires relatives à de courtes périodes. On peut supposer, et on verra d'ailleurs par mes

citations, que j'ai fait usage de ceux de ces ouvrages qui se sont trouvés à ma portée. Mais je n'ignore pas que, dans la grande multiplicité des livres de ce genre, et surtout au milieu du développement prodigieux qu'ils ont pris depuis quelques années sur le continent, j'ai dû en négliger beaucoup qui m'eussent servi à améliorer ces volumes. En effet la presse est tellement active qu'il ne se passe point d'année qui n'ajoute quelque chose, même sous le rapport historique, à nos connaissances sur quelques uns des sujets variés que cet ouvrage embrasse. Un auteur qui attend que tous les matériaux nécessaires se soient accumulés sous sa main ne fait autre chose que regarder couler le fleuve qui ne s'arrête pas; et, tout en sentant parfaitement bien que j'aurais pu améliorer beaucoup le travail que je livre aujourd'hui au public si j'en avais différé plus long-temps la publication, je suis également convaincu que je n'aurais eu, même alors, qu'à déplorer l'impossibilité d'épuiser mon sujet. ΕΠΟΙΕΙ, cette modeste souscription des sculpteurs grecs, ne fait qu'exprimer l'imperfection attachée à tous les ouvrages de recherches littéraires ou d'investigation philosophique. Mais d'autres signes m'avertissent de rassembler mes gerbes tandis que je le puis encore; — mes années s'avancent, et l'horizon semble s'assombrir.

Je n'ai cité, autant qu'il m'en souvienne, aucun passage que je n'aie vu dans l'auteur même, quoique j'aie pu, en certains cas, et pour plus de commodité, transcrire ma citation d'après une autorité secondaire. Sans prétendre blâmer ceux qui n'indiquent point la source immédiate où ils ont puisé leurs citations, je puis dire que je n'ai agi ainsi dans aucun des ouvrages que j'ai publiés. Mais il m'est arrivé quelquefois de donner dans mon texte, et sur la foi des écrivains qui m'ont servi de guides, des notices sur des livres que je n'ai pas lus; et, dans ce cas, il est possible que je n'en aie pas toujours prévenu le lecteur.

Il est vraisemblable que l'on signalera dans cet ouvrage

des omissions, qui, je l'espère cependant, sont de peu d'importance; je pourrais même dire que je les connais d'avance : mais peut-être me rendra-t-on cette justice de les attribuer aux nombreuses ramifications du sujet, et à la nécessité d'écrire dans un ordre différent de celui dans lequel ces pages sont imprimées. J'ajouterai que quelques unes de ces omissions ont été faites à dessein. Une accumulation de faits de détail, et surtout de noms auxquels se rattachent peu d'idées, fatigue inutilement l'attention; et comme ce cas se reproduit fréquemment dans les ouvrages qui exigent nécessairement une certaine condensation de matières, et ne peut être entièrement évité, il a fallu faire quelques sacrifices pour en atténuer l'inconvéuient. Je citerai, parmi une foule d'autres exemples, la notice que j'ai donnée des savants italiens du xve siècle : il m'eût été facile de doubler cette liste; mais le lecteur y eût peu gagné.

Indépendamment de ces omissions et d'autres également légères, on remarquera qu'il manque encore à ces volumes beaucoup de choses que certaines personnes pourraient s'attendre à trouver dans une histoire de la littérature. On a souvent mêlé la biographie à l'histoire littéraire dans une proportion tellement forte qu'un ouvrage où la biographie n'est traitée que d'une manière très accessoire, si même elle y entre du tout, peut paraître défectueux en un point assez essentiel. Je pourrais répondre que les limites que je me suis imposées, et au delà desquelles il est peut-être difficile, à l'époque actuelle, de trouver des lecteurs, ne comportaient pas une telle extension. Mais j'ajouterai qu'une biographie quelconque des écrivains de ces siècles, biographie qui ne serait point une compilation servile d'un petit nombre d'ouvrages de ce genre bien connus, est une entreprise beaucoup trop vaste pour un seul homme : à part son étendue et ses difficultés, elle eût encore été particulièrement fatigante pour moi, à cause de la perte de temps (telle est du moins mon opinion) qu'entraîne nécessairement une

recherche des faits minutieux. J'éprouve plus de scrupules de n'avoir pas donné d'extraits de quelques uns des poètes et des meilleurs prosateurs, seul moyen qui permette de les juger d'une manière satisfaisante ; mais la répugnance à grossir mes volumes outre mesure m'a encore déterminé en ceci. Cependant j'ai, dans plusieurs cas, du moins pour les dernières époques, analysé de grands ouvrages avec plus d'étendue qu'on ne l'a généralement fait jusqu'à présent. Ces analyses ne sont pas destinées à servir de sommaires complets, et n'ont point pour objet de venir en aide à l'indolence du lecteur, au lieu d'exciter sa curiosité ; mais il m'a paru que certains ouvrages d'une réputation traditionnelle n'étaient pas aussi amplement connus qu'ils méritent de l'être.

Quelques branches de littérature sont passées sous silence, ou traitées d'une manière partielle. Parmi les premières, sont les ouvrages relatifs à certains arts, tels que l'agriculture et la peinture ; ou à des matières d'un intérêt purement local, telles que la jurisprudence anglaise. Au nombre des dernières, se trouve ce qui forme la portion la plus considérable de toutes les bibliothéques, les livres historiques. A l'exception des cas où l'histoire a été écrite avec une beauté de style remarquable, ou dans un esprit philosophique, je me suis en général dispensé d'en parler : dans nos recherches de la vérité de fait, le nombre des livres qui possèdent quelque mérite est énormement grand, et occuperait un espace disproportionné dans un tableau général de la littérature comme celui que nous offrons aujourd'hui. Par un motif semblable, je n'ai pas donné à la théologie la part à laquelle elle aurait numériquement droit.

Il serait inconvenant de ma part de chercher à deviner, dans le but d'y répondre par anticipation, toutes les critiques possibles d'un public qui a le droit de juger, et pour les jugements duquel j'ai déjà eu tant de motifs de me montrer reconnaissant ; il ne le serait pas moins de prétendre indi-

quer comment on doit lire ce qu'on peut ne pas lire du tout. Mais peut-être me sera-t-il permis de dire que je ne désire pas que cet ouvrage soit considéré comme un livre à consulter sur tel ou tel sujet en particulier, car ce point de vue ne lui serait souvent pas favorable; et d'ajouter que, s'il est de quelque utilité, ce ne peut être que dans son ensemble et comme tableau synoptique.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE DE L'EUROPE,

PENDANT

LES QUINZIÈME, SEIZIÈME ET DIX-SEPTIÈME SIÈCLES.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTAT GÉNÉRAL DE LA LITTÉRATURE AU MOYEN AGE, JUSQU'A LA FIN DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

La littérature ancienne perdue dans le bouleversement de l'empire romain. — Premiers symptômes de sa renaissance. — Progrès dans le XII[e] siècle. — Universités et philosophie scolastique. — Origine des langues modernes. — Premiers essais de poésie, — provençale, française, allemande et espagnole. — Langue et littérature anglaises. — Progrès des connaissances élémentaires. — Invention du papier. — Droit romain. — On cultive la littérature classique; — sa décadence après le XII[e] siècle; — moins sensible en Italie. — Pétrarque.

Quoique le sujet de cet ouvrage n'embrasse pas l'histoire littéraire de l'Europe antérieurement au commencement du XV[e] siècle, de cette époque qui correspond, aussi exactement qu'il soit possible de le désirer dans une division arbitraire des temps, avec ce qu'on nomme communément la renaissance des lettres, il me paraît nécessaire de donner d'abord un aperçu rétrospectif de l'état général des connaissances pendant quelques uns des siècles qui précèdent, afin de mettre le lecteur à même de mieux apprécier leurs progrès subséquents. Mais ce n'est qu'une esquisse, et non point une histoire régulière de la littérature du moyen âge qu'on doit s'attendre à trouver ici : le cadre que je me suis tracé n'est peut-être déjà que trop étendu pour mes forces; je me garderai de l'agrandir encore [1].

[1] J'ai déjà traité ce même sujet dans un autre ouvrage, l'*Europe au moyen âge*. Je n'ai pas cru devoir répéter ici tout ce que j'ai précédemment écrit : le lecteur qui connaîtrait déjà cet ouvrage, peut considérer le chapitre qui suit comme un supplément, et, en cas de différence, comme un correctif.

Personne n'ignore qu'un des résultats à peu près immédiats de l'établissement des peuples barbares sur les ruines de l'empire romain d'Occident fut la perte presque universelle de la littérature ancienne ou classique, de ces trésors de science qui s'étaient accumulés dans les langues grecque et latine : cette révolution, préparée depuis plusieurs siècles par la décadence du goût et du savoir, fut accélérée dans le cinquième par les calamités publiques, et s'acheva dès lors avec une irrésistible rapidité. Boëce fut le dernier des anciens, et son nom rattache en quelque sorte la période de la littérature classique à celle du moyen âge, dont il fut un des auteurs favoris. Boëce avait un beau génie ; et son caractère ainsi que sa mort inspirent également l'intérêt : on sait qu'après avoir occupé les hautes fonctions de consul et de sénateur à la cour de Théodoric, il fut sacrifié à la jalousie d'un souverain dont la mémoire, glorieuse à plusieurs titres, est restée souillée de la tache ineffaçable de son sang. Le principal ouvrage de Boëce, *la Consolation de la Philosophie*, fut écrit dans sa prison. Il est peu de livres plus remarquables sous le rapport des circonstances de leur composition. Le dernier des écrivains classiques, s'énonçant dans un style qui ne manque pas de pureté, quoiqu'il soit surchargé de cette espèce de luxe poétique qui avait été le défaut caractéristique des deux ou trois siècles précédents, égal à tous les philosophes de l'antiquité par l'élévation des sentiments, et mêlant à leurs leçons une sainteté chrétienne, Boëce, du fond de sa prison, fait entendre le chant du cygne, les derniers accens d'une éloquence qui bientôt sera muette. Cette philosophie qui l'avait soutenu dans les fers, il dut bientôt l'appeler à son aide pour supporter les souffrances d'une mort cruelle. Éteinte dans son sang, la lampe dont sa main habile avait ravivé la flamme ne donna plus de lumière ; la langue de Cicéron et de Virgile cessa d'être parlée ; et il devait s'écouler bien des siècles avant que les efforts du savoir eussent rendu cette langue à sa pureté, et que l'alliance du génie et de l'imitation eût appris à un petit nombre d'écrivains modernes à surpasser en éloquence la latinité de Boëce.

Après la mort de Boëce, en 524, la chute des lettres et de l'éloquence s'accomplit avec une inconcevable rapidité. Cassiodore, son contemporain, Isidore de Séville et Martianus Capella, le plus ancien, mais le pire des trois, mirent en vogue cette méthode encyclopédique que Heeren signale comme un des symptômes ordinaires d'une littérature en décadence, et substituèrent des compilations fort médiocres à l'étude directe des grands modèles de

l'antiquité, qu'eux-mêmes, il est vrai, ne connaissaient, suivant l'opinion de Meiners, que par l'intermédiaire de productions semblables des IVe et Ve siècles. Isidore parle des traités de Cicéron et de Quintilien sur l'art oratoire comme trop diffus pour être lus [1]. Les autorités qui ont servi de base à leur maigre cours de grammaire, de logique et de rhétorique, étaient pour la plupart d'obscurs écrivains qui n'existent plus. Mais eux-mêmes devinrent les oracles de l'époque suivante; et le *trivium* et le *quadrivium*, cours de sept sciences, introduits dans le VIe siècle, furent enseignés d'après leurs arides traités [2].

Cet état d'ignorance générale dura, sans différence bien sensible, à ne considérer les choses que superficiellement, environ cinq siècles; toutes les connaissances étaient alors renfermées presque exclusivement dans le sein du clergé. Mais, quoique les exemples d'ignorance grossière fussent extrêmement communs parmi les ecclésiastiques eux-mêmes, la nécessité de conserver la langue latine, dans laquelle étaient écrits les livres saints, les canons et autres autorités de l'Église, ainsi que les liturgies régulières, et qui était d'ailleurs le seul moyen de correspondance entre les membres de cette hiérarchie si bien organisée, cette nécessité, dis-je, empêcha que cette source presque épuisée,

[1] MEINERS, *Vergleichung der sitten*, etc. *des Mittelalters mit denen unsers Jahrunderts*, 3 vol. Hanovre, 1793, tome II, p. 333; EICHHORN, *Allgemeine Geschichte der cultur und litteratur*, l. II, p. 29; HEEREN, *Geschichte des studium der classischen litteratur*. Gottingue, 1797. Ces trois ouvrages, avec l'*Histoire littéraire de la France*, l'*Histoire de la Philosophie* de Brucker, les *Histoires d'Angleterre* de Turner et de Henry, la 43e *Dissertation* de Muratori, Tiraboschi, et quelques autres, qui seront indiqués dans les notes, sont mes principales autorités pour les âges de ténèbres. Mais aucun d'eux n'a, dans un cadre aussi limité, rien fait qui égale le 3e *Discours* de Fleury, dans le treizième volume de l'édition in-12 de son *Histoire ecclésiastique*.

[2] Le *trivium* comprenait la grammaire, la logique et la rhétorique; le *quadrivium*, l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie, ainsi qu'on le voit dans ces deux vers, destinés à aider la mémoire:

GRAMM. *loquitur*; DIA. *vera docet*; RHET. *verba colorat*;
MUS. *canit*; AR. *numerat*; GEO. *ponderat*; AST. *colit astra*.

Mais la plupart de ces sciences, dans l'acception sérieuse du mot, étaient à peine enseignées: ainsi, l'arithmétique de Cassiodore ou de Capella se borne à quelques définitions entremêlées d'absurdités superstitieuses concernant les vertus de certains nombres et chiffres. (MEINERS, tome II, p. 339; KÄSTNER, *Geschichte der Mathematik*, p. 8.)

L'arithmétique de Cassiodore n'occupe guère que deux pages in-folio, et ne contient pas un mot des règles courantes. La géométrie est dans le même genre; nous avons en deux pages quelques définitions et axiomes, mais rien de plus. Sa logique est plus étendue et meilleure; elle forme seize pages in folio. La grammaire est très courte et très insignifiante; la rhétorique de même.

mais encore vive, si je puis m'exprimer ainsi, ne fût, même dans les plus mauvais temps, tarie dans son cours : et, bien que l'on n'aperçoive pas au premier abord, ainsi que je l'ai déjà fait observer, de différence frappante entre le VII[e] et le XI[e] siècle, il n'en serait pas moins facile de prouver que la science, après être tombée dans ce premier état de prostration, ne tarda pas à redonner de nouveaux signes de vie, et qu'on pourrait fixer le commencement d'une amélioration bien lente, mais cependant graduelle, à une époque plus reculée qu'on ne le pense communément [1].

La littérature fut assaillie dans sa chute par des ennemis du dedans aussi bien que du dehors. Les membres les plus influents du clergé étaient prévenus contre le savoir séculier : ce préjugé fut soutenu, inculqué, avec la violence la plus extravagante, par Grégoire I[er], l'un des fondateurs de la suprématie papale, et la principale autorité des âges ténébreux [2] ; on le trouve même dans Alcuin, à qui l'on doit tant ; et il ne s'éteignit que graduellement dans la renaissance des lettres. Dans certaines fondations monastiques, notamment dans celle de saint Isidore, quoiqu'il fût lui-même un homme d'un grand savoir, la lecture des auteurs païens était interdite. Heureusement que saint Benoît, dont l'ordre prit le développement le plus considérable, en prescrivant à ses frères de lire, de copier et de recueillir des livres, ne s'expliqua pas sur leur nature, supposant sans doute que ces ouvrages seraient entièrement religieux. Ce fut par la suite un moyen de conservation et de multiplication des manuscrits classiques [3].

[1] M. Guizot me confirme dans une conclusion à laquelle j'étais déjà arrivé : c'est que le VII[e] siècle est le *nadir* de l'esprit humain en Europe, et que son mouvement progressif commença avant la fin du siècle suivant, ou, en d'autres termes, avec Charlemagne. (*Histoire de la civilisation en France*, t. II, page 345.) On croit probablement en Angleterre, sur l'autorité d'écrivains assez anciens, tels que Cave et Robertson, que l'époque la plus sombre du moyen âge est postérieure au VII[e] siècle : le fait est vrai quant à l'Angleterre. Ce fut dans le VII[e] siècle que les Barbares commencèrent à envahir l'Église et à obtenir des évêchés, qui, dans le premier siècle après leur invasion, avaient été réservés à des Romains. (FLEURY, page 18.)

[2] On a souvent accusé Grégoire, sur la foi d'un passage de Jean de Salisbury, d'avoir brûlé une bibliothèque d'auteurs païens. Il a été vivement défendu par Tiraboschi, t. III, p. 102. Lors même que l'assertion de notre compatriote serait plus positive, elle est d'une date trop moderne pour mériter beaucoup de confiance. Eichhorn a cependant produit des expressions véhémentes du mépris de Grégoire pour la science, et même pour l'observation des règles de la grammaire. (Tome II, page 443.)

[3] HEEREN, p. 59; EICHHORN, t. II, p. 11, 12, 40, 49, 50.

Cependant, si les préjugés du clergé mettaient obstacle à l'étude de la littérature philologique, étude dont l'importance n'était pas appréciée par lui, il ne faut jamais oublier que sans le clergé les monuments, les titres de cette même littérature, eussent été anéantis. S'il ne s'était pas attaché avec autant de ténacité à sa liturgie latine, au texte de la Vulgate et à l'autorité des Pères, les superstitions du moyen âge n'en eussent peut-être pas été moins nombreuses, mais il est certain du moins que tout savoir littéraire eût disparu. L'influence de l'Église sur les lettres, influence tantôt favorable, tantôt contraire, forme le sujet du second volume d'Eichhorn ; et les vues larges, l'érudition judicieuse de cet écrivain, ainsi que sa position dans une grande université protestante, donnent beaucoup de poids à son témoignage. Mais nous ne saurions trop répéter que ce n'est, en quelque sorte, qu'en tirant une balance de compte que nous arrivons à ce résultat, et qu'à plusieurs égards le clergé retarda les progrès d'une amélioration qui, sous d'autres rapports, peut être attribuée à ses efforts.

On peut, avec justice, réclamer pour ces îles l'honneur d'avoir les premières lutté contre l'empire de l'ignorance, et même ouvert la marche dans la restauration de la science : dès le VI[e] siècle, on voit poindre une faible lueur dans les monastères d'Irlande ; et, dans le siècle suivant, à l'époque où les ténèbres de l'ignorance s'étaient amoncelées plus épaisses sur la France et sur l'Italie, ces monastères étaient, sinon dans l'état de splendeur où le préjugé national les a quelquefois supposés, au moins dans une position très satisfaisante [1]. L'Irlande, en même temps qu'elle attirait des étudiants du continent, lançait dans les écoles et dans les églises du continent des hommes comparativement distingués. Je ne trouve pas, cependant, que ces savants aient contribué pour beaucoup aux progrès des études séculières, et particulièrement de la science philologique. L'honneur de ces progrès appartient plutôt à l'Angleterre et à l'heureuse influence de l'archevêque Théodore, Grec asiatique de naissance, envoyé par le pape en 668 : ce fut grâce à ses soins et à ceux d'Adrien, son compagnon, qu'une certaine teinture du latin et même du grec se répandit dans l'église anglo-saxonne. Dans le commencement du VIII[e] siècle, le vénérable Bède, ainsi qu'il fut qualifié par la

[1] EICHHORN, t. II, p. 176, 188. Voir aussi le premier volume de l'*Histoire d'Irlande*, par Moore : cet écrivain expose les titres de son pays sous un jour favorable, et avec autant de savoir que de talent, mais sans partialité extravagante.



suite, domine tous les autres noms qu'on rencontre dans nos vieilles annales littéraires ; et quoiqu'il ne fût guère lui-même qu'un compilateur laborieux d'écrivains plus anciens, tel était l'état déplorable dans lequel l'Orient était tombé, aussi bien que l'Occident, qu'il peut être considéré, je crois, comme supérieur à tout ce que le monde possédait alors en hommes savants. Un désir d'instruction commença à se faire sentir ; un peu plus tard, l'école d'York se distinguait, avant qu'aucune éducation libérale eût encore été établie en France ; de cette école sortait Alcuin, qui fut au moins l'égal de Bède en talent, quoique peut-être inférieur sous le rapport de l'érudition [1]. Avec l'aide d'Alcuin et d'un ou deux Italiens, Charlemagne jeta dans ses vastes états les fondements de la science, selon les idées du temps ; et ses efforts eurent pour effet de dissiper, au moins momentanément, une partie de cette épaisse ignorance qui s'était appesantie sur son empire [2].

C'est à quelques évêques et à quelques abbés du VI[e] siècle qu'on doit l'établissement des premières écoles : elles remplacèrent les écoles impériales renversées par les Barbares [3]. Au milieu des ruines de cette domination temporelle, surgit heureusement une aristocratie spirituelle qui devait sauver d'une destruction totale les débris de la science et la religion elle-même. Quelques unes de ces écoles paraissent s'être conservées dans le midi de l'Italie, où elles furent peut-être restreintes à l'instruction élémentaire. Mais en France, la barbarie fut tellement complète dans la dernière partie de la période mérovingienne qu'avant le règne de Charlemagne c'en était fait de toutes les études libérales [4]. L'Italie elle-même n'était pas dans un état beaucoup plus prospère à l'époque de son avénement, bien qu'il ait appelé deux ou trois savants de ce pays à ses conseils littéraires : les bibliothéques étaient détruites, la plupart des écoles fermées ; partout où

[1] EICHHORN, t. II, p. 188, 207, 263 ; *Hist. litt. de la France*, t. III et IV ; HENRY, *History of England*, t. IV ; TURNER, *History of Anglo-Saxons*. Aucun auteur, cependant, n'a donné une idée aussi complète et aussi avantageuse des talents d'Alcuin que M. Guizot, dans son *Histoire de la Civilisation en France*, t. II, p. 344-385.

[2] Indépendamment des auteurs indiqués dans la note qui précède, voir, sur le mérite de Charlemagne comme restaurateur des lettres, sa *Vie*, par Gaillard, et Andrès, *Origine*, etc., *della letteratura*, t. I, p. 165.

[3] EICHHORN, t. II, p. 5, 45. M. Guizot, t. II, p. 116, donne une liste des écoles épiscopales qui existaient en France avant Charlemagne.

[4] *Ante ipsum Carolum regem in Galliâ nullum fuerat studium liberalium artium*. Monachus engolimensis, apud Launoy, *De Scholis celebrioribus*.

s'étendait la domination lombarde, l'ignorance marchait à sa suite [1].

Les écoles des cathédrales et des couvents, créées ou rétablies par Charlemagne, servirent à conserver cette faible portion de science qui existait encore. Ces écoles furent surtout florissantes sous ses successeurs Louis-le-Débonnaire, Lothaire et Charles-le-Chauve ; elles avaient eu le temps de porter leurs fruits [2]. Ce fut sans doute une circonstance heureuse que la révolution de la langue fût alors assez avancée pour rendre le latin inintelligible sans le secours de l'instruction grammaticale. Alcuin et d'autres, qui, comme lui, firent de nobles efforts pour affranchir l'Église du joug de l'ignorance, s'appliquèrent, dit-on, à rétablir l'orthographe, ou, en d'autres termes, à empêcher le latin écrit de suivre les corruptions du discours. Ils ressuscitèrent aussi quelques notions d'auteurs classiques plus recommandables que ceux qui jusqu'alors avaient été en usage. Les poésies d'Alcuin lui-même n'auraient pas été écrites par un homme qui n'eût pas connu Virgile [3] : il y a beaucoup de fautes, mais le style n'en est pas toujours dépourvu d'élégance ; et, à partir de cette époque, quoique les citations des poètes latins, principalement d'Ovide et de Virgile, et quelquefois de Cicéron, ne soient pas très fréquentes, elles se rencontrent cependant assez souvent pour faire voir qu'on avait commencé à importer des manuscrits de ce côté des Alpes. Ils étaient néanmoins extrêmement rares : l'Italie était encore, ainsi qu'on peut le croire, le principal dépôt des trésors de l'antiquité; et Gerbert parle de la facilité avec laquelle on pouvait se les y procurer [4].

Les historiens du moyen âge étaient dans l'usage de regarder

[1] Tiraboschi, Eichhorn, Heeren.

[2] Pour de plus amples détails sur l'histoire de ces écoles, le lecteur peut consulter un petit traité de Launoy, *De Scholis celebrioribus à Car. Magn. et post Car. Magn. instauratis*; l'*Histoire litt. de la France*, t. III et IV; Crevier, *Histoire de l'Université de Paris*, t. I; Brucker, *Hist. Phil.* t. III; Muratori, *Dissert.* 43; Tiraboschi, t. III, p. 158; Eichhorn, p. 261, 295; Heeren, et Fleury.

[3] Gale, XV *Scriptores*, t. III, a publié un poëme d'Alcuin, *De Pontificibus Ecclesiæ eboracensis*. Henry cite un passage de ce poëme, où sont décrits les livres d'York; nous y trouvons ce *vers* :

Acer Aristoteles, rhetor atque *Tullius ingens.*

Alcuin n'eût pas fait un pareil vers. Quoiqu'il se trompe quelquefois sur la quantité des syllabes, lorsque sa mémoire est en défaut, il n'ignorait pas les règles élémentaires. On lit dans Gale :

Rhetor quoque *Tullius ingens.*

[4] *Nosti quot scriptores in urbibus aut in agris Italiæ passim habeantur.* (Gerbert, *Epist.* 130, apud Heeren, p. 166.)

le xe siècle comme la partie la plus sombre de cette nuit de l'intelligence. C'était l'âge de fer, et ils le représentent à l'envi l'un de l'autre comme plongé dans l'ignorance la plus complète. Ce reproche, cependant, s'appliquerait avec bien plus de justice à l'Italie et à l'Angleterre qu'à la France et à l'Allemagne. Les deux premières étaient dans un état déplorable de barbarie; et les preuves d'ignorance dans toutes les parties de l'Europe ne seraient, sans doute, que trop abondantes. Mais, en comparaison des VIIe et VIIIe siècles, le xe fut pour la France un âge de lumière. Meiners, qui a jugé le moyen âge avec peut-être un peu trop de sévérité, mais qui l'avait étudié avec une puissance et une justesse d'observation peu communes, a été jusqu'à dire « qu'à aucune « époque, peut-être, l'épiscopat ne fournit à l'Allemagne des « hommes plus savants et plus vertueux que dans la dernière « moitié du xe siècle et dans le commencement du XIe [1]. » Eichhorn signale dans plusieurs ecclésiastiques français et allemands de cette époque des indices d'une connaissance plus étendue des anciens écrivains [2]. Ce mouvement progressif continua dans le XIe siècle; et vers sa fin on remarque des efforts plus vigoureux, plus soutenus, pour secouer le joug de cette ignorance barbare, et pour chercher, soit à réparer les pertes de la littérature ancienne, soit à suppléer, au moyen des facultés originales de l'esprit, à ce qu'on ne pouvait retrouver.

C'est, sans contredit, la circonstance la plus frappante dans les annales littéraires des âges de ténèbres, que ces âges nous paraissent encore plus pauvres en talents naturels qu'en talents acquis L'ignorance des lettres proprement dites a quelquefois été un peu exagérée, et l'opinion qu'on peut s'en former est susceptible de certaines modifications : mais les écrivains de cette époque présentent en général un caractère uniforme de médiocrité et de platitude; ils se bornent à copier servilement d'autres auteurs. Non seulement de grandes pertes avaient été faites, mais il n'existait réellement rien qui pût compenser ces pertes, aucune puissance créatrice, aucune originalité dans l'imagination. Deux hommes extraordinaires seulement, Scot Erigène et Gerbert, se distinguent de la foule par leurs productions littéraires et philosophiques. Il faut ajouter que les écrits du premier contiennent, à en juger du moins

[1] *Vergleichung der sitten*, t. II, p. 284. Il regarde le XIe siècle comme beaucoup plus avancé, sous le rapport de la science, que le VIe. On y lisait des livres auxquels personne ne songeait au VIe siècle. (P. 399.)

[2] *Allg. Gesch.*, t. II, p. 335, 398.

par les extraits que j'en ai vus, d'inintelligibles rapsodies de mysticisme, qui n'ont peut-être pas même le mérite de l'originalité. Eichhorn en fait cependant un grand éloge, et les historiens modernes de la philosophie en parlent avec respect [1].

Il serait étrange de prétendre que la nature n'eût, pendant tant de siècles, produit aucun homme doué de facultés supérieures. Quoique les pauses de sa fécondité intellectuelle soient, ainsi que j'inclinerais à le penser, plus considérables que nous ne serions amenés à le supposer d'après un calcul général des probabilités, on ne saurait admettre un paradoxe aussi absolu. Nous ne parlons ici ni de talents militaires, ni de prudence civile. Mais si l'on ne vit surgir aucun génie capable de briser les entraves imposées par l'ignorance et le mauvais goût, il dut se rencontrer quelques hommes qui, dans des temps plus heureux, eussent été à juste titre l'orgueil de la littérature. L'exemple de ces écrivains nous montre jusqu'à quel point l'oubli des bons modèles et une fausse idée du beau peuvent parvenir à comprimer la vigueur naturelle de l'esprit. Leur style, lorsqu'ils visent à l'éloquence, est rédondant et ampoulé, formé sur le modèle des derniers Pères, dont ils faisaient leur principale lecture; c'est une faible imitation de cette rhétorique vicieuse qui depuis long-temps s'était introduite dans la latinité de l'empire [2].

[1] On trouvera des extraits de Jean Scot Erigène dans Brucker, *Hist. Philosophiæ*, t. III, p. 619; dans Meiners, t. II, p. 373; ou mieux dans Turner, *History of England*, t. I, p. 447; et dans M. Guizot, *Hist. de la Civilisation en France*, t. III, p. 137, 178. Le lecteur peut consulter aussi Buhle, Tennemann, et l'article Thomas Aquinas dans l'*Encyclopædia Metropolitana*, article attribué au Doct. Hampden. Mais, de ces auteurs, M. Turner est peut être le seul qui ait vu, ou du moins lu, le traité métaphysique de Jean Scot, intitulé *De Divisione Naturæ*, et dans lequel seulement se trouve sa philosophie. Cet ouvrage est très rare hors d'Angleterre.

[2] Fleury, l. XIV, §. XIX, et 3e *Discours* (dans le t. XIII, p. 6); Turner, *History of England*, t. IV, p. 137, et *History of Anglo-Saxons*, t. III, p. 403. Il suffit de jeter les yeux sur quelques extraits de ces écrivains des âges de ténèbres pour reconnaître la justice de cette critique. Fleury, à la fin de son excellent discours (le 3e), défend avec raison et avec candeur ces cinq siècles, comme n'étant pas entièrement dépourvus de savoir, et bien moins encore de vertu. Ils ont été, dit-il, dépréciés outre mesure par les humanistes du XVIe siècle, qui regardaient le bon latin comme au-dessus de tout, et par des écrivains protestants, qui ont imputé les corruptions de l'Église à son ignorance. Il est cependant un autre extrême, dans lequel tombent quelquefois ceux qui sont fatigués des lieux-communs de tant d'écrivains superficiels: c'est d'apprécier les hommes d'après leur supériorité *relative* sur leurs contemporains, sans égard à leur mérite positif.

Un écrivain distingué de nos jours, qui a poussé la philosophie de l'histoire aussi loin peut-être qu'elle l'ait jamais été, a consacré une notable portion d'un de ses ouvrages récents à défendre

On demandera naturellement si, parce qu'un faux goût régnait dans le cloître, l'imagination et le sentiment étaient également éteints dans le peuple. C'est ici pourtant que nous trouvons la nullité la plus remarquable : à peine pourrions-nous, si nous exceptons quelques rares morceaux dans les langues teutoniques, invoquer le témoignage de la tradition la plus vague, du fragment le plus douteux, en faveur de quelque talent poétique qui soit digne d'attention. La poésie anglo-saxonne a parfois une sorte d'énergie sauvage qui ne manque pas d'effet; mais elle est souvent enflée et toujours grossière. Celle des Scandinaves, dont nous citerons le chant bien connu de Regner Lodbrog (si toutefois cette pièce remonte à l'époque dont nous nous occupons, ce qui est aujourd'hui contesté), présente un caractère encore plus poétique. Quelques morceaux de la plus ancienne poésie allemande, tels que le chant à l'occasion de la victoire de Louis III sur les Normands en 883, et plus encore le poëme composé à la louange de Hanno, archevêque de Cologne, qui mourut en 1075, ont été vantés avec chaleur par Herder et par Bouterwek[1]. Dans la versi-

jusqu'à un certain point l'honneur intellectuel de cette époque. (GUIZOT, t. II, p. 123-224.) Ce n'est toujours qu'à regret que je diffère de M. Guizot; mais les passages qu'il a produits (surtout si nous en retranchons ceux du v[e] siècle, les poëmes d'Avitus et les homélies de saint Césaire) ne me paraissent pas renfermer des indices de génie suffisants pour réhabiliter les temps auxquels ils appartiennent. Ce sera toujours une question de degré, car il n'est personne d'assez absurde pour nier l'existence d'une supériorité relative de talent, ou pour contester la faculté d'exprimer les émotions morales, de raconter les faits, avec quelque chaleur et quelque énergie. Les légendes des saints, qui forment une portion considérable, mais tout-à-fait négligée, de la littérature des âges de ténèbres, et sur lesquelles M. Guizot a eu le mérite d'appeler notre attention, contiennent vraisemblablement beaucoup de passages qu'on lira avec intérêt, comme ceux qu'il a cités ; et ce n'est que justice de sa part de les avoir donnés en français plutôt que dans ce latin à demi barbare qui, sans être essentiel à l'esprit de l'auteur, ne manque jamais, comme un vêtement mal façonné, de présenter les dons de la nature sous l'aspect le plus désavantageux. Mais les mêmes questions reviennent toujours: Ceci est-il excellent en soi? Indiquerait-il, quelque part que nous le rencontrions, des facultés d'un ordre élevé? En le lisant, ne faisons-nous pas tacitement la part, et une part bien large, de l'état de dégradation dans lequel nous savons que l'esprit humain était tombé à cette époque? Ceci nous instruit-il, ou nous procure-t-il du plaisir?

Quant à ce que M. Guizot a dit de l'influence morale de ces légendes pour harmoniser une race barbare et sans frein (p. 157), je serais fâché de ne pas partager son opinion : elle offre un exemple frappant de cet esprit de candeur et de catholicisme avec lequel il a toujours traité l'église du moyen âge.

[1] HERDER, *Zerstreute Blatter*, t. V, p. 169, 184; HEINSIUS, *Lehrbuch der deutschen Sprachwissenschaft*, t. IV, p. 29; BOUTERWEK, *Geschichte der Poesie and Beredsamkeit*, t. IX, p. 78, 82. L'auteur est inconnu; *aber dem unbekannten sichert sein werk die unsterblichkeit*, dit le dernier critique. On pourrait met-

fication latine de cette époque, on rencontre tout au plus quelques vers fort clair-semés, qui indiquent que l'auteur avait saisi au hasard quelques lambeaux de style classique; mais la portion la plus considérable, la presque totalité, ne vaut absolument rien[1].

L'état très imparfait du langage, comme instrument de la pensée littéraire, à l'époque de la transition du latin dans les idiomes français, castillan et italien, paraît être la meilleure raison à donner pour expliquer d'une manière satisfaisante cette stagnation des facultés poétiques. Cette délicatesse qui reproduit dans l'expression les nuances du sentiment, cette grâce d'élocution qui offre à l'esprit du lecteur le charme de la nouveauté joint au mérite de la clarté, ne pouvaient s'obtenir d'un jargon familier, né de l'ignorance, peut-être indéterminé dans ses formes, et que devaient chercher à éviter ceux qui possédaient quelque supériorité d'éducation. Nous aurons bientôt occasion de revenir sur ce sujet.

Avec le XIIe siècle commence une nouvelle division dans l'histoire littéraire de l'Europe. A partir de cette époque, nous trouvons une série d'hommes distingués, suivant la mesure de ces temps, dans différentes branches de la science : c'est le commencement d'une période intéressante, la dernière partie du moyen âge, période dans laquelle l'ignorance était loin d'être dissipée, mais où les pouvoirs naturels de l'esprit se produisirent et se développèrent avec une remarquable activité. Nous signalerons séparément les causes et les circonstances les plus importantes de ce progrès : leur efficacité ne fut pas toujours le résultat de leur concours, car elles furent quelquefois opposées entre elles, mais toutes tendirent à réveiller l'Europe de son indolence, et à fixer son attention sur la littérature. Ce furent : 1°. l'institution des

tre en question la capacité d'un auteur anonyme à jouir d'une immortelle renommée. On ne trouve, dit-il, dans l'ancienne poésie allemande rien de comparable à ce poëme : c'est un débordement de génie qui n'est pas sans défauts, mais qui est plein de vigueur et de sentiment ; le dialecte est encore frank, mais il se rapproche de celui de la Souabe. Herder l'appelle « un vrai chant pindarique. » Il en a donné des extraits considérables dans le volume déjà cité.

[1] TIRABOSCHI suppose que les versificateurs latins étaient communs en Italie.

Le città al pari che le campagne risonavan di versi. (T. III, p. 207.)

Les échantillons qu'il donne ensuite, p. 219, sont détestables. Hroswitha, abbesse de Gandersheim, a peut-être la plus grande réputation parmi ces poètes latins. Elle composa, dans le Xe siècle, des comédies sacrées à l'imitation de Térence. Je n'ai pas vu ces comédies, mais j'ai lu, il y a bien des années, d'autres poésies de cette dame, lesquelles m'ont paru fort mauvaises. On rencontre çà et là dans Alcuin une cadence virgilienne.

universités, et les méthodes qu'on y suivit; 2°. la culture des langues modernes, suivie de la multiplication des livres et de l'extension de l'art d'écrire; 3°. les travaux sur le droit romain; 4°. et enfin le retour à l'étude de la langue latine dans la pureté de ses anciens modèles. Nous arriverons ainsi au XVe siecle, et nous jugerons mieux ce qu'on entend par la renaissance des lettres, lorsque nous nous serons fait une idée plus exacte de leur état antérieur.

I. Il est douteux que, parmi les écoles carlovingiennes, nous puissions en compter une à Paris; et quoiqu'on trouve quelques traces d'instruction publique dans cette ville vers la fin du IXe siècle, il n'est pas certain que l'on puisse remonter plus haut. Et même, pendant les deux cents années qui suivent, on peut seulement dire que quelques personnes paraissent être venues à Paris pour étudier [1]. Il en est de cette fameuse université comme de celle d'Oxford, rien ne constate d'une manière précise leur origine. Mais l'université de Paris doit sa première réputation au développement subit de ce qu'on appelle ordinairement la *philosophie scolastique*.

Il y avait eu jusqu'alors deux manières de traiter les sujets théologiques : l'une était celle des Pères; ils prenaient pour base l'Écriture, qu'ils expliquaient et commentaient à leur gré, et jusqu'à un certain point aussi les traditions et les décisions de l'Église; l'autre méthode, qui, suivant les bénédictins de Saint-Maur, prit naissance vers le VIIIe siècle (quoique Mosheim semble la faire remonter au VIe), consistait à se servir des Pères eux-mêmes, c'est-à-dire des principaux écrivains des six premiers siècles, qui paraissent avoir été distingués dès lors par cette honorable qualification : on faisait usage d'extraits ou de résumés de leurs ouvrages, et l'on s'appuyait de leur autorité, concurremment avec celle des Écritures et des décisions ecclésiastiques. Aussi trouvons-nous vers cette époque des exemples plus fréquents d'une pratique qui datait de plus loin : c'était la publication de *Loci communes* ou *Catenæ Patrum*, qui n'étaient autre chose que des extraits de ces autorités, arrangés dans un ordre systématique [2]. Ces deux méthodes se désignaient ordinairement sous le nom de *théologie positive*.

[1] CREVIER, t. I, p. 13-75.

[2] FLEURY, 3e *Discours*, p. 48 (*Hist. Ecclés.*, t. XIII, édit. in-12); *Hist. litt. de la France*, t. VII, p. 147; MOSHEIM, in *Cent. VI*, et post.; MURATORI, *Antichità italiane*, *dissert.* 43, p. 610. On peut faire observer en passant que, dans cette dissertation,

La théologie scolastique formait une troisième méthode : c'était, dans son principe général, une alliance entre la foi et la raison, une sorte d'arrangement du système orthodoxe de l'Église, tel que l'autorité l'avait fait, suivant les règles et les formes de la dialectique d'Aristote, et quelquefois d'après des prémisses fournies par le raisonnement métaphysique. Lanfranc et Anselme firent un grand usage de cette méthode dans la controverse avec Bérenger sur la transsubstantiation ; mais ils n'en poussèrent pas l'abus aussi loin que leurs successeurs dans le siècle suivant [1]. La philosophie scolastique paraît se distinguer principalement de cette théologie par une plus large infusion de raisonnement métaphysique, ou par ses excursions accidentelles dans des matières qui ne tiennent point immédiatement aux dogmes de la foi révélée [2].

Muratori donne le fragment important de Caius (prêtre romain qui vivait avant la fin du IIe siècle) sur le canon du Nouveau-Testament : cette pièce n'a été, à ma connaissance, citée par aucun auteur anglais, ni, ce qui est plus remarquable, par Michaelis. On la trouvera dans Eichhorn, *Einleitung in das Neue Testament*, t. IV, p. 35. La latinité en est fort médiocre pour le IIe siècle ; cependant elle ne saurait être de beaucoup postérieure à cette époque, et peut-être serait-on fondé à soupçonner que c'est une traduction du grec.

En ce qui touche ce grand changement dans la théologie de l'Église, qui consista principalement dans l'établissement de l'autorité des Pères, le lecteur peut voir M. Guizot, *Hist. de la Civilisation*, t. III, p. 121. Ce changement paraît n'avoir eu que deux causes : une sorte de reconnaissance tacite d'ignorance, un sentiment d'infériorité à l'égard d'hommes aussi distingués que St-Augustin et quelques autres ; et ensuite une jalousie toujours croissante du libre exercice de la raison, et la détermination de maintenir l'unité de la doctrine.

[1] *Hist. litt. de la France*, ubi suprà ; Tennemann, *Manuel de l'Hist. de la Philosophie*, t. I, p. 332 ; Crevier, t. I, p. 100 ; Andrès, t. II, p. 15.

[2] Un jésuite du XVIe siècle établit cette distinction nette et concise entre la théologie positive et la théologie scolastique, puis entre ces deux sciences et la théologie naturelle ou métaphysique. *At nos theologiam scholasticam dicimus, quæ certiori methodo et rationibus imprimis ex Divinâ Scripturâ, ac traditionibus seu decretis Patrum in conciliis definitis veritatem eruit, ac discutiendo comprobat. Quod cum in scholis præcipuè argumentando comparetur, id nomen sortita est. Quamobrem differt à positivâ theologiâ, non re, sed modo, quemadmodùm item aliâ ratione non est eadem cum naturali theologiâ, quo nomine metaphysicen nominârunt. Positiva igitur non ità res disputandas proponit, sed penè sententiam ratam et firmam ponit, præcipuè in pietatem incumbens. Versatur autem et ipsa in explicatione Scripturæ Sacræ, traditionum, conciliorum et sanctorum Patrum. Naturalis porro theologia Dei naturam per naturæ argumenta et rationes inquirit, cum supernaturalis, quam scholasticam dicimus, Dei ejusdem naturam, vim, proprietates, cæterasque res divinas per ea principia vestigat, quæ sunt hominibus revelata divinitùs.* (Possevin, *Bibliotheca selecta*, l. III, c. 1.)

La théologie positive et la théologie scolastique ont l'une et l'autre de grandes obligations à Pierre Lombard : son *Liber sententiarum* est un recueil de propositions souvent discordantes,

L'origine de cette philosophie, fixée par Buhle et Tennemann au IXe siècle ou à l'âge de Scot Érigène, a été rapportée au XIIIe par Tiedemann, Meiners et Hampden [1]. Cependant Roscelin de Compiègne, qui vivait un peu avant l'an 1100, peut être considéré comme le père de la scolastique, en ce sens du moins que la grande célébrité des disputes de l'école et l'accroissement rapide du nombre des étudiants furent le résultat de l'influence de ses théories, bien que nous n'ayons pas la preuve qu'il ait jamais enseigné à Paris. Roscelin, d'ailleurs, ayant été le premier à ressusciter la fameuse question de la réalité des idées universelles, marque, dans tous les cas, une nouvelle ère dans l'histoire de cette philosophie. L'objet, le principe des investigations de ces savants, était d'expliquer, de développer, et, autant que possible, de mettre en pleine évidence et à l'abri de toute objection les doctrines de la religion naturelle et révélée, au moyen d'une méthode dialectique, et à l'aide de l'argumentation la plus subtile. Les questions que nous considérons comme purement métaphysiques, telles que celle des universaux, se transformaient entre leurs mains en questions de théologie [2].

extraites des Pères, sans explications critiques. C'était un prodigieux arsenal pour les disputes de l'école.

[1] Le premier de ces auteurs, suivant Tennemann, commence par le nom de Hales la liste des dialecticiens du moyen âge; les deux autres s'accordent à attribuer cet honneur à Albert-le-Grand. Brucker penche pour Roscelin, et son opinion a été adoptée par d'autres critiques. On peut ajouter que Tennemann divise la philosophie scolastique en quatre périodes, qui finissent avec Roscelin, Hales, Ockham, et le XVIe siècle; et Buhle en trois, qui finissent avec Roscelin, Albert-le-Grand, et le XVIe siècle. Il est évident, cependant, qu'en commençant la série scolastique par Roscelin, nous excluons Lanfranc, et même Anselme. Ce dernier était sans contredit un profond métaphysicien: c'est à lui qu'on doit un argument subtil en faveur de l'existence de la Divinité, argument dont Descartes s'empara plus tard. (BUHLE, 679.) Cet argument fut combattu, dans le temps, par un certain Gaunelo; de sorte que les raisonnements métaphysiques n'étaient pas inconnus au XIe siècle. (TENNEMANN, 344.)

[2] Brucker contient quelques extraits utiles et des aperçus généraux assez exacts; mais il n'était pas très versé dans les écrivains scolastiques. Meiners (dans sa Comparaison du moyen âge) traite un peu superficiellement l'article *philosophie*; mais il a saisi avec esprit la physionomie de la scolastique dans ses rapports avec la littérature et les mœurs du temps. Il a également donné dans les *Transactions de l'Académie de Gottingue*, t. XII, p. 26-47, une analyse succincte, mais précieuse, de la controverse des réalistes et des nominaux. Tennemann a, dit-on, traité à fond ce sujet dans sa grande Histoire de la Philosophie: je ne connais que son *Manuel*. Buhle paraît superficiel. Le Doct. Hampden, dans sa Vie de Thomas d'Aquin, et dans son Exposé de la Philosophie scolastique, publiés dans l'*Encyclopædia Metropolitana*, a le mérite d'avoir été, à ma connaissance, le seul Anglais, passé ou présent, depuis la renaissance des lettres, qui ait pénétré sérieusement dans le désert de la

Après Roscelin, vient dans l'ordre chronologique Guillaume de Champeaux, qui ouvrit une école de logique à Paris, en 1109; et c'est à cette époque seulement que l'université peut faire remonter la succession régulière de ses professeurs [1]. Mais la réputation de Guillaume de Champeaux fut bientôt éclipsée, et ses auditeurs attirés par un magicien plus puissant, Pierre Abélard, qui enseigna dans les écoles de Paris, dans la seconde décade du XII[e]. siècle. En quelque lieu qu'Abélard se retirât, sa renommée et ses disciples le suivirent, dans les murs solitaires du Paraclet, comme dans les rues populeuses de la capitale [2]. L'impulsion donnée par lui fut si puissante, la fascination d'une science qui nous paraît maintenant aride et sans objet fut tellement intense, qu'à partir de ce moment elle ne cessa d'occuper pendant une longue suite de générations les esprits les plus intelligents et les plus actifs. Vers le milieu du XII[e] siècle, Paris, pour me servir des expressions des bénédictins de Saint-Maur, à qui nous devons l'*Histoire littéraire de la France*, était une nouvelle Athènes; le nombre des étudiants (style hyperbolique, sans doute,) surpassait celui des citoyens. Cette affluence d'écoliers engagea Philippe-Auguste, quelque temps après, à agrandir l'enceinte de la ville; et cette mesure amena une multitude de nouveaux étudiants, qui, dans les anciennes limites, eussent difficilement trouvé à se loger. On appelait Paris, comme on avait jadis appelé Rome, le pays de tous les habitants du monde; nous pouvons ajouter que c'est un titre auquel cette ville n'a pas renoncé, quoique ses prétentions reposent aujourd'hui sur des causes bien différentes [3].

Au commencement du XIII[e] siècle, ou même plutôt, des colléges pourvus de dotations en faveur de pauvres écoliers furent fondés à Paris et à Bologne, comme plus tard à Oxford et à Cambridge, par la munificence de quelques généreux patrons des lettres. Des souverains accordèrent des chartes qui incorporèrent collectivement les gradués et les étudiants, sous le nom d'*universités :* les priviléges qui leur furent attribués étaient peut-être trop étendus, mais cette libéralité n'était-elle même qu'un hommage rendu à la dignité de la science, et la mesure de l'appui qu'on entendait lui prêter [4]. Il ne faut cependant pas oublier que

scolastique. M. Sharon Turner a donné quelques extraits dans le quatrième volume de son Histoire d'Angleterre.

[1] Crevier, t. I, p. 3.

[2] *Hist. litt. de la France*, t. XII; Brucker, t. III, p. 750.

[3] *Hist. litt. de la France*, t. IX, p. 78; Crevier, t. I, p. 274.

[4] Fleury, t. XVII, p. 13, 17; Crevier, Tiraboschi, etc. Une université, *universitas doctorum et scholarium*, était ainsi nommée soit à cause de son

ces fondations ne furent pas la cause, mais bien l'effet de ce zèle croissant pour la science, ou du moins pour ce qui ressemblait à la science, zèle qui avait devancé les encouragements des grands. Les écoles de Charlemagne étaient destinées à jeter les bases d'une éducation savante; mais les avantages de l'instruction n'étaient pas alors suffisamment compris[1]. Dans le XII[e] siècle, au contraire, l'impétuosité avec laquelle on se précipita vers la grande université de Paris, cette source de sagesse dans l'opinion des hommes, n'eut rien de commun avec les priviléges académiques ni les subventions charitables qui vinrent ensuite, et qui servirent seulement, quoique d'une manière très efficace, à entretenir cette louable ardeur. L'université créa des patrons et ne fut pas créée par eux. On peut en dire autant d'Oxford et de Cambridge comme corporations, quelles qu'aient pu être du reste les obligations de la première, si toutefois ces obligations sont bien réelles, envers la munificence prophétique d'Alfred. Oxford était une école très fréquentée sous Henri II, quoique sa première charte ait été accordée seulement par Henri III. Son histoire antérieure est assez obscure et repose en grande partie sur un passage suspect d'Ingulfus, auquel on oppose avec quelque raison le silence absolu d'autres écrivains[2]. Dans le XIII[e] siècle, elle était inférieure seulement à l'université de Paris par le nombre de ses étudiants et la célébrité de ses disputes scolastiques. Et, sous ce dernier rapport même, l'Angleterre pouvait, grâces surtout à Oxford, mettre en avant un plus grand nombre d'hommes de premier ordre qu'aucun autre pays[3].

incorporation, soit parce qu'on devait y enseigner l'universalité des sciences, comme quelques auteurs l'ont pensé. (MEINERS, t. II, p. 405; FLEURY, t. XVII, p. 15.) Cet excellent discours de Fleury, le 5[e], traite de la littérature ecclésiastique des derniers siècles du moyen âge.

[1] Ces écoles, établies dans des couvents et des cathédrales par les princes de la race carlovingienne, déclinèrent, comme on devait s'y attendre, après l'institution des universités. (MEINERS, t. II, p. 406.) Celles de Paris, d'Oxford et de Bologne comptaient les étudiants par milliers.

[2] Giraldus Cambrensis, vers l'an 1180, paraît être le premier auteur qui constate par un témoignage non équivoque l'affluence des étudiants à Oxford comme foyer d'instruction déjà organisé. Mais il est certain que Vacarius y fit un cours de droit civil en 1149, ce qui permet de supposer que cette ville prenait dès lors le caractère d'université. Je crois que Jean de Salisbury n'en fait pas mention. Dans un précédent ouvrage, j'ai donné plus de créance à sa fondation par Alfred que je ne serais disposé à le faire aujourd'hui. Bologne, ainsi que Paris, était, vers l'an 1200, remplie d'étudiants anglais. (MEINERS, t. II, p. 428.)

[3] Wood s'étend avec complaisance sur ce qu'il regarde comme les beaux jours de l'université. « Quelle université, « s'il vous plaît, peut nous montrer « un invincible Hales, un admirable « Bacon, un solide Middleton, un sub-

Andrès semble disposé à croire que l'institution des fondations collégiales dans les universités remonte aux Sarrasins. Il n'en trouve aucune trace parmi les anciens; tandis que plusieurs villes d'Espagne, telles que Cordoue, Grenade, Malaga, avaient des colléges consacrés à l'instruction scientifique, et qui furent en grand renom. Ces établissements étaient quelquefois étrangers les uns aux autres, quoique dans la même ville, et nécessairement ne jouissaient pas de ces priviléges qu'on accordait dans la chrétienté. Ils ressemblaient donc plutôt à des écoles ordinaires, ou à des gymnases, qu'à des universités; et il est difficile d'y reconnaître aucun des caractères distinctifs de ces dernières institutions, qu'on peut considérer avec beaucoup plus de raison comme le développement naturel de ce germe de la science, dont quelques hommes généreux, et par-dessus tous Charlemagne, avaient jeté la semence dans cette âpre saison, qui maintenant tirait à sa fin [1].

L'institution des ordres mendiants, peu après le commencement du XIII[e] siècle, grossit tout à coup dans une énorme proportion les rangs de l'ordre ecclésiastique, et donna un nouvel essor à la philosophie scolastique. Moins versés, en général, que les bénédictins dans la littérature philologique, moins habitués à recueillir et à transcrire des livres, les disciples de saint François et de saint Dominique s'adonnèrent à la controverse, et suppléèrent à la science qui leur manquait par la souplesse de l'esprit et les ressources de leur propre intelligence [2]. Les deux plus grands dialecticiens furent le dominicain saint Thomas d'Aquin, et le franciscain Duns Scotus (Jean Scot). Ils fondèrent des sectes rivales, qui, pendant deux ou trois siècles, furent continuellement aux prises. Mais l'autorité de leurs écrits, qui

« til Scot, un estimable Burley, un « intrépide Baconthorpe, un puissant « Ockham, un laborieux Hocot, et un « profond Bradwardin? Tous ces grands « hommes ont pourtant vécu dans l'es« pace d'un siècle. Je doute que Paris, « Bologne, ou Rome, cette grande maî« tresse du monde chrétien, ou toute « autre ville, puisse faire ce que cette « fameuse Bellosite (Oxford) a fait. Et « sans aucun doute tous les hommes « impartiaux reconnaîtront cette incon« testable vérité, que l'argumentation « la plus subtile dans la théologie sco« lastique a pris naissance en Angle« terre, a été inventée par des Anglais; « que de là elle a passé à Paris, et en « d'autres parties de la France, puis « enfin en Italie, en Espagne, et chez « d'autres nations, ainsi qu'on l'ob« serve. En sorte que, si l'Italie se « vante de ce que l'Angleterre a em« prunté son christianisme à Rome, « l'Angleterre peut soutenir avec jus« tice que c'est d'elle, par l'intermé« diaire de la France, que l'Italie a « reçu sa théologie scolastique ». (T. I, p. 159. A. D. 1168.)

[1] Andrès, t. II, p. 129.

[2] Meiners, t. II, p. 615, 629.

étaient prodigieusement volumineux, surtout ceux du premier [1], mit obstacle, jusqu'à un certain point, à ce qu'il surgît de nouveaux hommes; et, après le milieu du XIV[e] siècle, les grands noms deviennent plus rares dans la liste des maîtres de la philosophie scolastique. Le dernier dont la célébrité soit venue jusqu'à nous fut Guillaume Ockham [2]. Il ressuscita la secte des nominaux, jadis instituée par Roscelin, puis mise en vogue par Abélard, avec quelques importantes modifications, mais écrasée plus tard sous l'influence supérieure des puissants athlètes qui brillèrent dans le camp opposé, celui des réalistes. Les disciples d'Ockham, ainsi que lui-même, entretenaient des relations politiques avec le parti qui luttait en Allemagne contre les hautes prétentions de la cour de Rome : par ce motif, et quoiqu'ils fussent très nombreux dans les universités, ils passaient pour des novateurs en matière ecclésiastique aussi bien qu'en principes philosophiques. Le nominalisme lui-même était regardé par la secte opposée comme allié de près à l'hérésie. Il ne paraît cependant pas que l'esprit de dispute se fût encore affaibli d'une manière sensible : la controverse, à la fin du XIV[e] siècle, était aussi vive qu'auparavant, à Paris, à Oxford, à Salamanque; et

[1] Les œuvres de saint Thomas d'Aquin ont été publiées en dix-sept volumes in-fol., Rome 1570; celles de Duns Scotus en douze, Lyon, 1639. On suppose qu'une grande partie a été recueillie d'après leurs leçons orales; il y a aussi des parties dont l'authenticité est douteuse. (MEINERS, t. II, p. 718; *Biogr. univ.*)

[2] « Dans ces écrivains (Scotus et « Ockham), et en général dans les phi- « losophes des derniers temps, jusqu'à « l'époque de la réformation, on trouve « une plus grande parade de logique, « une discussion plus prétentieuse des « arguments, un abus plus importun et « plus fatigant du syllogisme, et en « même temps bien moins de puissance « philosophique dans le maniement et « la distribution du sujet. Il faut ajou- « ter à cela que la sécheresse insépara- « ble de la méthode scolastique est « portée à l'excès dans les derniers écri- « vains, qui, du reste, négligent en- « tièrement la clarté du style. » (*Encyclopædia Metropol.*, part. XXXVII, p. 805.)

L'introduction de cet excès de subtilité logique, poussé jusqu'à l'ergotisme le plus puéril, est attribuée par Meiners à Petrus Hispanus, ensuite pape sous le nom de Jean XXI, et qui mourut en 1271. (T. II, p. 705.) Il cite, à ce même endroit, plusieurs échantillons curieux de folle scolastique. Ces abus ont jeté sur la scolastique elle-même un discrédit qui s'y est attaché, et qui a enveloppé dans la commune réprobation des hommes d'un beau génie, tels que Thomas d'Aquin.

La barbarie du style, qui avait presqu'entièrement dénaturé le caractère de la langue, devint plus intolérable dans Scotus et ceux qui vinrent après lui qu'elle ne l'avait été dans les anciens auteurs de l'école. (MEINERS, p. 722.) On peut alléguer pour excuse que les mots sont faits pour exprimer des idées précises, et qu'il était aussi impossible d'écrire de la métaphysique en bon latin qu'il l'a été pour les naturalistes modernes de décrire des plantes et des animaux dans cette langue.

elle avait, dans ce même siècle, fait des progrès en Allemagne par suite de l'établissement de plusieurs universités.

Tennemann a exposé avec impartialité les avantages et les inconvénients de la philosophie scolastique. Elle contribua singulièrement à développer la dextérité, la subtilité, la sagacité de l'esprit dans l'explication et la distinction des idées abstraites ; mais en même temps elle donna naissance à une multitude de spéculations minutieuses et puériles, au mépris des connaissances positives et spéciales, et à beaucoup de raffinement inutile [1]. Fleury observe, avec raison, que le style sèchement technique des maîtres de l'école, tout en affectant une méthode et une concision géométriques, est en effet plus prolixe et plus fatigant qu'un style plus naturel, en raison de la formalité fastidieuse avec laquelle sont multipliées les objections et les réponses [2]. Et comme leurs raisonnements reposent le plus souvent sur une base contestable, cette précision dont ils font parade est sans aucune valeur. Mais le grand reproche qu'on peut leur faire est d'avoir élevé des obstacles à la renaissance de la belle littérature et au libre essor de l'esprit. L'Italie fut le pays où la scolastique eut le moins d'influence : ceux des Italiens qui avaient l'esprit tourné à ces discussions venaient pour la plupart à Paris [3], et ce fut de l'Italie que la lumière de la science philologique se répandit sur l'Europe. L'Italie n'eut des écoles publiques de théologie qu'après l'année 1360 [4]. Cependant les disciples d'Averroës étaient, vers ce même temps, nombreux à l'université de Padoue.

II. Les universités s'occupaient principalement de cette théologie scolastique et de métaphysique, à l'exception de Bologne, qui concentrait son attention sur le droit civil, et de Montpellier, déjà célèbre comme école de médecine. Mais la discussion dans une langue inconnue de matières aussi étrangères à l'utilité commune n'aurait pas empêché la masse des laïques de rester plongée dans une barbarie aussi grossière qu'auparavant. Nous devons donc considérer la formation d'une littérature véritablement originale dans les divers idiomes de l'Europe occidentale comme une cause plus essentielle de son amélioration intellectuelle; et ceci nous amène à donner un aperçu de l'origine et des premiers progrès de ces langues et de cette littérature nouvelle.

[1] *Manuel de la Philosophie*, t. I, p. 337 ; Eichhorn, t. II, p. 396.

[2] Voir 5e *Discours*, t. XVII, p. 30-50.

[3] Tiraboschi, t. V, p. 115.

[4] *Id.*, p. 137, 160 ; De Sade, *Vie de Pétrarque*, t. III, p. 757.

Il n'est personne qui ne sache que les langues italienne, espagnole et française sont les plus remarquables entre les nombreux dialectes qui dérivèrent de cette source commune, la corruption graduelle du latin, jadis universellement parlé par les sujets de Rome dans ses provinces occidentales. Leur déviation de la langue mère a été plus ou moins considérable, mais elle a toujours été produite par les mêmes causes : la conservation de mots barbares appartenant aux idiomes primitifs du pays, et l'introduction d'autres mots barbares par suite de l'établissement des peuples du Nord dans l'empire; mais par-dessus tout, l'ignorance des règles de la grammaire, et les vices de la prononciation et de l'orthographe. Un grand nombre d'écrivains distingués ont pris la peine de suivre le cours et de remonter à l'origine de ces changements successifs, dont le résultat a été la formation de la littérature et des langues usuelles du midi de l'Europe; et peut-être sera-t-il difficile d'ajouter par la suite rien de nouveau à des recherches que la rareté des documents existants ne saurait faire espérer de jamais rendre complétement satisfaisantes. Du Cange, qui a ouvert la marche, dans l'admirable préface de son Glossaire; Le Bœuf et Bonamy, dans plusieurs mémoires publiés vers le milieu du siècle dernier dans la Collection des travaux de l'Académie des Inscriptions; Muratori, dans ses trente-deuxième, trente-troisième et quarantième dissertations sur les antiquités d'Italie; et, avec des matériaux plus abondants et un talent d'exploration plus heureux qu'aucun de ses devanciers, Raynouard, dans le premier et le sixième volume de son *Choix des Poésies des Troubadours*, ont rassemblé une histoire aussi complète de la formation de ces langues qu'il soit raisonnablement permis de le désirer.

Le latin dans sa pureté, tel que nous le lisons dans les meilleurs auteurs anciens, possède une syntaxe compliquée et de nombreuses formes elliptiques, qui donnent au style du nerf et de l'élégance, mais qui ne sauraient être facilement saisies par le peuple. Cependant, lors même que les habitants de Rome l'auraient parlé avec une pureté parfaite, il ne faut pas oublier que le latin, dans les derniers temps de la république, ou sous l'empire, n'était pas, comme le grec d'Athènes ou comme le toscan de Florence, l'idiome d'une seule ville, mais une langue répandue sur des contrées dont elle n'était pas la langue originaire, et imposée par la conquête à une grande partie de l'Italie, comme elle le fut plus tard en Espagne et dans les Gaules. Aussi trouvons-nous, et les preuves remontent à une époque fort ancienne, que

les solécismes, les locutions barbares, les expressions non autorisées par l'usage des bons écrivains, étaient très communs, même à Rome; et, de génération en génération, pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, ces défauts ne firent que devenir plus fréquents et plus inévitables. Un dialecte romain vulgaire, appelé *quotidianus* par Quintilien, *pedestris* par Végèce, *usualis* par Sidonius, nous est signalé comme distinct de cette pure latinité à laquelle nous donnons le nom de classique. Ce mauvais latin était plus communément encore désigné par l'épithète *rusticus* : c'était le langage des campagnes, un patois corrompu de mille manières, et qu'il était impossible de restaurer, parce que le peuple, dépourvu d'éducation, n'en remarquait pas les vices [1]. Quoiqu'il ait pu en être à cet égard avant la chute de l'empire d'Occident, nous avons lieu de croire qu'au VIe siècle le latin familier avait subi, du moins en France, une notable altération, même parmi la classe la plus instruite des ecclésiastiques. Grégoire de Tours avoue qu'il tombait continuellement dans cette sorte d'erreur qui consiste à transposer les inflexions et les prépositions, et qui constituait la principale différence originelle entre la langue rustique et la pure latinité. Il est vrai que, dans l'opinion de Raynouard, si nous prenons ses expressions dans leur sens naturel, la langue romane, ou ce qu'on appela plus tard le provençal, remonterait à l'établissement des Franks dans les Gaules. Mais cette opinion est difficile à concilier avec les preuves que nous avons d'un plus long

[1] Du Cange, préface, p. 13, 29. *Rusticum igitur sermonem non humiliorem paulo duntaxat, et qui sublimi opponitur, appellabant; sed eum etiam qui magis reperet, barbarismis, solœcismisque scateret, quam apposite Sidonius squamam sermonis celtici, etc., vocat. — Rusticum, qui nullis vel grammaticæ vel orthographiæ legibus astringitur.* C'est à peu près la définition de l'ancienne langue romane : du latin sans grammaire ni orthographe.

L'expression de Sidonius, *squamam sermonis celtici*, a suggéré à Gray, dans ses précieuses remarques sur la versification, t. II, p. 53, et à quelques autres, cette idée erronée, qu'on parlait encore un véritable dialecte celtique, tel que César l'avait trouvé dans la Gaule. Mais cette opinion ne s'accorde nullement avec l'histoire connue de la langue française; et Sidonius est d'ailleurs un de ces écrivains au style lâche et déclamatoire, dont il ne faut jamais prendre les expressions dans leur sens naturel; défaut commun des auteurs latins à partir du IIIe siècle. *Celticus sermo* ne signifie autre chose que le patois de la Gaule, qui jadis s'était appelée *Gallia celtica.* On sait que quelques noms propres, ou autres mots semblables de la langue française, sont celtiques.

Quintilien a dit qu'une mauvaise orthographe doit nécessairement corrompre la prononciation : *Quod malè scribitur, malè etiam dici necesse est.* On peut, avec encore plus de raison, retourner la proposition, et c'est là en effet la grande cause qui a donné à la nouvelle langue romane sa forme *visible.*



usage du latin. Il est probable qu'en Italie le changement fut plus lent. Cependant, Grégoire-le-Grand, qu'on a considéré à juste titre comme un des ennemis les plus acharnés de la science, parle avec un superlatif mépris du soin donné à la correction grammaticale du style : à ses yeux, c'était un crime pour un ecclésiastique d'enseigner la grammaire ; et pourtant les laïques qui avaient le moyen ou la bonne volonté de le faire étaient alors en bien petit nombre.

Pour rendre ceci plus clair, nous citerons quelques exemples de ces corruptions croissantes qui ont en effet transformé le latin en français et dans les autres langues qu'on peut appeler les sœurs de celle-ci. — Les prépositions s'employaient sans égard aux inflexions convenables des noms et des verbes. On avait une connaissance tellement inexacte de ces inflexions elles-mêmes, on les confondait si habituellement, qu'il fallut avoir recours aux prépositions pour les remplacer. C'est ainsi que *de* et *ad* servirent à exprimer le génitif et le datif, comme on le voit communément dans les chartes du VIe au Xe siècle. L'absence des articles défini et indéfini est un défaut réel de la langue latine : les adjectifs pronominaux *ille* et *unus*, le premier surtout, furent appelés à remplir cette lacune. Dans les formules de Marculfe, publiées vers la fin du VIIe siècle, on rencontre sans cesse *ille* comme article; il paraît même avoir été quelquefois employé dès le VIe siècle. Ce mot, au moyen d'une facile abréviation, forma les articles français et italien. Bientôt on établit une plus grande uniformité de cas dans les noms, soit en supprimant les inflexions, soit en en diminuant le nombre. Raynouard donne une longue liste de vieux noms français formés de l'accusatif latin par la suppression des désinences *em* ou *am* [1]. L'auxiliaire actif, qui forme

[1] Voir un passage de Quintilien l. IX, c. 4, cité dans *l'Europe au Moyen Age*, t. IV, p. 81 (2e édit. de la traduction).

Dans la grammaire de Cassiodore, qui n'est qu'une compilation d'anciens écrivains, nous trouvons, sur la prononciation de la lettre *M*, un autre passage remarquable, emprunté à un auteur nommé Cornutus ; passage que je ne me souviens pas d'avoir vu cité, quoiqu'il l'ait sans doute été. Prononcer cette consonne finale devant un mot qui commence par une voyelle est, dit-il, une pratique vicieuse, *durum ac barbarum sonat;* mais c'est également une faute de ne pas la prononcer devant un mot qui commence par une consonne, *par enim atque idem est vitium, ità cum vocali sicut cum consonanti M litteram exprimere.* (CASSIODORUS, *de Orthographia*, cap. 1.) Il y avait donc, en ce qui regarde la prononciation de cette lettre, une distinction délicate que les gens sans éducation n'observaient sans doute pas. Aussi la trouvons-nous souvent omise dans les inscriptions de la basse latinité, par exemple dans une citée par Muratori : *Ego L. Contius*

la différence grammaticale la plus saillante entre les langues modernes et le latin, dut son introduction à une cause analogue, la négligence, l'abandon par ignorance, des diverses inflexions des temps; à quoi il convient d'ajouter que, sous ce rapport aussi, la langue latine est singulièrement défectueuse, n'ayant aucun moyen de distinguer le passé indéfini du passé défini, *j'ai vu* de *je vis*. Le verbe auxiliaire fut employé de bonne heure en France et en Italie pour remédier à ce défaut; et quelques écrivains ont produit ce qu'ils considèrent comme des exemples de son emploi accidentel même par les meilleurs auteurs classiques.

Il paraît impossible de déterminer d'une manière exacte le progrès de ces changements, les divers degrés de variation entre la langue polie et la langue populaire, entre le latin écrit et le latin parlé, dans les meilleurs temps de Rome, dans la décadence de l'empire, et dans les royaumes fondés sur ses débris; enfin, l'époque précise où la langue grammaticale cessa d'être généralement intelligible. A cet égard, le champ reste ouvert aux hypothèses, et des opinions divergentes peuvent encore se produire. Le clergé prêchait en latin dans le commencement du VII[e] siècle, et nous avons une chanson populaire du même siècle sur la victoire remportée en 622, par Clotaire II sur les Saxons [1]. Quelques auteurs ont soupçonné que c'était une traduction, par la seule raison que le latin en est meilleur que celui qu'ils supposent avoir été parlé à cette époque. Mais, quoiqu'il soit probable que le texte a pu subir quelque altération, il est facile, au moyen de quelques légères corrections, d'y reconnaître de petits vers d'une cadence rhythmique ordinaire [2].

me bibo [vivo] *archa* [archam] *feci*; et il serait très facile de multiplier les citations. C'est ainsi que se perdirent la désinence neutre et celle de l'accusatif.

[1] Le Boeuf, *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, t. XVII.

[2] Turner, *Archæologia*, t. XIV, p. 173; Hallam, *l'Europe au Moyen Age*, t. IV, chap. 9; Bouterwek, *Gesch. des Franzosen Poesie*, p. 18, fait observer qu'il existe beaucoup de fragments de chansons populaires en latin. Il n'en cite qu'un, d'après La Ravaillère : ce fragment est simple et assez joli, mais j'ignore d'où il est tiré. Les paroles paraissent mises dans la bouche d'une esclave, et remontent peut-être à la destruction de l'empire.

At quid jubes, pusiole,
Quare mandas, filiole,
Carmen dulce me cantare
Cùm sim longè exul valdè
Intra mare,
O cur jubes canere?

Intra paraît être mis pour *trans*. La mesure est le trochaïque rimé; mais cela cadre avec l'antiquité. En somme, ces vers sont plus agréables que la plupart des vers latins de cette époque, et se rapprochent plus du ton des langues modernes. Comme ce passage n'est pas très connu, j'ai pensé qu'il méritait d'être cité.

Au milieu du VIII[e] siècle, il est fait mention de la langue rustique, comme distincte du latin [1]; et, dans le concile tenu à Tours en 813, il est ordonné que les homélies seront expliquées au peuple dans sa langue, soit romane rustique, soit franque. C'est en 842 que nous trouvons les premières preuves matérielles de son existence, dans les fameux serments prêtés par Louis-le-Germanique et son frère Charles-le-Chauve, ainsi que par leurs vassaux, les premiers en langue franque ou vieil allemand, les autres dans leur dialecte habituel. Ce dernier dialecte est considéré par les meilleurs critiques comme un échantillon de la langue qu'on parlait au sud de la Loire, bien que se rapprochant un peu plus du latin : c'est le même idiome qu'on appela plus tard la langue d'oc, le provençal ou le limousin, et qui était au fond le même que les dialectes de la Catalogne et de Valence [2]. C'est décidément l'opinion de Raynouard, et cette opinion avait déjà été émise par d'autres écrivains, que la langue générale de la France au IX[e] siècle était le dialecte du Midi, plutôt que celui du Nord, auquel nous donnons maintenant le nom exclusif de français, et qu'ils regardent comme une déviation subséquente de l'autre [3]. Raynouard a mis beaucoup de soin à prouver que cette même langue était généralement parlée en Espagne et en Italie, et que la différence était si peu sensible qu'elle constituait à peine une variation de dialecte : les articles, les pronoms, les auxiliaires, étaient presque identiques; en un mot, la ressemblance était telle que, selon toute probabilité, les habitants de ces divers pays pouvaient se comprendre entre eux [4].

[1] *Acad. des Inscr.*, t. XVII, p. 713.

[2] DU CANGE, p. 35; RAYNOUARD, *passim*. M. de la Rue l'a appelé « un latin expirant ». (*Recherches sur les bardes d'Armorique.*) Entre ceci et « un français naissant » il est possible qu'il n'y ait qu'une différence de mots; mais, quant à la justesse de la définition, je crois Raynouard beaucoup plus exact. On ne peut, sans forcer violemment le sens des mots, dire que ce serment est du latin; un simple latiniste ne saurait le comprendre, si ce n'est par conjecture. D'un autre côté, la plupart des mots, comme nous l'apprend Raynouard, sont du provençal du XII[e] siècle. Le texte a été souvent reproduit, et quelquefois d'une manière incorrecte. M. Roquefort, dans la préface de son *Glossaire de la langue romane*, a donné un fac-simile calqué sur un ancien manuscrit de Nitard, l'historien du IX[e] siècle à qui nous sommes redevables de cette pièce importante dans l'histoire de la langue.

[3] La principale différence était dans l'orthographe ; les habitants du Nord écrivaient les mots latins avec un *e*, tandis que ceux du Midi conservaient l'*a* : comme *charitet*, *caritat; veritet*, *veritat; apelet*, *apelat*. « Si l'on rétablissait dans les plus anciens textes « français les *a* primitifs en place des *e*, « on aurait identiquement la langue « des troubadours. » (RAYNOUARD, *Observations sur le Roman de Rou.*)

[4] Les preuves de cette similitude remplissent la plus grande partie des

Ainsi, aux VIII[e] et IX[e] siècles, sinon auparavant, la France était en possession d'une langue qui n'était incontestablement qu'une corruption du latin (car les mots celtiques ou teutoniques qui s'y étaient introduits étaient en petit nombre et n'affectaient pas sa structure); mais les modifications de la prononciation et les changements grammaticaux avaient rendu cette nouvelle langue tellement distincte de la langue mère que, dans beaucoup de cas, il faut une certaine habitude pour saisir l'étymologie des mots. Peut-être pensera-t-on que nous devrions être en mesure, sinon de produire une série de monuments écrits dans ce nouvel idiome, au moins de prouver qu'ils ont existé. Il serait naturel, en effet, de supposer que la poésie, cette voix de l'âme, aurait fait entendre ses accents partout où les joies et les douleurs, les espérances et les soucis de l'humanité, l'aspect de la nature ou le mouvement de la vie sociale, offraient à son choix leurs inépuisables trésors; et même, parmi les nations encore sauvages, elle a rarement été muette. Cependant, si l'on excepte un passage douteux dans un poëme latin du IX[e] siècle [1], nous trouvons à

premier et sixième volumes de l'excellent ouvrage de Raynouard.

C'est une erreur commune que de supposer que le français et l'italien ont eu une double origine, barbare aussi bien que latine; et que les peuples du Nord, en conquérant ces contrées, y naturalisèrent une portion considérable de leur propre idiome. Il en est de même de l'opinion que la conquête des Normands a introduit dans la langue anglaise le français qu'on y trouve maintenant. Il y a sans doute dans le français comme dans l'italien des mots teutoniques, mais leur présence ne suffit pas pour infirmer cette proposition, que ces langues sont d'origine entièrement latine. En beaucoup de cas, ces mots expriment ce que le latin ne pouvait rendre : c'est ainsi que *guerra* n'est nullement synonyme de *bellum*. Cependant Roquefort lui-même parle « d'un jargon composé de mots tudesques « et romains » (*Discours préliminaire*, p. 19); il oublie plus loin ces expressions, pour remarquer avec plus de justesse, à l'occasion du serment de Charles-le-Chauve, qu'il prouve que « la langue « romane est entièrement composée de « latin ». On pourrait, sans aucun doute, faire une longue liste de mots français et italiens qu'il serait difficile de rapporter à aucun latin que nous connaissions; la seule chose qui doive nous étonner, c'est que cette liste ne soit pas encore plus longue.

[1] Dans une églogue latine citée par Paschasius Radbert (ob. 865) dans la Vie de St-Adalhard, abbé de Corbie (ob. 826), les poètes de la langue romane sont invités, par les vers suivants, à se joindre aux poètes latins :

Rustica concelebret romana latinaque lingua,
Saxo, qui, pariter plangens, pro carmine dicat;
Vertite huc cuncti, cecinit quam maximus ille,
Et tumulum facite, et tumulo superaddite carmen.

RAYNOUARD, *Choix de Poésies*, t. II, p. 135. Ces vers sont à peine intelligibles; mais la citation de Virgile, au IX[e] siècle, mérite peut-être attention, quoique du reste elle n'ait rien d'étonnant dans un des monastères de Charlemagne. Nennius, moine gallois du même siècle, qui peut à peine écrire le latin, a cité cet autre vers :

Purpurea intexti tollant aulæa Britanni;

peine, dans cette période de l'histoire des nouvelles langues, un seul indice de l'existence d'une poésie, jusqu'à ce que nous arrivions à une pièce sur la captivité de Boëce, composée en grande partie de fragments de sa *Consolation* mis en vers, et que Raynouard place vers l'an 1000, tout en manifestant quelque velléité de lui assigner une date plus ancienne. Il a publié cette pièce d'après un manuscrit qui appartenait autrefois à la fameuse abbaye de Fleury, ou Saint-Benoît-sur-Loire, et qui se trouve maintenant dans la bibliothèque publique d'Orléans. C'est un morceau de deux cent cinquante vers, écrit en stances de six, sept, ou un plus grand nombre de vers de dix syllabes, qui vont quelquefois jusqu'à onze ou douze; et tous les vers de chaque stance sont terminés par une même rime masculine. C'est là assurément, et sans aucune comparaison, le plus ancien échantillon de versification française [1], lors même qu'il n'appartiendrait qu'au XIe siècle, ainsi que l'a pensé Le Bœuf.

Raynouard a posé un principe qui ne paraît pas sujet à contestation : c'est qu'il n'a jamais été composé d'ouvrage considérable dans aucune langue avant que cette langue eût acquis des formes déterminées pour exprimer les modifications des idées selon le temps, le nombre et la personne, ou, en d'autres termes, avant qu'elle possédât les éléments d'une grammaire [2]. Mais il ne nous dit point si la langue provençale ou romane était aussi défectueuse

ce qui est plus extraordinaire, et ferait presque soupçonner qu'il y a eu interpolation, à moins qu'il n'ait pris cette citation dans Bède. (GALE, *XV Scriptores*, t. III, p. 102.)

[1] RAYNOUARD, t. II, p. 5, 6, et préface, p. 128.

[2] *Observations philologiques et grammaticales sur le Roman de Rou* (1829), p. 26. Il existe deux anciennes grammaires provençales, dont une composée par Raymond Vidal dans le XIIe siècle. Ainsi, les règles de la langue ont dû être déterminées avant cette époque.

Raynouard a démontré, avec surabondance de preuves, que le français ou la langue romane était une langue régulière au XIIe siècle, et qu'elle conservait des formes latines dans des cas où on ne l'avait pas soupçonné. Ainsi, c'est une règle fondamentale que, dans les noms masculins, le nominatif se termine en *s* au singulier, et sans *s* au pluriel; tandis que les cas indirects perdent l'*s* au singulier, mais la conservent au pluriel. C'est évidemment une imitation de la seconde déclinaison latine. En voici un exemple :

SING. — « Li princes est venus, et a esté sacrez rois. »

PLUR. — « Li évesque et li plus noble baron se sont assemblé. »

C'est encore par suite d'une semblable analogie que le pronom possessif est toujours *mes*, *tes*, *ses* (meus, tuus, suus), au nominatif singulier; *mon*, *ton*, *son* (meum, tuum, suum), au régime indirect. C'est parce qu'on ignorait ces règles, et d'autres semblables, que la vieille poésie française a paru capricieuse et dénuée jusqu'à un certain point de correction grammaticale. La découverte de Raynouard, si simple et si féconde, mérite donc, sous le rapport philologique, la qualification de belle.

dans son enfance; et la grammaire qu'il en a donnée n'autoriserait pas une telle supposition. Il est vrai que cette grammaire est nécessairement composée, en grande partie, sur des matériaux plus récents. On pourrait soupçonner qu'il a dû s'écouler bien des siècles avant qu'une langue formée par la mutilation des mots d'une autre langue acquît assez de richesse et de flexibilité pour suffire à la variété de l'expression poétique. D'ailleurs, les formes plus anciennes durent prévaloir long-temps encore dans l'écriture; ou peut-être, après tout, pouvons-nous seulement dire que l'absence d'une poésie dans cet idiome naissant fut l'effet, en même temps que la preuve, de cette stérilité intellectuelle qui, plus encore que l'ignorance, fut le caractère distinctif des âges de ténèbres.

En Italie, où l'on conçoit que la corruption du langage dut être moins étendue, et où le patois parlé n'avait jamais acquis un nom distinct, comme la *lingua romana* en France, nous trouvons deux documents qui semblent prouver d'une manière assez remarquable que le latin n'était pas entièrement inintelligible dans le IXe et le Xe siècle, et qui par conséquent modifieraient l'hypothèse de Raynouard sur l'origine simultanée de la langue romane : l'un est une chanson populaire de soldats, marchant, en 881, au secours de l'empereur Louis II, qui avait été violemment privé de sa liberté par le duc de Bénévent; l'autre est une exhortation semblable aux défenseurs de Modène, en 924, lorsque cette ville était menacée d'être assiégée par les Hongrois. Ces deux pièces ont été publiées par Muratori dans sa quarantième dissertation sur les antiquités d'Italie; et M. Sismondi les lui a empruntées dans sa *Littérature du Midi*[1]. La première est versifiée sur une mesure trochaïque irrégulière, sans le moindre égard aux inflexions grammaticales. Cependant, quelques uns des principaux traits distinctifs de l'italien, tels que l'article et le verbe auxiliaire, ne s'y rencontrent pas. La dernière est en iambiques accentués, avec une espèce de chute monotone en forme de rime; la latinité en est bien supérieure, et c'est probablement l'œuvre d'un ecclésiastique[2]. Il est difficile d'expliquer d'une manière satisfaisante l'existence de ces deux poëmes, surtout du premier, qui n'est

[1] T. I, p. 23, 27.

[2] Il m'est impossible de deviner ce que Muratori a voulu dire par ces mots : *Son versi di dodici sillabe, ma computata la ragione de' tempi, vengono ad essere uguali a gli endecasillabi* (p. 551). Il n'a sans doute pas compris le mètre, qui est parfaitement régulier, et même harmonieux, pourvu toutefois qu'on n'exige d'autre

autre chose qu'une chanson militaire, à moins d'admettre que la langue latine n'était pas encore tout-à-fait hors d'usage parmi le peuple.

Dans le XI[e] siècle, la France ne nous présente encore que peu d'écrits existants. On peut, il est vrai, prouver qu'il en a existé un plus grand nombre. La langue romane, comprenant les deux dialectes du nord et du midi de la France, déjà bien distincts et séparés l'un de l'autre, fut alors, si l'on en croit les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, employée dans la poésie, dans des romans, dans des traductions, et dans des ouvrages originaux de divers genres : on prêcha dans cette langue, et c'est dans cette langue aussi que fut rédigé, en 1100, sous Godefroi de Bouillon, le code appelé *les Assises de Jérusalem* [1]. Quelques unes de ces assertions, et notamment la date de ces lois, laissent néanmoins matière à doute. Ces savants ne font pas mention non plus des lois de Guillaume-le-Conquérant, rapportées en français par Ingulfus. Un critique distingué de nos jours a élevé des doutes sur la date de ce code français, et sur l'authenticité de l'Histoire même d'Ingulfus ; et il donne des raisons très plausibles qui tendraient à le faire considérer comme une fabrication du temps de Richard II : le style de ces lois paraît, il est vrai, fort ancien; mais il est probable qu'il serait extrêmement difficile aujourd'hui de le distinguer du français du XII[e] siècle. On peut dire, en général, qu'à l'exception d'une ou deux traductions de livres de l'Écriture, il nous reste aujourd'hui très peu d'ouvrages qui aient été clairement rapportés à une époque antérieure [2]. Cependant, on ne saurait douter que cette

ragione de' tempi que celle qui résulte de la prononciation accentnée. Les deux premiers vers serviront d'échantillon :

O tu, qui servas armis ista mœnia,
Noli dormire, moneo, sed vigila.

Muratori, dans cette même dissertation, fait une autre observation non moins étrange, c'est que, dans les vers si connns de l'empereur Adrien à son âme, *Animula vagula*, *blandula*, vers dont la prosodie n'embarrasserait point un écolier, il ne peut découvrir *un'esatta norma di metro*, et les considère comme parement rbytbmiques.

[1] T. VII, p. 107.

[2] ROQUEFORT, *Glossaire de la Langue romane*, p. 25, et *État de la Poésie française*, p. 42 et 206, cite plusieurs ouvrages religienx de la bibliothèque royale, ainsi qn'nn roman en vers, appartenant au Muséum britannique, et récemment pnblié en France, sur le voyage fabuleux de Charlemagne à Constantinople. Raynouard a recueilli quelques fragments en provençal. Mais je ne puis partager l'opinion de cet excellent écrivain, que le fameux poème des Vaudois, *La Nobla Leyczon*, est de l'an 1100. (*Choix de poésies des Troubadours*, t. II, p. 137.) J'ai déjà fait observer, dans nn antre endroit, que les deux vers qui contiennent ce qu'il appelle *la date de l'an* 1100 sont tellement vagues qu'ils peuvent embrasser tout le siècle suivant. (*L'Europe au moyen âge*, t. IV, p. 230 de

langue ne fût d'un emploi fréquent dans la poésie, et qu'elle ne se fût graduellement façonnée, en se pliant aux besoins de l'imagination et du sentiment, puisqu'à la fin de ce siècle, ou dans le suivant, nous voyons briller une constellation de gais versificateurs, les troubadours du midi de la France, et une autre classe correspondante au nord de la Loire.

C'est principalement au latin que ces premiers poètes des langues modernes empruntèrent les formes de leur versification. Il est inutile de dire que toute composition métrique, en latin comme en grec, était un arrangement de vers formés d'un certain nombre de pieds égaux ou équivalents : toutes les syllabes étaient censées correspondre à l'une des deux grandes divisions en longues ou brèves, et chaque longue représenter exactement le double de la durée de temps d'une brève. Cette règle de prononciation servait à mesurer toute espèce de vers; et les orateurs, aussi bien que les acteurs, soutenus par un accompagnement, s'efforçaient de s'y conformer. Mais les syllabes *accentuées* étant régies par une loi très différente, quoique uniforme, les gens sans éducation, surtout dans la décadence de la latinité, prononçaient comme le font aujourd'hui les Anglais, à peu près sans égard à la valeur

la traduction, 2ᵉ édit.) Et maintenant, je suis convaincu que le poëme ne remonte pas beaucoup au delà de l'an 1200. Il est présumable que ce compte de onze cents ans a été établi sur une supputation vague, non pas d'après l'ère chrétienne, mais d'après le temps où fut écrit le passage de l'Écriture auquel ces vers font allusion. Cette allusion peut avoir rapport à la première Épître de saint Pierre, chap. I, v. 20. Quoi qu'il en soit, il est clair qu'à l'époque de la composition de ce poëme, non seulement ces sectaires étaient désignés par le nom de *Vaudois*, mais encore qu'ils étaient en butte à la persécution : or, c'est ce que nous apprenons seulement à la fin du siècle. Ce poëme fut probablement écrit dans le midi de la France, et porté ensuite dans les vallées alpines du Piémont, d'où il passa à Genève et en Angleterre dans le dix-septième siècle. Raynouard a publié *La Nobla Leyczon* tout au long. Elle se compose de 479 vers, qui paraissent être des vers rhythmiques ou alexandrins irréguliers; les rimes varient en nombre, et sont principalement masculines. Ce poëme fait la critique des corruptions de l'Église; mais il contient peu de propositions qui puissent être considérées comme hérétiques : ce qui s'accorde avec ce que les historiens contemporains nous rapportent des Vaudois primitifs. Quant à son authenticité, elle n'est pas douteuse. Raynouard, juge assurément compétent, fait observer que « les personnes qui l'examineront avec attention jugeront que le manuscrit n'a pas été interpolé » (p. 143).

Je reproduis ici plus exactement le texte des deux vers qui sont supposés donner au poëme la date de 1100 :

« Ben ha mil et cent ancz compli entièrement,
« Que fo scripta l'ora car sen al derier temps. »

Ces mots peuvent-ils autoriser Raynouard, ou qui quo ce soit, à dire : « LA DATE DE L'AN 1100, qu'on lit dans ce poëme, mérite toute confiance » ?

métrique des syllabes, mais d'après leur valeur *accentuelle*. Telle fut l'origine de la poésie populaire ou rhythmique du Bas-Empire: on en trouve des traces dès le IIe siècle, et même beaucoup plus tôt; mais les exemples abondent après l'âge de Constantin [1]. Tout mètre, comme le dit saint Augustin, était rhythme, mais tout rhythme n'était pas mètre : dans la versification rhythmique on n'avait égard ni à la quantité des syllabes, c'est-à-dire au temps marqué pour chacune par les règles de la prosodie, ni même jusqu'à un certain point à leur nombre; il suffisait d'observer une cadence dans laquelle l'oreille pût reconnaître une sorte d'uniformité. Une grande quantité de poésies populaires dans les genres profane et religieux, ainsi que les hymnes de l'Église, étaient écrites de cette manière; la distinction des syllabes longues et brèves, dans le temps même où le latin était encore une langue vivante, se perdit dans le discours, et il fallut quelque étude pour s'en rendre maître. Elle fut remplacée par l'*accent* ou l'*emphase*, qui, selon toute vraisemblance, ont quelques rapports entre eux ainsi qu'avec la quantité : la syllabe *accentuée* fut peut-être, en général, alongée dans le discours ordinaire, quoique ce ne soit pas là la seule cause de *longueur*, car aucune absence d'*emphase* ou atténuation de la voix ne saurait rendre brève une syllabe composée de beaucoup de lettres. Nous trouvons donc deux sortes de vers latins : l'une métrique, que Prudence, Fortunatus et d'autres avaient la prétention d'écrire; l'autre rhythmique, assez irrégulière quant au nombre des syllabes, et entièrement *accentuelle* dans la prononciation. Mais cette dernière espèce était une copie de la première, une imitation des anciens arrangements syllabiques. C'est ainsi que le vers trochaïque, dans lequel l'élévation de la voix porte sur les syllabes impaires, ordinairement au nombre alternatif de huit et de sept, mètre très populaire à cause de sa vivacité, fut adopté dans les chansons militaires, comme celle des soldats italiens au IXe siècle que nous avons déjà citée. Il était également commun dans les chants religieux. L'iambique dimètre, vers de huit syllabes, dans lequel la cadence tombe sur les syllabes paires, était d'un usage encore plus fréquent dans la poésie d'Église. Mais ce sont là les formes de versification les plus

[1] Les vers bien connus d'Adrien à Florus, et sa réplique, *Ego nolo Florus esse*, etc., sont des trochaïques *accentués*, mais cependant pas en totalité; car dans le dernier vers, *scythicas pati pruinas*, il faut prononcer *pati* comme un iambe. Ces vers ne sont pas le plus ancien exemple de l'oubli de la quantité: car Suétone cite quelques vers satiriques sur Jules-César.

ordinaires dans les anciens idiomes français ou provençal, espagnol et italien. Le vers de onze syllabes, qui devint par la suite encore plus commun que les précédents, n'est autre chose que l'ancien endécasyllabe, dont la dernière syllabe a été retranchée par les Français dans leurs rimes masculines, et par nous plus généralement, en raison de la rareté plus grande encore des voyelles finales dans notre langue. L'alexandrin de douze syllabes pourrait être considéré comme l'iambique trimètre des anciens. Mais Sanchez, et son opinion est très plausible, a rapporté l'origine de ce vers à une forme plus usitée dans les âges de ténèbres, le pentamètre; il en a même indiqué quelques exemples dans l'ancienne poésie espagnole [1]. L'alexandrin, dans les langues du Midi, avait en général une terminaison féminine, c'est-à-dire par une voyelle brève, ce qui lui donnait treize syllabes, l'élévation de la voix portant sur la pénultième, comme dans le pentamètre latin, lu d'après notre méthode accentuée. La différence dans le nombre des syllabes de ces alexandrins, différence qui varie de douze à quatorze, s'explique par une variation semblable dans le pentamètre.

J'ai dû insister, peut-être un peu longuement, sur ce point, parce qu'on a aussi fait dériver des Arabes et des Scandinaves les combinaisons de notre versification moderne, et que ces vagues notions ont quelquefois obtenu crédit. On a supposé également que la rime, cet attribut caractéristique de la nouvelle poésie, avait été empruntée aux Sarrasins d'Espagne [2] Mais la langue latine abonde tellement en consonnances que ceux qui ont eu

[1] Quiconque est familier avec ce sujet reconnaîtra que la chute au milieu de l'alexandrin n'a rien d'analogue dans l'iambique trimètre, mais qu'elle correspond exactement à l'invariable loi du pentamètre.

ROQUEFORT, *Essai sur la Poésie française dans les* XII[e] *et* XIII[e] *siècles*, p. 66; GALVANI, *Osservazioni sulla Poesia de' Trovatori* (Modena, 1829); SANCHEZ, *Poesias castellanas anteriores al* XV *siglo*, t. I, p. 122.

Tyrwhitt avait déjà remarqué que « les mètres usités parmi les Normands, « et que nous paraissons leur avoir em- « pruntés, étaient évidemment calqués « sur les vers rhythmiques latins, qui, « à l'époque de la décadence de cette « langue, étaient en usage sous diffé- « rentes formes parmi ceux qui igno- « raient ou négligeaient la véritable « quantité des syllabes; et l'emploi de « la rime n'a probablement pas d'autre « origine. » (*Essay on the language and versification of Chaucer*, p. 51.)

[2] Andrès, guidé par sa partialité pour les Sarrasins d'Espagne (que, par une étrange inadvertance, il prend pour ses compatriotes), partialité qui se manifeste pour ainsi dire à chaque page de son ouvrage, ne manque pas de soutenir cette opinion. Elle avait été émise long-temps auparavant par Huet et par d'autres auteurs qui vivaient avant que ces points de critique eussent été étudiés à fond. (*Origine e Progresso*, etc., t. II, p. 194.) Il a été copié par Ginguené et Sismondi.

l'habitude d'écrire des vers latins savent qu'il est difficile de les éviter autant que peut l'exiger une oreille formée sur les modèles classiques; et comme ce retour des mêmes sons a certainement quelque chose d'agréable en lui-même, il n'est pas étonnant que le vulgaire moins difficile l'ait adopté dans ses chants rhythmiques. Muratori, Gray et Turner ont prouvé jusqu'à la dernière évidence que la rime fut en usage dans les vers latins à partir de la fin du IV[e] siècle [1].

Ainsi, vers le temps de la première croisade, nous trouvons deux dialectes de la même langue, déjà séparés par des différences assez marquées, le provençal et le français : ces deux dialectes possédaient une grammaire régulière, des formes de versification établies (les premiers troubadours en ajoutèrent plusieurs à celles qui étaient empruntées du latin) [2] et une flexibilité qui leur permettait de se plier aisément aux tournures gracieuses de la poésie. Guillaume, duc de Guienne, a l'honneur de marcher en tête des bardes provençaux qui ont survécu. Il était né en 1070, et il est possible qu'il ait composé quelques-uns de ces petits poëmes avant de se joindre aux croisés en 1096. Si ces poëmes snnt réellement de lui, et la chose paraît hors de doute, ils indiquent que la langue était déjà parvenue à un haut degré de raffinement [3]. Après Guillaume, il faut franchir, je crois, la première moitié du XII[e] siècle pour rencontrer un autre troubadour; mais à partir de cette époque jusque vers la fin du XIII[e], ils furent presque aussi nombreux que ces essaims de légers insectes que le printemps fait éclore; des noms d'illustre naissance se trouvent confondus dans la liste avec ceux que le génie a sauvés de l'obscurité. Les troubadours firent les délices d'une noblesse somptueuse et l'orgueil de la France méridionale, dans le temps où les grands fiefs de Toulouse et de Guienne étaient dans tout leur éclat; leur manière poétique s'étendit bientôt au dialecte du Nord. Abélard fut, à notre connaissance, le premier qui apprit aux échos de la Seine à répéter des chants d'amour, et Héloïse était l'objet de

[1] MURATORI, *Antichità italiane*, dissert. XL; TURNER, dans l'*Archœologia*, t. XIV, et *Hist. of England*, t. IV, p. 328, 653. Gray est entré aussi avant que qui ce soit dans ce sujet; et quoique, écrivant à une époque où cette branche de critique était encore dans l'enfance, il soit tombé dans quelques erreurs, et ait été quelquefois trop confiant, il n'en démontre pas moins d'une manière incontestable l'origine latine de la rime. *Gray's Works*, par Mathias, t. II, p. 30-54.

[2] Voir, sur les mètres provençaux et français, qui sont très compliqués, Raynouard, Roquefort et Galvani.

[3] RAYNOUARD, *Choix de Poésies des Troubadours*, t. II; AUGUIS, *Recueil des anciens Poètes français*, t. I.

ces chants[1]. « Vous avez composé », lui dit, dans une de ses lettres, cette femme douée de si hautes qualités de l'esprit et du cœur, « vous avez composé bien des vers d'un rhythme amou-« reux, empreints d'une telle douceur de style et de mélodie que « votre nom était sans cesse dans toutes les bouches, et que les « gens même les plus illettrés ne pouvaient vous oublier. Aussi « les femmes éprouvaient-elles pour vous une vive admiration ; « et comme la plupart de ces chants avaient trait à moi et à mon « amour, ils me rendirent célèbre dans bien des contrées, et m'at-« tirèrent l'envie de bien des femmes. Le nom de votre Héloïse « était sur toutes les lèvres; il était répété dans toutes les rues, « dans toutes les maisons[2]. » Ces poésies d'Abélard sont perdues, mais nous avons dans la langue normande, c'est-à-dire

[1] Bouterwek, sur l'autorité de La Ravaillère, paraît douter si ces poëmes d'Abélard étaient en français ou en latin. (*Gesch. der Französen Poesie*, p. 18.) Je crois que cette dernière opinion serait aujourd'hui considérée par tous les critiques comme un paradoxe.

[2] *Duo autem, fateor, tibi specialiter inerant, quibus feminarum quarumlibet animos statim allicere poteras, dictandi videlicet et cantandi gratia; quæ cæteros minimè philosophos assecutos esse novimus. Quibus quidem, quasi ludo quodam laborem exercitii recreans philosophici, pleraque amatorio metro vel rhythmo composita reliquisti carmina, quæ præ nimiâ suavitate tam dictaminis quàm cantûs sæpiùs frequentata tuum in ore omnium nomen incessanter tenebant, ut etiam illiteratos melodiæ dulcedo tui non sineret immemores esse. Atque hinc maximè in amorem tui feminæ suspirabant. Et cùm horum pars maxima carminum nostros decantaret amores, multis me regionibus brevi tempore nunciavit, et multarum in me feminarum accendit invidiam.* Et dans un autre endroit : *Frequenti carmine tuam in ore omnium Heloissam ponebas : me plateæ omnes, me domus singulæ resonabant.* (*Epist. Abælardi et Heloissæ.*) Ces lettres d'Héloïse et d'Abélard, celles d'Héloïse surtout, sont, du moins à ma connaissance, le premier livre qui eût paru en Europe depuis 600 ans, c'est-à-dire depuis la *Consolation* de Boëce, et qui pût se lire avec quelque plaisir. Je n'insisterai cependant pas sur cette proposition négative. Je ferai seulement observer que si les écrivains des âges de ténèbres ont réellement laissé quelques morceaux d'un mérite intrinsèque, ils ont été bien mal traités par les savants, qui ont négligé de nous faire connaître ces morceaux. Nous pouvons encore remarquer ici que Pope, dans son incomparable Épître, a fait injure à Héloïse en mettant dans sa bouche les sentiments d'une femme sans délicatesse et sans pudeur. Son refus d'épouser Abélard ne fut point le résultat d'une abstraite prédilection pour le titre de maîtresse, mais bien d'une affection désintéressée ; elle ne voulait pas fermer à son amant la carrière des dignités ecclésiastiques, auxquelles pouvaient le conduire son génie et sa réputation. Héloïse avait mal jugé, comme l'événement le prouva ; mais son erreur provenait d'un excès de générosité. Abélard était, en effet, indigne de son affection, qu'elle exprime dans le langage le plus tendre. *Deum testem invoco, si me Augustus universo præsidens mundo matrimonii honore dignaretur, totumque mihi orbem confirmaret in perpetuum præsidendum, carius mihi et dignius videretur tua dici meretrix quàm illius imperatrix.*

dans la langue du nord de la France, une immense quantité de poètes appartenant au XII[e] siècle et aux deux suivants. Dans le XII[e] seulement, on en compte cent vingt-sept, dont les noms sont connus [1]. Thibault, roi de Navarre et comte de Champagne, passe pour avoir été, vers le milieu du XIII[e] siècle, le meilleur, en même temps que le plus noble, des poètes français.

Si nous venons à considérer cette poésie française et provençale sous un point de vue historique, et en descendant d'une époque plus ancienne, nous sommes frappés tout d'abord de la grande prépondérance des chants amoureux. Les muses grecque et latine, la dernière surtout, paraissent, en comparaison, froides comme les sources de leur Permesse. Des satires sur les grands, et particulièrement sur le clergé, des exhortations à la croisade et des odes religieuses, se trouvent mêlées dans les poésies des troubadours; mais l'amour en est le thème dominant. Il eût été difficile qu'ils empruntassent ce genre aux vers latins rhythmiques, car tout ce qui nous reste de ceux-ci est dépourvu de passion et d'énergie. Encore moins pouvaient-ils être redevables à leurs prédécesseurs de cette grâce toute particulière, de cet indéfinissable charme résultant de l'aisance et de la gaieté qui distinguent une grande partie de leurs poésies légères. Ces qualités ne sauraient être attribuées qu'au poli des mœurs chevaleresques et à la douce influence des femmes sur le goût public. Ainsi, le dialogue si connu d'Horace et de Lydie est justement admiré; la Grèce et Rome ne nous ont laissé dans ce même genre rien qui en approche. Mais ces sortes de stances alternatives entre des interlocuteurs de sexe différent sont très communes chez les premiers poètes français; et il serait facile d'en trouver qui ne le cèdent en rien à Horace sous le rapport de la grâce et de la verve poétique. Elles avaient même un nom générique, *tensons*, luttes, c'est-à-dire dialogues à vives réparties, et tels qu'on est étonné de les trouver dans le XII[e] siècle, époque souvent désignée comme quasi-barbare. Parmi ces pièces, il n'en est pas de plus jolies que celles qu'on appelle *pastourelles :* le sujet de ces stances alternatives est une rencontre entre le poète et une bergère dont il cherche à toucher le cœur, et qui, tout en résistant, finit quelquefois par se laisser attendrir [2]. On peut en voir quelques unes dans

[1] AUGUIS, *Discours préliminaire*, p. 2; ROQUEFORT, *État de la Poésie française aux* XII[e] *et* XIII[e] *siècles.*

[2] On trouve, comme l'a fait observer Galvani, un ancien prototype de ces *pastourelles* dans la vingt-septième pastorale de Théocrite, que Dryden a traduite sans altérer en rien la chaleur

Roquefort (*État de la Poésie française dans les* XIIe *et* XIIIe *siècles*), d'autres dans Raynouard (*Choix de Poésies des Troubadours*), dans Auguis (*Recueil des Anciens Poètes françois*), ou dans Galvani (*Osservazioni sulla Poesia de' Trovatori*).

Dans ces compositions légères, inspirées par la gaieté ou la galanterie, les qualités caractéristiques de la poésie française se révèlent aussi distinctement que dans le meilleur vaudeville du siècle de Louis XV. Quelquefois même on y trouve peu de différence, si ce n'est une teinte de vétusté dans le style, qui leur donne quelque chose de piquant; et ce genre, comme je l'ai fait observer, paraît avoir été tout-à-fait original en France, quoiqu'il ait été imité par d'autres peuples [1]. D'un autre côté, la poésie française manquait de puissance et d'ardeur. Elle était aussi surchargée de lieux communs d'une monotonie fatigante; il faut citer en première ligne d'éternelles descriptions du printemps et l'inévitable rossignol. Ces défauts sont peut-être moins fréquents dans les anciens poëmes, qui sont en général courts, qu'ils ne le devinrent dans la prolixe abondance de l'école allégorique du XIVe siècle : on sait qu'ils dominent dans Chaucer, Dunbar et plusieurs autres poètes anglais.

Les romans en vers, qui sont loin d'être communs dans l'idiome provençal [2], mais qui forment une notable portion de ce qui a été écrit dans le dialecte du Nord, offrent des détails parfois

du coloris original. Quelques unes des *pastourelles* aussi sont tant soit peu licencieuses; mais ce reproche ne s'applique pas au plus grand nombre. Raynouard, dans un article du *Journal des Savants* de 1824, p. 613, remarque que les poètes du Midi ont une grande supériorité sous ce rapport, puisqu'il en est à peine quatre ou cinq qui soient en défaut; tandis qu'une grande partie des fabliaux des collections de Barbazan et de Méon sont d'une grossièreté tellement stupide et dégoûtante que l'intention même de donner une idée exacte des mœurs et de la langue de cette époque ne saurait justifier leur publication en aussi grand nombre.

[1] Andrès, selon son habitude, fait dériver des Arabes le style de la poésie provençale; et cette opinion a été appuyée, jusqu'à un certain point, par Ginguené et par Sismondi. Quelques unes des formes habituelles des troubadours, telles que leurs *tensons* et leurs *envois*, c'est-à-dire la terminaison d'un poëme par une adresse au poëme lui-même ou au lecteur, sont, nous dit-on, d'origine arabe. Ces écrivains se trompent probablement lorsqu'ils supposent que la rime nous vient de la même source. Mais j'ai vu trop peu de poésie orientale, et surtout de poésie hispano-arabique, pour être à même de décider jusqu'à quel point les caractères les plus essentiels de la poésie provençale ont pu leur être empruntés. Il semblerait qu'on trouve plus d'hyperbole orientale dans la poésie castillane.

[2] On a nié qu'il y eût des romans en vers dans l'idiome provençal. Cependant un de ces romans, intitulé *Philomena*, et fondé sur l'histoire fabuleuse de Charlemagne, est écrit après l'an 1173, mais pas beaucoup plus tard que 1200. (*Journal des Savants*, 1824.)

pittoresques, gracieux, animés, mais souvent aussi traînants et prosaïques. Le plus ancien de ceux qui nous aient été conservés paraît être celui de Havelok-le-Danois, dont Geoffroi Gaimar fit un abrégé avant le milieu du XIIe siècle. La fable de ce poëme, que le versificateur français a, suivant la mode des romanciers, qualifiée de « lai breton », est bien certainement une légende populaire de la partie danoise de l'Angleterre. Si donc cette expression signifie autre chose que « relatif à la Bretagne, » c'est un mensonge positif. Dans l'une comme dans l'autre hypothèse, cette circonstance concourt avec beaucoup d'autres raisons à faire naître des doutes sur la valeur des assertions si fréquemment reproduites depuis quelques années, au sujet de l'origine armorique des fictions romantiques, puisque le mot *breton*, que certains critiques rapportent à l'Armorique, s'applique ici à une histoire d'origine purement anglaise [1]. Cependant l'absurde introduction du nom d'Arthur dans ce roman de Havelok ne permet pas de douter qu'il n'ait été écrit postérieurement à la publication des brillantes fables de Geoffroi [2].

Deux poëmes plus célèbres ont été composés par Wace, natif

[1] Les *Recherches sur les Bardes d'Armorique*, par M. DE LA RUE, ce respectable vétéran de la littérature, ne sont rien moins que satisfaisantes. Il ne paraît pas que les Bretons aient même eu de tradition nationale d'une poésie romantique, ni aucun écrit dans leur langue antérieurement à 1450. L'autorité de Warton, de Leyden, d'Ellis, de Turner et de Price, a jeté quelque faveur sur cette hypothèse d'anciens romans armoriques ; mais il ne me paraît pas possible qu'un échafaudage qui repose sur une base entièrement imaginaire puisse tenir longtemps. Est-il croyable que des fictions de mœurs aristocratiques, de magnificence princière, aient pu naître dans un pays aussi pauvre et d'une civilisation aussi arriérée que la Bretagne ? Sans doute cette province a pu avoir ses histoires traditionnelles; on en trouve même quelques unes dans les *Lais de Marie*, et dans d'autres vieux poëmes; mais ce ne sont point là des romans de chevalerie. Je ne me rappelle pas (sans cependant vouloir l'affirmer) qu'on ait donné aucune preuve de l'existence de traditions armoriques sur Arthur antérieurement à l'histoire de Geoffroi : car ce serait sans doute aller trop loin que de leur appliquer le mot *Britones* plutôt qu'aux Gallois. Je remarque que Turner, sans se rétracter d'une manière positive, a beaucoup modifié son opinion sur le prototype armorique de Geoffroi de Monmouth.

[2] Le roman de Havelok a été imprimé en 1829 par sir Frederick Madden ; mais l'ouvrage n'a pas été mis en vente. L'introduction est un morceau d'un grand prix. L'histoire de Havelok est celle de Curan et Argentile, dans Warner, *Albion's England*, sur laquelle Mason a bâti un drame. Sir F. Madden rapporte la traduction anglaise à une époque quelconque entre 1270 et 1290. Le manuscrit est à la bibliothèque Bodleienne. L'original français a été depuis réimprimé en France, ainsi que je le vois par le *Supplément au Manuel du libraire*, de Brunet. Ce poëme original, et son abrégé par Geoffroi Gaimar, existent tous deux au Musée britannique.

de Jersey : l'un est une version libre de l'histoire récemment publiée par Geoffroi de Monmouth; l'autre, un récit de la bataille d'Hastings et de la conquête de l'Angleterre. Une foule d'autres romans suivirent ceux-là. De graves discussions se sont élevées à ce sujet depuis quelques années, ainsi que sur les *lais* et *fabliaux* des *trouveurs* du Nord : il suffira de faire observer ici que ces poëmes offraient une source féconde d'amusement et d'intérêt à ceux qui pouvaient lire ou écouter, partout où la langue française était répandue, c'est-à-dire bien au-delà des limites de la France Non seulement le français était la langue usuelle de ce qu'on appelle la cour, ou généralement des hautes classes, en Angleterre, mais aussi en Italie et en Allemagne, du moins pendant tout le XIIIe siècle. Brunetto Latini écrivit en français sa compilation philosophique intitulée *le Trésor*, parce que, dit-il, *la parleure en est plus délitable et plus commune à toutes gens*. Et le fait est que l'italien s'employait à peine en prose à cette époque. Mais pour l'usage de ceux dont l'éducation n'avait pas été poussée aussi loin, on commença dès la dernière partie du XIIe siècle à traduire les romans et les contes français en allemand, comme on le fit beaucoup plus tard en anglais : ce fut la base de ces chants populaires qui signalent la période des empereurs de la maison de Souabe, la grande famille de Hohenstauffen, Frédéric-Barberousse, Henri VI et Frédéric II.

Les poètes de l'Allemagne, pendant cette période si étonnamment fertile, ne furent pas moins nombreux que ceux de la France et de la Provence [1]. Depuis Henri de Veldek jusqu'au dernier des poètes lyriques, peu après le commencement du XIVe siècle, on n'en compte pas moins de deux cents, dont les noms sont connus. Une collection faite dans ce même siècle, par Rudiger von Manasse de Zurich, renferme les productions de cent quarante auteurs; et des éditeurs modernes ont considérablement augmenté cette liste [2]. Eichhorn a placé Henri de Veldek vers l'an 1170, et Bouterwek vingt ans plus tard; de sorte que nous ne pourrions évaluer à plus d'un siècle et demi, au maximum, la durée de cette période poétique. Mais la grande différence qu'on peut remarquer entre la poésie de Henri et celle des vieilles chansons allemandes prouve qu'il ne fut pas le plus ancien des poètes de l'école de Souabe ; son style et sa versification

[1] BOUTERWEK, p. 95.

[2] *Id.*, p. 98. Cette collection a été publiée en 1758 par Bodmer.

sont aussi polis que la versification et le style d'aucun de ses successeurs; et quoique natif du nord de l'Allemagne, il écrivit dans le dialecte de la maison de Hohenstauffen. Wolfram d'Eschenbach, qui fleurit dans les premières années du XIII[e] siècle, est peut-être le plus célèbre des *Minne-singers* (c'est le nom qu'on donnait aux poètes lyriques), et il a traduit aussi plusieurs romans. L'âge d'or de la poésie allemande précéda la chute de la maison de Souabe, qui eut lieu à la mort de Conrad IV, en 1254. L'amour était, comme le mot l'indique, le grand thème des *Minne-singers;* mais ce fut surtout aux dialectes du nord et du midi de la France, et particulièrement à ce dernier, qu'ils empruntèrent leurs chants amoureux [1]. Dans la dernière partie du XIII[e] siècle, on trouve moins de sentiment et d'invention, mais un ton plus didactique et plus moral, tantôt voilé sous des formes ésopiennes, tantôt ouvertement satirique. Conrad de Wurtzbourg est le chef de cette dernière école; mais il eut à déplorer de son propre temps la décadence du goût et des mœurs.

Cependant aucune poésie de la période souabienne n'a un caractère aussi national que les romans épiques, dont les sujets

[1] HERDER, *Zerstreute Blatter*, t. V, p. 206; EICHHORN, *Allg. Geschichte der Cultur*, t. I, p. 226; HEINSIUS, *Teut, oder Lehrbuch der Deutschen Sprachwissenschaft*, t. IV, p. 32-80; WEBER, *Illustrations of Northern Antiquities*, 1814. Cet ouvrage contient, je crois, la première analyse qu'on ait faite du *Nibelungen Lied*. Mais je suis surtout redevable à l'excellent exposé de la poésie allemande que Bouterwek a donné dans le tome neuvième de son grand ouvrage, l'Histoire de la poésie et de l'éloquence depuis le XIII[e] siècle. La poésie allemande du moyen âge occupe dans ce volume près de quatre cents pages imprimées dans un caractère très serré. J'ai rencontré depuis un petit volume fort agréable de M. Edgar Taylor, sur les chants des *Minne-singers*. Il contient une notice sur les principaux poètes de ce nom, et des traductions qui sont d'un style un peu trop moderne; mais il est vrai de dire aussi que c'est peut-être le seul qui puisse ne pas effaroucher notre goût moderne.

Les *Chants des Gardiens* sont, suivant Weber (p. 9), une sorte de chants d'amour particuliers aux *Minne-singers*. Ils consistent en un dialogue entre un amant et la sentinelle qui garde sa maitresse. La sentinelle se laisse persuader de jouer le rôle de « sir Pandarus de Troie *; » et quand le matin vient à poindre, elle avertit l'amant de quitter sa belle; celle-ci, à son tour, soutient que « c'est le rossignol, et non pas l'alouette », avec presque autant de chaleur que Juliette **.

M. Taylor remarque (p. 127) que les poètes allemands ne poussent pas l'idolâtrie du beau sexe aussi loin que les Provençaux. Je ne partage pas tout-à-fait les raisons qu'il donne à ce sujet; mais comme les *Minne-singers* ont imité les Provençaux, cette déviation n'en est pas moins remarquable. Je l'attribuerais plutôt à ce ton hyperbolique que les troubadours avaient emprunté aux Arabes, ou à la susceptibilité de leur tempérament.

* Voir SHAKSPEARE, *Troilus et Cressida*. (*Note du trad.*)

** Id., *Roméo et Juliette*, act. III, sc. VII. (*Note du trad.*)

appartiennent à la plus haute antiquité : on a même supposé que leur langage était emprunté aux bardes des premiers âges ; mais cette conjecture ne paraît pas pouvoir supporter un examen sérieux. Dans les deux plus célèbres productions de ce genre, le *Helden Buch* ou Livre des héros, et le *Nibelungen Lied*, Lai des Nibelungen, peuple fabuleux, nous retrouvons les souvenirs d'un âge héroïque, au milieu desquels les noms d'Attila et de Théodoric apparaissent en témoignage d'une histoire traditionnelle, obscurcie par l'erreur et coloriée par l'imagination. Le *Nibelungen Lied*, dans sa forme actuelle, est d'un auteur incertain, qui a pu écrire vers l'an 1200[1] ; mais il vient, autant que nous en pouvons juger, et sans interpolation sensible de circonstances, d'une époque antérieure au christianisme, à la civilisation et aux formes plus raffinées de la chevalerie. On ne peut guère considérer ses récits comme postérieurs au VIe ou au VIIe siècle. Les critiques allemands admirent la grandeur inculte de ce vieux poëme épique ; et ses fables, empreintes d'un caractère de simplicité barbare qui les distingue entièrement des fictions plus modernes du génie romantique, nous sont devenues jusqu'à un certain point familières.

La perte de quelques princes accomplis, des rapports moins

[1] Weber dit : « Je ne fais pas le « moindre doute que le roman lui-« même ne soit d'une très-haute anti-« quité, au moins du XIe siècle, quoi-« qu'à coup sûr la copie actuelle ait été « considérablement modernisée. » (*Illustrations of Northern Romances*, p. 26.) Mais Boulerwek ne paraît pas penser qu'il soit d'une date aussi ancienne ; et je crois qu'on le rapporte communément à l'an 1200, ou environ. Schlegel l'attribue à Henri Von Offerdingen. (HEINSIUS, t. IV, p. 52.)

Il est très probable que les *barbara et antiquissima carmina* que Charlemagne, suivant Eginhard, fit mettre par écrit, n'étaient autre chose que les légendes du *Nibelungen Lied*, et des traditions semblables du temps des Goths et des Bourguignons. (WEBER, p. 6.) Je ferai ici mention d'un ouvrage curieux, et que je crois peu connu en Angleterre : c'est un poëme épique latin sur les guerres d'Attila, publié par Fischer en 1780. Il pense qu'il est du VIe siècle ; mais d'autres l'ont rapporté au VIIIe. Les héros sont franks ; mais l'ensemble est entièrement fabuleux, à l'exception du nom d'Attila et de ses Huns. J'ignore si cet ouvrage a quelque rapport avec un poëme français sur Attila, d'un écrivain nommé Casola, qui existe en manuscrit à Modène. Rossi en a publié une traduction en italien (Ferrare, 1568) : c'est un des livres les plus rares qui existent. (WEBER, *Illustrations*, p. 23 ; EICHHORN, *Allg. Gesch.*, t. II, p. 178 ; GALVANI, *Osservazioni sulla Poesia de' Trovatori*, p. 16.)

Le *Nibelungen Lied* paraît avoir été moins populaire au moyen âge que d'autres romans : c'est évidemment parce qu'il se rapporte à un état de mœurs différent. (BOUTERWEK, p. 141.) Heinsius remarque qu'il faut considérer ce poëme comme le monument le plus précieux de l'antiquité allemande, mais qu'il ne saurait y avoir aucun avantage à propager des idées exagérées de son mérite, comme certains auteurs ont paru disposés à le faire.

intimes avec le midi de la France et avec l'Italie, enfin la nécessité de maintenir, par un état de guerre permanent, son indépendance agrandie, rendirent, à partir de la fin du XIII[e] siècle, les mœurs de la noblesse allemande plus grossières qu'auparavant. Les nobles cessèrent de cultiver la poésie, ou de la regarder comme compatible avec la dignité de leur rang. Cependant vers le règne de Rodolphe de Habsbourg, et avant que les chants des *Minne-singers* eussent encore cessé de résonner, surgissait, principalement de la bourgeoisie des villes, une nouvelle lignée de poètes. Ces prudents adorateurs des muses, ne se laissant point enflammer par le feu sacré, adoptèrent le genre didactique et moral, comme plus salutaire que les chansons d'amour, et plus raisonnable que les romans. Ils furent connus dans le XIV[e] siècle sous le nom de maîtres du chant (*meister-singers*); mais on peut suivre la trace de leur origine jusqu'à ces écoles de chant du XII[e] siècle, instituées dans l'intérêt de la musique populaire, cet amusement favori de l'Allemagne. Ce qu'ils ont pu faire pour la musique, je ne saurais le dire; mais ce fut assurément dans une heure fatale pour l'art de la poésie qu'ils étendirent sur elle leur juridiction. Ils l'assujettirent aux règles les plus pédantesques et les plus minutieuses, à des règles admissibles seulement dans une société pour qui toute idée de mérite possible se résumerait dans le mot *exactitude :* il est vrai que souvent de plus nobles institutions n'ont pas fait autrement, et les maîtres-bourgeois ne furent en cela que les prototypes des académiciens d'Italie. Leur poésie était toujours morale et sérieuse, mais plate. Ces *Meistersingers* se montrèrent, dit-on, d'abord à Mayence, d'où ils se répandirent à Augsbourg, à Strasbourg et dans d'autres villes; mais nulle part ils ne furent plus en renom qu'à Nuremberg. En 1378, Charles IV les incorpora sous le nom de *Meistergenossschaft*, et donna à cette nouvelle corporation des armoiries et des priviléges particuliers. Ce fut néanmoins dans le XVI[e] siècle qu'ils acquirent le plus de célébrité; à peine connaît-on les noms de quelques *Meister-singers* avant cette époque; et il ne paraît pas non plus qu'il reste beaucoup de leur ancienne poésie [1].

Cependant les versificateurs français étaient devenus moins nombreux peut-être, quoique les noms de plusieurs poètes dans ce même genre érotique fassent encore quelque honneur à l'épo-

[1] BOUTERWEK, t. IX, p. 271-291; HEINSIUS, t. IV, 85-98. Voir aussi *Biographie universelle*, art. FOLZ; et un bon article dans la *Retrospective Review*, t. X, p. 113.

que qui les a produits. Mais on commençait à écrire les romans de chevalerie en prose ; et un poème très célèbre, le *Roman de la Rose*, avait introduit dans les vers un malheureux goût pour l'allégorie, goût à l'influence duquel la France ne put se soustraire pendant plusieurs générations. Sur ces entrefaites, les poètes provençaux, qui, jusqu'à la fin du XIII[e] siècle, avaient fleuri dans le Midi, et dont beaucoup de Lombards adoptèrent le langage, s'éteignirent : après la réunion du fief de Toulouse à la couronne, et la possession de la Provence par une race princière du Nord, leur langue antique et renommée ne fut plus considérée que comme un patois du peuple. Elle n'avait jamais été beaucoup employée en prose, excepté dans le royaume d'Aragon, où, sous le nom de *valencien*, elle continua pendant deux siècles à se maintenir en possession des prérogatives d'une langue légitime, jusqu'à ce que des circonstances politiques du même genre l'eussent réduite, comme dans le midi de la France, au rang de dialecte provincial. La langue castillane, qui, bien qu'on en cite des fragments écrits d'une date plus ancienne, peut être considérée, littérairement parlant, comme ayant commencé avec le poème du *Cid*, pas plus tard que le milieu du XII[e] siècle, la langue castillane, dis-je, fut employée dans les deux siècles suivants par quelques poètes encore existants, et, dans le XIV[e], elle était en Espagne l'organe aussi habituel d'une variété de genres de littérature que le français l'était par-delà les monts[1]. On cite des noms de poètes portugais non moins anciens qu'aucun de ceux de la Castille : Bouterwek parle de fragments qui remontent au XII[e] siècle, et il existe une collection de poésies lyriques dans le genre des troubadours, qu'on rapporte à une époque peu avancée du siècle suivant[2]. Il n'a rien été publié en langue castillane et dans ce genre érotique qui remonte au-delà de 1400.

[1] Sanchez, *Collection de poesias castellanas anteriores al siglo* XV[e]; Velasquez, *Historia della poesia españole*. Je ne connais ce dernier ouvrage que par la traduction allemande de Dieze (Gottingue, 1769), qui y a ajouté beaucoup de notes. Andrès, *Origine d'ogni letteratura*, t. II, p. 158. Bouterwek. *Histoire des littératures espagnole et portugaise*. Je citerai la traduction anglaise de cet ouvrage, qui se vend, je suis fâché de le dire, à peine au tiers du prix de publication. C'est une chose bizarre que, tandis que nous multiplions les encyclopédies et nos propres compilations, souvent assez insignifiantes, les traductions des plus savants ouvrages de l'Allemagne ne soient pas assez demandées pour couvrir les frais de publication.

[2] Ce fait très-curieux dans l'histoire littéraire nous a été révélé par lord Stuart de Rothsay, qui fit imprimer à Paris, en 1833, vingt-cinq exemplaires d'une collection d'anciennes chansons portugaises, d'après un manuscrit de la bibliothèque du Collége des No-

De ces contrées où le latin avait été parlé, l'Italie fut la dernièr e à entrer en possession d'une langue et d'une littérature indépendantes. On n'a pas encore pu, malgré de savantes re-

bles, à Lisbonne. On trouvera dans le *Journal des Savants* d'Août 1825, une notice sur ce recueil, par Raynouard : l'éditeur, mon noble ami, a bien voulu m'en communiquer un exemplaire ; mais mon ignorance de la langue ne m'a pas permis de me former une opinion exacte sur son contenu. Les circonstances suivantes sont exposées dans la préface. L'ouvrage original se compose de soixante-quinze feuillets in-folio, la première partie ayant été arrachée, et le reste du manuscrit rattaché à un ouvrage d'une nature entièrement différente. L'écriture paraît être du XIVe siècle, et en quelques endroits plus ancienne. L'idiome paraît plus vieux que l'écriture ; on peut dire, si je saisis bien le sens de la préface, qu'il remonte au commencement du XIIIe siècle, et certainement qu'il est plus ancien que le règne de Denis : *pode appellidarse coevo do seculo* XIII, *e de certo he anterior ao reynado de D. Deniz.* Denis, roi de Portugal, régna de 1279 jusqu'en 1325. Cet idiome est régulier sous le rapport de la grammaire, et l'orthographe en est assez généralement correcte ; mais il contient quelques gallicismes, ce qui indiquerait ou l'existence de rapports entre la France et le Portugal à cette époque, ou une communauté d'origine entre les langues du midi de l'Europe, puisque certaines locutions qu'on rencontre dans ce manuscrit sont conservées dans l'espagnol, dans l'italien, dans le provençal, et cependant ne se trouvent pas dans les dictionnaires portugais. Quelques pièces sont traduites du provençal ; mais la majeure partie est portugaise dans toute la rigueur du mot, ainsi qu'il résulte de la mention des lieux, des noms et des mœurs. Raynouard observe cependant que les pensées et les formes de la versification ressemblent à celles des troubadours. Les mètres employés sont ordinairement de sept, huit et dix syllabes, l'accent sur la dernière ; mais on rencontre aussi quelques vers de sept, huit, ou onze syllabes, accentués sur la pénultième, et ces vers sont quelquefois intercalés dans les autres, à des intervalles réguliers.

Les chansons, autant que j'ai pu en juger, sont en grande partie, sinon en totalité, du genre amoureux : elles se composent en général de stances, dont la première est écrite (et imprimée) avec des interlignes pour la musique, et en forme de prose, bien qu'elles soient réellement en vers. Chaque stance a souvent un refrain de deux vers. Le plan paraît avoir quelque analogie avec les *glosas* castillanes du XVe siècle, c'est-à-dire que le sujet de la première stance est répété, et quelquefois développé, dans les stances suivantes. Je ne sache pas qu'on trouve cette même particularité dans aucune des poésies provençales. Le langage, si l'on en croit Raynouard, se rapproche plus du provençal que le portugais moderne. C'est une circonstance très-remarquable, que nous n'ayons pas de preuve, du moins à partir de la lettre du marquis de Santillana dans le commencement du XVe siècle, que les Castillans aient eu aucune de ces chansons d'amour, si ce n'est long-temps après la date de ce *Cancioneiro* ; et qu'au contraire, on en conclurait plutôt que les poètes espagnols disposés à s'exercer dans ce genre choisissaient le dialecte galicien ou le portugais de préférence au leur. Quoique la collection très-ancienne à laquelle se rapporte cette note paraisse avoir été inconnue, je trouve qu'il est fait mention, dans les notes de Dieze sur Velasquez, d'une collection faite par don Pedro, comte de Barcelos, fils naturel du roi Denis. (*Gesch. der Span. Dichtkunst*, p. 70.) Cette dernière collection doit avoir été faite dans la première partie du XIVe siècle.

cherches, parvenir à retrouver seulement quelques vers en véritable italien avant les dernières années du XII[e] siècle [1]; et il n'en existe pas beaucoup dans la première moitié du siècle suivant. Cependant plusieurs poètes, dont la versification n'est pas tout-à-fait grossière, ne tardèrent pas à se produire. La *Divine Comédie* de Dante paraît avoir été commencée avant son exil de Florence en 1304. La langue italienne, qui, avant l'époque de Dante et de Pétrarque, avait été très rarement employée en prose, devint alors d'un usage fréquent.

Dante et Pétrarque sont les astres qui signalèrent, en quelque sorte, l'aurore de notre littérature moderne. Je n'ajouterai rien ici sur le premier de ces deux grands poètes : il n'a pas avec le XV[e] siècle de connexion aussi intime que Pétrarque, et il n'eut pas la même influence sur le goût de son temps. Sous ce rapport, Pétrarque l'emporte autant sur Dante qu'il lui est inférieur en profondeur de pensée et en puissance créatrice. Il forma une école de poésie qui, sans produire d'élèves qui méritent de lui être comparés, n'en donna pas moins un cachet au goût de son pays. Il n'inventa point le sonnet; mais c'est peut-être à cause de lui que le sonnet est resté si long-temps à la mode [2]. Il donna de la pureté, de l'élégance, de la fixité même, à la langue italienne, qui, pendant le laps de près de cinq siècles écoulés depuis lors, a subi infiniment moins de changements que dans le cours du seul siècle qui sépare l'âge de Guido Guinizzelli du sien. Et personne ne lui a contesté l'honneur d'avoir fait renaître en Italie, et par suite en Europe, le vrai sentiment de l'antiquité classique.

Il n'est rien de plus difficile que de fixer le commencement de la langue anglaise, à moins de tirer une ligne de démarcation tout-à-fait arbitraire, non pas tant que nous manquions de matériaux, comme pour les langues du continent, que par une raison tout opposée, la possibilité de reconnaître et d'indiquer une succession très graduelle de transformations de mots, qui se termina par un changement de dénomination. Il est probable, du reste, que nous éprouverions la même difficulté si nous connaissions

[1] TIRABOSCHI, t. III, p. 323, élève des doutes sur l'authenticité de quelques inscriptions qu'on rapporte au XII[e] siècle. Le premier italien connu paraît être quelques vers de Ciullo d'Alcamo, Sicilien, entre les années 1187 et 1193. (T. IV, p. 340.)

[2] CRESCIMBENI (*Storia della vulgar poesia*, t. II, p. 269) fait valoir les titres de Guiton d'Arezzo à l'invention du sonnet régulier, ou du moins au perfectionnement du sonnet tel qu'il était en usage parmi les poètes provençaux.

également bien l'idiome courant de la France ou de l'Italie aux VIIe et VIIIe siècles. Lorsqu'on vient, en effet, à comparer le plus ancien anglais du XIIIe siècle avec l'anglo-saxon du XIIe, il paraît difficile d'expliquer pourquoi ce nouvel idiome doit être considéré comme une langue distincte, plutôt que comme une modification ou simplification de l'autre. Nous nous conformerons cependant à l'usage, et nous dirons que l'anglo-saxon fut changé en anglais, 1° par des contractions et autres modifications dans la prononciation et dans l'orthographe des mots; 2° par l'omission de beaucoup d'inflexions, particulièrement dans les noms, ce qui nécessita un plus grand emploi d'articles et d'auxiliaires; 3° par l'introduction de dérivés du français; 4° par une plus grande réserve dans l'emploi des inversions et des ellipses, surtout en poésie. De ces divers changements, le second seulement peut être considéré, je crois, comme suffisant pour constituer une nouvelle forme de langage; et ce changement s'opéra d'une manière tellement graduelle qu'il n'en est guère moins difficile de décider si certaines compositions doivent passer pour les derniers fruits de la mère, ou pour les prémices de la fécondité de la fille [1].

On ne peut pas dire *la langue* aussi bien que l'on dit la constitution *anglo-normande;* et comme cette locution ne manquerait pas d'induire en erreur, il vaut mieux la mettre tout-à-fait de côté [2]. Il y eut, en ce qui concerne la constitution, une fusion réelle de lois et de gouvernement, fusion avec laquelle l'histoire de la langue ne présente qu'une analogie éloignée, si tant est qu'elle présente une analogie quelconque. Il est probable que les relations avec les étrangers purent entrer pour quelque chose dans

[1] Ce qui prouve bien cette difficulté, c'est que les écrivains qui possèdent le mieux notre ancienne langue ont introduit récemment le mot *semi-saxon*, qui est destiné à couvrir tout depuis 1150 jusqu'à 1250. Voir THORPE, préface d'*Analecta anglo-saxonica*, et beaucoup d'autres ouvrages récents.

[2] Un écrivain populaire et agréable a mis un peu son imagination à contribution dans ce qu'il dit de la langue de nos aïeux après la conquête: « La langue de l'Église était le latin; celle du roi et de la noblesse, le normand; celle du peuple, l'anglo-saxon: le jargon anglo-normand n'était en usage que dans les relations commerciales entre les vainqueurs et les vaincus. » (ELLIS, *Specimens of early english poets*, t. I, p. 17.) Quel était ce jargon? où trouve-t-on la preuve de son existence? et quelles étaient ces relations commerciales auxquelles l'auteur fait allusion? Je soupçonne qu'Ellis a seulement voulu dire une chose qui a souvent été remarquée, c'est que les animaux qui portent un nom saxon dans les champs prennent un nom français à la boucherie. Mais cette remarque est plus ingénieuse que juste, car les mots *muttons* (moutons), *beeves* (bœufs), et *porkers* (porcs), sont de bons vieux mots employés pour désigner ces quadrupèdes en vie.

ces simplifications de la grammaire anglo-saxonne, qu'on remarque vers le règne de Henri II, plus d'un siècle après la conquête; mais il est vrai de dire, en même temps, que les langues d'une structure très artificielle, comme était la langue de l'Angleterre avant cette révolution, sont souvent devenues moins complexes dans leurs formes, sans qu'il ait fallu, pour arriver à ce résultat, de procédé violent, comme l'amalgamation de deux races différentes [1]. L'ouvrage qu'on appelle communément la *Chronique saxonne* est continué jusqu'à la mort d'Étienne, en 1154, et dans la même langue, mais avec quelqu'altération de pureté. Non seulement plusieurs des règles de la grammaire sont négligées, mais des mots français se présentent çà et là, quoiqu'assez clair-semés, dans les dernières pages de cette chronique. Cependant Peterborough était un monastère tout-à-fait anglais; ses revenus, ses abbés, étaient Saxons; et l'esprit politique qui respire dans quelques passages de la *Chronique* est celui des sujets indignés (*servi ancor frementi*) des usurpateurs normands. Si donc ses derniers compilateurs adoptèrent quelques innovations de langage, il est à présumer que ces innovations étaient déjà plus répandues dans des endroits moins isolés, et particulièrement à Londres.

On trouve des indices d'un changement plus marqué dans Layamon, qui traduisit du français le roman du *Brut*, par Wace. L'époque où écrivit Layamon est incertaine; elle doit être postérieure à 1155, l'année où le poëme original fut terminé, et on ne saurait guère la placer après 1200. La langue de cet auteur est considérée comme anglo-saxonne plutôt qu'anglaise; on y retrouve la plupart des inflexions distinctives de la langue mère; et cependant il est évident qu'elle diffère considérablement de la langue antérieure à la conquête, par l'introduction, ou du moins par un emploi plus fréquent de quelques nouvelles formes auxiliaires, et qu'elle présente fort peu des caractères du style de l'ancienne poésie, tels que ses périphrases, ses ellipses, ses inversions. Mais, quoique les traductions aient été le canal par lequel les mots d'origine française furent par la suite introduits en plus grande abondance, on en rencontre fort peu dans les extraits de Layamon publiés jusqu'à ce jour, car nous n'avons point encore l'édition attendue de l'ouvrage entier. Layamon n'est pas simplement tra-

[1] « Toutes les branches de la souche « de bas allemand qui a donné naissance à l'anglo-saxon présentent la « même simplification de sa grammaire. » (PRICE, *Préface de Warton*, p. 110.) Aussi cet écrivain attribue-t-il peu d'influence à la conquête des Normands et aux relations françaises.

ducteur; il améliore beaucoup son auteur. L'adoption du style humble, presque plat, du roman français en vers, au lieu des impétueux dithyrambes de la poésie saxonne, donne au premier aspect à Layamon plus d'affinité avec la nouvelle langue anglaise qu'il ne paraît en avoir dans la simple structure grammaticale [1].

Layamon écrivait dans un village sur la Severne; et il est conforme à l'expérience de voir des tournures de langue vieillies se conserver dans une province éloignée, lorsqu'elles ont déjà subi quelque changement chez les habitants moins incultes d'une capitale. Les noms saxons s'effacèrent insensiblement; quelques vies de saints en vers, écrites en apparence vers l'année 1250 [2], peuvent passer pour de l'anglais : mais le premier échantillon qui porte une date certaine est une proclamation de Henri III, adressée aux gens de Huntingdonshire en 1258, mais sans doute répandue par tout le royaume [3]. Un chant de triomphe, composé probablement à Londres, sur la victoire remportée à Lewes en 1264, par les barons ligués, et sur la prise de Richard, comte de Cornwall, est, comme on peut s'y attendre, d'un style un peu moins vieux que cette proclamation. Cette pièce n'a pas pu être

[1] Voir un long extrait de Layamon dans les *Specimens* d'Ellis. Cet écrivain fait observer que « cet extrait ne « contient pas un mot qu'il soit néces- « saire de rapporter à un radical fran- « çais. » Les mots *duke* (duc) et *castle* (château) paraissent des exceptions; mais on trouve ce dernier mot dans la Chronique saxonne antérieurement à la conquête, A. D. 1052.

[2] Ritson, *Dissert. on Romance*; Madden, *Introduction to Havelok*; Notes de Price, dans son édition de Warton. Warton lui-même n'est pas une autorité en cette matière. Price penche pour placer vers la fin du XIIIe siècle la plupart des poëmes cités par Warton.

Nous ferons observer ici que cette transformation de la langue en anglais s'opéra dans quelques parties du royaume par des gradations beaucoup moins rapides que dans d'autres. Non seulement le dialecte populaire d'un grand nombre de comtés, surtout dans le nord, conserva long-temps, et conserve encore, une plus grande proportion d'idiotismes anglo-saxons, mais nous avons la preuve que ces idiotismes ne furent pas partout écartés de la langue écrite. Un manuscrit dans le dialecte de Kent, si l'on peut employer cette locution, et portant la date de 1340, est plus anglo-saxon qu'aucun des poëmes attribués au XIIIe siècle et que nous lisons dans Warton, tels que les légendes de saints ou l'*Ormulum*. Ce fait curieux a été pour la première fois signalé au public par M. Thorpe, dans sa traduction de Cædmon, préf. p. 12; et de plus amples détails sur ce manuscrit ont été donnés depuis dans le catalogue des MSS. d'Arundel au Musée britanique.

[3] Henry, *Hist. of Britain*, t. VIII, app. « Nous savons, dit sir F. Madden, « que la traduction en vers d'une par- « tie d'une méditation de St-Augustin « fut écrite entre 1244 et 1258, ainsi « qu'il est prouvé par l'âge du prieur « qui donna le manuscrit à la biblio- « thèque de Durham. » (P. 49.) Ce sera donc là, rigoureusement parlant, le plus ancien morceau d'anglais dont la date puisse être approximativement déterminée autrement que par conjecture.

écrite plus tard que cette année, parce qu'il y eut l'année suivante un revirement de positions, le parti qui triomphait en 1264 ayant été complétement défait à la bataille d'Evesham. Plusieurs morceaux de poésie dont la date précise est tout-à-fait incertaine doivent être rapportés à la dernière partie de ce même siècle. Robert de Gloucester, postérieurement à l'année 1297 (puisqu'il fait allusion à la canonisation de Saint-Louis [1]), mit en vers anglais la chronique de Geoffroi de Monmouth; et si on le compare avec Layamon, qui habitait une province voisine, et qui écrivait sur le même sujet, on verra qu'une grande quantité de français s'était introduite dans la langue depuis la perte de la Normandie. Les inflexions, les terminaisons, l'orthographe anglo-saxonne, avaient également subi un changement considérable. Il paraîtra probable que la conquête des Normands n'avait contribué que faiblement à l'invasion des mots français, si l'on remarque qu'il en est fait un usage au moins aussi fréquent dans les plus anciens spécimens du dialecte écossais, et notamment dans une chanson sur la mort d'Alexandre III, en 1285. Il y a beaucoup de français dans cette pièce, et, selon toute vraisemblance, ce français n'a pas été emprunté à l'Angleterre, mais tiré directement des sources originales d'imitation.

Au XIVe siècle, ni l'Angleterre ni l'Écosse ne furent stériles en écrivains doués de talents poétiques. Laurent Minot, auteur inconnu à Warton, mais dont les poésies sur les guerres d'Édouard III sont rapportées par Ritson, leur éditeur, à l'année 1352, est peut-être dans notre langue le premier poète original dont les ouvrages aient survécu; puisque ceux de ses prédécesseurs qui sont aujourd'hui connus paraissent avoir été simplement des traducteurs, ou, au plus, des amplificateurs d'originaux français ou latins. Le plus ancien récit historique ou épique est dû à Jean Barbour, archidiacre d'Aberdeen : *Bruce*, long poëme écrit par lui dans le dialecte écossais, et dont le sujet est la délivrance de son pays, paraît avoir été achevé en 1373. Mais le plus grand de nos poètes au moyen âge fut, sans aucune comparaison, Geoffroi Chaucer; et je ne sache même pas qu'aucun autre pays, si ce n'est l'Italie, ait produit un écrivain égal à lui pour la variété de l'invention, la finesse de l'observation, le bonheur de l'expression. Il faut mettre un vaste intervalle entre Chaucer et tout autre poète anglais : cependant Gower, son contemporain, sans être

[1] MADDEN, *Havelok*, p. 52.

comme lui un poète formé par la nature, contribua à dégrossir la langue et à exciter le goût des vers ; s'il ne s'élève jamais, jamais non plus il ne tombe trop bas ; il est toujours sensé, poli, clair, et point prosaïque dans la plus mauvaise acception du mot. Longlands, l'auteur supposé de la *Vision de Piers Plowman*, avec beaucoup plus de vigueur d'imagination, a une diction plus rude et plus surannée.

Le français fut la langue parlée par les hautes classes de la société en Angleterre, depuis la conquête jusqu'au règne d'Édouard III ; il est cependant probable qu'elles connaissaient en général l'anglais, du moins dans la dernière partie de cette période. Mais toutes les lettres, même celles d'une nature particulière, s'écrivaient en latin jusqu'au commencement du règne d'Édouard Ier, peu après 1270, époque où un brusque changement introduisit l'usage du français[1]. Dans les écoles de grammaire, on faisait traduire aux jeunes gens le latin en français ; et l'on trouve dans un réglement qui ne date pas plus haut que 1328, et qui fait partie des statuts du collége d'Oriel, à Oxford, que les étudiants converseront entre eux, sinon en latin, au moins en français[2]. Les minutes de la corporation de Londres, enregistrées au bureau du clerc de la ville (*town clerk's office*), étaient en français, aussi bien que les procès-verbaux du parlement et les actes judiciaires ; et il est possible, sans que ce soit pourtant une conséquence nécessaire de ces faits, que les discussions orales aient eu lieu dans la même langue. Aussi écrivait-on rarement l'anglais, et cette langue fut-elle à peine employée en prose avant le milieu du XIVe siècle. Les voyages de sir John Mandeville furent écrits en 1356. C'est notre premier livre anglais. La traduction de la Bible, par Wicliffe, grand ouvrage qui enrichit la langue, est rapportée à l'année 1383 ; la version du *Polychronicon* de Higden, par Trevisa, est de 1385, et l'*Astrolabe* de Chaucer, de 1392. Quelques actes publics furent rédigés en anglais sous Richard II ; et vers le même temps probablement, on commença à faire usage de cette langue dans les correspondances particulières. Trevisa nous apprend qu'à l'époque où il écrivait (1385), les personnes même aisées avaient beaucoup perdu l'habitude de

[1] Je suis redevable de ce fait, que je me suis hasardé à généraliser, aux communications qui m'ont été faites par M. Stevenson, sous-commissaire des archives.

[2] *Si qua inter se proferant, colloquio latino vel saltem gallico perfruantur.* (WARTON, t. 1, p. 6.) Dans les statuts du collége de Merton, donnés en 1271, le latin seul est prescrit.

faire enseigner le français à leurs enfants, et il nomme l'instituteur (Jean Cornwall) qui introduisit, peu après 1350, une grande innovation, consistant à faire traduire couramment à ses élèves le latin en anglais [1]. Cet abandon de l'usage commun du français dans les hautes classes paraît s'être effectué aussi rapidement qu'une révolution semblable qui a récemment eu lieu en Allemagne. Aux termes d'un statut de 1362 (36 E. III, c. 15), tous les procès doivent être plaidés et jugés en anglais, parce que le français est peu connu. Cependant les lois, et, généralement parlant, les actes du parlement, continuèrent pendant bien des années à être rédigés dans cette langue; et sir John Fortescue nous apprend, cent ans plus tard, que ce statut lui-même ne fut mis que partiellement à exécution [2]. Sous le règne même d'Édouard IV, le français, si l'on prend à la lettre les expressions de cet auteur, était encore usité en matière de comptabilité commerciale, ainsi que dans beaucoup de jeux, le vocabulaire spécial étant, dans l'un et l'autre cas, principalement dérivé de cette langue [3].

Ainsi, nous trouvons, en 1400, une littérature nationale existant dans sept langues européennes, dont trois parlées dans la péninsule espagnole; plus, le français, l'italien, l'allemand et l'anglais. Il est inutile de distinguer de ce dernier le dialecte écossais. L'italien était la plus polie de ces langues, celle qui pouvait se glorifier des plus grands écrivains. Le français l'emportait par le nombre et la variété de ses auteurs. L'anglais venait de s'enrichir sous la plume de Chaucer et de Wicliffe, qui l'avaient l'un et l'autre largement approvisionné de mots dérivés du français et du latin; mais son existence littéraire ne faisait que commencer. L'allemand, comme l'idiome de Valence, semblait décliner. Le premier devint plus précis, plus abstrait, plus intellectuel, et, en s'éloignant du domaine des sens, pour continuer à me servir des expressions d'Eichhorn, il perdit une partie des qualités qui le rendaient propre à la poésie; il tomba entre les mains des légistes et des théologiens mystiques. La plus ancienne

[1] On trouvera le passage cité dans Warton, *ubi suprà*, et dans beaucoup d'autres ouvrages.

[2] « Les plaidoiries dans les cours de « justice avaient lieu autrefois en fran- « çais, jusqu'à l'époque où cette prati- « que fut *un peu restreinte*, en vertu « d'une loi rendue à cet effet; mais « jusqu'à présent elle n'est pas encore « entièrement tombée en désuétude. » (*De Laudibus Legum Angliæ*, c. 48.) Je cite d'après la traduction de Waterhouse; le latin porte : QUAM PLURIMUM *restrictus est*.

[3] *Ibid.*

prose allemande, à l'exception d'un petit nombre de fragments très anciens, est la collection des lois saxones (*Sachsenspiegel*), composée vers le milieu du XIII[e] siècle; ensuite vient la collection des lois de Souabe (*Schwabenspiegel*), vers 1282 [1]. Mais ces recueils, bien que Bouterwek ait vanté plusieurs passages du dernier à cause de leur éloquence religieuse, ne se rattachent que fort indirectement à la littérature; et nous pouvons considérer comme le premier prosateur allemand Jean Tauler, dominicain de Strasbourg, qui, par son influence sur la propagation de ce qu'on appelait la théologie mystique, donna à son pays une impulsion nouvelle. «Tauler,» dit un historien moderne de la littérature, « jeta dans ses sermons allemands beaucoup d'expres« sions créées par lui : c'était le premier essai d'une langue philo« sophique. Il déploya une éloquence étonnante pour le temps « où il vivait, et l'on peut dire de lui avec raison qu'il donna le « premier à la prose cette direction dans laquelle Luther fit plus « tard de si grands progrès [2]. » Tauler mourut en 1361. Cependant, la noblesse, ainsi que nous l'avons déjà dit, perdit le goût des vers; les bourgeois s'emparèrent de la poésie et la cultivèrent avec zèle, mais avec peu de verve et de génie : la langue ordinaire devint barbare et négligée, et nous n'en saurions donner une meilleure preuve que la mode bizarre d'écrire des vers moitié latins moitié allemands [3]. Cette pratique avait été commune dans des âges moins éclairés; nous en avons plusieurs exemples dans l'anglo-saxon; mais son adoption dans le XIV[e] siècle était une sorte d'anachronisme.

Les écrivains latins du moyen âge furent pour la plupart des ecclésiastiques; mais une grande partie de ceux qui écrivirent dans les langues vivantes étaient des laïques. Ils savaient donc confier leurs pensées à l'écriture; et l'on pourrait en conclure que l'ignorance qui caractérisa les âges de ténèbres commençait à se dissiper. C'est là, néanmoins, une question très difficile, quoique intéressante, lorsqu'on vient à examiner de près les progrès graduels des connaissances rudimentaires. Je ne puis ici qu'ébaucher ce sujet; ceux qui l'auront étudié avec plus de soin pourront rectifier et compléter cette esquisse. Avant la fin du XI[e] siècle, et surtout après le IX[e], il était rare de trouver en France des laïques qui sussent lire et écrire [4]. Il est probable qu'il en était par-

[1] BOUTERWEK, p. 163. Il y a quelques romans à la fin du XIII[e] ou au commencement du XIV[e] siècle. (*Ibid.*)

[2] HEINSIUS, t. IV, p. 76.

[3] EICHHORN, *Allg. Gesch.*, t. I, p. 240.

[4] *Hist. litt. de la France*, t. VII,

tout à peu près de même, excepté en Italie. Je serais disposé à excepter l'Italie sur l'autorité d'un passage de Wippo, auteur allemand, qui écrivait peu de temps après l'an 1000, et qui exhorte l'empereur Henri II à faire instruire dans les lettres les fils des nobles, à l'exemple des Italiens, chez qui c'était, suivant lui, un usage général[1]. Le mot *clerc*, ou homme d'Église, devint, dans ce pays et dans d'autres, synonyme d'homme en état d'écrire, ou même simplement de lire; tout le monde connaît le sens original de *bénéfice de clergie*, et l'épreuve sur laquelle on était admis à réclamer ce privilége. Cependant, à partir de la fin du XI[e] siècle environ, ou au moins de celle du XII[e], bien des circonstances peuvent nous porter à croire que cette épreuve était de moins en moins décisive, et que les laïques s'initiaient de plus en plus à la connaissance des simples éléments de la littérature.

1°. On admettra sans difficulté que tous ceux qui étaient chargés d'administrer la loi romaine ou qui s'adonnaient à la jurisprudence savaient lire et écrire, quoique nous ne trouvions pas qu'ils fussent en général ecclésiastiques, même dans l'acception la plus humble du mot, c'est-à-dire tonsurés. Quelques uns, il est vrai, l'étaient. Dans les pays où le droit féodal, passant de la coutume traditionnelle aux actes authentiques et à la jurisprudence des précédents, était devenu aussi subtil et aussi compliqué que le droit romain, ce qui eut lieu en Angleterre dès le temps de Henri II, les gens de loi, quoique laïques, étaient sans contredit clercs ou savants. 2°. L'avantage de ces connaissances élémentaires pour les négociants qui faisaient, dans la Méditerranée comme dans nos contrées de l'Europe, beaucoup de commerce étranger, et, à dire vrai, pour tous les marchands, peut autoriser à croire qu'ils n'en étaient pas dépourvus. Il faut pourtant convenir que le mot *clerc* semblerait indiquer qu'ils employaient des personnes chargées de suppléer à ce qui pouvait leur manquer

p. 2. Quelques nobles faisaient élever leurs enfants dans les écoles de Charlemagne, surtout dans celles d'Allemagne, sous Raban, Notker, Bruno, et d'autres abbés distingués. Mais ces enfants étaient en général destinés à l'église. (MEINERS, t. II, p. 377.) On trouve souvent des signatures de laïques apposées à des actes du VIII[e] siècle, et quelquefois du IX[e]. (*Nouv. Traité de la Diplomatique*, t. II, p. 422.) L'ignorance des laïques, suivant la même autorité, ne fut pas toujours en corrélation exacte avec celle de l'Église.

[1] *Tunc fac edictum per terram Teutonicorum*
Quilibet ut dives sibi natos instruat omnes
Litterulis, legemque suam persuadeat illis,
Ut cum principibus placitandi venerit usus,
Quisque suis libris exemplum proferat illis.
Moribus his dudum vivebat Roma decenter,
His studiis tantos potuit vincere tyrannos.
Hoc servant Itali post prima crepundia cuncti.

J'ai emprunté cette citation à MEINERS, t. II, p. 344.

sous ce rapport. Je n'imagine cependant pas que les clercs employés par de simples particuliers fussent des ecclésiastiques[1]. 3°. Si l'on devait ajouter foi à un passage d'Ingulfus, l'usage d'expliquer le latin en français dans les écoles de grammaire remonterait au règne du conquérant[2]; et il est peu vraisemblable que cette pratique ait été restreinte aux enfants destinés à l'Église. 4°. Les poètes du nord et du midi de la France étaient souvent des personnages de condition noble, d'une naissance même princière, quelquefois des dames; il entre beaucoup trop d'art dans leur versification pour qu'il soit permis de la considérer comme l'œuvre grossière d'esprits illettrés; et à ces poètes auxquels on ne peut guère refuser la capacité de manier la plume, il faut sans doute ajouter une classe nombreuse de lecteurs, à qui leur poésie était destinée. On pourrait supposer que les ménestrels ambulants remplissaient ce but et suppléaient à l'ignorance de la noblesse. Mais une foule de poésies légères des troubadours ne convenaient pas également aux ménestrels, qui paraissent s'être livrés de préférence aux romans en vers; et je ne doute pas non plus que ces romans ne fussent lus dans bien des châteaux de la France et de l'Allemagne. Je n'insisterai pas sur l'épisode de Francesca de Rimini, parce qu'il n'est personne sans doute qui voulût prétendre qu'une dame romagnole du temps de Dante ne fût pas en état de lire l'histoire de Lancelot. Mais ce roman était écrit depuis long-temps, et d'autres dames l'avaient lu sans doute, et peut-être avaient cessé leur lecture dans des circonstances semblables, et aussi peu à leur avantage. Le XIV[e] siècle produisit beaucoup d'ouvrages en prose française; il en est même quelques uns dont il nous reste des copies en assez grand nombre; dans tous les cas, leur rareté actuelle ne saurait être opposée à leur circulation d'alors. On conçoit bien que nous ne prétendons point qu'ils aient été répandus aussi abondamment que le sont les livres imprimés. 5°. La mode d'employer le français au lieu du latin pour les lettres familières, mode qui s'introduisit chez nous, comme nous l'avons dit, peu après 1270, pourrait donner lieu de présumer que ces lettres étaient écrites dans une langue intelligible pour le cor-

[1] Les premières lettres de change dont il soit fait mention, si l'on en croit BECKMANN, *Hist. des Inventions*, t. III, p. 430, ont été relatées dans un passage du juriste Baldus, et sont datées de 1328. Mais elles ne furent en usage commun que dans le siècle suivant. Je ne parle de ceci qu'en passant, et non pas comme ayant beaucoup de rapport au sujet traité dans le texte.

[2] *Et pueris etiam in scholis principia literarum gallicè et non anglicè traderentur.*

respondant, parce qu'il n'avait plus besoin d'aide pour les lire, quoiqu'en général elles fussent encore écrites de la main d'un secrétaire. Mais je ne saurais dire précisément à quelle époque ce même abandon du latin commença sur le continent. Les Français et les Castillans faisaient, je crois, généralement usage de leurs langues respectives dans la dernière moitié du XIIIe siècle.

L'art de lire n'implique pas l'art d'écrire; il est vraisemblable que l'un précéda l'autre. Le dernier était difficile à acquérir, à cause de la régularité qu'observaient les clercs dans la forme de leurs caractères, et de leur système compliqué d'abréviations, qui rendait l'écriture cursive, introduite vers la fin du XIe siecle, presque aussi difficile pour ceux qui n'en avaient pas une grande habitude que les caractères plus raides des manuscrits plus anciens. Il paraît certain qu'on ne trouve même de signatures autographes qu'à partir d'une époque récente. Philippe-le-Hardi, qui monta sur le trône de France en 1272, ne savait pas écrire; cependant aucun de ses successeurs ne fut dans le même cas. Je ne sache pas qu'aucun souverain anglais ait été dûment convaincu d'une pareille ignorance, quoique la série de nos autographes ne commence, je crois, qu'à Richard II. Les auteurs du *Nouveau Traité de la Diplomatique*, bénédictins d'une exacte et laborieuse érudition, nous apprennent que l'art d'écrire était assez commun parmi les laïques en France avant la fin du XIIIe siècle ; sur huit témoins d'un testament fait en 1277, cinq purent signer leurs noms; il est probable, selon les mêmes auteurs, qu'au commencement du siècle pas un n'eût été en état de le faire [1]. Les signatures au bas des actes de simples particuliers ne commencent cependant à paraître qu'au XIVe siècle, et l'usage n'en fut bien établi en France que vers le milieu du XVe [2]. Il existe, à la date du règne d'Édouard II, des apostilles sur des actes anglais, ainsi que de simples signatures, par des laïques d'un certain rang; et l'on connaît une lettre en anglais écrite en 1399 par l'épouse de sir John Pelham à son mari. C'est probablement un des plus anciens exemples d'écriture de femme, et l'incorrection grammaticale qu'on trouve dans le style de cette pièce semble déposer en faveur de son authenticité [3].

[1] T. II, p. 423.

[2] *Ibid.*, p. 434, *et post.*

[3] Je suis redevable de la connaissance de cette lettre au révérend Joseph Hunter, qui s'est rappelé l'avoir vue dans une vieille édition de la *Pairie* (*Peerage*) de Collins ; car elle a été supprimée dans des éditions plus modernes. Collins l'avait tirée des archives de la famille de Newcastle. On peut la consi-

Les laïques recevaient parfois une éducation savante : Chaucer et Gower en sont d'illustres exemples; et le grand nombre de *gentlemen* qui étudiaient le droit dans les colléges d'avocats prouve d'une manière concluante qu'ils n'étaient pas généralement illettrés. La loi commune exigeait quelque connaissance des deux langues. En somme, nous serions portés à croire qu'en 1400, ou à l'avénement de Henri IV, la moyenne de l'instruction d'un *gentleman* anglais de première classe pouvait comprendre la lecture et l'écriture, une connaissance assez familière du français, et une légère teinture du latin : ce dernier se cultivait ou non, selon la position et le goût des individus, comme on fait aujourd'hui de l'instruction classique. Nous présentons peut-être les choses sous un aspect un peu trop favorable; mais, après une autre génération, on peut, avec plus de confiance, accepter ces données comme exactes [1].

La multiplication des rapports épistolaires devait entraîner le besoin d'une instruction plus générale dans l'art de l'écriture; car il n'est personne qui se livrât volontiers au ministère d'un secrétaire pour une correspondance secrète ou d'une nature privée. Une meilleure éducation, des mœurs plus raffinées, une plus grande intimité dans les relations sociales, furent les causes premières de cet accroissement de correspondance familière. Mais il fut singulièrement facilité par l'invention, ou plutôt par l'emploi, devenu commun, du papier au lieu du parchemin, comme véhicule de l'écriture; révolution, il est permis de l'appeler ainsi, d'une haute importance, sans laquelle l'art d'écrire eût été beaucoup moins cultivé, et l'invention de l'imprimerie bien moins utile au genre humain. Après la conquête de l'Égypte par les Sarrasins, l'importation du papyrus, qui avait été auparavant d'un usage général, vint bientôt à cesser : ainsi, quoiqu'en France tous les actes, jusqu'à la fin du VIIe siècle, soient écrits sur papyrus, nous le trouvons plus tard remplacé par le parchemin; et sous les

dérer, jusqu'à preuve contraire, comme la plus ancienne lettre familière écrite en anglais *.

[1] On pourrait inférer d'un passage de Bury, écrit vers l'an 1343, que les ecclésiastiques étaient les seuls qui sussent lire. Il ne voudrait pas qu'on mît de livres entre les mains des laïques, qui ne savent pas par quel bout les prendre. Et il s'exprime dans plusieurs endroits comme s'il pensait que les livres fussent faits uniquement pour *les tonsurés*. Mais un grand changement eut lieu dans le demi-siècle suivant; et je ne crois pas qu'on doive prendre cet auteur à la lettre, même pour son propre temps.

* Nous n'avons pas jugé nécessaire de donner la traduction de cette lettre, qui, étant curieuse principalement à cause du style, eût présenté peu d'intérêt au lecteur français. (*Note du trad.*)

princes de la maison de Charlemagne, il existe à peine un acte qui soit écrit sur une autre substance [1]. Mais le parchemin, véhicule beaucoup plus durable et plus utile que le papyrus [2], était d'un prix élevé, et sa cherté non seulement ne permettait pas cette perte inévitable qu'exige un libre exercice de la plume, mais encore donna lieu à une déplorable pratique, celle de gratter des manuscrits pour y substituer quelque autre ouvrage. Cette œuvre de destruction fut poussée fort loin, et a occasionné la perte de monuments précieux de l'antiquité, ainsi qu'il est aujourd'hui prouvé par plusieurs exemples de restauration du manuscrit original.

La date de l'invention, ou de l'introduction en Europe, de notre papier actuel, fabriqué avec des chiffons de linge, a été long-temps un sujet de controverse. On s'accorde à reconnaître que le papier de coton fut eu usage le premier. Quelques chartes écrites sur ce papier, pas plus tard que le xe siècle, ont été vues par Montfaucon; et on prétend même qu'on le trouve employé dans des bulles papales du ixe siècle [3]. Cependant, si l'on en croit encore Montfaucon, les Grecs, auxquels on suppose que l'Occident emprunta cette sorte de papier, l'employèrent rarement dans leurs livres manuscrits avant le xiie siècle; c'est à partir de cette époque seulement qu'ils commencèrent à en faire un usage fréquent. Muratori n'avait vu aucun écrit tracé sur cette substance antérieurement au xiie siècle; mais il admet, par déférence pour Montfaucon, qu'elle a été employée plus tôt [4]. Il est certain qu'elle ne fut pas d'un grand usage en Italie avant le xiiie siècle. Elle était, d'un autre côté, d'une bien plus haute antiquité chez les Sarrasins d'Espagne, comme chez ceux d'Orient. Les Grecs l'appelaient *charta damascena*, parce qu'elle s'était fabriquée ou vendue dans la ville de Damas. Et Casiri, dans son catalogue des

[1] Montfaucon, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. VI. Mais Muratori prétend que le papyrus était peu en usage au viie siècle, quoiqu'on puisse trouver jusqu'au xe siècle des ouvrages écrits sur cette substance. *Diss.* XLIII. Cette dissertation a rapport à l'état des lettres en Italie jusqu'à l'an 1100; de même que la XLIVe traite de leur histoire subséquente.

[2] Heeren remarque avec raison (et je ne sache pas que d'autres auteurs aient fait la même observation) que l'usage du parchemin fut d'une immense importance pour la conservation de la littérature, en ce que les vieux manuscrits tracés sur une substance aussi périssable que le papyrus furent transportés d'abord sur le parchemin, d'où ils passèrent sur le papier.

[3] *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, t. VI, p. 604; *Nouveau Traité de la Diplomatique*, t. I, p. 517; Savigny, *Gesch. der Romischen Rechts*, t. III, p. 534.

[4] Dissert. XLIII.

manuscrits arabes de l'Escurial, nous fait observer qu'ils sont écrits sur papier de coton ou de linge, mais en général sur ce dernier, à moins qu'il ne soit fait mention expresse du contraire [1]. Beaucoup de manuscrits compris dans ce catalogue sont antérieurs au XIIIe et même au XIIe siècle.

Ceci nous amène à la question plus controversée de l'antiquité du papier de linge. Le plus ancien exemple distinct que j'en aie trouvé, et qui, je crois, n'avait pas été remarqué jusqu'à ce jour, est une version arabe des Aphorismes d'Hippocrate, dont le manuscrit porte la date de 1100. Casiri fait observer que ce manuscrit est sur papier de linge, non pas comme une circonstance remarquable en elle-même, mais pour expliquer comment il se trouve endommagé par l'humidité. On ne voit pas s'il a été écrit en Espagne, ou, comme beaucoup d'autres ouvrages qui font partie de ce catalogue, importé d'Égypte ou de l'Orient [2].

L'autorité de Casiri ne peut laisser aucun doute sur le sens d'un passage de Pierre, abbé de Cluni, passage qui a embarrassé ceux qui rapportent à une époque très moderne l'invention du papier de linge. Dans un traité contre les Juifs, il parle de livres *ex pellibus arietum, hircorum, vel vitulorum, sive ex biblis vel juncis orientalium paludum, aut ex* RASURIS VETERUM PANNORUM, *seu ex aliâ quâlibet fortè viliore materiâ compactos*. Un écrivain anglais récent prétend que ces derniers mots ne signifient rien, « si ce « n'est qu'on employait à cette époque dans la fabrication du « papier toute sorte de substances inférieures susceptibles d'être « ainsi utilisées, entre autres peut-être le chanvre et les débris de « cordages [3]. » Assurément, il paraît au moins raisonnable d'interpréter les mots *ex rasuris veterum pannorum* comme signifiant des chiffons de linge; et si l'on ajoute que Pierre de Cluni fit, vers l'an 1141, un long séjour en Espagne, il n'est pas permis de douter, ce me semble, que les Sarrasins de la Péninsule aient connu cette espèce de papier, quoiqu'il ait pu être encore inconnu partout ailleurs.

Andrès affirme, sur l'autorité des Mémoires de l'Académie de Barcelone, qu'il existe dans les archives de cette ville un traité entre les rois d'Aragon et de Castille portant la date de 1178 et

[1] *Materiæ, nisi membraneus sit codex, nulla mentio : cæteros bombycinos, ac, maximam partem, chartaceos esse colligas.* (Præfatio, p. 7.)

[2] CASIRI, n° 787. « *Codex anno Christi* 1100, *chartaceus*, etc.

[3] Voir un mémoire de M. Ottley sur un ancien manuscrit d'Aratus. (*Archæologia*, t. 26.)

écrit sur papier de linge [1]. Il cite plusieurs autres exemples du siècle suivant; et Mabillon, qui nie que le papier de linge ait été alors employé dans les chartes, ce que du reste il n'est pas vraisemblable que personne voulût souteuir, Mabillon, dis-je, indique comme le plus ancien spécimen qu'il eût vu en France une lettre de Joinville à Saint-Louis, qui doit être antérieure à 1270. Andrès rapporte l'invention de ce papier aux Sarrasins d'Espagne, qui employaient le fin lin de Valence et de Murcie; et il conjecture que l'usage en fut introduit chez les Espagnols eux-mêmes par Alphonse X de Castille [2].

L'écrivain anglais que nous avons cité plus haut pense que, dès une époque très ancienne, il entrait dans la fabrication du papier diverses substances, qu'on a quelquefois prises à tort pour du coton pur. Nous avons, à la tour de Londres, une lettre adressée à Henri III par Raymond, fils de Raymond VI, comte de Toulouse, et conséquemment écrite dans l'intervalle de 1216 à 1222, Raymond étant mort dans cette dernière année: cette lettre est sur un papier très fort, et certainement fabriqué, dans l'opinion de M. Ottley, avec un mélange de diverses substances; tandis que dans plusieurs lettres du temps d'Édouard Ier, écrites sur véritable papier de coton de moyenne épaisseur, les fibres du coton se présentent partout au dos des lettres d'une manière tellement distincte qu'il semble qu'on pourrait encore aujourd'hui en faire des fils [3].

Malgré ce dernier fait, que je puis confirmer par mon témoignage personnel, et qu'il est impossible de révoquer en doute lorsqu'on a examiné les pièces, plusieurs écrivains d'une haute autorité, tel que Tiraboschi et Savigny, persistent non seulement à fixer l'invention du papier de linge à une époque très tardive, postérieure même au milieu du XIVe siècle, mais encore à soutenir que l'œil seul d'un fabricant peut le distinguer du papier de coton [4]. En supposant que cette opinion fût conforme aux faits,

[1] T. II, p. 73. Andrès a traité ce sujet avec beaucoup de développement, et il a recueilli plusieurs passages importants que je n'ai pas mentionnés dans mon texte. On a supposé que la lettre de Joinville était adressée à Louis-Hutin, en 1314; mais cette hypothèse paraît incompatible avec l'âge de l'écrivain.

[2] *Id.*, p. 84. Il ne peut pas vouloir dire que ce papier n'avait jamais été employé avant Alphonse, puisqu'il a déjà donné des preuves du contraire.

[3] *Archæologia*, *ibid.* Je ferai cependant observer qu'une personne non moins expérimentée que M. Ottley lui-même penche à croire que la lettre de Raymond est écrite sur du papier entièrement fait de coton, mais d'une meilleure fabrication qu'à l'ordinaire.

[4] TIRABOSCHI, t. V, p. 85; SAVIGNY,

nous l'accepterions volontiers, notre but actuel n'étant pas de rechercher l'origine d'une découverte particulière, mais de signaler l'emploi d'un véhicule utile pour l'écriture. S'il est vrai que le papier de coton se fabriquât tellement bien en Italie qu'on ne pût le distinguer du papier de linge, on doit le considérer comme ayant été également utile. Il n'en est pas ainsi des lettres sur papier de coton qui se trouvent dans nos archives anglaises : la plupart, sinon la totalité, ont été écrites en France ou en Espagne. Mais j'ai vu, dans la maison capitulaire de Westminster, une lettre écrite de Gascogne, vers l'an 1315, à l'adresse de Hugh Despencer : cette lettre est sur un papier mince, qui paraît fabriqué de la même manière que celui dont nous nous servons aujourd'hui, et qui porte la marque du filigrane. Plusieurs autres lettres d'une apparence semblable, qui se trouvent dans le même dépôt, sont d'une date un peu plus récente. Il en existe une aussi dans le bureau du *king's remembrancer*, de la onzième année d'Édouard III (1337 ou 1338) : elle contient les comptes des ambassadeurs du roi auprès du comte de Hollande, et a probablement été écrite dans ce dernier pays. Le papier porte l'empreinte du filigrane; et s'il n'est pas fabriqué avec du linge, il est au moins difficile à distinguer de celui qui l'est. Bullet affirme avoir vu, à Besançon, un acte de 1302 sur papier de linge; on assure qu'il en existe plusieurs en Allemagne d'une date antérieure au milieu du XIV[e] siècle, et Lambinet indique, mais sur la foi d'une simple publication périodique, un registre de dépenses de 1323 à 1354, trouvé dans une église de Caen, et écrit sur deux cent huit feuilles de cette même substance [1]. Un des manuscrits cottoniens (Galba, B. I.) est porté au catalogue sous la désignation de *Codex chartaceus*. Il contient une longue série de lettres publiques, écrites pour la plupart dans les Pays-Bas, depuis le commencement du règne d'Édouard III jusqu'à celui de Henri IV. Mais, vérification faite, je trouve que ce signalement

Gesch. der Romischen Rechts, t. III, p. 534. Il s'appuie sur un livre que je n'ai pas vu, *Wehrs vom Papier*, Hall, 1789. Cet écrivain prétend, dit-on, que les expressions de Pierre de Cluni, *ex rasuris veterum pannorum*, veulent dire *papier de coton*. HEEREN, p. 208.) D'un autre côté, Lambinet les traduit, sans hésiter, par *chiffons de linge*. (*Hist. de l'Origine de l'Imprimerie*, t. I, p. 93.)

Andrès fait observer (p. 70) que Maffei dit simplement qu'il n'a pas vu de papier de linge antérieur à l'an 1300, et aucun acte sur ce papier d'une date antérieure à une pièce de 1367 qu'il avait trouvée dans ses papiers de famille. Tiraboschi, négligeant cette distinction, cite Maffei à l'appui de son opinion personnelle sur l'époque tardive de l'invention.

[1] LAMBINET, *ubi suprà*

n'est pas tout-à-fait exact : plusieurs lettres, et particulièrement les premières dans l'ordre des dates, sont écrites sur parchemin, et le papier ne se montre, au plus tôt, que vers la fin du règne d'Édouard[1]. Sir Henry Ellis a dit « qu'on trouve, avant le xv[e] siècle, fort peu d'exemples de lettres écrites sur papier »[2]. L'usage du papier de coton n'était rien moins que général, ou même, je crois, fréquent, si ce n'est en Espagne et en Italie, peut-être aussi dans le midi de la France. Et il était peu employé, même en Italie, pour les livres. Savigny nous apprend que, dans la multitude de manuscrits qui existent sur la science du droit, il en est peu qui ne soient pas écrits sur parchemin.

Il est évident, par tout ce qui précède, que Robertson a commis une grande erreur lorsqu'il a avancé « qu'au xi[e] siècle fut « inventé l'art de fabriquer le papier d'après les procédés devenus « aujourd'hui universels, circonstance qui contribua non seu« lement à multiplier les manuscrits, mais encore facilita singu« lièrement l'étude des sciences »[3]. Ginguené lui-même, mieux instruit dans ces matières que Robertson, a donné à entendre quelque chose de semblable. Mais le papier, quels que soient la date et le lieu de son invention, ne fut que très rarement employé, surtout dans les livres manuscrits, chez les Français, les Allemands et les Anglais, non plus que le papier de linge, même parmi les Italiens, jusque vers la fin de la période qu'embrasse ce chapitre. Il n'avait donc pu avoir encore que fort peu d'influence sur « l'étude des sciences ». On commençait seulement à découvrir l'immense importance de cette invention. Il faut ajouter, comme une circonstance remarquable, que le premier papier de linge était très bien fabriqué, fort et beau, quoiqu'ayant peut-être trop de corps pour l'usage général ; et tout le monde sait que les premiers livres imprimés se distinguent souvent par la belle qualité du papier.

III. L'application des principes généraux de la justice aux circonstances infiniment variées qui peuvent se présenter dans les débats des hommes entre eux est en elle-même un admirable emploi des facultés morales et intellectuelles. Lors même que les

[1] Andrès, p. 68, fait mention d'une note écrite en 1342, et faisant partie de la bibliothèque Cottonienne, comme le plus ancien échantillon anglais de papier de linge. J'ignore de quelle pièce il veut parler ; on trouve bien dans le *Codex chartaceus*, déjà cité, une lettre de 1341, mais elle est sur parchemin.

[2] Ellis, *Original Letters*, t. I, p. 1.

[3] *Hist. of Charles V*, t. I, note 10. Heeren penche vers la même opinion, p. 200.

règles primitives du droit et de l'ordre social ont été jusqu'à un certain point obscurcies par un système technique et arbitraire, système qui surgira presque inévitablement dans le cours de la civilisation, l'esprit gagne encore en précision et en sagacité, quoiqu'aux dépens de quelques qualités importantes; et un peuple chez lequel se cultive une jurisprudence artificielle, qui exige à la fois la connaissance des autorités écrites et un exercice continuel du jugement, de l'art de saisir les distinctions des mots, ce peuple doit être considéré comme se dégageant des langes de l'ignorance. Tel était l'état de l'Europe au XIIe siècle. Les coutumes féodales, qui n'avaient été long-temps que traditionnelles, mais auxquelles cette tradition avait fini par donner plus de stabilité, furent dans quelques pays rédigées en traités : nous avons, sous Henri II, notre Glanvil; et dans le siècle suivant on écrivit beaucoup sur les lois nationales en diverses contrées de l'Europe. Je ne m'arrêterai pas sur ces écrits; mais l'importance du droit civil dans ses rapports, soit avec l'étude de l'antiquité, soit avec la science morale et politique, lui assure une place dans toute histoire générale de la littérature moderne ou de celle du moyen âge.

Il a été prouvé par Muratori et par d'autres écrivains du siècle dernier que les lois romaines, telles qu'elles existaient dans l'empire d'Occident lors de son démembrement au ve siècle, avaient été reçues dans les nouveaux états où régnaient les dynasties des Goths, des Lombards, des Carlovingiens, comme la règle de ceux qui s'y trouvaient soumis par leur naissance ou par leur choix. Savigny a jeté de nouvelles lumières sur ce sujet : cet habile et laborieux écrivain est parvenu à réunir des preuves suffisantes d'un fait que Muratori avait déjà signalé : c'est que non seulement un abrégé du code Théodosien, mais celui de Justinien, et les Pandectes même, étaient connus en différents pays de l'Europe long-temps avant l'époque jadis assignée à la restauration de cette jurisprudence [1]. Il a démontré que cette croyance populaire, déjà bien discréditée, que le fameux exemplaire des Pandectes qui est aujourd'hui dans la bibliothèque Laurentine, à Florence, avait été apporté d'Amalfi à Pise, après la prise de la première de ces deux villes, en 1135, par Roger, roi de Sicile, assisté d'une flotte

[1] On peut dire, sans rien ôter au mérite de Savigny, qui n'a pas de prétention à une originalité parfaite, que Muratori, dans sa XLIVe dissertation, donne plusieurs exemples de citations des Pandectes empruntées à des écrivains antérieurs à la prise d'Amalfi.

pisane, et avait servi à répandre en Italie la connaissance de cette portion de la loi, il a démontré, dis-je, que cette croyance reposait non seulement sur des données extrêmement légères, mais qu'elle était incontestablement, en ce qui touchait la dernière et la plus importante de ces circonstances, dénuée de tout fondement [1]. C'est une question encore indécise, il est vrai, que celle de savoir si d'autres manuscrits existants des Pandectes ne proviennent pas de cet illustre exemplaire, qui seul contient les cinquante livres, et qui a été conservé avec une vénération traditionnelle qui semble indiquer une certaine supériorité; mais Savigny a prouvé que Pierre de Valence, juriste du XIe siècle, avait fait usage d'un manuscrit indépendant, et il est certain que les Pandectes étaient déjà un objet d'études légales avant le siége d'Amalfi.

Irnérius fut, d'après le témoignage universel, celui qui donna la première impulsion à toutes les recherches savantes qui ont été faites sur les lois de Justinien. Il fit un cours sur ces lois à Bologne, sa ville natale, peu après le commencement du siècle, suivant l'opinion de Savigny [2]. Indépendamment de ces leçons orales, Irnérius introduisit encore l'usage des gloses, ou courtes explications marginales, sur les livres de droit, qu'il connaissait tous. C'est encore à lui que nous devons, d'après une ancienne opinion qui a été dernièrement fort controversée, un abrégé, intitulé *Authentica*, de ce que Gravina appelle les âpres et prolixes *Novelles* de Justinien (*salebrosis atque garrulis*) : cet abrégé est arrangé d'après les titres du Code. Les successeurs les plus distingués de ce restaurateur du droit romain furent, dans le même siècle, Martinus Gosias, Bulgarus et Placentinus. Mais ce ne sont là que quelques noms choisis parmi un grand nombre d'interprètes, dont les gloses ont été conservées en partie, quoique d'une manière bien imparfaite. L'amour d'une égale liberté et de justes lois rendait, dans les villes d'Italie, la profession du droit extrêmement honorable. Les docteurs de Bologne et d'autres universités étaient souvent appelés, dans ces petites républiques, aux fonctions de *podestà*, ou de juge criminel; à Bologne même, ils étaient d'office membres du petit conseil ou conseil secret; et leurs opinions, qu'ils ne donnaient pas gratuitement, étaient recherchées avec le même respect qu'on professait à Rome pour leurs anciens maîtres du siècle de Sévère.

[1] SAVIGNY, *Geschichte der Romischen Rechts in mittel alter*, t. III, p. 83.

[2] T. IV, p. 16. Quelques auteurs ont cru à tort qu'Irnérius était Allemand.

Une glose, γλωσσα, était, à proprement parler, un mot d'une langue étrangère, un terme suranné ou poétique, et en général tout ce qui a besoin d'interprétation. Plus tard on appliqua ce terme à l'interprétation elle-même; et il a été employé dans ce sens (qui a même l'autorité de Quintilien) par Isidore, bien que quelques écrivains aient supposé qu'Irnérius avait été le premier qui en eût fait usage [1]. Dans le XII[e] siècle, on l'étendit d'un seul mot à toute une phrase explicative. Les premières gloses étaient écrites en interligne; on les rejeta ensuite à la marge, et elles finirent, en certains cas, par se fondre en une sorte de commentaire perpétuel sur un livre entier. Elles formaient alors ce qu'on appelait un *apparatus* [2].

Outre ces gloses sur des passages obscurs, quelques légistes entreprirent d'abréger le Corps du droit. Placentinus composa un précis du Code et des Institutes. Mais ce travail était considéré comme inférieur à celui d'Azo, qui parut avant l'an 1220. Hugolinus donna un semblable abrégé des Pandectes. Vers la même époque, ou un peu après, un élève d'Azo, Accurse de Florence, entreprit son fameux ouvrage, ou sa collection des gloses, qui, dans le laps du siècle écoulé depuis Irnérius, avaient pris un immense développement, et, comme on peut le supposer, n'étaient pas toujours d'accord entre elles. Il a probablement ajouté peu de chose de son chef; mais il a exercé, dans le choix de ses autorités, une critique qui, du reste, n'est peut-être pas toujours fort éclairée. C'est ainsi que fut compilé son *Corpus Juris glossatum*, communément appelé *Glossa* ou *Glossa ordinaria*, ouvrage, dit Eichhorn, aussi remarquable par la barbarie de son style et ses grossières erreurs historiques que par la solidité de ses jugements et de ses distinctions pratiques. Gravina, après avoir vanté la concision, la sagacité, l'industrieuse habileté à rapprocher des passages éloignés et à concilier des divergences apparentes, qualités qui distinguaient Accurse, fait remarquer l'injustice de quelques modernes, qui reprochent à son ouvrage l'ignorance qui appartient au temps où il écrivait, et qui paraissent considérer comme une partie de leur mérite personnel le hasard de la naissance, qui les a jetés dans un siècle plus éclairé [3].

Savigny a été plus loin encore dans son admiration, c'est le mot, des premiers juristes, de ceux qui remplirent l'intervalle de

[1] Alcuin définit *glossa, unius verbi vel nominis interpretatio*. (DU CANGE, *Præfat. in Glossar.*, p. 38.)

[2] SAVIGNY, t. III, p. 519.

[3] *Origines Juris*, p. 184.

l'apparition d'Irnérius à la publication du Corps de gloses d'Accurse. Il ne témoigne pas, il est vrai, une haute estime pour l'exécution de ce dernier ouvrage : Accurse n'a pas rendu justice complète à ses prédécesseurs; et un grand nombre des gloses les plus précieuses sont encore ensevelies dans la poussière de manuscrits inédits [1]. Mais les hommes eux-mêmes ont droit à nos plus grands éloges. L'école d'Irnérius se forma tout à coup, car nous ne trouvons dans les écrivains antérieurs ni application intelligente ni interprétation critique des passages qu'ils citent. Réfléchir sur chaque texte, le comparer avec chaque disposition ou chaque mot qui pouvait en éclaircir le sens, au milieu de cette espèce de chaos des Pandectes et du Code, était une tâche réservée pour ces habiles et patients investigateurs. « L'interprétation, dit Savigny, « était considérée comme le premier et le plus important objet des « glossateurs, ainsi qu'elle l'était à l'égard des professeurs. Un « usage continuel des ouvrages originaux sur la science du droit « leur en donnait une connaissance complète et familière, qui « leur permettait d'établir avec succès des rapprochements fort « ingénieux entre différents passages. Beaucoup de glossateurs « ont un mérite qu'on peut regarder comme caractéristique, celui « de tenir l'attention toujours fixée sur le sujet immédiat de leur « explication; et, au milieu même du plus grand luxe de com- « paraisons avec d'autres passages de la loi, on ne les voit jamais « dévier de leur but pour se jeter dans des généralités trop vagues : « sous ce rapport, ils se montrent souvent supérieurs aux plus « savants interprètes des écoles française et hollandaise, et « peuvent nous donner à nous-mêmes une leçon. Les glossateurs « comprirent toute l'importance de commencer par asseoir solide- « ment la base critique de leurs interprétations, et ils s'occu- « pèrent très sérieusement de la révision et de la correction des « textes [2]. »

Cet éloge chaleureux nous offre un exemple, entre mille autres, de telles vicissitudes en fait de réputation littéraire qu'on pourrait croire que la roue de la Renommée, comme celle de la Fortune, ne se repose jamais. Pendant long-temps, il avait été de mode de parler avec dédain de ces anciens juristes; et le passage de Gravina, cité plus haut, est conçu dans un esprit d'équité fort rare de son temps. D'insignifiantes explications verbales, comme celles d'*etsi* par *quamvis*, ou d'*admodùm* par *valdè*; l'étrange ignorance

[1] T. V, p. 258-267. [2] T. V, p. 199-211.

qui leur faisait dériver le nom du Tibre de l'empereur Tibère, supposer qu'Ulpien et Justinien avaient vécu avant Jésus-Christ, affirmer que Papinien avait été mis à mort par Marc-Antoine, et même interpréter *pontifex* par *papa* ou *episcopus*, étaient des sujets de ridicule pour ceux que Gravina réprimandait si justement [1]. Savigny, qui remarque également que nous apprenons sans nous en apercevoir et sans qu'il y ait de notre part aucun mérite personnel, une foule de choses qu'il était impossible de savoir au XII[e] siècle, défend du mieux qu'il peut ses glossateurs favoris, en rejetant une partie du blâme sur le mauvais choix fait par Accurse, et en exaltant la vigueur intellectuelle qui eut à lutter contre tant de difficultés [2]. Il a cependant la franchise d'avouer que cette considération tend plutôt à accroître le respect dû aux hommes qu'à rehausser la valeur de leurs écrits; et sans connaître beaucoup les anciens glossateurs, il est permis de croire que, dans l'explication des Pandectes, ouvrage qui exige, plus que tout autre livre venu jusqu'à nous, une connaissance étendue de la langue et des antiquités de Rome, leurs défauts, à en juger par les exemples que nous avons donnés ou par l'esprit général de leurs temps, leurs défauts, disons-nous, doivent être de nature à mettre continuellement à l'épreuve notre indulgence et notre patience.

Cette grande compilation d'Accurse fit époque dans les annales de la jurisprudence; elle mit à peu près fin aux explications orales des professeurs, qui avaient prévalu jusqu'alors. Elle restreignit en même temps le champ des interprétations. Les glossateurs devinrent les seules autorités; de sorte qu'il était passé en maxime de dire qu'on ne peut s'égarer lorsqu'on suit une glose; et quelques uns ajoutaient qu'une glose vaut cent textes [3]. En effet, l'original était constamment inintelligible pour l'étudiant. Mais le triomphe des gloses, si nous en croyons l'historien distingué de la jurisprudence du moyen âge, fut en même temps signalé par la décadence de la science. Les juristes de la dernière partie du XIII[e] siècle sont bien inférieurs à l'école d'Irnérius. Il serait possible de chercher une cause générale à ce fait, comme on est toujours disposé

[1] Gennari, auteur de *Respublica Jurisconsultorum*, ouvrage du siècle dernier, qui offre, sous la forme d'une fiction, une histoire assez amusante des principaux juristes, donne quelques échantillons curieux de l'ignorance des glossateurs recueillis par Accurse, tels que ceux cités dans mon texte. Voir aussi l'article ACCURSIUS, dans Bayle.

[2] T. V, p. 213.

[3] BAYLE, *ubi suprà*; EICHHORN, *Gesch. der Litteratur*, t. II, p. 461; SAVIGNY, t. V, p. 268.

à faire aujourd'hui, dans la destruction des gouvernements indépendants de beaucoup de républiques italiennes. Mais Savigny, supérieur à cette affectation philosophique, reconnaît que cette cause est en elle-même insuffisante, et n'offre d'ailleurs pas de coïncidence chronologique avec la décadence de la jurisprudence. Il faut donc regarder celle-ci comme une de ces révolutions si fréquentes et si inexplicables dans l'histoire de la littérature, qui font qu'à une période fertile en hommes de grands talents succède, sans peut-être qu'il en résulte d'ailleurs de changement fâcheux dans la diffusion des connaissances, une pause dans cette fécondité naturelle sans laquelle tous nos efforts pour arrêter un mouvement rétrograde de l'esprit humain seraient impuissants. Les successeurs d'Accurse, dans le XIIIe siècle, se renfermèrent dans une déférence implicite aux gloses; mais ceci est plutôt la preuve que la cause de leur infériorité [1].

Telle a été la destinée singulière d'Accurse que son nom a toujours été une sorte de signe représentatif, sur lequel se sont concentrés les éloges ou le blâme qui devaient se répartir sur le corps entier des glossateurs d'après lesquels il a compilé. Nous citerons entre autres un trait de reconnaissance et de vénération nationale pour sa mémoire, trait d'autant plus agréable à rapporter que l'inconstance et l'insensibilité des hommes rendent les exemples de ce genre peu communs. La ville de Bologne était divisée en deux factions, les Lambertazzi et les Gieremei. Les premiers, qui étaient gibelins, ayant été entièrement défaits, et exclus, suivant l'usage des républiques italiennes, de toute participation au pouvoir civil, il fut fait, en 1306, une loi portant que la famille d'Accurse, qui avait été du parti vaincu, jouirait de tous les priviléges du parti guelfe, vainqueur, par égard pour la mémoire d'un homme « dont la célébrité avait attiré dans la « ville de nombreux étudiants, et répandu sa renommée par « toute la terre [2]. »

Le siècle suivant vit s'élever une nouvelle génération de légistes, qui, par un autre genre de talent, éclipsèrent presque les plus illustres de leurs prédécesseurs. On les désigne sous le nom de juristes scolastiques, parce que la gloire des hommes de l'école avait excité leur émulation et fait naître chez eux l'idée d'appliquer à la jurisprudence les méthodes dialectiques de ces derniers [3]. Les plus célèbres entre ces juristes furent Bartole et

[1] SAVIGNY, t. V, p. 320.
[2] *Ibid.*, t. V, p. 268.
[3] L'emploi des formes logiques dans le droit n'est pas nouveau; on en trouve

Balde, le premier surtout, dont l'autorité devint supérieure à celle même des glossateurs d'Accurse. Cependant Bartole, si l'on en croit Eichhorn, se contenta des gloses, sans s'inquiéter des textes; et il était trop ignorant en matière d'antiquités romaines, et même de langue latine, à moins qu'il n'ait été étrangement défiguré, pour pouvoir expliquer les textes [1]. « Telle est sa manie « des distinctions, dit Gravina, qu'il ne divise pas son sujet, mais « le brise plutôt en morceaux, jusqu'à ce que les fragments en « soient, pour ainsi dire, dispersés par le vent. Mais, quelque « tort qu'il ait pu faire à la juste interprétation de la loi romaine « comme code positif, il fut très utile au jurisconsulte pratique « par la multiplicité des cas que son esprit fécond avait su prévoir: « et, bien qu'un grand nombre de ces cas soient d'une éven- « tualité fort invraisemblable, cependant son abondance et la sub- « tilité de ses distinctions sont telles qu'il est rare que ceux qui « le consultent ne trouvent pas une solution quelconque [2]. » Savigny, qui met Bartole bien au-dessous de ses prédécesseurs, lui accorde de l'originalité dans les idées, originalité qui était surtout le fruit de son expérience dans la pratique des tribunaux. Les anciens juristes étaient plutôt des professeurs de droit que des hommes habitués au maniement des affaires du barreau; et il en est résulté dans le droit romain une sorte d'opposition entre la théorie et la pratique; opposition avec laquelle notre législation offre peu d'analogies, mais dont les traces sont, dit-on, encore visibles dans la jurisprudence du continent [3].

On reproche aux derniers commentateurs du droit, à ceux qui vinrent après le siècle d'Accurse, une fatigante prolixité, résultat presque inévitable des raffinements de l'argumentation scolastique. Ils n'étaient guère mieux versés que leurs prédécesseurs dans l'histoire et la philologie, et ils apportaient beaucoup moins d'at-

des exemples dans les plus anciens juristes. (Savigny, t. V, p. 330; t. VI, p. 6.)

[1] *Geschichte der Litteratur*, t. II, p. 449. Bartole a été jusqu'à dire *de* verbis *non curat jurisconsultus*. Eichhorn ne donne pas d'autorité pour cette citation; mais Meiners, à qui il l'a peut-être empruntée, indique Comnène, *Historia archigymnasii patavini*. (*Vergleichung der Sitten*, t. II, p. 646.) La chose paraît cependant incroyable.

[2] *Origines Juris*, p. 191.

[3] Savigny, t. VI, p. 138; t. V, p. 201. Grotius dit, au sujet de Bartole et de son école: *Temporum suorum infelicitas impedimento sæpè fuit, quo minùs rectè leges illas intelligerent; satis solertes alioqui ad indagandam æqui bonique naturam; quo factum ut sæpè optimi sint condendi juris auctores, etiam tunc cùm conditi juris mali sunt interpretes.* (*Prolegomena in Jus Belli et Pacis.*)

tention à la comparaison des textes, à l'aide de laquelle un esprit intelligent pouvait, jusqu'à un certain point, suppléer au défaut d'érudition subsidiaire. Quant à l'usage de la langue, les juristes, sans presque en excepter un seul, sont incultes et barbares. La grande école de Bologne avait vu sortir de son sein tous les premiers glossateurs. Dans le XIV[e] siècle, cette université déclina un peu; la jalousie des états voisins soumit ses gradués à certains désavantages, et l'étude de la jurisprudence perdit en efficacité ce qu'elle gagnait en diffusion. L'Italie seule produisit de grands maîtres dans la science du droit; les professeurs de France et d'Allemagne, pendant le moyen âge, n'ont pas laissé une haute réputation [1].

IV. Cependant les universités, avec leur métaphysique empruntée à Aristote par l'intermédiaire d'interprètes arabes qui ne l'entendaient pas, et avec les commentaires de philosophes arabes qui le défiguraient [2], le développement des langues modernes avec leur poésie native, et bien moins encore les gloses des légistes, ne constituent point ce qu'on entend ordinairement par la *renaissance des lettres*. Elle consiste surtout, à nos yeux, dans les progrès de l'étude des langues latine et grecque, et en général de ce qu'on désigne sous le nom d'antiquité classique. Dans les premiers âges de ténèbres, en remontant jusqu'au VI[e] siècle, nous trouvons que l'instruction libérale se divisait en deux cours, le *trivium* et le *quadrivium* : le premier comprenant la grammaire, la logique et la rhétorique; le second, la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Mais ces sciences, qui paraissent embrasser une sphère de connaissances assez étendue, étaient en effet enseignées de la manière la plus superficielle, ou ne l'étaient même pas du tout. La grammaire latine, réduite à ses plus simples rudiments, d'après un petit traité attribué à Donat, et des

[1] Dans cette légère esquisse des premiers juristes, j'ai été guidé principalement, comme le lecteur a pu le remarquer, par Gravina et Savigny, ainsi que par un exposé très net et très succinct d'Eichhorn, *Gesch. der Litteratur*, t. II, p. 448-464. Les *Origines Juris* de Gravina ont joui d'une réputation considérable. Mais Savigny dit, et ce jugement est un peu sévère, que Gravina s'est tellement occupé de son style au détriment de son sujet que tout ce qu'il dit des anciens juristes est parfaitement insignifiant, creux et dénué de critique (t. III, p. 72.) Il parle encore plus mal de l'*Histoire de la Jurisprudence romaine* par Terrasson.

[2] On a agité la question de savoir si les écrits d'Aristote qui traitent des sciences physiques et métaphysiques furent introduits en Europe au commencement du XIII[e] siècle par Constantinople ou par les traductions arabes. La première de ces suppositions repose incontestablement sur ce qui paraît une bonne autorité, le témoignage de Rigord, historien contemporain. Mais

extraits de Priscien[1], formaient, dans les écoles ecclésiastiques, la seule partie nécessaire du *trivium*. L'étude de cette science paraît même avoir été remise en vigueur par Bède et les écrivains du VIIIe siècle, chez qui les solécismes grossiers sont beaucoup plus rares que chez leurs prédécesseurs immédiats[2]. Il était naturel que le latin fût mieux enseigné en Angleterre, où il n'avait jamais été langue vivante, que dans les pays où l'on affectait encore de le parler. A partir du temps de Charlemagne, il cessa d'être d'un usage commun sur le continent, et ne se conserva qu'au moyen des glossaires, qui étaient en grand nombre. Le style du latin des âges ténébreux, indépendamment de son défaut de pureté sous le rapport de l'expression, est du plus mauvais goût; et celui des écrivains d'Angleterre paraît avoir été le plus ampoulé et le plus creux de tous[3]. La distinction entre les ornements qui conviennent à la prose et ceux qui sont du domaine de la poésie, et plus encore le sentiment d'une juste mesure dans l'emploi de ces ornements, étaient depuis long-temps perdus. Il n'est point étonnant qu'une rhétorique vicieuse se soit emparée des écrits des VIIe et VIIIe siècles, lorsqu'on la voit déjà dominer dans ceux des IIIe et IVe.

Eichhorn indique la dernière partie du Xe siècle comme l'époque où l'on commence à découvrir les premières traces de la restauration du goût classique : ce fut alors que les étudiants abandonnèrent, pour les œuvres de Cicéron et de Quintilien, les maigres introductions à la rhétorique qui avaient été jadis en usage[4]. Il paraît que dans l'école de Paderborn, peu après l'an 1000, on lisait Salluste et Stace, en même temps qu'Horace et Virgile[5]. Plusieurs écrivains, principalement dans le genre

la dernière est aujourd'hui plus généralement reçue, et l'on dit qu'elle a été établie sur des preuves dans une dissertation de M. Jourdain, que je n'ai pas vue. (TENNEMANN, *Manuel de l'Hist. de la Philosophie*, t. I, p. 355.) Ces traductions arabes n'étaient pas faites elles-mêmes du grec directement, mais du syriaque. Buhle pense que la logique d'Aristote était connue en Europe avant cette époque.

[1] FLEURY, t. XVII, p. 18; ANDRÈS, t. IX, p. 284.

[2] EICHHORN, *Allg. Gesch.*, t. II, p. 73. Le lecteur, en supposant qu'il ait égard aux renvois, voudra bien distinguer l'*Allgemeine Geschichte der Cultur* d'EICHHORN, de son *Geschichte der Litteratur* : c'est ce dernier ouvrage que nous aurons occasion de citer le plus souvent à l'avenir.

[3] FLEURY, t. XVII, p. 23. DU CANGE, *Préface au Glossaire*, p. 10. Les chartes anglo saxonnes se distinguent par leur pompeuse absurdité ; et c'est aussi le caractère général de nos premiers historiens. Un certain Ethelwerd est le pire de tous ; mais Guillaume de Malmsbury lui-même, jusqu'à un certain point peut-être en transcrivant des passages d'autres écrivains, pèche grandement sous ce rapport.

[4] *Allg. Gesch.*, t. II, p. 79.

[5] *Viguit Horatius magnus atque*

historique, qui florissaient vers cette même époque, tels que Lambert d'Aschaffenbourg, Ditmar, Wittikind, sont passablement exempts du faux goût des âges précédents, et, s'ils ne possèdent pas encore le vrai ton classique, du moins leur style n'est-il pas entièrement dépourvu de chaleur [1]. Gerbert, à qui une rare vivacité d'intelligence permit de briller dans différentes branches des connaissances humaines, et qui fut sans contredit l'homme le plus accompli des âges de ténèbres, déploie dans ses épîtres une parfaite connaissance des meilleurs auteurs latins, et le sentiment de leurs beautés [2]. Il écrit avec l'âme de Pétrarque, mais à une époque moins propice. En Angleterre même, si nous pouvons citer encore le fameux passage d'Ingulfus, on lisait à Oxford, du temps d'Édouard-le-Confesseur, les traités de Cicéron sur la rhétorique, et aussi quelque ouvrage qu'il désigne par le nom d'Aristote. Mais nous n'avons pas, dans le XI[e] siècle, un seul nom à placer hors ligne, pas même celui de Jean de Garlandia, dont le *Floretus* fut long-temps expliqué dans les écoles : ce n'est qu'un pauvre recueil d'extraits d'auteurs latins; encore n'est-il pas certain que le compilateur fût un Anglais [3].

Tout le monde s'accorde à reconnaître vers la fin du XI[e] siècle un progrès remarquable dans le style et dans la connaissance de l'antiquité latine. Les témoignages contemporains attribuent une partie de cette amélioration à la puissante influence de Lanfranc. Cet homme distingué, né à Pavie en 1005, après s'être acquis de bonne heure en Italie la réputation de savant, passa en France vers l'an 1042 pour prendre la direction de l'école du Bec, en Normandie. Grâce à ses soins, cette école devint célèbre pour les études du temps, la dialectique et la théologie. Il est à peine nécessaire d'ajouter que Lanfranc fut élevé par le

Virgilius, *Crispus et Sallustius et Urbanus Statius, ludusque fuit omnibus insudare versibus et dictaminibus jucundisque cantibus*. (*Vita Meinwerci in Leibnitz Script. Brunsvic.* apud EICHHORN, t. II, p. 399.)

[1] EICHHORN, *Gesch. der Litteratur*, t. I, p. 807; HEEREN, p. 157.

[2] HEEREN, p. 165. Il paraît que le traité de Cicéron, *De Republicâ*, existait de son temps.

[3] *Hist. litt. de la France*, t. VIII, p. 84. Les auteurs de cet ouvrage donnent d'assez mauvaises raisons pour enlever à l'Angleterre cet écrivain, qui, certainement, enseigna ici sous Guillaume-le-Conquérant, sinon auparavant; mais il est possible qu'il soit venu de France. Ils disent que *Garland* n'est pas un nom anglais, ce qui n'est point exact; mais les Anglais de naissance portaient rarement des noms de famille à cette époque.

Le clergé anglo-saxon était d'une ignorance prodigieuse, *ut cæteris esset stupori qui grammaticam didicisset*. (GUILL. DE MALMSBURY, p. 101.) Ce qui rend un peu suspects l'Aristote et le Cicéron d'Ingulfus.

Conquérant à la dignité de primat d'Angleterre, et qu'il appartient ainsi à notre propre histoire. Anselme, son successeur au monastère du Bec et au siége de Cantorbéry, mais bien plus renommé que Laufranc pour la perspicacité métaphysique, a partagé avec lui l'honneur d'avoir propagé dans les écoles de France un goût meilleur pour la littérature philologique. Cependant un écrivain d'une haute autorité a prétendu qu'on ne trouvait dans les ouvrages des deux archevêques rien qui indiquât la moindre connaissance ou le moindre amour de la littérature classique. Ils sont, dit-il, très inférieurs, sous ce rapport, à ceux de Lupus, de Gerbert, et d'autres écrivains des siècles précédents [1]. Les contemporains de Lanfranc, qui exaltent son savoir en termes hyperboliques, s'expriment eux-mêmes à cet égard en assez mauvais latin; et il paraît d'ailleurs plus que douteux que les premiers de ces panégyristes, dans l'ordre de date, aient entendu appliquer leurs éloges à ce genre particulier de littérature [2]. Les bénédictins de Saint-Maur ne trouvent pas beaucoup à dire en faveur de Lanfranc sous ce même point de vue. Ils allèguent qu'Anselme et lui écrivirent mieux qu'on n'écrivait alors, ce qui est un compliment assez modeste. Cepeudant ils attribuent une grande influence à leurs cours publics et aux écoles qui se formèrent sur le modèle de celle du Bec [3]. Et peut-être serait-il injuste, après tout, de chercher à dépouiller Laufranc du mérite qu'on lui a fait d'avoir contribué aux progrès des belles-lettres. Nous avons du moins la

[1] HEEREN, p. 185. Les épitres de Lanfranc n'ont certainement rien d'extraordinaire.

[2] Milo Crispinus, abbé de Westminster, dit dans sa vie de Lanfranc, et en parlant de lui : *Fuit quidam vir magnus Italiâ oriundus, quem latinitas in antiquum scientiæ statum ab eo restituta tota supremum debito cum amore et honore agnoscit magistrum, nomine Lanfrancus.*

Ce passage, qu'on a souvent cité, a sans doute rapport à sa supériorité dans la dialectique. Les expressions de Guillaume de Malmsbury ont plus de portée. *Is literaturâ perinsignis liberales artes, quæ jamdudùm sorduerant, à Latio in Gallias vocans acumine suo expolivit.*

[3] *Hist. litt. de la France*, t. VII, p. 17, 107; t. VIII, p. 304. Le septième volume de ce long et laborieux ouvrage commence par un excellent exposé de l'état littéraire de la France au XIe siècle. En tête du neuvième volume se trouve un travail semblable sur le XIIe siècle. Je ne connais pas la suite, dont il a déjà paru quatre volumes; mais je vois, par le *Journal des Savants*, qu'elle n'a encore que commencé, pour ainsi dire, à entamer le XIIIe siècle. L'active persévérance des savants français, et l'appui que le gouvernement prête à leurs travaux, sont au-dessus de tout éloge, et présentent un sujet de rapprochement peu flatteur pour nous; mais quelquefois aussi leur prolixité dépasse les bornes voulues. La magnifique collection des *Ordonnances des rois de France* en est la preuve; le temps gagne souvent une marche sur la publication successive des volumes, et les lois de quatre années ne paraissent qu'au bout de cinq.

certitude que, peu de temps après lui, elles avaient commencé à donner en France des signes de vie.

Les symptômes d'une amélioration graduelle sont très sensibles en Italie pendant le XIe siècle : plusieurs écoles furent établies, parmi lesquelles celles de Milan et du couvent de Monte-Cassino sont les plus célèbres ; et quelques écrivains, tels que Pierre Damiani et Humbert, se distinguèrent de leurs devanciers par un peu plus d'élégance et de poli dans le style [1]. Le vocabulaire latin de Papias fut terminé en 1053. C'est une compilation des grammaires et glossaires des VIe et VIIe siècles ; mais, quoiqu'un grand nombre de ses expressions soient de très basse latinité, et que les étymologies, qui sont celles de ses maîtres, soient absurdes, l'auteur fait preuve d'un savoir assez recommandable, et il donne plus d'attention à la littérature profane qu'il n'était d'usage de le faire dans les âges de ténèbres, ce qui annonce qu'un goût plus libéral commençait à se former [2].

On peut dire avec quelque vérité que l'Italie fournit le feu sacré, auquel les autres peuples, à cette époque comme dans la seconde ère de la renaissance des lettres, vinrent allumer leurs flambeaux. Lanfranc, Anselme, Pierre Lombard, le père de la théologie systématique au XIIe siècle ; Irnérius, le restaurateur de la jurisprudence ; Gratien, l'auteur de la première compilation de droit canon ; l'école de Salerne, qui servit de guide à l'art médical dans tous les pays ; les premiers dictionnaires de la langue latine, le premier traité d'algèbre, le premier grand ouvrage qui fasse époque en anatomie, sont des titres de gloire qui appartiennent aussi réellement et aussi exclusivement à l'Italie que la restauration de la littérature grecque et du goût classique dans

[1] BETTINELLI, *Risorgimento d'Italia dopo il mille* ; TIRABOSCHI, t. III, p. 248.

[2] Scaliger, qui dit que le vocabulaire de Papias contient autant d'erreurs que de mots, l'avait indiqué comme appartenant au XIIIe siècle. Mais Gaspar Barthius, dans ses *Adversaria*, c. 1, après l'avoir appelé *veterum glossographorum compactor non semper futilis*, fait observer que Papias parle d'un empereur, Henri II, comme vivant alors ; sur cette donnée, il fixe la date de son livre au commencement du XIe siècle, et cette opinion a été adoptée par Bayle, art. BALBI. Il est assez singulier que ni l'un ni l'autre ne se soient rappelés que les Italiens, ne comprenant pas Henri-l'Oiseleur dans la liste des empereurs, étaient dans l'usage de désigner comme Henri II le prince que les Allemands appellent Henri III ; et Bayle lui-même cite un écrivain qui n'était pas publié du temps de Barthius, et qui place Papias dans l'année 1053. Cette date est, je crois, donnée par Papias lui-même. (TIRABOSCHI, t. III, p. 300.) On trouvera dans la préface de Du Cange, p. 38, une notice assez étendue sur les glossaires latins avant et après Papias.

le xve siècle [1]. Mais si elle fut la première à propager dans le reste de l'Europe le mouvement intellectuel, il faut avouer aussi que, dans ce premier réveil de la littérature et des sciences, la France et l'Angleterre la laissèrent, sous beaucoup de rapports, bien loin derrière elles.

Trois ordres religieux, trois rejetons de la grande souche des bénédictins, celui de Cluni, qui date de la première partie du xe siècle; les chartreux, fondés en 1084, et les cisterciens ou moines de Cîteaux en 1098, contribuèrent à la propagation des connaissances classiques [2]. Les moines de ces établissements s'exercèrent à copier des manuscrits : l'art de la calligraphie, puis bientôt après celui de l'enluminure, devinrent leur orgueil; un genre d'écriture plus courant, un système plus commode d'abréviations, furent successivement introduits; et c'est ainsi qu'à partir du xiie siècle, nous voyons se multiplier les manuscrits, copiés, il est vrai, machinalement, comme devoir monastique, et souvent d'une manière fort incorrecte. L'abbaye de Cluni possédait une riche bibliothéque d'auteurs grecs et latins. Peu de monastères de la règle de saint Benoît en étaient dépourvus; les religieux mettaient leur amour-propre à former ces collections de livres dont la transcription faisait leur occupation [3]. La masse de ces livres se composait d'ouvrages auxquels nous attachons maintenant peu de prix; et pourtant, à l'exception d'un petit nombre de manuscrits plus anciens, presque tout ce que nous possédons aujourd'hui en fait de littérature classique latine, c'est à l'industrie de ces moines que nous le devons. Il y avait peut-être à cette époque moins de zèle pour les lettres, il se faisait peut-être moins de copies de manuscrits en Italie qu'en France [4]. Cette fluctuation des efforts intellectuels d'un pays à un autre n'est pas une circonstance qui soit particulière au moyen âge; mais ce mouvement n'a pas toujours été suffisamment observé par certains auteurs, qui, s'emparant de la métaphore banale de jour et de ténèbres (métaphore qu'il n'est pas facile d'éviter), ont trop souvent considéré l'Europe comme un point unique soumis tour à tour aux progrès ou à la dégradation de la lumière.

La France et l'Angleterre étaient les seules contrées où l'on pût reconnaître quelques signes certains de la renaissance du goût

[1] Bettinelli, *Risorgimento d'Italia*, p. 71.

[2] Fleury, *Hist. litt. de la France*, t. IX, p. 113.

[3] Fleury, *Hist. litt. de la France*, t. IX, p. 139.

[4] Heeren, p. 197.

classique. En Allemagne, si nous en croyons Eichhorn et Heeren, aucune amélioration sensible ne se fait remarquer dans la littérature philologique avant l'invention de l'imprimerie. Cette observation, cependant, ne me paraît pas devoir être prise dans un sens absolu; et il me semble qu'Othon de Freisingen, Saxo Grammaticus, et Gunther, auteur du poëme intitulé *Ligurinus* (qui appartient aux premières années du XIII[e] siècle), peuvent marcher de pair avec les plus illustres de leurs contemporains. Mais un sentiment plus vif des beautés de la langue latine, en même temps qu'une connaissance plus exacte de son idiome, s'étaient introduits dans les écoles que l'on suppose avoir emprunté leur lumière de Lanfranc et d'Anselme. Jean de Salisbury, qui fut lui-même un des ornements les plus distingués de ces écoles, fait l'éloge de la méthode d'enseignement adoptée par Bernard de Chartres vers la fin du XI[e] siècle : cette méthode paraît avoir consisté surtout à exercer vigoureusement ses élèves sur les règles de la grammaire et de la rhétorique. Après avoir puisé les premiers éléments de la grammaire dans Donat et Priscien, ils passaient aux poètes, aux orateurs et aux historiens de Rome; les préceptes de Cicéron et de Quintilien étaient étudiés, quelquefois observés avec affectation [1]. L'admiration des grands écrivains classiques, la passion de la philologie poussée à l'excès, le dédain de ces études qui en éloignaient les hommes, brillent dans les deux curieux traités de Jean de Salisbury. Il cite continuellement les poètes, principalement Horace; et il avait lu la plus grande partie de Cicéron. Telle est du moins l'opinion de Heeren, qui donne aussi beaucoup d'éloges à sa latinité [2]. Eichhorn le place en tête de tous ses contemporains : mais personne n'a autant admiré son style que Meiners, qui déclare qu'à l'exception de Lactance et de saint Jérôme, Jean de Salisbury n'a pas d'égal parmi les écrivains des III[e], IV[e] et V[e] siècles [3]. Je ne puis m'empêcher de croire qu'il y a ici quelque exagération : le style de Jean de Salisbury, loin d'être égal à celui de saint Augustin, d'Eutrope et de quelques autres écrivains de ces âges, ne me paraît rien moins qu'élégant; l'auteur tombe quelquefois sur une bonne expression, mais sa

[1] *Hist. litt. de la France*, t. VII, p. 16.

[2] P. 203. *Hist. litt. de la France*, t. IX, p. 47. Pierre de Blois possédait aussi un fonds très respectable de littérature classique.

[3] *Vergleichung der Sitten*, t. II, p. 586. Il en dit à peu près autant de Saxo Grammaticus et de Guillaume de Malmsbury. Si mes souvenirs du premier ne me trompent point, il écrit mieux que notre moine de Malmsbury.

couleur générale n'est pas très classique. Le lecteur peut en juger par le passage cité dans la note [1].

On s'accorde généralement à reconnaître que le XII[e] siècle a produit plusieurs écrivains, tels qu'Abélard, Héloïse, Bernard de Clairvaux, Saxo Grammaticus, Guillaume de Malmsbury, Pierre de Blois, dont le style, toujours incorrect (ce qui, en l'absence de meilleurs dictionnaires que celui de Papias, était inévitable), et tantôt maniéré, tantôt diffus et surchargé d'ornements, n'est cependant pas entièrement dépourvu de verve, ni même d'une certaine élégance [2]. La poésie latine, qui n'avait jusque là produit que de mauvaises rimes léonines ou des essais en hexamètres réguliers presque aussi mauvais, devient, entre les mains de Gunther, de Gualterus de Insulis (Philippe Gaultier), de Gulielmus Brito, et de Joseph Iscanus, auxquels il serait facile d'en ajouter beaucoup d'autres, toujours passable, quelquefois même pleine de mouvement et de chaleur [3]; et au milieu de nombreux défauts, qui réclament encore toute l'indulgence de la critique, nous ne pouvons nous refuser à reconnaître le progrès réel des connaissances classiques, et le développement d'un goût plus pur en Europe [4].

[1] Un des passages les plus intéressants dans Jean de Salisbury est celui auquel il est fait allusion dans le texte, et dans lequel il parle de la méthode d'enseignement de Bernard de Chartres ; il appelle ce dernier *exundantissimus modernis temporibus fons literarum in Galliâ*. Jean lui-même eut pour maîtres quelques hommes qui marchaient sur les traces de cet illustre professeur. *Ad hujus magistri formam præceptores mei in grammaticâ, Gulielmus de Conchis, et Richardus cognomento Episcopus, officio nunc archidiaconus constantiensis, vitâ et conversatione vir bonus, suos discipulos aliquandò informaverunt. Sed postmodum ex quo opinio veritati præjudicium fecit, et homines videri quàm esse philosophi maluerunt, professoresque artium se totam philosophiam breviùs quàm triennio aut quadriennio transfusuros auditoribus pollicebantur, impetu multitudinis imperitæ victi, cesserunt. Exindè autem minùs temporis et diligentiæ in grammaticæ studio impensum est. Ex quo contigit ut qui omnes artes, tam liberales quàm mechanicas profitentur, nec primam noverint, sine quâ frustrà quis progredietur ad reliquas. Licet autem et aliæ disciplinæ ad literaturam proficiant, hæc tamen privilegio singulari facere dicitur litteratum.* (*Metalog.*, lib. I, c. 24.)

[2] *Hist. litt. de la France*, t. IX, p. 146. Les bénédictins ne me paraissent pas tout-à-fait justes à l'égard d'Abélard (t. XII, p. 147) : son style, à en juger par le peu que j'en ai vu, n'est point inférieur à celui de ses contemporains.

[3] Warton a rendu assez de justice aux poètes anglo latins de ce siècle, qui ont été récemment publiés à Paris. Il appelle la *Guerre de Troie* et l'*Antiocheis* de Joseph Iscanus « un miracle de composition classique pour « l'époque. » Le style est, dit-il, un mélange d'Ovide, de Stace et de Claudien. (T. I, p. 163.) Les extraits qu'il en donne me paraissent offrir une imitation exacte de Stace. La *Philippis* de Gulielmus Brito doit être du XIII[e] siècle, et Warton rapporte le *Ligurinus* de Gunther à l'année 1206.

[4] *Hist. litt. de la France*, t. IX ;



L'immense multiplication des maisons religieuses dans le XII[e] siècle dut nécessairement propager l'étude des éléments de la littérature [1]. Un moine, aussi bien qu'un prêtre séculier, devait avoir quelque teinture du latin. Dans les siècles plus grossiers du moyen âge, bien des gens illettrés avaient reçu les ordres; il y eut même des pays, l'Angleterre, par exemple, où cet abus était, dit-on, à peu près général. Mais les canons de l'Église exigèrent naturellement un degré d'instruction que l'usage continu d'une langue morte rendait indispensable; et il n'est pas douteux, je crois, qu'à l'époque de cette première restauration des lettres, personne ne recevait les ordres supérieurs, ou n'était admis à faire ses vœux dans un monastère, s'il ne possédait certaines connaissances grammaticales. Il en résulta que cette sorte d'instruction dans les rudiments du latin devint plus générale qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Les savants écrivains allemands, sur l'autorité desquels nous nous sommes principalement appuyé, ont longuement insisté sur la décadence de la littérature après le milieu du XII[e] siècle. Suivant eux, l'esprit humain s'arrêta tout à coup dans cette carrière qui s'ouvrait sous de si heureux auspices, et, pendant près de deux cents ans, l'Europe, au lieu d'avancer, sembla rétrograder vers la barbarie [2]. Cette proposition cependant, prise dans le sens le plus restreint, est à peine vraie en ce qui concerne la dernière partie du XII[e] siècle : ce fut à cette époque au contraire que cette pureté de goût classique à laquelle Eichhorn et autres paraissent surtout avoir fait allusion se déploya dans des poésies latines supérieures à ce qui avait paru jusqu'alors. Considéré dans son ensemble, le XIII[e] siècle fut une époque pleine de mouvement et d'ardeur, quoique son activité n'ait pas toujours été dirigée de la manière la plus utile. La fécondité poétique des langues modernes, la création, pour ainsi dire, de l'italien et de l'anglais dans cette période; le grand concours des étudiants aux universités; les raisonnements subtils, et quelquefois profonds, de la philosophie scolastique, qui se développait alors dans toute sa vigueur; cette masse de connaissances, acquises à l'aide de recherches originales, ou puisées aux sources arabes, et que nous trouvons dans

Eichhorn, *Allg. Gesch. der Cultur*, t. II, p. 30, 62; Heeren; Meiners.

[1] *Hist. litt. de la France*, t. IX, p. 11.

[2] Meiners, t. II, p. 605; Heeren, p. 228; Eichhorn, *Allg. Gesch. der Litteratur*, t. II, p. 63-118. L'expression du titre courant de la section d'Eichhorn, *Die Wissenschaften verfallen in Barbarey*, présente un sens beaucoup trop général.

les hommes qui cultivaient en Europe la géométrie, la médecine, les sciences naturelles, tous ces faits réunis suffisent pour repousser l'accusation portée contre le XIIIe siècle d'avoir rétrogradé, ou même d'être resté stationnaire par rapport au siècle précédent. Mais en ce qui touche les qualités du style latin, il faut avouer que nous trouvons en France et en Angleterre une décadence singulière et permanente. On rencontre, il est vrai, des plaintes de ce genre aux époques même les plus progressives; et nous ne pouvons guère nous en rapporter à Jean de Salisbury, lorsqu'il déplore la décadence du goût de son temps [1]. Mais il eût été extraordinaire, en effet, que la pureté du goût classique eût pu se soutenir. Un parti plus puissant, un parti étranger et hostile aux belles-lettres, le parti des théologiens et des dialecticiens, était porté sur le flot de l'opinion populaire dans l'Église et dans les universités. Le temps que celles-ci accordaient aux études philologiques fut restreint au profit des professeurs de logique et de philosophie. On continua d'enseigner la grammaire à l'université de Paris; mais la rhétorique, cette autre partie du *trivium*, fut abandonnée; ce qui veut dire, si je l'entends bien, qu'on cessa de lire les auteurs classiques, ou du moins que leur lecture ne servit plus que de texte à des explications de mots [2]. Le XIIIe siècle, dit Heeren, fut un des plus inféconds quant à l'étude de la littérature ancienne [3]. Il ne paraît pas en excepter l'Italie, quoique son observation, ainsi que nous le verrons bientôt, soit à peine juste en ce qui concerne ce pays. Mais en Allemagne, Leibnitz déclare que le Xe siècle fut un âge d'or pour la science, comparativement au XIIIe [4]; et la France elle-même n'offrait alors qu'un aride désert. Meiners et Heeren indiquent comme causes principales du retour de l'ignorance le relâchement des mœurs parmi les ordres monastiques, relâchement qui, généralement parlant, est un sujet de plaintes toujours croissantes à partir du XIe siècle, et le débordement de cette ver-

[1] *Metalogicus*, l. I, c. 24. Ce passage a été souvent cité. Jean de Salisbury, comme les philologues en général, n'aimait pas les dialecticiens.

[2] CREVIER, t. II, p. 376.

[3] P. 237.

[4] *Introductio in Script. Brunswic.*, §. 63, apud HEEREN, et MEINERS, t. II, p. 631. Aucun écrivain ne s'est étendu plus complaisamment que ce dernier sur la décadence de la littérature au XIIIe siècle : c'était une manière de manifester sa cordiale antipathie pour tout ce qui tenait à la scolastique. (P. 589, *et post.*)

Wood, qui n'a point de préjugés contre le papisme, attribue l'état de dépérissement de la littérature en Angleterre sous Edouard III et Richard II à la mauvaise conduite des moines mendiants, et aux provisions papales, qui appauvrissaient l'Eglise.

mine pire encore, les frères mendiants, qui infectèrent toute l'Europe de la superstition la plus stupide [1].

Les écrivains du XIII[e] siècle déploient une incroyable ignorance, non seulement de la pureté de la langue, mais des règles les plus communes de la grammaire. Ceux qui essaient d'écrire en vers ont perdu toute idée de prosodie, et retombent dans les rimes léonines, et dans la barbarie des acrostiches. Les historiens emploient un jargon hybride, entremêlé de mots modernes. Les philosophes scolastiques négligeaient entièrement leur style, et se croyaient permis d'enrichir le latin, comme une langue en quelque sorte vivante, d'expressions qui leur paraissaient rendre leur pensée. Dans les écrits d'Albertus Magnus, dont Fleury a dit qu'il ne voyait de grand en lui que ses volumes, les fautes de syntaxe les plus grossières se rencontrent à chaque instant, et marchent de pair avec son ignorance de l'histoire et de la science. Si les universités oublièrent pendant trois cents ans que le latin devait s'écrire conformément aux modèles de l'antiquité, c'est, suivant Meiners, au pernicieux exemple d'Albertus qu'il faut l'attribuer; mais ce mal est léger en comparaison de celui qu'il fit à l'Europe en donnant cours à l'astrologie, à l'alchimie et à la magie [2]. Duns Scotus et ses disciples, dans le siècle suivant, poussèrent plus loin encore l'abus de la langue, et créèrent en effet une terminologie barbare et inintelligible, qui, lors de la renaissance des lettres, exposa la métaphysique de l'école au ridicule [3]. Les juristes eux-mêmes, à qui une connaissance exacte de la langue était plus indispensable, n'étaient guère moins barbares. Roger Bacon, qui n'est pas un bon écrivain, est à la tête de ce siècle [4]. Heureusement, la transcription des anciens auteurs était devenue, comme nous l'avons dit, une sorte d'habitude machinale dans certains monastères. Mais ce travail se faisait sans intelligence et sans soin. Les manuscrits de ces derniers siècles qui précédèrent l'invention de l'imprimerie sont sans comparaison plus nombreux que ceux d'aucune autre époque; mais ils sont aussi les moins corrects, et en général ils ont peu de valeur aux yeux des critiques [5].

Le XIV[e] siècle ne fut en aucune façon supérieur au siècle précédent. La France, l'Angleterre et l'Allemagne sont, pendant

[1] MEINERS, t. II, p. 615; HEEREN, 235.

[2] MEINERS, t. II, p. 692; FLEURY, 5[e] discours, *Hist. Ecclés.* t. XVII, p. 44; BUHLE, t. I, p. 702.

[3] MEINERS, t. II, p. 721.

[4] HEEREN, p. 245.

[5] HEEREN, p. 304.

cette période, entièrement dépourvues de bons latinistes. Le siècle de Pétrarque et de Boccace, le siècle avant la fin duquel la littérature classique était déjà en plein progrès en Italie, ne donna dans tout le reste de l'Europe aucun signe de vie : le génie qu'il fit éclore, et sous ce rapport il ne fut pas tout-à-fait stérile, se porta vers d'autres branches de la littérature[1]. On peut accorder un juste tribut d'éloges à Richard de Bury pour le zèle avec lequel il s'occupa de rassembler des livres, et plus encore pour la munificence dont il fit preuve en donnant sa bibliothéque à l'université d'Oxford, avec injonction spéciale qu'elle fût mise à la disposition des étudiants. Mais son érudition paraît dénuée de méthode et de critique; son style est médiocre et ses idées superficielles[2]. Cependant je ne sache pas que l'Angleterre ait produit dans ce même siècle aucun écrivain qu'on puisse mettre sur la même ligne.

Le patronage des lettres et la fondation des bibliothéques ne sont pas au nombre des gloires d'Édouard III; et pourtant, si la science avait été, dans son siècle et dans son pays, l'objet de quelque respect, de tels soins eussent été dignes de la magnificence de son caractère. Jean, et surtout Charles V de France, ses adversaires, ont plus de titres au souvenir d'un historien de la littérature. Ces princes firent traduire en français plusieurs auteurs latins[3]; et Charles, qui lui-même connaissait cette langue, commença la Bibliothéque royale du Louvre. Cette circonstance nous permet d'apprécier l'état de la littérature de son temps. La Bibliothéque se composait d'environ neuf cents volumes. La plupart, et surtout les missels et les psautiers, étaient richement reliés et ornés de figures enluminées. Les livres de piété formaient la plus grande partie de la collection. Les auteurs profanes, à l'exception de quelques uns relatifs à l'histoire de France, étaient en général de peu de prix à nos yeux. On trouve dans le catalogue

[1] Heeren, p. 300; Andrès, t. III, p. 10.

[2] Le *Philobiblon* de Richard Aungerville, souvent appelé Richard de Bury, chancelier d'Edouard III, mérite d'être lu, et contient plusieurs faits qui donnent une idée curieuse de l'état de la littérature. L'auteur cite un misérable poëme *De Vetula* comme étant d'Ovide, et il fait preuve de peu de savoir, quoique tenant lui-même le savoir en haute estime. Voir une note de Warton sur Aungerville. (*History of English Poetry*, t. I, p. 146.)

[3] Crevier, t. II, p. 424. Warton a recueilli une grande masse de renseignements, qui cependant ne sont pas très exacts, sur les premières traductions françaises. Elles forment une portion considérable de la littérature de ce pays pendant les XIVe et XVe siècles. (*Hist. of English Poetry*, t. II, p. 414-430. Voir aussi De Sade, *Vie de Pétrarque*, t. III, p. 548.)

très peu d'ouvrages classiques et pas d'autres poètes qu'Ovide et Lucain [1]. Cette bibliothéque, par suite des guerres des Anglais en France, tomba au pouvoir du duc de Bedford, et Charles VII reforma le noyau de celle qui existe aujourd'hui [2].

Cependant ce mouvement rétrograde de la littérature classique ne fut sensible que dans l'Europe cisalpine. Par un de ces effets bizarres de la lumière des lettres auxquels nous avons déjà fait allusion, l'Italie, bien inférieure à la France sous le rapport du goût classique dans le XIIe siècle, occupe à son tour un rang plus élevé dans le siècle suivant. Tiraboschi dit que le progrès dans les belles-lettres fut lent, mais que cependant il y eut progrès : on traduisit un plus grand nombre de bons ouvrages; il y eut plus de lecteurs, et parmi ceux-ci des esprits intelligents qui cherchèrent à imiter ce qu'ils lisaient; de sorte que les ténèbres qui couvraient l'Italie commencèrent peu à peu à se dissiper. Aussi remarquons-nous une différence de style entre les écrivains de la fin du XIIIe siècle et ceux du commencement [3]. On trouvera un exposé plus complet de l'état des lettres au XIIIe siècle dans la Vie d'Ambrogio Traversari, par Mehus; plusieurs noms y sont cités, parmi lesquels celui de Brunetto Latini est le plus célèbre. Latini traduisit quelques uns des traités de Cicéron sur la rhétorique [4]. Peut être aussi pouvons-nous considérer comme un témoignage de l'état progressif de la littérature en Italie à cette époque le *Catholicon* de Jean Balbi, moine génois, plus souvent désigné sous le nom de *Januensis.* On avait jusqu'à présent peu parlé de cet ouvrage, parce que la première édition, imprimée par Guttemberg en 1460, est un livre excessivement rare et d'un prix très élevé. Il mérite cependant d'occuper une place dans les annales de la littérature. Il se compose d'une grammaire latine, suivie d'un dictionnaire, tous deux supérieurs peut-être à ce que l'on pourrait attendre du caractère général de l'époque. Ils ne pèchent pas du moins par défaut d'abondance, le *Catholicon* forme un volume énorme. Balbi donne de nombreuses citations des classiques latins, et le grec ne paraît pas lui être tout-à-fait étranger : cependant Tira-

[1] Warton ajoute Cicéron à la liste des classiques, et je regrette de dire que, dans mon *Histoire de l'Europe au moyen âge*, j'ai été induit en erreur par lui. Bouvin, qui est la seule autorité, dit expressément : *Pas un seul manuscrit de Cicéron.* (*Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. II, p. 693).

[2] *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. II, p. 701.

[3] T. IV, p. 420. Les versificateurs latins du XIIIe siècle sont nombreux, mais en général très médiocres. (*Id.* p. 378.)

[4] MEHUS, p. 157; TIRABOSCHI, p. 418.

boschi et Eichhorn ont pensé autrement. Le *Catholicon*, autant qu'un examen rapide me permet d'en juger, n'a pas été suffisamment apprécié de nos jours. On voit par sa grammaire que les travaux et la terminologie des anciens grammairiens étaient familiers à l'auteur, qui a d'ailleurs exposé, sous ces formes, *dubitari solet*, *multùm quæritur*, plusieurs questions sur le juste emploi des mots : quoique ces questions soient assez superficielles, elles indiquent néanmoins que l'on commençait à attacher une certaine importance à la correction du style. Les dimensions volumineuses du *Catholicon* durent être un obstacle à ce que ce livre fût jamais très répandu [1].

Cependant, dans le dictionnaire de Jean Balbi, comme dans ceux de Papias et des autres lexicographes, les différentes gradations de la latinité ne sont que très légèrement indiquées. À l'exception des cas où les anciens grammairiens qu'ils copiaient avaient par hasard signalé quelques expressions comme tombées en désuétude, la langue latine n'était pour eux qu'un seul corps de mots : hommes d'Église, ils ne pouvaient comprendre que saint Ambroise ou saint Hilaire dussent être proscrits dans le vocabulaire d'une langue qu'on apprenait principalement pour lire leurs ouvrages. Il ne leur appartenait pas non plus de trancher une difficulté qui a exercé la sagacité des siècles suivants, et de décider qu'il n'existait pas d'autorité classique suffisante pour une innombrable quantité de mots et de locutions en usage. Leur connaissance de la syntaxe était aussi très bornée. Le préjugé de l'Église contre les auteurs profanes n'avait presque rien perdu de sa force ; et, loin que ces auteurs fussent en possession exclusive des écoles de grammaire, la plupart des livres qui servaient à l'enseignement étaient modernes. Papias, Uguccio, et d'autres lexicographes d'un

[1] *Libellum hunc* (dit Balbi en terminant) *ad honorem Dei et gloriosæ Virginis Mariæ, et beati Domini patris nostri et omnium sanctorum electorum, nec non ad utilitatem meam et Ecclesiæ sanctæ Dei, ex diversis majorum meorum dictis multo labore et diligenti studio compilavi. Operis quippe ac studii mei est et fuit multos libros legere et ex plurimis diversos carpere flores.*

Eichhorn se montre sévère et, je crois, injuste à l'égard du *Catholicon* : il en parle comme d'un livre écrit sans ordre ni plan, et sans connaissance du grec, ainsi que l'auteur lui-même en convient. (*Gesch. der Litteratur*, t. II, p. 238.) L'ordre et le plan sont alphabétiques, comme dans la plupart des dictionnaires ; et si Balbi ne se pique pas de savoir beaucoup de grec, je ne pense pas non plus qu'il fasse l'aven d'une ignorance complète de cette langue. *Hoc difficile est scire et minimè mihi non benè scienti linguam græcam*. — (Apud Gradenigo, *Litteratura greco-italiana*, p. 104). J'ai remarqué que Balbi se donnait le titre de *philocalus* ; ce qui, à vrai dire, ne prouve pas une grande connaissance de la langue grecque.

mérite fort équivoque, étaient en grande autorité [1]. L'ignorance générale était encore grande en Italie. Il est question, dans le milieu du XIVe siècle, d'un certain personnage ayant la réputation de savant, qui prenait Platon et Cicéron pour des poètes, et qui croyait qu'Ennius était contemporain de Stace [2].

Le premier qui mérita réellement le titre de restaurateur des belles-lettres fut Pétrarque. Un goût délicat lui apprit à sentir les beautés de Virgile et de Cicéron, et l'éloge passionné qu'il en faisait inspira à ses compatriotes le désir d'acquérir des connaissances classiques. Les princes italiens manifestèrent une généreuse disposition à encourager les lettres : dans le commencement de ce siècle, Robert, roi de Naples, l'un des premiers patrons de Pétrarque, et plusieurs des grandes familles de la Lombardie, donnèrent ainsi la preuve des heureux effets de la paix et de la prospérité [3]. Quelques savants ont pensé que, sans l'apparition de Pétrarque à cette époque, et sans l'influence qu'il exerça sur son siècle, les manuscrits eux-mêmes eussent été détruits, comme plusieurs l'avaient été peu de temps auparavant, tellement ces titres précieux étaient oubliés, enfouis sous la poussière et abandonnés à la vermine dans les donjons des monastères [4] ! Il fut le premier qui introduisit cette espèce de déification des grands écrivains de l'antiqnité, ce culte qui, poussé dans les siècles suivants jusqu'à l'absurdité, n'en fut pas moins le sentiment qui vivifia l'étude solitaire, qui fit supporter ses fatigues avec patience et surmonter ses obstacles avec courage. Pétrarque lui-même nous apprend que, tandis que ses compagnons d'école lisaient les fables d'Ésope, ou un ouvrage d'un certain Prosper, écrivain du Ve siècle, il consacrait son temps à l'étude de Cicéron, dont l'harmonie charmait son oreille, long-temps avant qu'il pût en comprendre le sens [5]. Il avait à cœur de se former un bon style latin ; et l'on peut dire qu'il y réussit, comparativement à ses prédécesseurs du moyen âge. On rencontre fréquemment dans ses écrits des passages pleins

[1] MEHUS; MURATORI, *dissert.* 44.

[2] MEHUS, page 211; TIRABOSCHI, t. V, p. 82.

[3] TIRABOSCHI, t. V, p. 20, *et post.* Il y eut dix universités de fondées en Italie pendant le XIVe siècle, dont quelques-unes ne subsistèrent pas long-temps : Rome et Fermo en 1303 ; Pérouse, en 1307; Trévise, vers 1320; Pise, en 1339; Pavie, peu après ; Florence, en 1348 ; Sienne, en 1357; Lucques en 1369, et Ferrare, en 1391.

[4] HEEREN, 270.

[5] *Et illâ quidem ætate nihil intelligere poteram; sola me verborum dulcedo quædam et sonoritas detinebat, ut quicquid aliud vel legerem vel audirem, raucum mihi dissonumque videretur.* (*Epist. seniles*, lib. XV, apud DE SADE, t. I, p. 36).

d'élégance et de sentiment, et dans lesquels du moins l'incorrection du style est peu sensible. Mais des critiques plus modernes ont témoigné un superbe dédain pour ces essais imparfaits. « Il « lui manque, dit Érasme, une connaissance intime de la langue, « et toute sa diction se ressent de la rudesse du siècle précédent [1]. » Un écrivain italien d'une époque un peu antérieure s'exprime en termes encore plus sévères : « Le style de Pétrarque est dur, « et a à peine une couleur latine. Ses écrits sont, il est vrai, pleins « d'idées; mais ils pèchent par l'expression, et ils portent l'em- « preinte du travail, sans avoir ce poli qui est le cachet de l'élé- « gance [2]. » Je me rangerais volontiers à l'opinion de Meiners, qui est un peu plus favorable [3]. L'écrivain déjà cité traite Boccace encore plus mal : « Licencieux et incorrect dans sa diction, il n'a « pas d'idée de choix. Tous ses écrits latins portent les traces de « la précipitation; ils sont indigestes, informes. Sa pensée le tour- « mente, et il s'efforce de la produire; mais il ne trouve pas de « véhicule assez puissant, et l'éclat de ses talents naturels est « terni par le faux goût du temps. » Et pourtant c'est à la plume de Boccace que sa langue maternelle est redevable de son premier modèle de grâce et de délicatesse.

Pétrarque était plus fier de son poème latin intitulé *Africa*, et dont le sujet est la fin de la seconde guerre punique, que des sonnets et des odes qui ont attaché l'immortalité à son nom, quoiqu'ils n'aient pas été la principale cause de sa renommée immédiate. Ce poème, écrit avec une élégance recherchée, est peut-être supérieur à tout autre morceau de versification latine que le moyen âge eût produit jusqu'alors, à moins que l'on ne mette les poésies de Joseph Iscanus sur la même ligne. Mais il brille plus par le goût que par la correction; et, quoique l'édition de Bâle de 1554, que j'ai eue sous les yeux, fourmille d'erreurs typographiques, on ne saurait douter que la poésie latine de Pétrarque n'abonde en fautes de prosodie. Ses églogues, qui sont pour la plupart des satires déguisées de la cour d'Avignon, me paraissent des compositions plus poétiques que l'*Africa*, et se distinguent quelquefois par une grande beauté d'expression. Les églogues de Boccace,

[1] *Ciceronianus.*

[2] Paulus Cortesius, *De hominibus doctis.*

[3] *Vergleichung der Sitten*, t. III, p. 126. Meiners a consacré cinquante pages, p. 94-147, à l'examen du mérite de Pétrarque comme restaurateur de la littérature classique; il semble ne pouvoir quitter ce sujet. Heeren, moins diffus, n'est pas moins vif dans ses éloges. Les trois volumes in-4° de De Sade sont certainement un peu ennuyeux.

qui sont loin d'être des productions médiocres, ne valent cependant pas celles de Pétrarque.

Mehus, que Tiraboschi a cru devoir copier, a recueilli avec soin les noms (et ce n'est guère qu'un catalogue de noms) des professeurs de latin à Florence dans le XIVe siècle [1]. Mais ceux qui ouvrirent cette carrière ne connurent ni les bonnes méthodes d'enseignement ni les élégances de la langue. Le premier qui révéla les mystères d'un style pur et gracieux fut Jean Malpaghino, communément appellé Jean de Ravenne. Ce savant, à qui, dans sa jeunesse, Pétrarque avait témoigné l'affection d'un père, enseigna le latin à Padoue et à Florence vers la fin du siècle [2]. Il eut pour disciples les meilleurs latinistes du siècle suivant, entre autres Gasparin de Barziza, dit de Bergame, justement signalé par Eichhorn comme le père de la pure et élégante latinité [3]. Dès ce moment, la distinction entre le véritable latin et l'idiome corrompu du Bas-Empire fut généralement reconnue; et les écrivains qu'on avait regardés comme des modèles furent rejetés avec mépris. C'est la véritable époque de la renaissance des lettres, et elle coïncide à peu près avec le commencement du XVe siècle.

Il est quelques points qui présentent des sujets d'observation moins étendus, et que j'ai rejetés dans le chapitre suivant, qui contiendra le tableau de la littérature de l'Europe dans la première partie du XVe siècle. Malgré tout mon désir de me conformer, en général et le plus possible, à l'ordre chronologique, je n'ai pu éviter de m'en écarter quelquefois, sans être exposé à me jeter dans une multiplicité de transitions incompatibles avec des vues d'ensemble; il m'a paru d'ailleurs que ces transitions continuelles, qui déjà sont un inconvénient inhérent, jusqu'à un certain point, à un ouvrage de la nature de celui-ci, ne pouvaient que diminuer l'agrément, et peut-être les avantages plus réels, que le lecteur doit y chercher.

[1] *Vita Traversari*, p. 248.

[2] On trouve une biographie de Jean Malpaghino de Ravenne en tête de l'ouvrage de MEINERS, *Lebensbeschreibungen berühmter manner*, 3 vol. Zurich, 1795; mais elle est prise entièrement dans les Lettres de Pétrarque, et dans la Vie de Traversari, par Mehus, p. 348. Voir aussi TIRABOSCHI, t. V, p. 554.

[3] *Geschichte der Litteratur*, t. II, p. 241.

CHAPITRE II.

DE LA LITTÉRATURE DE L'EUROPE DE 1400 A 1440.

Le latin cultivé en Italie. — Renaissance de la littérature grecque; ses traces pendant le moyen âge; elle est enseignée par Chrysoloras; ses disciples; et par des savants grecs. — État des connaissances classiques dans d'autres parties de l'Europe. — Sciences physiques. — Mathématiques. — Médecine et anatomie. — Poésie en Espagne, en France et en Angleterre. — Formation de nouvelles lois du goût dans le moyen âge; leurs principes. — Romans. — Opinions religieuses.

Ginguené a observé avec raison que le xive siècle laissa l'Italie en possession des écrits de trois grands maîtres, d'une langue formée et polie par eux, et d'un goût déjà vif pour les connaissances classiques. Ce goût devint bientôt une passion exclusive; et, comme le même auteur l'a dit dans un autre endroit, cette disposition des esprits fut en définitive une circonstance heureuse, puisqu'il ne fallait rien moins que les efforts de tout un siècle pour explorer la mine féconde de l'antiquité, et fixer pour les générations suivantes les règles du goût et les vrais principes du style. Le zèle pour les études classiques acquit de jour en jour plus d'intensité. Écrire correctement le latin, comprendre les allusions des meilleurs auteurs, apprendre au moins les éléments du grec, devint le but de tout esprit cultivé.

On a quelquefois appelé la première moitié du xve siècle l'âge de Poggio Bracciolini : cette désignation est assez exacte en ce qui concerne la vie littéraire de ce savant, né en 1381 et mort en 1459; mais peut-être est-ce faire trop d'honneur à ses travaux. Le principal mérite de Poggio fut le zèle qu'il déploya dans la recherche des ouvrages perdus de la littérature romaine, qui pourrissaient dans les réduits ignorés des couvents, zèle qui fut souvent secondé par la fortune. C'est ainsi que nous lui devons, à lui seul, huit discours de Cicéron, un Quintilien complet, Columelle, une partie de Lucrèce, trois livres de Valerius Flaccus, Silius Italicus, Ammien Marcellin, Tertullien, et plusieurs auteurs de moindre importance : douze comédies de Plaute furent également retrouvées en Allemagne d'après ses instructions [1]. Poggio

[1] Shepherd, *Vie de Poggio*; Tiraboschi; Corniani; Roscoe, *Lorenzo*, ch. 1.

fut d'ailleurs un homme d'un savoir considérable pour l'époque où il vivait : comme écrivain surtout, il fait preuve de beaucoup de jugement, et sa touche est vigoureuse ; mais son style ne s'élève jamais à un haut degré d'élégance ou de correction [1]. Cette même observation s'applique à tous les écrivains antérieurs à 1440, à l'exception du seul Gasparin ; à Coluccio Salutato, à Guarino de Vérone, et même à Léonard Arétin [2]. Elle

Fabricius, dans sa *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis*, donne une liste qui n'est pas tout-à-fait pareille à celle-ci : mais l'autorité de Poggio lui-même doit être la meilleure. Le premier des ouvrages cités dans cette note est pour l'histoire littéraire de l'Italie pendant la première moitié du xv[e] siècle ce que la *Vie de Laurent de Médicis*, par Roscoe, est pour la dernière partie. Ginguené a ajouté peu de chose aux renseignements fournis par ces auteurs anglais et par Tiraboschi.

[1] Shepherd a jugé Poggio comme il convenait à son biographe de le faire, c'est-à-dire avec quelque peu de partialité, mais cependant avec goût et discernement. Son traducteur italien, l'avocat Tonelli (Firenze, 1825), dépasse de beaucoup le but en plaçant Poggio au-dessus de tous ses contemporains, et en exaltant sa *vastissima erudizione* avec ce ton d'hyperbole trop familier aux Italiens. Poggio ne possédait pas, même pour son temps, cette immense érudition ; nous n'avons aucun motif qui puisse nous faire croire qu'il fût égal, sous ce rapport, à Guarino, à Filelfo, à Traversari, et bien moins encore à Valla. Cependant Erasme, trop prévenu en faveur de Valla, n'a pas été juste envers Poggio, *rabula adeò indoctus ut, etiamsi vacaret obscœnitate, tamen indignus esset qui legeretur ; adeò autem obscœnus ut etiamsi doctissimus esset, tamen esset a viris bonis rejiciendus*. (Epist. cliij.) Cette critique est un peu légère ; mais dans son *Ciceronianus*, où il donne une opinion plus réfléchie, il apprécie mieux Poggio. Un des interlocuteurs l'ayant signalé comme *vividæ cujusdam eloquentiæ virum*, l'autre répond : — *Naturæ satis erat, artis et eruditionis non multùm ; interim impuro sermonis fluxu, si Laurentio Vallæ credimus.* Dans une lettre citée par Blount (*Censura Auctorum*, in Poggio), Bebel, savant allemand assez recommandable, qui vivait un peu avant Erasme, fait le plus grand éloge du style de Poggio, et le préfère à Valla. Paul Cortèse paraît partager à peu près l'opinion d'Erasme sur Poggio, mais il est plus sévère à l'égard de Valla.

Je dois ajouter que les notes de Tonelli sur la vie de Poggio sont utiles : il fait remarquer, entre autres choses, que ce ne fut point Emmanuel Chrysoloras qui enseigna le grec à Poggio, comme l'avaient cru jusqu'à présent tous les auteurs qui ont écrit sur cette partie de l'histoire littéraire, mais qu'il l'apprit vers l'an 1423, lorsqu'il avait déjà plus de quarante ans.

[2] Coluccio Salutato appartient au xiv[e] siècle, dont ses connaissances le firent considérer comme un des plus beaux ornements. *Ma, a dir vero*, dit Tiraboschi, qui admet sa grande érudition relativement à son époque, *benchè lo stil di Coluccio abbia non rare volte energia e forza maggiore che quello della maggior parte degli altri scrittori di questi tempi, è certo pero, che tanto è diverso da quello di Cicerone nella prosa, e ne' versi da quel di Virgilio, quanto appunto è diversa una scimia da un uomo*, t. V, p. 537.

Cortèse, dans le dialogue cité plus haut, dit de Léonard Arétin : — *Hic primus inconditam scribendi consuetudinem ad numerosum quemdam sonum inflexit, et attulit hominibus nostris aliquid certè splendidius.... Et ego video hunc nondùm satis esse limatum, nec delicatiori fastidio tolerabilem. Atqui Dialogi Joannis Ravennatis vix semel leguntur, et*

n'ôte rien du reste à leurs talents ni au mérite de leurs travaux. Ils n'avaient ni grammaires ni dictionnaires qui les aidassent à distinguer la latinité la plus pure de la plus mauvaise; ils avaient à désapprendre ce jargon barbare, formé de lambeaux de la Vulgate et des écrivains ecclésiastiques, qui domine dans le latin du moyen âge; enfin, ils éprouvaient beaucoup de difficultés lorsqu'ils voulaient recourir aux bons modèles, non seulement à cause de la rareté et du prix élevé des manuscrits, mais encore parce que ces manuscrits étant en général fort incorrects, leur lecture exigeait une attention toute particulière. Gasparin de Barziza adopta le meilleur parti, ce fut de compulser incessamment les pages de Cicéron : il acquit ainsi par une longue habitude une sorte de sentiment instinctif de la propriété du style, connaissance à laquelle il était alors impossible de parvenir autrement que par cette méthode directe.

Cet écrivain, souvent désigné sous le nom de Gasparin de Bergame, était né vers l'an 1370 dans les environs de cette ville, et commença à enseigner avant la fin du siècle. Il fut transféré à Padoue par le sénat de Venise, en 1407; et en 1410, sur l'invitation de Philippe-Marie Visconti, il se rendit à Milan, où il resta jusqu'à sa mort, en 1431. Ce fut là que Gasparin eut le bonheur de découvrir le traité de Cicéron *De Oratore*, et de pouvoir restaurer le texte de Quintilien, à l'aide du manuscrit apporté de Saint-Gall par Poggio, et d'un autre trouvé en Italie par Léonard Arétin. Sa réputation, comme écrivain, se fit à Padoue, et il la mérita par son étude assidue de Cicéron.

Il est impossible de lire une page de Gasparin sans s'apercevoir que sa latinité est d'un tout autre ordre que celle de ses prédécesseurs. Il est tout-à-fait cicéronien dans son tour de phrase comme dans la structure de ses périodes, qui ne se terminent jamais d'une manière incomplète ou par un mauvais arrangement de mots, ainsi qu'on le voit habituellement dans les écrits de ses contemporains. On rencontrera bien çà et là dans

Coluccii Epistolæ, quæ tum in honore erant, non apparent; sed Boccacii Genealogiam legimus, utilem illam quidem, sed non tamen cum Petrarchæ ingenio conferendam. At non videtis quantùm his omnibus desit? p. 12. Plus loin, il dit, en parlant de Guarino : — *Genus tamen dicendi inconcinnum admodùm est et salebrosum; utitur plerumquè imprudens verbis poeticis, quod est maximè vitiosum; sed magis est in eo succus quam color laudandus. Memorià teneo quemdam familiarem meum solitum dicere, meliùs Guarinum famæ suæ consuluisse, si nihil unquàm scripsisset.* p. 14.

les siens quelques expressions impropres ; mais ces taches ne paraissent ni nombreuses ni bien saillantes. Parmi ses œuvres se trouvent plusieurs discours qui, selon toute vraisemblance, furent réellement prononcés ; ils sont plus remarquables par l'élégance que par la portée, et ils offrent les premiers modèles de cette déclamation classique qui devint par la suite si commune. Ses *Epistolæ ad exercitationem accommodatæ* furent le premier livre imprimé à Paris. Elles contiennent une série d'exercices pour ses élèves : ces exercices paraissent destinés à servir de matières de versions et de thèmes, et à fournir des exemples de locutions latines [1].

Si Gasparin fut le meilleur écrivain de cette génération, l'instituteur le plus accompli fut Victorin de Feltre, à qui le marquis de Mantoue confia l'éducation de ses propres enfants. Beaucoup de nobles italiens et quelques savants distingués furent élevés dans cette ville sous la direction de Victorin ; et on lui doit cette justice que, dans cet âge corrompu, il s'attacha plus encore à l'amélioration morale qu'à l'instruction littéraire de ses élèves. On trouvera des détails intéressants sur sa méthode d'enseignement dans Tiraboschi, ou mieux encore dans Corniani, d'après une biographie composée par un des élèves de Victorin, nommé Prendilacqua [2]. « On aurait peine à croire, dit Tiraboschi, que, « dans un âge de mœurs aussi rudes, il fût possible de trouver « un modèle d'éducation aussi parfait : si tous ceux auxquels est « confié le soin de la jeunesse voulaient l'adopter, quels fruits « précieux ne recueilleraient-ils pas de leurs labeurs ! » Victorin avait une littérature étendue ; il possédait une petite bibliothèque, et ce fut en exigeant de ses élèves une précision rigoureuse dans l'interprétation des auteurs anciens, ainsi que dans leurs propres compositions, qu'il jeta les fondements de cette correction de

[1] Morhof, qui dit : *Primus in Italiâ aliquid balbutire cœpit Gasparinus*, n'avait probablement jamais vu ses ouvrages, qui, sous le rapport du style, valent beaucoup mieux que les siens. Cependant Cortesius lui reproche un style trop travaillé, *nimiâ curâ attenuabat orationem*.

Une seule fois, il emploie dans ses lettres un mot grec ; rien n'indique du reste ce qu'il pouvait savoir de cette langue ; mais il avait pu entendre Guarino à Venise. Il n'avait pas vu l'Histoire naturelle de Pline, et il n'avait pas de Tite-Live ; mais il était en traité pour s'en procurer un. (*Epist.*, p. 300. A. D. 1415.)

[2] TIRABOSCHI, t. VII, p. 306 ; CORNIANI, t. II, p. 53 ; HEEREN, p. 235. Son ami Ambrogio Traversari parle aussi de lui, dans un passage de son *Hodopœricon*, cité par Heeren, p. 237, et fait un grand éloge de son mode d'éducation. Victorin mourut en 1447, et fut enterré aux frais de l'état : la libéralité avec laquelle il donnait l'instruction gratuite aux pauvres l'avait réduit lui-même à un état d'indigence.

style qui devait se développer dans le siècle suivant. Traversari visita, en 1433, l'école de Victorin, pour qui il avait une haute estime ; il y avait déjà quelques années que cette école était établie [1]. Il ne nous reste aucun des écrits de Victorin.

Parmi les écrivains de ces quarante années, nous pouvons probablement, après Gasparin de Bergame, assigner le premier rang, quant à l'élégance du style, à Leonardo Bruni, plus connu sous le nom d'Aretino, d'Arezzo, lieu de sa naissance. « Ce fut « lui, dit Paul Cortèse, qui commença à jeter du nombre et de « l'harmonie dans la structure encore grossière des périodes, et à « initier nos compatriotes à quelque chose de plus brillant que « ce qu'ils avaient connu jusqu'alors ; encore n'a-t-il pas lui- « même tout ce poli qu'un goût délicat peut désirer. » *L'Histoire des Goths*, par Arétin, traduite en grande partie de Procope, bien que l'auteur ait gardé le silence sur ce point, passe pour son meilleur ouvrage. De cette constellation de savants qui jouirent du soleil de la faveur dans le palais de Côme de Médicis, Léonard Arétin était l'un des plus vieux et des plus distingués. Il mourut en 1444, dans un âge avancé ; et il est un des six morts illustres qui reposent dans l'église de Santa Croce [2].

Nous arrivons maintenant à un événement très important dans l'histoire des lettres, la renaissance de l'étude de la langue grecque en Italie. Pendant tout le cours du moyen âge, on rencontre çà et là, dans l'occident de l'Europe, des exemples de savants qui possédaient quelques notions du grec ; mais il est souvent difficile d'apprécier l'étendue de ces connaissances. Nous trouvons tout d'abord, dans la plus ancienne et la plus sombre période, une circonstance remarquable de notre propre histoire ecclésiastique, circonstance dont nous avons déjà parlé. Les églises anglo-saxonnes naissantes, désirant donner une forme nationale à leur hiérarchie, sollicitèrent le pape Vitalien de mettre un archevêque à leur tête. Le pape fit choix de Théodore, qui, non seulement apporta en Angleterre une provision de manuscrits grecs, mais encore, à l'aide des personnes qui l'avaient accompagné, fit connaître cette langue à quelques uns de nos compatriotes. Un demi-siècle plus tard, Bède nous dit, dans un style sans doute très hyperbolique, qu'il existait encore des élèves de Théodore et

[1] Mehus, p. 421.

[2] Madame de Staël, dans sa *Corinne*, a malheureusement confondu ce respectable savant avec Pierre Arétin : je me rappelle qu'Ugo Foscolo ne pouvait lui pardonner cette méprise, qui le mettait en fureur.

d'Adrien qui entendaient le grec et le latin comme leur langue maternelle [1]. C'est de ces élèves sans doute qu'il avait acquis sa propre connaissance du grec, qui pouvait n'être pas fort étendue; mais un progrès superficiel dans une étude aussi difficile est tout ce qu'on peut attendre dans des circonstances aussi défavorables. Il est probable que les leçons des disciples de Théodore ne furent point oubliées dans les monastères d'Angleterre et d'Irlande. On a avancé qu'Alcuin savait le grec : cette opinion, si elle n'est pas appuyée d'autorités positives, a du moins de fortes présomptions en sa faveur [2] : et comme Alcuin, et peut-être d'autres savants de ces îles, secondèrent activement les efforts de Charlemagne pour la restauration des lettres, la légère teinture de grec que nous trouvons dans les écoles fondées par cet empereur a pu être le résultat de leurs leçons. Cependant on pourrait supposer avec le même degré de probabilité que ces notions élémentaires furent répandues par des professeurs grecs qu'il était facile de se procurer. Charlemagne lui-même, à en croire Éginhard, pouvait lire le grec, quoiqu'il ne fût pas en état de le parler. Thégan dit la même chose, et presque dans les mêmes termes, de Louis-le-Débonnaire [3]. Charlemagne avait certainement l'intention que le grec fût enseigné dans quelques unes de ses écoles [4]; et les

[1] *Hist. ecclés.*, l. V, c. 2. *Usque hodiè supersunt ex eorum discipulis, qui latinam græcamque linguam æquè ac propriam in quâ nati sunt, norunt.* Cuthbert, qui a écrit la Vie de Bède, atteste qu'il savait le grec : *Præter latinam etiam græcam comparaverat.* Il emploie une fois, peut-être même plusieurs fois, un mot grec; mais nous pouvons supposer qu'il en savait très peu.

Un manuscrit du Musée britannique (Cotton, Galba, I, 18.) a quelque importance dans cette question, s'il est véritablement du VIII[e] siècle, comme on le croit. Il contient l'oraison dominicale en grec, écrite en caractères anglo-saxons, et il paraît avoir appartenu au roi Athelstan. Turner (*Hist. of Angl.-Sax.*, t. III, p. 396) a indiqué ce manuscrit, mais sans faire mention de son antiquité. La manière dont les mots sont divisés dénote de la part de l'écrivain une complète ignorance du grec; mais le saxon est d'ailleurs curieux, en ce qu'il prouve que la prononciation du grec au VIII[e] siècle était la prononciation moderne ou romaïque, et non pas celle que nous regardons comme la prononciation des anciens.

[2] *C'était un homme habile dans le grec comme dans le latin.* (*Hist. litt. de la France*, t. IV, p. 8.)

[3] On trouvera les passages indiqués dans Eichhorn, *Allg. Gesch.*, t. II, p. 265, 290. Celui qui est relatif à Charlemagne est cité dans beaucoup d'autres ouvrages. Eginhard dit, dans le même endroit, que Charles priait en latin comme si c'eût été sa propre langue; et Thégan, que Louis parlait parfaitement le latin.

[4] On a généralement indiqué Osnabruck comme le lieu particulièrement désigné par Charlemagne pour l'étude du grec. Il paraîtrait cependant résulter de l'examen du passage des Capitulaires ordinairement cité (Baluze, t. II, p. 419), que beaucoup d'autres endroits avaient la même destination. Eichhorn exprime des doutes sur l'existence d'une école de grec à Osnabruck, et pense

bénédictins de Saint-Maur, dans leur longue et laborieuse *Histoire littéraire*, ont compté en France, ou du moins dans les états de la famille carlovingienne, jusqu'à dix-sept personnes à qui ils attribuent, d'après des autorités contemporaines, une connaissance quelconque de la langue grecque [1]. Tous ces individus avaient été élevés dans les écoles de Charlemagne, à l'exception du plus célèbre d'entre eux, Jean Scot Érigène, que l'Écosse et l'Irlande se disputent, l'Irlande probablement avec plus de raison. Il n'est nullement nécessaire de supposer qu'il eût acquis dans ses voyages la connaissance du grec, qu'il possédait assez pour traduire, quoique assez mal, les ouvrages alors attribués à Denis l'aréopagite [2]. La plupart des écrivains du IXe siècle, suivant les bénédictins, font usage de quelques mots grecs. On voit par une lettre dans laquelle le fameux Hincmar, archevêque de Reims, reproche à son neveu, Hincmar de Laon, de mettre trop d'affectation dans cet emploi de termes étrangers qu'on se servait déjà de glossaires, dans lesquels les écrivains allaient cueillir ces fleurs exotiques. Un de ces glossaires, grec et latin, compilé sous Charles-le-Chauve, pour l'usage de l'église de Laon, existait dans la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, à l'époque de la publication de cette histoire des bénédictins, vers le milieu du siècle dernier [3]. C'était un moyen de se donner une apparence de plus de savoir qu'on n'en possédait réellement ; et nous ne devons pas conclure de ces parcelles de grec disséminées dans les écrits du moyen âge, soit dans leurs caractères naturels, soit latinisées, ce qui arrive le plus souvent, nous n'en devons pas conclure, dis-je, que les poètes et les écrivains profanes, ou même ecclésiastiques, fussent connus ou existassent dans les monastères de France et d'Angleterre. Il ne paraît pas qu'aucun des deux Hincmar ait entendu cette langue. Tiraboschi reconnaît qu'il n'est pas possible d'affirmer qu'aucun écrivain italien du IXe siècle ait su le grec [4].

qu'il y a plus de preuves en faveur de Salzbourg et de Ratisbonne. (*Allg. Gesch. der Cultur*, t. II, p. 283.) Les expressions du capitulaire sont : *Græcas et latinas scholas in perpetuum manere ordinavimus*.

[1] *Hist. litt. de la France*, t. V. Launoy avait commencé cette énumération dans son excellent traité sur les écoles de Charlemagne ; mais il ne l'a pas poussée tout-à-fait aussi loin. (Voir aussi EICHHORN, *Allg. Gesch.*, t. II, p. 420 ; et *Gesch. der Litt.*, t. I, p. 824.) Meiners pense que le grec était mieux connu au IXe siècle, grâce aux efforts de Charlemagne, qu'il ne le fut pendant les cinq siècles suivants. (T. II, p. 367.)

[2] EICHHORN, t. II, p. 227 ; BRUCKER ; GUIZOT.

[3] *Hist. litt. de la France*, t. IV ; DU CANGE, *Præf. in Glossar.*, p. 40.

[4] T. III, p. 206.

Le x[e] siècle ne nous fournit pas tout-à-fait autant de preuves de connaissance de la langue grecque. Elle fut cependant cultivée par quelques moines de l'abbaye de Saint-Gall, foyer de science célèbre dans ces temps, et dont la bibliothèque témoigne encore, dans sa riche collection de manuscrits, des relations établies dès une époque reculée entre les savants d'Irlande et ceux du continent. Baldric, évêque d'Utrecht [1], Bruno de Cologne, Gerbert, et quelques autres dont les noms sont cités par les historiens de Saint-Maur, surent passablement le grec. Ces mêmes historiens rapportent un fait propre à jeter du jour sur les moyens qui pouvaient contribuer accidentellement à la propagation de cette langue. Peu de temps avant l'an 1000, quelques Grecs, sans doute catholiques expatriés, se réfugièrent dans le diocèse de Toul, sous la protection de l'évêque. Ils formèrent des sociétés séparées, qui célébraient le service divin dans leur propre langue et selon leurs propres rites [2]. Il est probable, ainsi que le font observer les bénédictins, qu'Humbert, qui depuis fut cardinal, acquit d'eux cette connaissance de la langue par laquelle il se distingua dans la controverse avec leurs compatriotes [3]. Ce grand schisme de l'Église, vivement senti par les Latins, put engager quelques-uns d'eux à étudier une langue dans laquelle seule ils pouvaient puiser des armes contre leurs antagonistes; mais il eut encore un autre résultat plus positif, celui d'attirer dans l'Occident quelques-uns des Grecs qui ne s'étaient pas séparés de la communion de l'église romaine. L'émigration de ces catholiques dans le diocèse de Toul n'est point un fait isolé, et peut-être n'a-t-elle été signalée qu'en raison de cette circonstance remarquable, qu'ils vivaient en communauté. Nous voyons par un passage d'Héric, prélat qui vivait du temps de Charles-le-Chauve, que cette émigration avait déjà commencé : c'était en effet au début même du grand schisme [4]. Des évêques grecs et des moines grecs s'établirent en France dans les premières années du XI[e] siècle, et particulièrement en Normandie, sous la protection de Richard II, qui mourut en 1028. Des moines même du mont Sinaï vinrent à Rouen prendre part à ses largesses [5]. C'est à ces étrangers que les bénédictins attribuent

[1] Baldric vivait sous Henri-l'Oiseleur: son biographe dit de lui: — *Nullum fuit studiorum liberalium genus in omni græcâ et latinâ eloquentiâ quod ingenii sui vivacitatem aufugeret.* (Launoy, p. 117; *Hist. litt.*, t. VI, p. 150.)

[2] T. VI, p. 57

[3] T. VII, p. 528.

[4] Du Cange, *Præfat. in Glossar.*, p. 41.

[5] *Hist. litt. de la France*, t. VII, p. 69, 124, *et alibi*. Il existe à la Bibliothèque royale de Paris un manuscrit

la conservation de quelque goût pour les langues grecque et orientales. Cependant nous trouverons que la liste des personnes versées dans ces langues est bien courte, si l'on considère l'érudition de ces pères, et leur disposition à tirer le meilleur parti possible de tout ce qu'ils rencontraient. Il est question de livres grecs dans le petit nombre de bibliothèques qui existaient au XI[e] siècle [1].

Le nombre des hellénistes ne paraît pas beaucoup plus considérable dans le XII[e] siècle, malgré le progrès général de cette époque. Les bénédictins comptent une dizaine de noms, parmi lesquels ne figure point celui de saint Bernard [2]. Ils paraissent disposés aussi à contester les titres d'Abélard [3]; mais, comme ce grand homme n'a pas à se louer de la bienveillance de ces pères, il est permis d'examiner cette opinion, d'autant mieux qu'ils reconnaissent qu'Héloïse entendait le grec et l'hébreu. Elle institua dans le couvent du Paraclet une messe grecque pour le jour de la Pentecôte, messe qui se célébrait encore dans le XV[e] siècle; et l'on conservait dans ce même couvent un missel grec en caractères latins [4]. Heeren parle plus favorablement du savoir d'Abélard, qui traduisit des passages de Platon [5]. Les titres de Jean de Salisbury sont d'une nature plus équivoque : il paraît fier de son grec, mais il montre une ignorance grossière en matière d'étymologie [6].

Le XIII[e] siècle fut une époque moins propice pour les sciences; et pourtant nous pouvons citer avec orgueil dans cette période non seulement Jean Basing, archidiacre de Saint-Albans, qui revint d'Athènes, vers l'an 1240, chargé de livres grecs, si nous devons prendre les choses à la lettre, mais encore Roger Bacon et Robert Grostête, évêque de Lincoln. Il est reconnu que Bacon avait quelqu'idée du grec; et un passage de Matthieu Pâris nous

grec qui contient la liturgie suivant le rituel grec, et qui a été écrit en 1022 par un moine nommé *Helie* (on ne donne pas le nom latin), lequel paraît avoir vécu en Normandie. Si ce nom est le représentatif d'Elie, *Elias*, c'était probablement un Grec de naissance.

[1] *Hist. litt. de la France*, p. 48.

[2] *Id.*, p. 94, 151. Macaire, abbé de Saint-Fleury, compila, dit-on, un lexique grec, qui a été réimprimé plusieurs fois sous le nom de Beatus Benedictus.

[3] *Id.*, t. XII, p. 147.

[4] *Id.*, t. XII, p. 642.

[5] P. 204. Il n'y a pas de doute que ses connaissances en grec durent être assez bornées, et dans tous les cas insuffisantes pour le mettre à même de pénétrer dans la philosophie ancienne; mais eussent-elles été plus étendues, il ne pouvait toujours lire que les manuscrits qui lui tombaient entre les mains; et la France était alors extrêmement pauvre sous ce rapport.

[6] *Ibid.* Jean fait dériver *analytica* de ανα et de λέξις.

apprend qu'un prêtre grec qui avait obtenu un bénéfice à Saint-Albans donna des leçons à Grostête, et le mit en état de traduire en latin le Testament des douze patriarches [1]. Ceci confirme ce que nous avons dit plus haut des moyens probables à l'aide desquels des personnes animées d'un zèle extraordinaire pour la science parvenaient quelquefois, en l'absence des ressources qu'on ne trouvait point dans les écoles, à acquérir la connaissance de cette langue. Et à ce sujet nous ferons encore une autre observation : c'est que le mot connaissance du grec appliqué à un théologien du moyen âge, comme Grostête, ne veut pas dire la connaissance des grands auteurs classiques, qui étaient enfouis dans les monastères de l'Orient, mais seulement la faculté de lire quelque petit traité des Pères, ou, comme dans le cas actuel, quelque légende apocryphe, ou, au plus peut-être, quelques-uns des commentateurs les plus récents d'Aristote. Grostête fut un homme d'un grand mérite, mais il a eu sa part d'éloges.

Les titres des ouvrages du moyen âge sont assez souvent tirés du grec, comme le *Policraticus* et le *Metalogicus* de Jean de Salisbury, ou le *Philobiblon* de Richard Aungerville de Bury. J'ai compté dans ce petit volume, écrit vers l'an 1343, cinq mots grecs employés isolément. Et, ce qui est plus important, Aungerville déclare qu'il avait fait rédiger pour l'usage des étudiants des grammaires grecque et hébraïque [2], mais il n'en reste aucune trace. Il serait naturel de conclure de ce passage que quelques personnes, en France ou en Angleterre, s'occupaient de l'étude du grec. Et pourtant nous ne trouvons rien à l'appui de cette supposition : toute la littérature ancienne fut négligée pendant le XIVe siècle; et, à l'exception d'Aungerville lui-même, je ne saurais, dans cette période, citer en-deçà des Alpes un seul individu qui passât pour savoir le grec. Je n'oserais cependant m'exprimer d'une manière positive à l'égard de Berchoire, l'homme le plus

[1] MATT. PARIS, p. 520. Voir aussi TURNER, *Histoire d'Angleterre*, t. IV, p. 180. Il est dit dans quelques livres que Grostête fit une traduction de Suidas. Ceci ne doit s'entendre que d'une histoire de la légende, qu'on trouve dans le lexique de cet auteur. (PEGGE, *Vie de Grostête*, p. 291.) Quant à l'ouvrage entier, il n'aurait certainement pas pu le traduire, et il est même peu croyable qu'il en eût un exemplaire. J'ai exprimé quelque doute sur le grand nombre de manuscrits qu'on dit avoir été apportés en Angleterre par Jean Basing : ce doute est fondé sur la disparition subséquente de ces manuscrits. On trouve très peu de manuscrits grecs en Angleterre à la fin du XVe siècle, si toutefois on en trouve.

Michel Scot eut la prétention de traduire Aristote ; mais on l'accuse de s'être approprié les travaux d'un Juif nommé André. (MEINERS, t. II, p. 664.)

[2] C. 10.

savant de la France. Il est vrai qu'en 1311 le concile de Vienne avait décrété l'institution de chaires de grec, d'hébreu, de chaldéen et d'arabe, à Avignon, ainsi que dans les universités de Paris, d'Oxford, de Bologne et de Salamanque; mais ce décret resta une lettre morte.

Si maintenant nous portons nos regards vers l'Italie, nous ne serons point surpris de trouver des exemples plus fréquents de la connaissance d'une langue vivante, qui était en usage habituel chez un grand peuple voisin. Gradenigo, dans un essai qu'il a composé sur ce sujet [1], s'est appliqué à réfuter ce qu'il suppose être l'opinion universelle, c'est-à-dire que la langue grecque aurait été enseignée pour la première fois en Italie par Chrysoloras et Guarino, à la fin du XIVe siècle. Il prétend qu'à partir du XIe inclusivement, on rencontre de nombreux exemples de personnes versées dans cette langue; et cela indépendamment des preuves qui résultent des inscriptions en caractères grecs qu'on trouve dans quelques églises, de l'usage des psautiers et d'autres offices de la liturgie grecque, de l'emploi de peintres grecs dans les églises, et des relations fréquentes entre les deux pays. On ne saurait nier que ces dernières présomptions ne soient d'un grand poids; et ce serait aller trop loin que de prétendre que le grec, écrit ou parlé, était absolument inconnu en Italie. Les exemples particuliers mentionnés par Gradenigo sont au nombre d'une trentaine. Le premier est celui de Papias, qui a cité cinq vers d'Hésiode [2]. Lanfranc posséda aussi une connaissance étendue de la langue [3]. Pierre Lombard, dans son *Liber Sententiarum*, qui fut la base du système de la théologie scolastique, introduit beaucoup de mots grecs, et en explique le vrai sens [4]. Mais cette liste n'est pas très longue; et lorsqu'on voit le surnom de *Bifarius* donné dans le XIe siècle à un certain Ambroise de Bergame, parce qu'il était en état de parler les deux langues, on peut imaginer que ce talent était assez rare. Mehus, dans sa savante biographie de Traversari, a cité deux ou trois noms qui ne se trouvent pas dans Gradenigo, entre autres celui de l'empereur Frédéric II (qui à la vérité n'était pas précisément Italien) [5]. Mais d'un autre

[1] *Ragionamento istorico-critico sopra la litteratura greco-italiana.* (Brescia, 1759.)

[2] Ces vers sont cités d'une manière très incorrecte; mais c'est la faute du copiste, car Papias en a donné la traduction en vers latins passables.

[3] *Hist. litt. de la France*, t. VII, p. 144.

[4] MEINERS, t. III, c. 11.

[5] P. 155, 217, etc. Ajoutez à ces autorités MURATORI, *dissert.* XLIV; BRUCKER, t. III, p. 644, 647; TIRABOSCHI, t. V, p. 393.

côté, Muratori pense que le dernier de ces écrivains a admis dans sa liste plusieurs noms dont les titres ne sont pas suffisamment établis. Christine de Pisan n'a été indiquée, je crois, par aucun des deux : fille d'un astronome italien, elle vécut à la cour de Charles V de France, et fut, sous le rapport des talents littéraires, la femme la plus accomplie de cette époque [1].

Les rapports que le commerce et les croisades établirent entre la Grèce et les contrées occidentales de l'Europe n'eurent que peu ou point d'influence sur la littérature. Indépendamment de cette indifférence générale pour les lettres, assez naturelle dans les classes de la société qui se trouvèrent ainsi mises en contact avec l'empire d'Orient, il ne faut pas perdre de vue que, bien que le grec fût, même jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, une langue vivante dans cette capitale, et parlée avec assez de pureté par les classes supérieures, il avait dégénéré parmi le peuple, et presque sans exception parmi les habitants des provinces et des îles, en cette forme corrompue, ou plutôt en ce nouvel idiome, qu'on appelle romaïque [2]. Cette innovation, sans être aussi rapide ni aussi complète, procéda par une série d'altérations graduelles assez semblables à celles qui amenèrent la transformation du latin dans l'Occident. Un manuscrit du XIIe siècle, qui se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, et que Du Cange a indiqué, paraît être le plus ancien spécimen écrit de grec moderne qu'on ait jusqu'à présent découvert; mais il y avait déjà plusieurs siècles que les formes de la langue parlée se modifiaient graduellement [3].

[1] TIRABOSCHI, t. V, p. 388, affirme que Christine savait le grec. Elle a composé de bonnes poésies en français, et c'était sous divers rapports une personne fort remarquable.

[2] Filelfo, dans une de ses épîtres, datée de 1441, dit au sujet de la langue parlée dans le Péloponnèse : *Adeò est depravata, ut nihil omninò sapiat priscæ illius et eloquentissimæ Græciæ.* Il n'en était pas tout-à-fait de même à Constantinople : *Viri eruditi sunt nonnulli, et culti mores, et sermo etiam nitidus.* Coluccio Salutato, dans une lettre écrite vers la fin du XIVe siècle, dit que Plutarque avait été traduit *de græco in græcum vulgare*. (MEHUS, p. 294.) Cette traduction paraît avoir été faite à Rhodes. Je cite ce fait pour lever toute difficulté que d'autres personnes pourraient éprouver sur ce point; car je crois le grec romaïque beaucoup plus ancien. La marche progressive de la corruption du grec a été tracée dans la *Quarterly Review*, t. XXII, probablement par la plume de l'évêque de Londres. Ses symptômes furent analogues à ceux de la corruption du latin dans l'Occident : abréviation des mots, et indifférence aux inflexions régulières. (Voir aussi LEAKE, *Recherches dans la Morée*.) Eustathius emploie beaucoup de mots romaïques; cependant le XIIe siècle n'eut pas d'écrivain plus savant.

[3] DU CANGE, *Præfatio in Glossarium mediæ et infimæ græcitatis*.

Le principal mérite de la littérature byzantine fut d'expliquer ou de conserver par fragments les historiens, les philosophes, et jusqu'à un certain point les poètes de l'antiquité. Constantinople et son empire produisirent en abondance des hommes d'érudition, mais peu d'hommes de génie ou de goût : mais déjà cette érudition était sur son déclin. Après la mort de Leontius Pilatus, si l'on en croit Pétrarque, il ne restait personne en Grèce qui entendlt Homère : peut-être ne devons-nous pas prendre ces expressions à la lettre; mais elles ne rendent pas moins le sentiment de l'auteur sur l'indifférence générale à l'égard du poète. Et il paraît très probable que quelques auteurs anciens, dont la perte est très sensible pour nous, notamment les poètes lyriques dans les dialectes dorique et éolien, ont péri par cette seule raison qu'ils étaient devenus inintelligibles aux copistes du Bas-Empire : il est vrai que l'on a aussi attribué leur disparition aux scrupules du clergé. Une passion dominante, exclusive, pour des subtilités théologiques, bien plus frivoles encore chez les Grecs que dans les écoles d'Occident, concourut à faire négliger une étude aussi étrangère à l'objet de cette passion que l'était celle de la poésie païenne. Aurispa dit à Ambrogio Traversari qu'il trouvait que les Grecs faisaient fort peu de cas de la littérature profane. Et, à vrai dire, la littérature des Grecs ne s'était jamais relevée du coup que lui avaient porté la prise de Constantinople par les croisés, en 1204, et la domination pendant soixante ans d'une dynastie latine et illettrée [1]. On retrouve jusqu'à cette époque les traces de l'existence de beaucoup d'auteurs classiques dont il n'est plus question par la suite, et c'est là aussi que cessent les compilations de l'histoire ancienne par d'industrieux Byzantins. Cependant la langue, dans les lieux mêmes où elle s'était le mieux conservée, avait depuis long-temps perdu la délicatesse et la précision de sa syntaxe: la véritable valeur des temps, des modes, des voix du verbe, fut négligée, et l'application en fut, pour ainsi dire, abandonnée au hasard. On trouve dans la poésie de cette époque une sorte de latinisme, ou du moins quelque chose qui n'est pas ancien dans la structure et dans le rhythme; et cette connaissance imparfaite de leur langue jadis si belle se manifeste d'une manière malheureusement trop sensible dans les

[1] On trouvera dans Heeren, p. 125, et aussi dans son *Essai sur les Croisades*, une énumération (et elle est longue) des ouvrages grecs qui n'ont été entièrement perdus qu'à cette époque.

grammaires des réfugiés grecs du XV[e] siècle, qui ont si long-temps formé la base de l'éducation classique en Europe.

Ces considérations nous amènent à la véritable période de la restauration de la littérature grecque. Dans l'année 1339, Barlaam, Calabrois de naissance, mais qui avait long-temps résidé en Grèce, et qui était considéré comme un des hommes les plus instruits de l'époque, fut chargé par l'empereur Cantacuzène d'une mission en Italie[1]. Pétrarque essaya en 1342 (c'est du moins la date fixée par Tiraboschi) d'apprendre de lui le grec; mais il trouva la tâche trop rude, ou plutôt il n'eut pas le loisir de se livrer assidûment à cette étude[2]. Boccace réussit mieux quelques années après avec l'aide de Leontius Pilatus, natif également de la Calabre[3], qui écrivit pour son usage une traduction en prose d'Homère, et à qui il fit, dit-on, obtenir, en 1361, une place de professeur public de grec à Florence. Pilatus resta environ trois ans dans cette ville : mais nous n'entendons pas parler de ses autres élèves; et lui-même était d'un caractère trop insociable, trop repoussant, pour conquérir à la littérature grecque beaucoup de prosélytes[4].

Un passage d'une des lettres de Pétrarque, fantastiquement adressée à Homère, nous apprend qu'il n'y avait pas alors en Italie plus de dix personnes qui fussent en état d'apprécier ce vieux père de la poésie : cinq au plus à Florence, une à Bologne, deux à Vérone, une à Mantoue, une à Pérouse, mais pas une à Rome[5]. On a fait quelques recherches infructueuses pour retrouver les noms des individus auxquels cette lettre fait allusion : elle prouve du moins qu'il y avait du temps de l'auteur fort peu de

[1] MEHUS; TIRABOSCHI, t. V, p. 398; DE SADE, t. I, p. 406; *Biogr. univ.*, BARLAAM.

[2] *Incubueram alacri spe magnoque desiderio, sed peregrinæ linguæ novitas et festina præceptoris absentia præciderunt propositum meum.* On a dit, et peut-être avec quelque raison, que le grec, ou du moins une sorte de grec, s'était conservé comme langue vivante dans la Calabre, non pas parce que des colonies grecques avaient jadis été établies dans quelques villes, mais parce que cette partie de l'Italie ne fut perdue pour l'empire de Byzance que trois siècles environ avant l'époque de Barlaam et de Pilatus. Ceux-ci avaient néanmoins puisé à une meilleure source; et j'aurais de grands doutes sur la bonté du grec calabrois au XIV[e] siècle, doutes qui, bien entendu, ne sont point dissipés par cette circonstance, qu'en certains endroits le service de l'Église se faisait dans cette langue. Je trouve qu'Heeren est du même avis, p. 287.

[3] Beaucoup d'auteurs ont cru que Pilatus était natif de Thessalonique; Hody lui-même est tombé dans cette erreur : mais les lettres de Pétrarque prouvent le contraire.

[4] HODY, *De Græcis illustribus*, p. 2; MEHUS, p. 273; DE SADE, t. III, p. 625. Gibbon a supposé à tort que cette traduction avait été faite par Boccace lui-même.

[5] DE SADE, t. III, p. 627; TIRABOSCHI, t. V, p. 371, 400; HEEREN, 294.

prétentions à la connaissance du grec, car il ne m'est nullement démontré qu'il ait voulu dire que toutes ces dix personnes, au nombre desquelles il paraît se comprendre, dussent être considérées comme savantes dans cette langue. Et les rares exemples recueillis par Gradenigo dans la masse entière des documents existants ne doivent pas nous faire perdre de vue ce fait général, et qui domine toute la question, que la littérature grecque, pour nous servir des termes de Léonard Arétin, fut perdue en Italie pendant les sept cents années qui précédèrent l'arrivée de Chrysoloras. Une langue et la littérature que possède cette langue sont deux choses parfaitement distinctes. Pour tout ce qui était objet de goût et d'érudition, il n'y eut pas de Grec dans l'Europe occidentale pendant le moyen âge; si l'on veut parler de la simple connaissance des mots, on a pu voir que cette connaissance se réduisait encore à bien peu de chose.

Ces essais de Pétrarque et de Boccace n'eurent d'autre effet immédiat que celui d'exciter évidemment un désir d'instruction; et la véritable époque de la renaissance de la littérature grecque en Italie ne remonte pas au-delà de l'année 1395 [1]. Ce fut alors qu'Emmanuel Chrysoloras, qui avait déjà rempli les fonctions d'ambassadeur de la cour de Constantinople chargé de solliciter auprès des puissances de l'Occident des secours contre les Turcs, revint s'établir à Florence comme professeur public de grec. De là, il passa dans plusieurs universités italiennes, et fut le maître de quelques uns des plus anciens hellénistes [2]. Le premier, et

[1] C'est la date fixée par Tiraboschi; d'autres la reportent aux années 1391, 1396, 1397 ou 1399.

[2] *Literæ per hujus belli intercapedines mirabile quantùm per Italiam increvere, accedente tunc primùm cognitione literarum græcarum, quæ septingentis jam annis apud nostros homines desierant esse in usu. Retulit autem græcam disciplinam ad nos Chrysoloras Byzantinus, vir domi nobilis ac literarum græcarum peritissimus.* (LEONARD ARÉTIN, apud HODY, p. 28; voir aussi un extrait de la vie de Boccace par Manetti, dans HODY, p. 61.)

Satis constat Chrysoloram Byzantinum transmarinam illam disciplinam in Italiam advexisse; quo doctore adhibito primùm nostri homines totius exercitationis atque artis ignari, cognitis græcis literis, vehementer sese ad eloquentiæ studia excitaverunt. (P. CORTESIUS, *De hominibus doctis*, p. 6.)

Le premier voyage de Chrysoloras en Italie avait fait naître le désir d'étudier le grec. Coluccio Salutato dit, dans une lettre à Demetrius Cydonius, qui avait accompagné Chrysoloras : *Multorum animos ad linguam Helladum accendisti, ut jam videre videar multos fore græcarum literarum post paucorum annorum curricula non tepidè studiosos.* (MEHUS, p. 356.)

L'*Erotemata* de Chrysoloras, ou *introduction à la grammaire grecque*, fut, à part l'instruction orale, le premier, et pendant long-temps le seul moyen d'acquérir la connaissance de cette lan-

peut-être le plus distingué de ces savants, fut Guarino Guarini de Vérone, né en 1370. Il avait appris le grec à Constantinople, et sous Chrysoloras, avant l'arrivée de celui-ci en Italie. Guarino devint à son retour professeur de rhétorique, d'abord à Venise et dans différentes villes de la Lombardie, puis à Florence, et enfin à Ferrare, où il termina, en 1460, une longue carrière, remplie de nombreux et utiles travaux. Jean Aurispa de Sicile entra en lice un peu plus tard, mais ses travaux ne furent pas moins profitables. Il rapporta de Grèce, vers l'an 1423, deux cent trente-huit manuscrits, et mit ainsi sa patrie en possession d'auteurs qu'on y connaissait à peine de nom. De ce nombre étaient Platon, Plotin, Diodore, Arrien, Dion Cassius, Strabon, Pindare, Callimaque, Appien. Après avoir enseigné le grec à Bologne et à Florence, Aurispa termina aussi une vie pleine de jours, sous le patronage de la maison d'Este, à Ferrare. A ces noms on peut ajouter, dans la liste des professeurs publics de grec avant l'an 1440 Filelfo, encore plus connu par ses querelles virulentes avec ses contemporains que par son savoir: Filelfo revint de Grèce en 1427 avec une riche moisson de manuscrits, et peu de temps après fut nommé à la chaire de rhétorique, c'est-à-dire de philologie latine et grecque, à Florence, où, à l'en croire, il excita l'admiration de toute la ville [1]. Mais il était doué d'un excessif amour-propre et d'un prodigieux mépris pour tout ce qui n'était pas lui. Poggio fut un de ses ennemis; et les injures qu'ils se renvoient réciproquement donnent une noble idée de la décence avec laquelle se traitaient alors les querelles littéraires et personnelles [2]. On a remarqué que Gianozzo Manetti, savant contemporain, était moins connu que les autres, principalement parce que la douceur de son caractère l'avait fait rester étranger à ces altercations auxquelles ceux-ci doivent une partie de leur célébrité [3].

gue. Cet ouvrage fut imprimé plusieurs fois, même après que les grammaires de Gaza et de Lascaris furent plus répandues. Un abrégé par Guarino de Vérone, avec quelques additions de lui, fut publié à Ferrare en 1509. (GINGUENÉ, t. III, p. 283.)

[1] *Universa in me civitas conversa est; omnes me diligunt, honorant omnes, ac summis laudibus in cœlum efferunt. Meum nomen in ore est omnibus. Nec primarii cives modò, cùm per urbem incedo, sed nobilissimæ fœminæ honorandi mei gratiâ loco cedunt, tantùmque mihi deferunt, ut me pudeat tanti cultûs. Auditores sunt quotidiè ad quadringentos, vel fortassis et ampliùs; et hi quidem magnâ in parte viri grandiores et ex ordine senatorio.* (PHILELPH., *Epist.*, ad ann. 1428.)

[2] SHEPHERD, *Vie de Poggio*, ch. 6 et 8.

[3] Hody est peut-être le premier qui

Parmi ces savants qui se livraient à l'étude du grec, un grand nombre occupèrent leurs loisirs à traduire les manuscrits qu'on importait en Italie. Le premier de ces traducteurs fut Pierre Paul Vergerio, ordinairement appelé l'Ancien, pour le distinguer d'un homonyme plus célèbre qui vécut dans le XVIe siècle : il avait étudié sous Chrysoloras, mais lorsqu'il était déjà avancé en âge. Il composa, par ordre de l'empereur Sigismond, et conséquemment pas avant 1410, une traduction d'Arrien, qui existe, dit-on, dans la bibliothèque du Vatican ; mais elle est fort peu connue[1]. Un écrivain plus renommé fut Ambrogio Traversari, moine florentin de l'ordre des Camaldules, qui consacra bien des années à cet utile travail. Aucun savant de cette époque n'a laissé un nom plus recommandable sous le rapport du caractère privé ; ses lettres respirent un esprit de vertu, de bonté pour ses amis, de zèle pour la science. Dans l'opinion de ses contemporains, il était placé, peut-être à tort, sur la même ligne que Léonard Arétin pour sa connaissance du latin, et il le surpassait dans celle du grec[2]. Cependant ses traductions, non plus que celles de ses contemporains, Guarino de Vérone, Poggio, Léonard Arétin, Filelfo, qui, avec plusieurs autres, un peu avant 1440 ou peu après cette époque,

ait jeté beaucoup de lumière sur les premières études du grec en Italie ; et son livre *De Græcis illustribus*, *linguæ græcæ instauratoribus*, sera lu avec plaisir et profit par tous les amis des lettres, quoique Mehus, qui a traité le même sujet avec un plus grand luxe d'érudition, y ait signalé quelques erreurs. Mais Hody s'étant plus particulièrement occupé des réfugiés grecs, on trouvera de plus amples détails sur les hellénistes italiens dans Bayle, Fabricius, Nicéron, Mehus, Zénon, Tiraboschi, Meiners, Roscoe, Heeren, Shepherd, Corniani, Ginguené, et la *Biographie universelle*, que j'indique dans l'ordre chronologique.

Comme il est impossible de traiter ici ce sujet avec les développemens convenables, je dois renvoyer le lecteur aux plus utiles de ces ouvrages, parmi lesquels il en est quelques uns qui, n'étant que de simples collections biographiques, ne présentent pas cet ensemble de renseignements qu'il pourrait désirer. Les vies de Poggio et de Laurent de Médicis le mettront bien au courant de l'histoire littéraire de l'Italie pendant tout le XVe siècle, combinée avec l'histoire des événements publics, ce qui est la meilleure manière de l'apprendre. Je n'ai pas besoin de dire que Tiraboschi est une source immense d'instruction pour ceux qui ne redoutent pas d'attaquer deux in-4°. Le troisième volume de Ginguené en est principalement tiré, et peut être lu avec grand profit. Enfin, on trouvera dans Heeren un exposé lumineux, complet et exact, de cette époque. On comprend que tous ces ouvrages ont rapport à la renaissance du latin aussi bien qu'à celle du grec.

[1] *Biogr. univ.*, VERGERIO. Il paraît avoir écrit en très bon latin, à en juger par les extraits qu'en donne Corniani, t. II, p. 61.

[2] L'*Hodopœricon* de Traversari, sans avoir d'importance comme œuvre littéraire, sert à prouver, suivant Bayle (Camaldoli, note D), que l'auteur était un honnête homme et qu'il vivait dans un siècle très corrompu. C'est la relation d'une visite faite dans quelques

familiarisèrent l'Italie avec les historiens et les philosophes de la Grèce, ces traductions, dis-je, ne peuvent être louées comme des ouvrages corrects et dénotant une connaissance approfondie de l'une ou l'autre langue. Vossius, Casaubon et Huet font fort peu de cas de ces premières traductions du grec en latin. Les Italiens n'entendaient pas assez l'original, et les Grecs ne possédaient pas assez la langue latine. En somme, Gaza, qui, au dire d'Érasme, est celui qui a le mieux réussi à rendre le grec en latin et le latin en grec, passe pour le plus élégant de ces traducteurs, et Argyropulus ou Argyropoulo pour le plus fidèle. Mais George de Trébizonde, Filelfo, Léonard Arétin, Poggio, Valla, Perotti, sont assez rudement traités par des critiques plus modernes[1]: car le reproche ne tombe pas seulement sur les savants de la première génération, mais sur leurs successeurs, à l'exception de Politien, presque jusqu'à la fin du XV[e] siècle. Au reste, nous avons cru nécessaire d'indiquer les rapports sous lesquels l'érudition classique était encore défectueuse à cette époque, afin que le lecteur ne fût pas trop prompt à supposer que les éloges qu'on lui accorde sont moins relatifs qu'ils ne le sont réellement à l'état antérieur d'ignorance et aux difficultés que cette génération eut à surmonter; mais cette considération ne saurait affaiblir notre admiration et notre reconnaissance pour des hommes qui, par leur zèle à acquérir et à propager la science, excitèrent cette noble ardeur, et préparèrent ces

couvents de son ordre. La Vie d'Ambrogio Traversari a été écrite par Mebus d'une manière étendue, et avec une profonde connaissance de l'époque: c'est une des grandes sources de l'histoire littéraire de l'Italie. On trouve une notice assez bien faite sur Traversari dans NICÉRON, t. XIX, et une succincte dans ROSCOE; mais la biographie la plus complète de l'homme lui-même est celle qu'a donnée MEINERS, *Lebenbeschreibungen berühmter Manner*, t. II, p. 222-307.

[1] BAILLET, *Jugements des Savants*, t. II, p. 276, etc.; BLOUNT, *Censura Auctorum*, in nominibus nuncupatis; HODY, sæpies; NICÉRON, t. IX, PEROTTI. Voir aussi une lettre d'Érasme, dans sa Vie, par JORTIN, t. II, p. 425.

Filelfo nous raconte l'embarras dans lequel Ambrogio Traversari et Carlo Marsuppini, qui étaient peut-être les deux principaux hellénistes de l'Italie après lui et Guarino, se trouvèrent pour expliquer ce vers d'Homère:

Βούλομ' ἐγὼ λαὸν σόον ἔμμεναι, ἢ ἀπόλεσθαι.

Le premier croyait qu'il signifiait *populum aut salvum esse aut perire*; ce que Filelfo appelle avec raison *inepta interpretatio et prava*. Marsuppini prétendait qu'ἢ ἀπόλεσθαι était *aut ipsum perire*. Filelfo, après avoir triomphé de leur embarras, donne le vrai sens. (PHILELPH. *Epist.*, ad ann. 1440.)

Traversari se plaint beaucoup, dans une de ses lettres, de la difficulté qu'il éprouvait à traduire Diogène Laerce, (lib. VII, *epist.* 2); mais Meiners, tout en reconnaissant que cette traduction contient beaucoup de fautes, la regarde comme une des meilleures de l'époque, t. II, p. 290.

progrès qui rendirent le siècle suivant si glorieux dans les annales des lettres.

Les débuts de ces savants dans la carrière de ce nouvel enseignement ne furent pas toujours également soutenus par la faveur publique. Au contraire, Aurispa trouva à Bologne quelque opposition à la littérature philologique [1]. Les juristes et les philosophes affectaient de traiter ces novateurs comme des hommes qui cherchaient à opposer le brillant au solide. Il faut ajouter que l'état de l'Italie et de la papauté, pendant le grand schisme, était peu favorable à l'objet de leurs travaux. Ginguené remarque que le patronage fut plus indispensable au XV[e] siècle qu'il ne l'avait été dans le siècle précédent. Dante et Pétrarque s'étaient élevés par la seule puissance du génie; mais les savants avaient besoin des encouragements du pouvoir pour soutenir et exciter leur zèle.

Ces tardifs encouragements avaient cependant été accordés avant l'an 1440. Eugène IV fut le premier pape qui manifesta des dispositions bienveillantes à l'égard des savants. Ils trouvèrent un protecteur encore plus généreux dans Alphonse, roi de Naples : le premier de tous les princes de l'Europe, ce monarque établit avec Filelfo, Poggio, Valla, Beccatelli, et d'autres savants distingués, un commerce d'échange mutuel de louanges et de pensions également bien méritées. Ce patronage paraît avoir commencé avant 1440 ; mais il fut plus sensible ensuite, et jusqu'à la mort de ce prince en 1458. La plus ancienne académie littéraire fut fondée à Naples par Alphonse; Antonio Beccatelli, plus connu sous le nom de Panormita, du lieu de sa naissance, en fut le premier président, et Pontano le second. Nicolas d'Este, marquis de Ferrare, accueillit les savants dans sa cour hospitalière. Mais de tous ces protecteurs des lettres, il n'en fut point d'aussi célèbre, ou dont le patronage leur fut aussi utile, que Cosme de Médicis, le Périclès de Florence, qui, à l'époque dont nous nous occupons en ce moment, était entouré des Traversari, des Niccolo Niccoli, des Léonard Arétin, des Poggio, tous brûlant d'ardeur pour la recherche des trésors oubliés de la littérature grecque et romaine. Filelfo seul, en proie à son humeur irascible et jalouse, dédaigna la faveur des Médicis, et distilla son venin dans des libelles dirigés contre Cosme et contre les plus illustres entre ses savants amis. Niccoli, riche citoyen de Florence, mérite une mention particulière dans cette noble association, non pas à cause

[1] TIRABOSCHI, t. VII, p. 301.

de ses écrits, puisqu'il n'en a point laissé, mais par le soin qu'il prit de la bonne éducation de la jeunesse, ce qui lui a fait donner par Meiners le surnom de Socrate florentin, et aussi par la libéralité et le zèle dont il fit preuve dans la recherche des livres et des monuments de l'antiquité. La bibliothéque publique de Saint-Marc fut fondée à l'occasion du legs fait par Niccoli, en 1437, de sa collection de huit cents manuscrits. Ce fut aussi, dit-on, sur ses instances, jointes à celles de Traversari, que Cosme lui-même jeta les fondements de l'établissement qui, sous son petit-fils, prit le nom de bibliothèque Laurentine [1].

La situation de l'empire d'Orient devenant de jour en jour plus critique, quelques hommes, qui jusqu'alors s'étaient efforcés de conserver dans la Grèce même la pureté de leur langue en même temps que le culte de la philosophie des anciens, tournèrent leurs regards vers un port qui semblait solliciter la gloire de les protéger. Le premier dont le nom soit bien connu fut Théodore Gaza, qui s'enfuit de Thessalonique, sa patrie, lorsque cette ville tomba au pouvoir des Turcs, en 1430. Il acquit en peu de temps, grâce aux leçons de Victorin de Feltre, la connaissance du latin [2]. Il devint ensuite, mais peut-être à une époque qui sort de la limite de ce chapitre, recteur de l'université de Ferrare. Ce fut dans cette ville qu'Eugène IV tint en 1438 un concile qui fut transféré l'année suivante à Florence, pour cause de maladie, et qui avait pour objet la réunion des églises grecque et latine. C'est un fait bien connu, que les apparences de succès qui semblèrent couronner cette dure transaction du fort avec le faible furent tout-à-fait illusoires : néanmoins, la présence de plusieurs Grecs, tels que Pletho, Bessarion, Gaza, versés dans leur propre langue et même dans leur ancienne philosophie, fut un stimulant pour ce noble amour de la vérité et de la science qui brûlait dans les cœurs des Italiens éclairés. Ainsi, en 1440, l'esprit de la littérature ancienne était déjà répandu de ce côté des Alpes : on comptait quatre à cinq villes au moins où l'on pouvait apprendre le grec, et la connaissance de cette langue était un titre de recommandation à la faveur des grands ; la fondation des universités de Pavie, de Turin, de Ferrare et de Florence, depuis le commencement du siècle ou

[1] Je renvoie aux mêmes autorités, mais surtout à la Vie de Traversari dans Meiners, *Lebensbeschreibungen*, t. II, p. 294. Les suffrages des auteurs plus anciens ont été recueillis par Baillet et par Biount.

[2] Victorin fit peut-être un échange d'instruction avec son élève, car nous voyons par une lettre de Traversari (p. 421, édit. Mehus), que lui même enseignait le grec en 1433.

vers la fin du précédent, témoignait en même temps de cette généreuse émulation qu'elle servait à accroître et à concentrer.

Il est intéressant de rechercher quelles furent les causes de cet enthousiasme pour l'antiquité, qui signala le commencement du xve siècle. Ce fut une explosion de sentiment public, en apparence assez soudaine, mais en effet préparée par plusieurs circonstances qui remontent plus haut dans l'histoire de l'Italie. Les Italiens avaient appris, depuis quelques générations, à s'identifier davantage avec le grand peuple qui avait conquis le monde. La chute de la maison de Souabe, en les affranchissant d'un joug étranger, leur avait inspiré un sentiment plus orgueilleux de leur nationalité; en même temps, le nom d'empereur romain était systématiquement associé par un parti avec les anciennes traditions; et l'étude du droit civil, quelque barbare que fût souvent l'ignorance de ceux qui professaient cette science, avait du moins pour effet d'entretenir une mystérieuse vénération pour l'antiquité. Les monuments de la vieille Italie étaient là comme des témoins perpétuels : on déchiffra leurs inscriptions; il suffit qu'un petit nombre d'hommes comme Pétrarque donnassent l'impulsion aux masses; il suffit que la science fût en honneur, et qu'on eût les moyens de l'acquérir. L'histoire de Rienzi, familière à tous mes lecteurs, est un exemple de l'enthousiasme que pouvaient éveiller les souvenirs des temps passés. Cependant les laïques devenaient plus instruits; une race mixte, composée de gens d'Église, qui pourtant n'étaient pas prêtres, qui pouvaient également jouir des bénéfices du clergé ou les abandonner pour revenir au monde, était plus portée aux études littéraires qu'aux études théologiques. Les scrupules religieux qui, dans des siècles moins éclairés, avaient interdit aux ecclésiastiques la lecture des auteurs païens s'effacèrent graduellement, à mesure que l'esprit de la religion prit lui-même une tendance plus positive et s'appliqua plutôt à maintenir l'Église extérieure dans l'orthodoxie de sa doctrine et dans sa puissance séculière qu'à cultiver les sentiments de piété dans les cœurs.

Les principales villes d'Italie devinrent plus opulentes et déployèrent plus de luxe à partir du milieu du XIIIe siècle. Les livres, quoique encore fort chers, comparativement à la valeur actuelle de l'argent, l'étaient cependant beaucoup moins qu'en d'autres pays de l'Europe [1]. Vers l'an 1300, on comptait à Milan

[1] Savigny pense qu'on a beaucoup exagéré le prix des livres au moyen âge.

cinquante personnes qui gagnaient leur vie à copier des livres. A Bologne, c'était également une profession régulière, un travail à prix fixe [1]. Dans cet état de prospérité sociale, le goût vif des Italiens pour le mérite intellectuel put se développer à l'aise. On vit apparaître dans les ouvrages de Giotto et de son école un style de peinture imparfait et grossier, si on le compare aux productions plus savantes d'une époque plus moderne, mais cependant remarquable en lui-même par la pureté, la noblesse, l'expression, et bien fait pour ramener le goût des extravagances du roman à la simplicité classique. Ceux-là durent être tout portés à aimer Virgile, qui avaient formé leur sentiment du beau sur les figures de Giotto et sur la langue de Dante. Le sujet de Dante est conçu dans l'esprit du moyen âge; mais son style, la couleur de sa poésie, portent l'empreinte évidente de sa connaissance de l'antiquité. L'influence de Pétrarque fut beaucoup plus directe, et nous l'avons déjà signalée.

La passion du grec et du latin absorba l'esprit de ces savants italiens, et effaça en eux toute autre idée de science. Leur propre langue fut à peu près muette; peu d'entre eux daignaient même s'en servir pour leur correspondance; à peine si quelques uns donnaient un moment d'attention aux sciences exactes, quoiqu'il soit rapporté de Victorin de Feltre, apparemment comme une chose remarquable, qu'il avait quelque goût pour la géométrie, et qu'il avait appris à comprendre Euclide [2]. Mais en latin même, ils écrivirent fort peu de chose qui soit digne de souvenir, ou qui mérite seulement d'être cité. Les dialogues éthiques de François Barbaro, noble vénitien, sur les devoirs du mariage (*De re*

et que l'on en juge trop souvent par quelques exemples d'ouvrages fort riches, qui ne nous donnent pas plus d'idée des prix ordinaires que nous ne pourrions nous en former aujourd'hui sur des exemples d'un luxe semblable chez les amateurs de livres. Il existe des milliers de manuscrits, et il est facile de se convaincre par la simple inspection de la plupart d'entre eux que leur transcription n'a pas dû être fort dispendieuse. Savigny donne ensuite une longue liste de livres de droit dont il a trouvé les prix indiqués. (*Gesch. des Romischen Rechts*, t. III, p. 549.) Mais, faute d'un terme de comparaison plus satisfaisant qu'une simple indication de la valeur monétaire, que Savigny a donnée à la vérité fort minutieusement, ce catalogue ne saurait être d'une grande utilité comme renseignement. L'impression qui m'est restée, sans toutefois avoir comparé bien exactement ces prix avec ceux des autres articles, est que la valeur réelle des livres était beaucoup plus élevée qu'elle ne l'est aujourd'hui, c'est-à-dire dans la proportion de plusieurs unités à une; et les preuves ne manqueraient pas à l'appui de cette opinion.

[1] TIRABOSCHI, t. IV, p. 72-80. On prenait pour copier une Bible quatre-vingts livres de Bologne, dont trois équivalaient à deux florins d'or.

[2] MEINERS, *Lebensbeschr.*, t. II, p. 293.

uxoriâ) [1], et de Poggio sur la noblesse, sont à peu près les seuls livres qui appartiennent à la période actuelle, si l'on en excepte quelques invectives ou panégyriques déclamatoires, et autres ouvrages de circonstance. Leurs connaissances n'étaient pas encore assez exactes pour leur permettre de se hasarder sur le terrain de la philologie critique. Cependant Niccoli et Traversari s'occupaient en silence de la correction des manuscrits, travail d'autant plus utile que ceux des derniers siècles fourmillaient de fautes. Nous pouvons donc considérer l'Italie comme une écolière pleine d'ardeur, d'activité, d'intelligence, d'avenir; mais comme une écolière qui ne possédait pas encore elle-même le vrai savoir, et qui ne pouvait faire plus que d'exciter l'émulation des autres peuples.

Mais en même temps nous trouvons dans d'autres parties de l'Europe fort peu de sympathie pour cette passion de la littérature classique; et cette différeuce provenait moins du défaut de communications que de circonstances extérieures, et plus encore du caractère national et des habitudes acquises. Crévier dit, il est vrai, que Clémangis, un peu avant la fin du XIV[e] siècle, fit revivre en France l'étude de l'antiquité classique, après une interruption de deux siècles [2]; et Eichhorn considère son style comme supérieur à celui de la plupart des Italiens contemporains [3]. Eichhorn loue même la poésie latine de Clémangis, comme étant les premiers vers passablement écrits qui eussent paru en-deçà des Alpes depuis deux cents ans. Mais rien ne prouve qu'il ait eu beaucoup d'influence sur la littérature latine en France. Le style général continua d'être aussi mauvais qu'auparavant. Les écrivains employaient non seulement le vocabulaire barbare des écoles,

[1] Barbaro était élève de Gasparin pour le latin. Il avait probablement appris le grec de Guarino; car on rapporte que lorsque l'empereur Jean Paléologue visita l'Italie en 1423, il fut harangué par deux nobles vénitiens, Leonardo Giustiniani et Francesco Barbaro, en aussi bon grec que si c'eût été leur langue maternelle. (ANDRÈS, t. III, p. 33.) Le traité *De re uxoria*, qui fut publié vers l'an 1417, fit une grande sensation en Italie. On trouvera quelques détails sur cet ouvrage dans SHEPHERD, *Vie de Poggio*, ch. 3; et dans Corniani, t. II, p. 137. Ce dernier pense que c'est le seul ouvrage de philosophie morale du XV[e] siècle qui ne soit pas une servile copie de quelque système des anciens. L'auteur était le grand-père d'un homme plus célèbre, Hermolaus Barbarus.

[2] *Hist. de l'Université de Paris*, t. III, p. 189.

[3] *Gesch. der Literatur*, t. II, p. 242. MEINERS (*Vergleich. der Sitten*, t. III, p. 33) donne également de grands éloges à Clémangis. On dit qu'il fit un cours sur la rhétorique de Cicéron et sur celle d'Aristote. (*Id.*, t. II, p. 647.) Existait-il déjà une traduction de ce dernier?

mais jusqu'à des mots français auxquels on adaptait des terminaisons latines [1]. Nous verrons que la renaissance des belles-lettres en France est d'une époque bien postérieure. Ce royaume possédait plusieurs universités; mais, en supposant même que les universités aient toujours exercé une salutaire influence sur les lettres (ce qui n'eut pas lieu tant que prévalurent les disputes scolastiques), les guerres civiles d'un règne malheureux et les invasions des Anglais pendant un autre règne ne purent que retarder le progrès de toutes les études utiles. Vers l'an 1340, quelques Grecs demandèrent, dit-on, en exécution d'un décret du concile de Vienne du siècle précédent, des appointements pour enseigner leur langue dans l'université de Paris. La nation de France, l'une des quatre qui composaient cette université, accueillit cette demande; mais on ne voit pas qu'il y ait été donné suite. On dit qu'il y avait en 1455 un cours public d'hébreu [2].

Nous ne pouvons rien dire de bien flatteur sur la littérature classique en Angleterre. Les écrivains latins du XV[e] siècle y sont peu nombreux, et de nulle valeur; à peine ont-ils une connaissance ordinaire de la grammaire; il est presque inutile d'ajouter qu'ils fourmillent de barbarismes, et n'ont pas la moindre idée d'élégance. L'université d'Oxford n'était pas moins fréquentée à cette époque que dans le siècle précédent, quoiqu'elle fût à la veille de décliner; mais les études y étaient aussi frivoles, leur direction aussi pernicieuse à la véritable littérature qu'auparavant [3]. Poggio dit plus d'une fois, dans ses lettres écrites d'Angleterre vers l'an 1420, qu'il ne pouvait pas trouver de bons livres, et il traite nos savants d'une manière assez cavalière. « On trouve « en abondance des hommes livrés à la sensualité, mais très peu « d'amis des lettres; encore ces derniers sont-ils barbares, et plus « versés dans les ergoteries et les sophismes que dans la litté- « rature. J'ai visité beaucoup de couvents; ils étaient tous remplis « de livres de docteurs modernes, que nous ne voudrions pas « même prendre la peine d'écouter. Ils possèdent peu d'ouvrages « des anciens; et ces ouvrages sont bien meilleurs chez nous. « Presque tous les couvents de cette île ont été fondés depuis « quatre cents ans; mais ce n'est pas dans cette période de temps

[1] BULÆUS, *Hist. Univ. paris.*, apud HEEREN, p. 113.

[2] CREVIER, t. IV, p. 43; HEEREN, p. 121.

[3] Il n'y avait pas d'endroit plus discrédité pour son mauvais latin. *Oxoniensis loquendi mos* était devenu proverbial. Ce qui veut dire que les Oxoniens, en leur qualité de disciples de Scot et d'Ockham, parlaient le jargon de leurs maîtres.



« que l'on peut espérer de rencontrer des savants, ou des livres « comme nous en cherchons; car ils avaient été perdus aupa- « ravant [1]. »

Cependant les livres commençaient à s'accumuler dans nos bibliothéques publiques : Aungerville avait donné, dans le siècle précédent, une partie de sa collection à un collége d'Oxford; et Humphry, duc de Gloucester, légua à cette université six cents volumes, selon les uns, ou cent vingt-neuf seulement, suivant d'autres [2]. Mais ces livres n'étaient pas, littérairement parlant, d'une grande valeur, bien que quelques uns aient pu être utiles sous le rapport historique. Je suis redevable à Heeren d'une lettre de remercîments du duc de Gloucester à Decembrio, savant Italien d'une haute réputation, qui lui avait envoyé une traduction de Platon, *De Republicâ*. Cette lettre a dû être écrite avant le mois de juillet 1447, époque de la mort de Humphry, et elle était, selon toute probabilité, un spécimen aussi avantageux de notre latinité qu'il fût possible d'en trouver [3].

De toutes les nations cisalpines, les Allemands avaient la plus grande tendance aux progrès littéraires; mais c'est plutôt par les événements subséquents que nous pouvons en juger que par les symptômes qui se seraient manifestés dès 1440. Leurs écrivains latins étaient encore barbares; ils ne partageaient point encore cet amour de l'antiquité qui animait l'Italie. Mais l'Allemagne déployait le beau côté de son caractère, une disposition grave, honnête et laborieuse, le sentiment du bon, l'amour de la vérité et la volonté de suivre tout chemin qui paraissait y conduire. On peut en citer comme preuve une institution qui eut une

[1] Pogg., *Epist.*, p. 43. (Édit. 1832.)

[2] Le premier chiffre est donné par Warton : je trouve l'autre dans un petit traité sur les bibliothéques des monastères anglais, par le révérend Joseph Hunter (1831). Ce livre contient aussi un catalogue de la bibliothéque du prieuré de Bretton en Yorkshire, qui se composait d'environ cent cinquante volumes. La date n'est pas indiquée; mais je présume que c'était vers le commencement du XVI[e] siècle.

[3] *Hoc uno nos longè felicem judicamus, quòd tu totque florentissimi viri græcis et latinis literis peritissimi, quot illic apud vos sunt, nostris temporibus habeantur, quibus nesciamus quid laudum dignè satis possit excogitari. Mitto quod facundiam priscam illam et priscis viris dignam, quæ prorsùs perierat, huic sæculo renovatis; nec id vobis satis fuit, et græcas literas scrutati estis, ut et philosophos græcos et vivendi magistros, qui nostris jam obliterati erant et occulti, reseratis, et eos latinos facientes in propatulum adducitis.* Heeren donne cette citation, p. 135, d'après Sassi, *De studiis mediolanensibus*. Warton fait aussi mention de la lettre, t. II, p. 388. Ce furent les écrivains du XII[e] siècle qui affectèrent d'introduire ce style absurde, dont la locution *nos felicem judicamus* est un exemple. (*Hist. litt. de la France*, t. IX, p. 146.)

influence considérable sur les études et la religion : c'était le collége ou la confrérie de Deventer, dont le plan avait été tracé par Gérard Groot, mais qui ne fut construit et habité qu'en 1400, quinze ans après sa mort. Les associés, connus sous différentes dénominations, mais le plus habituellement sous celle de *frères de la vie commune* (Gemeineslebens), ou de *bons frères et sœurs*, étaient dispersés en différentes parties de l'Allemagne et des Pays-Bas, mais ayant toujours leur maison centrale à Deventer. Ils se rapprochaient beaucoup des Moraves modernes par la rigidité de leur vie, leur communauté de biens, du moins partielle, leur application aux travaux manuels, leur piété fervente et leur tendance au mysticisme. Mais ils s'en distinguaient d'une manière non moins frappante par la culture de la science, qui était encouragée dans ceux des frères qui montraient une capacité suffisante, et favorisée par des écoles d'instruction primaire, et d'autres où l'on donnait une éducation plus étendue. « Ces écoles, dit « Eichhorn, firent éclore les premiers germes véritables de la « littérature en Allemagne, en tant que la littérature dépend de « la connaissance des langues; ce fut là qu'on enseigna pour la « première fois le latin, et par la suite du temps le grec et les « langues orientales [1]. » On concevra facilement que le latin seul pût être enseigné dans la période dont nous nous occupons actuellement; et, suivant Lambinet, les frères ne commencèrent à ouvrir des écoles publiques que vers le milieu du siècle [2]. Ces écoles continuèrent à fleurir jusqu'à l'époque où les troubles des Pays-Bas et les progrès de la réformation les firent fermer. Groningue avait aussi une école en grande réputation, celle de saint Edouard. Thomas à Kempis, suivant Meiners, qui a été suivi par Eichhorn et Heeren, était à la tête d'une école à Zwoll, où furent élevés Agricola, Hegius, Langius et Dringeberg, les restaurateurs des lettres en Allemagne. Mais ce fait est assez difficile à concilier avec les dates connues et avec les autres renseignements que nous possédons sur l'histoire de ce personnage célèbre [3]. Les frères *Gemeineslebens* avaient quarante-cinq maisons en 1430, et ce nombre était plus que triplé en 1460. Quelques

[1] MEINERS, *Lebensbeschreibungen berühmter manner*, t. II, p. 311-324; LAMBINET, *Origines de l'Imprimerie*, t. II, p. 170; EICHHORN, *Geschichte der Literatur*, t. II, p. 134, t. III, p. 882; REVIUS, *Daventria illustrata*: MOSHEIM, cent. XV, c. 2, § 22; *Biogr. univ.*, GERARD, KEMPIS.

[2] *Origines de l'Imprimerie*, p. 180.

[3] MEINERS, p. 323; EICHHORN, p. 137; HEEREN, p. 145; *Biogr. univ.*, KEMPIS; REVIUS, *Davent. illust.*

écrivains disent qu'ils prononçaient des vœux réguliers (sur ce point cependant mes autorités ne sont pas parfaitement d'accord), et qu'ils faisaient profession de célibat. Ils s'engageaient à vivre du travail de leurs mains, à observer la discipline ascétique des monastères, et à ne pas mendier; ce qui leur attira l'inimitié des ordres mendiants. Mais ils furent protégés par la faveur du pape contre la malice de ces calomniateurs. Les passages cités par Revius, l'historien de Deventer, ne justifient pas tout-à-fait cette réputation d'amour des lettres qu'Eichhorn leur a faite; mais ils s'occupaient beaucoup à transcrire et à relier des livres [1]. Leur maison de Bruxelles commença en 1474 à imprimer des livres, au lieu de les copier [2].

Je n'ai pas parlé des sciences physiques dans le chapitre précédent, parce qu'il y avait peu de chose à en dire, et que j'ai cru devoir éviter de morceler inutilement mon sujet. On sait que l'Europe a plus d'obligations aux Sarrasins, sous ce rapport, que pour toute autre branche de connaissances. Il est vrai qu'eux-mêmes avaient beaucoup emprunté à la Grèce, et beaucoup à l'Inde; mais ce fut par l'intermédiaire de leur langue que ces notions pénétrèrent dans l'Occident. Gerbert fut le premier qui, voyageant en Espagne vers la fin du x[e] siècle, apprit quelque chose des sciences arabes. Une tradition littéraire assez commune lui attribue l'introduction, en Europe, des signes numéraux et de l'arithmétique fondée sur ces signes. Cette opinion a été combattue, puis reproduite de nouveau dans les temps modernes [3]. Il suffira de dire

[1] *Daventria illustrata*, p. 35.

[2] LAMBINET.

[3] Voir ANDRÈS, l'*Archæologia*, t. VIII, et les Encyclopédies Britannique et Métropolitaine, d'une part, contre Gerbert; et MONTUCLA, t. I, p. 502, ainsi que KASTNER, *Geschichte der Mathematik*, t. I, p. 35, et t. II, p. 695, en sa faveur. Ce dernier s'appuie sur un passage bien connu de Guillaume de Malmsbury, qui dit, en parlant de Gerbert : *Abacum certè primus à Saracenis rapiens, regulas dedit, quæ à sudantibus abacistis vix intelliguntur*; sur plusieurs expressions de ses écrits, et sur un manuscrit de sa géométrie, vu et mentionné par Pez, qui le rapporte au XII[e] siècle, et dans lequel on trouve des chiffres arabes. On répond que la phrase de Guillaume de Malmsbury est vague, que les expressions de Gerbert lui-même le sont également, et que les chiffres en question ont pu être introduits par le copiste du manuscrit.

Il est évident que l'emploi des signes numériques ne suppose pas nécessairement la connaissance du système de calcul des Arabes, quoique c'en soit un préliminaire obligé. Des signes ayant quelque ressemblance avec les chiffres arabes, ressemblance même trop forte pour être accidentelle, se rencontrent dans des manuscrits de Boëce, et ont été publiés par Montucla (t. I, planche 2). Dans un manuscrit, on trouve écrits au-dessus de chacun de ces signes des noms qui ne sont ni grecs ni latins, ni arabes, ni d'aucune langue connue. Ces noms singuliers et des

ici qu'un scepticisme fort peu raisonnable a pu seul révoquer en doute l'usage des chiffres arabes dans les calculs au XIII[e] siècle : les preuves positives de leur existence ne sauraient être affaiblies par ce fait notoire, qu'ils n'étaient employés ni dans les actes légaux ni dans les comptes ordinaires ; argument qui s'appliquerait tout aussi bien à des temps comparativement modernes. On trouve ces chiffres, suivant Andrès, dans des manuscrits espagnols du XII[e] siècle, et, toujours d'après lui et d'après Cossali, dans le traité d'arithmétique et d'algèbre de Léonard Fibonacci de Pise, composé en 1202 [1] : ce traité n'a jamais été imprimé. C'est, sans comparaison, le plus ancien témoignage que nous ayons de la connaissance de l'algèbre en Europe ; mais Léonard convient qu'il l'avait apprise chez les Sarrasins. « Cet auteur, dit Hutton, ou plu-« tôt Cossali, dont il emprunte l'opinion, paraît bien au courant « des différentes manières de ramener les équations à la simplicité « de leur forme finale par toutes les méthodes usuelles. » Son algèbre comprend la solution des équations du second degré.

Dans le XIII[e] siècle, nous voyons les chiffres arabes employés dans les tables d'Alphonse X, roi de Castille, qui parurent vers 1252. On dit qu'on les trouve également dans le *Traité de la Sphère* par Jean de Sacro Bosco, composé probablement une vingtaine d'années auparavant ; et il existe un ouvrage en manuscrit, *De Algorismo*, attribué au même auteur, et qui traite expressément ce sujet [2].

formes presque identiques se voient également dans un manuscrit qui mérite attention (n° 343 des mss. d'Arundel, muséum britannique), et qu'on dit avoir appartenu à un couvent de Mayence. Quelques critiques compétents l'ont rapporté au XII[e] siècle, d'autres aux premières années du XIII[e]. L'ouvrage s'annonce comme une introduction à l'art de multiplier et de diviser les nombres : *Quicquid ab abacistis excerpere potui, compendiosè collegi.* L'auteur emploie neuf signes, mais aucun pour dix, ou zéro, de même que dans le manuscrit de Boëce. *Sunt verò integri novem sufficientes ad infinitam multiplicationem, quorum nomina singulis sunt superjecta.* Un des conservateurs du muséum britannique, qui a bien voulu, à ma demande, s'occuper de cette pièce jusqu'alors inconnue dans la controverse, pense que les rudiments de notre numération, pour ne pas dire plus, y sont indiqués, et que l'auteur touche, pour ainsi dire, à notre système actuel, qui consiste dans l'addition du signe représentatif de zéro. L'ignorance où il est de ce signe rend sa méthode de procéder beaucoup plus longue, puisqu'elle ne contient pas le principe de juxta-position pour la totalisation des sommes : mais elle renferme le principe encore plus essentiel d'une augmentation décuple de valeur dans le même chiffre, suivant une série progressive de positions de droite à gauche. Je souhaiterais que cette notice superficielle engageât à publier ce manuscrit, qui est fort court, ou du moins à en donner une plus ample explication.

[1] Montucla, qui a été suivi par plusieurs autres écrivains, place à tort cet ouvrage au commencement du XV[e] siècle.

[2] Il existe au muséum britannique

Algorismus était le mot propre pour le système de chiffres et la méthode de calcul des Arabes. Matthieu Pâris, après nous avoir appris que Jean Basing fit le premier connaître en Angleterre les signes numéraux des Grecs, fait observer que ce système permet de représenter un nombre quelconque par un signe unique, « ce qui n'a pas lieu dans le latin ni dans l'algorithme [1]. » Il est constant qu'en ce qui concerne le grec, cette assertion n'est vraie que pour quelques nombres ; mais il est également évident que ce même passage indique dans l'auteur la connaissance du système de numération auquel on avait donné le nom d'algorithme. Il n'est donc pas douteux que Roger Bacon ait connu ces chiffres : cependant, je crois qu'il n'en a jamais fait mention dans ses écrits ; car un calendrier portant la date de 1292, et qui lui a été attribué par une insigne inadvertance, est déclaré expressément avoir été dressé à Tolède. Nous trouvons dans l'année 1282 le seul chiffre arabe 3 inséré dans un acte public : non seulement c'est le premier exemple incontestable de l'emploi de ces chiffres en Angleterre, mais c'est le seul où on les voie figurer dans une pièce portant un caractère aussi solennel [2]. Cependant, j'ai appris qu'on en avait rencontré dans quelques documents d'une nature privée antérieurs à la fin de ce siècle. Dans le siècle suivant, quoique leur usage ne fût encore rien moins que commun dans la comptabilité, où il ne commença à s'introduire que beaucoup plus tard, on ne saurait douter qu'ils ne fussent parfaitement familiers aux mathématiciens, et on pourrait produire des exemples de leur emploi dans d'autres écrits [3].

plusieurs copies de ce traité. Montucla a dit à tort que cette arithmétique de Sacro Bosco était écrite en vers. Wallis, qui lui a servi d'autorité, nous apprend seulement que quelques vers se trouvent à la suite de l'ouvrage, et il en cite même deux. Ces vers ne sont pas dans les manuscrits que j'ai vus. Je dois ajouter, que l'un d'eux seulement porte le nom de Sacro Bosco, et que ce nom est d'une écriture plus moderne.

[1] *Hic insuper magister Joannes figuras Græcorum numerales, et eorum notitiam et significationes in Angliam portavit, et familiaribus suis declaravit. Per quas figuras etiam literæ repræsentantur. De quibus figuris hoc maximè admirandum, quod unicâ figurâ quilibet numerus repræsentatur; quod non est in latino, vel in algorismo.* (Matt. Paris, A. D. 1252, p. 721.)

[2] *Parliamentary writs*, t. I, p. 232, édité sous la direction de la commission des archives (*Records*), par sir Francis Palgrave. Ce chiffre a probablement été inséré faute d'espace, car il ne reste pas assez de place pour le mot III[um]. On le découvrira assez difficilement, même avec l'aide de ce renvoi.

[3] ANDRÈS, t. II, p. 92, est en somme celui qui expose le mieux le progrès de l'usage des chiffres. Leslie, dans l'Encyclopédie Britannique, a nié leur antiquité en termes trop dogmatiques. L'article de M. Peacock, dans l'Encyclopédie Métropolitaine, est plus savant.

Adelard de Bath, dans le XIIe siècle, traduisit de l'arabe les Éléments d'Euclide, et Campano en donna dans le siècle suivant une autre version. Les premières éditions imprimées sont de cette dernière. Les écrits de Ptolémée furent connus par le même canal; et le traité jadis célèbre de la Sphère, composé vers le commencement du XIIIe siècle, par Jean de Sacro Bosco (Holywood, ou, suivant Leland, Halifax), n'est, dit-on, qu'un abrégé du géomètre d'Alexandrie [1]. Il eut de nombreuses réimpressions et fut même jugé digne d'un commentaire par Clavius. Vers le même temps, Jordan de Namur (Nemorarius) montrait une connaissance remarquable des propriétés des nombres [2]. Peu après, Vitello, Polonais de naissance, exposa le premier les principes de l'optique dans un traité en dix livres, qui a été plusieurs fois imprimé dans le cours du XVIe siècle, et qui indique une connaissance étendue des géomètres grecs et arabes. Montucla a reproché à Vitello de n'avoir fait autre chose que réduire et remanier un ouvrage d'Alhazen sur le même sujet; et Andrès, toujours prévenu en faveur des écrivains arabes, n'a pas manqué de reproduire cette accusation; mais elle a été combattue par l'auteur de l'article *Vitello* dans la *Biographie universelle*, et n'a pu, suivant lui, être mise en avant par une personne qui aurait pris la peine de comparer les deux écrivains. Kastner, qui a donné en allemand une savante histoire des mathématiques, a porté un jugement plus précis. « Vitello, dit-il, a rassemblé avec soin et « avec jugement, autant qu'il était en son pouvoir de le faire, ce « qui avait été connu avant lui: évitant la fatigante prolixité des « Arabes, il est beaucoup plus lisible, plus clair, plus métho- « dique qu'Alhazen; il est entré aussi beaucoup plus avant dans « la science [3]. »

Il paraît difficile de décider si Roger Bacon a droit ou non aux honneurs d'une découverte dans la science: on s'accorde aujourd'hui à reconnaître qu'il n'a décrit aucun instrument analogue au télescope; cependant il s'était livré particulièrement à l'étude de l'optique, et nous lui devons sur ce sujet quelques idées neuves

Montucla est superficiel comme à l'ordinaire. Kastner s'est borné à examiner les titres de Gerbert, qu'il reconnaît; mais il néglige trop les preuves subséquentes.

[1] MONTUCLA, t. I, p. 506; *Biogr. univer.*; KASTNER.

[2] MONTUCLA; KASTNER.

[3] *Gesch. der Mathem.*, t. II, p. 263. Le véritable nom est Vitello, ainsi que l'a remarqué Playfair (*Dissert.* dans l'*Encycl. Brit.*); mais Vitellio est beaucoup plus commun. Kastner est exact, par le soin qu'il a de toujours s'en rapporter aux anciennes éditions.

et importantes. On ne saurait raisonnablement nier qu'il ne connût la puissance d'explosion de la poudre à canon : la simple détonation du nitre en contact avec une substance inflammable, fait qui avait pu être observé accidentellement, ne répond en aucune manière aux expressions qu'il emploie dans un passage souvent cité. Mais il n'y a pas de motif pour douter que les Sarrasins ne connussent déjà la poudre à canon.

L'esprit de Roger Bacon offre un bizarre amalgame : du milieu des témoignages d'une crédulité plus qu'ordinaire dans les superstitions de son temps s'échappent des éclairs qui jettent une sorte de lueur prophétique sur l'avenir de la science et sur les meilleurs principes de la philosophie inductive. Quelques auteurs ont pensé que l'esprit national avait exagéré son mérite [1]. Mais s'il est vrai qu'on lui ait quelquefois attribué des découvertes qu'il n'a fait que constater, on ne peut du moins contester l'originalité de son génie. J'ai fait remarquer ailleurs la ressemblance singulière qui existe entre lui et lord Bacon, ressemblance qui se manifeste non seulement dans le caractère de sa philosophie, mais encore dans plusieurs coïncidences d'expressions. Un écrivain récent, qui n'avait probablement pas lu ce que j'avais écrit, puisqu'il n'y fait point allusion, a développé cette même idée [2] et a accusé nettement lord Bacon d'avoir emprunté beaucoup et d'avoir dissimulé ses obligations. L'*Opus Majus* de Roger Bacon n'a été publié qu'en 1733 ; mais les manuscrits n'étaient pas rares, et Selden eut quelque idée d'imprimer l'ouvrage. Les citations du franciscain et du chancelier, imprimées par M. Forster en colonnes parallèles, présentent quelquefois des ressemblances très curieuses : cependant M. Forster pousse ses rapprochements trop loin ; et bien certainement la fameuse distinction, dans le *Novum Organum*, des quatre espèces d'*Idola* qui égarent le jugement ne correspond pas quant au sens, ainsi qu'il le suppose, avec les causes d'erreur signalées par Roger Bacon.

L'Angleterre, pendant le XIV[e] siècle, ne resta pas en arrière sous le rapport des mathématiques : il n'est même aucun pays de l'Europe qui ait produit, à beaucoup près, autant de mathéma-

[1] De tous les historiens modernes de la littérature, Meiners est le moins favorable à Bacon, à cause de sa superstition et de sa croyance aux sciences occultes. (*Vergleichung der sitten*, t. II, p. 710, et t. III, p. 232.) HEEREN, p. 244, en porte un jugement plus équitable. Il est, je crois, impossible de ne pas reconnaître que la crédulité est un des points de ressemblance qui existent entre lui et son homonyme.

[2] *L'Europe au Moyen Age*, t. IV, p. 300 ; FORSTER, *Mahométisme dévoilé*, t. II, p. 312.

ticiens ; mais leurs ouvrages ont rarement été publiés. Par suite des immenses progrès qu'ont faits les sciences depuis l'invention de l'imprimerie, ces traités imparfaits n'offrent aujourd'hui d'intérêt qu'à la curiosité d'un très petit nombre de lecteurs. C'est ainsi que Richard Suisset, ou Swineshead, auteur d'un livre intitulé *le Calculateur,* dont Cardan parle en termes tels qu'on pourrait les employer à l'égard de lui-même, est à peine connu, si ce n'est de nom, aux historiens de la littérature ; et le livre lui-même, quoique ayant été imprimé une fois, est d'une extrême rareté [1]. Mais le plus éminent de nos géomètres anglais fut Thomas Bradwardin, archevêque de Cautorbéry : il est vrai qu'il doit cette éminence plus encore à sa position et à ses écrits théologiques qu'aux travaux arithmétiques et géométriques qui lui ont donné un rang dans la science. Montucla, avec une négligence dont on rencontre trop d'exemples dans son précieux ouvrage, a placé Bradwardin, qui mourut en 1348, au commencement du XVI[e] siècle, quoique son livre ait été imprimé en 1495 [2].

Il est certain que les phénomènes de l'astronomie physique ne furent jamais négligés : on savait que le calendrier était erroné, et quelques auteurs ont même supposé que Roger Bacon avait deviné la méthode qui fut long-temps après adoptée pour sa réforme. Les Arabes entendaient bien l'astronomie, et leur science pénétra plus ou moins en Europe. L'astrologie, cette superstition favorite de l'Orient et de l'Occident, exerça elle-même une utile influence sur l'observation et la consignation des mouvements planétaires. Et l'alchimie aussi, qui, bien que le mot signifie proprement *chimie*, se bornait en général au mystère que tous cherchaient à pénétrer, celui de la transmutation des métaux, l'alchimie contribua à mettre sur la voie des procédés à l'aide

[1] Le jugement porté sur le livre de Suisset par BRUCKER, qui l'avait vu (t. III, p. 852), ne paraît pas justifier le désir exprimé par Leibnitz qu'il fût réimprimé. C'est un mélange bizarre d'argumentation sur l'arithmétique et la géométrie et de philosophie scolastique. KASTNER (*Geschichte der Mathematik*, t. I, p. 50,) paraît n'avoir pas consulté Brucker, et, comme Montucla, il n'a qu'une idée fort légère de la nature du livre de Suissel. Le soupçon qu'il exprime que Cardan n'avait jamais vu le livre qu'il vante tant, et cela par la raison qu'il appelle l'auteur le Calculateur, tandis que c'est le titre de l'ouvrage même, ce soupçon, dis-je, ne paraît pas fondé. Il est probable que le titre du livre avait été appliqué à l'auteur, ce qui n'a rien d'extraordinaire ; et Cardan n'était pas homme à louer ce qu'il n'avait pas vu.

[2] Vers le milieu du XV[e] siècle, on lisait à Oxford deux livres d'Euclide : on peut considérer ceci comme une preuve que la géométrie n'était pas négligée en Angleterre. (CHURTON, *Vie de Smyth*, p. 151, d'après le registre de l'université.) Le fait est de nature à causer quelque surprise.



desquels on est parvenu à la connaissance réelle des éléments qui entrent dans la composition des corps [1].

L'art de la médecine fut soigneusement cultivé par les Sarrasins d'Orient et par ceux d'Espagne, mais avec peu de cet esprit philosophique qui avait immortalisé l'école grecque. Cependant les écrits de ces maîtres furent traduits en arabe. Les orientalistes, il est vrai, ne sont pas d'accord sur la fidélité de ces traductions : quoi qu'il en soit, ce fut par le même canal que l'Europe reçut sa connaissance de la médecine de l'âme et du corps, d'Hippocrate aussi bien que d'Aristote. Mais les Arabes possédaient eux-mêmes de grandes autorités médicales : Rhasez, Avicenne, Albucazi, jouissaient d'une plus haute influence. Dans les temps modernes, c'est-à-dire depuis la renaissance de la science des Grecs, les théories des Arabes ont été généralement traitées avec un profond dédain. On ne peut cependant disconvenir que la pharmacie ne doive beaucoup à leur expérience, ainsi qu'à leur connaissance des productions de l'Orient. L'école de Salerne, établie dès le XI[e] siècle [2] pour l'étude de la médecine, et d'où sortirent les écrivains les plus remarquables des siècles suivants, adopta la théorie médicale des Arabes; mais les travaux de ces divers auteurs sont aujourd'hui considérés comme grossiers, et de peu d'utilité dans l'état actuel de la science.

Le traité de Mundinus, professeur à Bologne, qui mourut en 1326, fit époque dans l'histoire de l'anatomie. Il est intitulé *Anatome omnium humani corporis interiorum membrorum*. Ce livre avait sur ceux de Galien un grand avantage, celui d'être basé sur l'anatomie réelle du corps humain. On suppose, en effet, que Galien ne fit que disséquer des singes, et jugea de l'espèce humaine par analogie; et, s'il est permis d'élever quelque doute sur l'exactitude littérale du fait, il est au moins certain que Galien avait très peu de pratique de la dissection humaine. Mundinus paraît avoir été plus heureux, sous le rapport des facilités d'étude en ce genre, que ne l'ont été des anatomistes plus modernes, sous l'empire d'un préjugé superstitieux. Son traité servit pendant long-temps de texte dans les universités d'Italie : vers le milieu du

[1] On trouvera dans l'*Histoire de la Chimie* du D[r] Thompson beaucoup de faits instructifs et curieux sur l'alchimie du moyen âge. Il est impossible, dans un ouvrage comme celui-ci, de s'étendre sur chaque sujet; et j'aime mieux donner une référence générale à un ouvrage en réputation et facile à consulter que de chercher moi-même à l'abréger.

[2] Meiners la rapporte au X[e], t. II, p. 413; et Tiraboschi pense qu'elle peut en effet remonter à celle époque. (T. III, p. 317.)

XVI[e] siècle seulement, il fut remplacé par des ouvrages d'anatomistes plus célèbres. Il était enjoint aux professeurs d'anatomie, par les statuts de l'université de Padoue, de se conformer littéralement au texte de Mundinus. Quoi qu'en aient dit certains auteurs, qui ont traité Mundinus comme un copiste de Galien, il est constant, suivant Portal, qu'il a beaucoup de choses qui lui appartiennent. La France eut aussi, pendant le XIV[e] siècle, quelques bons ouvrages sur l'anatomie [1].

Plusieurs livres de la dernière partie du moyen âge, quelquefois d'un volume considérable, servaient de collections d'histoire naturelle, et, en effet, d'encyclopédies de connaissances générales. Les écrits d'Albert-le-Grand appartiennent, en partie, à cette classe d'ouvrages; ils ont été recueillis en vingt et un volumes in-folio par le dominicain Pierre Jammi, et publiés à Lyon en 1651. Après en avoir écarté beaucoup de matière apocryphe, Albert peut encore passer pour l'écrivain du monde le plus fécond. Quelques auteurs le considèrent comme le fondateur de la scolastique; nous le mentionnons seulement ici comme ayant puisé à toutes les sources auxquelles il était possible d'avoir accès, pour former une compilation de toutes les connaissances physiques qui existaient de son temps. Un écrivain contemporain du même genre, qui embrassa encore plus de choses, fut Vincent de Beauvais, auteur du *Speculum naturale, morale, doctrinale et historiale*, composé avant le milieu du XIII[e] siècle. Il est vrai que le *Speculum morale*, qui forme la seconde partie de ce vaste traité en dix volumes in-folio, ordinairement reliés en quatre, ne paroît pas écrit par Vincent de Beauvais; c'est principalement une compilation d'après saint Thomas-d'Aquin et d'autres théologiens de la même époque. La première partie, ou le *Speculum naturale*, suit l'ordre de la création: l'auteur, après avoir débité tout ce qu'il a pu recueillir sur le ciel et la terre, passe aux règnes de la nature, et termine par l'organisation matérielle et intellectuelle de l'homme. Dans la troisième partie sont exposés, sous le titre de *Speculum doctrinale*, tous les arts et toutes les sciences; la quatrième contient une histoire universelle [2]. Les sources de ce grand répertoire de connaissances sont nécessairement très variées. Dans le *Speculum naturale*, la seule partie que j'aie parcourue, les écrits d'Aristote et

[1] TIRABOSCHI, t. V, p. 209-244 : il est très copieux pour un écrivain qui n'appartient point à la science ; PORTAL, *Hist. de l'Anatomie* ; *Biogr. univ.*, MONDINO, CHAULIAC ; EICHHORN, *Gesch. der Litt.*, t. II, p. 416-447.

[2] *Biogr. univ.*, VINCENTIUS BELLOVACENSIS.

particulièrement l'histoire des animaux, ceux de plusieurs autres auteurs anciens, ceux des médecins arabes et de tous les écrivains qui avaient traité les mêmes sujets pendant le moyen âge, sont rassemblés et classés sur un plan vaste et encyclopédique : c'est un travail immense, mais dans lequel on serait tenté d'imaginer aujourd'hui que l'auteur s'est complu, en quelque sorte, à accumuler d'absurdes faussetés. Dans son empressement à entasser ses matériaux, Vincent (et on peut en dire autant de beaucoup d'auteurs plus modernes) ne se donne pas la peine de comprendre ce qu'il copie. Et, dans le fait, il s'en rapportait à d'autres du soin de faire des extraits pour lui, surtout des écrits d'Aristote, leur permettant, ainsi qu'il se le permettait à lui-même, comme il nous l'apprend, d'intervertir l'ordre de l'original, d'en condenser le sens, et d'en aplanir les difficultés [1]. On croira sans peine que ni Vincent de Beauvais ni ses collaborateurs n'étaient à la hauteur de ce travail d'analyse et de transposition. On en trouvera un exemple dans deux passages cités par Andrès, l'un du *Speculum naturale*, et l'autre d'Albert-le-Grand, au même effet : ces deux passages, si l'on se reporte à l'écrivain arabe auquel ils sont empruntés, sont relatifs, sans aucun doute, à la polarité de l'aimant ; mais nos deux compilateurs en ont fait un si étrange galimatias qu'il est évident qu'ils n'ont pas compris le moins du monde ce qu'ils écrivaient. Comme leur langage est, à peu de chose près, le même, il est probable qu'ils auront copié une mauvaise traduction [2].

On peut citer, parmi les compilations du même genre que le *Speculum* de Vincent de Beauvais, quelques ouvrages postérieurs : le *Trésor* de Brunetto Latini, écrit en français vers l'an 1280 ; le *Reductorium, Repertorium, et Dictionarium morale* de Berchorius ou Berchoire, moine qui mourut à Paris en 1362 [3], et un Traité de Barthélemy Glanvil, *De Proprietatibus rerum*, composé peu après cette époque. Lisant tout ce qu'ils pouvaient

[1] *A quibusdam fratribus excerpta susceperam ; non eodem penitùs verborum schemate, quo in originalibus suis jaceat, sed ordine plerumquè transposito, non nunquam etiam mutatâ perpaululùm ipsorum verborum formâ, manente tamen auctoris sententiâ ; prout ipsa vel prolixitatis abbreviandæ vel multitudinis in unam colligendæ, vel etiam obscuritatis explanandæ necessitas exigebat.*

[2] ANDRÈS, t. II, p. 112. Voir aussi t. XIII, p. 141.

[3] Cet ouvrage, suivant DE SADE (*Vie de Pétrarque*, t. III, p. 550), contient quelques bonnes choses noyées dans un fatras d'extravagances. Je ne l'ai jamais vu.

trouver, faisant des extraits de tout ce qu'ils lisaient, coordonnant ces extraits sous quelque classification naturelle ou, faute de mieux, alphabétique, ces hommes laborieux rendaient au monde le fruit de leurs études, sans avoir ajouté beaucoup à la valeur des matériaux dont ils avaient fait usage, mais quelquefois avec une amélioration, un avantage sensible dans la disposition de ces mêmes matériaux. Ceci, toutefois, dépendait de leur talent aussi-bien que de leur travail; et dans la période du moyen âge, le défaut de capacité suffisante pour discerner la vérité probable restreignait beaucoup l'utilité de ces compilations.

C'est un point qui paraît être reconnu par les meilleurs critiques, que dans le grand nombre de romances ou ballades espagnoles qui nous restent, et qui sont fondées sur l'histoire ou la légende, il en est très peu qui soient d'une époque antérieure au xve siècle. On peut en excepter une qui porte le nom de Don Juan Manuel, mort en 1364 [1]. La plupart doivent être placées encore plus bas. Sanchez n'en a compris aucune dans sa collection de poésies espagnoles, qui, d'après son titre, se trouve renfermée dans cette période : il a pourtant cité un ou deux fragments qu'il paraît disposé à rapporter au xive siècle [2]. Cependant quelques auteurs ont pensé, peut-être avec peu de fondement, que plusieurs pièces faisant partie des collections générales de romances auraient été arrangées en style moderne d'après des lais plus anciens. Toutes ces romances ont un caractère éminemment chevaleresque : courage héroïque, honneur sans tache, orgueil généreux, amour fidèle, loyal dévouement, en un mot tous les sentiments sympathiques à cette grande institution, étaient reproduits dans la poésie castillane, non seulement avec leur énergie véritable, mais quelquefois avec une extravagance hyperbolique à laquelle se prêtait le goût public, et qui continua pendant long-temps de gâter la littérature nationale. La ballade du *conde de Alarcos* (comte d'Alarcos), qu'on trouvera dans Bou-

[1] Le prince don Juan Manuel, descendant de Ferdinand III, était l'homme d'Espagne le plus accompli de son temps. Un des plus anciens spécimens de prose castillane, *el Conde Lucanor* (le comte Lucanor), lui assigne un rang éminent dans la littérature de son pays. C'est une fiction morale, dans laquelle, selon l'usage des romanciers, se trouvent entrelacées beaucoup d'autres fables. « On y reconnait partout, dit Bouterwek, l'homme « du grand monde, qui a bien vu et « bien observé la nature humaine. »

[2] Dans le commencement même du xve siècle, le marquis de Santillana écrivit une courte lettre sur l'état de la poésie espagnole de son temps. Sanchez a publié cette lettre avec de longues et précieuses notes.

terwek ou dans Sismondi, et qui paraît être une des plus anciennes, peut suffire comme échantillon [1].

Une simplicité grossière, une versification rhythmique et peu harmonieuse, caractérisent la vieille poésie espagnole (celle qu'a publiée Sanchez) : on y rencontre aussi parfois du nerf et de la verve, notamment dans l'ancien poëme du Cid, composé probablement avant le milieu du XII[e] siècle. Cette poésie est écrite sur cette mesure alexandrine irrégulière qui, ainsi qu'on l'a fait observer, dérivait du pentamètre latin. Elle fut remplacée dans le XV[e] siècle par ce qu'on appela *versos de arte mayor* : c'était une mesure dactylique, composée ordinairement de onze syllabes, avec l'accent sur la première, la quatrième, la septième et la dixième; mais on admettait de fréquentes licences, et notamment l'addition d'une syllabe brève au commencement du vers. Cependant le mètre qu'on employait de préférence dans les chansons lyriques et dans les romances était la *redondilla* : le type de ce mètre était un vers composé de quatre trochées; mais de deux en deux vers alternativement, ou à la fin d'un certain nombre de vers, la dernière syllabe était supprimée, de sorte que la chute de ce dernier vers avait lieu sur une longue. Par ce moyen un poëme était quelquefois divisé en petites stances, sur la terminaison desquelles l'oreille ne pouvait se méprendre. Lorsque les vers de huit et de sept syllabes alternent, nous retrouvons sous cette forme un mètre anglais qui nous est trop familier pour qu'il soit nécessaire d'en donner des exemples. Bouterwek a supposé que cette disposition alternative, qui en définitive n'est autre chose que le vers trochaïque de la poésie grecque et latine, s'était conservée en Espagne par la tradition des chansons des soldats romains. Mais il paraîtrait, d'après quelques vers arabes qu'il cite en caractères ordinaires, que les Sarrasins avaient le vers de quatre trochées, vers agréable à l'oreille dans toutes les langues où la distinction des syllabes, sous le rapport de la durée et de

[1] BOUTERWEK, *Histoire de la Poésie espagnole et portugaise*, t. I, p. 55; voir aussi SISMONDI, *Littérature du Midi*, t. III, pour la romance du *conde de Alarcos*.

Sismondi rapporte celle pièce au XIV[e] siècle; mais peut-être n'y a-t-il pas de bonne raison à l'appui de celte opinion. Cependant je trouve dans le *Cancionero general* une *romance viejo*, qui commence par deux vers du *Conde de Alarcos* : là, du reste, se borne la ressemblance. C'était une chose assez commune que de bâtir des romances sur d'anciennes pièces du même genre, dont on prenait seulement les premiers vers; on en trouve plusieurs autres exemples dans celles du *Cancionero*, qui ne sont pas très nombreuses.

l'accentuation, est fortement marquée. On ne peut s'empêcher de reconnaître la vivacité et la grâce de cette mesure, lorsqu'elle est accompagnée par une simple mélodie. En général, pour bien juger la poésie légère des peuples méridionaux, il ne faut pas perdre de vue ses rapports avec un art qui lui tient de près. Elle n'a pas été écrite pour les yeux, mais pour l'oreille; elle est destinée à être chantée, à se marier aux accords de la lyre ou aux sons de la guitare. La musique n'est nullement incompatible avec la poésie de raisonnement ou avec la poésie descriptive; mais elle exclut beaucoup de formes que l'une et l'autre pourraient prendre, et elle exige une rapidité en même temps qu'une intensité de perception que le langage ne comporte pas toujours. Aussi la poésie destinée à l'accompagnement musical est-elle quelquefois traitée avec une injuste rigueur par les critiques, qui lui demandent ce qu'elle ne prétend pas, ce qu'elle ne peut pas prétendre donner: toujours est-il vrai que, du moment où elle ne peut pas disposer de toutes les ressources de la langue métrique, ce ne saurait être une poésie de premier ordre.

L'idiome castillan est riche en rimes parfaites. Mais dans leurs poésies légères, les Espagnols se contentaient souvent des *assonances*, c'est-à-dire de la correspondance de syllabes finales dans lesquelles la voyelle seule était la même, mais associée à des consonnes différentes, comme dans les mots *duro* et *humo*, *boca* et *cosa*. Ces *assonances* étaient souvent entremêlées de rimes parfaites, ou consonnantes. Il n'est pas douteux que les assonances en elles-mêmes, quelque peu satisfaisantes qu'elles puissent nous paraître au premier abord et en raison de nos préjugés, ne continssent un principe musical, et ne dussent bientôt plaire à l'oreille et devenir un besoin pour elle. On peut les comparer à l'allitération, si commune dans la poésie du Nord, et qui constitue à peu près toute la régularité de quelques uns de nos plus anciens poëmes. Mais quoique les assonances semblent dénoter une versification grossière et l'enfance de l'art, il est à remarquer qu'elles appartiennent principalement à la période la moins ancienne de la poésie lyrique de la langue castillane, et que les rimes consonnantes, souvent avec le retour de la même syllabe; sont considérées, si je ne me trompe, comme une présomption de l'antiquité d'une romance [1].

Bouterwek a ingénieusement remarqué dans un genre de

[1] BOUTERWEK, *Introduction*; VELASQUEZ, dans la traduction allemande de DIEZE, p. 288. L'assonance est particulière aux Espagnols.



composition en grande faveur chez les Espagnols, la *glosa*, une analogie entre la poésie et la musique, qui s'étend au-delà des simples lois du son. Ce genre de poésie consistait à prendre quelques vers, ordinairement simples et bien connus, et à les *gloser*, ou paraphraser, dans une suite de stances, avec autant de variété et d'originalité que le permettait le talent du poète, mais toujours de telle façon que la pensée première se reproduisît dans chaque stance, comme le motif d'un air dans toutes ses variations. On s'arrangeait souvent pour que les mots les plus saillants des vers glosés revinssent séparément dans le cours de chaque couplet. Les deux arts ne comportant pas d'analogie parfaite, on doit considérer ce rapprochement comme général; car il fallait que chaque stance fût tournée de manière à se terminer par les vers, ou par une portion des vers qui formaient le sujet de la glose [1]. On ne trouve, je crois, hors de la Péninsule, aucune trace de ces compositions artificielles, quoique sans doute fort agréables à cette époque [2] : mais on peut dire, dans un sens général, que toute poésie lyrique dans laquelle se reproduit un refrain ou la répétition d'une sorte de thème, a dû être originairement fondée sur le même principe, développé avec moins d'art et de science musicale. Le refrain d'une chanson n'est plus qu'une niaiserie, du moment où la pensée qu'il exprime ne domine pas dans toute la pièce.

Le Cancionero general, collection de poésies espagnoles composées depuis l'âge de Juan de la Mena, vers le commencement du XVe siècle, jusqu'à l'époque de sa publication par Castillo en 1517, contient, suivant Bouterwek, les œuvres de cent trente-six poëtes; j'en ai compté cent trente-neuf dans l'édition de 1520. Il y a en outre beaucoup de pièces anonymes. Le volume se compose de deux cent trois feuillets, et renferme des compositions de Villena, de Santillana, et des autres poètes de l'époque de Jean II, indépendamment de ceux d'une date moins ancienne. J'y trouve aussi le nom de don Juan Manuel : s'il s'agit du célèbre auteur du *Conde Lucanor*, il doit appartenir au XIVe siècle, bien que la préface de Castillo semble limiter sa collection à l'époque de Mena. Un petit nombre seulement de ces pièces sont des chansons d'amour proprement dites (*canciones*); mais l'amour est le sen-

[1] BOUTERWEK, p. 118.

[2] On les trouve sous le nom de *grosas* dans le *Cancioneiro general* de Resende; et, ainsi que je l'ai déjà fait observer, il paraît y avoir quelque chose qui en approche beaucoup dans la collection portugaise plus ancienne du XIIIe siècle.

timent qui domine dans la plus grande portion. On trouve dans cette collection plusieurs romances : l'une d'elles est mauresque, et peut-être antérieure à la conquête de Grenade ; mais ce ne fut que long-temps après que les romanciers espagnols prirent l'habitude d'emprunter aux mœurs mauresques une partie du charme de leurs fictions. Ces romances, comme dans l'exemple cité, étaient quelquefois glosées, la simplicité du vieux style se prêtant facilement à l'expansion du sentiment. Quelques pièces portent le titre de romances, et ne contiennent pas de récit : telles sont *la Rosa fresca* et *la Fonte frida*, qu'on trouvera l'une et l'autre dans Bouterwek et dans Sismondi.

« Les poésies tendres ou galantes, dit Bouterwek, forment sans contredit la portion la plus considérable des vieux *cancioneros* espagnols. Il faudrait, pour les lire en entier, être possédé d'une grande passion pour ce genre de composition ; car on ne saurait imaginer rien de plus monotone. Tourner une idée sous toutes ses faces, l'étendre, la passer à la filière, et ne la quitter qu'après avoir épuisé toutes les formes du langage, était, dans l'opinion des poètes érotiques de ce temps, la seule manière d'exprimer la vérité et la sincérité de leurs effusions sentimentales. On est forcé, lorsqu'on veut connaître les *redondillas* espagnoles, de subir cette loquacité, qui est un vice héréditaire du *canzone* italien ; mais on y chercherait en vain l'élégance italienne. Les auteurs, en cherchant à jeter quelque variété dans ce genre monotone, se sont abandonnés, plus encore que les Italiens, à la manie des pointes et des jeux de mots ; mais ils ont cherché aussi à donner un caractère plus sérieux et plus emphatique à leurs compositions. Les poésies amoureuses des Espagnols ont, en général, toute la pauvreté d'idées des compositions des troubadours ; mais elles mêlent à la naïveté de ces dernières la pompe du style national dans toute son énergie. Cette ressemblance avec les chants des troubadours ne fut cependant pas le résultat de l'imitation, mais bien du même goût romanesque qui, à cette époque et pendant plusieurs des siècles précédents, s'était répandu sur toute l'Europe méridionale. Depuis l'époque de Pétrarque, ce genre de poésie avait été élevé en Italie à une perfection classique. Mais les poètes érotiques d'Espagne au xve siècle n'étaient pas encore arrivés à ce même degré de l'art ; et leur style, comme leur caractère, avait plus de force que de délicatesse. Les soupirs langoureux des Italiens devenaient des cris en Espagne. Les chants d'amour des Espagnols ne respirent que les transports de

la passion, ne peignent que le désespoir, ou l'extase violente. Le tableau sans cesse reproduit de la lutte entre la raison et la passion est un des caractères particuliers de ces poëmes. Les Italiens n'attachaient pas autant d'importance au triomphe de la raison. L'Espagnol, au contraire, retranché dans son rigorisme, a voulu mettre de la sagesse jusque dans sa folie. Mais cette affectation de sagesse en lieu inopportun donne souvent une dureté antipoétique aux compositions lyriques de l'Espagne, malgré toute la douceur de leur mélodie [1]. »

Ce fut sous Jean II, roi de Castille depuis 1407 jusqu'en 1454, que commença cet âge d'or de la poésie lyrique [2]. Une époque de paix et d'ordre, un gouvernement monarchique convenablement limité et qui n'était plus à la merci de quelques familles puissantes, un souverain vertueux, un ministre trop hautain et trop ambitieux, mais capable et résolu, offraient des encouragements à ce genre de poésie légère et amoureuse, dont un état de bien-être peut seul permettre aux hommes de goûter les charmes. Le Portugal fut, pendant tout le cours de ce siècle, dans une situation aussi florissante que la Castille pendant ce seul règne : mais nous parlerons plus tard de sa poésie lyrique, parce qu'elle paraît appartenir en grande partie à des temps plus modernes. A la cour de Jean II se trouvaient trois hommes dont les noms occupent un rang distingué dans les vieilles annales de la poésie espagnole, les marquis de Villena et de Santillana, et Juan de Mena. Mais, si l'on excepte leur zèle pour la cause des lettres au milieu des dissipations d'une cour, on ne saurait les mettre en parallèle avec quelques uns des obscurs poètes à qui nous devons les romans de chevalerie. Le désir, au contraire, de faire parade d'un savoir inutile, et d'étonner le vulgaire par une apparence de profondeur, ce défaut qui a été si souvent le fléau de la poésie, les a jetés dans

[1] T. I, p. 109.

[2] Velasquez, p. 165, 447 (dans Dieze), fait mention d'un recueil qui a échappé à Bouterwek : c'est un *Cancionero* plus ancien que celui de Castillo, compilé sous le règne de Jean II, par Juan Alfonso de Baena, et qui jusqu'à présent n'a pas été publié, ou du moins ne l'avait pas été à l'époque où il écrivait. On pourrait supposer d'après son titre, *Cancionero di poetas antiguos*, qu'il contient quelques pièces antérieures à l'an 1400. Il est très douteux cependant qu'il s'en trouve un grand nombre qui remontent beaucoup plus haut. Je n'y vois pas le nom de don Juan Manuel, qu'on rencontre dans le *Cancionero* de Castillo. Une copie de ce *Cancionero* manuscrit de Baena faisait partie de la vente des manuscrits de M. Heber (1836), et a été achetée 120 livres sterling (3,000 fr.) par le roi de France.

des détails prosaïques et fastidieux, et dans une recherche prétentieuse [1].

Charles, duc d'Orléans, long-temps prisonnier en Angleterre après la bataille d'Azincourt, fut le premier qui donna du poli et de l'élégance à la poésie française. Dans un siècle plus éclairé, ce prince eût été, suivant l'opinion de Goujet, au rang des plus grands poètes de la France [2]. A l'exception de quelques allégories dans le goût de son temps, il se borna au genre de poésies qu'on appelle rondeaux, et à de petites pièces galantes et sans prétentions, qui ont du moins le mérite de tenir le peu qu'elles promettent. Les tours faciles de pensée, la gracieuse simplicité de style, qui font le mérite de ces compositions, semblent se présenter naturellement au duc d'Orléans. Sans posséder la verve que Clément Marot déploya long-temps après, il a le ton beaucoup plus distingué; et il eût été de tout temps, sinon un grand poète, ainsi que Goujet se plaît à le supposer, au moins l'orgueil et l'ornement d'une cour [3].

La langue anglaise s'épurait lentement, et commençait à devenir d'un usage général. L'introduction forcée de mots français par Chaucer (qui, du reste, ne fit guère que suivre en cela l'exemple de tous ses prédécesseurs, qui avaient traduit la poésie de nos voisins), les âpres latinismes qu'on vit paraître bientôt après, toute cette néologie que nous traitons quelquefois de pédantisme, ont donné à l'anglais une richesse et une variété qu'aucune autre langue peut-être ne possède; mais il n'y avait encore ni pensée ni connaissances suffisantes pour en exploiter les trésors. Après la mort de Chaucer, en 1400, nos annales littéraires présentent une longue et triste lacune. La poésie de Hoccleve est pitoyable; elle est pédantesque, et totalement dépourvue de grâce et de vigueur [4]. Lydgate, moine de Bury, qui vécut vers la même époque, a incontestablement plus de titres à notre estime. Versifica-

[1] BOUTERWEK, p. 78.

[2] GOUJET, *Bibliothèque Française*, t. IX, p. 233.

[3] Le petit vaudeville très léger que nous allons citer donnera une idée du style facile du duc d'Orléans. Il est curieux d'observer combien peu la manière de la poésie française, dans ce genre de composition, a changé depuis le XV[e] siècle.

Petit mercier, petit panier :
Pourtant si je n'ai marchandize
Qui soit du tout à votre guise
Ne blâmez pour ce mon mestier;
Je gagne denier à denier;
C'est loin du trésor de Venise.

Petit mercier, petit panier,
Et tandis qu'il est jour ouvrier,
Le temps perds, quand à vous devise;
Je vais parfaire mon emprise,
Et parmi les rues crier :
Petit mercier, petit panier.

(*Recueil des anciens Poètes français*, t. II, p. 196.)

[4] WARTON, t. II, p. 348.

teur facile, il servit à rendre la poésie familière aux masses, et il peut quelquefois plaire au petit nombre. Gray, autorité d'un grand poids, parle plus favorablement de Lydgate que Warton et Ellis, ou même que la physionomie générale de sa poésie ne disposerait la plupart des lecteurs à le faire[1]; mais les grands poëtes ont souvent le talent de discerner, et la loyauté de reconnaître, les beautés cachées sous l'insipide verbiage de leurs plus humbles confrères. Lydgate, probablement inférieur à Gower sous le rapport de la capacité générale, possède à un plus haut degré les qualités secondaires du poète; ses vers ont quelquefois plus de verve, plus de gaieté, et il décrit avec une précision plus minutieuse. Mais généralement sa prolixité dégénère en faiblesse et produit l'ennui; l'attention se lasse de ces histoires de Thèbes et de Troie, bonnes pour des écoliers; et Lydgate manquait du tact nécessaire pour choisir et condenser les récits en prose auxquels il empruntait ordinairement ses sujets. Il est vraisemblable qu'il aurait mieux réussi dans la peinture satirique des mœurs de son temps, sujet bien plus intéressant pour nous que la destinée des princes. Le *King's Quair*, de Jacques Iᵉʳ d'Écosse, est une longue allégorie, qui ne manque ni de poli, ni d'imagination, mais qui n'est pas exempte non plus de l'ennui qui s'attache ordinairement à ces sortes de productions. On ne sait pas au juste si c'est lui ou l'un de ses successeurs, Jacques V, qui est l'auteur d'un poëme comique remarquable par sa vivacité, et intitulé: *Christ's Kirk o' the Green*: le style en est tellement provincial qu'il est impossible à un Anglais d'en tirer aucune conjecture sur son antiquité. Il s'écarte beaucoup plus de notre langue que le *King's Quair*. Tout ce qui pourrait être cité du reste comme digne d'éloge est anonyme ou d'une date incertaine. Les ballades des ménestrels du Nord remontent probablement au-delà du xvᵉ siècle: mais aucune de celles qui nous restent ne saurait être rapportée avec beaucoup de vraisemblance à une époque antérieure à 1440[2].

[1] WARTON, t. II, p. 371-407; *Œuvres de Gray*, par MATHIAS, t. II, p. 55-73. Ces remarques sur Lydgate montrent ce qu'eût été l'histoire de la poésie anglaise entre les mains de Gray, sous le rapport de la saine et loyale critique.

[2] *Chevy Chase* paraît être la plus ancienne de ces ballades qui ait été conservée. Elle a pu être écrite lorsque Henri VI était sur le trône, quoiqu'un critique récent ait cherché à la rapporter au règne de Henri VIII. (BRYDGES, *Bibliographie Britannique*, t. IV, p. 97.) Le style en est souvent plein de feu, comme celui des anciens chants guerriers, et bien au-dessus de la manière faible, quoique naturelle et touchante, des ballades d'une époque plus moderne. Une des singularités les plus

Nous venons d'indiquer les formes générales de la littérature européenne telle qu'elle existait au moyen âge et dans les quarante premières années du xve siècle. Le résultat de cet examen doit être de nous convaincre des immenses obligations que nous avons à l'Italie pour avoir ressuscité la littérature classique. Il est impossible de dire quels auraient pu être les progrès intellectuels de l'Europe si elle n'était jamais remontée aux sources du génie grec et romain : assurément, il n'y avait rien dans le xive et le xve siècle qui offrît la perspective d'une bien riche moisson. On trouverait difficilement dans les temps modernes un homme de haute réputation qui n'ait recueilli, directement ou par l'intermédiaire d'autres écrivains, quelque fruit de la renaissance de la littérature ancienne; et nous avons de puissants motifs pour douter qu'il en eût jamais été ainsi, sans les Italiens de cette époque. Les auteurs qui ont occasion de parler de la littérature du moyen âge se servent assez négligemment de la métaphore banale de ténèbres, de crépuscule et de lumière, qui présente à l'esprit l'idée d'une progression continue, dans laquelle la science, assimilée au soleil, aurait dissipé les ombres de la barbarie. Une étude plus approfondie nous amènera facilement à reconnaître que cette image manque de justesse, et que l'Europe, prise en masse, loin d'être parvenue au commencement du xve siècle à un plus haut degré de science que celui où elle était deux cents ans auparavant, avait rétrogradé sous plusieurs rapports, et ne donnait que peu de signes d'une tendance à regagner le terrain qu'elle avait perdu. Rien, en effet, dans l'histoire passée du genre humain, ne nous garantit qu'aucun peuple suivra jamais une marche uniformément progressive dans les sciences, les arts et les lettres; et, quel que soit le langage de convention à cet égard, je ne vois pas que nous soyons en droit d'attendre beaucoup plus de l'ensemble du monde civilisé.

Avant de passer à une histoire plus détaillée et assujettie à un ordre plus chronologique, disons un mot de l'influence de quelques uns des sentiments et des idées dominantes qui formaient l'esprit public à la fin de la période du moyen âge.

Dans les premiers essais de la poésie européenne, de cet art

remarquables de ce chant célèbre, c'est qu'il raconte un événement entièrement fictif, avec toutes particularités historiques, et des noms réels. Il est donc à présumer qu'il ne fut pas composé à une époque où beaucoup de personnes se rappelaient encore les jours de Henri IV, sous lequel l'action est supposée avoir eu lieu.

cultivé avec amour par tant de peuples, nous remarquons de prime abord quelques traits caractéristiques et frappants : ces traits, qui la distinguent des œuvres de l'antiquité, appartiennent à des changements sociaux qu'il faut prendre soigneusement en considération. Les principes du goût dans les ouvrages d'imagination et de sentiment, ces principes fixés à Rome et dans la Grèce par une critique savante et difficile, s'effacèrent nécessairement au milieu de l'oubli complet de cette littérature à laquelle ils avaient été appliqués. Du moment où la langue latine ne fut plus intelligible que pour un petit nombre de privilégiés, elle cessa d'être appropriée à l'expression du sentiment populaire, et laissa un vide que les langues naissantes ne pouvaient encore remplir. Telle fut peut-être la cause de cette espèce de paralysie des facultés inventives que nous avons signalée dans le chapitre précédent, et qui ne nous laisse voir, pendant plusieurs siècles, aucune trace de leur vigoureux exercice.

Cependant cinq à six langues nouvelles, sans compter l'ancien allemand, acquéraient par degrés assez d'abondance et de souplesse pour rendre la pensée et le sentiment avec plus de précision et de force ; la mesure et la rime donnaient une forme à la poésie ; à côté de cette latinité décrépite, qui étalait, avec plus de solennité que de grâce, son manteau usé par le temps, une nouvelle littérature européenne s'élançait, vive, brillante, et dans la fraîcheur de ses atours. Mais au commencement du xv[e] siècle, la renaissance de la littérature ancienne chez les Italiens parut devoir changer encore la face des choses, et menaça de ramener, en matière de goût, des principes dont l'application eût été très désavantageuse à la nouvelle Europe. On ne tarda pas à comprendre, sinon à reconnaître expressément, que ces productions qui, depuis quelques siècles, avaient fait les délices de l'Europe, reposaient sur des sentiments favoris, sur des opinions populaires, mais étrangères, du moins dans leurs formes, au véritable esprit de l'antiquité. Là commence, on peut le dire, la rivalité de deux écoles de critique, désignées de nos jours sous les noms de *classique* et *romantique ;* dénominations qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mais qui s'appliquent peut-être mieux à la période dont nous nous occupons en ce moment qu'au xix[e] siècle.

La guerre est un thème ordinaire de fiction, et la peinture des mœurs guerrières a toujours été un sujet de prédilection pour les poëtes. Mais l'esprit de la chevalerie, nourri par les lois de la tenure féodale et de la monarchie limitée, par les règles de l'hon-

neur, de la courtoisie et de la galanterie, par des cérémonies spéciales et des spectacles d'apparat, avait peut-être altéré, par des modifications en quelque sorte artificielles, cette généreuse audace qui forme toujours le fond du caractère du guerrier. Il faut avouer que les âges héroïques de la Grèce offraient une source de fictions qui ressemblaient assez à celles des romans; que Persée, Thésée, Hercule, correspondent assez bien aux chevaliers errants, et que beaucoup de récits poétiques de l'antiquité sont écrits dans le style même d'Amadis ou d'Arioste. Mais, après tout, les créations de ce genre ne forment pas une portion considérable de ce que nous appelons la poésie *classique* : elles suffisent néanmoins pour faire voir que ce mot, opposé à *romantisme*, ne doit pas être entendu comme comprenant tout ce que l'antiquité nous a légué. Rien ne pouvait être plus éloigné du ton particulier de la chevalerie que la Grèce républicaine, ou Rome à une époque quelconque.

Le goût populaire avait encore été essentiellement modifié par des changements dans les rapports sociaux qui avaient eu pour effet de le façonner à une politesse plus étudiée et plus pointilleuse, mais surtout par les hommages rendus au beau sexe, en vertu des lois modernes de la galanterie. L'amour, chez les anciens poètes, est souvent tendre, quelquefois vertueux, mais jamais accompagné d'un sentiment de déférence ou d'infériorité. Cette élévation de la femme par la soumission volontaire du sexe le plus fort, ce fait remarquable dans l'histoire philosophique de l'Europe, n'a peut-être pas encore été développée d'une manière convenable. Ce n'est point, ainsi qu'on l'a quelquefois prétendu, dans les mœurs teutoniques qu'il faut chercher son origine, ou du moins elle n'en dériverait que très partiellement. Les chants d'amour et les romans de l'Arabie, où d'autres ont cru trouver son berceau, déploient sans doute beaucoup de cette adoration exaltée qui distingue le langage de la poésie plus moderne, et ont pu, jusqu'à un certain point, servir de modèles aux troubadours provençaux; mais ce style s'accorde mieux avec le caractère hyperbolique des productions de l'imagination orientale qu'avec un état de mœurs où le partage ordinaire des femmes est la réclusion, sinon l'esclavage. Le récent éditeur de Warton a cru pouvoir dire que « ce respect, cette adoration de la femme, qui sont descendus jusqu'à nous, sont un des bienfaits du christianisme [1]. »

[1] Préface, p. 123.

Mais, en attendant qu'il nous soit démontré que la religion chrétienne établit quelque part un semblable principe, nous persisterons à chercher son origine dans un âge moins reculé.

Sans prétendre rejeter l'influence de ces circonstances collatérales et préparatoires, il est permis d'attribuer une efficacité plus directe aux dispositions favorables des dernières lois romaines, ainsi qu'aux coutumes des peuples du Nord, en ce qui concernait la dévolution des immeubles aux femmes par voie d'héritage ou par douaire; au respect que le clergé leur témoignait (sujet qui comporterait quelques développements); mais par-dessus tout à la brillante oisiveté d'une noblesse qui consumait dans les plaisirs des fêtes les rares loisirs de la paix. S'il est un pays où, pour la première fois, les charmes de la beauté rehaussés par l'éclat de la naissance purent prêter leur grâce au banquet ou donner de la splendeur au tournoi; — un pays où les entraves importunes de la jalousie aient été complétement abolies, et la simplicité plus grossière, quoique souvent plus vertueuse, d'un âge moins poli remplacée par les artifices d'une séduction plus délicate dans ses formes; — où l'intempérance, la rudesse des mœurs, se soient modifiées d'une manière sensible sous l'influence du climat ou d'une civilisation plus hâtive; — c'est là, quel que soit ce pays, qu'il faut chercher le point de départ de cette grande révolution sociale.

C'est dans le midi de la France, et, selon toute probabilité, pas plus tard que la fin du x[e] siècle [1], que la galanterie, en prenant toujours ce mot dans le sens d'un hommage général rendu au beau sexe, d'une respectueuse déférence à l'égard de la femme, déférence indépendante de tout attachement personnel, paraît

[1] Il serait absurde de vouloir assigner une date exacte à ce qui, par sa nature même, ne peut être que graduel. J'ai quelque idée que l'on pourrait trouver dans le midi de l'Europe, antérieurement au x[e] siècle, des preuves du respect porté au beau sexe, mais bien entendu sans tous les raffinements de la chevalerie; il faudrait faire, pour cela, d'assez longues recherches.

Un passage, souvent cité, de Radulphus Glaber, sur les manières, selon lui molles et affectées, des nobles du Midi qui faisaient partie de la suite de Constance, fille du comte de Toulouse, lorsqu'elle vint épouser Robert, roi de France, en 999, indique que la rudesse du caractère teutonique, et peut-être aussi quelques unes de ses vertus, avaient cédé aux arts et aux plaisirs de la paix. *Franci ad bella, Provinciales ad victualia*, passa en quelque sorte en proverbe. (Eichhorn, *Allg. Gesch.*, t. I, *Append.*, p. 73.). Il n'est pas facile de retrouver l'histoire sociale des x[e] et xi[e] siècles. Nous sommes obligés de former notre opinion d'après des probabilités fondées sur des passages isolés, et sur le ton général de l'histoire civile. Le royaume d'Arles était plus tranquille que le reste de la France.

avoir commencé à devenir un élément appréciable des mœurs européennes : elle n'était nullement en harmonie avec les mœurs à demi sauvages des Franks carlovingiens ni des Anglo-Saxons. On en trouve peu de traces, et même aucune à ma connaissance, dans le poëme de Beowulf, ni dans les plus anciens fragments teutoniques, ni dans le *Nibelungen Lied*[1] : l'amour peut s'y montrer comme une passion naturelle, mais non pas comme une idolâtrie de convention. Si, d'un autre côté, on jette les yeux sur les histoires de la cour d'Arthur, que Geoffroi de Monmouth donna au monde vers l'an 1128, on voit la galanterie complétement développée dans les idées comme dans les mœurs du nord de la France. Quelque opinion que l'on puisse avoir du fondement de ce fameux roman, quelques traditions que Geoffroi ait pu d'ailleurs emprunter aux légendes de Galles ou de la Bretagne, il est tout-à-fait impossible de croire qu'il n'ait été qu'un traducteur fidèle[2]. Indépendamment des allusions nombreuses à Henri I[er] d'Angleterre et à l'histoire de son temps, allusions qui ont été signalées par M. Turner et par d'autres critiques, la galanterie chevaleresque, le seul point qui nous occupe en ce moment, ne peut avoir été un des traits caractéristiques de peuples aussi grossiers que les Gallois et les Armoricains. Geoffroi nous offre, pour ainsi dire, le plus ancien témoignage que nous ayons de ces mœurs; et c'est là le principal mérite de ses fables. Il est présumable que les croisades contribuèrent puissamment à répandre dans l'aristocratie européenne cette uniformité de courtoisie conventionnelle qui est encore aujourd'hui l'élément le plus ordinaire du *gentleman;* mais il est possible aussi qu'elle eût déjà commencé depuis quelque temps à user peu à peu les aspérités les plus saillantes des différents caractères nationaux.

La condition et les idées d'un peuple impriment un cachet à

[1] *Von eigentlicher Galanterie ist in dem Nibelungen Lied wenig zufinden, von Christlichen mysticismus fast gar nichts.* (BOUTERWEK, t. IX, p. 147.) Je ferai observer que toutes les autres autorités, Weber, Price, Turner, Eichhorn, viennent à l'appui de ce que j'ai avancé dans le texte sur l'absence de galanterie dans la vieille poésie teutonique. Le dernier de ces critiques énumère les fréquents enlèvements rapportés dans l'histoire teutonique et scandinave, et en tire une conséquence assez plaisante en faveur du manque d'égards envers le beau sexe. (*Allg. Gesch.*, t. 1, p. 37; *Append.*, p. 37.)

[2] Voir, dans l'*Histoire d'Angleterre* par TURNER, t. IV, p. 256-269, deux dissertations sur les histoires romanesques de Turpin et de Geoffroi : le rapport qui existe entre ces deux ouvrages et les motifs qui ont présidé à la composition de chacun d'eux y paraissent démontrés d'une manière irréfragable.

sa littérature; et cette littérature, à son tour, réagit puissamment sur l'esprit national auquel elle a emprunté son type distinctif, et lui donne, en quelque sorte, une nouvelle forme. Cette observation s'applique d'une manière remarquable aux romans de chevalerie. Quelques écrivains ont même pensé que la chevalerie, dans cette ampleur de proportions qui lui est attribuée par ces ouvrages, n'avait jamais eu d'existence réelle; d'autres, avec plus de vraisemblance, ont prétendu qu'elle avait été développée et maintenue par l'influence de ces mêmes ouvrages sur l'état de société qui leur avait donné naissance. Il existe une différence considérable entre les romans en vers, composés à l'époque des croisades ou peu de temps après, et les romans en prose, postérieurs au milieu du XIVe siècle. Les premiers ont quelque chose de plus farouche, plus d'ardeur gnerrière; ils respirent davantage l'horrenr des infidèles; on y trouve moins de courtoisie cérémoniense, moins de déférence respectueuse envers la femme, moins d'amour absorbant et passionné, moins de luxe et de volupté; leur superstition repose sur une foi plus intime, elle a moins besoin d'appeler à son aide ces combinaisons accessoires qu'on rencontre dans les livres auxquels Amadis de Gaule et d'autres héros des cycles postérieurs du roman ont servi de modèles. Ceux-là réfléchissent, comme un miroir assez fidèle, les rudes coutumes de l'aristocratie féodale dans leur primitive liberté, mais déjà modifiées partiellement par la tendance galante et courtoise de la France; ceux-ci nous retracent, avec des déviations plus sensibles de la réalité, les traits adoucis de la société à l'époque de la décadence du système féodal par suite de la cessation des guerres intestines, l'accroissement de la richesse et du luxe, et le progrès silencieux de l'ascendant de la femme. Cet ascendant fut, sans aucun doute, favorisé à son tour par le ton que les romans donnèrent aux mœurs : le langage du respect devint celui de la galanterie; les hommes firent l'amour pour obtenir des conquêtes, et peut-être pensa-t-on que les sacrifices que ce relâchement dans les idées morales put coûter aux belles trop légères n'étaient que le prix de l'hommage rendu au sexe entier.

Cependant, rien n'établit un contraste plus marqué entre la direction ancienne et nouvelle des idées en matière de goût que la différence de religion. Il serait contraire à la vérité de dire que la poésie antique ne nous présente point de notions exaltées de la Divinité; mais elles sont rares lorsqu'on les compare avec celles que la religion chrétienne a inspirées à des esprits très inférieurs,

et qui se faisaient sentir, avec plus ou moins de pureté, dans la poésie moderne de l'Europe. Mais, dans l'une comme dans l'autre, ces idées étaient presque étouffées sous un énorme échafaudage d'agencements mythologiques, d'inventions qui présentent souvent dans leur esprit, dans leurs circonstances même, des points curieux de rapprochement, mais qui différaient tellement par les noms, par les associations d'idées, que tel qui faisait ses délices des fables d'Ovide méprisait ordinairement la *Légende d'or* (*Legenda aurea*) de Jacques de Voragine; tandis que les récits de ce dernier étaient dévorés avec une égale avidité par une multitude crédule, peu capable de comprendre qu'on pût goûter des histoires païennes auxquelles on ne croyait pas. La mythologie moderne, si l'on peut y comprendre les saints et les diables, aussi bien que les légions des fées et des esprits, conservées au service depuis les jours du paganisme, cette mythologie, dis-je, l'emporte tellement en abondance sur l'ancienne, elle s'adapte à nos idées ordinaires avec une telle facilité, qu'il en est résulté dans la lutte un avantage pour l'école romantique, dont elle a su également user et abuser.

C'est sur ces trois colonnes, la chevalerie, la galanterie et la religion, que reposent les fictions du moyen âge, celles surtout que l'on désigne communément sous le nom de romans. Ces romans, tels que nous les connaissons aujourd'hui, ceux du moins qui offrent les caractères que nous venons d'indiquer, étaient originairement en vers, et composés pour la plupart par des habitants du nord de la France. Les Anglais et les Allemands les traduisirent ou les imitèrent. Une nouvelle ère commença pour le roman avec *Amadis de Gaule*, tiré, comme l'ont pensé quelques auteurs, sans preuves suffisantes, d'un original français en vers, mais certainement écrit en Portugal, quoique dans l'idiome castillan, par Vasco de Lobeyra, dont on fixe généralement la mort à l'année 1325 [1]. Ce roman est en prose; et, bien qu'il paraisse s'être écoulé un long intervalle avant que les romans fondés sur l'histoire d'Arthur aient commencé à se multiplier, il en fut écrit un grand nombre en France dans la dernière partie du quatorzième siècle et dans le quinzième : ces romans, empruntés à d'autres légendes de chevalerie, devinrent un sujet favori de lecture, et remplacèrent les vieux romans en vers, déjà un peu surannés dans les formes de leur langue [2].

[1] BOUTERWEK, *Hist. de la litt. espagnole*, p. 48.

[2] Le plus ancien roman en prose, et qui est aussi en partie en vers, paraît

Si le goût d'une aristocratie chevaleresque se complaisait naturellement dans des romans qui, non seulement promenaient l'imagination à travers une série d'aventures, mais encore présentaient en quelque sorte le miroir des sentiments que cette aristocratie avait elle-même la prétention de déployer, le goût des masses en général trouvait sa jouissance, tantôt dans des contes sérieux ou amusants, nationaux ou importés de l'Orient, tels que les *Gesta Romanorum*, le *Dolopathos*, le *Décaméron* (à coup sûr le plus célèbre et le mieux écrit de ces ouvrages d'imagination), le *Pecorone;* tantôt dans des ballades historiques ou des fables morales, genre favori, surtout chez les peuples teutoniques; tantôt enfin dans des légendes de saints et dans la démonologie populaire du temps. L'expérience et la sagacité, les idées morales, l'esprit créateur, l'imagination de bien des siècles obscurs, se produisent d'une manière plus complète et plus favorable dans ces diverses fictions que dans leurs laborieux traités. Aucun peuple de l'Europe n'occupe, sous ce rapport, un rang aussi élevé que les Allemands; leurs anciens contes ont un goût de terroir et une vérité que d'autres peuples n'ont fait qu'imiter. Parmi les plus renommés de ces contes, il faut placer l'histoire de *Reynard le Renard*, dont l'origine, long-temps cherchée par les critiques, semble, à mesure que l'on pousse les investigations, se reculer de plus en plus dans les profondeurs de l'antiquité. On a supposé qu'il avait été écrit, ou du moins publié pour la première fois, en vers allemands, par Henri d'Alkmaar, en 1498; mais depuis on a découvert des éditions plus anciennes, en flamand. On a trouvé ce même conte écrit en vers français par Jacquemart Giélée, de Lille, vers la fin du XIII[e] siècle, et en prose française par Pierre de Saint-Cloud, vers le commencement du même siècle. Enfin, il est fait mention des principaux personnages dans une chanson provençale de Richard-Cœur-de-Lion[1]. Cette histoire devint tellement populaire en France qu'elle y changea le nom même du principal animal, qui, jusqu'au quatorzième siècle,

être *Tristan de Léonois;* il fait partie du cycle de la table ronde, et a été écrit ou traduit par Lucas de Gast, vers l'an 1170. (ROQUEFORT, *État de la poésie française*, p. 147.)

[1] *Recueil des anciens poëtes*, t. I, p. 21. Raynouard observe que les troubadours, et Richard-Cœur-de-Lion tout le premier, ont cité l'histoire de Renard, quelquefois avec des allusions qui ne sauraient se rapporter au roman dont il est ici question. (*Journal des Savants*, 1826, p. 340.) On a beaucoup écrit à ce sujet; mais je me contenterai de citer BOUTERWEK, t. IX, p. 347; HEINSIUS, t. IV, p. 104; et la *Biogr. univ.*, articles GIELÉE, ALKMAAR.

s'était appelé *goupil* (*vulpes*), et qui prit alors, d'après le héros du conte, le nom de *renard* [1]. Il y a néanmoins tout lieu de croire qu'elle est d'origine allemande ; et, suivant une conjecture assez vraisemblable, ce fut un certain Reinard de Lorraine, fameux au IX[e] siècle par ses qualités vulpines, qui suggéra ce nom à quelque fabuliste inconnu de l'empire.

Ces fictions morales, de même que les productions plus sérieuses de ce qu'on peut appeler la littérature éthique du moyen âge, littérature à laquelle l'Allemagne fournit un ample contingent, parlent librement des vices des grands. Mais elles les considèrent plutôt comme des hommes responsables envers Dieu et soumis à la loi naturelle que comme membres d'une communauté. Quant aux opinions politiques proprement dites, qui, dans des temps plus modernes, ont eu tant d'empire sur la conduite du genre humain, nous trouvons très peu de chose à en dire dans le XV[e] siècle. En tant qu'elles n'étaient pas fondées simplement sur des circonstances passagères, ou au plus sur les préjugés qui pouvaient se rattacher aux institutions positives de chaque pays, les idées qui exerçaient le plus d'influence sur le jugement tenaient surtout au respect de la naissance, dont la richesse était jusqu'alors plutôt le signe que le substitut. Ce préjugé était depuis long-temps, et devait être long-temps encore, un des traits les plus caractéristiques de la société européenne. Il ne fut peut-être jamais plus puissant qu'au XV[e] siècle, alors que le blason, cette langue qui parle aux yeux de l'orgueil, cette science de ceux qui méprisent toutes les autres, était cultivé avec tout son pédantisme ingénieux ; que toutes les améliorations introduites dans les arts utiles, toutes les créations du génie de l'architecture, semblaient n'avoir d'autre objet que la grandeur d'une classe privilégiée. Les bourgeois, dans ces contrées de l'Europe que le commerce avait enrichies, cherchaient à émuler, à s'approprier dans leurs distinctions publiques, comme ils finirent par le faire dans leurs familles, les marques distinctives de la noblesse patricienne. Cet esprit aristocratique n'était encore que partiellement modifié, d'un côté par l'esprit d'indépendance populaire, de l'autre par la fidélité respectueuse envers le souverain.

Il est bien plus important d'observer la disposition de l'esprit public par rapport à la religion, qui non seulement revendique à

[1] Quelque chose de semblable a failli arriver en Angleterre : peu s'en est fallu que les ours (*bears*) ne fussent appelés seulement *bruins*, du nom de leur représentant dans la fable.

elle seule une grande branche de la littérature, mais exerce encore une puissante influence sur presque toutes les autres. On peut considérer la plus grande portion de la littérature du moyen âge, au moins à partir du XII[e] siècle, comme de l'artillerie dirigée contre le clergé, je ne dis point contre l'Église, ce qui semblerait impliquer une opposition de doctrine qui n'était rien moins qu'universelle. Mais s'il est un sujet sur lequel les écrivains les plus graves comme les plns légers, les plus orthodoxes comme les plus hérétiques, soient d'accord, c'est la corruption ecclésiastique. La discorde était d'ailleurs dans le camp sacré : le clergé séculier détestait les moines, les moines réguliers exerçaient leur humeur satirique aux dépens des frères mendiants, et ceux-ci, à leur tour, après avoir livré les uns et les autres à la malveillance du peuple, s'y trouvaient eux-mêmes doublement en bntte. Sous ce point de vue important, la littérature du moyen âge eut une tendance puissante vers un antre état de choses : cependant il est vrai de dire qu'elle relâcha plutôt les liens des anciens préjugés, qu'elle prépara plutôt le genre humain à des révolutions dans les opinions spéculatives, qu'elle ne les produisit directement.

On peut dire, en termes généraux, qu'on reconnaît en-deçà des Alpes, dans la première partie du XV[e] siècle, trois courants distincts d'opinions religieuses. 1°. Les hautes prétentions de l'Église de Rome à une sorte d'infaillibilité morale aussi bien que théologique, et à une autorité souveraine, même dans les affaires temporelles, toutes les fois qu'elle jugerait convenable d'y intervenir, étaient soutenues par un parti nombreux dans les ordres monastiques et mendiants, et avaient probablement encore une influence considérable sur le peuple dans la plus grande partie de l'Europe. 2°. Les conciles de Constance et de Bâle et les luttes des églises gallicane et allemande contre les empiétements du saint-siége avaient suscité une puissante oppositiou, soutenue quelquefois par le gouvernement, et d'une manière plus uniforme par les légistes temporels et d'autres laïques instruits. Elle tirait toutefois sa plus grande force d'une masse d'individus qui, animés d'un zèle sincère, se révoltaient contre les vices grossiers du temps, et contre les abus qne l'égoïsme on la connivence avaient engendrés dans l'Église. Ils n'étaient pas moins dégoûtés des systèmes scolastiques, qui avaient transformé la religion en une matière de subtiles disputes, tandis qu'eux s'efforçaient de la fonder sur le sentiment de la dévotion et sur l'amour contemplatif. La théologie mystique, qui, partie de la recherche de l'influence

illuminative et de l'amour perçant de la Divinité, se perdait souvent dans des visions d'absorption complète en son essence, jusqu'à ce que cette essence elle-même disparût, comme dans l'Orient, où naquit ce système, dans un panthéisme anéantissant, cette théologie, disons-nous, n'avait jamais manqué, et ne manquera jamais de disciples. Quelques écrivains, entre lesquels saint Bonaventure est le plus remarquable, opposèrent ces émotions enthousiastes aux subtilités glacées de la scolastique. D'autres s'adressèrent au cœur du peuple dans sa propre langue. Tel fut Tauler, dont les sermons furent long-temps populaires, et ont été souvent imprimés; un autre encore fut l'auteur inconnu de la Théologie allemande, ouvrage favori de Luther, et que l'on connaît par la traduction latine de Sébastien Castalio. Tels furent aussi Gerson et Clémangis, et les frères nombreux qui sortirent du collége de Deventer [1]. Un écrivain appartenant à la même classe sans doute, à quelque époque qu'il ait vécu, fut l'auteur du célèbre traité *De Imitatione Christi* (titre du premier chapitre, et qu'on a transporté à l'ouvrage entier) : l'origine de ce traité, communément attribué à Thomas von Kempen ou à Kempis, l'un des membres de la société de Deventer, a été, et sera long-temps encore un point vivement controversé. Indépendamment de Thomas à Kempis, deux autres candidats ont eu leurs partisans respectifs : Jean Gerson, le fameux chancelier de l'université de Paris, et Jean Gersen, dont le nom se trouve sur un manuscrit, et que quelques auteurs prétendent avoir été abbé d'un monastère de Verceil, au XIII[e] siècle, tandis que d'autres le considèrent comme un être imaginaire, à moins que son nom ne soit une corruption de celui de Gerson. Plusieurs écrivains français, et entre autres M. Gence, l'un des derniers qui aient ranimé cette controverse, soutiennent leur illustre compatriote; les Allemands et les Flamands, du côté desquels s'est rangée la Sorbonne, ont toujours pris parti pour Thomas à Kempis, et Gersen a eu pour lui l'autorité imposante de Bellarmin, de Mabillon, et de la plupart des bénédictins [2]. On dit que l'ouvrage lui-même a eu dix-huit cents

[1] Eichhorn, t. VI, p. 1-136, a traité d'une manière large et savante la littérature théologique du XV[e] siècle. Mosheim est moins satisfaisant, et l'érudition de Milner n'est pas assez étendue. Eichhorn fait preuve d'une connaissance approfondie des théologiens mystiques, p. 97 et seq.

[2] Je ne suis pas en mesure d'exposer avec la précision convenable les preuves externes relatives à cette question si vivement débattue. Il suffira, je crois, de dire en peu de mots qu'on a allégué en faveur de Thomas à Kempis le témoignage d'un grand nombre d'anciennes éditions qui portent son nom,

éditions, et il est probable que c'est, après les Écritures, le livre qui a été le plus lu. 3°. Un troisième parti religieux se composait

entre autres une vers l'an 1471, qui paraît être la première, ainsi qu'une tradition générale qui remonte jusqu'à son époque : cette tradition, répandue dans la plus grande partie de l'Europe, a déterminé une majorité considérable, qui comprend la Sorbonne elle-même, à décider la question en sa faveur. On dit aussi qu'à la fin d'un manuscrit de l'*Imitation* se trouvent les mots suivants : *Finitus et completus per manum Thomæ de Kempis*, 1441 ; et que ce même manuscrit contient tant de ratures et de changements qu'on peut croire que c'est l'autographe original. Les adversaires de Thomas à Kempis prétendent qu'il était calligraphe de profession ou copiste pour le collége de Deventer ; que la chronique de saint Agnès, ouvrage contemporain, dit en parlant de lui : *Scripsit Bibliam nostram totaliter, et multos alios libros pro domo et pro pretio* ; que l'annotation citée plus haut est plutôt celle d'un transcripteur que d'un auteur ; que cette même chronique ne dit point qu'il ait écrit l'*Imitation*, et que ce traité ne figure pas non plus dans une ancienne liste d'ouvrages qui lui sont attribués. Les partisans de Gerson produisent un grand nombre d'anciennes éditions des XVe et XVIe siècles, imprimées en France, et surtout en Italie, et parmi lesquelles se trouve la première qui porte une date (Venise, 1483) ; on fait valoir encore d'autres probabilités. Cependant il n'est pas question de ce traité dans une liste de ses écrits donnée par lui-même. Quant à Gersen, ses titres paraissent reposer sur un manuscrit d'une haute antiquité, qui porte son nom, et indirectement sur tous les manuscrits qui sont représentés comme antérieurs à l'époque de Gerson et de Thomas à Kempis. Mais, ainsi que je l'ai fait observer en commençant, je ne prétends point donner un exposé complet des preuves externes, dont je n'ai moi-même qu'une connaissance superficielle.

Le livre lui-même a donné lieu à deux observations, que je ne donne pas comme neuves : 1°. Le lecteur est frappé au premier abord d'une foule d'idiotismes français ou italiens, tels que, *Scientia sine timore Dei quid importat? — Resiste in principio inclinationi tuæ. — Vigilia serotina. — Homo passionatus. — Vivere cum nobis contrariantibus. — Timoratior in cunctis actibus. — Sufferentia crucis.* Il semble étrange que ces adaptations barbares de français ou d'italien se soient présentées à l'esprit d'un écrivain dont la langue natale aurait été le hollandais, à moins qu'il ne soit prouvé qu'elles eussent été naturalisées dans le style religieux par saint Bernard ou d'autres écrivains ascétiques. 2°. Mais d'un autre côté, il paraît impossible de se refuser à la conviction que l'auteur vivait dans un monastère : ce ne pouvait donc pas être Gerson, originairement prêtre séculier à Paris, et longtemps employé dans la vie active, comme chancelier de l'université, et comme l'un des chefs de l'église gallicane. L'*Imitation* tout entière respire l'esprit d'un solitaire ascétique : *Vellem me pluriès tacuisse et inter homines non fuisse. — Sed quarè tàm libenter loquimur, et invicem fabulamur, cùm raró sine læsione conscientiæ ad silentium redimus? — Cella continuata dulcescit, et malè custodita tædium generat. Si in principio conversionis tuæ benè eam incolueris et custodieris, erit tibi posthàc dilecta, amica, et gratissimum solatium.*

Si la première de ces considérations semble exclure Thomas à Kempis, la seconde n'est pas moins contraire aux prétentions de Gerson. On a remarqué, cependant, que dans un passage (l. I, c. 24,) il existe une allusion apparente à Dante : si cette allusion est réellement intentionnelle, il faut mettre de côté Gersen, abbé de Verceil, que ses partisans font vivre dans la première partie du XIIIe siècle ; mais elle est susceptible d'être contestée.

des hérétiques avoués ou secrets, disciples soit des anciens sectaires, soit de Wicliffe ou de Huss, ressemblant à l'école de Gerson et de Gerard Groot par la sincérité de leur piété, mais séparés du pouvoir par une ligne de démarcation plus large, et mûrs pour une réforme plus complète que les autres n'étaient disposés à la désirer. Mais il nous serait impossible d'indiquer ou de juger toutes les nuances d'opinion qui pouvaient exister secrètement dans le xv[e] siècle.

Les hommes de la seconde classe étaient peut-être comparativement rares à cette époque en Italie, et ceux de la troisième beaucoup plus encore. Quoi qu'il en soit, l'extrême superstition de la croyance populaire, le commerce des Juifs et des mahométans, l'admiration sans bornes du génie et des vertus du paganisme, la disposition naturelle de beaucoup d'esprits à douter et à apercevoir des difficultés que les scolastiques étaient portés à trouver partout et à ne résoudre nulle part, toutes ces circonstances, jointes à l'esprit irréligieux de la philosophie d'Aristote, surtout modifiée comme elle l'avait été par Averroës, ne pouvaient manquer de donner naissance à un penchant secret à l'infidélité, penchant dont il est facile de reconnaître les traces dans les écrits de ces temps. C'est ainsi que le conte des Trois Anneaux de Boccace, original ou non, peut être mis au rang des badinages d'une philosophie sceptique. Les nombreux ouvrages composés dans le xv[e] siècle pour la défense du christianisme prouvent d'une manière non moins décisive que cette foi aveugle attribuée au moyen âge n'était rien moins qu'universelle. Eichhorn, après avoir renvoyé à divers passages des œuvres de Pétrarque, mentionne plusieurs apologies de la religion par Marsilius Ficinus, Alfonso de Spina, Juif converti, Savonarola, Æneas Sylvius, Pic de la Mirandole. Il donne une analyse de la première, qui, par

M. Gence a soutenu son hypothèse favorite dans différents articles de la *Biographie universelle*; et M. Daunou, dans le *Journal des Savants* de 1826, et encore dans le volume de 1827, paraît pencher pour cette opinion : c'est au sujet d'une défense des titres de Gersen, par M. Grégoire, qui produit quelques raisons assez puissantes pour prouver que l'ouvrage est antérieur au xiv[e] siècle.

L'*Imitation* contient une foule de phrases détachées d'une grande beauté et d'une vérité poignante; mais elle place sa règle de conduite dans une séparation absolue du monde, et elle s'occupe rarement de l'exercice d'aucun des devoirs sociaux ou même domestiques. Sa popularité a été naturellement moins grande dans les pays protestants, d'abord à cause de son caractère monastique, ensuite parce que ceux qui penchent vers le calvinisme n'y trouvent pas la phraséologie à laquelle ils sont accoutumés. Elle a été souvent traduite; mais il y a une sorte d'expression inimitable dans son latin concis et énergique, quoique barbare.



le fond de l'argumentation, diffère peu des ouvrages modernes du même genre[1].

Ces écrits, bien que composés par des hommes aussi éminents que la plupart de ceux que nous venons de nommer, sont aujourd'hui fort peu connus : le traité de Raimond de Sebonde l'est un peu davantage, par suite du chapitre de Montaigne qui a pour titre son apologie. Montaigne avait précédemment traduit en français la *Theologia naturalis* de ce même Sebonde, professeur de médecine à Barcelone dans le commencement du xv[e] siècle. Quelques auteurs ont signalé cet ouvrage comme présentant le premier système régulier de théologie naturelle. Mais, en supposant même qu'on ne trouvât rien de semblable dans les écrits des scolastiques, ce qui n'est certainement point, une pareille qualification, mettant le titre à part, convient à peine au livre de Sebonde, qui a pour objet, non pas tant d'édifier un système de religion indépendant de la révélation que de démontrer la révélation par des preuves tirées de l'ordre de la nature.

Dugald Stewart, dans sa première dissertation en tête de l'*Encyclopédie britannique*, remarque que « le but principal du livre de « Sebonde est, d'après Montaigne, de faire voir que les chrétiens « ont tort de faire du raisonnement humain la base de leur « croyance, puisque l'objet de cette croyance ne peut être conçu « que par la foi et par une inspiration spéciale de la grâce di- « vine. » J'ai été à même de m'assurer que cette allégation inexacte n'était pas le résultat d'une inadvertance personnelle de l'excellent écrivain à qui nous devons cette dissertation; mais qu'il avait éte induit en erreur par la traduction de Montaigne, par Cotton, qui a complétement travesti le sens de son auteur. Loin que ce soit là le but de Sebonde, son livre est entièrement consacré aux preuves rationnelles de la religion ; et ce que Stewart a pris, sur la foi de Cotton, pour une proposition de Sebonde lui-même, n'est autre chose qu'une objection que, suivant Montaigne, certaines personnes faisaient à son mode de raisonnement. Le passage est tellement clair qu'il suffit de jeter les yeux dans Montaigne (l. II, ch. 12) pour reconnaître aussitôt l'erreur de son traducteur; on peut encore s'en assurer en lisant l'article SEBONDE dans Bayle.

L'objet du livre de Sebonde, d'après lui-même, est de développer ces vérités relatives à Dieu et à l'homme qui sont cachées

[1] T. VI, p. 24.

dans la nature, et par le moyen desquelles l'homme peut apprendre tout ce qu'il est nécessaire de savoir, et snrtout comprendre l'Écriture et acquérir l'infaillible certitude de sa vérité. Cette science est incorporée dans tous les livres des docteurs de l'Église, comme l'alphabet l'est dans les mots qu'ils emploient. C'est la première science; elle n'exige la connaissance préliminaire d'aucune autre science, et elle est la base de toutes les autres. La rareté du livre m'autorise à en donner un extrait: cet extrait, quoique d'un latin fort étrange, servira à donner une idée de l'objet que Sebonde avait réellement en vue; mais son expression est souvent pénible et confuse, ce qui est en partie la faute de l'étendue de son sujet [1].

[1] *Duo sunt libri nobis dati à Deo: scilicet liber universitatis creaturarum, sive liber naturæ, et alius est liber Sacræ Scripturæ. Primus liber fuit datus homini à principio, dum universitas rerum fuit condita, quoniam quælibet creatura non est nisi litera digito Dei scripta, et ex pluribus creaturis sicut ex pluribus literis componitur liber. Ità componitur liber creaturarum, in quo libro etiam continetur homo; et est principalior litera ipsius libri. Et sicut literæ et dictiones factæ ex literis importani et includunt scientiam et diversas significationes et mirabiles sententias; ita conformiter ipsæ creaturæ simul conjunctæ et ad invicem comparatæ importani et significant diversas significationes et sententias, et continent scientiam homini necessariam. Secundus autem liber Scripturæ datus est homini secundò, et hoc in defectu primi libri; eo quia homo nesciebat in primo legere, quia erat cæcus; sed tamen primus liber creaturarum est omnibus communis, quia solùm clerici legere sciunt in eo* (*i. e. secundo*).

Item primus liber, scilicet naturæ, non potest falsificari, nec deleri, neque falsè interpretari; ideò hæretici non possunt eum falsè intelligere, nec aliquis potest in eo fieri hæreticus. Sed secundus potest falsificari et falsè interpretari et malè intelligi. Attamen uterque liber est ab eodem, quia idem Dominus et creaturas condidit, et Sacram Scripturam revelavit. Et ideò conveniunt ad invicem, et non contradicit unus alteri, sed tamen primus est nobis connaturalis, secundus supernaturalis. Prætereà cùm homo sit naturaliter rationalis, et susceptibilis disciplinæ et doctrinæ; et cùm naturaliter à sua creatione nullam habeat actu doctrinam neque scientiam, sit tamen aptus ad suscipiendum eam; et cùm doctrina et scientia sine libro, in quo scripta sit, non possit haberi, convenientissimum fuit, ne frustrà homo esset capax doctrinæ et scientiæ, quod divina scientia homini librum creaverit, in quo per se et sine magistro possit studere doctrinam necessariam; propterea hoc totum istum mundum visibilem sibi creavit, et dedit tanquam librum proprium et naturalem et infallibilem, Dei digito scriptum, ubi singulæ creaturæ quasi literæ sunt, non humano arbitrio sed divino juvante judicio ad demonstrandum homini sapientiam et doctrinam sibi necessariam ad salutem. Quam quidem sapientiam nullus potest videre, neque legere per se in dicto libro semper aperto, nisi fuerit à Deo illuminatus et à peccato originali mundatus. Et ideò nullus antiquorum philosophorum paganorum potest legere hanc scientiam, quia erant excæcati quantùm ad propriam salutem, quamvis in dicto libro legerunt aliquam scientiam, et omne quam habuerunt ab eodem contraxerunt; sed veram sapientiam quæ ducit ad vitam æternam, quamvis

Sebonde, comme on pourra le remarquer par cet extrait, paraît avoir eu un vague sentiment de quelques unes de ces théories sur la correspondance entre le monde moral et le monde matériel, théories qui furent plus tard exposées, dans leur nuageuse magnificence, par les théosophistes des deux siècles suivants. Il essaie ensuite de prouver la Trinité au moyen d'nne analogie naturelle. Son raisonnement est assez ingénieux, sinon d'une tendance tout-à-fait orthodoxe; il est tiré de l'échelle de l'existence, qui doit nécessairement nous conduire à un être procédant immédiatement de la Cause première. Il fait encore dériver d'autres doctrines du christianisme des principes de la raison naturelle; et, après ces divers développements, qui occupent environ la moitié d'un volume de 779 pages d'une impression serrée, il arrive aux preuves directes de la révélation : c'est d'abord que Dieu, qui fait tout pour son honneur, n'aurait pas souffert qu'un imposteur persuadât au monde qu'il était l'égal de Dieu, ce que Mahomet n'a jamais prétendu; viennent ensuite d'autres arguments plus ou moins forts ou ingénieux.

Nous allons maintenant adopter une disposition plus serrée, un ordre plus chronologique, que nous ne l'avons fait jusqu'ici; nous classerons par périodes décennales les faits les plus importants dans l'histoire générale de la littérature, ainsi que les principaux ouvrages successivement publiés. Nous suivrons cette marche jusqu'à ce que les canaux de la science deviennent tellement multipliés, leurs ramifications tellement étendues dans plusieurs contrées, qu'il nous paraîtra convenable de nous écarter jusqu'à un certain point d'une forme aussi rigoureusement chronologique, afin de pouvoir traiter plus largement l'histoire de différentes sciences, et de diminuer, autant que possible, un inconvénient presque inévitable dans un ouvrage de la nature de celui-ci, la confusion résultant du changement continuel de sujet.

fuerat in eo scripta, legere non potuerunt.

Ista autem scientia non est aliud nisi cogitare et videre sapientiam scriptam in creaturis, et extrahere ipsam ab illis, et ponere in animâ, et videre significationem creaturarum. Et sic comparando ad aliam et conjungere sicut dictionem dictioni, et ex tali conjunctione resultat sententia et significatio vera, dum tamen sciat homo intelligere et cognocere.

CHAPITRE III.

DE LA LITTÉRATURE DE L'EUROPE DEPUIS 1440 JUSQU'A LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE.

SECTION PREMIÈRE.

1440—1450.

Littérature classique en Italie. — Nicolas V. — Laurent Valla.

Le lecteur ne doit pas considérer l'année 1440 comme faisant époque dans les annales de la littérature. Elle a quelquefois été donnée comme telle par les auteurs qui ont rapporté à cette date particulière l'invention de l'imprimerie. Mais nous la prenons ici comme ligne arbitraire de démarcation, coïncidant à peu près avec le développement complet, en Italie, de cette ardente passion pour la littérature classique, et surtout pour la littérature grecque, dont les premiers symptômes avaient commencé à se manifester vers l'an 1400.

Cette période décennale n'est signalée par aucun événement bien remarquable. L'esprit de progrès, déjà si puissamment excité en Italie, continua de produire les mêmes effets : on s'appliqua à sauver les anciens manuscrits des chances de destruction, à les réunir dans des bibliothèques, à faire des traductions du grec ; un travail assidu familiarisait les savants italiens avec la substance et la langue des meilleurs auteurs. Nous avons déjà parlé du patronage de Cosme de Médicis, d'Alphonse, roi de Naples, et de Nicolas d'Este. Lionel, successeur de ce dernier prince, ne lui céda point en amour des lettres. Mais elles n'eurent pas de patron plus considérable que Nicolas V (Thomas de Sarzana), qui monta sur le trône pontifical en 1447; et aucun des papes ses successeurs, sans en excepter Léon X, n'a droit aux mêmes éloges sous le rapport des encouragements donnés aux sciences. Nicolas fonda la bibliothèque du Vatican, et la laissa, à l'époque de sa mort en 1455, riche de cinq mille volumes : il n'y avait pas d'autre collection en Europe qui possédât un pareil trésor. Tout homme de lettres qui avait besoin de secours,

de moyens d'existence assurés, et c'était le plus grand nombre, était certain de trouver des ressources à la cour de Rome : elle pouvait disposer d'innombrables bénéfices, disséminés par toute la chrétienté, bénéfices tombés en son pouvoir, et qui souvent n'exigeaient, comme on le sait, des titulaires, ni résidence, ni même le caractère de prêtrise ; et il faut avouer qu'elle a rarement fait un aussi noble emploi de ses richesses. Plusieurs auteurs grecs furent traduits en latin par les ordres de Nicolas V, entre autres l'Histoire de Diodore de Sicile et la *Cyropédie* de Xénophon, confiées au talent de Poggio [1], qui resta en possession de la charge de secrétaire apostolique dont il avait joui sous Eugène IV, et qui fut traité par son successeur avec une munificence encore plus splendide ; Hérodote et Thucydide par Valla, Polybe par Perotti, Appien par Decembrio, Strabon par Grégoire de Tiferno et Guarino de Vérone, Théophraste par Gaza, Platon *De Legibus*, l'*Almageste* de Ptolémée et la *Préparation évangélique* d'Eusèbe par George de Trébizonde [2]. Ces traductions, ainsi qu'on l'a déjà fait observer, ne supporteraient pas une critique très sévère ; mais il n'en est pas moins constant que cet excellent pape avait su coucentrer autour de sa personne un vaste foyer de lumières.

Corniani remarque que si Nicolas V eût, comme ont fait quelques papes, élevé une famille distinguée, plus d'une plume aurait travaillé à son immortalité ; mais il ne s'entoura pas de parents, et sa renommée est restée bien au-dessous de son mérite. Gibbon, l'un des premiers historiens qui aient rendu pleine justice à Nicolas, a fait la même observation. Quel contraste frappant entre ce pape et son fameux prédécesseur, Grégoire Ier, qui, s'il ne brûla pas et ne détruisit pas les auteurs païens, fit du moins tous ses efforts pour en empêcher la lecture ! Ces deux grandes figures, semblables aux statues de la Nuit et du Matin, par Michel Ange,

[1] Cette traduction de Diodore a été attribuée par quelques uns de nos écrivains, et même depuis que l'erreur a été signalée, à un Anglais, John Free, qui avait suivi les cours de Guarini le jeune, en Italie. *Quod opus*, dit Leland, *Itali Poggio vanissimè attribuunt Florentino*. (*De scriptor. britann.*, p. 462.) Elle porte cependant le nom de Poggio dans les deux éditions imprimées en 1472 et en 1493 ; et Leland paraît avoir été induit en erreur par quelque personne qui aurait mis le nom de Free sur un manuscrit de la traduction. Poggio, dans sa préface, déclare avoir entrepris ce travail par ordre de Nicolas V. (Voir NICÉRON, t. IX, p. 158 ; ZENO, *Dissertazioni vossiane*, t. I, p. 41 ; GINGUENÉ, t. III, p. 245.) Pits attribue, comme Leland, une traduction de Diodore à Free, et il en cite les premiers mots : ainsi, dans le cas où l'on prétendrait encore que ce pût être un ouvrage différent, on doit pouvoir en administrer la preuve matérielle.

[2] HEEREN, p. 72.

apparaissent debout aux deux portes du moyen âge, emblèmes et précurseurs du long sommeil de l'esprit humain et de son réveil.

Plusieurs petits traités de Poggio, d'un genre plutôt moral que politique, indiquent un esprit observateur et intelligent : tels sont ceux sur la noblesse, et sur le malheur des princes. Pour ces ouvrages, qui furent écrits avant 1440, le lecteur peut consulter Shepherd, Corniani, ou Ginguené. Un essai postérieur sur les vicissitudes de la fortune, si toutefois on peut donner à cette production le titre d'essai, commence par une description assez intéressante des ruines de Rome : c'est une énumération des restes les plus remarquables de l'ancienne ville, et nous pouvons en tirer la conséquence que ces restes ont peu souffert depuis le xv[e] siècle. Gibbon a donné une notice sur ce petit traité, qui n'est pas, ainsi qu'il le prouve, la plus ancienne description des ruines de Rome. J'ajouterai que Poggio paraît n'avoir pas connu plusieurs choses qui nous sont familières, telles que le *Cloaca maxima*, les fragments de la muraille de Servius, la prison Mamertine, le temple de Nerva, le *Giano quadrifronte*; et, par une erreur assez bizarre, il suppose que le tombeau de Cecilia Metella, qu'il avait vu entier, aurait été subséquemment détruit [1]. Cette circonstance nous porterait à croire que ce traité ne fut pas achevé pendant son séjour à Rome, c'est-à-dire dans la décade actuelle.

Dans le quatrième livre de son traité *De Varietate fortunæ*, Poggio a inséré une relation remarquable des voyages d'un Vénitien, Nicolo di Conti, qui avait quitté son pays en 1419, et, après avoir passé bien des années en Perse et dans l'Inde, était rentré dans ses foyers en 1444. La description qu'il fait de ces contrées, et qui est, à quelques égards, la plus ancienne qui mérite confiance, se trouve, traduite en italien d'après une autre traduction portugaise de Poggio, dans le premier volume de Ramusio. Cet éditeur paraît avoir ignoré que le livre original existait imprimé.

Quoiqu'il soit souvent difficile de déterminer avec quelque précision les dates des livres publiés avant l'invention de l'imprimerie, nous pouvons, je crois, placer dans cette période un ouvrage beaucoup plus considérable de Laurent Valla, sur les grâces de la langue latine. Valla, de même que Poggio, avait depuis long-temps gagné la faveur d'Alphonse; mais il n'avait pas su, comme lui, se maintenir dans les bonnes grâces de la cour de

[1] *Ad calcem posteà majore ex parte exterminatum.*

Rome. Il était d'un caractère très irascible et hautain, défaut trop commun parmi les savants du xve siècle, mais peut-être doit-il être placé à la tête de la république des lettres à cette époque : car, s'il était inférieur à Poggio, comme cela est probable, pour la vivacité de l'esprit et la variété du talent, il était incontestablement au-dessus de lui sous le rapport de l'érudition grammaticale; et c'était alors ce qu'il y avait de plus utile et de plus prisé.

Valla commença par attaquer la cour de Rome dans sa déclamation contre la donation de Constantin. Quelques écrivains l'ont en conséquence mis au rang des précurseurs du protestantisme, tandis que d'autres ont reproché au siége de Rome de l'avoir poursuivi de son inimitié pour avoir osé mettre en question ce prétendu titre à la souveraineté. Ces deux opinions ne sont ni l'une ni l'autre fondées en justice. Valla ne s'occupe absolument que de la principauté temporelle du pape; mais il faut avouer en même temps que la violence de son langage explique suffisamment le ressentiment de la cour de Rome [1].

L'ouvrage plus fameux de Valla, *De Elegantiis latinæ linguæ*, débute sur un ton trop arrogant. « Ces livres, dit-il, ne contiendront rien qui ait déjà été écrit par qui que ce soit. Depuis bien « des siècles, non seulement personne n'a pu parler latin, mais « personne n'a compris le latin qu'il lisait : ceux qui ont étudié la « philosophie n'ont pas entendu les philosophes; les avocats n'ont « pas entendu les orateurs; les gens de loi n'ont pas entendu les « juristes; ceux qui se sont occupés de littérature générale n'ont « entendu aucun des écrivains de l'antiquité. » Valla, cependant, a fait incomparablement mieux que ses devanciers, et il est pro-

[1] Nous en citerons quelques lignes comme specimen. *O romani pontifices, exemplum facinorum omnium cæteris pontificibus, et improbissimi scribæ et pharisæi, qui sedetis super cathedram Moysi, et opera Dathan et Abyron facitis, itanc vestimenta apparatûs, pompa equitatûs, omnis deniquè vita Cæsaris, vicarium Christi decebit?* Le ton général de cet écrit ressemble plus à l'emportement de Luther qu'il ne s'accorde avec l'idée que nous nous faisons d'un Italien du xve siècle. Mais ce qu'il reproche surtout aux papes, c'est leur ambition, leur esprit d'agrandissement comme princes temporels; et l'on ne saurait disconvenir que la conduite de Martin et d'Eugène n'eût provoqué ces invectives. *Nec ampliùs horrenda vox audiatur, partes contra ecclesiam; ecclesia contra Perusinos pugnat, contra Bononienses. Non contra christianos pugnat ecclesia, sed papa.* Les prétentions des papes à la souveraineté temporelle par prescription excitent toute l'indignation de Valla : *Præscripsit romana ecclesia: o imperiti, o divini juris ignari. Nullus quantumvis annorum numerus verum abolere titulum potest. Præscripsit romana ecclesia. Tace, nefaria lingua. Præscriptionem quæ fit de rebus mutis atque irrationalibus, ad hominem transfers; cujus quo diuturnior in servitute possessio, eo detestabilior.*

bable qu'on pourrait faire remonter à son ouvrage une grande partie des règles qu'on trouve dans nos meilleures grammaires sur les distinctions de la syntaxe latine, des inflexions et des synonymies. On doit observer qu'il ne s'est fait aucun scrupule de mettre les anciens grammairiens à contribution, de sorte que sa prétention à l'originalité doit s'entendre d'une époque plus récente. Valla traite longuement la partie des synonymes, si nécessaire à l'intelligence, je ne dirai pas des délicatesses d'une langue, mais de son véritable sens. Si ceux-là ont fait le plus pour une science qui l'ont portée le plus loin de leur point de départ, la philologie paraît devoir autant à Valla qu'à aucun de ceux qui sont venus après lui. Son traité fut reçu avec une admiration enthousiaste, continuellement réimprimé, honoré d'une paraphrase par Erasme, commenté, abrégé, publié par extraits, et même mis en vers [1].

Cependant Valla, tout en censurant le langage des autres avec beaucoup d'assurance et d'aigreur, est tombé lui-même assez souvent dans des erreurs qui lui appartiennent tout entières. Vivès et Budé, venus dans le siècle suivant, à une époque où la science philologique était plus avancée, blâment cette disposition hypercritique d'un écrivain qui, faute de bons dictionnaires, ne pouvait rejeter qu'arbitrairement des expressions ou des locutions latines : son purisme devint ce qu'ils appellent une superstition, qui lui impose à lui-même et aux autres des scrupules captieux et des pratiques inutiles [2]. Et l'on n'a eu, depuis lors, que trop d'exemples de cette sorte de superstition en philologie.

Heeren, du petit nombre des modernes qui ont parlé de cet ouvrage en pleine connaissance de cause et avec un savoir suffi-

[1] Corniani, t. II, p. 221. Les éditions de Valla *De Elegantiis* dont Panzer a fait le relevé sont au nombre de vingt-huit dans le XV[e] siècle, à partir de 1471, et de trente et une dans les trente-six premières années du siècle suivant.

[2] Vivès, *De tradendis disciplinis*, t. I, p. 478. Budé dit : *Ego Laurentium Vallensem, egregii spiritûs virum, existimo sæculi sui imperitiâ offensum primum latinè loquendi consuetudinem constituere summâ religione instituisse ; deindè judicii cerimoniâ singulari, cùm profectus quoque diligentiam æquasset, in eam superstitionem sensim delapsum esse, ut et sese ipse et alios captiosis observationibus scribendique legibus obligaret.* (*Commentar. in ling. græc.*, p. 26.) (1529). Mais quelquefois aussi Valla a raison, et Budé le critique à tort, par exemple, lorsqu'il conteste cette règle de Valla, que, dans la prose latine, deux épithètes qui ne sont point placées comme attributs ne peuvent être accolées à un substantif sans une copule, lorsqu'il la conteste, dis-je, sur des motifs aussi futiles qu'un semblable emploi du pronom *suus*, ou une locution telle que *privata res maritima* dans Cicéron, où *res maritima* représente un seul mot, comme *res publica*. La règle est certainement bonne, lors même qu'on trouverait quelques exceptions plus heureuses.

sant, en fait un grand cas. « Valla, dit-il, était sans doute le « meilleur latiniste de son temps : sans affecter un cicéronianisme « pédantesque, il avait étudié tous les auteurs classiques de Rome. « Ses *Elegantiæ* sont un ouvrage sur la grammaire : elles con- « tiennent une explication des tournures élégantes, surtout « lorsqu'elles sont particulières au latin. Non seulement elles « indiquent une connaissance profonde de cette langue, mais « souvent aussi des études vraiment philosophiques de la langue « en général. Dans un âge où l'on n'estimait rien tant qu'un bon « style latin, et où cependant les moyens auxiliaires, que nous « possédons aujourd'hui en si grande abondance, manquaient « tous, un pareil ouvrage dut avoir une grande vogue, puisqu'il « satisfaisait à un grand besoin que chacun sentait [1]. »

Ce savant distingué occupe encore une place dans une autre branche de la science, la critique du texte et l'interprétation du Nouveau-Testament. Ses annotations sont le plus ancien exemple d'explications basées sur la langue originale. Dans le cours de ces notes, Valla traite la Vulgate avec quelque sévérité. Mais il n'avait, dit-on, qu'une légère connaissance du grec [2]; et il faut convenir aussi qu'avec tout son mérite comme critique latin, il écrivait médiocrement, et avec moins d'esprit classique que son adversaire Poggio. Les injures que ces deux écrivains se renvoient mutuellement font peu d'honneur à leur mémoire, et ne méritent pas de trouver place ici ; mais il ne serait pas possible de les passer sous silence dans une histoire légitime des savants italiens.

SECTION II.

1450—1460.

Les Grecs en Italie. — Invention de l'imprimerie.

La prise de Constantinople, en 1453, chassa vers les bords hospitaliers de l'enthousiaste Italie quelques savants grecs qui étaient restés jusqu'au dernier moment au milieu des ruines de

[1] P. 220.

[2] *Annis abhinc ducentis Herodotum et Thucydidem latinis literis exponebat Laurentius Valla, in eâ benè et eleganter dicendi copiâ, quam totis voluminibus explicavit, inelegans tamen, et penè barbarus, græcis ad hoc literis leviter tinctus, ad auctorum sententias parùm attentus, oscitans sæpè, et alias res agens, fidem apud eruditos decoxit.* (HUET, *De claris interpretibus*, apud BLOUNT.) Cependant Daunou affirme, dans la *Biographie universelle*, art. THUCYDIDE, que la traduction de cet historien par Valla est généralement fidèle ; ce qui supposerait une connaissance du grec fort remarquable pour l'époque.

leur empire qui croulait. Au nombre de ces derniers émigrés on a compté Argyropoulo et Chalcondyles, qui enseignèrent successivement leur propre langue, Andronicus Callistus, qui, dit-on, exerça la même profession en Grèce et à Rome, et Constantin Lascaris, descendant d'une famille impériale, qui donna des leçons pendant plusieurs années à Milan, puis à Messine. Il paraît cependant prouvé qu'Argyropoulo avait déjà passé plusieurs années en Italie[1].

La culture de la littérature grecque donna lieu vers cette époque à une vive controverse, qui eut quelque influence sur les opinions philosophiques en Italie. Gemistus Pletho, natif de la Morée, et l'un des Grecs qui assistèrent au concile de Florence en 1439, ardent admirateur des théories platoniques sur la métaphysique et la théologie naturelle, communiqua à Cosme de Médicis une partie de son enthousiasme : dès ce moment, le citoyen de Florence conçut le projet de fonder une académie de savants dans le but spécial de discuter et de propager le système platonique. Ce plan paraît avoir été mis à exécution dans le commencement de la période décennale actuelle.

Sur ces entrefaites, un traité de Pletho, dans lequel l'auteur, non content d'exalter la philosophie platonique, qu'il mêlait, suivant l'usage du temps, avec celle de l'école d'Alexandrie et des écrits bâtards attribués à Zoroastre et à Hermès, se déchaînait sans aucune mesure contre Aristote et ses disciples, ce traité, dis-je, avait soulevé les péripatéticiens de la Grèce, où, de même que dans l'Europe occidentale, l'autorité du maître avait longtemps prévalu. Il paraîtrait assez probable que les platonistes étaient mal vus du parti orthodoxe, parce qu'ils avaient sacrifié leur Église à celle de Rome; et il existe aussi de puissants motifs pour croire que Pletho rejetait le christianisme. La querelle commença du moins en Grèce, où le traité de Pletho rencontra un violent adversaire dans Gennadius, patriarche de Constantinople[2]. Elle s'étendit bientôt en Italie. Théodore Gaza défendit Aristote avec calme et modération[3], et Georges de Trébizonde,

[1] HODY, TIRABOSCHI, ROSCOE.

[2] Pletho vécut jusqu'à un âge très avancé : Brucker, sur l'autorité de Georges de Trébizonde, fixe l'époque de sa mort avant la prise de Constantinople. Il est vrai qu'une lettre de Bessarion, de 1462 (*Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. II), paraît donner à entendre qu'il vivait alors; mais cela ne saurait être. Gennadius, son ennemi, abdiqua en 1458 le patriarcat de Constantinople, auquel il avait été élevé en 1453. C'est dans cet intervalle que le livre de Pletho fut publiquement brûlé; et on convient que ceci n'eut lieu qu'après sa mort.

[3] HODY, p. 79, doute si la défense d'Aristote par Gaza ne fut pas simple-

écrivain bien inférieur, se répandit en invectives contre la philosophie platonique et son fondateur. D'autres répliquèrent sur le même ton, et, soit ignorance, soit grossièreté, cette controverse paraît avoir été soutenue autant à l'aide d'injures contre la vie et le caractère de deux philosophes morts depuis près de deux mille ans que par aucune discussion rationnelle de leurs principes. Cependant l'un et l'autre parti s'efforçait de démontrer, ce qui était en effet le point capital à leurs yeux, que la doctrine qu'il soutenait était plus en harmonie avec la religion chrétienne que celle de ses adversaires. Le cardinal Bessarion, homme d'un savoir solide et élégant, répliqua à Georges de Trébizonde, dans un livre intitulé *Adversus calumniatorem Platonis* : ce livre, publié en 1470, fut une des premières productions de la presse romaine. Il est possible que la querelle ait commencé, du moins en Grèce, avant 1450; et il est certain qu'elle se prolongea au-delà de l'an 1460, car les écrits de Georges et de Bessarion paraissent être d'une date un peu postérieure [1].

Bessarion lui-même était loin de se montrer aussi injuste envers Aristote que son adversaire l'était à l'égard de Platon ; il traduisit même sa Métaphysique. Ce philosophe, qui avait été pour ainsi dire l'idole des scolastiques, était encore jusqu'à un certain point au ban de l'Église, qui n'avait levé que partiellement et peu à peu la prohibition dont elle avait frappé ses écrits au commencement du XIIIe siècle. Nicolas V fut le premier qui en permit la libre lecture dans les universités [2].

Cosme de Médicis choisit Marsilius Ficinus, comme un jeune homme de grande espérance, pour être initié aux mystères du platonisme et mis à même de devenir un jour le chef et le précepteur de la nouvelle académie; et le dévouement du jeune philosophe ne trompa pas l'attente de son patron. Ficinus déclare lui-même qu'il s'instruisit autant par la conversation de Cosme que par les écrits de Platon; mais c'est dans une dédicace à Laurent qu'il s'exprime ainsi, et il n'a pas toujours su se mettre

ment verbale, en conversation avec Bessarion : cette opinion est implicitement contredite par Boivin et Tiraboschi, qui affirment qu'il écrivit contre Pletho. La comparaison de Platon et d'Aristote, par Georges de Trébizonde, fut publiée à Venise en 1523, comme le dit Heeren, sur l'autorité de Fabricius.

[1] Le meilleur exposé de cette controverse philosophique a été présenté par Boivin, dans le second volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, p. 15. Des écrivains plus modernes ont puisé largement à cette source. Mes autres autorités sont BRUCKER, t. IV, p. 40; BUHLE, t. II, p. 107, et TIRABOSCHI, t. VI, p. 303.

[2] LAUNOY, *De variâ Aristotelis fortunâ in academiâ parisiensi*, p. 44.

à l'abri du reproche de flatterie. Il commença dès 1456, à l'âge de vingt-trois ans, à écrire sur la philosophie platonique; mais, comme il ne savait pas encore le grec, il céda prudemment aux conseils de Cosme et de Landino, qui l'engagèrent à accroître encore la masse de ses connaissances avant de les communiquer au monde [1].

La grande illustration de cette période décennale est l'invention de l'imprimerie, ou du moins, ce dont on ne saurait disconvenir, son application aux fins de la science utile. Le lecteur ne doit pas s'attendre à ce que nous nous livrions ici à une discussion minutieuse des divers éléments d'une controverse aussi longue et aussi indécise que celle à laquelle l'origine de cet art a donné lieu. Mais il peut être utile d'entrer dans quelques détails pour les personnes auxquelles ce sujet n'est pas familier.

On trouve, vers la fin du XIVe siècle, des traces d'un procédé qui consistait à tirer des impressions au moyen de planches de bois gravées : ces impressions servaient tantôt pour des cartes à jouer, dont l'usage s'était introduit peu de temps auparavant, tantôt pour de grossières images de saints [2]. Ces dernières étaient souvent accompagnées de quelques lignes de texte, également taillées dans la planche. Peu à peu on imprima de la sorte des pages entières, et ce fut là l'origine des premiers livres imprimés par le procédé tabellaire, c'est-à-dire au moyen de caractères fixes, sculptés sur des tables de bois, mais n'ayant jamais qu'un très petit nombre de pages. Il existe neuf ou dix de ces livres, qui ont été souvent réimprimés, ainsi qu'on le suppose généralement, dans l'intervalle de 1400 à 1440 [3]. Il est entendu qu'en me servant du mot *réimprimés* je ne prétends en aucune manière préjuger la question en ce qui concerne l'art réel de l'imprimerie. Ces livres en taille de bois paraissent tous avoir été exécutés dans les Pays-Bas. On dit qu'ils furent suivis de plusieurs éditions de la courte grammaire de Donat, stéréotypée en bois [4]. Ces éditions furent également imprimées en Hollande. Du reste, ce procédé, consistant à tirer des impressions au moyen de tables de bois taillées, a été en usage à la Chine de temps immémorial.

[1] BRUCKER, t. IV, p. 50; ROSCOE.

[2] Heinekke et d'autres ont prouvé que les cartes à jouer étaient connues en Allemagne dès l'an 1299; mais ces cartes étaient probablement peintes. (LAMBINET, *Origines de l'Imprimerie*; SINGER, *Histoire des Cartes à jouer*.) Les premières cartes étaient en parchemin.

[3] LAMBINET, SINGER, OTTLEY, DIBDIN, etc.

[4] LAMBINET.

L'invention de l'imprimerie, dans l'acception moderne du mot, c'est-à-dire au moyen de caractères mobiles, a été attribuée par la plupart des savants à Guttemberg, natif de Mayence, mais établi à Strasbourg. On suppose qu'il en conçut l'idée avant l'an 1440, et qu'il employa les dix années qui suivent en essais ayant pour objet la réalisation de cette idée ; des auteurs affirment même qu'il imprima avant 1450 quelques petites pièces fugitives avec ses caractères mobiles en bois; mais l'existence de ces pièces est un fait qui ne paraît pas démontré [1]. La priorité de Guttemberg est contestée par d'autres érudits, qui regardent Laurent Coster, de Haarlem, comme le véritable inventeur de l'art. Suivant une tradition qui ne paraît pas remonter au-delà du milieu du XVIe siècle, mais qui repose ensuite sur des témoignages suffisants pour prouver son existence locale, Coster aurait fait usage de lettres mobiles dès l'an 1430; et quelques auteurs ont pensé qu'un livre intitulé *Speculum humanæ Salvationis*, imprimé avec des caractères de bois très grossiers, était sorti de la presse de Haarlem à une époque antérieure à tout autre livre généralement reconnu [2]. La tradition ajoute qu'un serviteur infidèle, s'étant enfui avec le secret, s'établit pour son compte à Strasbourg ou à Mayence : cet abus de confiance avait été imputé dans l'origine à Guttemberg ou à Fust; mais depuis que leur innocence à cet égard a été pleinement reconnue, la fraude paraît avoir été mise sur le compte d'un certain Gensfleisch, regardé comme frère de Guttemberg [3]. Cependant les preuves apportées à l'appui de ces faits sont très contestables; et lors même que nous accueillerions les prétentions de Coster, on ne voit pas de bonne raison pour prétendre que Guttemberg n'ait pas pu, de son côté, rencontrer une idée qui assurément ne suppose pas un génie extraordinaire, et qui laissait encore à surmonter les difficultés les plus importantes, mérite qui lui appartient incontestablement, à lui et à ses coassociés [4].

Tout le monde est d'accord sur ce point que, vers l'an 1450,

[1] *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, t. XVII, p. 762; LAMBINET, p. 113.

[2] M. Ottley, dans son *Histoire de la gravure*, soutient avec force les prétentions de Coster, mais principalement sur l'autorité des preuves données par Meerman, et qui ont pour objet d'établir la tradition locale. Le témoignage de Ludovico Guicciardini est une réponse à ceux qui regardent cette tradition comme un conte d'Adrien Junius. Santander, Lambinet, et la plupart des critiques modernes, sont pour Mayence contre Haarlem.

[3] *Gensfleisch* paraît avoir été le nom de la branche de la famille Guttemberg à laquelle appartenait l'inventeur de l'imprimerie. (*Biogr. univ.*, art. GUTTEMBERG.)

[4] LAMBINET, p. 315.

Guttemberg, étant retourné à Mayence, forma avec Fust, riche négociant de cette ville, une association ayant pour objet d'exploiter la nouvelle invention, et que Fust lui fournit des fonds considérables. Les opérations subséquentes de la société ne sont pas bien connues. Suivant un passage des *Annales hirsargienses* de Trithême, écrites soixante ans après, mais sur l'autorité d'un petit-fils de Pierre Schœffer, leur aide ou collaborateur, ce fut vers 1452 que ce dernier porta l'art à la perfection, en imaginant un procédé plus facile pour la fonte des caractères [1]. On a interprété d'une manière assez vague ce passage, comme signifiant que Schœffer aurait été l'inventeur de la fonte même des caractères dans une matrice ; mais il paraît signifier plus particulièrement que c'est à lui qu'on doit le grand perfectionnement dans la fonte des caractères, c'est-à-dire les poinçons d'acier gravé, à l'aide desquels on frappe les matrices, et sans lesquels, indépendamment de l'économie de travail, il ne saurait y avoir d'uniformité parfaite dans la forme des lettres. Dans la première de ces hypothèses, on pourrait considérer Schœffer comme le principal inventeur de l'art de l'imprimerie : car, s'il est vrai qu'on ait pu imprimer quelques livres peu volumineux au moyen de caractères mobiles en bois, il n'en est pas moins constant que ces caractères sont tellement incommodes, et les lettres en métal taillé tellement dispendieuses, qu'il est permis de douter qu'on fût parvenu à imprimer beaucoup de grands ouvrages sans l'invention des caractères en fonte. Van Praet croit cependant que le *Psautier* de 1457 a été imprimé avec des caractères en bois ; et quelques auteurs ont supposé qu'on avait fait usage dans cet ouvrage, ainsi que dans la première Bible, de lettres en métal taillé. Lambinet, qui pense que l'essence de l'art de l'imprimerie est dans le poinçon gravé, attribue naturellement le principal mérite à Schœffer [2]; mais ce n'est pas l'opinion la plus commune.

On croit généralement aujourd'hui que le premier livre, à proprement parler, est la Bible latine ordinairement désignée sous

[1] *Petrus Opilio de Gernsheim, tunc famulus inventoris primi Joannis Fust, homo ingeniosus et prudens, faciliorem modum fundendi characteras excogitavit, et artem, ut nunc est, complevit.* (Lambinet, t. I, p. 101. Voir Daunou *contrà. Id.*, 417.)

[2] Dans un autre endroit, il répartit mieux ses éloges : « Gloire donc à Guttemberg, qui, le premier, conçut l'idée de la typographie, en imaginant la mobilité des caractères, qui en est l'âme ! gloire à Fust, qui en fit usage avec lui, et sans lequel nous ne jouirions peut-être pas de ce bienfait ! gloire à Schœffer, à qui nous devons tout le mécanisme et toutes les merveilles de l'art ! » (T. I, p. 119.)

le nom de Bible Mazarine, parce qu'on en trouva, vers le milieu du siècle dernier, un exemplaire dans la bibliothèque du cardinal Mazarin, à Paris [1]. Il est assez singulier que l'existence de cet ouvrage ait été ignorée jusqu'à cette époque, car on ne peut pas dire que ce soit un livre d'une rareté excessive, puisqu'on en connaît une vingtaine d'exemplaires, dont la moitié se trouvent dans des bibliothèques particulières en Angleterre [2]. Cette Bible ne porte pas de date, et quelques auteurs ont rapporté sa publication à l'année 1452, ou même à 1450, ce que bien peu d'entre eux soutiendraient peut-être aujourd'hui ; d'autres ont pensé que la date de 1455 avait quelque probabilité de plus en sa faveur [3]. Dans un exemplaire appartenant à la Bibliothèque Royale de Paris se trouve une note de laquelle il résulte que la reliure et les enluminures ont été complétement terminées à Mayence, le jour de la fête de l'Assomption (15 août) 1456. Maintenant Trithème, dans le passage cité plus haut, semble donner à entendre qu'aucun livre n'avait encore été imprimé en 1452 ; et si l'on considère que, dans l'enfance de l'art, une entreprise de ce genre devait nécessairement exiger un temps considérable, que nous n'avons aucun autre livre imprimé de la moindre importance pour remplir l'intervalle de 1452 à 1457 ; enfin, qu'il est probable que l'exemplaire dont nous venons de parler a dû être relié et enluminé peu de temps après sa publication, nous pouvons avec quelque vraisemblance rapporter son apparition à l'année 1455, ce qui lui assure dans les annales de la bibliographie une priorité qui jusqu'à présent n'a pas reçu d'atteinte [4].

[1] La Chronique de Cologne dit : *Anno Domini 1450, qui jubilæus erat, cæptum est imprimi, primusque liber qui excudebatur, Biblia fuere latina.*

[2] *Bibliotheca Sussexiana*, t. I, p. 293. (1827). Le nombre des exemplaires indiqués dans cet ouvrage est de dix-huit, dont neuf dans des bibliothèques publiques, et neuf dans des collections particulières ; trois des premiers, et tous les derniers, appartiennent à l'Angleterre.

[3] Lambinet pense qu'il est probable qu'elle ne fut pas commencée avant 1453, ni publiée avant la fin de 1455, t. I, p. 130. Voir, au sujet de cette Bible, un article du docteur Dibdin, dans le *Journal Classique* de Valpy, n° 8 : l'auteur y recueille les témoignages de ses prédécesseurs.

[4] Il est très difficile de se former une opinion sur les procédés employés pour l'impression des premiers livres ; presque tous ont donné matière à controverse. Fournier, lui-même fondeur en caractères, pense que cette Bible a été exécutée avec des types en bois ; Meermann opine pour les types en métal taillé ; Heinekke et Daunou pour les types en fonte, ce qui est plus probable. (LAMBINET, t. I, p. 417.) Daunou ne croit pas qu'aucun livre ait été imprimé avec des caractères taillés, soit en bois, soit en métal ; il pense qu'après les livres imprimés au moyen de planches de bois, on n'imprima plus qu'avec des caractères fondus sembla-

C'est une circonstance très remarquable que les nobles inventeurs de ce grand art aient osé, dès leur début, se lancer dans une entreprise aussi hardie que l'impression d'une Bible entière, et qu'ils l'aient exécutée avec un rare bonheur. C'était Minerve s'élançant sur la terre dans sa force divine et son armure resplendissante, prête au moment même de sa naissance à subjuguer et à détruire ses ennemis. La Bible Mazarine est imprimée, quelques exemplaires sur vélin, d'autres sur papier de choix, en caractères forts, noirs, et assez beaux, mais avec quelque manque d'uniformité; ce qui a fait agiter, peut-être à tort, la question de savoir si ces caractères avaient été fondus dans une matrice. Nous pouvons nous représenter en imagination ce vénérable et magnifique volume s'avançant en tête des innombrables myriades de ses successeurs, et appelant en quelque sorte la bénédiction divine sur le nouvel art, en consacrant ses prémices au service du ciel.

On a retrouvé dans le siècle actuel, et sous la date de 1454, une exhortation en vers allemands à l'effet de prendre les armes contre les Turcs. Si cette date se rapporte d'une manière non équivoque à l'époque de l'impression, ce qui ne paraît pas être une conséquence nécessaire, cette pièce est la première feuille détachée dont l'existence soit connue. Le caractère est, dit-on, le même que celui de la Bible de Bamberg, dont nous parlerons tout à l'heure. Deux éditions de lettres d'indulgence de Nicolas V, portant la date de 1454, existent en feuilles volantes, et deux autres éditions en 1455 [1]; mais on a observé avec raison qu'en admettant même qu'elles aient été publiées avant la Bible Mazarine, l'impression de ce grand volume avait dû être commencée long-temps auparavant. On a encore découvert un almanach pour l'année 1457; et comme ces sortes de feuilles détachées se conservent rarement, nous pouvons en conclure que la presse ne sommeillait pas, du moins en ce qui concerne ces productions légères. Un Donat, portant le nom de Schœffer, mais sans date, peut être, comme ne pas être, plus ancien qu'un Psautier publié en 1457

bles à ceux qu'on emploie aujourd'hui, et qui furent inventés par Guttemberg, perfectionnés par Schœffer, et employés pour la première fois par eux et Fust dans la Bible Mazarine. (*Id.*, p. 423.)

[1] BRUNET, *Supplément au Manuel du libraire*. Ce n'est que dernièrement qu'on a su qu'il existait encore plus d'une de ces quatre éditions. Santander pense que leur publication est postérieure à l'an 1460. (*Dict. bibliographique du* XVe *siècle*, t. I, p. 92.) Mais cela est peu probable, à cause de la nature transitoire du sujet. Santander tire une conséquence d'une ressemblance entre le caractère de ces éditions et ceux employés par Fust et Schœffer dans le *Durandi Rationale* de 1459.

par Fust et Schœffer (la société avec Guttemberg avait été dissoute en novembre 1455, par suite de contestations dont il était résulté un procès). On lit au bas de la dernière page de ce Psautier, la notice suivante :

Psalmorum codex venustate capitalium decoratus, rubricationibusque sufficienter distinctus, adinvencione artificiosâ imprimendi ac caracterizandi, absque calami ullâ exaratione sic effigiatus, et ad eusebiam Dei industriè est consummatus. Per Johannem Fust, civem Moguntinum, et Petrum Schœffer de Gernsheim, anno Domini millesimo CCCCLVII. *In vigilia assumpcionis* [1].

Une souscription semblable, quant au fond, se trouve à la fin de plusieurs des éditions de Fust; ce qui paraît assez difficile à concilier avec l'histoire courante qu'en 1463 Fust vendait encore à Paris ses imprimés pour des manuscrits.

Fust et Schœffer imprimèrent, en 1459, un autre Psautier avec des caractères semblables; et dans la même année, le *Durandi Rationale*, traité sur les offices liturgiques de l'Église : Van Praet dit, en parlant de ce livre, que c'est peut-être le premier ouvrage imprimé avec des caractères fondus auquel Fust et Schœffer aient mis leur nom et une date [2]. Il pense que les deux Psautiers ont été imprimés avec des caractères en bois. Mais cette opinion a contre elle d'autres critiques distingués [3]. En 1460, un ouvrage très volumineux, le *Catholicon* de Balbi, sortit d'une presse rivale, établie à Mayence par Guttemberg. Il imprima aussi dans la même année les *Constitutions Clémentines*, faisant partie du droit canonique.

Ce sont là les seuls monuments de l'ancienne typographie reconnus comme appartenant à la période décennale actuelle. Une Bible sans date, supposée par la plupart des savants avoir été imprimée par Pfister à Bamberg, quoique d'autres l'attribuent à Guttemberg lui-même, est considérée par de bons critiques comme étant certainement antérieure à 1462, et remontant peut-être

[1] DIBDIN, *Bibliotheca Spenceriana*; *Biogr. univ.*, GUTTEMBERG, etc. Dans le Donat cité plus haut, il est également fait mention du procédé d'impression : *Explicit Donatus arte novâ imprimendi seu caracterizandi per Petrum de Gernsheim in urbe Moguntinâ effigiatus*. Lambinet considère ce livre et la Bible comme les premières productions de la typographie; car il manifeste au sujet des *Literæ Indulgentiarum* quelques doutes, probablement mal fondés.

[2] LAMBINET, t. I, p. 154.

[3] LAMBINET, DIBDIN. Lambinet pense que l'inégalité qu'on remarque dans les caractères du Psautier de 1457 peut provenir de ce que les lettres auront été coulées dans un moule de plâtre ou de terre, au lieu d'une matrice en métal.

à 1460. Daunou et d'autres lui donnent la date de 1661. Il n'est pas impossible qu'après toutes les recherches déjà consacrées à cet objet, le temps ne jette encore de nouvelles lumières sur les antiquités typographiques.

Le 19 janvier 1458, ainsi que nous l'apprend Crévier, avec une précision correspondant à l'importance du sujet, l'université de Paris reçut une pétition de Grégoire, natif de Tiferno, dans le royaume de Naples, à l'effet d'être nommé professeur de grec. Cette demande fut accueillie, et un traitement de cent écus lui fut assigné, à la condition qu'il enseignerait gratuitement, et qu'il ferait chaque jour deux cours, l'un de grec, l'autre sur l'art de la rhétorique [1]. C'est à cette circonstance heureuse que Crévier rapporte l'origine de la restauration de la littérature ancienne dans l'université de Paris, et par suite dans le royaume de France. Depuis plus de deux cents ans la logique et la philosophie scolastiques écrasaient les belles-lettres. Il n'est fait mention de la rhétorique, c'est-à-dire de l'art qui enseigne les ornements du style, dans aucun statut ou document universitaire depuis le commencement du XIII[e] siècle. Si la langue grecque, comme le suppose Crévier, n'avait pas été entièrement négligée, elle était du moins si peu cultivée que, par le fait, un abandon complet n'aurait pas eu d'autres résultats.

Cette concession fut peut-être faite à regret; et, comme il arrive souvent dans les institutions établies, elle ne fit que donner un peu plus de force aux préjugés du parti dominant. Les professeurs de grec et de rhétorique furent spécialement exclus des priviléges de la régence par la faculté des arts. Il en était à peu près de ces branches d'instruction comme il en est aujourd'hui des langues modernes dans nos écoles et nos universités d'Angleterre; on les traitait comme des accessoires, comme choses qui ne faisaient pas partie essentielle d'une bonne éducation. Un attachement routinier aux vieux systèmes, une répugnance secrète à voir la génération nouvelle acquérir plus de connaissances, étaient de mauvais esprits qui ne possédaient pas seulement l'université de Paris; mais aucune des universités n'avait peut-être autant de besoin d'un exorcisme complet. Le grec et le latin continuèrent ainsi pendant bien des années à être enseignés par tolérance, et avec de médiocres résultats.

Purbach, ou Peurbach, natif d'une petite ville d'Autriche de

[1] Crevier, *Hist. de l'université de Paris*, t. IV, p. 243.

ce nom, a été signalé comme le restaurateur des sciences mathématiques en Europe. Quoiqu'il ne sût pas le grec, et qu'il ne possédât qu'une mauvaise traduction de Ptolémée, récemment faite par Georges de Trébizonde [1], il put cependant expliquer les règles de l'astronomie physique et la théorie des mouvements planétaires beaucoup mieux que n'avaient fait ses prédécesseurs. Mais son principal mérite consista dans la construction des tables trigonométriques. Les Grecs avaient adopté la division sexagésimale, non seulement du cercle, mais du rayon, et calculaient les cordes d'après cette échelle. Les Arabes, qui, vers le IXe siècle, introduisirent pour la première fois dans leurs tables le sinus, ou la demi-corde de l'arc double, conservèrent la même graduation. Purbach fit un pas vers l'échelle décimale, que l'usage nouveau des chiffres arabes rendait très commode : il divisa le rayon, ou *sinus totus*, comme on l'appelait souvent alors, en 600,000 parties, et il donna des règles pour calculer les sinus des arcs; il les calcula en outre lui-même en parties de ce rayon, pour chaque minute du quart de cercle, suivant Delambre et Kastner, ou de dix en dix minutes, suivant Gassendi et Hutton. Les tables d'Albaten, le géomètre arabe qui paraît être l'inventeur des sinus, n'allaient que jusqu'aux quarts de degré [2].

Purbach mourut en 1461, dans un âge peu avancé, au moment où il se disposait, d'après les conseils du cardinal Bessarion, à faire le voyage d'Italie pour y apprendre le grec. Son manteau descendit sur les épaules de Regiomontanus, un de ses élèves, qui surpassa son maître, mais qui a quelquefois usurpé une partie du mérite dû à ce dernier. Nicolas de Cusa (Cusanus), promu au cardinalat en 1448, avait devancé Purbach de quelques années. Cusanus était Allemand de naissance, et se fit une grande réputation dans diverses branches de connaissances [3].

[1] MONTUCLA; *Biogr. univ.* Il est cependant certain, et reconnu par Delambre, l'auteur de cet article de la Biographie, que Purbach fit de grands progrès en abrégeant et expliquant le texte de cette traduction; s'il ignorait la langue originale, il n'a pu le faire qu'à l'aide de ses connaissances mathématiques. (KÄSTNER, t. II, p. 521.)

[2] MONTUCLA, *Hist. des Mathématiques*, t. I, p. 539; HUTTON, *Dictionnaire de Mathématiques*, et *Introduction aux logarithmes*; GASSENDI, *Vita Purbachii*; *Biogr. univ.*, PEURBACH, par Delambre; KASTNER, *Geschichte der Mathematik*, t. I, p. 529, 543, 572; t. II, p. 319. Gassendi donne deux fois le chiffre 6,000,000 pour les parties du rayon de Purbach. Aucun de ces écrivains ne paraît aussi exact que Kastner.

[3] Un ouvrage de Cusanus sur la statique, ou plutôt sur le poids des corps dans l'eau, paraît surtout remarquable en ce qu'il indique une disposition à prendre l'expérience pour guide dans l'étude et la recherche des vérités physiques, et en même temps d'étranges

Mais il s'est rendu surtout célèbre par l'idée du mouvement de la terre, que cependant, au dire de Montucla, il ne mettait en avant que comme une ingénieuse hypothèse. Fioravanti de Bologne, si l'on en croit des autorités contemporaines, transporta en 1455 une tour avec ses fondations à plusieurs pieds de distance, et redressa à Cento une autre tour de soixante-quinze pieds de hauteur, qui avait cinq pieds d'inclinaison [1].

SECTION III.

1460—1470.

Progrès de l'art de l'imprimerie. — État de la science en Italie et dans le reste de l'Europe.

Les progrès de cette découverte si importante, qui illustra les dix années qui viennent de s'écouler, seront encore dans celles-ci l'objet principal de notre attention. Nous devons faire observer qu'un grand nombre de livres, même d'un ordre supérieur, furent imprimés, surtout dans les trente premières années qui suivirent l'invention de cet art, sans indication de date ni de lieu; et cela dut nécessairement arriver plus souvent encore pour les ouvrages de moindre importance et les pièces fugitives. Ainsi, tout catalogue des livres dont on peut fixer avec certitude la date précise sera toujours très incomplet. Une collection de fables en allemand fut imprimée à Bamberg en 1461, et un autre livre en 1462, par Pfister, dans la même ville[2]. Nous avons déjà parlé de la Bible qui porte son nom. En 1462, Fust publia une Bible connue sous le nom de *Bible de Mayence*, et qui passait pour la plus ancienne avant qu'on eût découvert celle de la bibliothèque Mazarine. Mais, dans cette même année, la ville de Mayence ayant été prise par Adolphe, comte de Nassau, l'établissement de Fust fut dissous, et ses ouvriers, qui s'étaient engagés au secret sous la foi du serment, se dispersèrent de différents côtés. Se croyant ainsi, du moins comme on le supposerait, déliés de leur obligation, ils exercèrent leur industrie dans d'autres endroits. Il est certain que l'art de l'imprimerie ne tarda pas à se répandre dans les villes

écarts dans l'appréciation des résultats. (Voir Kastner, t. II, p. 122.) Ce traité a été publié dans une édition de Vitruve, Strasbourg, 1550.

[1] Tiraboschi; Montucla; *Biogr. univ.*

[2] Lambinet.

voisines du Rhin : non seulement Bamberg, ainsi que nous l'avons dit plus haut, mais Cologne, Strasbourg, Augsbourg et deux ou trois autres villes, avaient mis des livres dans la circulation avant la fin de ces dix années. Mayence elle-même ne resta pas oisive lorsque les troubles occasionnés par les événements politiques se furent apaisés. Cependant le nombre total des livres imprimés dans l'empire d'Allemagne, de 1461 à 1470, avec indication de date et de lieu, ne fut, suivant Panzer, que de vingt-quatre, dont cinq Bibles en latin et deux en allemand. Les seuls ouvrages classiques connus sont deux éditions de Cicéron *De Officiis*, imprimées à Mayence en 1465 et 1466, et une autre à Cologne vers cette dernière année, par Ulric Zell; peut-être aussi le traité *De Finibus* et celui *De Senectute*, publiés dans la même ville. On a également des motifs pour croire qu'un Virgile, un Valère-Maxime et un Térence, imprimés à Strasbourg par Mentelin, et sans date, remontent à 1470; et on a pensé la même chose d'une ou deux éditions d'Ovide, *De Arte amandi*, publiées par Zell, à Cologne. Un seul livre, *Joannis de Turrecrematâ Explanatio in Psalterium*, fut imprimé par Zainer, à Cracovie, en 1465. Ce fait est remarquable, en ce qu'on ne retrouve aucune trace de la presse polonaise depuis cette époque jusqu'en 1500. On dit qu'il existe en Pologne plusieurs exemplaires de ce livre; cependant on a des doutes sur son authenticité. Zainer s'établit peu de temps après à Augsbourg [1].

Ce fut en 1469 qu'Ulric Gering et deux autres individus qui avaient été employés comme pressiers chez Fust, à Mayence, vinrent à Paris, à la sollicitation de Fichet et de Lapierre, recteurs de la Sorbonne; ils y imprimèrent plusieurs livres dans les années 1470 et 1471. Les épîtres de Gasparin de Barziza paraissent, à en juger par quelques vers qu'on trouve à la fin, avoir été le premier de ces ouvrages [2]. Panzer a porté à dix-huit la liste des livres imprimés avant la fin de 1472 [3].

Mais il paraît prouvé d'une manière incontestable qu'on doit à un imprimeur anglais, le fameux Caxton, un spécimen de typographie encore plus ancien. Son recueil des *Histoires de Troye*

[1] PANZER, *Annales typographici*; *Biogr. univ.*, ZAINER.

[2] Voici les quatre derniers de ces vers :

Primos ecce libros quos hæc industria finxit,
Francorum in terris, ædibus atque tuis.
Michael, Udalricus, Martinusque magistri
Hos impresserunt, et facient alios.

[3] Voir GRESWELL, *Early parisian press.*

paraît avoir été imprimé du vivant de Philippe, duc de Bourgogne, et conséquemment avant le 15 juin 1467. Cet ouvrage fut certainement publié dans les états du duc, mais on ignore en quelle ville. C'est donc le plus ancien livre imprimé en langue française, et il est antérieur de plusieurs années à tout autre. Un discours latin de Russell, ambassadeur d'Édouard IV auprès de Charles de Bourgogne, en 1469, est celle des publications de Caxton qui vient ensuite. Cette pièce fut également imprimée dans les Pays-Bas [1].

Un tableau plus brillant se déroulait en Italie. Deux ouvriers de Fust, Sweynheim et Pannartz, sans doute encouragés et protégés, montèrent une presse au monastère de Subiaco dans les Apennins : ils avaient choisi ce lieu, soit à cause des nombreux manuscrits qui s'y trouvaient rassemblés, soit parce que les moines étaient Allemands. C'est de là que sortit, en octobre 1465, une édition de Lactance : elle avait été précédée, dit-on, d'une édition, qui n'existe plus, de la petite grammaire de Donat. Quelques critiques rapportent à l'année 1466 une édition sans date de Cicéron *De Officiis*. En 1467, les deux Allemands, après avoir imprimé le livre de saint Augustin *De Civitate Dei*, et Cicéron *De Oratore*, quittèrent Subiaco pour Rome, où, avant la fin de 1470, ils n'avaient pas donné moins de vingt-trois éditions d'anciens auteurs latins. Un autre Allemand, Jean de Spire, établit une presse à Venise en 1469, et débuta par les *Lettres* de Cicéron. Dans le cours de cette année et de la suivante, il parut à Venise presque autant d'ouvrages classiques qu'à Rome : ils sortaient des presses de Jean et de Viudelin, son frère, et de celles d'un Français, Nicolas Jenson. Il existe, dit-on, des livres imprimés à Milan en 1469, par des individus dont les noms sont inconnus ; et en 1470, l'Allemand Zarot y ouvrit une source féconde de typographie, quoiqu'il n'ait été publié dans le cours de cette année que deux auteurs latins. La petite ville de Foligno vit paraître aussi une édition des *Lettres* de Cicéron. Le nombre total des livres sortis de la presse italienne, à la fin de cette année, s'élève, suivant Panzer, à quatre-vingt-deux : dans ce nombre ne sont pas compris les ouvrages qui ne portent pas de date, et dont quelques uns appartiennent vraisemblablement à cette période.

[1] Dibdin, *Antiquités typographiques*. Il n'est fait mention de cette pièce ni dans la *Biographie universelle*, ni dans Brunet : c'est une omission qu'on peut à peine excuser.

Cosme de Médicis mourut en 1464. Mais l'heureuse impulsion qu'il avait donnée à la restauration des lettres ne fut point ralentie ; et dans la dernière année de la décade actuelle sa fortune et son influence sur la république de Florence étaient passées aux mains d'un homme encore plus distingué, Laurent, son petit-fils, digne par son mérite littéraire d'avoir fait honneur à un patron, quelque éminent qu'il fût, si des destins plus prospères ne l'avaient appelé à exercer lui-même un généreux patronage.

L'époque de l'avénement de Laurent au pouvoir est marquée par une circonstance qui n'est guère moins honorable que la restauration de la littérature classique : c'est le réveil du génie de la poésie nationale, qui sommeillait depuis près d'un siècle. Après la mort de Pétrarque, beaucoup d'auteurs composèrent des vers, mais aucun n'excella dans cet art, quoique Muratori ait fait l'éloge de la poésie jusqu'en 1400, et particulièrement de celle de Giusto di Conti, qu'il n'hésite pas à mettre au rang des premiers poètes de l'Italie [1]. La poésie du XV[e] siècle est abandonnée de tous les critiques comme grossière, faible, et défectueuse sous le rapport de l'expression. C'est à peine si les historiens de la littérature daignent citer quelques noms, ou les éditeurs de morceaux choisis emprunter quelques sonnets à cette époque. Les romans de chevalerie en vers, *Buovo d'Antona*, *La Spagna*, l'*Ancroja*, ne méritent d'être mentionnés que parce qu'ils frayèrent jusqu'à un certain point le chemin aux grands poëmes de Boiardo et d'Arioste. Par eux-mêmes, ils sont communs et prosaïques. On aurait tort de chercher la cause générale de cette stérilité dans la culture des lettres grecques et latines; nous savons qu'elle n'arrêta pas, dans le siècle suivant, le brillant essor de la poésie italienne. Il n'y a qu'une cause unique pour l'absence de grands hommes à une époque quelconque : — la nature ne juge pas à propos de les produire; leur existence est indépendante de l'éducation comme des circonstances.

La littérature en prose italienne, depuis l'âge de Pétrarque jusqu'à l'époque qui nous occupe, pourrait être renfermée en un petit nombre de volumes. On trouvera quelques mémoires histoques dans Muratori; mais la plus grande partie de sa collection est en latin. Léonard Arétin a écrit en italien les vies de Dante et de Pétrarque ; et, au rapport de Corniani, ces deux morceaux ont

[1] MURATORI, *Della perfetta poesia*, p. 193 ; BOUTERWEK, *Gesch. der ital. Poesie*, t. I, p. 216.

peu de valeur, soit par le fond, soit par le style. La *Vita civile* de Palmieri paraît avoir été écrite quelque temps après le milieu du xve siècle : Corniani dit, en parlant de cet ouvrage, qu'il avait eu l'intention d'en donner un extrait, à cause de la rareté de l'italien à cette époque ; mais qu'il avait dû y renoncer, après avoir acquis la conviction qu'on pouvait à peine lire deux phrases de suite de la *Vita civile* sans rencontrer quelque barbarisme ou d'autres fautes de langue. Les romanciers Sacchetti et Ser Giovanni, auteur du *Pecorone*, qui appartiennent à la fin du xive siècle, sont lus par quelques personnes : leur style est familier et plein d'idiotismes ; cependant Crescimbeni loue celui du premier. Corniani accorde quelques éloges à Passavanti et à Pandolfini : le premier, auteur religieux, qui écrivait peu de temps après Boccace ; l'autre, noble florentin, qui composa un dialogue moral au commencement du xve siècle. Parmi les volumineuses productions de Filelfo se trouve un commentaire italien sur Pétrarque, dont Corniani paraît faire fort peu de cas. Le commentaire de Landino sur Dante est beaucoup plus estimé ; mais il n'a été publié qu'en 1481.

Ce fut à l'occasion d'un tournoi, où Laurent lui-même et son frère Julien parurent dans la lice, que furent composés deux poëmes, l'un par Louis Pulci, l'autre par Politien : ce dernier, qui n'était alors qu'un adolescent, ou plutôt un enfant, déploya dans sa composition plus d'harmonie, de verve, d'imagination, qu'il ne s'en trouvait dans aucun ouvrage qui eût paru depuis la mort de Pétrarque [1]. C'était la meilleure preuve qu'il n'y avait pas d'incompatibilité réelle entre l'étude de la littérature ancienne et le langage populaire de l'imagination et du sentiment ; et que, si l'une enseignait la correction et l'élégance du style, l'autre pouvait donner à l'expression de la pensée une allure plus franche, un tour plus naturel.

Cette période ne fut pas également heureuse pour les savants

[1] On trouvera des extraits de ce poëme dans la *Vie de Laurent de Médicis*, par ROSCOE, et dans SISMONDI, *Littérature du Midi*, t. II, p. 43. Ce dernier, à l'exemple des critiques italiens, en fait un haut éloge, qui paraît justifié par les passages cités. Roscoe suppose que Politien n'avait que quatorze ans lorsqu'il écrivit la *Giostra di Giuliano*. Mais les vers qu'il cite font allusion à Laurent comme chef de la république, et l'auteur n'aurait pu s'exprimer ainsi avant la mort de Pierre, qui n'eut lieu qu'en décembre 1469. Si Politien composa ce poëme à l'âge de seize ans, le fait est déjà assez extraordinaire ; mais ces deux années font une immense différence. Ginguené pense que ces vers ne font point allusion au tournoi de 1468, mais à un autre de l'année 1473.

dans d'autres parties de l'Italie. Ferdinand de Naples, qui monta sur le trône en 1458, ne se montra pas le digne successeur d'Alphonse, son père. Mais à Rome, ils éprouvèrent une disgrâce sérieuse. Quelques érudits zélés, tels que Pomponius Lætus, Platina, Callimachus Experiens, formèrent une académie afin de pouvoir conférer en commun sur des matières de science, et se communiquer mutuellement les résultats de leurs études particulières. Comme les dictionnaires, les index, et tous les ouvrages de compilation étaient encore très défectueux, c'était le meilleur moyen de s'épargner l'immense travail de remuer toute la masse de l'antiquité latine. Ils prirent des noms romains, innocent badinage, qu'on a long-temps après renouvelé en Europe. Cependant le pape Paul II jugea à propos, en 1468, de faire arrêter tous les membres de cette société, sous la prévention de complot contre sa vie, ce qui était assurément dénué de tout fondement, et comme ayant voulu rétablir des superstitions païennes en opposition au christianisme, ce qui paraît n'avoir été aucunement prouvé. Ils furent mis à la torture et retenus en prison pendant un an : à l'expiration de ce temps, le tyran, dégagé d'un vœu qu'il avait fait, dit-on, dans le premier mouvement de sa fureur, les fit tous mettre en liberté ; mais l'académie romaine fut long-temps avant de reprendre quelque consistance[1].

Nous ne voyons pas jusqu'à présent que la littérature ait été encouragée d'une manière bien substantielle dans aucune des contrées situées en-deçà des Alpes, à l'exception du pays où l'on devait le moins s'attendre à rencontrer un tel indice de civilisation. Mathias Corvinus, roi de Hongrie, s'appliqua, depuis son avénement en 1458 jusqu'à sa mort en 1490, à réunir autour de lui les savants de l'Italie, et à faire jaillir la lumière au sein des profondes ténèbres qui pesaient sur son pays. Il résolut donc de fonder une université, qui, d'après le plan primitif, devait être établie dans une ville spéciale ; mais les guerres contre les Turcs le forcèrent d'en fixer le siége à Bude. Il profita de la dispersion des bibliothèques par suite de la prise de Constantinople, pour faire des acquisitions de manuscrits grecs ; et, afin d'enrichir encore sa collection, il employa quatre copistes à Florence, indé-

[1] TIRABOSCHI, t. VI, p. 93 ; GINGUENÉ ; BRUCKER ; CORNIANI, t. II, p. 280. Ce dernier écrivain, qui ne le cède à personne pour la connaissance de la littérature du XV[e] siècle, mais qui montre toujours de la partialité en faveur de la cour de Rome, bien qu'il ne fût pas ecclésiastique, semble vouloir rejeter le blâme de cette affaire sur l'imprudence de Platina.

pendamment de trente à Bude. Aussi, à l'époque de sa mort, la bibliothéque royale de cette dernière ville contenait, dit-on, cinquante mille volumes; ce qui paraît tout-à-fait incroyable[1]. On rapporte que trois cents statues antiques étaient placées dans ce même dépôt. Mais en 1527, lorsque la ville tomba au pouvoir des Turcs, ces nobles trésors furent dispersés, et en grande partie détruits. Quoique le nombre des livres, ainsi que nous venons de l'observer, ait dû être exagéré, il est cependant possible que ni l'incendie de la bibliothéque d'Alexandrie par Omar, si jamais il a eu lieu, ni aucune autre catastrophe dont l'histoire nous ait transmis le souvenir, à l'exception de la double prise de Constantinople elle-même, n'ait porté un coup aussi fatal aux lettres; et, tout en rendant justice aux bonnes intentions de Mathias Corvinus, on ne peut s'empêcher de regretter profondément que tant d'inestimables trésors arrachés une première fois à la barbarie des Ottomans aient été accumulés sur un point qui offrait si peu de sécurité contre leurs armes dévastatrices[2].

L'Angleterre, sous Édouard IV, présente, dans les annales de la publication, un aspect presque aussi aride que sous Édouard-le-Confesseur : il n'existe pas, je crois, un seul livre, latin ou anglais, qu'on puisse rapporter à cette période décennale[3]. Cependant on y remarque quelques symptômes, qui ne sont pas à négliger, d'un goût naissant pour la littérature. Leland cite plusieurs Anglais qui firent le voyage d'Italie, peut-être avant 1460, afin d'étudier sous Guarini le jeune à Ferrare : c'étaient Robert Fleming, Guillaume Gray, évêque d'Ely; Jean Free, Jean Gunthorpe, et un seigneur très accompli, Jean Tiptoft, comte de Worcester. Il n'est que juste de reconnaître que ces hommes étaient animés d'un honorable amour de la science, et qu'ils pré-

[1] La bibliothéque formée par Nicolas V ne contenait que cinq mille manuscrits. Ce serait peut-être beaucoup que d'évaluer à quinze mille les volumes imprimés en Europe avant la mort de Corvinus. Heeren soupçonne que le chiffre de 50,000 est une hyperbole, et il ne peut y avoir de doute à cet égard.

[2] BRUCKER, ROSCOE, GIBBON; HEEREN, p. 173, renvoie à plusieurs ouvrages modernes qui sont expressément relatifs au sort de cette bibliothéque. Une partie des livres, cependant, passa dans celle de Vienne.

[3] L'université d'Oxford, suivant Wood, et l'Eglise en général, étaient vers cette époque dans un état déplorable; les écoles de grammaire étaient mises de côté; des personnes incapables obtenaient les degrés, moyennant finance. (A. D. 1455, 1466.) Wood avait précédemment parlé de ces écoles comme entretenues dans l'université, sous la direction de maîtres ès-arts. (A. D. 1442.) Mais les statuts de *Magdalen College*, fondé sous le règne d'Edouard, pourvoient à l'entretien d'un certain degré d'instruction. CHANDLER, *Vie de Waynflete*, p. 200.

cédèrent tous ceux que nous pourrions indiquer d'une manière certaine, soit en France, soit en Allemagne. On ne voit cependant pas que les connaissances qu'ils purent acquérir aient porté de fruits distincts. Mais, s'il était donné à bien peu de personnes d'aborder ces études auxquelles nous attachons réellement du prix en littérature, les simples éléments des connaissances grammaticales étaient à la portée du grand nombre. Et cette dernière période du moyen âge ne manqua pas non plus de généreux patrons, qui testaient, pour me servir des expressions de Burke, en faveur d'une postérité qu'ils adoptaient comme la leur. Guillaume de Wykeham, chancelier d'Angleterre sous Richard II, et évêque de Winchester, fonda une école dans cette ville, et à Oxford un collége en rapport avec cette école, en 1373 [1]. Henri VI, à son exemple, institua, vers 1442, l'école d'Eton, et le collége du Roi, à Cambridge [2]. Soixante-dix élèves dans chacune de ces écoles, et dans chaque collége soixante-dix boursiers et écoliers, sont entretenus au moyen de ces dotations princières. Il est presque inutile de faire observer que ce sont non seulement et sans comparaison les plus anciennes, mais encore les plus larges fondations pour le soutien des études grammaticales en Angleterre. Le lecteur a été mis à même de conjecturer ce qu'on pouvait enseigner dans ces établissements, comme dans toutes les autres écoles de cette époque : ce devait être la langue latine au moyen de quelques livres de grammaire fort médiocres, et de la lecture d'un très petit nombre d'auteurs profanes de l'antiquité. Dans la collection curieuse et unique des lettres de Paston, il s'en trouve une d'un jeune garçon qui étudiait à Eton en 1468, et dans laquelle il donne deux vers latins de sa composition, lesquels ne sont pas merveilleux [3]. Je conçois qu'une circonstance de cette nature puisse paraître assez indifférente, surtout à des étrangers ; mais il n'est pas indifférent d'indiquer par un fait, quel qu'il soit, le progrès graduel des connaissances parmi les laïques, d'abord, dans les simples éléments de la lecture et de l'écriture, ainsi que

[1] LOWTH, *Vie de Wykeham*. Il permet dans ses statuts qu'un certain nombre d'enfants de famille (*gentilium*), soient élevés dans son école. (CHANDLER, *Vie de Waynflete*, p. 5.)

[2] Waynflete fut le premier régent d'Eton, en 1442 (CHANDLER, p. 26.)

[3] T. I. p. 301. Il est dit, quelques années auparavant, au sujet de Guillaume Paston, auteur de ces vers, « qu'il « était allé à l'école devers un lombard « appelé Karol Giles, pour apprendre « et s'instruire en poésie, ou bien en « français. Il disait qu'il serait aussi « content d'avoir un bon livre de fran- « çais ou de poésie, que mon maître « Falstaff d'acheter un beau manoir. » P. 173. 1459.)

nous l'avons fait dans un chapitre précédent ; et maintenant, au XV[e] siècle, dans l'instruction grammaticale telle qu'il était possible de l'obtenir. Ce jeune homme, de la famille de Paston, était de bonne maison, et venait de loin ; et il n'était pas destiné à l'Église, puisqu'il paraît par cette même lettre qu'il avait le mariage en perspective.

Mais les lettres de Paston sont, sous d'autres rapports, un témoignage important de l'état progressif de la société; elles forment un chaînon précieux dans l'histoire des mœurs anglaises, et elles seules remplissent, en effet, la lacune que cette période eût présentée sans leur secours. Cette collection est même dans son genre, du moins à ma connaissance, unique en Europe : car s'il est très probable qu'il existe, sinon en France et en Allemagne, au moins dans les archives de quelques familles italiennes, une série de lettres d'une nature purement privée, et aussi anciennes que celles dont il est ici question, je ne me rappelle pas qu'il en ait jamais été publié. Les lettres de Paston ont toutes été écrites sous les règnes de Henri VI et d'Édouard IV (à l'exception de quelques unes, qui s'étendent jusqu'au règne de Henri VII), par différents membres d'une famille opulente et distinguée, mais qui n'était pas noble; elles offrent donc un tableau de la vie de la classe aisée (*gentry*) en Angleterre dans ce siècle [1]. Nous ne nous occupons ici que des preuves qu'elles fournissent de l'état de la littérature; et, en somme, elles nous en donnent une idée plus favorable que nous ne l'aurions espéré, d'après l'absence d'écrivains pendant ces règnes. Il est évident que plusieurs membres de cette famille, hommes et femmes, écrivaient non seulement avec correction, mais encore avec une facilité, une sorte d'abandon épistolaire, qui suppose l'habitude de la plume. Leur diction est beaucoup moins affectée et moins bizarre que celle des romanciers modernes lorsqu'ils veulent imiter le style familier d'époques beaucoup moins éloignées de nous que le XV[e] siècle. Dans quelques unes de ces lettres, on trouve du latin mêlé à l'anglais; ce latin est très mauvais, et n'est probablement employé que comme moyen de secret : et il est une fois question d'Ovide comme d'un livre

[1] Cette collection forme cinq volumes in-4°, et elle est devenue rare. L'ouvrage a été doublé de volume, grâce au caprice de l'éditeur, qui s'est avisé d'imprimer les lettres avec leur orthographe et leurs abréviations originales sur chaque page de gauche, et qui les a reproduites sur la page de droite sous une forme moderne et plus lisible. Comme l'orthographe a peu d'importance, et les abréviations aucune, il suffisait d'en donner un échantillon.

qui doit être envoyé de l'un à l'autre [1]. Il est vraisemblable qu'une telle série de lettres, dictées avec autant de vivacité et de convenance, n'aurait pu être écrite par aucune famille anglaise du même rang sous le règne de Richard II, et bien moins encore auparavant. C'est une chose assez délicate que de juger sur un seul exemple; mais la lettre de lady Pelham, citée dans le premier chapitre, est tout-à-fait incorrecte et inintelligible. Ainsi, la semence germait rapidement sous la terre; et ceci nous prouve que les publications littéraires ne sont pas la seule pierre de touche des progrès intellectuels d'un peuple. J'ajouterai que, si le milieu du xv[e] siècle fut l'époque où l'on composa le moins de livres, il en fut alors copié, dans l'opinion de juges compétents, un plus grand nombre que dans aucun des siècles antérieurs.

On doit observer ici, relativement à l'état général des lettres en Angleterre jusqu'à l'âge qui précéda immédiatement la réformation, que Leland a donné, dans le quatrième volume de ses *Collectanea*, plusieurs listes de livres appartenant à des colléges et à des monastères, et que ces listes n'autorisent en aucune manière la supposition d'une connaissance passable de la littérature ancienne. Nous y trouvons cependant quelques unes des traductions d'auteurs grecs récemment faites en Italie. En fait, le clergé rétrogradait, tandis que les laïques avançaient: c'est dire assez que son règne tirait à sa fin.

J'ai dit qu'il n'avait pas été écrit d'ouvrage nouveau dans ces dix années. Du temps de nos pères, il eût été nécessaire d'indiquer au moins comme une imposture littéraire les fameuses poésies attribuées à Thomas Rowley. Mais, selon toute probabilité, il n'est personne aujourd'hui qui croie à leur authenticité; et je n'aurais pas même fait allusion à un faux aussi palpable, sans cette circonstance singulière, qu'on a tenté en France, il n'y a pas très long-temps, une expérience absolument semblable sur la crédulité du public. Une personne du nom de Surville a publié une collection de poésies soi-disant composées par Clotilde de Surville, poète du xv[e] siècle. La muse de l'Ardèche fournit une

[1] « Quant à Ovide, *De arte amandi*, « je vous l'enverrai la semaine pro- « chaine, car je ne l'ai pas en ce mo- « ment sous ma main. » (T. IV, p. 175.) Cette lettre, d'après l'éditeur, aurait été écrite entre les années 1463 et 1469. Nous ne connaissons pas positivement d'édition aussi ancienne de l'*Art d'aimer*; mais on suppose, comme nous l'avons dit plus haut, que Zeil de Cologne en imprima une avant 1470. Le livre dont il s'agit était-il imprimé ou manuscrit? C'est une question que nous abandonnons à la sagacité des critiques.

plus longue carrière que le moine de Bristow; et, après avoir célébré la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc en 1429, elle vécut assez pour exhaler son chant du cygne sur la bataille de Fornoue en 1495. Cependant cette muse guerrière n'est pas étrangère aux amours; et elle eut l'heureux privilége de rendre en vers français une ode de son prototype, Sapho, bien des années avant qu'aucune autre personne en France eût pu voir cette même ode. Mais ayant, comme Rowley, anticipé un peu trop sur le style et les idées d'une époque plus moderne, elle a dû retomber, comme lui, dans la foule des morts qui n'ont jamais vécu [1].

SECTION IV.

1471—1480.

Continuation des mêmes sujets. — Laurent de Médicis. — Controverse physique. — Sciences mathématiques.

Le nombre des livres imprimés en Italie pendant ces dix années s'élève, suivant Panzer, à mille deux cent quatre-vingt dix-sept, dont deux cent trente-quatre sont des éditions d'anciens auteurs classiques. Les livres sans date ne sont d'ailleurs point compris dans ce dénombrement, qui ne peut pas même être considéré comme complet quant aux autres.

Laurent de Médicis établit à Florence une presse, dans laquelle fut employé un orfèvre, nommé Cennini, le premier imprimeur, à l'exception de Caxton et de Jenson, qui ne fût pas Allemand. Virgile fut publié en 1470. Plusieurs autres villes d'Italie commencèrent à imprimer dans cette période. La première édition de

[1] Auguis, *Recueil des Poëtes*, t. II; *Biogr. univ.*, art. Surville; Villemain, *Cours de littérature*, t. II; Sismondi, *Hist. des Français*, t. XIII, p. 593. L'imposture n'est pas, à beaucoup près, aussi grossière que celle de Chatterton; mais, comme le dit Sismondi, « on n'a « qu'à comparer Clotilde avec le duc « d'Orléans, ou avec Villon ». Les vers suivants, cités par lui, donneront au lecteur une juste idée :

Suivons l'amour, tel en soit le danger;
Cy nous attend sur lits charmants de mousse.
A des rigueurs; qui voudroit s'en venger?
Qui (même alors que tout désir s'émousse)
Au prix fatal de ne plus y songer?
Règne sur moi, cher tyran, dont les armes
Ne me sauroient porter coups trop puissants!
Pour m'épargner n'en crois onc à mes larmes;
Sont de plaisir, tant plus auront de charmes
Tes dards aigus, que seront plus cuisants.

On a remarqué avec raison que les extraits de Clotilde occupent trop de place dans le *Recueil des anciens poëtes*, tandis qu'on n'y trouve que de très minces spécimens des véritables écrivains du XVe siècle.

Dante parut à Foligno en 1472 : c'est à tort, et même contre toute vraisemblance, qu'on a supposé qu'elle avait été imprimée à Mayence. Pétrarque avait été publié en 1470, et Boccace en 1471. Ils furent l'un et l'autre réimprimés plusieurs fois avant la fin de cette décade.

Personne n'avait encore essayé de fondre des caractères grecs en quantité suffisante pour l'impression d'un livre entier. On en rencontre quelques uns dans les premières publications de Sweynheim et Pannartz [1] ; mais dans les ouvrages imprimés plus tard à Venise, les mots grecs sont intercalés à la main. Ce fut en 1476 seulement que Zarot de Milan eut l'honneur de donner au monde la grammaire grecque de Constantin Lascaris [2]. Cette publication fut suivie, en 1480, de celle du lexique de Craston, vocabulaire très imparfait, mais qui fut pendant bien des années le seul ouvrage de ce genre qui pût offrir quelque secours aux étudiants. L'auteur était Italien.

L'érudition classique se divise en deux grandes branches, la connaissance de tout ce qui se trouve dans les ouvrages des auteurs grecs et romains, et celle du *matériel*, si je puis m'exprimer ainsi, c'est-à-dire de tout ce qui s'est conservé sous une forme corporelle, ce que l'on désigne quelquefois sous le nom d'*antiquités*. Tels sont les édifices, les monuments, les inscriptions, les monnaies, les médailles, les vases, les instruments et ustensiles, qui, par leur accumulation graduelle, ont jeté un grand jour sur l'histoire et la littérature anciennes. Les richesses que possède en ce genre l'Italie ne pouvaient être négligées, du moment où le sentiment d'admiration pour tout ce qui était romain eut commencé à s'emparer des esprits. Pétrarque lui-même forma une petite collection de monnaies; et Pastrengo, son contemporain, fut le premier qui copia des inscriptions. Mais, dans la première

[1] Les caractères grecs paraissent pour la première fois dans un traité de saint Jérôme, imprimé à Rome en 1468. (HEEREN, d'après Panzer.)

[2] *Lascaris grammatica græca, Mediolani, ex recognitione Demetrii cretensis, per Dionysium Paravisinum*, in-4°. Ce volume est rare; les caractères en sont élégants, et de moyenne grosseur. Les premiers essais d'impression de grec consistent en passages et citations détachés, qu'on trouve dans un très petit nombre des premiers exemplaires imprimés d'auteurs latins, tel que le Lactance de 1465, l'Aulu-Gelle et l'Apulée de Sweynheim et Pannartz, 1469, et quelques ouvrages de Bessarion, imprimés vers le même temps. Il est à remarquer que dans tous ces ouvrages la partie grecque est exécutée proprement et lisiblement, tandis que le grec introduit dans les *Officia et Paradoxa* de Cicéron (ZAROT, Milan, 1874) est à peine lisible. J'ai emprunté ces divers renseignements à GRESWELL, *Early parisian greek press*, t. I, p. 1.

partie du XV[e] siècle, les savants italiens, ainsi que les patrons des lettres, commencèrent à recueillir les reliques éparses qui s'offraient en abondance dans la plupart des provinces [1]. Niccolo Niccoli, suivant l'oraison funèbre de Poggio, posséda une série de médailles, et écrivit même en italien un traité dans lequel il rectifiait, sur l'autorité des inscriptions et des monnaies, l'orthographe ordinaire d'un certain nombre de mots latins. A partir de cette époque, l'amour des collections ne fit qu'augmenter. Les Médicis et d'autres riches patrons des lettres n'épargnèrent rien pour accaparer ces trésors de l'antiquité. Vers l'an 1440, Cyriaque d'Ancône voyagea dans l'Orient pour copier des inscriptions ; mais il était naturellement exposé à être trompé et à se tromper lui-même, et il n'a pas échappé au soupçon d'imposture ou du moins d'une excessive crédulité [2].

Le premier qui présenta au monde sous une forme collective le résultat de ses recherches en ce genre fut Biondo Flavio ou Flavio Biondo, car on trouve ses noms écrits dans un ordre différent, mais la première manière est la plus correcte [3]. Secrétaire d'Eugène IV et de ses successeurs, un long séjour à Rome lui inspira l'idée et lui fournit l'occasion de décrire ses ruines impériales. Dans un ouvrage dédié à Eugène IV, qui mourut en 1447, mais imprimé seulement en 1471, et intitulé *Romæ instauratæ libri tres*, il décrit, examine, et explique par les témoignages des anciens auteurs les nombreux monuments de Rome. Dans un autre, *Romæ triumphantis libri decem*, imprimé vers l'an 1472, il traite du gouvernement, des lois, de la religion, des cérémonies, de la discipline militaire et des autres antiquités de la république. Un troisième ouvrage, compilé à la demande d'Alphonse, roi de Naples, et imprimé en 1474, sous le titre d'*Italia illustrata*, contient la description de toute l'Italie, divisée en ses quatorze anciennes régions. Quoique Biondo Flavio ait été, pour ainsi dire, le premier à tailler son chemin dans le roc, ce qui

[1] TIRABOSCHI, t. V et VI. ANDRÈS, t. IX, p. 196.

[2] TIRABOSCHI ; ANDRÈS, t. IX, p. 196. Cyriaque n'a pas manqué de défenseurs: quelques unes des inscriptions qu'on l'accusait d'avoir fabriquées ont été plus tard reconnues authentiques ; et on présume en sa faveur que d'autres inscriptions qu'on ne retrouve pas ont pu être détruites depuis lui. (*Biogr. univ.*, CYRIAQUE.) Une inscription qui repose sur sa seule autorité est celle qu'on suppose relater la persécution des chrétiens en Espagne sous Néron. (Voir LARDNER, *Témoignages juifs et païens*, t. I.) Lardner, qu'on ne peut accuser de crédulité, penche à reconnaître l'authenticité de cette inscription.

[3] ZENO, *Dissertazioni vossiane*, t. I, p. 229.

devrait faire respecter sa mémoire, il est arrivé naturellement que ses ouvrages, étant défectueux et inexacts relativement à ceux des grands antiquaires du XVIe siècle, n'ont point trouvé place dans la collection de Grævius, et sont aujourd'hui à peine connus de nom [1].

En Allemagne et dans les Pays-Bas, on commença à exercer l'art de l'imprimerie à Deventer, à Utrecht, à Louvain, à Bâle, à Ulm et dans d'autres villes, et en Hongrie à Bude. Nous y trouvons cependant très peu d'anciens auteurs : la liste totale de ceux qui peuvent passer pour classiques ne s'élève qu'à treize. On peut y ajouter une ou deux éditions de parties d'Aristote en latin, d'après des traductions récemment faites en Italie. Ce n'était pourtant pas la longueur des manuscrits qui effrayait les imprimeurs allemands : car, indépendamment de leurs éditions des Écritures, Mentelin de Strasbourg publia, en 1473, la grande Encyclopédie de Vincent de Beauvais, en dix volumes in-folio; et en 1474 un onvrage semblable de Berchorius ou Berchoire, en trois autres in-folio. Il y a un contraste remarquable entre ces travaux de Mentelin et ceux de ses contemporains italiens.

Florus et Salluste furent imprimés à Paris au commencement de cette décade; et avant sa fin douze autres auteurs classiques avaient été publiés dans cette même ville. Une édition de Cicéron *ad Herennium* parut à Angers en 1476, et une d'Horace à Caen, en 1480. La presse lyonnaise donna aussi plusieurs ouvrages, mais aucun qui appartienne à la littérature classique. Des écrivains français ont prétendu que le premier livre imprimé dans leur langue était *le Jardin de dévotion*, qui parut chez Colard Mansion, de Bruges, en 1473. On a contesté cette date en Angleterre; mais elle a d'autant moins d'intérêt que la priorité est évidemment acquise, comme nous l'avons vu, au *Recueil des Histoires de Troye*, par Caxton. *Le Roman de Baudouin comte de Flandre*, Lyon, 1474, paraît être le plus ancien livre français imprimé en France. En 1476 parurent à Paris *les Grandes Chroniques de Saint-Denis*, volume important, et d'une grande dimension.

[1] Un traité du même temps, mais supérieur, sur les antiquités de la ville de Rome, est celui de Bernard Ruccelai (*De urbe Româ*, dans *Rer. ital. script. Florent.*, t. II). Mais ce traité n'a été publié que dans le XVIIIe siècle. Ruccelai a composé quelques ouvrages historiques écrits en très bon latin, et s'est distingué aussi dans les révolutions politiques de Florence. Il devint, après la mort de Laurent, le protecteur de l'académie florentine, et fit bâtir pour ses membres un palais avec des jardins. (CORNIANI, t. III, p. 143; *Biogr. univ.*, RUCCELAI.)

Nous arrivons maintenant à notre Caxton, qui termina à Cologne, au mois de septembre 1471, une traduction en anglais de son *Recueil des Histoires de Troye*, faite par ordre de Marguerite, duchesse de Bourgogne. Elle y fut probablement imprimée l'année suivante [1]. Mais bientôt après il passa en Angleterre avec les instruments de son art; et l'on suppose que son *Jeu d'Échecs* (*Game of Chess*), ouvrage léger et de peu d'étendue, publié en 1474, est le premier spécimen de typographie anglaise [2]. A partir de cette époque jusqu'à sa mort, en 1483, Caxton continua de publier, presque tous les ans, ces volumes qui font les délices de nos bibliophiles. La plus ancienne de ses éditions portant date en Angleterre est de l'année 1477: ce sont les *Dictes and Sayings*, traduction par lord Rivers d'une compilation latine. Il convient, dans une histoire littéraire, de faire observer que les publications de Caxton s'adressent plutôt à la masse qu'aux lecteurs instruits, et qu'elles indiquent en somme un état de connaissances qui ne fait pas beaucoup d'honneur à l'Angleterre. Cependant une traduction latine des *Ethiques* d'Aristote fut imprimée à Oxford en 1479.

Le premier livre imprimé en Espagne traitait du sujet qu'il était naturel de s'attendre à y voir précéder tous les autres, la *Conception de la Vierge.* Ce curieux volume était un concours poétique sur ce sublime thème entre trente-six auteurs, dont quatre avaient écrit en espagnol, un en italien, et le reste en provençal ou valencien. Il fut publié à Valence en 1474. Un petit traité sur la grammaire parut en 1475, et Salluste fut imprimé dans la même année. L'imprimerie fut également introduite cette année à Barcelone et à Saragosse, en 1476 à Séville, en 1480 à Salamanque et à Burgos.

Une traduction de la Bible par un Vénitien nommé Malerbi fut publiée en 1471 ; et dans la même année parurent deux autres

[1] Ce livre s'est vendu 1060 livres sterling (26,500 francs) à la fameuse vente du duc de Roxburgh.

[2] L'*Expositio sancti Hieronymi*, dont un exemplaire, qui se trouve dans la bibliothèque publique de Cambridge, porte sur le titre la date d'Oxford, 1468, est aujourd'hui généralement abandonné, quant à ses prétentions à la priorité. Middleton, et plus récemment M. Singer, ont soutenu et démontré que cette date devait être 1478, par suite d'une omission accidentelle de la lettre numérale X. On a plusieurs autres exemples de livres dont la prétendue ancienneté n'a pu soutenir l'œil perçant de la critique : nous citerons entre autres le *Decor Puellarum*, attribué à Nicolas Jenson, de Venise, en 1461, au lieu de quoi il faut lire 1471 ; une cosmographie de Ptolémée, portant la date de 1462 ; un livre qui paraît avoir été imprimé à Tours en l'année 1467, etc. —

éditions de cette version, ou d'une autre. Panzer compte onze éditions dans le xv[e] siècle. Nous avons déjà parlé de la traduction allemande; elle fut plusieurs fois réimprimée dans le cours de cette décade : une traduction en hollandais parut en 1477, et une autre en idiome valencien fut publiée à Valence en 1478 [1]. Le Nouveau-Testament fut imprimé en bohémien en 1475, et en français en 1477 ; la première traduction française de l'Ancien-Testament paraît être à peu près de la même époque. Le lecteur comprend naturellement que toutes ces traductions étaient faites sur le texte latin de la Vulgate. Une circonstance qui peut paraître remarquable, c'est que, non seulement à cette époque, mais jusqu'à la réformation, il ne fut fait aucune tentative pour publier en anglais une portion quelconque des Écritures. Le fait est que les hommes qui étaient au pouvoir regardaient ce terrain comme trop dangereux. La traduction de Wicliffe avait appris au peuple à établir certains rapprochements entre la condition mondaine des premiers apôtres du christianisme et celle de leurs successeurs ; elle avait fait ressortir certains contrastes, qu'il était plus prudent d'éviter. Long-temps avant l'invention de l'imprimerie, il avait été décrété, en 1408, par une constitution de l'archevêque Arundel en assemblée du clergé, qu'à l'avenir personne ne pourrait « traduire en anglais aucun texte de l'Écriture Sainte, en « forme de livre, de brochure ou de traité; et qu'il ne serait « permis de lire aucun livre composé dernièrement du temps de « Jean Wicliffe ou depuis sa mort ». Caxton n'a presque imprimé aucun ouvrage religieux.

Il eût été étrange que l'Espagne, placée sur les bords classiques de la Méditerranée, et en rapport intime avec l'Italie au moyen des rois d'Aragon, n'eût pas reçu quelques reflets de ce foyer qui commençait à jeter de si vives clartés. Cependant ses progrès dans les lettres furent lents. Ce n'est pas que les compilateurs de biographie littéraire n'aient signalé, dans la première partie du xv[e] siècle, et même plus tôt, quelques individus qui passent pour avoir possédé une certaine connaissance des langues, et pour s'être du moins élevé de beaucoup au-dessus de leurs contemporains. Alphonse Tostatus passe pour le plus éminent ; il a

[1] Cette édition a été supprimée ou détruite ; on n'en connaît aucun exemplaire existant; mais il a été conservé un dernier feuillet, qui contient les noms du traducteur et de l'imprimeur. (Mc Crie, *Réformation en Espagne*, p. 192.) Andrés dit (t. XIX, p. 154) que cette traduction fut faite dans le commencement du xv[e] siècle, avec l'approbation de théologiens.

écrit principalement sur la théologie; mais Andrès loue son commentaire sur la chronique d'Eusèbe, au moins comme un essai hardi [1]. Andrès prétend encore que l'instruction ne manquait pas en Espagne au XV[e] siècle, tout en reconnaissant que les rapides progrès qui eurent lieu à sa fin, et vers le commencement du siècle suivant, furent le résultat des leçons publiques données par Lebrixa à Séville et à Salamanque. Plusieurs auteurs latins furent traduits en espagnol, circonstance qui cependant ne prouve pas en elle-même beaucoup en faveur de l'érudition péninsulaire. Les hommes auxquels l'Espagne est principalement redevable du progrès des sciences utiles, et qu'il ne serait pas juste de dépouiller de leur gloire, furent Arias Barbosa, élève de Politien, et un écrivain plus renommé, sans avoir toutefois de supériorité en fait de savoir ou de priorité sous le rapport de la propagation de la littérature grecque, Antonio de Lebrixa, dont le nom a été latinisé en celui de Nebrissensis, par lequel il est ordinairement connu. Nicolas Antonio parle d'une manière très honorable d'Arias, qui, par quelque négligence inexplicable, a été oublié dans la *Biographie universelle* [2]. Il enseigna le grec à Salamanque probablement vers cette époque. Mais ses écrits ne sont pas du tout nombreux. Quant à Lebrixa, je me bornerai à transcrire ce qu'en a dit le docteur M[c] Crie dans son style clair et concis.

« Lebrixa, ordinairement appelé Nebrissensis, devint pour « l'Espagne ce que Valla fut pour l'Italie, Érasme pour l'Allemagne, Budé pour la France. Après avoir résidé pendant dix « années en Italie, et enrichi son esprit de connaissances variées, « il revint en Espagne en 1473, d'après le conseil de Philelphus « le jeune et d'Hermolaus Barbarus, et avec l'intention de propager la littérature classique dans son pays natal. Jusqu'alors « la renaissance des lettres en Espagne était renfermée dans le « cercle d'un petit nombre d'individus studieux ; elle ne s'était « pas encore étendue jusqu'aux écoles et aux universités, où les

[1] T. IX, p. 151.

[2] *In quo Antonium Nebrissensem socium habuit, qui tamen quicquid usquàm græcarum literarum apud Hispanos esset, ab uno Ariâ emanâsse in præfatione suarum Introductionum grammaticarum ingenuè affirmavit. His duobus amplissimum illud gymnasium, indèque Hispania tota debet barbariei, quæ longo apud nos bellorum dominatu in immensum creverat, extirpationem, bonarumque omnium disciplinarum divitias. Quas Arias noster ex antiquitatis penu per vicennium integrum auditoribus suis largâ et locuplete venâ communicavit, in poeticâ facultate græcanicâque doctrinâ Nebrissense melior, à quo tamen in variâ multiplicique doctrinâ superabatur.* (*Bibl. vetus.*)

« professeurs continuaient d'enseigner sous le nom de latin un « jargon barbare, auquel ils initiaient la jeunesse à l'aide d'un « grossier système de grammaire, qui était, en certains cas, rendu « inintelligible par un absurde mélange des questions de méta-« physique les plus abstruses. Les cours que fit Lebrixa dans les « universités de Séville, de Salamanque et d'Alcala, et les instruc-« tions qu'il publia sur les grammaires castillane, latine, grecque « et hébraïque, contribuèrent singulièrement à dissiper la barbarie « qui régnait dans les écoles, et à répandre parmi ses compatriotes « le goût des belles-lettres et des connaissances utiles. Ces amé-« liorations furent vivement combattues par les moines, qui avaient « le monopole de l'enseignement, et qui, ne pouvant supporter « eux-mêmes la lumière, eussent voulu empêcher tous les autres « de la voir; mais, soutenu par des personnes d'une haute auto-« rité, Lebrixa put mépriser ces clameurs de l'égoïsme et de l'igno-« rance, et il continua jusque dans un âge avancé de soutenir la « réputation littéraire de sa patrie [1]. »

Cette décade fut l'époque brillante de Florence sous l'administration de Laurent de Médicis. Un ouvrage qui jouit d'une grande réputation, justement acquise, a déjà fait connaître cet homme distingué. La bibliothèque Laurentine, qui ne se composait encore que de manuscrits, quoiqu'elle eût été formée par Cosme et agrandie par son fils Pierre, dut non seulement son nom, mais une grande partie de ses richesses, à Laurent, qui fit fouiller les monastères de la Grèce par son savant agent, Jean Lascaris. Animé de ce véritable amour des lettres qui dédaigne l'esprit étroit de monopole, Laurent permit que ses manuscrits fussent librement copiés pour l'usage des autres contrées de l'Europe.

C'était un travail important pour les savants de Florence que celui de corriger et d'éclaircir le texte de leurs manuscrits, écrits, en général, par des moines ignorants et négligents, ou par des copistes qui en faisaient un trafic (quoique ces derniers s'occupassent sans doute fort peu des anciens écrivains), et devenus presque inintelligibles, grâce aux bévues de ces transcripteurs [2]. Landino, Merula, Calderino et Politien se distinguèrent, surtout pendant l'époque de Laurent, par le zèle infatigable avec lequel

[1] Mc Crie, *Histoire de la Réformation en Espagne*, p. 61. Il est à présumer que les efforts de Lebrixa n'eurent pas de résultats très sensibles dans la décade actuelle, ni peut-être même dans la suivante; mais ses *Institutiones grammaticæ*, livre très rare, furent imprimées à Séville en 1481.

[2] Meiners, *Vergleich. der Sitten.*, t. III, p. 108; Heeren, p. 293.

ils se livrèrent à cette branche de critique. Avant que l'usage de l'imprimerie eût fixé le texte d'une édition tout entière, — et ce fut là un de ses résultats les plus importants, — les corrections de ces savants ne pouvaient avoir d'utilité qu'au moyen de leurs leçons orales; et ces leçons paraissent avoir été le fondement de ces commentaires précieux, quoiqu'un peu prolixes, qu'on trouve dans les anciennes éditions. Ceux de Landino accompagnent beaucoup d'éditions d'Horace et de Virgile, et forment, en quelque sorte, la base de toutes les annotations des divers interprètes de ces poètes. Les commentaires de Landino portent rarement sur la critique de mots; mais ses explications attestent des connaissances fort étendues. Elles reproduisent, suivant l'opinion positive de Heeren, la substance de ses cours, et nous donnent ainsi quelque idée du ton de l'enseignement. On expliquait les poètes à l'aide de deux méthodes, la méthode grammaticale et la méthode morale, cette dernière consistant à résoudre tout le sens en une allégorie. Dante avait donné cours à une doctrine, orthodoxe dans cet âge et long-temps après, que tout grand poëme devait avoir un sens caché [1].

Les notes de Calderino, savant d'une haute réputation, mais entaché du vice commun d'arrogance, se trouvent avec celles de Landino dans les premières éditions de Virgile et d'Horace. Regio écrivit un commentaire sur Ovide, Omnibonus Leonicenus sur Lucain, tous deux sur Quintilien, et beaucoup d'auteurs sur Cicéron [2]. Il convient d'observer, pour l'exactitude chronologique, que ces travaux ne sont nullement limités, même quant à leur masse principale, à cette période décennale. Mais ils s'associent naturellement au nom de Laurent de Médicis, dont l'influence sur la littérature s'étendit depuis 1470 jusqu'à sa mort, en 1492. Et la philologie ne fut pas la seule, ni même la principale science, à laquelle cet esprit si noble, si grand, accorda ses encouragements. Il chercha dans l'étude de l'antiquité quelque chose de plus élevé que les recherches étroites, quoique nécessaires, de la critique. Assise sur la pente rapide de ces hauteurs que couronne la cité mère, l'antique Fiésole, une villa dominait les tours de Florence : là, dans des jardins que Cicéron eût enviés, entouré de Ficino, de Landino, de Politien, Laurent de Médicis charmait ses loisirs avec les sublimes visions de la philosophie platonique, qui semblent s'harmoniser si bien avec le calme d'un soir d'été sous le beau ciel de l'Italie.

[1] Heeren, p. 241, 287.

[2] *Id.*, p. 297.

Jamais les sympathies de l'âme avec la nature extérieure ne pouvaient être plus vivement excitées; jamais sujets de méditation plus frappants ne pouvaient s'offrir à l'esprit du philosophe et de l'homme d'état. Florence était à ses pieds : ce n'était pas encore Florence dans toute la splendeur que les derniers Médicis lui ont donnée; mais, grâce à la piété des âges précédents, son profil se dessinait déjà sur l'azur du ciel en formes presque aussi variées. Un homme, la merveille de l'âge de Cosme, Brunelleschi, avait couronné cette belle cité du vaste dôme de sa cathédrale, genre de construction jusqu'alors ignoré en Italie, et qui depuis a rarement été surpassé. Ce dôme semblait, au milieu de la foule des tours des églises inférieures, un emblème de la hiérarchie catholique sous son chef suprême ; comme Rome elle-même, il s'élevait, fort de son unité, imposant, immuable, rayonnant également vers toutes les parties de la terre, et élançant vers le ciel ses arcs convergents. Autour, on distinguait, à d'inégales hauteurs, le baptistère, avec ses portes dignes du paradis; le beffroi de Giotto, remarquable par son élévation et la richesse de ses ornements; l'église del Carmine, avec les fresques de Masaccio; celles de Santa-Maria-Novella, belle comme une nouvelle mariée; de Santa-Croce, qui ne le cédait en magnificence qu'à la cathédrale, et de Saint-Marc; le San-Spirito, autre grand monument du génie de Brunelleschi, et les nombreux couvents qui s'élevaient dans l'enceinte de la ville ou dans le voisinage immédiat de ses murs. De ces édifices, l'observateur pouvait tourner ses regards sur les trophées d'un gouvernement républicain qui s'effaçait rapidement devant ce même citoyen-prince qui les contemplait alors : le Palazzo-Vecchio, où la seigneurie de Florence tenait ses conseils, élevé par l'aristocratie guelfe, cette faction exclusive, mais non pas tyrannique, qui domina long-temps dans la cité; ou bien ce palais neuf, et encore inachevé, dont Brunelleschi avait tracé les plans pour un des membres de la famille Pitti, avant qu'elle succombât, comme d'autres avaient déjà fait, dans une lutte impuissante contre la maison de Médicis; palais destiné à recevoir la race victorieuse, et à perpétuer, avec son ancien nom, le souvenir des révolutions qui l'avaient portée au pouvoir.

Une grande cité, vue d'un point élevé, lorsqu'elle est plongée dans le silence, présente un des tableaux les plus impressifs et en même temps les plus beaux qu'il soit possible de contempler. Mais quelles graves pensées ce spectacle ne devait-il pas évoquer à l'esprit d'un homme qui, par la force des événements,

par la généreuse ambition de sa famille, et la sienne, se trouvait engagé dans la périlleuse nécessité de gouverner sans le droit, et, jusqu'à un certain point, sans l'apparence du pouvoir; d'un homme qui n'ignorait pas quelles haines vindicatives, quelles passions effrénées, s'agitaient contre lui, au dedans comme au dehors? Si ces pensées et d'autres semblables pouvaient faire passer un nuage sur le front de Laurent, et troubler un instant le repos qu'il cherchait dans cette retraite, la position de ses jardins lui offrait d'autres tableaux bien propres à ramener le calme dans son esprit. Des montagnes boisées, brillantes de teintes variées, bornaient l'horizon, et presque de tout côté à une distance peu considérable : au sein de ces monts se trouvaient d'autres villas et d'autres domaines à lui, tandis que la plaine rendait témoignage des améliorations qu'il avait introduites dans l'agriculture, délassement classique aux soucis de l'homme d'état. Le même esprit curieux qui l'avait engagé à remplir son jardin de Careggi des fleurs exotiques de l'Orient, et à donner ainsi à l'Europe le premier modèle d'une collection botanique, avait importé des mêmes régions un nouvel animal. Des troupeaux de buffles, depuis naturalisés en Italie, et dont la peau basanée, le cou baissé, les cornes recourbées, l'aspect sombre, contrastaient avec le ton grisâtre, l'œil large et doux des bœufs de la Toscane, paissaient dans la vallée, à travers laquelle l'Arno jaunâtre décrit ses longues sinuosités en s'écoulant en silence vers la mer [1].

L'académie platonique, dont Cosme avait tracé le plan, fut définitivement organisée par Laurent. Les académiciens étaient divisés en trois classes : celle des patrons (*mecenati*), qui comprenait les Médicis; celle des auditeurs (*ascoltatori*), probablement du mot grec ἀκροάται; et celle des novices, ou élèves, composée des jeunes aspirants à la philosophie. Les trois classes réunies étaient présidées par Ficino. Leur grande fête avait lieu

[1] *Talia fœsuleo lentus meditabar in antra,*
Rure suburbano Medicum, quà mons sacer urbem
Mœaniam, longique volumina despicit Arni:
Quà bonus hospitium felix placidumque quietem
Indulget Laurens.

(POLITIANI *Rusticus.*)

Quant aux buffles, je n'ai d'autre autorité que les vers suivants de Politien, dans son poëme d'Ambra, sur la ferme de Laurent à Poggio Cajano :

Atque aliud nigris missum, quis credat! ab Indis,
Ruminat insuetas armentum discolor herbas.

Mais je dois faire observer que Buffon dit, sans cependant citer aucune autorité, que le buffle fut introduit en Italie dès le VII[e] siècle. Je ne me suis pas donné la peine de consulter Aldrovandi, qui peut-être aurait confirmé ce fait; j'ai d'ailleurs trop bonne opinion de mes lecteurs pour supposer qu'ils y attachent beaucoup d'importance.

le 13 novembre, anniversaire de la naissance et de la mort de Platon. Beaucoup de mysticisme absurde, beaucoup de superstition frivole et nuisible, se trouvaient mêlés dans les spéculations de l'académie [1].

Les *Disputationes camaldulenses* de Landino furent publiées dans cette période, quoique composées peut-être un peu avant. Elles appartiennent à un genre d'écrits qui occupe un rang distingué dans la littérature de l'Italie pendant ce siècle et le suivant: ce sont des dissertations philosophiques en forme de dialogues, et dans lesquelles l'auteur s'attache plus à tracer de gracieuses images de vertu et à exciter une généreuse sympathie pour la beauté morale qu'à explorer les dédales de la théorie, ou même à poser des principes d'éthique clairs et distincts. Les ouvrages de Platon et de Cicéron dans le même genre avaient tracé une voie dans laquelle leurs disciples idolâtres se plaisaient à les suivre, mais de loin, avec timidité, et avec plus de respect que d'émulation. Ces controverses de Landino, dans lesquelles on voit figurer, comme dans les beaux dialogues de l'antiquité, les noms les plus honorables de l'époque, Laurent et son frère Julien, Alberti, dont le génie presque universel est aujourd'hui plus connu par ses travaux en architecture, Ficino, et Landino lui-même, ces controverses, dis-je, roulent sur un parallèle entre la vie active et la vie contemplative, à laquelle l'auteur semble donner l'avantage, et sont empreintes de l'esprit rêveur du platonisme [2].

Landino n'était pas, à beaucoup près, le premier qui eût essayé d'adapter les théories de la philosophie ancienne au cadre d'une discussion présentée sous la forme d'un dialogue. Valla, écrivain intrépide et ami du paradoxe, s'était constitué le champion de la morale d'Épicure. Il avait réfuté les calomnies et combattu les critiques exagérées dont cette morale avait été souvent l'objet, en opposant aux grossières notions du vulgaire les véritables méthodes qui doivent guider dans la recherche du plaisir. Plusieurs autres ouvrages du même genre, en forme de dialogue ou de dissertation régulière, appartiennent au xve siècle, quoiqu'ils n'aient pas tous été publiés dès cette époque: tels sont Franciscus Barbarus, *De re uxoriâ*; Platina, *De falso et vero bono*; la *Vita civile* de Palmieri; les traités moraux de Poggio, d'Alberti, de Pontano, de Matteo Bosso: il est quelques uns de ces ouvrages

[1] Roscoe, Corniani.

[2] C'est dans ce sens que Corniani et Roscoe ont rendu compte des *Disputationes camaldulenses*. Je ne connais pas l'ouvrage directement.

dont l'histoire littéraire ne nous fait guère connaître que les titres, et qui ne mériteraient peut-être pas d'être nommés, s'ils ne servaient à indiquer collectivement une prédilection pour ce genre de littérature, que les Italiens continuèrent pendant long-temps à cultiver [1].

Quelques uns de ces écrits traitaient de la critique générale ou de celle d'auteurs particuliers. Je ne connais guère de ces ouvrages que le dialogue de Paul Cortèse, *De hominibus doctis*, composé, je crois, vers l'an 1490 : c'est une imitation assez heureuse du traité de Cicéron, *De claris Oratoribus*, auquel en effet les écrivains latins modernes ont été dans l'habitude d'emprunter la phraséologie, la langue spéciale de la critique. Cortèse, qui était jeune encore à l'époque où il composa ce dialogue, a une latinité élégante, sinon toujours correcte; il caractérise d'une manière agréable, et apprécie en apparence avec goût les auteurs du XV[e] siècle. On peut le lire conjointement avec le *Ciceronianus* d'Érasme : ce dernier, qui, peut-être, ne connaissait pas Cortèse, a parcouru le même terrain, mais son style est un peu inférieur.

Ce fut vers le commencement de cette décade que quelques Allemands et quelques natifs des Pays-Bas, élevés dans les colléges de Deventer, de Zwoll, ou de Saint-Édouard, près de Groningue, se prirent à approfondir les langues anciennes comme l'Italie seule avait fait jusqu'alors. Leurs noms ne devraient jamais être passés sous silence toutes les fois qu'il est question de la renaissance des lettres; car grande fut leur influence sur les temps subséquents. De ce nombre fut Wessel de Groningue, l'un de ceux qui travaillèrent le plus fermement à épurer la religion : on dit, mais probablement sans motifs solides, qu'il savait le grec et l'hébreu. D'autres concoururent d'une manière plus directe aux progrès des lettres. Trois écoles, d'où sortirent des hommes distingués, qui furent l'ornement de la génération suivante, s'élevèrent sous des maîtres savants pour l'époque et zélés pour la bonne cause de l'instruction. Alexandre Hegius devint, vers 1475, régent de l'école de Deventer, où Érasme reçut sa première éducation [2]. Hegius avait quelques notions de grec, et ce fut lui qui

[1] Corniani entre dans beaucoup plus de détails que Tiraboschi sur ces traités. Roscoe paraît avoir lu les ouvrages de morale de Matteo Bosso (*Vie de Léon* X. c. 20); mais à peine fait-il allusion à aucun des autres que j'ai nommés; quelques uns sont très rares.

[2] Heeren dit, p. 149, qu'Hegius prit la direction de l'école de Deventer en 1480; mais la date indiquée dans le

enseigna les éléments de cette langue à son illustre élève. Je suis assez disposé à lui attribuer la publication d'un livre fort rare et fort curieux, qui est le premier essai de typographie grecque en-deçà des Alpes [1]. Louis Dringeberg fonda, peut-être pas

texte me paraît plus vraisemblable, puisqu'Erasme quitta cette école à l'âge de quatorze ans, et qu'il était certainement né en 1465. On a dit qu'Hegius ne savait que peu de grec; je trouve néanmoins dans Panzer le titre d'un ouvrage composé par lui, et imprimé à Deventer en 1501, *De utilitate linguæ græcæ*.

La vie d'Hegius dans Melchior Adam est intéressante. *Primus hic in Belgio literas excitavit*, dit Revius, dans *daventria illustrata*, p. 130. *Mihi*, dit Erasme, *admodùm adhuc puero contigit uti præceptore hujus discipulo Alexandro Hegio Westphalo, qui ludum aliquandò celebrem oppidi daventriensis moderabatur, in quo nos olim admodùm pueri utriusque linguæ prima didicimus clementa. Adag.*, chil., I, cent., 4, 39. Il dit dans un autre endroit, en parlant d'Hegius: *Ne hic quidem græcarum literarum omninò ignarus est.* (*Epist.* 411, *in appendice*.) Erasme quitta Deventer à quatorze ans, c'est-à-dire en 1479 ou en 1480, ainsi qu'il nous l'apprend dans une lettre datée du 17 avril 1519.

[1] Ce livre très rare, et que la plupart des bibliographes ont passé sous silence, a une certaine importance dans l'histoire de la littérature. C'est un petit traité in-4°, intitulé *Conjugationes verborum græcæ, Daventriæ noviter extremo labore collectæ et impressæ*. Il ne porte ni date ni nom d'imprimeur. Il en existe un exemplaire au muséum britannique, et un autre dans la bibliothèque de lord Spencer. Ce traité ne contient que le verbe τυπτω dans ses différentes voix et temps, avec des explications latines imprimées en lettres gothiques. Les types grecs sont très grossiers, et il y a quelquefois des transpositions de caractères. Il suffit, je crois, d'examiner ce livre pour adopter l'opinion qu'il est probablement du xv[e] siècle, et conséquemment antérieur à tout grec connu en-deçà des Alpes; circonstance qui suffirait seule pour le rendre intéressant aux yeux des bibliographes, et de tous les amis des lettres. Mais, mettant de côté toute prétention à la connaissance technique des antiquités typographiques, ce n'est ni sur la physionomie particulière d'un livre ni sur sa comparaison avec d'autres que je me hasarderais à établir un jugement quelconque; je signalerai quelques considérations d'une autre nature, qui, selon moi, sembleraient indiquer que ce petit essai de grammaire grecque serait sorti de la presse de Deventer vers l'an 1480. Il paraît clair que l'auteur, quel qu'il fût, qui *recueillit à grand' peine* ces formes du verbe τυπτω, n'avait jamais eu une grammaire grecque et latine en sa possession. N'eût-il pas été absurde en effet d'employer de semblables expressions à propos d'une simple transcription? Ce verbe est d'ailleurs présenté dans un ordre qui diffère de tout ce que j'ai jamais vu, et de plus avec une forme de participe qui n'existe pas, et qui ne se trouvait assurément dans aucune grammaire antérieure, τετυψαμενος, au lieu de τυψαμενος. La grammaire de Lascaris fut publiée en 1480 avec une traduction latine de Craston. Il est, à la vérité, très probable que ce livre ne fut pas connu à Deventer immédiatement après son apparition; mais il semble aussi qu'on ne dut pas éprouver pendant long-temps une extrême difficulté à se procurer un tableau correct de la conjugaison du verbe τυπτω.

Nous avons vu qu'Erasme acquit, vers 1477, une très légère teinture du grec sous Alexandre Hegius, à Deventer. Et ce fut là, ainsi qu'il nous l'apprend, qu'il vit Agricola, probablement à son retour d'Italie à Groningue: *Quem mihi puero, fermè duodecim annos nato, Daventriæ videre contigit, nec aliud contigit.* (Jortin, t. II, p. 416.) Personne, plus qu'Hegius, n'était en position d'essayer de compo-

avant 1480, un établissement encore plus célèbre à Schélestadt en Alsace. C'est là, dit-on, que puisèrent leurs connaissances les hommes qui, dans un âge plus instruit, furent en Allemagne les flambeaux de la science, Conrad Celtes, Bebel, Rhenanus, Wimpheling, Pirckheimer, Simler[1]. La troisième de ces écoles était à Munster : à sa tête était Rodolphe Langius, savant qui ne le cédait en rien aux deux autres, et qui jouissait même d'une plus haute réputation comme écrivain latin et surtout comme poète. L'école de Munster ne passa sous la direction de Langius qu'en 1483 ou peut-être un peu plus tard, et ses énergiques efforts dans la cause de la belle et saine littérature, contre la barbarie monacale, s'étendirent dans le siècle suivant. Mais sa vie fut longue. Le premier, ou l'un des premiers, à réveiller ses com-

ser une grammaire grecque; et il ne paraît pas que les hommes qui lui succédèrent dans ce collége aient été des savants aussi distingués que lui. Mais en effet un semblable essai, à une époque postérieure, n'aurait pas pu être aussi extraordinairement imparfait. Puisqu'il est à présumer qu'Hegius composa cet ouvrage sur des communications orales plutôt que d'après des livres, nous pourrions conjecturer qu'il avait recueilli ces temps grecs de la bouche d'Agricola. Celui-ci répétant de mémoire, et ne connaissant pas la langue à fond, aurait pu donner le faux temps τετυψαμενος. Le traité fut probablement imprimé par Pafroet, dont quelques éditions datent même de 1477. Il y a long-temps qu'il est excessivement rare; car Revius ne le comprend pas dans la liste des publications de Pafroet, qu'il a donnée dans sa *Daventria illustrata*, et on ne le trouve pas non plus dans Panzer. Beloe en a parlé le premier dans ses *Anecdotes des livres rares;* il le rapporte au XV[e] siècle, mais sans paraître comprendre qu'il y ait rien de remarquable dans cette antiquité. Le Doct. Dibdin en a parlé plus au long dans sa *Bibliotheca Spenceriana*, et c'est d'après lui que Brunet lui a donné place dans son *Manuel du Libraire*. Ni Beloe ni Dibdin ne paraissent avoir su qu'il en existait un exemplaire au Muséum; ils ne parlent que de celui qui appartient à lord Spencer.

S'il était vrai que Reuchlin, pendant son séjour à Orléans, eût non seulement compilé, mais encore publié, une grammaire grecque, il ne serait pas nécessaire, pour faire remonter la typographie grecque à la décade actuelle, d'avoir recours à l'hypothèse qui fait le sujet de cette note. Meiners affirme, dans sa *Vie de Reuchlin*, que cette grammaire fut imprimée à Poitiers; et Eichhorn dit positivement, sans citer le lieu de publication, que Reuchlin fut le premier Allemand qui publia une grammaire grecque. (*Gesch der litt.*, t. III, p. 275. Cependant Meiners, dans un volume subséquent (t. III, p. 10) rétracte cette assertion, et dit qu'il a été prouvé que la grammaire grecque de Reuchlin n'avait jamais été imprimée. Et pourtant je lis dans la *Bibliotheca universalis* de GESNER : *Joh. Capnio* (Reuchlin) *scripsit de diversitate quatuor idiomatum græcæ linguæ lib.* I. On ne trouve aucun livre de ce nom dans la liste des ouvrages de Reuchlin donnée par NICÉRON, t. 25, et dans aucune bibliographie. S'il a jamais existé, on pourrait, avec plus de probabilité, le placer à la fin même de ce siècle, ou au commencement du suivant.

[1] EICHHORN, t. III, p. 231; MEINERS, t. II, p. 369. Eichhorn a suivi négligemment une mauvaise autorité, en plaçant Reuchlin au nombre de ces élèves de l'école de Schélestadt.

patriotes, il put, avant la fin de ses jours, jouir du triomphe de la science et saluer l'aurore de la réformation. Accompagné d'un jeune homme distingué par son rang et non moins zélé que lui, Maurice, comte de Spiegelberg, qui devint lui-même le prévôt d'une école fondée à Emmerich, Langius avait visité l'Italie : suivant Meiners, dont l'opinion toutefois ne me paraît pas solidement établie, ce voyage eut lieu avant 1460. Peu de temps après, un homme plus éminent qu'aucun de ceux que nous venons de nommer, Rodolphe Agricola de Groningue, alla aussi chercher sur cette terre classique le goût et la correction qu'on ne trouvait pas encore chez les nations cisalpines. Agricola passa plusieurs années de cette décade en Italie. Nous verrons dans la suivante les effets de son exemple [1].

Cependant les leçons de George Tifernas paraissent avoir donné une légère impulsion à l'université de Paris ; car ce fut de quelques uns de ses élèves que Reuchlin, jeune Allemand de grands talents et d'une haute célébrité, apprit, probablement vers l'an 1470, les premiers éléments de la langue grecque. Il se perfectionna dans cette étude par les leçons d'un Grec de naissance, Andronic Cartoblacas, sous qui il travailla à Bâle. Il eut le bonheur, bien rare de ce côté des Alpes, de trouver dans cette ville une collection de manuscrits grecs, qui y avaient été laissés à l'époque du concile par un cardinal Nicolas de Raguse. D'après le conseil de Cartoblacas, il enseigna lui-même le grec à Bâle. Après un laps de quelques années, Renchlin retourna à Paris, où il trouva un nouveau professeur, George Hermonymus de Sparte, qui s'y était établi vers 1472. De Paris, il alla s'installer à Orléans, puis à Poitiers : on dit qu'il enseigna dans la première de ces deux villes (mais il est possible que ce ne fût pas la langue grecque), et qu'il composa dans l'autre une grammaire grecque. Il paraît cependant prouvé aujourd'hui que cette grammaire n'a point été imprimée [2].

La littérature classique, qui faisait les délices de Reuchlin et d'Agricola, était dédaignée comme frivole par les sages du jour dans l'université de Paris ; mais ceux-ci mettaient une opposition bien

[1] Voir, sur la renaissance de la littérature en Allemagne, MEINERS, t. II ; EICHHORN, et HEEREN ; on trouvera aussi quelque chose dans BRUCKER.

[2] MEINERS, t. I, p. 46. Indépendamment de Meiners, Brucker, t. IV, p. 358, et Heeren, ont parlé assez au long de Reuchlin ; et on trouvera une bonne biographie de lui dans le vingt-cinquième volume de NICÉRON ; mais les *Epistolæ ad Reuchlinum* jettent encore plus de jour sur l'homme et sur ses contemporains.

autrement énergique à tout ce qui pouvait présenter une apparence d'innovation ou d'hétérodoxie dans l'objet plus spécial de leur culte, la métaphysique scolastique. Il est peu de personnes qui n'aient entendu parler des longues controverses entre les réalistes et les nominaux, sur la nature des universaux, ou les genres et les espèces des choses. Les premiers soutenaient, avec Platon et Aristote, leur réalité *objective*, ou externe, soit, pour me servir de l'expression technique, *ante rem*, comme archétypes éternels de l'intelligence divine ; soit *in re*, comme formes inhérentes à la matière : les autres, avec Zénon, ne leur donnaient qu'une existence *subjective*, comme idées conçues par l'esprit, ce qui leur a fait donner plus tard le nom de *conceptualistes* [1]. Roscelin, le premier des nominaux modernes, alla plus loin, et nia, comme ont fait depuis Hobbes, Berkeley et beaucoup d'autres, toute universalité, si ce n'est quant aux mots et aux propositions. Abélard, qui s'élève contre la doctrine de Roscelin comme étant fausse en logique et fausse en théologie, et qui s'efforce de la confondre avec la négation de toute réalité objective, même dans les choses individuelles [2], Abélard, dis-je, peut être regardé comme le restaurateur de l'école conceptualiste. Ce n'est pas toutefois par ses propres écrits que nous connaissons ses opinions, mais seulement par le témoignage de Jean de Salisbury, qui ne paraît pas avoir bien compris le fond de la question. Les dénominations de réalistes et de nominaux commencèrent à être en usage vers la fin du XII[e] siècle. Mais dans le siècle suivant, les rangs des nominaux s'éclaircirent peu à peu ; et les grands scolastiques Thomas d'Aquin et Scot, quelle que pût être d'ailleurs la divergence de leurs opinions sur toute autre matière, se trouvèrent réunis sous la bannière des réalistes. Au XIV[e] siècle, Guillaume Ockham reprit et soutint avec un immense succès l'hypothèse contraire. Scot et ses disciples furent les grands champions du réalisme. S'il n'y avait pas de formes substantielles, disaient-ils, c'est-à-dire quelque chose de réel, qui détermine le mode d'être

[1] J'ai emprunté la plupart des faits qui forment le fond des paragraphes qui suivent à une dissertation de Meiners, dans les transactions de l'académie de Goettingen, t. XII.

[2] *Hic sicut pseudo-dialecticus, ità pseudo-christianus, ut eo loco quo dicitur Dominus partem piscis assi comedisse, partem hujus vocis, quæ est piscis assi, non partem rei intelligere cogatur.* (MEINERS, p. 27.) Ceci peut donner une idée de l'ergotage scolastique ; et Meiners peut bien dire : *Quicquid Roscelinus peccarit, non adeò tamen insanisse pronuntiandum est, ut Abelardus illum fecisse invidiosè fingere sustinuit.*

dans chaque individu, l'homme et la brute seraient de la même substance; car ils ne diffèrent pas quant à la matière, et les accidents extrinsèques ne sauraient constituer de différence de substance. Il faut qu'il y ait une forme substantielle pour le cheval, une autre pour le lion, une autre pour l'homme. Ils paraissent avoir reconnu l'immatérialité de l'âme, c'est-à-dire de la forme substantielle de l'homme. Mais aucune autre forme, selon eux, ne pouvait exister naturellement sans matière, quoiqu'elle le pût surnaturellement par la puissance de Dieu. Il y a plus de conformités entre Socrate et Platon qu'entre Socrate et un âne. Ils ont donc entre eux quelque chose de commun qu'un âne n'a pas. Mais ces conformités ne sont pas numériquement identiques : il faut donc que ce soit quelque chose d'universel, c'est-à-dire la nature humaine [1].

A ces raisonnements, qui ne présentent pas un trop mauvais échantillon de subtilité philosophique, Ockham en opposait d'autres, qui paraissent quelquefois plus raffinés et plus obscurs. Il bornait la réalité aux choses objectives, la refusant à cette foule d'êtres abstraits que Scot mettait en avant. Il définit un *universel*, « une intention particulière (ce qui veut sans doute dire une « idée ou conception) de l'esprit même, susceptible d'être « appliquée à beaucoup de choses, non pas pour ce qu'elle est « proprement elle-même, mais pour ce que ces choses sont; de « sorte que, en tant qu'elle possède cette capacité, on l'appelle « *universelle;* mais en tant qu'elle est une forme existant réel- « lement dans l'esprit, on l'appelle singulière [2] ». Je n'ai pas examiné les écrits d'Ockham, et je ne saurais dire si son nominalisme va plus loin que celui de Berkeley ou de Stewart, ainsi que l'affirment en général les écrivains modernes qui se sont occupés de la philosophie scolastique, c'est-à-dire s'il est poussé jusqu'au conceptualisme : autant que j'en puis juger, la définition qui précède n'aurait pas été désavouée par eux.

Les derniers nominaux de l'école scolastique, Buridan, Biel, et plusieurs autres dont il est fait mention dans les historiens de la philosophie, tirèrent toutes leurs armes de l'arsenal d'Ockham. Sa doctrine fut prohibée à Paris par le pape Jean XXII, dont il avait

[1] *Id.*, p. 39.

[2] *Unam intentionem singularem ipsius animæ, natam prædicari de pluribus, non pro se, sed pro ipsis rebus, ità quod per hoc, quod ipsa nata est prædicari de pluribus, non pro se, sed pro illis pluribus, illa dicitur universalis; propter hoc autem, quod est una forma existens realiter in intellectu, dicitur singulare.* P. 42.

combattu les opinions théologiques, aussi bien que les empiétements séculiers. Tous les maîtres ès-arts durent s'engager par serment à ne jamais enseigner l'ockhamisme. Mais après la mort du pape, l'université condamna ce principe des réalistes, que bien des vérités sont éternelles qui ne sont pas Dieu; et elle se rapprocha de la théorie des nominaux, jusqu'à décider que notre connaissance des choses a lieu par l'intermédiaire des mots [1]. Pierre d'Ailly, Gerson, et d'autres hommes éminents de leur époque, étaient du parti des nominaux; la secte était très puissante en Allemagne, et peut être considérée, en somme, comme dominant dans ce siècle. Cependant les réalistes parvinrent à gagner l'oreille de Louis XI, qui, par une ordonnance de 1473, approuve d'une manière explicite les doctrines des grands philosophes réalistes, condamne celle d'Ockham et de ses disciples, et en interdit l'enseignement : cette même ordonnance porte que les livres des nominaux seront enfermés et soustraits à la vue du public, et que tous les gradués, présents et futurs, de l'université prêteront serment de se conformer à ces dispositions. La prohibition fut néanmoins levée en 1481 : les livres coupables furent mis en liberté, aux acclamations de l'université, et principalement d'une des quatre nations, celle des Allemands; et il fut virtuellement permis de soutenir l'hypothèse des nominaux. Quelques membres de cette secte avaient, pendant cette persécution, cherché un asile en Allemagne et en Angleterre, deux pays où leur cause avait de nombreux partisans ; et cette lutte métaphysique du xv[e] siècle suggère l'idée et présente le type de la grande convulsion religieuse du siècle suivant. La balance du talent, dans cette dernière et moins florissante période de la philosophie scolastique, pencha du côté des nominaux; et, bien que les circonstances politiques auxquelles nous avons fait allusion n'eussent pas de rapport immédiat avec leurs principes, cette secte métaphysique facilita, jusqu'à un certain point, le succès de la réformation.

C'est encore en vain que nous chercherions en Angleterre de l'érudition ou du génie naturel. Le règne d'Édouard IV peut être considéré comme un des points les plus bas de nos annales littéraires. Les universités avaient perdu une partie de leur réputation, et n'étaient plus aussi fréquentées : là où l'on avait compté les étudiants par milliers, au dire de Wood, il n'y en avait plus un

[1] *Id.*, p. 45; *Scientiam habemus de rebus, sed mediantibus terminis.*

seul; ce qu'on doit entendre, cependant, comme une façon de parler hyperbolique. Mais si l'on considère que ces mêmes universités avaient été fréquentées par des vagabonds indigents, enlevés à des travaux utiles; si l'on se rappelle combien était pitoyable la prétendue instruction qu'on y recevait, on reconnaîtra que leur décadence, loin d'être un mal en elle-même, nettoya le terrain pour la prochaine introduction de la vraie science. Plusieurs colléges furent fondés vers cette époque à Oxford et à Cambridge : ils étaient, dans l'intention de leurs généreux fondateurs, destinés à devenir, et devinrent, en effet, les instruments d'une discipline supérieure à celle qu'on pouvait trouver chez les professeurs d'une scolastique barbare. Nous avons déjà fait observer que l'Angleterre fut pendant le xve siècle comme la semence qui fermente dans la terre. La langue devenait plus vigoureuse, plus propre à rendre de bonnes pensées : cette amélioration est sensible dans quelques traductions sorties de la presse de Caxton, telles que les *Dicts des Philosophes*, par lord Rivers; et peut-être ce genre d'exercice, qu'on donne aux écoliers, est-il celui qui convient le mieux à un peuple dont la langue est encore dans l'enfance. Deux Écossais, Henryson et Meyer, ont aussi composé des poésies qui ne sont pas sans mérite, et qu'on peut approximativement rapporter à la décade actuelle [1].

Le progrès des sciences mathématiques fut régulier, sans être rapide. Nous aurions pu parler plus tôt du gnomon solsticial construit par Toscanelli dans la cathédrale de Florence, et qu'on rapporte à l'année 1468; travail qui, eu égard au temps, fait, dit-on, autant d'honneur à son génie que la fameuse méridienne de Bologne en fait à Cassini [2]. Le plus grand mathématicien du xve siècle, Muller ou Regiomontanus, natif de Kœnigsberg, ou

[1] CAMPBELL, *Specimens of british poets*, t. I.

[2] Ce gnomon est, sans comparaison, le plus haut qui existe en Europe. Nous ajouterions beaucoup à la gloire de Toscanelli, si nous admettions qu'il suggéra, dans une lettre à Colomb, l'idée de chercher un passage aux Indes par l'Occident, comme son article dans la *Biographie universelle* semblerait le faire supposer. Mais les expressions plus précises de Tiraboschi, lorsqu'il parle de la correspondance entre ces grands hommes, laissent Colomb en possession de l'idée originale, au moins concurremment avec l'astronome florentin, quoique ce dernier l'ait puissamment encouragé à persister dans son entreprise. Cependant Toscanelli s'était fait, sur l'autorité de Marc Paul, une idée exagérée de la distance de l'Europe à la Chine par l'Orient; et conséquemment il croyait, et cette opinion était aussi celle de Colomb, que le voyage par l'Occident serait beaucoup plus court qu'il ne l'aurait été, en supposant que le continent d'Amérique n'eût pas barré le passage. (TIRABOSCHI, t. VI, p. 189, 207; ROSCOE, *Léon X*, ch. 20.)

de Kœnigshofen, petite ville de Franconie, de laquelle est dérivé son surnom latinisé, mourut prématurément, comme son maître Purbach, en 1476. Il avait commencé, à l'âge de quinze ans, à aider ce dernier dans ses observations astronomiques : après la mort de Purbach, il apprit le grec en Italie, et se livra à l'étude des anciens géomètres; puis, après avoir séjourné pendant quelques années avec distinction dans ce pays et à la cour de Mathias Corvinus, il se fixa définitivement à Nuremberg. Un riche habitant de cette cité, Bernard Walther, lui fournit les moyens de faire des observations exactes, et s'associa à ses travaux [1]. Regiomontanus mourut à Rome, où il avait été appelé pour concourir à la rectification du calendrier. Plusieurs de ses ouvrages furent imprimés dans le cours de cette décade, entre autres ses Éphémérides, ou calculs des positions du soleil et de la lune pour les trente années suivantes. Si ce n'était pas précisément le premier, c'était du moins le meilleur travail de ce genre qui eût encore été fait en Europe [2]. Ses productions plus considérables ne parurent qu'ensuite; et la plus célèbre, le traité sur les triangles, ne fut publiée qu'en 1533. On trouve dans cet ouvrage la solution des principales difficultés de la trigonométrie rectiligne et sphérique; et, si l'on excepte ce que la science doit à Napier, on peut dire qu'elle resta presque stationnaire pendant plus de deux siècles après Regiomontanus [3]. Purbach avait construit une table des sinus pour un rayon de six cent mille parties. Regiomontanus, ignorant les travaux de son maître (ainsi qu'on l'a supposé, quoique le fait paraisse fort étrange), les calcula pour six millions de parties. Mais, reconnaissant les avantages de l'échelle décimale, il donna une seconde table, dans laquelle la raison des sinus est calculée pour le rayon de dix millions de parties, ou, en d'autres termes, jusqu'à sept décimales, en prenant le rayon pour unité. Il y ajouta ce qu'il appelle *Canon Fœcundus* : c'est une table des tangentes,

[1] Walther était quelque chose de plus qu'un patron de la science, quelqu'honorable que fût ce titre. On lui doit des observations astronomiques estimables pour le temps. (MONTUCLA, t. I, p. 545.) Il est fâcheux que Walther ait diminué le mérite dû à son nom en privant le public des manuscrits de Regiomontanus, dont il fit l'acquisition après la mort de ce dernier; quelques uns furent perdus par la négligence de ses propres héritiers, et les autres ne furent publiés qu'en 1533.

[2] GASSENDI, *Vita Regiomontani.* Il en parle lui-même, comme *quas vulgò vocant almanach*; et Gassendi prétend qu'il en existait en manuscrit à Paris, de 1442 à 1472. Les éphémérides de Regiomontanus contenaient les éclipses, et d'autres renseignements qui ne se trouvaient point dans les almanachs antérieurs.

[3] HUTTON, *Logarithms*, Introduction, p. 3.

qu'il n'a établie que pour des dégrés entiers et sur un rayon de cent mille parties [1]. On a prétendu que Regiomontanus penchait pour la théorie du mouvement de la terre, théorie que Nicolas Cusanus avait déjà adoptée.

Quoique les arts du dessin n'entrent pas, à proprement parler, dans le cadre de cet ouvrage, cependant, en tant qu'ils concourent directement aux progrès de la science, ils ne doivent pas être passés sous silence. Sans le secours de l'outil qui présente les figures à l'œil, la presse elle-même n'aurait pu parvenir à répandre une connaissance suffisante de l'anatomie ou de l'histoire naturelle. Comme les figures taillées dans des blocs de bois donnèrent la première idée de l'impression en lettres, et lui furent quelque temps associées, une idée qui dut se présenter naturellement, lorsque ce dernier art eut commencé à se perfectionner, fut celle de disposer ces blocs avec des caractères dans une même page. Aussi trouvons-nous, vers ce temps, beaucoup de livres ornés ou illustrés de cette manière : ces illustrations consistent ordinairement en représentations de saints ou autres ornements de peu d'importance; mais, dans quelques cas, en figures de plantes et d'animaux, ou en dessins d'anatomie humaine. Le *Dyalogus creaturarum moralizatus*, dont la première édition fut publiée à Gouda, en 1480, paraît être l'un des premiers, sinon le premier ouvrage de ce genre. C'est une série de fables accompagnées de grossières vignettes sur bois, qui n'offrent guère qu'un trait. Une seconde édition, imprimée à Anvers en 1486, reproduit les mêmes gravures, avec l'addition d'une nouvelle, représentant une église, et véritablement travaillée avec soin [2].

L'art de la gravure sur cuivre est presque contemporain de celui de l'imprimerie; il fut inventé vers l'an 1460 par Thomas Finiguerra ou par quelque Allemand. L'application de cette découverte à la représentation des cartes géographiques était une transition facile : c'est à Arnold Buckinck, associé de l'impri-

[1] KASTNER, t. I, p. 557.

[2] Les deux éditions sont au muséum britannique. Ce même établissement possède un exemplaire de l'ouvrage excessivement rare intitulé *Ortus Sanitatis*. (Mogunt. 1491.) La notice finale, qu'on peut voir dans De Bure (*Sciences*, n° 1554), fait beaucoup valoir la fidélité des dessins. Les gravures sur bois des plantes, en particulier, sont aussi bonnes que celles qu'on rencontre ordinairement dans le XVI[e] siècle; la forme des feuilles et le caractère de la plante sont en général bien conservés. Les animaux aussi sont assez bien figurés, quoique avec beaucoup d'exceptions; et, en somme, ils sont inférieurs aux plantes. L'ouvrage lui-même est une compilation d'après les anciens naturalistes, arrangée dans un ordre alphabétique.

meur Sweynheim, que nous en sommes redevables. Son édition de la géographie de Ptolémée parut à Rome en 1478. Ces cartes sont dessinées d'après celles d'Agathodæmon, faites dans le v[e] siècle; et l'on a supposé que Buckinck avait profité du travail de Donis, moine allemand, qui lui-même publia peu de temps après à Ulm deux éditions de Ptolémée [1]. Le xv[e] siècle avait déjà vu un plus grand soin apporté aux dessins géographiques. Les bibliothèques d'Italie possèdent plusieurs cartes manuscrites qui n'ont jamais été publiées, entre autres celle dressée par Fra Mauro, moine de l'ordre des Camaldules, au couvent de Murano, près de Venise, et qui est la plus célèbre de toutes. On l'y conserve encore, et on dit qu'elle atteste les connaissances cosmographiques du dessinateur, qui savait tout ce que l'étude de Ptolémée et l'astronomie de l'époque pouvaient enseigner [2]. Deux causes, indépendamment des progrès du commerce et de l'accumulation graduelle des connaissances, avaient contribué principalement à diriger les méditations de beaucoup de gens vers la figure de la terre sur laquelle ils marchaient. Deux traductions de la cosmographie de Ptolémée, dont une par Emmanuel Chrysoloras, avaient été faites au commencement du xv[e] siècle; et ses cartes avaient appris aux géographes italiens l'usage des parallèles et des méridiens, qui purent servir à les guider, quoique imparfaitement à la vérité, dans la détermination jusqu'alors arbitraire de l'étendue des différents pays [3]. Mais les découvertes réelles des Portugais sur la côte d'Afrique, sous le patronage de don Henri, furent bien autrement importantes, en ce qu'elles contribuèrent à exciter et à diriger l'esprit d'aventure. C'est dans l'académie fondée par cet illustre prince que les cartes nautiques furent dressées pour la première fois d'après une méthode plus utile au pilote, et qui consistait dans la projection des méridiens en lignes droites parallèles [4], au lieu de courbes, sur la surface de la sphère. Ce premier pas dans la science hydrographique peut faire, à juste titre, considérer don Henri comme son fondateur. Et, quoique ces anciennes cartes du xv[e] siècle ne nous présentent qu'un chaos d'erreurs et de confusion, c'est sur elles que l'œil patient de Colomb s'était arrêté pendant de longues heures de méditation, alors que le doute luttait encore dans son âme contre la puissante inspiration du génie.

[1] *Biogr. univ.*, Buckinck., Donis.

[2] Andrès, t. IX, p. 88; Corniani, t. III, p. 162.

[3] Andrès, p. 86.

[4] Andrès, p. 83.

SECTION V.

1480—1490.

La science fait de grands progrès en Italie. — Poésie italienne. — Pulci. — Théologie métaphysique. — Ficinus. — Pic de la Mirandole. — État des lettres en Allemagne. — Ancien drame européen. — Alberti et Léonard de Vinci.

PENDANT plusieurs années, la presse italienne s'occupa moins de grec qu'on n'aurait pu s'y attendre. Le nombre des étudiants ne suffisait pas encore pour couvrir les frais d'impression. Deux éditions du Psautier furent publiées en grec à Milan dans le cours de l'année 1481, et une à Venise en 1486. Le lexique de Craston fut également imprimé une fois, et la grammaire de Lascaris plusieurs fois. Le premier ouvrage classique que les imprimeurs se hasardèrent à aborder fut la *Batrachomyomachie* d'Homère, publiée à Venise en 1486, ou, suivant d'autres, à Milan en 1485 : il y a contestation sur la priorité des deux éditions. Mais en 1488, sous le patronage magnifique de Laurent, et grâce aux soins de Démétrius de Crète, une édition complète d'Homère sortit de la presse de Florence. Ce beau travail termine pour le moment notre catalogue [1].

Le premier livre hébreu, le commentaire de Jarchi sur le Pentateuque, avait été imprimé par quelques Juifs à Reggio en Calabre, dès l'an 1475. Dans la période actuelle, on monta à Soncino une presse où le Pentateuque fut publié en 1482, les grands Prophètes en 1486, et la Bible entière en 1488 : mais ces ouvrages n'étaient destinés qu'aux Juifs. Le peu d'hébreu qui jusqu'alors avait été enseigné à quelques chrétiens ne l'avait été qu'au moyen de leçons orales. Vers la fin du siècle seulement, on commença à étudier la langue hébraïque d'une manière régulière dans les monastères franciscains de Tubingen et de Bâle ; et le premier savant qui y professa fut un Italien nommé Raimondi [2].

Trop de noms se presseraient dans ces pages si nous voulions faire l'énumération de toutes les publications qui peuvent jeter quelque lueur sur le progrès des lettres en Italie, ou signaler tous les savants qui méritent de trouver place dans les collections

[1] Voir l'opinion de Maittaire sur cette édition, dans ROSCOE, *Léon X*, ch. 21.

[2] EICHHORN, t. II, p. 562.

biographiques ou dans une histoire étendue de la littérature. Nous nous bornerons donc à ceux qui sont le plus dignes d'occuper une place dans nos souvenirs. En 1480, d'après Meiners, ou, suivant Heeren, en 1483, Politien fut nommé à la chaire d'éloquence grecque et latine à Florence : c'était peut-être la position la plus éminente et la plus honorable à laquelle un savant pût aspirer. Or, il est incontestable que Politien marche à la tête des savants du XV[e] siècle : l'envie de quelques uns de ses contemporains était un hommage à sa supériorité. Il publia en 1489 ses *Miscellanea*, ouvrage jadis célèbre : c'est un recueil de cent observations tendant à éclaircir des passages d'auteurs latins, à la manière décousue d'Aulu-Gelle, ce qui est assurément le mode d'enseignement le plus facile, et peut-être aussi le plus agréable. Ces observations sont quelquefois grammaticales ; le plus souvent elles ont trait à des coutumes alors obscures ou à des allusions mythologiques. On y rencontre assez souvent des citations grecques, et l'auteur montre une connaissance étendue de la littérature classique. C'est ainsi, par exemple, qu'il explique le *crambe repetita* de Juvénal à l'aide d'un proverbe mentionné dans Suidas, δὶς κράμβη, θάνατος : κράμβη étant une sorte de chou qui, lorsqu'il était bouilli une seconde fois, ne devait sans doute pas être fort agréable au goût. Cet exemple peut servir à apprécier le degré d'érudition auquel les savants italiens étaient parvenus avec le secours des manuscrits recueillis par Laurent. Il est assez probable que le nom de Suidas n'était pas même connu en Angleterre à cette époque. Et cependant, lorsque les premiers auteurs modernes essaient d'écrire en grec, il est facile de voir qu'ils n'avaient encore qu'une connaissance imparfaite de cette langue. On trouve quelques vers dans les *Miscellanea* de Politien, mais ils sont fort secs, et pleins de fautes de quantité. Nous aurons, du reste, occasion de répéter cette remarque, qui s'applique à des noms beaucoup plus éminents dans la philologie [1].

Les Mélanges de Politien, dit Heeren, étaient considérés de son temps comme un ouvrage immortel ; on regardait comme un honneur d'y être cité, et ceux que l'auteur avait oubliés se croyaient fondés à s'en plaindre. En les examinant aujourd'hui, on

[1] Meiners a fait l'éloge des vers grecs de Politien; mais il était peu compétent en pareille matière, p. 214. Le compliment qu'il cite d'après des Grecs contemporains, *non esse tàm atticas Athenas ipsas*, n'était peut-être pas trop sincère, à moins qu'ils n'entendissent *esse* au présent. Ces Grecs, d'ailleurs, ne connaissaient guère leur langue métrique.

est étonné de la manière différente dont se mesure la gloire dans le siècle où nous sommes. Ce livre fut probablement le résultat des leçons publiques de Politien. Il avait eu l'occasion d'éclaircir quelques passages difficiles, qui l'avaient conduit à des recherches plns profondes. Quelques unes de ses explications avaient pu surgir aussi dans les promenades ou les excursions à cheval qu'il était dans l'habitude de faire avec Laurent, qui avait conseillé la publication des Mélanges. La forme sous laquelle ces explications sont présentées, la manière à la fois légère et solide avec laquelle l'autenr manie les sujets qu'il traite, et la grande variété de ces snjets, donnent en effet aux Mélanges de Politien un charme que peu d'ouvrages d'antiquités possèdent au même degré. Leur succès n'a rien d'étonnant : c'étaient des fragments, et des fragments choisis, des leçons du professeur le plus célèbre de l'époque, d'un professeur que beaucoup avaient entendu, et qu'un plus grand nombre encore regrettaient de n'avoir pu entendre. C'est à peine si, dans tout le cours du xve siècle, il avait paru un ouvrage qui eût été attendu avec autant d'impatience ou accueilli avec autant de curiosité [1]. Le défant même du style de Politien (et c'était aussi celui d'Hermolaus Barbarus), un emploi affecté d'expressions surannées, qui oblige à recourir au dictionnaire presque à chaque page de ses Mélanges, était, dans un âge de pédantisme, un titre de plus à l'admiration de ses lecteurs [2].

Politien fut le premier moderne qui écrivit le latin avec beaucoup d'élégance ; et tandis que les autres auteurs des premières traductions du grec ont tous été plus ou moins critiqués par des savants, qu'une instruction supérieure avait rendus très difficiles, ceux-ci s'accordent à reconnaître que son Hérodien a toute la vigueur de l'original, et souvent le surpasse [3]. Ainsi, une nouvelle génération laissait déjà bien en arrière l'âge des Poggio, des Filelfo, des Valla. Ceux-ci avaient été utilement employés comme les pionniers de la littérature ancienne ; mais, pour rencontrer le goût et l'érudition proprement dits, il faut descendre jusqu'à Politien, Christophe Landino et Hermolaus Barbarus [4].

[1] HEEREN, p. 263 ; MEINERS, *Lebensbeschreibungen*, etc., a écrit la vie de Politien avec plus de détails qu'aucun auteur que je connaisse (I. II, p. 111-220). On trouvera son jugement sur les Mélanges p. 136.

[2] MEINERS, p. 155, 209. Dans ce dernier endroit, Meiners blâme, et en apparence avec justice, les expressions affectées de Politien, qui ne s'est fait aucun scrupule d'en emprunter quelques unes à des écrivains tels qu'Apulée et Tertullien ; parade inexcusable d'érudition aux dépens du bon goût.

[3] HUET, apud BLOUNT in Politiano.

[4] Indépendamment des ouvrages

La *Cornucopia, sive linguæ latinæ commentarii*, de Nicolas Perotti, évêque de Siponto, ne justifie peut-être pas tout ce que le titre semble annoncer. C'est un commentaire copieux sur une partie de Martial : l'auteur y prend occasion d'expliquer une immense quantité de mots latins, et il a été vivement loué par Morhof et par des écrivains cités dans Baillet et dans Blount. Ce commentaire est suivi d'un index alphabétique des mots, ce qui en faisait pour le lecteur savant une sorte de dictionnaire. Perotti vivait un peu avant cette époque; mais c'est en 1489 que son ouvrage paraît avoir été publié pour la première fois. On lui doit encore une petite grammaire latine, qui fut souvent réimprimée dans le xve siècle, et une médiocre traduction de Polybe [1].

Nous n'avons pas cru devoir parler des poëtes latins des xive et xve siècles. Ils sont nombreux et quelque peu grossiers, depuis Pétrarque et Boccace jusqu'à Maffeo Vegio (Maphæus Vegius), auteur d'un treizième livre de l'Énéide, imprimé pour la première fois en 1471, et très souvent ensuite. C'est probablement la meilleure versification qui ait paru avant Politien. Les poëmes latins de ce dernier se distinguent par une puissance remarquable de description, et par un sentiment énergique des beautés de la poésie romaine. On retrouve ces beautés dans son style : sans être choisies avec une prétention ambitieuse, ni arrangées en forme de centons, elles sont ménagées de manière à donner de l'élégance à l'ensemble de la composition, et à éveiller d'agréables idées dans l'esprit du lecteur de goût. Ce mérite, à la vérité, est commun à tous les bons versificateurs latins modernes, et n'appartient pas particulièrement à Politien, qui est même inférieur à quelques uns de ceux qui sont venus après lui, mais qui ne le cède, je crois, à aucun de ses devanciers dans cette nombreuse famille. Son oreille est bonne, et son rhythme, à quelques exceptions près, est musical et virgilien. Nous signalerons cependant quelques uns de ses défauts. Il est souvent trop abondant, et sujet à accumuler les détails descriptifs. Son style fourmille d'expressions

mêmes de Politien, les meilleures autorités auxquelles on puisse avoir recours pour se faire une juste idée de leur valeur sont Meiners, Roscoe, Corniani, Heeren, et les Mémoires de Greswell sur les anciens savants italiens. Il me semble cependant que Heeren a à peine rendu justice à la poésie de Politien. Tiraboschi n'est pas satisfaisant. Blount, selon son habitude, recueille les suffrages du xvie siècle.

[1] Heeren, p. 272; Morhof, t. I, p. 821, dit que Perotti a été le premier compilateur de bon latin, et que ceux qui sont venus après lui ont principalement emprunté à ses ouvrages. Voir aussi les jugements de Baillet et de Blount sur Perotti.

qui ne sont légitimées par aucune autorité; défaut excusable jusqu'à un certain point, par l'absence de bons dictionnaires, qui laissait entièrement à la mémoire à décider des précédents classiques. On ne saurait nier non plus que la poésie latine de Politien ne soit quelquefois gâtée par des termes affectés et efféminés, par un emploi abusif des répétitions, et par un amour des diminutifs, poussé, suivant la mode de sa langue natale, au-delà de toutes les bornes que la latinité correcte de l'âge d'Auguste pouvait admettre. Ce dernier défaut, et pour un homme de goût c'en est un bien désagréable, est commun à un bon nombre de poètes latins modernes dans le genre lyrique, et même dans le genre élégiaque. On pourrait alléguer pour excuse l'exemple de Catulle : mais peut-être Catulle a-t-il été plus loin que les meilleurs critiques de son temps ne l'auraient approuvé; et rien, dans les poëmes de Politien, ne peut justifier l'excessif abus de cette grâce efféminée, que le sévère Perse eût appelée *summâ delumbe salivâ*, et qui dépare pendant long-temps la poésie des latinistes italiens et cisalpins. En somme, Politien, comme beaucoup de ses successeurs, est un auteur qui a ce qu'il faut pour faire les délices d'un écolier et l'entraîner en même temps dans une fausse voie, mais qu'un homme peut lire avec plaisir [1].

Au milieu de toute cette ardeur pour la restauration de la littérature classique en Italie, on pouvait appréhender, avec quelque apparence de raison, que l'originalité native ne fût pas convenablement appréciée, et même que l'opinion décourageante d'un affaiblissement dans les pouvoirs de l'esprit humain ne vînt à prévaloir. Ceux qui attachent un prix exagéré à la rectification de quelque passage sans importance d'un auteur ancien, ou, ce qui revient à peu près au même, à l'interprétation de quelque inscription insignifiante, ceux-là, dis-je, échappent difficilement au reproche de pédantisme; et sans doute ce reproche pourrait être adressé avec justice à la plupart des savants de cet âge, comme il l'a souvent été, avec moins d'excuse, à leurs successeurs. Nous avons déjà vu que, pendant un siècle, on regarda comme indigne d'un homme de lettres, et même d'un poète, d'écrire en italien; et Politien, ainsi que son illustre patron Laurent, ont des droits particuliers à notre estime pour avoir dédaigné la fausse vanité des philologues. Laurent est au premier rang des poètes italiens du

[1] Les extraits que Pope a donnés de Politien et d'autres poètes latins d'Italie, en deux petits volumes intitulés *Poemata Italorum*, sont extrêmement bien choisis, et donnent une juste idée de la plupart de ces auteurs.

XV[e] siècle dans le sonnet comme dans les compositions lyriques d'un genre léger. Il est vrai que les productions de ses devanciers n'étaient pas de nature à dissiper le préjugé qui existait contre la poésie nationale. Plusieurs de ses sonnets peuvent entrer en comparaison, sous le rapport de l'élévation et de l'élégance du style, avec ceux du siècle suivant. Mais peut-être ses prétentions les plus originales au titre de poète reposent-elles sur les *Canti carnascialeschi*, ou chansons de carnaval, composées pour les parades populaires des jours de fêtes. Quelques unes de ces chansons, qui ont été recueillies dans un volume imprimé en 1558, sont de Laurent, et réunissent la grâce et l'imitation classique à l'esprit natif de la gaieté florentine [1].

Mais à cette même époque se révélait dans un des membres de la société intime de Laurent un poëte d'une école vraiment moderne : c'était Louis Pulci. La première édition de son *Morgante Maggiore*, contenant vingt-trois chants, auxquels il en fut plus tard ajouté cinq autres, parut à Venise en 1481. Le goût des Italiens a toujours été fortement porté vers ces combinaisons extravagantes, ces débauches d'imagination, caprices rapides et enjoués comme l'animal auquel ils empruntent leur nom. La vivacité et la mobilité de leur esprit, leur gaicté habituelle, leur permettent de faire concourir le sérieux et le terrible au ridicule, sans tomber, comme certaines fictions modernes, dans le hideux et l'absurde.

L'idée du *Morgante Maggiore* fut évidemment puisée dans quelques longs romans écrits dans le siècle précédent en stances de huit vers, romans fondés sur la chronique de Turpin et sur d'autres fictions dans lesquelles figuraient les mêmes personnages réels et imaginaires. Sous le prétexte de tourner en ridicule le mélange des allusions sacrées avec la légende romanesque, Pulci porta les choses à l'extrême ; et cette exagération, combinée avec quelques insinuations sceptiques de son propre chef, semble indiquer assez clairement l'intention de livrer la religion elle-même au mépris [2]. Quant aux héros de son roman, il ne saurait, je crois,

[1] CORNIANI ; ROSCOE ; CRESCIMBENI (*della volgar poesia*, t. II, p. 374) affirme avec force que Laurent fut le restaurateur de la poésie, qui n'avait jamais été plus barbare que dans sa jeunesse. Il est cependant certain que la *Giostra* de Politien fut écrite lorsque Laurent était très jeune.

[2] L'histoire de Meridiana, dans le huitième chant, suffirait pour prouver que Pulci exerça sa verve ironique contre la religion : cette histoire est bien connue des lecteurs du *Morgante*. La *Biographie universelle* prétend que Pulci a voulu seulement tourner en ridicule *ces muses mendiantes du XIV[e] siècle*, les auteurs de la *Spagna* ou de *Buovo d'Antona*, qui avaient l'habitude de commencer leurs chants par des fragments de la liturgie, et même

y avoir le moindre doute que ce sont des créations conçues dans le seul but de servir de jouets à son imagination, et de faire rire le lecteur aux dépens de ces mêmes personnages que des poëtes moins spirituels avaient offerts à son admiration. Les critiques italiens ont agité la question de savoir si le poëme de Pulci devait être considéré comme appartenant au genre burlesque [1]. La solution de cette question paraît dépendre de la définition du mot, quoique je ne voie pas trop quelle définition on pourrait donner, sans forcer l'usage de la langue, qui dût exclure ce poëme : le *Morgante* est une caricature des romans poétiques, et pourrait même être regardé par anticipation comme une parodie satirique, mais bienveillante, de l'*Orlando Furioso*. On ne saurait, ce me semble, soutenir que l'auteur ait eu la prétention d'exciter d'autre émotion que le rire ; et quelques stances d'un caractère plus sérieux, clair-semées dans l'ouvrage, ne suffisent pas pour faire exception au plan général. Le *Morgante* fut aux romans de chevalerie en vers ce que Don Quichotte fut à leurs frères en prose.

Un étranger ne pourra s'empêcher d'y admirer la vivacité de la

d'exposer des doctrines théologiques dans le style le plus absurde et le plus déplacé. Pulci s'est donné carrière en ce genre, et quelques critiques ont pensé qu'il avait été aidé dans cette partie de sa composition par Ficinus.

[1] Il paraît que c'était un vieux problème en Italie. (CORNIANI, t. II, p. 302.) Et la gravité de Pulci a trouvé de nos jours des champions respectables, tels que Foscolo et Panizzi. Ginguené, sans aller aussi loin, pense que la mort de Roland et sa dernière prière sont d'un pathétique sublime. Je ne puis, pour ma part, y voir autre chose que cet esprit systématique de parodie qui caractérise Pulci. Cependant les vers sur la mort de Forisena, au quatrième chant, sont à la fois sérieux et pleins de grâce. Les remarques suivantes sur le style de Pulci viennent d'un juge plus compétent que moi.

« Il y a dans la manière de Pulci quelque chose de heurté, qui résulte de ses brusques transitions d'une idée à une autre, et de sa négligence des règles de la grammaire. La nature avait fait Pulci poëte ; il écrivait avec facilité, mais en sacrifiant sans scrupule la syntaxe à l'idée ; il ne s'inquiétait jamais de dire une chose incorrectement, pourvu qu'on pût deviner sa pensée. La rime le force souvent à employer des mots, des locutions, à forger même des vers, qui rendent le sens obscur et le passage embarrassé, sans produire d'autre effet que de gâter une belle stance. Ses comparaisons n'ont rien de particulièrement remarquable, et il ne brille pas dans les descriptions. Ses vers forment presque toujours un sens complet, et présentent des idées distinctes et séparées. Aussi son style manque-t-il de cette richesse, de cette ampleur, de ce moelleux, qui sont indispensables à un poëte épique, et sans lesquelles il ne peut y avoir de noblesse dans les descriptions ni dans les comparaisons. Parfois, lorsque le sujet peut être esquissé largement, lorsqu'il ne perd rien de sa puissance et de son effet à être rendu au moyen de quelques touches hardies et vigoureuses, Pulci se montre avec beaucoup d'avantage. » PANIZZI, sur la poésie romantique des Italiens, dans le premier volume de son *Orlando innamorato*, p. 298.

narration, la gaîté bouffonne des caractères, la finesse de la satire. Mais les Italiens, et principalement les Toscans, savourent avec délices dans Pulci ce parfum natif de l'idiome florentin, que nous ne pouvons également goûter. Ce poète n'a pas été sans influence sur des écrivains d'une plus haute célébrité. On remarque dans plusieurs passages d'Arioste, et surtout dans le voyage d'Astolphe à la lune, des ressemblances qui ne sont pas entièrement l'effet du hasard. Voltaire, dans un de ses poëmes les plus populaires, a emprunté le mordant de Pulci, renchéri sur son irréligion, et jeté à travers tout cela cette veine d'obscénité qui n'appartient qu'à lui. Mais M. Frere, sans souiller son admirable verve comique par le mélange de ces deux derniers ingrédients, s'est, dans sa *Guerre des géants*, rapproché plus qu'aucun autre du *Morgante Maggiore*.

L'académie platonique, à laquelle le chef des Médicis portait un si vif intérêt, répondit à ses soins. Marsilius Ficinus développa dans sa *Theologia platonica* (1482) un système emprunté principalement aux derniers platonistes de l'école d'Alexandrie, système peu d'accord avec la raison, mais plein de charmes pour l'imagination crédule : comme il paraissait d'ailleurs coïncider en plusieurs points et d'une manière remarquable avec les doctrines reçues dans l'Église, il fut reproduit dans quelques rêveries qui ne pouvaient supporter aussi bien l'épreuve de l'orthodoxie. Ficinus appuya sa philosophie d'une traduction latine de Platon, exécutée sous les ordres de Laurent, et imprimée avant 1490. Buhle a dit de cette traduction que c'était bien à tort qu'on lui avait fait le reproche d'infidélité : elle est, au contraire, parfaitement conforme à l'original, et elle a même fourni le moyen de rétablir quelques passages du texte ; car je ne suppose pas qu'on possède les manuscrits employés par Ficinus. Cette traduction a le rare mérite d'être à la fois littérale, claire, et en bon latin[1].

Mais le platonisme de Ficinus n'était pas tout-à-fait celui du maître. Il reposait sur ce principe, que l'âme humaine était une émanation de la divinité, et qu'elle pouvait s'y réunir par une vie ascétique et contemplative; théorie perpétuellement reproduite sous diverses modifications d'idées, et surtout d'expressions.

[1] *Hist. de la Philosophie*, t. II. C'est Buhle qui a rendu le compte le plus étendu de la philosophie de Ficinus. Ceux qui ne désirent point entrer dans des détails minutieux peuvent consulter Brucker ou Corniani : s'ils peuvent se contenter de moins encore, il leur suffira d'avoir recours à Tiraboschi, à Roscoe, à Heeren, ou à la *Biographie universelle*.

La nature et l'immortalité de l'âme, les fonctions et les caractères distinctifs des anges, l'essence et les attributs de Dieu, occupèrent les méditations de Ficinus. Dans le cours de ses hautes spéculations, il attaqua une doctrine qui, bien que rejetée par Scot et la plupart des scolastiques, avait néanmoins fait beaucoup de progrès parmi ceux qui se considéraient en Italie comme les disciples d'Aristote. Cette doctrine, qu'Averroès avait exposée le premier, consistait à soutenir qu'il existe une intelligence commune, intelligence active, immortelle, indivisible, entièrement dégagée de la matière, et qui est l'âme de l'espèce humaine; que cette intelligence n'est dans aucun homme en particulier, parce qu'elle n'a pas de forme matérielle; mais qu'elle assiste néanmoins aux opérations rationnelles de l'âme personnelle de chaque individu, et que par ces opérations, qui sont toutes relatives à des objets particuliers, elle acquiert sa connaissance des universaux. Ainsi, si je comprends bien ce que cela signifie, car le sens est un peu subtil, on pourrait dire que, de même que dans la théorie ordinaire les sensations particulières donnent à l'âme le moyen de former des idées générales, de même, dans la théorie d'Averroès, les idées et les jugements des âmes individuelles fournissent collectivement les éléments de cette connaissance des universaux que la grande âme unique du genre humain peut seule embrasser. On a prétendu que cette théorie avait été établie sur une mauvaise version arabe d'Aristote, dont Averroès avait fait usage. Mais, quelque part que le philosophe de Cordone en ait puisé l'idée première, elle ne paraît guère qu'un développement de l'hypothèse des réalistes, poussée à un degré de paradoxe apparent. Car si l'âme humaine, comme universelle, possède une réalité objective, il faut sans doute qu'elle soit intelligente; et ceci posé, il n'y aurait peut-être rien d'extravagant à supposer, quoique cette hypothèse ne soit pas susceptible de ce genre de démonstration que nous exigeons maintenant dans les matières philosophiques, que cette âme agit sur les intelligences subordonnées de la même espèce, et qu'elle en reçoit des impressions. Ce serait d'ailleurs un moyen de concilier la connaissance que nous étions censés posséder de la réalité des universaux avec l'impossibilité reconnue, du moins dans une foule de cas, de les représenter à l'esprit.

Ficinus met d'autant plus d'ardeur à réfuter les averroïstes qu'ils soutenaient tous la mortalité de l'âme individuelle, tandis

que lui s'efforçait à prouver le contraire, à l'aide de tous les arguments que l'érudition ou l'esprit pouvaient lui suggérer. L'ensemble de sa théologie platonique paraît être un système de théisme, système d'une grande beauté, mais trop idéal, trop hypothétique, et dont les bases se perdent dans la profondeur des méditations des anciens sages de l'Orient. Son propre traité, dont on trouvera dans Buhle une ample analyse, tomba bientôt dans l'oubli ; mais il appartient à une branche de littérature qui, dans tout son développement, a, tout autant qu'aucune autre, occupé l'esprit humain.

Cette soif des connaissances cachées, qui distingue l'homme de la brute, et dans l'espèce humaine les races supérieures des tribus sauvages, brûle en général avec une ardeur d'autant plus vive que le sujet est moins susceptible d'être saisi avec précision, et que les moyens de certitude sont plus difficiles à acquérir. Notre propre intérêt même dans les choses qui sont au-delà du monde sensible ne paraît pas être la cause première, le principal mobile du désir que nous éprouvons de les connaître : c'est la jouissance de la croyance même, le plaisir d'associer la conviction de la réalité avec des idées qui ne sont point présentées par les sens, c'est quelquefois la nécessité de satisfaire un esprit inquiet, qui nous excitent à essayer de soulever le voile qui couvre le mystère de leur existence. Le petit nombre des grandes vérités de la religion auxquelles notre raison peut atteindre, ou qu'une révélation plus explicite a daigné nous faire connaître, peuvent suffire à notre bien-être pratique, mais ne sauraient satisfaire l'ambitieuse curiosité de l'homme. Elles laissent tant de choses imparfaitement connues, tant d'autres entièrement inexplorées, que de tout temps l'homme n'a jamais été content à moins de faire quelques tentatives pour combler ce vide. Ces tentatives l'ont souvent mené à la folie, à la faiblesse et au crime. Et cependant, de même que ceux qui sont exempts des passions humaines, de ces passions qui dans leur excès sont la grande source du mal, de même que ceux-là, dis-je, nous paraissent mutilés dans leur nature, de même aussi l'indifférence pour cette connaissance des choses invisibles, ou un découragement prématuré produit par le désespoir d'y parvenir, peuvent être considérés comme des indices de quelque défectuosité morale ou intellectuelle, de l'absence d'une juste mesure dans la répartition des facultés de l'âme.

Les divers moyens auxquels on a eu recours pour reculer les bornes des connaissances humaines dans les matières relatives à

la Divinité ou à celles de ses créatures intelligentes qui ne se présentent point à nos sens sous une forme objective ordinaire, peuvent se classer en plusieurs catégories distinctes. Au premier rang figure la raison, le plus précieux de ces moyens, quoique ce ne soit pas le plus fréquemment employé. Toutes les conséquences qu'un esprit pénétrant peut saisir, toutes les analogies qui peuvent s'offrir à un esprit observateur, tout ce qu'on a pu regarder comme interprétation probable des témoignages de la révélation, tout cela est du domaine légitime d'une théologie saine et rationnelle. Mais la raison de chaque individu paraît tellement faillible aux autres, nos propres raisonnements laissent souvent tant de doute dans notre esprit, la sphère de nos facultés est tellement bornée, elles sont tellement incapables de donner plus qu'une probabilité vague et conjecturale, là où nous avons le plus besoin de précision et de certitude, que peu d'hommes, comparativement parlant, se sont contentés, pour adopter leurs propres hypothèses, des preuves fournies par le raisonnement. L'inquiétude qui accompagne ordinairement toute incertitude de croyance a demandé en général un remède plus puissant. Après ceux qui n'ont fait usage dans leurs recherches théologiques que des seules facultés de l'entendement, on peut placer ceux qui ont compté sur une illumination surnaturelle. Ces derniers ont été nominalement nombreux. Mais l'imagination ploie, comme la raison, sous l'incompréhensibilité des choses spirituelles : à l'exception de quelques uns, qui ont fondé des sectes et donné des lois au reste, les mystiques ont fini par tomber dans un sentier battu, et leur enthousiasme même est devenu machinal.

Cependant les méditations solitaires et isolées du philosophe et du mystique ne pouvaient fournir à la multitude un fonds assez ample de foi théologique; à cette multitude qui, par son caractère et la nature de ses moyens, était plus disposée à recevoir sa foi d'autrui qu'à en discuter elle-même les principes. Elle cherchait donc quelque autorité sur laquelle elle pût se reposer; au lieu de se construire sa demeure, elle se contentait d'occuper celles que des esprits plus actifs avaient préparées. Parmi ceux qui reconnaissent un code de vérités révélées, les Juifs, les chrétiens et les mahométans, cette autorité a été cherchée dans des interprétations largement développées de leurs livres sacrés; dans des interprétations qui étaient ou positivement obligatoires, telles qu'on croyait être les décisions des conciles généraux, ou du moins d'un poids tel que la raison d'un simple individu, à moins qu'il

n'eût lui-même un grand nom, ne pouvait s'élever à l'encontre. Dans l'église chrétienne, comme chez les Juifs, ces expositions de doctrine furent souvent allégoriques : on supposait qu'un courant caché de vérité ésotérique coulait sous toute la surface de l'Écriture, et chaque texte se développait sous les mains du prédicateur, en sens qui étaient loin d'être évidents, mais qu'on présumait s'y rattacher. Ce système d'interprétation allégorique, commencé par les anciens Pères, se répandit en s'étendant toujours à travers le moyen âge [1]. La réformation l'a balayé en grande partie; mais on l'a souvent vu se reproduire d'une manière plus partielle. Nous n'en parlons ici que comme d'un grand moyen de mettre les hommes à même de croire plus qu'ils n'avaient cru, de leur communiquer ce qui devait être reçu comme vérités divines, non pas vérités additionnelles aux Écritures, puisqu'elles étaient cachées dans les livres saints, mais vérités que l'Église n'aurait point apprises sans les maîtres qui les lui enseignaient.

Une autre classe, également étendue, de doctrines religieuses, reposait sur une base quelque peu différente. Quoique ces doctrines ne se trouvassent point dans les livres sacrés, qui étaient le principal dépôt de la parole divine, elles n'en étaient pas moins, à proprement parler, suivant les idées de ces temps, révélées par Dieu. Telles étaient les traditions reçues dans chacune des trois grandes religions : ces traditions étaient quelquefois d'une infaillibilité absolue ; quelquefois, comme dans le cas des interprétations dont nous avons déjà parlé, elles s'appuyaient sur une base d'autorité tellement imposante qu'il n'était loisible à personne de ne pas s'y soumettre. De ce genre étaient les traditions juives : les mahométans ont aussi marché dans la même voie. Nous pouvons y ajouter les légendes des saints : il n'en était peut-être aucune qui fût imposée formellement comme article de foi, mais il n'était pas permis à un fransciscain de douter de l'inspiration et des dons miraculeux du fondateur de son ordre. Le peuple lui-même n'était pas plus disposé à révoquer en doute ces légendes, qui satisfaisaient amplement aux besoins du cœur et de l'imagination : il fallut que l'imagination et le cœur fussent absolument blasés par l'excès pour que la satiété amenât une sorte de réaction, qui a singulièrement affaibli l'efficacité de ces traditions.

Saint François d'Assise nous amène naturellement au dernier mode suivant lequel s'est manifesté l'esprit de croyance théologi-

[1] FLEURY (5e discours), t. XVII, p. 37; MOSHEIM, *passim*.

que, la confiance en un individu comme organe d'une illumination spéciale de la Divinité. Mais si ce point fut pleinement reconnu par l'ordre qu'il institua, et probablement par la plupart des autres, on ne saurait dire que saint François ait prétendu établir de nouvelles doctrines, ou agrandir, si ce n'est par ses visions et ses miracles, le cercle des connaissances spirituelles. Ce n'eût même pas été, en général, une conduite prudente dans le moyen âge. Ceux-là échappaient rarement à la jalousie de l'Église, qui prétendaient recevoir du ciel une lumière qui leur permît d'éclairer ce qu'elle avait laissé dans l'ombre. Il faudra donc descendre à des temps plus modernes, et attendre des gouvernements plus tolérants, pour trouver les fanatiques ou les imposteurs que la multitude a pris pour des témoins de la vérité divine, ou du moins pour les interprètes des mystères du monde invisible.

Dans la classe de la théologie traditionnelle, ou de ce qu'on pourrait appeler la révélation complémentaire, il faut comprendre la cabale juive : c'était un système très spécifique et très complexe sur la nature de l'Être-Suprême, la gradation successive des différents ordres d'esprits émanés de son essence, leur caractère et leurs attributs. Ce système, qui empruntait peu de chose aux Écritures, du moins en ce qui ressortait de leur interprétation naturelle, est évidemment une des modifications de la philosophie orientale, et fut conçu, par les Juifs d'Alexandrie, à une époque peu éloignée du commencement de l'ère chrétienne. Ils le rattachaient à une tradition d'Esdras, ou de quelque autre personnage célèbre, qu'ils choisirent comme le dépositaire d'une théologie ésotérique communiquée par autorité divine. La cabale fut reçue par les docteurs juifs dans les premiers siècles qui suivirent la chute de leur état ; et, après une longue période, pendant laquelle les lettres furent aussi délaissées chez ce peuple que dans le monde chrétien, elle reparut dans une saison plus propice, les XIe et XIIe siècles, époque où l'éclat avec lequel les Sarrasins d'Espagne cultivaient plusieurs genres de littérature excita l'émulation de leurs sujets juifs. Un grand nombre d'hommes éminents illustrèrent la littérature hébraïque de cet âge et des siècles suivants. Ce fut seulement à l'époque qui nous occupe, vers le milieu du XVe siècle, qu'ils se trouvèrent en contact avec les chrétiens dans la philosophie théologique. Le platonisme de Ficinus, emprunté en grande partie à celui de Plotin et de l'école d'Alexandrie, se liait facilement, surtout au moyen des écrits de Philon, avec l'orientalisme juif : c'étaient des rameaux du même

tronc. Les zélés propagateurs de cette philosophie avaient, dans les premiers siècles du christianisme, fait un usage frauduleux de noms célèbres; l'imposture était d'une exécution facile et d'un effet certain. Hermès Trismégiste et Zoroastre furent contrefaits dans des ouvrages que la plupart étaient disposés à considérer comme authentiques, et qu'il n'était pas alors facile de réfuter par des arguments critiques. L'ensemble de ces ouvrages forma une masse de doctrines fallacieuses, ou tout au moins d'hypothèses arbitraires, qui, pendant plus de cent ans après l'époque actuelle, obtinrent une créance qu'elles ne méritaient point, et retardèrent par conséquent les progrès de la véritable philosophie en Europe [1].

Ces systèmes trompeurs n'eurent pas de prosélyte plus distingué, de prosélyte dont la crédulité fût plus digne de regret, qu'un jeune homme qui parut à Florence en 1485 : c'était Jean Pic de la Mirandole. Il avait alors vingt-deux ans, et était fils puîné d'une famille illustre, qui tenait cette petite principauté à titre de fief impérial. A l'âge de quatorze ans, il avait été envoyé à Bologne, pour y étudier le droit canon et se préparer à la profession ecclésiastique; mais, au bout de deux années d'études, il se sentit possédé d'une soif inextinguible de connaissances plus élevées, mais moins profitables. Il consacra les six années suivantes à la philosophie des écoles, dans les principales universités d'Italie et de France : toutes les subtilités de la métaphysique et de la théologie de ces temps qui pouvaient offrir matière à dispute lui devinrent familières; il y ajouta la connaissance de l'hébreu et d'autres langues orientales, ainsi que le talent d'écrire le latin avec grâce; et des compositions de poésie italienne amusèrent ses loisirs. Le génie naturel de Pic de la Mirandole se révèle bien, quoique d'une manière partiale, dans une lettre en réponse à Hermolaüs Barbarus, et qu'on trouvera parmi celles de Politien. Son correspondant, en critiquant le mauvais latin des écrivains transalpins, et principalement des scolastiques, s'était exprimé avec le dédain, je dirais presque l'aigreur, ordinaire aux philologues. Le jeune scolastique répondit qu'il avait été d'abord découragé par l'idée d'avoir perdu six années de travail; mais qu'il avait ensuite réfléchi que les Barbares pouvaient bien dire quelque chose en leur faveur, et il met dans leur bouche une justification très adroite, à laquelle il ne manque rien que la vérité du fait,

[1] BRUCKER, t. II; BUHLE, t. II, p. 316; MEINERS, *Vergl. der Sitten*, t. III, p. 277.

qu'il est forcé de prendre pour constant, qu'ils avaient appliqué leur intelligence aux choses plutôt qu'aux mots. Hermolaüs, cependant, ne crut pouvoir mieux faire que de répondre par un compliment; il écrivit à Pic qu'il serait désavoué par les scolastiques pour les avoir défendus avec tant d'éloquence [1].

Pic de la Mirandole apprit le grec très rapidement, et, selon toute apparence, pendant son séjour à Florence. Conduit, par la lecture de Ficinus, à l'étude de Platon, il paraît avoir abandonné sa philosophie aristotélique pour des théories qui convenaient mieux à son esprit crédule et impressionnable. Ces théories, à leur tour, le poussèrent à d'étranges écarts d'imagination. Dévoré du désir de connaître, incapable, dans l'enfance de la critique, de distinguer les ouvrages authentiques des contrefaçons apocryphes, peut-être même peu propre, en raison de sa prodigieuse facilité, à saisir les opinions des autres, à en apprécier convenablement le degré de justesse, Pic de la Mirandole fut la dupe de son enthousiasme, et tomba dans les piéges de la fraude. Un imposteur lui fit acheter cinquante manuscrits hébreux qu'il lui présenta comme composés par Esdras et contenant les plus secrets mystères de la cabale. A partir de ce moment, dit Corniani, il s'enfonça de plus en plus dans ces fables oiseuses, et consuma dans des rêveries un génie fait pour atteindre aux vérités les plus ardues et les plus sublimes. Il fut surpris, dit-il, de trouver dans ces prétendus livres d'Esdras plus de christianisme que de judaïsme, et sa con-

[1] La lettre d'Hermolaüs porte la date d'avril 1485. Il y dit, après force compliments à Pic lui-même : *Nec enim inter auctores latinæ linguæ numero Germanos istos et Teutonas qui ne viventes quidem vivebant, nedum ut extincti vivant, aut si vivunt, vivunt in pœnam et contumeliam.* La réponse de Pic est du mois de juin. Quelques lignes de son plaidoyer en faveur des scolastiques donneront une idée de son talent et de son style : *Admirentur nos sagaces in inquirendo, circumspectos in explorando, subtiles in contemplando, in judicando graves, implicitos in vinciendo, faciles in enodando. Admirentur in nobis brevitatem styli, fœtam rerum multarum atque magnarum, sub expositis verbis remotissimas sententias, plenas quæstionum, plenas solutionum, quàm apti sumus, quàm benè instructi ambiguitates tollere, scrupos diluere, involuta evolvere, flexanimis syllogismis et infirmare falsa et vera confirmare. Viximus celebres, o Hermolae, et posthàc vivemus, non in scholis grammaticorum et pædagogiis, sed in philosophorum coronis, in conventibus sapientium, ubi non de matre Andromaches, non de Niobes filiis, atque id genus levibus nugis, sed de humanarum divinarumque rerum rationibus agitur et disputatur. In quibus meditandis, inquirendis et enodandis, ità subtiles acuti acresque fuimus, ut anxii quandoquè nimiùm et morosi fuisse fortè videamur, si modò esse morosus quispiam aut curiosus nimiò plùs in indagandâ veritate potest.* (*Polit. Epist.* lib. IX.)

fiance en eux s'accrut par la raison même qui devait lui en démontrer la fausseté [1].

Vers la fin de l'année 1486, Pic se rendit à Rome, et, avec la permission d'Innocent VIII, proposa ses fameuses thèses, ou questions, au nombre de neuf cents, sur la logique, l'éthique, les mathématiques, la physique, la métaphysique, la théologie, la magie et la cabale ; offrant de disputer sur chacune de ces questions avec tout adversaire qui se présenterait. Quatre cents de ces propositions étaient tirées des philosophes de la Grèce et de l'Arabie, des scolastiques et des docteurs juifs ; le reste était présenté comme ses opinions propres, qu'il était disposé à soutenir, sauf l'autorité de l'Église [2]. Cette réserve n'était pas inutile, car quelques unes de ses thèses étaient malsonnantes pour des oreilles orthodoxes. Elles suscitèrent de nombreuses clameurs ; et il ne fallut rien moins que le haut rang, la brillante réputation et la conduite soumise de Pic de la Mirandole pour le soustraire à une censure publique ou à des conséquences plus graves encore. Il dut cependant s'obliger sous serment à adopter telle rédaction de ses propositions qu'il plairait au pape d'arrêter. Mais le pape n'ayant pas donné suite à cette affaire, Pic publia une apologie, dont l'objet spécial était de justifier l'emploi qu'il avait fait de la science magique et cabalistique. Cette publication donna lieu à de nouvelles attaques, qui continuèrent jusqu'à un certain point à le harceler ; mais à l'avénement d'Alexandre VI au trône pontifical, il fut définitivement déclaré exempt de toute intention blâmable. Il avait, dans cet intervalle, ainsi que nous pouvons le conclure de ses écrits postérieurs, abandonné quelques unes des opinions les plus hardies de sa jeunesse. Il devint plus dévot, plus circonspect en ce qui touchait aux doctrines de l'Église. Lorsqu'il s'était montré pour la première fois à Florence, réunissant une beauté rare à une haute naissance et à une renommée sans égale, il avait été singulièrement recherché par les femmes, et il avait répondu à leur amour. Mais à vingt-cinq ans, il s'arracha à toutes les distractions du monde, et détruisit, dit-on, ses poésies amoureuses, au grand regret de ses amis [3]. C'est alors qu'il publia plusieurs ouvrages, entre autres l'*Heptaplus*, exposition cabalistique du premier chapitre de la Genèse. Il est remarquable qu'avec son

[1] CORNIANI, tome III, p. 63 ; MEINERS, *Lebensbeschreibungen berühmter manner*, t. II, p. 21 ; TIRABOSCHI, t. VII, p. 325.

[2] MEINERS, p. 14.

[3] *Id.*, p. 10.

excessive tendance à croire, il rejetait entièrement et réfuta même dans un traité distinct la science populaire de l'astrologie, dans laquelle des hommes bien plus éminents en philosophie ont eu confiance. Il avait projeté bien d'autres entreprises de vastes dimensions : une exposition allégorique du Nouveau-Testament, une défense de la Vulgate et des Septante contre les Juifs, une apologie du christianisme contre toute espèce d'infidélité et d'hérésie, et enfin une harmonie de la philosophie, dans laquelle il devait concilier les opinions en apparence inconsistantes de tous les écrivains anciens et modernes qui avaient mérité le nom de sages, comme il avait déjà essayé de faire à l'égard de Platon et d'Aristote. Au milieu de ces immenses travaux, il fut enlevé par la fièvre à l'âge de trente-un ans, en 1494, le jour même où Charles VIII faisait son entrée à Florence. Un homme si justement surnommé le phénix de son siècle, et doué par la nature de facultés si extraordinaires, ne saurait être passé légèrement sous silence, bien qu'il n'ait rien laissé qu'on puisse lire avec fruit. Si nous parlons de l'admirable Crichton, qui n'est guère qu'une ombre, et qui ne vit qu'en panégyrique, il n'est pas permis d'oublier un personnage aussi supérieur et aussi étonnant que Pic de la Mirandole[1].

Si, quittant l'heureuse cité de Florence pour juger de l'état des lettres dans nos contrées cisalpines, nous examinons les livres qu'on croyait pouvoir publier, ce qui est un moyen d'appréciation assez raisonnable, nous n'aurons, il faut l'avouer, qu'une mince idée de leurs progrès dans cette littérature classique dont on faisait tant de cas en Italie. Quatre éditions, principalement d'ouvrages de peu d'étendue, furent imprimées à Deventer, une à Cologne, une à Louvain, cinq peut-être à Paris, deux à Lyon[2]. On pourrait vraisemblablement ajouter à cette liste quelques ouvrages sans date. Ainsi donc, ou l'amour de la littérature ancienne s'était refroidi, ce qui n'était certainement pas, ou bien il n'avait jamais été assez vif pour récompenser les peines des imprimeurs trop

[1] La longue biographie de Pic dans Meiners est tirée en grande partie d'une vie écrite par son neveu, Jean-François Pic comte de la Mirandole, qui se fit lui-même dans le siècle suivant une grande réputation littéraire et philosophique. Meiners a plus fait usage de ce document que qui que ce soit; mais on trouvera beaucoup de détails sur Pic, tirés de cette source et de ses propres ouvrages, dans Brucker, Buhle, Corniani et Tiraboschi. L'épitaphe de Pic par Hercule Strozza est, je crois, dans l'église Saint-Marc.

Joannes jacet hic Mirandola; cætera nôrunt
Et Tagus et Ganges, forsan et Antipodes.

[2] Panzer.

confiants. Cependant il jetait alors des racines en Allemagne. Les excellentes écoles de Munster et de Schélestadt furent établies dans le cours de cette décade; elles formèrent les hommes qui devaient eux-mêmes instruire leurs semblables; et le zèle libéral de Langius s'étendant au-delà de ses disciples immédiats, il se publia à peine un auteur latin en Allemagne dont il n'eût pas corrigé le texte [1]. Les occasions qu'il eut d'exercer ainsi son savoir ne furent pas, comme on vient de le voir, aussi nombreuses dans cette période que dans la suivante. Il avait à lutter contre un parti puissant et opiniâtre. Les frères mendiants de Cologne, quartier-général de la superstition et de la barbarie, jetèrent les hauts cris contre son rejet des anciens livres employés dans les écoles, et contre les réformes qu'il introduisait dans l'enseignement. Mais Agricola tient à son ami un langage plein de confiance. « Vos efforts, lui dit-il, me donnent le plus grand espoir « que nous parviendrons à arracher un jour à cette insolente « Italie la palme de l'éloquence, qu'elle semble considérer comme « sa propriété; c'est alors que nous nous laverons du reproche « d'ignorance, de barbarie, d'impuissance d'expression, qu'elle « nous jette sans cesse, et que nous pourrons montrer notre « Allemagne si docte et si lettrée que le Latium lui-même ne sera « pas plus latin qu'elle [2]. » Vers l'an 1482, Agricola fut appelé à la cour de l'électeur palatin à Heidelberg. Il ne paraît pas s'être livré à l'enseignement public; mais il consacra le reste de sa vie, malheureusement trop courte (car il mourut en 1485), à répandre et développer le goût des lettres parmi ses contemporains. Aucun Allemand n'écrivit d'un style aussi pur, ou ne posséda autant de littérature classique. Vivès le place même au-dessus de Politien et d'Hermolaüs pour la noblesse et la grâce de la diction [3]. Si les

[1] MEINERS, *Lebensbesch.*, t. II, p. 328; EICHHORN, t. III, 231-239.

[2] *Unum hoc tibi affirmo, ingentem de te concipio fiduciam, summamque in spem adducor, fore aliquandò ut priscam insolenti Italiæ et propemodùm occupatam benè dicendi gloriam extorqueamus, vindicemusque nos, et ab ignaviâ, quâ nos barbaros, indoctosque et elingues, et si quid est his incultius, esse nos jactitant, exsolvamus, futuramque tàm doctam et literatam Germaniam nostrâm, ut non latinius vel ipsum sit Latium.* Ce passage est cité par HEEREN, p. 154, et par MEINERS, t. II, p. 329.

[3] *Vix et hâc nostrâ et patrum memoriâ fuit unus atque alter dignior, qui multùm legeretur, multùmque in manibus haberetur, quàm Radulphus Agricola Frisius, tantùm est in ejus operibus ingenii, artis, gravitatis, dulcedinis, eloquentiæ, eruditionis: at is paucissimis noscitur, vir non minùs qui ab hominibus cognosceretur dignus quàm Politianus vel Hermolaus Barbarus, quos meâ quidem sententiâ, et majestate et suavitate dictionis, non æquat modò, sed etiam*

éloges d'Erasme et des critiques plus modernes ne sont pas aussi prononcés, ils sont du moins très honorables. Les lettres d'Agricola sont souvent écrites en grec : c'était une mode parmi ceux qui pouvaient le faire, et, autant que je l'ai pu voir, elles paraissent aussi correctement écrites que quelques unes de celles qui furent composées dans le siècle suivant par des hommes d'un nom plus célèbre.

Le patron immédiat d'Agricola, celui qui le fit appeler à Heidelberg, était Jean Camerarius, de la maison de Dalberg, évêque de Worms, et chancelier du Palatinat. Il fit beaucoup lui-même pour la cause des lettres en Allemagne, surtout si nous le considérons, suivant toutes les probabilités, comme le fondateur d'une ancienne académie, la société rhénane, qui, dit-on, consacrait son temps à la critique des langues latine, grecque et hébraïque, à l'astronomie, à la musique et à la poésie : les membres de cette académie ne dédaignaient pas de se délasser de leurs travaux par les plaisirs de la danse et de la table, sans oublier la coupe à pleins bords, cette antique jouissance des Allemands [1]. La société rhénane avait son siége principal à Heidelberg; mais elle avait des ramifications dans d'autres parties de l'Allemagne, et elle obtint des priviléges impériaux. Aucun de ses membres ne se distingua plus que Conrad Celtes, qu'on a quelquefois regardé comme son fondateur : sa jeunesse rend le fait peu vraisemblable; mais il est certain du moins qu'il eut la plus grande part au développement que prit la société par la suite. Ce fut un travailleur infatigable dans la vigne de la littérature, et par ses voyages dans différentes

vincit. (VIVÈS, *Comment. in Augustin.* (apud Blount, *Censura Auctorum*, sub nomine AGRICOLA.)

Agnosco virum divini pectoris, eruditionis reconditæ, stylo minimè vulgari, solidum, nervosum, elaboratum, compositum. In Italiâ summus esse poterat, nisi Germaniam prætulisset. (ERASMUS, *in Ciceroniano.*) Il s'exprime en beaucoup d'autres endroits en termes également forts. Les opinions de Huet, de Vossius et d'autres auteurs sur le mérite d'Agricola ont été recueillies par Bayle, par Blount, par Baillet et par Nicéron. Meiners a écrit sa vie, t. II, p. 332-363; et l'on trouvera plusieurs lettres de lui parmi celles adressées à Reuchlin (*Epistolæ ad Reuchlinum*); collection précieuse pour cette partie de l'histoire littéraire.

[1] *Studebant eximia hæc ingenia latinorum, græcorum, Ebræorumque scriptorum lectioni, cumprimis criticæ; astronomiam et artem musicam excolebant. Poesin atque jurisprudentiam sibi habebant commendatam; imò et interdùm gaudia curis interponebant. Nocturno nimirùm tempore, defessi laboribus, ludere solebant, saltare, jocari cum muliereulis, epulari, ac more Germanorum inveterato strenuè potare.* (JUGLER, *Hist. literaria*, p. 1998, t. III.) Ce passage paraît être tiré de RUPRECHT (*Oratio de societate literariâ Rhenanâ*, Ienæ, 1752); je n'ai pas vu l'original.

parties de l'Allemagne il exerça une influence plus générale qu'Agricola lui-même. Celtes est le premier à qui la Saxe fut redevable de quelque goût pour les lettres. Ses poésies latines étaient bien supérieures à tout ce que l'empire avait encore produit : ce fut pour ces mêmes poésies qu'il reçut de Frédéric III, en 1487, la couronne de laurier [1].

Reuchlin accompagna, en 1482, le duc de Wirtemberg dans un voyage à Rome. Mis ainsi en rapport avec les hommes célèbres de l'Italie, il leur fit connaître les droits que lui-même avait au titre de savant. Le vieil Argyropoulo, de Constantinople, s'écria, en l'entendant traduire un morceau de Thucydide : « Notre Grèce « exilée a maintenant pris son essor au-delà des Alpes ! » Cependant Reuchlin, quoique d'autres circonstances de sa vie aient donné à son nom plus de célébrité qu'à celui d'Agricola, n'était probablement pas un homme aussi instruit, ni aussi accompli : il fut enlevé à l'enseignement public par la faveur de plusieurs princes, auprès desquels il remplit d'honorables fonctions; et, après quelques années de plus, il se laissa malheureusement entraîner dans les mêmes erreurs qui avaient séduit Pic de la Mirandole, et sacrifia ses travaux classiques sur l'autel de la philosophie cabalistique.

Quoique la France n'ait, pendant cette époque, fourni qu'un faible contingent à la littérature, plusieurs ouvrages furent néanmoins publiés en français. On remarque, dit-on, dans les *Cent Nouvelles nouvelles*, 1486, une légère amélioration dans le poli du langage [2]. Les poésies de Villon ont un peu plus d'importance. Elles furent publiées pour la première fois en 1489; mais une grande partie de ces poésies avait été écrite trente ans auparavant. Boileau a signalé Villon comme le premier écrivain qui ait dégagé son style de la rudesse et de la rédondance des vieux romanciers [3]. Mais cet honneur, ainsi qu'on l'a observé, appartient plus justement au duc d'Orléans, qui avait tout autant de talent que Villon, avec un goût plus délicat. La poésie de ce dernier est souvent grossière et ordurière : c'était la conséquence naturelle d'une vie de débauche et de crapule. Cependant Villon sait, lorsqu'il le

[1] JUGLER, *ubi suprà*; EICHHORN, t. II, p. 557; HEEREN, p. 160; *Biogr. univ.*, art. CELTES, DALBERG, TRITHEMIUS.

[2] FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, *Essai sur les meilleurs ouvrages en prose*, en tête des œuvres de Pascal (1819), t. I, p. 120.

[3] Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Debrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
(*Art poétique*, liv. I, v. 117.)

veut, prendre un ton moral, et ne manque ni de netteté ni de verve. Martial d'Auvergne, dans ses *Vigiles de la Mort de Charles VII*, qui, par la nature du sujet, durent être composées peu après 1460, quoiqu'elles n'aient été imprimées qu'en 1490, déploie, à en juger par les extraits donnés par Goujet, quelque portée d'imagination [1]. La poésie française de cette époque était encore farcie de moralités allégoriques, et avait perdu une partie de son originalité native. Les personnes qui seraient curieuses de s'en faire une idée plus exacte peuvent recourir à l'auteur que je viens de nommer, ou à Bouterwek; elles trouveront aussi dans *le Recueil des anciens poètes français* des extraits, moins étendus toutefois que le titre de l'ouvrage ne semble l'annoncer.

Le drame moderne de l'Europe a, comme sa poésie, une double origine, l'une ancienne ou classique, l'autre du moyen âge; l'une, imitation de Plaute et de Sénèque, l'autre, perfectionnement graduel des grossières représentations théâtrales connues sous le nom de *miracles*, de *mystères*, et de *moralités*. Des pièces latines sur le premier de ces modèles furent composées en Italie pendant les XIVe et XVe siècles; il en existe encore quelques unes : elles étaient quelquefois représentées dans les universités, ou devant un auditoire composé d'ecclésiastiques et d'autres personnes en état de les comprendre [2]. Une de ces pièces, la *Catinia* de Secco Polentone, écrite vers le milieu du XVe siècle, et traduite dans le dialecte vénitien par un fils de l'auteur, fut imprimée en 1482. Elle ne fut pas jouée [3]. Sabellicus, suivant une citation de Tiraboschi, attribue à Pomponius Lætus l'honneur d'avoir relevé le théâtre à Rome, en faisant représenter devant le pape, probablement Sixte IV, les comédies de Plaute et de Térence, et quelques pièces plus modernes, que nous pouvons supposer avoir été écrites en latin. Et Jacques de Volterra, dans un journal publié par Muratori, fait mention expresse d'une histoire de Constantin représentée dans le palais papal pendant le carnaval de 1484 [4]. A l'exemple de l'Italie, mais peut-être un peu après la décade actuelle, Reuchlin produisit devant un auditoire allemand des pièces latines de sa composition. Elles furent jouées par des étudiants de Heidelberg. Une édition de ses *Progymnasmata scenica*, qui contient quelques unes de ces comédies,

[1] GOUJET, *Bibliothèque françoise*, t. X.

[2] TIRABOSCHI, t. VII, p. 200.

[3] TIRABOSCHI, t. VII, p. 201.

[4] *Id.*, p. 204.

fut imprimée en 1498. On a dit qu'une d'elles était tirée de *Maistre Patelin* [1]; tandis qu'une autre, intitulée *Sergius*, prend, à en croire Warton, un essor beaucoup plus élevé, et n'est rien moins qu'une satire contre les mauvais rois et les mauvais ministres : cependant, au rapport de Meiners, elle paraîtrait porter plutôt sur les pratiques frauduleuses des moines [2]. Quoi qu'il en soit, ce livre est très rare, et je ne l'ai jamais vu. Peu de temps après Reuchlin, Conrad Celtes faisait jouer ses propres tragédies et comédies dans les salles publiques des villes d'Allemagne. Il faut se rappeler qu'à cette époque le latin parlé pouvait être assez familier à un nombreux auditoire allemand.

L'*Orfeo* de Politien a des titres à la priorité comme le plus ancien drame représenté dans une langue moderne, et qui ne fût pas d'une nature religieuse. Cette pièce, écrite en deux jours, fut jouée en 1483 devant la cour de Mantoue. Roscoe la signale comme le premier exemple du drame musical, ou opéra italien ; mais, quoiqu'il avance ceci comme un fait généralement admis, il est certain que l'*Orfeo* n'a pas été composé pour un accompagnement en musique, si ce n'est, probablement, dans les chants et dans les chœurs [3]. L'*Orfeo*, suivant l'analyse qu'en a donnée Ginguené, ne diffère d'un mystère tiré de la légende que par la substitution d'une classe de personnages à une autre ; et cette priorité, que les historiens modernes de la littérature paraissent lui attribuer d'un commun accord, ne semble reposer, après tout, que sur une définition arbitraire. Plusieurs absurdités qu'on rencontre dans la première édition n'existent pas, dit-on, dans les manuscrits originaux d'après lesquels l'*Orfeo* a été réimprimé [4]. Il faut placer en seconde ligne une traduction des *Ménechmes* de Plaute, représentée à Ferrare en 1486, par

[1] Greswell, *Early parisian press*, p. 124 ; il cite La Monnoye. Le fait paraît confirmé par Meiners, t. I, p. 63.

[2] Warton, t. III, p. 203 ; Meiners, t. I, p. 62. Le *Sergius* fut représenté à Heidelberg vers l'an 1497.

[3] Burney (*Hist. de la Musique*, t. IV, p. 17), paraît soutenir cette même opinion ; mais Tiraboschi ne parle pas d'accompagnements en musique à l'*Orfeo* ; et Corniani dit seulement : *Alcuni di essi sembrano dall' autor destinati ad accoppiarsi colla musica. Tali sono i canzoni e i cori alla greca.* Roscoe ne comprenait probablement pas toute la portée qu'on peut donner à ses paroles ; car il est notoire que l'origine du récitatif, qui forme l'essence de l'opéra italien, est postérieure de plus d'un siècle.

[4] Tiraboschi, t. VII, p. 216 ; Ginguené, t. III, p. 514 ; Andrès, t. V, p. 125, en discutant l'histoire des théâtres italien et espagnol, donne la priorité à l'*Orfeo* comme pièce représentée ; mais il pense que le premier acte de la *Celestina* était écrit et bien connu dès le milieu du XV[e] siècle.

ordre d'Hercule Ier, et écrite par ce prince lui-même, ainsi du moins que l'ont pensé certains critiques ; ou quelques pièces originales qui furent, dit-on, jouées à cette brillante cour dans les années suivantes [1].

Les mystères, cette autre classe d'actions scéniques moins régulières, quoique non moins intéressantes dans leur temps, et toutes fondées sur des sujets religieux, ne furent jamais en plus grande vogue qu'à cette époque. Il serait impossible de rapporter leur première apparition à une époque déterminée; et les recherches sur l'origine des représentations dramatiques doivent être très limitées quant au sujet, ou parfaitement futiles quant au but. Il est probable que, de tout temps, tous les peuples ont, jusqu'à un certain point, cherché leur amusement dans des représentations pantomimiques et orales d'actions imaginaires: on les retrouve ordinairement, les unes et les autres, dans les jeux des enfants; et l'emploi exclusif de la pantomime, au lieu d'être un premier pas du drame, comme on l'a quelquefois prétendu, est plutôt une variété dans le cours de ses progrès.

Le drame chrétien s'éleva sur les ruines du théâtre païen : c'était une substitution naturelle de sympathies réelles à des sympathies éteintes et condamnées. Aussi trouvons-nous des tragédies grecques sur des sujets sacrés presque dès l'établissement de l'Église, et nous avons la preuve que ces mêmes tragédies furent représentées à Constantinople. Rien de semblable n'étant établi en ce qui concerne l'Europe occidentale pendant les âges de ténèbres, on a conjecturé avec quelque probabilité, mais sans nécessité, que les pèlerins qui visitèrent l'Orient en grand nombre au XIe siècle purent en rapporter des idées du dialogue scénique, de la succession des personnages, et de tout l'appareil accessoire, dont l'ensemble constitue, à proprement parler, une représentation théâtrale. La plus ancienne mention qui en soit faite appartient, dit-on, à l'Angleterre. Geoffroy, plus tard abbé de Saint-Albans, étant instituteur à Dunstable, fit représenter dans cette ville une de ces parades vulgairement appelées *miracles*, sur l'histoire de Sainte-Catherine. Tel est du moins le dire de Matthieu Pâris, qui mentionne cette circonstance incidemment, et à l'occasion d'un incendie qui en résulta. Le fait doit avoir eu lieu dans les vingt premières années du XIIe siècle [2]. Il n'est pas

[1] TIRABOSCHI, t. VII, p. 203, *et post;* ROSCOE, *Léon X*, ch. 2 ; GINGUENÉ, t. VI, p. 18.

[2] MATT. PARIS, p. 1007 (édit. 1684). Voir sur l'ancien drame en général WARTON, 34e section (t. III, p. 193-233);

douteux que Geoffroy, Français de naissance, avait trouvé dans son pays quelques modèles d'une date plus ancienne. Lebœuf rend compte d'un mystère écrit au milieu du siècle précédent, et dans lequel Virgile figure parmi les prophètes qui viennent adorer le Sauveur : c'était sans doute par allusion à la quatrième églogue.

Fitz-Stephen, sous le règne de Henri II, parle assez longuement des pièces saintes jouées à Londres, et représentant les miracles ou les passions des martyrs. Ces pièces devinrent très communes, en Angleterre et sur le continent, sous le nom de *mystères* ou de *miracles*, et elles étaient représentées non seulement dans l'enceinte des couvents, mais dans les fêtes publiques et autres occasions pour l'amusement du peuple. Il est probable toutefois que, pendant long-temps, les acteurs furent toujours des ecclésiastiques. Les plus anciens de ces drames religieux étaient en latin. Il existe une farce latine sur Saint-Nicolas qui est antérieure au XIII[e] siècle[1]. L'usage des langues modernes fut lent à s'introduire au théâtre, ce qui pourrait faire présumer que la plus grande partie de l'action se passait en pantomime. Mais comme ce moyen imparfait de communication ne permettait pas toujours aux spectateurs de suivre la fable, on se trouva amené par la force des choses à se servir de l'idiome national. Les plus anciens spécimens en ce genre paraissent être ceux que Le Grand d'Aussy a découverts parmi les compositions des Trouveurs. Il a publié des extraits de trois pièces : deux d'entre elles rentrent dans la classe des mystères tirés de la légende ; la troisième, œuvre beaucoup plus remarquable, et qui appartient peut-être au siècle suivant, est un drame pastoral agréable, genre de composition dont on ne voit pas qu'il existe d'autres exemples dans la période du moyen âge[2]. Bouterwek cite un fragment d'un mystère allemand vers la fin du XIII[e] siècle[3]. Après cette pièce vient en apparence dans l'ordre des temps un mystère anglais intitulé *l'Enfer hersé* (The harrowing of Hell). « On regarde cette pièce, dit l'éditeur,

pour ce qui concerne particulièrement la France, BEAUCHAMPS, *Hist. du théâtre français*, t. I, ou BOUTERWEK, t. V, p. 95-117 ; pour l'Italie, TIRABOSCHI, *ubi suprà*, ou RICCOBONI, *Hist. du théâtre italien*.

[1] *Journal des Savants*, 1828, p. 297. Ces farces furent, suivant Raynouard, les premières représentations dramatiques, et donnèrent naissance aux mystères.

[2] *Fabliaux*, t. II, p. 119.

[3] T. IX, p. 265. La *Tragédie des dix vierges* fut jouée à Eisenach en 1322. Ce n'est évidemment pas autre chose qu'un mystère. (WEBER, *Illustrations of northern poetry*, p. 19.)

« comme la plus ancienne production dramatique qui existe dans « notre langue. Le manuscrit d'après lequel on la publie aujour-« d'hui est sur vélin, et date au moins du règne d'Édouard III, « s'il n'est pas plus ancien. Cette pièce faisait probablement partie « d'une série de compositions du même genre, fondées sur l'his-« toire sainte. » Elle se compose d'un prologue, d'un épilogue, et d'un dialogue intermédiaire entre neuf personnages, Dominus, Sathan, Adam, Ève, etc. Indépendamment de l'âge attribué au manuscrit lui-même, le style ne saurait guère être postérieur à 1350 [1]. Cette production cependant paraît être à une distance considérable de tout autre ouvrage existant du même genre. Warton avait rapporté les mystères de Chester à l'année 1327, époque où il suppose qu'ils furent écrits par Ranulf Higden, savant moine de cette ville, plus connu comme auteur du *Polychronicon :* Roscoe le contredit positivement, et soutient qu'on ne peut trouver en Angleterre de composition dramatique antérieure à l'an 1500 [2]. Deux de ces mystères de Chester ont été imprimés depuis; et quoique des autorités très respectables les rapportent au XIVe siècle, je ne saurais croire que le style dans lequel nous les lisons aujourd'hui soit antérieur au milieu du siècle suivant, et c'est déjà beaucoup dire. Il est possible que ce style ait été jusqu'à un certain point modernisé. M. Collier a donné une analyse de nos mystères, ou, comme il les appelle, *pièces-miracles* [3]. Il ne paraît pas qu'il y ait dans aucun d'eux, à les juger même avec une large dose d'indulgence, beaucoup de mérite dramatique : quelques uns, comme les deux mystères de Chester, sont écrits dans le style de la farce la plus grossière ; et cependant ils sont de quelque importance en raison de la stérilité absolue de la littérature anglaise pendant l'époque dans laquelle nous supposons qu'ils furent écrits, les règnes de Henri VI et d'Édouard IV.

Les XIVe et XVe siècles virent éclore dans plusieurs contrées de

[1] M. Collier a fait imprimer vingt-cinq exemplaires (pourquoi *veteris tàm parcus aceti?*) de ce monument très curieux de l'ancien drame. Il n'est pas à ma connaissance qu'on ait encore publié aucune autre pièce composée en Europe et d'une date aussi ancienne.

[2] *Lorenzo de' Medici*, t. I, p. 399. Roscoe pense qu'il y a des raisons qui peuvent faire supposer que la pièce-miracle jouée à Dunstable était en pantomime ; et il étend la même supposition aux « parades grotesques » connues sous le nom de *The harrowing of Hell.* Nous venons de voir qu'il se trompait sur ce point, et probablement aussi sur l'autre.

[3] *Hist. de la poésie dramatique en Angleterre*, t. II. Les Mystères de Chester ont été imprimés pour le *Roxburgh Club* par mon ami, M. Markland, et on annonce la publication prochaine de ce qu'on appelle les Mystères de Towneley.

l'Europe un grand nombre de ces drames religieux. On en représentait fréquemment en Allemagne ; mais là, ils étaient écrits plutôt en latin que dans l'idiome national. Quant à l'exploitation de l'Écriture sur la scène française, il ne paraît pas, quelles qu'aient pu être les représentations théâtrales antérieures, qu'on ait découvert de traces de son existence permanente au-delà des dernières années du XIVᵉ siècle. Ce fut vers l'an 1400, suivant Beauchamps, ou quelques années plus tôt, si l'on en juge d'après les autorités citées par Bouterwek, que la confrérie de la Passion de Notre Seigneur fut organisée à Paris en troupe régulière de comédiens [1]. Ils prirent, dit-on, cette qualification par allusion au Mystère de la Passion, qui représentait en effet toute la vie de Notre Seigneur depuis son baptême, et qui était divisé en plusieurs journées. Ces représentations étaient, sous le rapport de la pompe théâtrale, bien supérieures à nos mystères anglais, où peu de personnages figuraient, et où les accessoires étaient simples. Dans le Mystère de la Passion, quatre-vingt-sept personnages paraissaient dans la première journée : le ciel, la terre et l'enfer y fournissaient leur contingent ; plusieurs scènes étaient écrites pour le chant, et quelques-unes pour des chœurs. Le dialogue, que je connais seulement par les extraits qu'a donnés Bouterwek, se rapproche assez de celui de nos mystères ; mais il est moins grossier, et vise davantage au ton tragique [2].

Les mystères, ne se bornant pas aux sujets tirés de l'Écriture, exploitaient un autre genre de sujets qui n'étaient guère moins sacrés et moins dignes de confiance aux yeux du peuple, les légendes des saints. Celles-ci fournissaient un ample aliment aux jouissances qu'une grande partie du genre humain paraît trouver dans le spectacle des souffrances corporelles. C'est ainsi que, dans un de ces mystères parisiens, sainte Barbe est pendue par les pieds sur la scène ; et, après avoir péroré dans cette position peu agréable, elle est déchirée avec des pinces et brûlée avec des flambeaux, à la vue de l'auditoire. Les décorations de ces pièces devaient être à grand effet. Un vaste échafaudage disposé au fond du théâtre laissait voir le ciel en haut, et l'enfer en bas ; entre ces deux régions s'étendait le monde, avec des représentations du lieu où la scène se passait. L'art même du machiniste n'était pas inconnu. Dans un mystère représenté à Metz en 1437, un immense dra-

[1] BEAUCHAMPS, *Recherches sur le théâtre français* ; BOUTERWEK, t. V, p. 96.

[2] BOUTERWEK, p. 100.

gon, avec des yeux en acier poli, s'élança de l'enfer, et déploya ses ailes si près des spectateurs qu'ils furent tous saisis de terreur [1]. Un grand nombre de mystères français, dont la plupart ne portent point de date, ont été imprimés, et appartiennent probablement, comme productions typographiques, au siècle actuel [2]. L'un d'eux porte, suivant Brunet, la date de 1484. Il serait cependant possible que ces pièces eussent été écrites long-temps avant leur publication. Beauchamps a donné une liste d'anciens mystères et de moralités en français qui remontent presqu'à la fin du XIVe siècle.

Le drame religieux fut au moins aussi ancien en Italie que dans aucun autre pays : il s'adaptait merveilleusement à l'esprit d'un peuple qui jouit si vivement des impressions produites par les objets extérieurs. Le drame ne fit point oublier les parades improvisées, les mimes et les histrions, dont les licencieux ébats n'avaient sans doute jamais été interrompus depuis les jours des Osques, ces antiques habitants de l'Italie, et dont les écrivains ecclésiastiques parlent tantôt avec sévérité, tantôt avec un esprit de tolérance [3]; mais il s'établit en concurrence; et l'on peut dire qu'ainsi commença dans le XIIIe siècle la lutte entre la comédie régulière et les sauvages qui étaient en possession du théâtre, lutte qui n'a cessé en Italie qu'à une époque dont le souvenir est encore récent. On trouve une société du *gonfalone* établie à Rome en 1264, et dont les statuts portent que la société a pour objet de représenter la passion de Jésus-Christ [4]. Laurent de Médicis ne dédaigna pas de publier un drame de ce genre sur le martyre de deux saints ; et M. Roscoe a eu en sa possession une collection considérable de productions semblables du XVe siècle [5].

Après les mystères, vient une autre classe de compositions de la même famille, connues sous le nom de *moralités*. Mais comme elles appartiennent plus particulièrement au siècle suivant, tant en Angleterre qu'en France, nous nous réservons d'en parler plus tard, bien qu'elles aient réellement commencé vers l'époque actuelle. Il est encore une autre sorte de compositions dramatiques, qu'on peut appeler *farces* : la farce n'est pas toujours parfaitement distincte

[1] BOUTERWEK, p. 103-106.

[2] BRUNET, *Manuel du Libraire*.

[3] Saint Thomas d'Aquin parle de l'*histrionatus ars* comme licite, pourvu qu'on n'en abuse point. Saint Antonin s'exprime dans le même sens. (RICCOBONI, t. I, p. 23.)

[4] RICCOBONI. Cependant Tiraboschi t. V, p. 376, conteste l'antiquité, en Italie, des représentations théâtrales appartenant véritablement au genre dramatique : il paraît être dans l'erreur sur ce point.

[5] *Vie de Laurent de Médicis*, t. I, p. 402.

de la comédie ; mais elle est plus courte, elle admet plus de bouffonnerie, elle est plus dénuée de tout but sérieux ou pratique. On peut la considérer comme une transition des improvisations des mimes au vrai drame. Les Français ont dans ce genre une pièce amusante, *Maistre Patelin*, attribuée à Pierre Blanchet, et imprimée pour la première fois en 1490. Elle fut, vers le commencement du siècle dernier, remise au théâtre avec de nombreux changements, sous le titre de l'*Avocat Patelin*; et elle contient des traits de comique que Molière n'eût pas désavoués[1]. L'Allemagne eut un grand nombre de ces productions, appelées *Fastnachts-Spiele*, ou pièces de carnaval, et composées avec la licence qu'autorise en général cette époque de l'année : elles sont rares, et de peu de valeur. La plus remarquable est l'*Apothéose de la papesse Jeanne*, légende tragi-comique, écrite vers l'an 1480[2].

Euclide fut imprimé pour la première fois à Venise en 1482; les figures de cette édition sont gravées sur cuivre, et remarquables par leur netteté[3]. La traduction est celle de Campano, faite d'après l'arabe. La cosmographie de Ptolémée, qui avait déjà été publiée deux fois en Italie, parut dans le courant de la même année à Ulm, avec des cartes de Donis, dont quelques unes dressées d'après les plans et les dessins d'Agathodæmon, d'autres modernes; et elle fut réimprimée dans cette même ville, ainsi qu'Euclide, en 1486. Les tables de Regiomontanus furent imprimées à la fois à Augsbourg et à Venise, en 1490. Et c'est peut-être ici le lieu de produire deux noms, qui cependant n'appartiennent exclusivement ni aux sciences exactes, ni à la période actuelle.

Léon-Baptiste Alberti fut un homme qui, si on le mesurait par l'universalité de son génie, mériterait dans le temple de la gloire une place qu'il n'a pas occupée : auteur d'une comédie la-

[1] L'expression proverbiale pour quitter une digression « Revenons à nos moutons, » est tirée de cette farce, qui est au moins courte, et aussi risible que la plupart des farces. Elle paraît avoir été écrite peu de temps avant sa publication. (Voir PASQUIER, *Recherches de la France*, l. VIII, c. 59; *Biogr. univ.*, art. BLANCHET; et BOUTERWEK, t. V, p. 118.)

[2] BOUTERWEK, *Gesch. der deutschen poesie*, t. IX, p. 357-367; HEINSIUS; *Lehrbuch der Sprachtwissenschaft*, t. IV, p. 125.

[3] Le muséum britannique possède un bel exemplaire de cette édition, qui fut offert au doge Mocenigo. Les figures, et surtout celles qui représentent les solides, valent mieux que dans nos éditions modernes d'Euclide. Je dirai à cette occasion que le plus ancien livre dans lequel on trouve des gravures est l'édition de Dante par Landino, publiée à Florence en 1481. (Voir BRUNET, *Manuel du Libraire*; DIBDIN, *Bibl. Spencer.*, etc.)

tine, intitulée *Philodoxios*, qu'Alde Manuce le jeune publia ensuite comme l'ouvrage original d'un écrivain de l'antiquité nommé Lepidus; moraliste sous les formes variées du dialogue, de la dissertation, de la fable, du badinage léger; poète, vanté par certains critiques, quoiqu'il ne soit pas exempt de la rudesse de son époque; philosophe de l'école platonique de Laurent de Médicis; mathématicien et inventeur d'instruments d'optique; peintre, et auteur du premier traité moderne de l'art de la peinture; sculpteur, et le plus ancien écrivain sur la sculpture; musicien, dont les compositions excitèrent l'applaudissement de ses contemporains; architecte d'un profond savoir, qui signala son talent non seulement dans une foule de monuments, entre lesquels l'église de Saint-François de Rimini est regardée comme son chef-d'œuvre, mais aussi dans un traité théorique, *De re ædificatoriâ*, publié en 1485, après sa mort. On a dit que c'était le seul ouvrage sur l'architecture qu'on pût mettre en parallèle avec celui de Vitruve; quelques uns l'ont préféré à ce dernier. Alberti avait fait une étude approfondie des restes de l'antiquité romaine, et cherché à en tirer des théorèmes généraux sur le vrai beau, théorèmes susceptibles d'être diversement appliqués à chaque genre de constructions [1].

Deux circonstances paraissent avoir mis obstacle à ce que ce grand homme jouît d'une gloire durable. D'abord, il vint au monde quelques années trop tôt, à une époque où sa langue maternelle n'était pas encore polie, et où les principes du goût dans les arts n'avaient pas encore reçu tout leur développement; ensuite, quelque brillant que fût son génie, il eut le malheur d'être suivi de près par deux hommes devant lesquels son étoile a pâli; deux hommes qui, sans être supérieurs à Alberti par l'universalité des facultés intellectuelles, l'éclipsèrent par la puissance transcendante de leur génie, qui leur a conquis une impérissable renommée. Beaucoup de nos lecteurs auront déjà prononcé leurs noms; — Léonard de Vinci et Michel-Ange.

Aucun des écrits de Léonard ne fut publié que plus d'un siècle après sa mort; et les plus remarquables sont encore en manuscrit. Nous ne saurions donc lui assigner une place fixe dans cette décade plutôt que dans une autre; mais comme il était né en 1452, il est permis de supposer que son esprit avait atteint son plus haut degré de vigueur avant 1490. Son traité de la peinture est connu comme une des premières dissertations sur les principes de l'art.

[1] CORNIANI, t. II, p. 160; TIRABOSCHI, t. VII, p. 360.

Mais son principal titre littéraire consiste dans ces courts fragments de ses œuvres inédites qui ont paru il n'y a pas très long-temps : ces fragments, au moins d'après l'idée que nous nous formons ordinairement de l'époque où il vivait, semblent plutôt être des révélations de vérités physiques faites à un seul esprit que le résultat de raisonnements assis sur aucune base établie. Les découvertes qui illustrèrent les Galilée, les Kepler, les Mæstlin, les Maurolycus, les Castelli, et d'autres hommes célèbres; le système de Copernic, et jusqu'aux théories de nos géologues modernes, sont indiqués par Léonard de Vinci, dans l'espace de quelques pages : si son langage laisse peut-être quelque chose à désirer sous le rapport de la précision, si son raisonnement n'est pas toujours parfaitement concluant, il n'en est pas moins vrai que ces visions de l'intelligence nous frappent comme des connaissances surnaturelles. Léonard fut le premier, dans cet âge dogmatique, à poser le grand principe de Bacon, que, dans les recherches sur la nature, l'expérience et l'observation peuvent seules nous conduire à de justes théories. Si l'on pouvait élever quelques doutes, non pas sur le droit qu'a Léonard de Vinci d'être cité comme le premier nom du XVe siècle (car ce droit ne saurait être contesté), mais sur ses titres à un si grand nombre de découvertes, qu'aucun autre individu, placé dans des circonstances semblables, n'a probablement jamais faites, ce ne pourrait être qu'à la faveur de cette hypothèse (qui, à la vérité, n'est pas entièrement dénuée de vraisemblance), que certaines branches des sciences physiques auraient déjà atteint un degré de développement dont nous ne trouvons aucune trace dans les livres. Les monuments extraordinaires d'architecture ecclésiastique qui s'élevèrent dans le moyen âge, et particulièrement dans le XVe siècle, les travaux de Toscanelli et de Fioravanti, dont nous avons parlé, pourraient être invoqués à l'appui de cette opinion; elle est encore confirmée, dit-on, par les notes de Fra Mauro, frère laïque d'un couvent près de Venise, sur un planisphère construit par lui, et qui existe encore. Léonard lui-même, dans un traité qui paraît avoir été écrit vers 1510, parle du mouvement annuel de la terre comme étant l'opinion d'un grand nombre de philosophes de son temps [1].

[1] Les manuscrits de Léonard de Vinci, qui sont actuellement à Paris, contiennent la justification de ce qui est avancé dans le texte. Venturi en a donné une analyse sommaire : il avait l'intention, qu'il n'a pas réalisée, d'en publier une partie; mais les fragments qu'il a fait connaître sont les plus importants. Comme ils sont fort remarquables, et qu'ils ne sont pas, je crois,

SECTION VI.

1491—1500.

État des lettres en Italie. — Poètes latins et italiens. — Littérature en France et en Angleterre. — Érasme. — Littérature et poésie populaires. — Autres genres de littérature. — Caractère général de la littératnre du xve siècle. — Librairie; ses priviléges et ses entraves.

L'année 1494 est signalée par une édition de Musée, généra-

très généralement connns, je citeral quelques passages de l'*Essai sur les ouvrages physico-mathématiques de Léonard de Vinci.* (Paris, 1797.)

« En mécanique, Vinci connaissait, « entre autres choses : 1°. la théorie des « forces appliquées obliquement au bras « du levier ; 2°. la résistance respective « des poutres ; 3°. les lois dn frottement « données ensuite par Amontons ; « 4°. l'influence du centre de gravité « sur les corps en repos ou en mouve- « ment ; 5°. l'application du principe des « vitesses virtuelles à plusieurs cas, que « la sublime analyse a porté de nos « jonrs à sa plus grande généralité. « Dans l'optique, il décrivit la chambre « obscure avant Porta ; il expliqua avant « Maurolycus la figure de l'image du « soleil dans un trou de forme angu- « leuse ; il nous apprend la perspective « aérienne, la nature des ombres colo- « rées, les mouvements de l'iris, les ef- « fets de la durée de l'impression visi- « ble, et plusieurs autres phénomènes « de l'œil qu'on ne rencontre point dans « Vitellion. Enfin, non seulement Vinci « avait remarqué tont ce que Castelli a « dit, un siècle après lui, sur le mou- « vement des eaux ; le premier me pa- « raît même dans cette partie supérieur « de beaucoup à l'autre, que l'Italie « cependant a regardé comme le fon- « dateur de l'hydraulique.

« Il faut donc placer Léonard à la « tête de ceux qui se sont occnpés des « sciences physico-mathématiques, et « de la vraie méthode d'étudier parmi « les modernes. P. 5. »

Le premier extrait que donne Venturi est intitulé : *De la chute des corps pesants combinée avec la rotation de la terre.* Il prend ce dernier fait comme constant, et conçoit qu'un corps tombant du sommet d'nne tour doit avoir un mouvement composé, par suite de la rotation de la terre. Venturi pense que les écrits de Nicolas de Cusa avaient donné cette direction aux spéculations philosophiques antérieurement à Copernic.

Vinci eut des idées singulièrement lumineuses sur les lois du mouvement : il dit clairement que la durée de la descento sur des plans inclinés d'égale hantenr est comme leurs longueurs ; qu'un corps descend par l'arc d'un cercle plutôt que par la corde, et qu'un corps qni descend par un plan incliné remontera avec la même vitesse que s'il était tombé perpendiculairement d'une hauteur égale. Il répète souvent que tous les corps pèsent dans la direction de leur mouvement, et que cette pesontenr augmente en raison de lenr vitesse ; il est clair qu'il entend par *pesanteur* ce que nous appelons *force*. Il applique ce principe à la force centrifuge des corps en rotation : « Pendant « tout ce temps, elle pèse sur la direc- « tion de son mouvement. »

« Lorsqu'on emploie une machine « quelconque pour mouvoir un corps « grave, toutes les parties de la ma- « chine qui ont un mouvement égal à « celui du corps grave ont une charge « égale au poids entier dn même corps. « Si la partie qni est le moteur a, dans « le même temps, plus de mouvement « que le corps mobile, elle aura plus de « puissance que le mobile, et cela d'au- « tant plus qu'elle se mouvra plns vite

lement considérée comme le premier ouvrage sorti de la presse établie à Venise par Alde Manuce, qui s'était fixé dans cette ville

« que le corps même. Si la partie qui « est le moteur a moins de vitesse que « le mobile, elle aura d'autant moins « de puissance que ce mobile. » Si ce passage n'a pas cette parfaite clarté d'expression que nous trouverions dans les meilleurs ouvrages modernes, il nous paraît du moins renfermer d'une manière aussi positive qu'aucun d'eux la théorie physique du mouvement.

Vinci avait de meilleurs idées de géologie que la plupart de ses contemporains, et il comprenait que la mer avait couvert les montagnes à dépôts coquilliers : « Ces coquillages ont vécu dans « le même endroit lorsque l'eau de la « mer les recouvrait. Les bancs, par la « suite des temps, ont été recouverts « par d'autres couches de limon de « différentes hauteurs : ainsi, les coquil- « les ont été enclavées sous le bourbier « amoncelé au dessus, jusqu'à sortir de « l'eau. » Il paraît même avoir eu une idée du soulèvement des continents, quoiqu'il en donne une raison inintelligible.

Il expliqua la lumière obscure de la partie non éclairée de la lune par la réflexion de la terre, comme Mæstlin le fit long-temps après. Il comprit la chambre-obscure, et en décrit l'effet. Il remarqua que l'air propre à la respiration devait soutenir la flamme : « Lorsque « l'air n'est pas dans un état propre à « recevoir la flamme, il n'y peut vivre « ni flamme ni aucun animal terrestre « ou aérien. Aucun animal ne peut vi- « vre où la flamme ne vit pas. «

Les observations de Vinci sur la conduite de l'entendement sont aussi bien au-dessus de son époque. J'en citerai quelques unes.

« Il est toujours bon pour l'entende- « ment d'acquérir des connaissances « quelles qu'elles soient ; on pourra « ensuite choisir les bonnes et écarter « les inutiles.

« L'interprète des artifices de la na- « ture, c'est l'expérience. Elle ne se « trompe jamais ; c'est notre jugement « qui quelquefois se trompe lui-même, « parce qu'il s'attend à des effets aux- « quels l'expérience se refuse. Il faut « consulter l'expérience, en varier les « circonstances jusqu'à ce que nous en « ayons tiré des règles générales ; car « c'est elle qui fournit les vraies règles. « Mais à quoi bon ces règles, me direz- « vous ? Je réponds qu'elles nous diri- « gent dans les recherches de la nature « et les opérations de l'art ; elles em- « pêchent que nous ne nous abusions « nous-mêmes ou les autres, en nous « promettant des résultats que nous ne « saurions obtenir.

« Il n'y a point de certitude dans les « sciences où on ne peut pas appliquer « quelque partie des mathématiques, « ou qui n'en dépendent pas de quelque « manière.

« Dans l'étude des sciences qui tien- « nent aux mathématiques, ceux qui ne « consultent pas la nature, mais les au- « teurs, ne sont pas les enfants de la « nature ; je dirais qu'il n'en sont que « les petit-fils ; elle seule, en effet, est « le maître des vrais génies. Mais voyez « la sottise ! on se moque d'un homme « qui aimera mieux apprendre de la « nature elle-même que des auteurs, « qui n'en sont que les clercs. » Ne croirait-on pas entendre lord Bacon ?

Vinci dit, dans un autre endroit : « Mon dessein est de citer d'abord l'ex- « périence, et de démontrer ensuite « pourquoi les corps sont contraints « d'agir de telle manière : c'est la mé- « thode qu'on doit observer dans la « recherche des phénomènes de la na- « ture. Il est bien vrai que la nature « commence par le raisonnement et « finit par l'expérience ; mais n'im- « porte, il nous faut prendre la route « opposée : comme j'ai dit, nous devons « commencer par l'expérience, et tâ- « cher par son moyen d'en découvrir la « raison. »

Il attribue à la chaleur du soleil l'élévation des eaux sous l'équateur, comparativement à celles des pôles : « Elles en- « trent en mouvement de tous les côtés « de cette éminence aqueuse pour réta-

en 1489 [1]. Dans le cours d'une vingtaine d'années, sauf quelques interruptions, il publia plusieurs des principaux auteurs grecs; et s'il n'est pas absolument, comme nous l'avons vu, le premier qui ait imprimé en cette langue, il surpassa tellement tous les autres par le nombre de ses éditions qu'on peut avec raison inscrire son nom en tête de la liste. Il est juste cependant de dire que Zarot avait imprimé Hésiode et Théocrite en un volume, ainsi qu'Isocrate, à Milan, en 1493; que l'*Anthologie* parut à Florence en 1494; Lucien et Apollonius de Rhodes en 1496; le *Lexique* de Suidas à Milan, en 1499. Une vingtaine d'éditions d'ouvrages grecs, sans compter le Lexique de Craston et plusieurs grammaires, avaient été publiés avant la fin du siècle [2]. Les plus remarquables des éditions aldines sont l'Aristote en cinq volumes, dont le premier porte la date de 1495, et le dernier celle de 1498, et neuf comédies d'Aristophane dans cette dernière année. Pour cet Aristophane, et peut-être pour d'autres éditions de la même époque, Alde eut le bonheur d'être aidé par Marc Musurus, un des derniers, mais non pas un des moins éminents de ces Grecs qui transportèrent leur langue en Italie. Musurus faisait alors un cours public à Padoue. Jean Lascaris, fils, peut-être, de Constan-

« blir leur sphéricité parfaite. » Ce n'est pas la véritable cause de leur élévation, mais comment pouvait-il connaître le fait?

Vinci entendait fort bien l'art de la fortification, et il a écrit dessus. Puisque l'artillerie, dit-il, a de nos jours une force quadruple de celle qu'elle avait, il est nécessaire que les ouvrages destinés à la défense des villes reçoivent un accroissement de force proportionnel. Il fut employé comme ingénieur à la direction de plusieurs grands travaux. Telle était la prodigieuse variété des pouvoirs réunis dans cette merveille de la nature! Nous n'avons pas encore dit que sa *Cène* était la première grande page de la peinture italienne, et que quelques unes des productions de son pinceau peuvent être mises en parallèle avec celles de Raphaël. Son traité de la peinture, le seul de ses ouvrages qui ait été publié, ne donne pas une juste idée de son mérite: c'est une compilation, assez mal arrangée, de plusieurs de ses manuscrits. Tous les hommes capables d'apprécier un aussi grand génie que Léonard de Vinci ne sauraient trop regretter que les ouvrages extraordinaires que nous venons d'indiquer dans cette note n'aient pas été publiés en entier, et dans leur langue originale.

[1] L'*Erotemata* de Constantin Lascaris, imprimé par Alde, porte la date de février 1494, ce qui paraît être pour 1495. Mais le Musée n'a pas de date, non plus que la *Galeomyomachia*, poëme grec d'un certain Théodore Prodromus. (Renouard, *Hist. de l'imprimerie des Alde.*)

[2] La grammaire d'Urbano Valeriano fut imprimée pour la première fois en 1497. Elle est en grec et en latin, et d'une extrême rareté. Roscoe (*Léon X*, ch. 11,) dit: « Elle fut enlevée avec « tant d'empressement qu'Erasme, « voulant se la procurer en 1499, « trouva que l'édition était entière« ment épuisée, et qu'il n'en restait « pas un seul exemplaire. » J'ai donné plus bas une autre interprétation aux paroles d'Erasme.

tin, édita l'*Anthologie* à Florence. Il est douteux que l'Italie eût encore produit aucun savant, si l'on excepte Varino, plus souvent appelé Phavorinus, qui fût en état de diriger seul une édition grecque. Son *Thesaurus Cornucopiæ*, collection de trente-quatre traités grammaticaux en grec, imprimée en 1496, peut faire exception. L'*Etymologicum magnum* (Venise, 1499) est un lexique avec des explications grecques seulement; on suppose que Musurus y eut la principale part. Alde avait imprimé en 1497 le lexique de Craston, avec addition d'un index; on l'a souvent pris pour un ouvrage original [1].

L'état de l'Italie n'était plus aussi favorable qu'il l'avait été aux progrès de la philosophie. Après l'expulsion des Médicis de Florence, en 1494, l'académie platonique fut dissoute; et cette philosophie, que Ficinus avait cherché à soutenir par une traduction latine de Plotin, ne retrouva plus en Italie de terre hospitalière. Aristote et ses disciples commencèrent à reprendre l'ascendant. On sera peut-être porté à penser que les belles-lettres elles-mêmes n'étaient pas aussi florissantes qu'elles l'avaient été; du moins aucun homme d'un mérite éminent ne s'était encore présenté pour recueillir l'héritage d'Hermolaüs Barbarus, qui mourut en 1493, ou de Politien, qui le suivit à une année d'intervalle.

Hermolaüs Barbarus (Barbaro) était un noble vénitien, que l'Europe est convenue de placer après Politien, sous le rapport des connaissances critiques; il est également entendu que ces deux noms sont tout-à-fait hors ligne. « Il n'est pas, dit un écrivain « enthousiaste du siècle suivant, il n'est pas de temps, d'accident, « de destinée, qui puissent jamais effacer leur souvenir du cœur « des savants [2]. » Érasme appelle Hermolaüs un homme vraiment grand, un homme divin. Il remplit pour la république beaucoup de fonctions honorables; mais il regrettait qu'on l'arrachât à ces

[1] RENOUARD; ROSCOE, *Léon X*, ch. 11.

[2] *Habuit nostra hæc ætas bonarum literarum proceres duos, Hermolaum Barbarum atque Angelum Politianum: Deum immortalem! quàm acri judicio, quantà facundià, quantà linguarum, quantà disciplinarum omnium scientià præditos! Hi latinam linguam jampridem squalentem et multà barbariei rubigine exesam, ad pristinum revocare nitorem conati sunt, atque illis suus profectò conatus non infeliciter cessit; suntque illi de latinà linguà tàm benè meriti, quàm qui ante eos optimi meriti fuere. Itaque immortalem sibi gloriam, immortale decus pepererunt, manebitque semper in omnium eruditorum pectoribus consecrata Hermolai et Politiani memoria, nullo ævo, nullo casu, nullo fato abolenda.* (BRIXEUS ERASMO, in *Erasm. Epist.* 212.)

études pour lesquelles il dit qu'il était né, et qui possédaient toutes ses affections [1]. Cependant on ne pense guère aujourd'hui à Hermolaüs. Son latin est moins souple et moins élégant que celui de Politien, et il offre le même défaut, une affectation d'expressions surannées. Le principal mérite d'Hermolaüs consiste dans la restauration du texte d'anciens auteurs. Il se vante d'avoir fait plus de cinq mille corrections dans l'Histoire Naturelle de Pline, et plus de trois cents dans la géographie très succincte de Pomponius Mela. Cependant Hardouin l'accuse d'avoir altéré avec une extrême légèreté le texte de passages qu'il ne comprenait pas. Le pape avait élevé Hermolaüs à la plus haute dignité de l'église vénitienne, le patriarcat d'Aquilée : le chagrin qu'il éprouva de voir que le sénat refusait de ratifier cette nomination hâta, dit-on, sa mort [2].

Un poète latin qui eut jadis une grande célébrité, Baptiste Mantouan, peut trouver place dans cette période aussi convenablement que dans toute autre, quoique plusieurs de ses poëmes eussent été déjà imprimés séparément, et que leur publication collective n'ait eu lieu qu'en 1513. De nombreuses éditions s'en reproduisent dans la bibliographie de l'Italie et de l'Allemagne. Mantouan était, et continua long-temps d'être, le poète des écoles. Erasme dit que la postérité ne le placerait guère au-dessous de Virgile [3] ; et le marquis de Mantoue, allant au-devant de cet immortel suffrage, érigea leurs statues côte à côte. Vanité des éloges contemporains ! il y a long-temps que Mantouan est entièrement négligé et ne trouve pas même place dans la plupart des choix de poésie latine. Ses *Églogues* et ses *Silves* passent pour ce qu'il y a de moins mauvais dans ses nombreux ouvrages. Il se fit remarquer dans la foule des assaillants de l'Église, ou du moins de la cour de Rome ; et cet esprit d'hostilité lui inspira quelques sorties amères, ou plutôt vigoureuses. Mais il entra plus tard dans l'ordre des carmélites [4]. Marullus, Grec de

[1] MEINERS, t. II, p. 200.

[2] BAYLE ; NICERON, t. XIV ; TIRABOSCHI, t. VII, p. 152 ; CORNIANI, t. III, p. 197 ; HEEREN, p. 274.

[3] *Et nisi me fallit augurium, erit, erit aliquandò Baptista suo concive gloriâ, celebritateque non ità multò inferior, simul invidiam anni detraxerint.* (*Append. ad Erasm. Epist.* 395 ; édit. Lugd.) Il n'est pas croyable qu'Erasme entendit ceci sérieusement ; le but de sa lettre est d'encourager la lecture des poètes chrétiens.

[4] CORNIANI, t. III, p. 148 ; NICERON, t. XXXII. Celles des églogues de Mantouan qui ont été imprimées dans les *Carmina illustrium poetarum italorum* (Florent. 1719) sont assez médiocres. Je doute cependant que cette volumineuse collection ait été faite avec beaucoup de goût ; et la satire

naissance, s'est fait une certaine réputation par ses poésies latines, qui n'ont pas grand mérite.

Un nom bien supérieur est celui de Pontanus, à qui nous devons, si l'on en croit certains critiques, décerner la palme de la poésie latine au quinzième siècle. Si j'osais mettre mon opinion personnelle en regard de ce jugement, je n'admettrais pas la supériorité de Pontanus sur Politien. Ses hexamètres ne sont pas dépourvus d'harmonie, et l'emportent peut-être en correction sur ceux de son rival, mais ils me paraissent moins agréables et moins poétiques. Ses poésies lyriques sont écrites sur ce ton de voluptueuse langueur trop commun dans le latin moderne, et roulent sur les divers charmes de sa maîtresse et sur la douceur de ses baisers. Les élégies peu nombreuses de Pontanus, dont la plus connue est celle adressée à sa femme sur la perspective de la paix, sont bien loin des admirables vers de Politien sur la mort d'Ovide. Pontanus a composé quelques essais moraux et politiques en prose, qu'on dit être remplis de justes observations et de satire acérée contre la cour de Rome, et dont le style était un sujet d'admiration pour ses contemporains. Ces essais furent publiés en 1490 : Erasme, quoique sobre d'éloges pour les Italiens, en a reconnu le mérite dans son *Ciceronianus* [1].

Pontanus était à cette époque président de l'académie napolitaine, dignité dans laquelle il avait succédé à Beccatelli, mort en 1471. Cette société offrait incontestablement, après la décadence des académies de Rome et de Florence, la réunion d'hommes de lettres la plus distinguée de l'Italie ; et, quoiqu'elle ait été long-temps en évidence, elle paraît avoir brillé de son plus vif éclat dans les dernières années de ce siècle, sous le patronage du doux Frédéric d'Aragon, et pendant ce calme passager dont Naples put jouir entre les invasions de Charles VIII et de

contre le saint-siége se trouvait nécessairement exclue, quel que pût être d'ailleurs son mérite. Corniani en a donné un extrait qui vaut mieux que ce que j'avais vu jusqu'alors de Mantouan.

[1] ROSCOE, *Léon X*, ch. 2 et 20 ; NICERON, t. VIII ; CORNIANI ; TIRABOSCHI. *Pontanus cum illa quatuor complecti summâ curâ conatus sit, nervum dico, numeros, candorem, venustatem, profectò est omnia consecutus; quintum autem illud, quod est horum omnium veluti vita quædam, modum intelligo, penitùs ignoravit. Aiunt Virgilium cum multos versus matutino calore effudisset, pomeridianis horis novo judicio solitum ad paucorum numerum revocare. Contrà quidem Pontano evenisse arbitror. Quæ primâ quâque inventione arrisissent, iis plura posteà, dum recognosceret, addita, atque ipsis potiùs carminibus quàm sibi pepercisse.* (SCALIGER, *De re poeticâ, apud* Blount.)

Louis XII. La ville et le royaume de Naples comptaient beaucoup d'amateurs des lettres et de la poésie ; il y en avait parmi la noblesse ; chaque province était, en quelque sorte, représentée dans cette académie par un ou plusieurs de ses résidents distingués. Elle avait en outre des associés en différentes parties de l'Italie ; et elle présente dans son ensemble une pléiade de noms encore brillants, quoique le temps ait fait pâlir quelques unes de ses renommées. La maison d'Este, à Ferrare, continuait de patroniser noblement le génie : mais, de tous les membres de cette famille, aucun ne se distingua plus sous ce rapport que le marquis régnant, Hercule Ier. Les familles princières d'Urbin et de Mantoue ont également droit à nos éloges [1].

C'est alors que parut en Italie un poème bien digne d'attention en lui-même, mais plus encore parce qu'il servit de stimulant et de guide à l'un des plus fameux poètes qui aient jamais vécu. Matteo Maria Boiardo, comte de Scandiano, en possession de l'estime et de la confiance de la cour de Ferrare, amusa ses loisirs par la composition d'un poëme romanesque : les aventures de Charlemagne et de ses preux, racontées par un chroniqueur qui prit le nom de Turpin, et déjà exploitées dans de longs récits en vers, qui étaient en vogue en Italie à la fin du XIVe et pendant le XVe siècle, lui fournirent des matériaux, qui sont en quelque sorte perdus au milieu de ses inventions originales. La première édition de ce poëme ne porte pas de date ; mais elle est probablement de 1495. L'auteur, qui était mort l'année précédente, laissa son œuvre inachevée, au neuvième chant du troisième livre. En 1516, Agostini donna une suite, assez médiocre, en trois livres ; mais le véritable complément du Roland amoureux est le furieux [2]. Jusqu'à présent l'*Orlando innamorato* de Boiardo n'a pas joui de toute la part de renommée à laquelle il semble avoir droit : éclipsé par l'éclat du poème d'Arioste, et délaissé pour ainsi dire dans sa forme originale au moyen de l'édition corrigée ou refondue (*rifaccimento*) que Berni en donna plus tard, il a rarement été recherché ou cité, même en Italie [3].

[1] ROSCOE, *Léon X*, ch. 2. Ce chapitre présente un excellent tableau de l'état de la littérature en Italie vers la fin du siècle.

[2] FONTANINI, *Dell' eloquenza italiana*, édit. di Zeno, p. 270.

[3] Voir l'excellente introduction de mon ami, M. Panizzi, à son édition de l'*Orlando innamorato*. Ce poëme n'avait jamais été réimprimé depuis 1544 : Roscoe s'est donc bien trompé lorsqu'il s'est imaginé que « la simplicité « de l'original l'a fait préférer au même « ouvrage corrigé ou remanié par Fran« cesco Berni. » (*Vie de Léon X*, ch. 2.)

Le style de Boiardo est âpre et mal façonné : sans le style, qui est une source de jouissances perpétuelles, il est impossible de lire aucun poëme de longue haleine ; et Ginguené a remarqué avec quelque justesse que si le travail de Berni a fait négliger plus complétement le poëme original de Boiardo, il a, d'un autre côté, contribué efficacement à perpétuer son nom. Quant à l'invention, et plus encore à la fidèle observation des caractères, il n'a pas été surpassé par son illustre successeur Arioste : tout le mérite que peut avoir sous ce rapport l'*Orlando innamorato* appartient exclusivement à Boiardo, car Berni a conservé le sens pour ainsi dire de chaque stance. L'imposante apparition d'Angélique à la cour de Charlemagne, dans le premier chant, ouvre le poëme avec un éclat rarement égalé, et déploie tout d'abord la richesse d'imagination et l'art admirable du poète : ce début a d'ailleurs l'avantage de présenter de suite le sujet dans toute son unité ; de telle sorte qu'au milieu de ce tissu compliqué d'aventures et d'épisodes, le lecteur n'oublie jamais l'incomparable princesse d'Albracca. Cette dernière ville, placée dans ces lointaines régions du Cathay que Marc Paul avait ouvertes à l'essor de l'imagination, et son siége par l'innombrable cavalerie d'Agrican, sont des créations du génie éminemment inventif de Boiardo. Arioste n'a rien qui soit conçu avec autant de noblesse, ou qui entre aussi bien dans le véritable esprit du roman. Castelvetro prétend que les noms de Gradasso, Mandricardo, Sobrino, et autres, que Boiardo a donnés à ses personnages imaginaires, étaient des noms empruntés à ses paysans de Scandiano : quelques auteurs vont plus loin, et affirment que ceux qui veulent prendre la peine de s'assurer du fait peuvent encore trouver à la charrue les représentants de ces héros aux noms sonores, ce qui, du reste, devrait être, en supposant que l'histoire fût vraie [1]. Mais Boiardo a fait preuve d'assez de talent pour inventer ces noms : il est peu probable qu'il ait trouvé une Albracca dans ses domaines ; et ceux mêmes qui lui disputent le reste conviennent que ce fut dans un moment d'inspiration, et pendant une partie de chasse, que le

[1] Camillo Peregrino ayant avancé ceci, dans sa fameuse controverse avec l'académie de Florence sur le mérite respectif d'Arioste et de Tasse, l'académie ne conteste point le fait, mais se contente de faire observer qu'il repose sur l'autorité de Castelvetro. (*Opere di Tasso*, in-4°, t. II, p. 94.) Les critiques avaient posé des principes assez pédantesques : selon eux, le poète pouvait bien forger des noms de simples individus, mais il ne lui était pas permis de mettre en scène des rois inconnus à l'histoire, parce que c'était détruire la probabilité nécessaire à sa fiction.

nom de Rodomont se présenta à son esprit. On sait avec quel charme Milton, dont l'oreille délicate portait presqu'à l'excès la recherche des noms harmonieux, et qui aimait à se lancer dans ces espaces imaginaires, a fait allusion au poëme de Boiardo dans son *Paradis reconquis*. Ces vers sont peut-être les plus mélodieux qu'il ait jamais faits.

« On ne vit pas un tel assemblage de forces, un camp aussi « vaste, alors qu'Agrican, à la tête de toutes ses légions du « Nord, assiégea, comme disent les romans, Albracca, la cité « de Gallaphron, pour conquérir la plus belle de son sexe, An- « gélica, sa fille, recherchée par maints preux chevaliers, infidèles, « et pairs de Charlemagne [1]. »

Le *Mambriano* de Francesco Bello, surnommé *il Cieco*, autre poëme du genre romanesque, fut publié en 1497, après la mort de l'auteur. Apostolo Zeno, suivant la citation de Roscoe, attribue l'espèce d'oubli dans lequel est tombé le *Mambriano* à ce que le poëte n'a pas eu un Arioste pour continuer son sujet, ou un Berni pour corriger son style [2]. Mais cette opinion paraît dictée par le caprice. Bello composa cet ouvrage en plusieurs reprises, pour amuser les courtisans du duc de Mantoue : aussi le poëme manque-t-il d'unité. « C'est, dit M. Panizzi, une suite de contes « détachés, qui n'ont entre eux d'autres rapports que la repro- « duction de la plupart des mêmes acteurs [3]. » Ceci nous prouve combien il est difficile qu'une série de chants qui ne sont point subordonnés à une unité de plan puisse, quoique sortie de la même main, offrir une liaison satisfaisante et former un ensemble. Mais quant à croire qu'un long poëme, remarquable par la cohérence des parties et par leur subordination à une fin unique, qu'un tel poëme, dis-je, puisse être formé par la réunion de fragments composés au hasard, et isolément, par un grand nombre de personnes, cette supposition serait presque aussi invraisemblable qu'il le serait d'imaginer qu'en mêlant et agitant ensemble toutes les lettres de l'alphabet on amènerait, pour me servir de l'argument de Cicéron contre l'origine fortuite du monde, une combinaison qui reproduirait précisément les annales d'Ennius.

La poésie italienne, encouragée par le patronage et par

[1] Livre III.
[2] *Léon X*, ch. 2.
[3] PANIZZI, *Introduction à Boiardo*, p. 360. Il ne fait pas un très grand éloge du poëme, dont il donne une analyse avec des extraits. (Voir également GINGUENÉ, t. IV.)

l'exemple de Laurent de Médicis, prend, vers la fin du XV[e] siècle, un grand développement. Il n'est pas facile de fixer dans des limites aussi étroites que celles d'une période décennale les noms d'écrivains dont souvent les productions ne furent pas publiées, du moins collectivement, de leur vivant. Serafino d'Aquila, né en 1466, paraît devoir être classé, comme poète, dans la décade actuelle; et l'on peut en dire autant de Tibaldeo et de Benivieni. De ces trois auteurs, le premier est peut-être le plus connu : ses poésies ne manquent pas de chaleur, mais elles sont pour la plupart défigurées par l'extravagance et le mauvais goût [1]. La fausseté des pensées, la rudesse et la pauvreté de la diction, caractérisent Tibaldeo. Benivieni, supérieur à tous deux, offre, suivant l'opinion de Corniani, une sorte de transition de la rudesse du XV[e] siècle au poli du siècle suivant. En général, le style de cette époque était loin de la grâce et de la douceur du style de Pétrarque : des pensées forcées, un choix de mots commun, le défaut d'harmonie, l'ont fait condamner à l'unanimité par les critiques italiens [2].

Cependant une plus grande activité se faisait remarquer dans l'esprit littéraire de la France et de l'Allemagne, et ce mouvement était régulièrement progressif. La presse parisienne donna vingt-six éditions d'anciens auteurs latins, dont neuf dans l'année 1500. Douze furent publiées à Lyon. Deventer et Leipzig, cette dernière surtout, qui se plaçait alors à la tête de la presse germanique, prirent part à ces honorables travaux : c'était une preuve de l'influence rapide et étendue de Conrad Celtes sur cette partie de l'Allemagne. Il faut dire qu'une portion considérable, ou la presque totalité, des ouvrages latins imprimés en Allemagne était à l'usage des écoles [3]. Nous serions autorisés à former notre opinion sur les progrès de l'instruction littéraire dans ces contrées d'après l'accroissement du chiffre des publications, tout faible que soit encore ce chiffre, et quelque insignifiantes que puissent paraître quelques unes de ces publications. Ces progrès s'expliquent

[1] BOUTERWEK, *Gesch. der ital. Poesie*, l. I, p. 321; CORNIANI.

[2] CORNIANI; MURATORI, *Della perfetta poesia*; CRESCINBENI, *Storia della volgar poesia*.

[3] On peut s'en assurer en examinant les livres imprimés à Deventer depuis 1491 jusqu'en 1500. Ils se composent de trois éditions des Bucoliques de Virgile, deux des Géorgiques, et une ou deux des églogues de Calpurnius. A Leipzig, la liste est beaucoup plus longue; mais ce sont toujours, pour la plupart, des ouvrages du même genre: des traités de Sénèque ou de Cicéron, des parties détachées de Virgile, d'Horace, d'Ovide, quelquefois très courtes, comme le *Culex* ou l'*Ibis*, forment, à un petit nombre d'exceptions près, la bibliographie classique des contrées cisalpines au XV[e] siècle.

d'ailleurs par l'action graduelle des écoles de Munster et autres lieux, qui avaient déjà lancé dans le monde une race d'élèves bien capables de propager à leur tour les connaissances qu'ils avaient acquises, et par le patronage de quelques hommes puissants, entre lesquels la première place appartient, à tout égard, à l'empereur Maximilien. Du reste, rien ne pouvait être plus favorable à l'amélioration intellectuelle de l'Allemagne que la paix publique de 1495, qui mit fin aux coutumes barbares du moyen âge, coutumes qui n'étaient pas sans mélange de vertus généreuses, mais qui étaient assurément aussi incompatibles avec la culture suivie des lettres qu'elles l'étaient avec l'aisance et la tranquillité. Il ne paraît cependant pas que la langue grecque ait été l'objet d'études beaucoup plus sérieuses : on ne voit pas qu'il ait été imprimé un seul ouvrage qui y soit relatif; et rien, à ma connaissance, n'indique qu'elle ait été enseignée à cette époque, même superficiellement, dans aucune école ou université, quoiqu'on puisse le conjecturer sans invraisemblance. Reuchlin se livrait tout entier à la philosophie cabalistique et à l'étude de l'hébreu; et Eichhorn, assez disposé à faire valoir le plus possible l'ancienne érudition allemande, avoue qu'à la fin du siècle Reuchlin était encore le seul homme qui se fût rendu remarquable par la connaissance du grec [1].

Cependant, à Paris, deux hommes, auxquels était réservée la gloire de porter la connaissance de cette même langue dans l'Europe cisalpine à une hauteur à laquelle l'Italie ne pouvait atteindre,

[1] Eichhorn, t. III, p. 236. Cette section d'Eichhorn est un morceau précieux, mais qui laisse quelque chose à désirer sous le rapport de la précision.

Reuchlin avait mis beaucoup de zèle à acquérir des manuscrits grecs. Mais ils étaient fort rares, même en Italie. Un de ses correspondants, nommé Streler, l'un des jeunes Allemands qui allaient achever leur éducation à Florence, lui écrit, en 1491 : *Nullos libros græcos hic venales reperio.* Et ailleurs : *De græcis libris coemendis hoc scias : fui penes omnes hic librarios; nihil horum prorsùs reperio.* (*Epist. ad Reuchl.*, 1562, fol. 7.) Le fait est que la bibliothèque de Reuchlin était si considérable que les savants italiens furent étonnés lorsqu'ils en virent le catalogue, et forcés d'avouer qu'ils ne pouvaient se procurer les mêmes ouvrages. Ces livres avaient dû être originairement achetés en Italie, à moins qu'on ne suppose qu'ils fussent venus par la Hongrie.

Il ne faut pas croire que les bibliothèques des savants ordinaires pussent être comparées à celle de Reuchlin, qui probablement était plus riche que la plupart d'entre eux. Les premiers livres imprimés en Italie, même les plus indispensables, étaient très rares, du moins en France. Une grammaire grecque était une rareté à Paris en 1499. *Grammaticen græcam*, dit Erasme à un de ses correspondants, *summo studio vestigavi, ut emptam tibi mitterem; sed jàm utraque divendita fuerat, et Constantini quæ dicitur, quæque Urbani.* (*Epist.* 59. Voir aussi *Epist.* 73.)

se livraient à son étude avec une infatigable ardeur : c'étaient Érasme et Budé. Érasme, qui, dans son enfance, avait appris à Deventer les premiers rudiments du grec sous Hegius, se mit sérieusement à cette étude vers l'an 1499 ; il s'engagea à Paris avec un professeur, le vieil Hermonymus de Sparte. Il se plaint des exigences de ce maître : le fait est que les moyens pécuniaires de l'élève étaient extrêmement restreints ; et les privations qu'il sut noblement s'imposer méritaient bien cette récompense de gloire qui plus tard couronna ses travaux. « Je me suis donné de toute « mon âme, dit-il, à l'étude du grec, et aussitôt que j'aurai « quelque argent, j'achèterai des livres grecs d'abord, et ensuite « des hardes [1]. » « Si quelque nouveau livre grec me tombe sous « la main, j'aimerais mieux mettre mon manteau en gage que de « ne pas me le procurer ; surtout si c'est un ouvrage religieux, « comme un Psautier ou un Évangile [2]. » Ces livres dont parle Érasme devaient être souvent des manuscrits.

Budæus, ou proprement Budé, presque du même âge qu'Érasme, avait abandonné toute autre occupation pour se livrer tout entier à la littérature. Il donne, dans une lettre adressée en 1517 à Cuthbert Tunstall, des détails intéressants sur ses premières études, et dit qu'il avait appris fort mal le grec à l'aide des leçons d'un mauvais maître qu'il avait eu à Paris en 1491. Ce ne pouvait être qu'Hermonymus, dont Reuchlin parle plus favorablement ; mais Reuchlin n'était pas un juge aussi compétent [3]. Quelques années après, Budé eut l'occasion de perfectionner singulièrement son instruction, « la connaissance de la littérature « ancienne ayant depuis peu fait de grands progrès en France, « par suite de nos rapports avec l'Italie, et de l'importation des

[1] *Epist.* 29.

[2] *Epist.* 58.

[3] Hody (*De Græcis illustribus*, p. 238.) pense que le maître de Budé ne pouvait être Hermonymus, apparemment parce que les éloges donnés à ce dernier par Reuchlin lui paraissaient incompatibles avec le langage dédaigneux de Budé. Mais Erasme s'explique très clairement à ce sujet : *Ad græcas literas utcunquè puero degustatas jam grandior redii, hoc est, annos natus plùs minùs triginta, sed tùm cùm apud nos nulla græcorum codicum esset copia, neque minor penuria doctorum. Lutetiæ tantùm unus Georgius Hermonymus græcè balbutiebat, sed talis ut neque potuisset docere, si voluisset, neque voluisset si potuisset. Itaque coactus ipse mihi præceptor esse*, etc. (A. D. 1524.) Je transcris d'après Jorlin, t. II, p. 419. Beatus Rhenanus, dans une lettre à Reuchlin, dit, en parlant d'Hermonymus, qu'il était *non tàm doctrinâ quàm patriâ clarus.* (*Epist. ad Reuchl.*, fol. 52.) Roy dit dans sa vie de Budé que ce dernier, après avoir payé à Hermonymus 500 pièces d'or, et lu avec lui Homère et d'autres auteurs, *nihilò doctior est factus.*

« livres dans les deux langues savantes. » Lascaris, qui vivait alors à la cour de Charles VIII, qu'il avait accompagné à son retour de l'expédition de Naples, donna quelques secours à Budé; mais ces seconrs, si l'on en croit le biographe de ce dernier, furent de peu d'importance.

La France n'avait pas encore d'écrivain latin qui pût être comparé à ceux de l'Italie. Robert Gaguin fait l'éloge de Fichet, recteur en Sorbonne, comme d'un homme instruit et éloquent, et qui le premier avait enseigné à de nombreux disciples l'art de s'exprimer en bon latin. Mais Fichet a un titre de gloire plus positif, celui d'avoir introduit en France l'art de l'imprimerie. Gaguin lui-même jouissait d'une certaine réputation comme écrivain, et ses lettres ont été imprimées. Il avait du moins, ce qui doit passer avant le style, l'amour de la science, et une manière de penser élevée. Cependant Érasme dit de lui que, « quoi qu'il ait pu être de son « temps, c'est à peine si on le considérerait aujourd'hui comme « écrivain latin. » Si l'on pouvait s'en rapporter à un panégyriste de Faustus Andrelinus, Italien qui vint à Paris vers 1489, et qui fut autorisé à enseigner dans l'université [1], conjointement avec un nommé Balbi, et avec Cornelio Vitelli, ce serait là l'homme qui aurait amené les belles-lettres en France, et transformé sa barbarie en pureté classique. Mais Andrelinus, qui n'est guère connu que comme poète latin d'un rang fort inférieur, ne paraît pas avoir droit à un pareil éloge. Quel qu'ait pu être son mérite comme professeur, on ne voit pas qu'il ait eu de succès bien extraordinaires. Cependant le nombre des éditions d'anteurs latins publiées en France pendant cette décade semble indiquer que les connaissances classiques commençaient à se répandre; et nous sommes forcés de reconnaître que cette même circonstance fournit une preuve péremptoire de l'infériorité relative de l'Angleterre.

Et pourtant un rayon de lumière commençait à éclairer ce pays. Nous avons déjà vu, dès les dernières années de Henri VI, quelques amis des lettres surmonter tous les obstacles pour aller en Italie s'abreuver à la source de la pure science. On pourrait trouver un ou deux noms à ajouter pour la période intermédiaire : Milling, abbé de Westminster, et Selling, prieur d'un couvent de Cantorbéry [2]. Polydore Virgile nous apprend un fait dont Wood

[1] Je trouve ceci cité dans Bettinelli, *Risorgimento d'Italia*, t. I, p. 250. (Voir aussi Bayle, et *Biogr. univ.*, art. ANDRELINI.) Il ne leur fut permis d'enseigner que le soir, pendant une heure; la jalousie des logiciens n'était pas calmée. (CRÉVIER, t. IV, p. 430.

[2] WARTON, t. III, p, 247; JOHNSON,

a donné la preuve : c'est que l'Italien Cornelio Vitelli vint à Oxford vers l'an 1488, dans le but de donner à cette université, si encroûtée dans la barbarie, quelque idée de ce qui se passait de l'autre côté des Alpes. On a conjecturé avec fondement, ou plutôt on peut regarder comme constant, que ce fut là qu'il enseigna les premiers éléments du grec à Guillaume Grocyn [1]. Il est certain du moins que Grocyn avait déjà quelque teinture de cette langue lorsqu'il prit le meilleur parti, celui de voyager en Italie et de suivre les leçons de Chalcondyles et de Politien. Il revint en Angleterre en 1491, et commença à enseigner au collége d'Exeter, à Oxford; mais il n'y trouva que des auditeurs peu disposés à profiter de ses leçons. Grocyn eut un émule zélé dans Thomas Linacre, médecin, plus jeune de quelques années, et comme lui élève de Politien et d'Hermolaüs : on a supposé que sa traduction de Galien aurait été imprimée à Venise en 1498; mais il paraît certain que la première édition est celle qui parut à Cambridge en 1521. Une seule de ses productions littéraires appartient au XV[e] siècle : c'est la traduction d'un ouvrage de mathématiques de fort peu d'étendue, le traité de la Sphère par Proclus, traduction qui fut publiée en 1499 par Alde Manuce, dans un volume d'anciens auteurs sur l'astronomie [2].

Vie de Linacre, p. 5. Il est fait mention de cette circonstance sur le monument funéraire de Selling, qu'on peut voir dans la cathédrale de Cantorbéry:

Doctor theologus Selling græcâ atque latinâ linguâ perdoctus.

Cependant Selling, loin de revenir d'Italie en 1460, comme le dit Warton, avec son indifférence ordinaire en matière d'anachronismes, n'y alla qu'après 1480.

[1] Polydore ne dit pas que Vitelli ait enseigné le grec, quoique Knight, dans sa *Vie de Colet*, ait traduit *bonæ literæ* par « le grec et le latin ». Mais les passages suivants paraissent établir d'une manière décisive que Grocyn avait appris en Angleterre les éléments du grec. *Grocinus, qui prima græcæ et latinæ linguæ rudimenta in Britanniâ hausit, mox solidiorem iisdem operam sub Demetrio Chalcondyle et Politiano præceptoribus in Italiâ hausit.* (LILLY, *Elogia virorum doctorum*, dans KNIGHT, *Vie de Colet*, p. 24.) Erasme s'exprime également en termes positifs. *Ipse Grocinus, cujus exemplum affers, nonne primùm in Angliâ græcæ linguæ rudimenta didicit? Post in Italiam profectus audivit summos viros, sed interim lucro fuit illa priùs à qualibuscumque didicisse.* (*Epist.* 363.) Que ce mot *qualibuscumque* s'applique à Vitelli ou à tout autre, il est incontestable qu'il existait en Angleterre, avant Grocyn, quelqu'espèce d'enseignement de la langue grecque; et comme il ne paraît pas qu'on puisse indiquer d'autre personne que Vitelli, il est assez raisonnable d'en conclure que Vitelli fut le premier maître de Grocyn. Vitelli était retourné à Paris en 1489, et avait enseigné dans l'université, ainsi que nous l'avons vu; de sorte qu'il n'avait pas pu enseigner long-temps à Oxford, en supposant que la date de 1488, donnée par Polydore, soit exacte.

[2] JOHNSON, *Vie de Linacre*, p. 152.

Ce fut en 1497 qu'Érasme vint pour la première fois en Angleterre, et il fut charmé de tout ce qu'il trouva, surtout à Oxford. Dans une épître en date du 5 décembre, après avoir porté aux nues Grocyn, Colet et Linacre, il dit de Thomas More, qui ne pouvait pas avoir encore dix-huit ans : « La nature forma-t-elle « jamais un esprit plus doux, plus gracieux, plus heureusement « organisé? — On ne saurait croire quelle abondante moisson de « vieux livres se déploie ici de toute part. — On y trouve une « telle richesse d'érudition, non pas vulgaire et banale, mais « d'érudition profonde, exacte, ancienne, dans les littératures « grecque et latine, qu'on ne peut guère, après avoir joui de tels « trésors, chercher autre chose en Italie que le plaisir de voya- « ger[1]. » Mais cette lettre s'adresse à un Anglais, et l'exagération est évidente : les savants étaient en petit nombre, et l'on n'en pourrait trouver, ou du moins citer aujourd'hui que trois ou quatre qui eussent quelque idée du grec, — Grocyn, Linacre, Guillaume Latimer, qui, bien que très instruit, n'a laissé aucun ouvrage, et More, qui avait étudié à Oxford sous Grocyn[2]. Nous devons dire ici que Térence fut imprimé par Pynson en 1497: c'était la première édition publiée en Angleterre d'un véritable auteur classique, quoique Boëce eût déjà paru avec une traduction anglaise en regard du texte latin.

C'est en 1500 que fut imprimée à Paris la première édition des *Adages* d'Érasme, qui sont sans contredit le principal ouvrage en prose que le XV[e] siècle ait vu éclore au-delà des limites de l'Italie. Mais il faut, autant que possible, avoir cette édition sous les yeux, pour juger avec une précision chronologique de l'état de la littérature : car, à mesure que l'auteur agrandit le cercle de ses connaissances générales de l'antiquité, et particulièrement de sa connaissance du grec, qui était à cette époque très restreinte, il fit

[1] *Thomæ Mori ingenio quid unquàm finxit natura vel mollius, vel dulcius, vel felicius?... Mirum est dictu, quàm hìc passim, quàm densè veterum librorum seges effloresca!... tantùm eruditionis, non illius protritæ ac trivialis, sed reconditæ, exactæ, antiquæ, latinæ græcæque, ut jàm Italiam nisi visendi gratià non multùm desideres.* (*Epist.* 14.)

[2] Une lettre de Colet à Erasme, écrite d'Oxford en 1497, est d'un style qui annonce un homme versé dans la lecture des meilleurs auteurs latins. Aucun biographe n'a placé la naissance de sir Thomas More avant 1480.

On a quelquefois prétendu, sur l'autorité d'Antoine Wood, qu'Erasme avait enseigné le grec à Oxford; mais cette assertion est dénuée de tout fondement, et le fait est qu'Erasme ne savait pas assez la langue. Knight, au contraire, soutient qu'il l'y apprit sous Grocyn et sous Linacre; mais ce n'est encore là qu'une assertion gratuite; et nous avons vu qu'il rend compte différemment de ses études grecques. (*Vie d'Erasme*, p. 22.)

des additions considérables à son ouvrage. Les *Adages*, qui étaient alors au nombre d'environ huit cents, furent portés, dans sa dernière édition, à quatre mille cent cinquante-un : non pas qu'il eût trouvé un pareil nombre d'adages proprement dits, mais il y comprend des explications d'idiotismes grecs et latins, et même de mots pris isolément. Il avoue lui-même, dès l'année 1504, qu'il est honteux de la première édition de ses *Adages*, qui déjà lui paraissait maigre et incomplète [1]. Érasme avait été précédé, en quelque sorte, par Polydore Virgile, mieux connu comme l'historien de notre pays, où il résida fort long-temps en qualité de collecteur des droits papaux. Polydore publia à Venise, en 1498, un livre d'adages, ouvrage superficiel, composé probablement dans sa jeunesse.

Nous avons déjà mentionné collectivement les poètes castillans du XV[e] siècle. Bouterwek rapporte à la dernière partie de ce siècle la plupart des romances qui roulent sur l'histoire des Sarrasins, et sur les aventures de « chevaliers de Grenade, gentils-« hommes, quoique Maures. » Sismondi l'a suivi sans trop de réflexion, et cherche à expliquer ce qu'il aurait pu commencer par mettre en doute. Selon lui, la crainte étant depuis long-temps éteinte dans les cœurs des chrétiens de la Castille, avant même que la conquête eût mis le sceau à leur sécurité, la haine, engendrée par la crainte, s'était également amortie ; et les romanciers se sentirent libres de se donner carrière dans le riche champ des coutumes et des mœurs mahométanes, qui déjà avaient exercé une influence considérable en Espagne. Cette opinion paraît néanmoins difficile à soutenir ; et je ne vois pas que les critiques espagnols réclament une aussi haute antiquité pour les ballades ou romances à sujets mauresques. On convient que la plupart de ces productions appartiennent au XVI[e] siècle, et quelques unes au XVII[e] ; et l'on reconnaît, en les examinant, qu'elles n'ont pu être écrites qu'à une époque où les guerres contre les Maures remontaient déjà à des traditions éloignées. Nous ne nous occuperons donc des romances espagnoles que lorsque nous serons arrivés au temps de Philippe II, auquel elles appartiennent pour la plupart [2].

Bouterwek place dans la décade actuelle les premiers modèles

[1] *Epist.* 102. *Jejunum atque inops videri cœpit, posteaquàm græcos colui auctores.*

[2] BOUTERWEK, p. 121 ; SISMONDI, t. III, p. 222 ; *Romances moriscos*, Madr., 1828.

de romances pastorales en langue castillane [1]. Mais le style en est emprunté à une autre contrée de la Péninsule, où ce genre de fiction paraît avoir été indigène. Les Portugais cultivaient la poésie à une époque aussi ancienne que les Castillans, et nous avons vu qu'il en restait des preuves d'une date antérieure au XIV[e] siècle. Mais il ne paraît pas qu'ils se soient occupés de la romance héroïque, et l'on ne trouve même pas qu'elle ait jamais existé chez eux. L'amour fut le thème favori de la muse lusitanique, et les poètes s'appliquaient par-dessus tout à suivre le fil de cette passion à travers tous ses labyrinthes, à retracer ses peines dans des chants empreints d'une mélancolique langueur. Ceci conduisit à l'invention de la romance pastorale, basée sur les anciennes traditions concernant la félicité des bergers et leur amoureuse disposition, et quelquefois assaisonnée d'un intérêt de circonstance au moyen de personnages et d'événements réels introduits à la faveur d'un léger déguisement [2]. Ce genre artificiel et efféminé, qui peut de temps à autre n'être pas désagréable, mais dont la monotonie ne saurait manquer de fatiguer le lecteur moderne, est originaire du Portugal; et, après avoir été adopté dans des langues plus connues, il a long-temps joui en Europe d'une grande popularité.

Les poésies lyriques du Portugal ont été recueillies par Garcia de Resende, dans le *Cancionero general*, publié en 1516. Quelques-unes sont du XIV[e] siècle; car nous trouvons parmi les auteurs le nom du roi Pedro, qui mourut en 1369. D'autres ont été composées dans la première partie du XV[e] siècle, par l'infant don Pedro, fils de Jean I[er]. Mais un plus grand nombre appartiennent à peu près à la décade actuelle ou à la précédente, et même au siècle suivant, lorsqu'elles célèbrent les victoires des Portugais en Asie. Cette collection est extrêmement rare: elle n'a été vue par aucun des historiens de la littérature portugaise. Bouterwek et Sismondi déclarent qu'ils ont fait faire des recherches dans différentes bibliothèques de l'Europe, mais sans succès. Il en existe cependant un exemplaire au muséum britannique; et Raynouard, dans le *Journal des Savants* pour 1826, a donné une notice succincte sur un autre exemplaire qu'il avait vu. Il fait observer dans ce même article que le *Cancionero* est un mélange de poésies portugaises et espagnoles. Je crois cependant qu'on y

[1] BOUTERWEK, p. 123.

[2] BOUTERWEK, *Hist. de la littérature portugaise*, p. 43.

trouvera très peu d'espagnol, si l'on excepte les poésies de l'infant Pedro, qui occupent quelques pages. Le nombre total des poètes n'est que de cent trente-deux, en supposant même que quelques noms ne soient pas répétés deux fois : j'indique cette circonstance, parce qu'on a prétendu à tort que ce nombre excédait de beaucoup celui des poètes du *Cancionero* espagnol. Le volume contient deux cent vingt-sept feuillets in-folio. Les rhythmes sont ceux usités en espagnol ; quelques *versos de arte mayor*, mais la plus grande partie en *redondillas* trochaïques. Je n'ai pas remarqué d'exemple de rimes assonantes ; mais il y a plusieurs gloses, ou, suivant l'expression portugaise, *grosas*[1]. La plupart de ces poésies roulent sur l'amour ; cependant on y trouve aussi des vers sur la mort des rois, et sur d'autres événements politiques[2].

Si les Allemands n'excellaient pas encore dans les hautes branches de la typographie, ils ne négligeaient pas du moins cette grande invention, dont la gloire leur appartenait. Les livres imprimés dans l'empire depuis 1470 jusqu'à la fin du siècle s'élèvent, tout compris, à plusieurs milliers d'éditions. Une portion considérable se composait d'ouvrages écrits dans la langue nationale. Les Allemands avaient un public littéraire, si nous pouvons parler ainsi, non seulement dans les cours et les universités, mais dans la classe moyenne, composée des bourgeois des villes libres, et peut-être même dans les artisans que ces derniers employaient. Leurs lectures avaient presque toujours un but sérieux ; mais aucun peuple ne cultiva avec autant de succès l'art de la fable morale et satirique. Ces fables, en beaucoup de cas, se répandirent dans l'Europe cisalpine, où elles jouirent d'une grande faveur. Parmi les ouvrages de ce genre qui appartiennent au xve siècle, il en est deux qui méritent d'être cités, l'*Eulen-Spiegel*, qui fut plus tard populaire en Angleterre, sous le titre de *Howleglass;* et une production supérieure et plus connue, le *Narrenschiff* ou la *Nef des Fols*, par Sébastien Brandt, de Strasbourg : je ne vois pas que la première édition en soit rapportée à aucune date, mais la traduction latine parut à Lyon en 1488. Ce même ouvrage fut traduit en anglais par Barclay, et

[1] Bouterwek a fait observer, p. 30, que les Portugais emploient la *glosa*, et l'appellent *volta*. Le *cancionero* dit *grosa*.

[2] M. Heber possédait une collection manuscrite de poésies lyriques portugaise du xve siècle, qui a été vendue à MM. Payne et Foss. Il est probable qu'elle contient beaucoup de pièces qui se trouvent dans le *Cancionero general*; mais ce n'en est pas une copie.

publié au commencement de l'année 1509. C'est une satire en vers sur les folies de toutes les classes, et il est possible qu'elle ait suggéré à Érasme son *Encomium Moriæ*. Mais l'idée n'était pas absolument neuve : la troupe dramatique établie à Paris sous le nom d'Enfants-Sans-Souci, et l'ancien emploi de fou ou bouffon dans nos cours et nos châteaux, avaient dû leurs succès au même principe, celui de flageller le genre humain avec l'arme du ridicule, mais d'une manière tellement générale que chaque individu pouvait ressentir plus de plaisir de l'humiliation de son prochain que de chagrin de la sienne propre. Brandt ne fait pas preuve d'un grand talent poétique, mais sa morale est claire et saine : le lecteur au cœur pur, au jugement droit, est toujours de son côté; et à une époque où l'on ne connaissait guère rien de mieux, ses caractères, quoiqu'ils soient plutôt du genre didactique que descriptif, ne manquaient pas de plaire. On peut juger de l'influence que ces ouvrages d'une fiction naïve et d'une moralité frappante avaient sur le peuple par le plaisir qu'y trouvaient les enfants, avant que nous eussions appris à blaser les goûts simples de l'ignorance, à l'aide de raffinements prématurés et d'une variété piquante [1].

La littérature historique du XVe siècle présente fort peu d'ouvrages dignes d'attention. Le contingent de l'Angleterre est au-dessous du médiocre; et si l'on peut trouver sur le continent quelques annalistes de bon sens et d'un talent passable pour la narration, ces écrivains ne sont pas assez remarquables pour arrêter nos regards dans un ouvrage où nous glissons à dessein sur cette branche de la littérature, en ce qui concerne ses rapports avec les événements particuliers. Les Mémoires de Philippe de Comines, publiés seulement en 1529, mais composés selon toute vraisemblance avant la fin du XVe siècle, sont d'un ordre plus relévé, et font presque époque dans la littérature historique. Si Froissart, par ses descriptions pittoresques, par sa fécondité d'*invention* comme historien, peut être considéré comme le Tite-Live de la France, elle eut son Tacite en Philippe de Comines. Les écrivains intermédiaires, Monstrelet et ses continuateurs, n'ont le mérite d'aucun des deux, et certainement pas de Comines. C'est le premier écrivain moderne (ou, si l'Italie avait produit quelque ouvrage qui parût devoir faire exception, les noms échappent à ma mémoire), Comines, dis-je, est le premier écri-

[1] Bouterwek, t. IX, 332-354; t. V, p. 113; Heinsius, t. IV, p. 113; Warton, t. III, p. 74.

vain moderne qui ait raisonné avec quelque sagacité sur les caractères des individus et sur les conséquences de leurs actions, et qui ait su généraliser ses observations à l'aide des rapprochements et de la réflexion. Rien de tout cela ne pouvait se trouver dans le cloître ; et les philologues italiens n'étaient point à la hauteur d'une tâche qui demandait des moyens et supposait des études bien différentes des leurs. Comines dut cette supériorité à la finesse de son intelligence et à sa grande expérience des hommes. Il n'avait pas consumé sa vie sur des livres : aussi est-il exempt de cette application pédantesque de l'histoire, si commune chez les écrivains qui passèrent dans les deux siècles suivants pour des raisonneurs politiques. Cependant il n'ignorait pas l'histoire des anciens temps ; et nous voyons par le parti qu'il sut en tirer l'avantage des traductions de l'antiquité qui avaient été faites en France pendant les cent dernières années.

Le premier traité d'algèbre imprimé (car celui de Léonard Fibonacci est encore en manuscrit) fut publié en 1494 par Luca Pacioli di Borgo, franciscain, qui enseigna les mathématiques à l'université de Milan. Ce livre est écrit en italien, avec un mélange de dialecte vénitien et beaucoup de mots latins. Dans la première partie, l'auteur explique en détail les règles de l'arithmétique commerciale ; et il est le premier écrivain italien qui ait exposé les principes de la tenue des livres en parties doubles, suivant la méthode italienne. Il appelle l'algèbre *l'arte maggiore, detta dal volgo la regola de la cosa ;* et il explique *alghebra e almacabala* par *restauratio et oppositio.* Le nombre connu est désigné par *n°* ou *numero*, l'inconnu par *co.* ou *cosa ;* aussi l'algèbre s'appelait-elle quelquefois l'art *cossique.* Dans les anciens traités en latin, on se sert du mot *res,* ou simplement *R*, ce qui est un acheminement à la notation littérale. Le carré s'appelle *censo* ou *ce.* ; le cube, *cubo* ou *cu.* ; *p* et *m* représentent *plus* et *moins.* Ainsi, l'on écrivait 3*co. p.* 4*ce. m.* 5*cu. p.* 2*ce.ce. m.* 6 *n°*, pour représenter la quantité que l'on exprimerait aujourd'hui par $3x + 4x^2 - 5x^3 + 2x^4 - 6$. L'algèbre de Luca di Borgo va jusqu'aux équations du second degré ; mais, quoiqu'il eût de très bonnes idées à ce sujet, on ne voit pas qu'il ait porté la science beaucoup au-delà du point où Léonard Fibonacci l'avait laissée trois siècles auparavant. Et les principes de cette science étaient déjà familiers aux mathématiciens, car Regiomontanus, après avoir présenté une solution trigonométrique sous la forme d'une équation du second degré, ajoute : *Quod restat, præcepta*

artis edocebunt. Luca di Borgo pressentit, jusqu'à un certain point, l'application de l'algèbre à la géométrie, lorsqu'il observa que les règles relatives aux racines sourdes peuvent se rapporter aux grandeurs incommensurables [1].

Cette période décennale de 1490 à 1500 sera à jamais mémorable dans l'histoire du genre humain. C'est ici que l'on place ordinairement le terme de ce long intervalle appelé le moyen âge, qui sépare le monde romain de notre Europe moderne. La conquête de Grenade, qui fit de l'Espagne un royaume chrétien ; la réunion du dernier des grands fiefs de la couronne de France, la Bretagne, réunion qui fit de la France une monarchie entière et absolue ; la paix publique en Allemagne ; l'invasion de Naples par Charles VIII, qui révéla la faiblesse de l'Italie, en même temps qu'elle transmit ses arts et ses mœurs aux nations cisalpines, et qui ouvrit une série de guerres et d'alliances dont on peut suivre la trace jusqu'à nos jours ; la découverte de deux mondes par Colomb et Vasco de Gama ; tous ces grands événements appartiennent à la décade actuelle : mais elle ne forme pas, comme on l'a vu, une époque aussi marquée dans les progrès de la littérature.

En prenant congé du XV[e] siècle, auquel nous avons été habitués à associer tant d'idées de respect, et pendant lequel la passion de la science fut, dans une partie de l'Europe, plus enthousiaste et plus universelle qu'elle n'a peut-être jamais été depuis, il est naturel de se demander quelle moisson avait déjà récompensé le zèle et les travaux de ces savants, quels monuments de leur génie et de leur érudition reçoivent encore l'hommage des hommes ?

Nous ne pouvons donner de réponse bien triomphante à cette question. Combien peu des ouvrages de cette époque sont lus aujourd'hui ! Et, parmi les écrivains alors célèbres, combien en est-il dont le nom soit familier à nos souvenirs ? Examinons, dans les productions de l'Italie elle-même, quelles sont celles qui ont pu avoir une tendance efficace à agrandir le champ des connaissances humaines, ou à charmer le goût et l'imagination. Le traité de Valla sur la grammaire latine, les mélanges ou observations de Politien sur des auteurs anciens, les commentaires de Landino et de quel-

[1] MONTUCLA ; KASTNER ; COSSALI ; HUTTON, *Dict. Mathem.*, art. *Algebra*. Ce dernier écrivain, et peut-être non plus le premier, n'avait jamais vu l'ouvrage de Luca Pacioli.

M. Colebrooke a fait voir, dans son *Algèbre indienne*, que les Hindous avaient poussé cette science beaucoup plus loin que les Grecs et les Arabes (quoiqu'ils aient pu, suivant lui, emprunter aux premiers leurs idées de la science), et qu'ils avaient devancé quelques unes des découvertes du XVI[e] siècle.

ques autres éditeurs, la théologie platonique de Ficinus, les poésies latines de Politien et de Pontanus, les poésies légères italiennes de ce même Politien et de Laurent de Médicis, les romans épiques de Pulci et de Boiardo. De ces auteurs, Pulci seul, sous une forme originale, est encore lu en Italie et par quelques amateurs de cette littérature dans d'autres pays, et les poètes latins par un plus petit nombre. Si nous portons nos regards de l'autre côté des Alpes, la liste est bien plus courte encore, ou plutôt elle ne comprend pas, à l'exception de Philippe de Comines, un seul ouvrage qui entre dans les études ordinaires d'un homme de lettres. C'est à peine si Froissart appartient au xve siècle, puisque son histoire se termine vers l'an 1400. La première édition, sans date, avec une continuation jusqu'en 1498 par quelque inconnu, fut imprimée dans l'intervalle de cette dernière année à 1509, époque où parut la seconde.

Si nous cherchons à nous rendre compte de ce qu'on avait gagné dans le cours du xve siècle, nous trouverons qu'en Italie la langue latine était maniée avec élégance par quelques auteurs, et par la plupart avec assez de correction et de facilité. Hors de l'Italie, le progrès avait peut-être été aussi sensible, relativement au point d'où l'on était parti; les barbarismes flagrants du xive siècle avaient fait place, avant la fin du siècle suivant, à un genre de style qui, sans être encore élégant ni même correct, était du moins plus recommandable. On aurait à peine trouvé en 1400 un Italien qui eût quelque idée du grec; aujourd'hui, la connaissance de cette langue était assez généralement répandue en Italie; elle avait même, depuis peu, commencé à faire quelques légers progrès dans l'Europe cisalpine. Les langues française et anglaise s'étaient polies, quoique la différence en ce qui touche la première ne paraisse pas bien sensible. Dans les sciences mathématiques et dans l'histoire naturelle, on s'était occupé davantage de mettre au jour les anciens écrivains; et des savants, plus laborieux qu'inventifs, avaient cependant fait un certain progrès. Quant à la philosophie métaphysique ou morale, on ne saurait dire qu'elle ait été portée plus haut que du temps des scolastiques. L'histoire de la Grèce et de Rome, et les antiquités de cette dernière, devaient nécessairement être mieux connues après tant d'années d'une étude suivie de leurs principaux auteurs; cependant, les connaissances des savants sur ce point n'étaient ni assez exactes ni assez critiques pour les garantir d'erreurs grossières, ou les mettre à l'abri des artifices de la fraude. Nous citerons entre au-

tres exemples les impostures d'Annius de Viterbe, qui, ayant publié, comme retrouvés par lui, des fragments considérables de Megasthènes, de Bérose, de Manéthon, et de beaucoup d'autres historiens perdus, obtint alors pleine créance; et cette illusion fut trop long-temps à se dissiper entièrement, quoique la fraude fût palpable pour ceux qui connaissaient l'histoire véritable[1].

Si donc nous voulons porter un jugement exact, nous nous abstiendrons de donner au xv[e] siècle une importance qu'il n'a pas, et de le considérer comme une époque où l'esprit humain aurait fait des pas de géant dans la carrière de la science. Les auteurs qui ont écrit l'histoire générale de la littérature sont enclins à employer un langage un peu hyperbolique à l'égard des hommes qui se sont élevés au-dessus de leurs contemporains; langage souvent juste, par rapport à l'intelligence vigoureuse et au zèle ardent de ces hommes, mais qui tend à donner une idée exagérée de leur mérite absolu. En ce moment, il s'agit moins des individus que du progrès général des peuples. Les catalogues de livres imprimés qu'on trouve dans les collections bibliographiques ordinaires nous fournissent, sinon un gage positif de l'état de la science à une époque quelconque, au moins une présomption raisonnable, qu'on ne saurait détruire que par des preuves contraires. Si ces catalogues ne nous présentent que de rares et imparfaites éditions des ouvrages nécessaires au progrès des connaissances, si les livres les plus demandés paraissent avoir été d'ineptes et futiles productions, il est sans doute aussi raisonnable de tirer une conséquence de l'aridité même de ces listes qu'il l'est d'un autre côté de saluer l'état prospère d'une branche quelconque de connaissances, lorsqu'on remarque un redoublement d'activité de la presse et la multiplication des éditions utiles. Un pays pouvait, il est vrai, se procurer ce qui lui manquait, au moyen d'importations des autres contrées; et quelques villes, notamment Paris, avaient acquis une réputation typographique qui n'était pas tout-à-fait en rapport avec les besoins locaux : mais un accroissement considérable dans le nombre des lecteurs devait nécessairement créer une presse, ou multiplier ses opérations, dans tout pays de l'Europe.

Il est vrai que les bibliographies, même les meilleures et les

[1] Annius de Viterbe ne cessa pas d'avoir des dupes après cette époque. (Voir Blount; Niceron, t. II; Corniani, t. III, p. 131, et son article dans la *Biographie universelle*.) Apostolo Zeno et Tiraboschi ont prétendu qu'Annius avait été plutôt un homme trop crédule qu'un imposteur; mais la plupart des critiques sont d'une opinion contraire; et la question en elle-même est de peu d'importance quant à la proposition énoncée dans notre texte.

plus modernes, sont toujours incomplètes; mais, après les immenses recherches faites dans cette partie, les omissions qui peuvent encore exister ne sauraient être assez importantes pour infirmer nos conclusions générales. Nous allons donc compléter l'histoire littéraire du xve siècle à l'aide de quelques chiffres empruntés aux annales typographiques de Panzer, en faisant observer toutefois que cet ouvrage est susceptible de certaines rectifications, c'est-à-dire qu'il faudrait, d'une part, y ajouter les éditions découvertes depuis sa publication; de l'autre, en retrancher quelques-unes qui y ont été insérées sans autorité suffisante; genre d'erreur qui tend, du reste, à compenser les effets de l'autre. Le nombre des livres imprimés à Florence jusqu'en 1500 est de 300; à Milan, 629; à Bologne, 298; à Rome, 925; à Venise, 2,835: cinquante autres villes d'Italie avaient des presses dans le xve siècle [1]. A Paris, le nombre des livres est de 751; à Cologne, 530; à Nuremberg, 382; à Leipzig, 351; à Bâle, 320; à Strasbourg, 526; à Augsbourg, 256; à Louvain, 116; à Mayence, 134; à Deventer, 169. Le chiffre total des livres imprimés en Angleterre paraît être de 141, dont 130 à Londres et Westminster, 7 à Oxford, 4 à Saint-Albans. Les œuvres complètes de Cicéron furent imprimées pour la première fois à Milan, en 1498, par Minutianus; mais dans le courant du siècle, il n'avait pas paru moins de 291 éditions de parties détachées de cet auteur. Trente-sept de ces éditions sont datées de ce côté des Alpes, et quarante-cinq ne portant aucune indication de lieu. Sur quatre-vingt-quinze éditions de Virgile, soixante-dix sont complètes; vingt-sept sont cisalpines, et quatre sans date. Mais d'un autre côté, sur cinquante-sept éditions d'Horace, onze seulement contiennent toutes ses œuvres. Nous avons déjà remarqué que la plupart des éditions d'auteurs classiques imprimées en France et en Allemagne sont de la dernière décade du siècle.

Panzer énumère quatre-vingt-onze éditions de la Vulgate, sans compter quelques unes qui sont fausses ou suspectes. Après la théologie, aucune science n'a fourni autant d'occupation à la presse que le droit civil et canon. Les éditions du Digeste et des Décrétales, ou d'autres parties de ces systèmes de jurisprudence, doivent s'élever à plusieurs centaines.

Mais en même temps que nous évitons, par amour de la vérité, de donner une idée exagérée de l'état littéraire de l'Europe à la fin

[1] Je trouve ceci dans HEEREN, p. 127; car je n'ai pas compté le nombre des villes mentionnées dans Panzer.

du XV[e] siècle, nous n'en repousserons qu'avec plus de force cet injuste préjugé qui a fait supposer à certaines personnes que la culture de la littérature classique et l'invention de l'imprimerie n'avaient encore produit aucun bien. Elles furent l'une et l'autre d'un prix inestimable, alors même que leurs fruits immédiats ne se produisaient pas encore dans toute l'abondance de leur maturité. Il est certain que, dans l'intervalle de 1470 à 1500, il fut imprimé beaucoup plus de dix mille éditions de livres ou de brochures; un écrivain moderne dit même quinze mille [1]. Plus de la moitié de ces livres furent publiés en Italie. Tous les auteurs latins, que l'homme de lettres avait été jusqu'alors dans la nécessité de copier péniblement, ou d'acheter à un prix disproportionné à ses moyens, ou d'emprunter temporairement à des amis, se trouvèrent tout à coup mis à sa portée, et imprimés pour la plupart, sinon correctement, selon nos idées de critique perfectionnée, au moins sans les fautes grossières des manuscrits ordinaires. L'économie de temps qui est résultée de l'art de l'imprimerie ne saurait être trop appréciée. La presse cisalpine elle-même, si elle ne répandit pas avec autant d'abondance les trésors de la littérature ancienne, ne laissa pas de rendre dans ce siècle d'immenses services. Elle fournit des aliments utiles, ceux que le lecteur était le mieux en état de goûter et de digérer. Les annales historiques de son pays, les préceptes de la sagesse morale, la versification régulière, qui charmait son oreille en même temps qu'elle ornait sa mémoire; les fictions qui échauffaient l'imagination, et quelquefois élevaient ou purifiaient le cœur; les répertoires des phénomènes naturels, où la vérité se montrait comme partout ailleurs mêlée d'erreurs; les règles de la jurisprudence civile et de la loi canonique, qui servaient à déterminer le droit privé; la philosophie subtile des scolastiques; toutes ces richesses intellectuelles furent à sa disposition; et il put en même temps nourrir ses sentiments religieux dans maint traité de savante doctrine conforme aux croyances reçues dans l'Église, dans mainte légende qui faisait les délices d'une pieuse crédulité, dans les dévotes aspirations de saints auteurs ascétiques; mais par-dessus tout dans les

[1] SANTANDER, *Dict. bibliogr. du XV[e] siècle*. Je ne pense pas qu'on en trouverait autant dans Panzer. J'ai lu quelque part que la bibliothèque de Munich prétend posséder 20,000 *Incunabula*, ou livres du XV[e] siècle; c'est une application qu'on a récemment faite de ce mot en Allemagne. Mais à moins qu'on ne comprenne dans ce chiffre beaucoup de doubles, le fait paraît un peu suspect. Les livres de cette époque n'étaient pas en général aussi volumineux qu'ils le sont de nos jours.

Écritures mêmes, soit au moyen du latin de la Vulgate, qui avait acquis par l'usage l'autorité d'un texte original, soit au moyen des traductions faites dans la plupart des langues vivantes de l'Europe.

Nous terminerons cette partie de l'histoire littéraire par quelques faits relatifs à ce qu'un écrivain allemand appelle « l'être extérieur « des livres[1]. » Le commerce de la librairie paraît avoir été établi à Paris et à Bologne dans le XIIe siècle : ce furent les universités et les gens de loi qui lui donnèrent la vie[2]. Il est fort peu probable qu'il existât dans ce que nous appelons proprement les âges ténébreux. Pierre de Blois parle d'un livre qu'il avait acheté à un marchand public, *à quodam publico mangone librorum*. Mais je ne crois pas qu'il en soit souvent fait mention d'une manière distincte avant le siècle suivant. On appelait ces marchands *stationarii*, peut-être à cause des stalles ouvertes ou échoppes où ils faisaient leur commerce, quoiqu'en basse latinité *statio* soit un terme général pour *boutique*[3]. Il paraît, d'après les anciens statuts de l'université de Paris et ceux de Bologne, qu'ils vendaient des livres par commission ; et ils sont quelquefois, mais pas toujours, distingués des *librarii*, terme qui, dans le principe, ne s'appliquait qu'aux copistes, mais qui passa plus tard à ceux qui faisaient le commerce des livres[4]. Ils vendaient du parchemin et ces fournitures générales de bureau qui ont conservé chez nous, et je crois chez nous seuls, le nom de *stationery* ; la reliure et la décoration des livres étaient naturellement de leur ressort. Il est probable qu'ils employaient des copistes ; nous trouvons du moins que cette dernière profession était exercée dans les universités et dans les grandes villes : c'était au moyen de ces copistes qu'avant l'invention de l'imprimerie les ouvrages nécessaires de grammaire, de jurisprudence, de théologie, se multipliaient dans une proportion considérable pour l'usage des étudiants ; mais ces livres transcrits à la main étaient nécessairement beaucoup moins corrects et plus coûteux qu'ils ne le furent ensuite. L'imprimerie mit tout à coup un terme à l'honnête industrie des copistes. Quelque haine que ceux-ci pussent en concevoir contre la presse, il était inutile de chercher à lutter contre cette nouvelle puis-

[1] *Äusseres bucher-wesen*. SAVIGNY, t. III ; p. 532.

[2] *Hist. litt. de la France*, t. IX, p. 142.

[3] DU CANGE, *in voc.*

[4] Les *librarii* étaient, à proprement parler, ceux qui transcrivaient les livres nouveaux ; les *antiquarii*, ceux qui transcrivaient les anciens. La distinction est aussi ancienne que Cassiodore ; mais elle ne fut sans doute pas rigoureusement observée par la suite. (MURATORI, *dissert.* 43 ; DU CANGE.)

sance : on ne pouvait soulever le public contre un art dont les avantages étaient si manifestes et si exempts d'inconvénients; et les copistes, auxquels l'habitude avait donné le goût des livres, se résignèrent souvent aux travaux assez analogues de la typographie [1].

Les premiers imprimeurs étaient toujours libraires, et vendaient les ouvrages sortis de leurs presses. Ce fut dans la première partie du XVI[e] siècle seulement qu'on commença à diviser ces deux branches d'industrie [2]. Mais les risques de la vente, à une époque où la science n'était rien moins que générale, combinés avec les frais considérables de la fabrication, par suite de la cherté du papier et des autres matériaux, rendaient ce commerce hasardeux. Il existe une curieuse pétition de Sweynheim et Pannartz à Sixte IV, en 1472 ; ils se plaignent de l'état de pauvreté auquel ils avaient été réduits par l'impression d'un si grand nombre d'ouvrages, qu'ils n'avaient pas pu vendre. Ils donnent le nombre d'exemplaires de chaque édition. Ils avaient, en général, tiré les auteurs classiques à deux cent soixante-quinze; Virgile et les œuvres philosophiques de Cicéron, au double. Les livres de théologie s'imprimaient ordinairement au même nombre de cinq cent cinquante exemplaires. Le chiffre total des exemplaires imprimés par eux était de douze mille quatre cent soixante-quinze [3]. Il est possible que l'expérience ait rendu d'autres imprimeurs plus réservés dans leur évaluation des besoins publics. Tout en faisant la part des accidents inévitables dans le cours de trois siècles, la grande rareté de ces anciennes éditions, rareté qui s'est fait sentir depuis longtemps, indiquerait que la circulation primitive a dû être bien inférieure au nombre d'exemplaires imprimés, et la pétition de Sweynheim et Pannartz vient à l'appui de cette opinion [4].

[1] CREVIER, t. II, p. 66, 130 *et alibi*; DU CANGE, in voc. *Stationarii*, *Librarii*; SAVIGNY, t. III, p. 532-548 ; CHEVILLIER, p. 302 ; EICHHORN, t. II, p. 531; MEINERS, *Vergleich. der sitten*, t. II, p. 539; GRESWELL, *Presse parisienne*, p. 8.

Le parlement de Paris, sur une pétition des copistes, ordonna la saisie de quelques uns des premiers livres imprimés. Lambinet qualifie cette mesure de superstition : il est plus probable qu'elle était dictée par une compassion mal entendue pour les intérêts existants, combinée avec la répugnance pour les innovations. Cependant Louis XI, qui avait le mérite d'estimer les lettres, évoqua l'affaire au conseil d'état, qui fit restituer les livres saisis. (LAMBINET, *Hist. de l'imprimerie*, p. 172.)

[2] *Conversations-Lexicon*, article *Buch-handlung*.

[3] MAITTAIRE ; LAMBINET, pag. 166 ; BECKMANN, t. III, p. 119, dit à tort que c'était le nombre d'exemplaires qui leur restait en magasin.

[4] Lambinet dit qu'en général on ne tirait pas à plus de trois cents exemplaires, p. 197. Ce nombre paraît encore

L'invention de l'imprimerie produisit une baisse de quatre-vingts pour cent dans le prix des livres. Chevillier cite plusieurs exemples qui rentrent dans cette proportion. Non contente de cette énorme diminution, l'université de Paris établit un tarif pour la vente de chaque édition, et elle paraît avoir fixé des prix très bas. Cette mesure avait été prise en vertu de la prérogative qu'elle exerçait, comme nous le verrons bientôt, sur le commerce de librairie de la capitale. Les catalogues de Colinæus (Colines) et de Robert Estienne existent encore, avec indication des prix : ces prix se rapportent à une époque plus moderne que celle qui nous occupe en ce moment, mais nous ne reviendrons plus sur ce sujet. Le Testament grec de Colinæus se vendait douze sous; le latin, six. On pouvait se procurer la Bible latine in-folio, imprimée par Estienne en 1532, pour cent sous; un exemplaire des Pandectes pour quarante sous; un Virgile pour deux sous six deniers; une grammaire grecque de Clenard pour deux sous; Démosthène et Eschine (je ne sais quelle édition), pour cinq sous. Il va sans dire qu'il faudrait, avant de faire aucun usage de ces prix, les comparer avec celui du blé [1].

Le format le plus ordinaire des livres imprimés dans le xv[e] siècle est l'in-folio. Cependant le Psautier de 1457, et le Donat de la même année, sont in-quarto; et ce dernier format n'est pas rare dans les premières éditions italiennes des classiques. Le livre contesté d'Oxford, de 1468, *Sancti Jeronimi Expositio*, est in-oc-

élevé, lorsqu'on le compare avec la rareté actuelle de ces livres, qui probablement n'ont pas été détruits par l'incurie de ceux qui en faisaient usage.

[1] CHEVILLIER, *Origines de l'imprimerie de Paris*, p. 370 et seq. Il rapporte dans les pages qui précèdent un fait dont j'aurais peut-être dû parler plus tôt : c'est qu'un catalogue des livres de la Sorbonne, en 1292, comprend plus de mille volumes, évalués ensemble à 3,812 livres, 10 sous, 8 deniers. Dans un ouvrage anglais moderne sur les antiquités littéraires, on cote ce prix 3,812 *l.* 10 *s.* 8 *d.*, le tout pour la plus grande intelligence du lecteur *.

Lambinet cite quelques prix d'anciens livres qui ne sont pas modérés. La Bible de Mayence, de 1462, fut achetée en 1470 par un évêque d'Angers moyennant 40 écus d'or. Un Anglais paya, en 1481, 18 florins d'or pour un Missel; sur quoi Lambinet observe : « Mais on a toujours fait payer plus « cher aux Anglais qu'aux autres nations. » P. 198. Le florin valait à peu près 4 francs de la monnaie actuelle, ce qui équivalait peut-être à 24, par rapport à la valeur des denrées. L'écu valait un peu plus.

On trouve dans Robertson et dans d'autres auteurs communs des exemples de prix presqu'incroyables payés pour des manuscrits. Il ne faut pas oublier que certains ouvrages pouvaient facilement comporter un prix élevé, en raison du monopole ; on n'en peut rien conclure quant au prix des livres qui pouvaient avoir été multipliés par les copistes.

* Cette abréviation représente en anglais des livres, sous et deniers *sterling*. (*Note du trad.*)

tavo ; et, si l'édition était authentique, ce serait le plus ancien exemple de ce format : mais cette circonstance elle-même offre peut-être une présomption de plus contre la date du livre. Cependant il est au moins de 1478, époque où le format in-octavo était, ainsi qu'on va le voir, extrêmement rare. Maittaire, le seul auteur dans lequel j'aie eu la curiosité de faire cette recherche, qui serait plus difficile d'après l'arrangement de Panzer, fait mention d'un livre imprimé à Milan, en 1470, dans le format in-octavo ; mais l'existence de ce livre, et d'un ou deux autres qui viennent ensuite, paraît équivoque ; et la première édition in-octavo qui ait un caractère certain est le Salluste imprimé à Valence en 1475. On trouve dans la même année un autre ouvrage du même format publié à Trévise, et une édition des Lettres de Pline, Florence 1478. A partir de cette époque, le nombre des in-octavo augmente progressivement ; mais, à la fin même du siècle, il est encore peu considérable relativement à celui des éditions imprimées dans les formats supérieurs. Je n'ai remarqué aucun exemple de la division in-12. Mais il est très probable qu'on pourrait, à l'aide de l'ouvrage de Panzer, rectifier ces indications sommaires, que je soumets comme de simples suggestions aux personnes plus versées dans ces matières. Le prix et la commodité des livres sont assez évidemment subordonnés à leur format.

C'était nne chose sans doute toute raisonnable, toute natnrelle, que de donner à l'imprimeur, au moyen d'un privilége exclusif, une meilleure chance de s'indemniser, ainsi que l'auteur, si celui-ci, comme il est probable, pouvait espérer alors quelque dédommagement avantageux en retonr de ses pénibles travaux. Le sénat de Venise accorda à Jean de Spire, en 1469, un privilége exclusif pendant cinq années pour le premier livre imprimé dans cette ville, et par lui, les *Lettres de Cicéron*[1] ; mais je ne sache pas que ce privilége se soit étendu à aucun autre ouvrage. Ce fait paraît avoir échappé au savant Beckmann, qui dit qne le premier exemple authentique de la reconnaissance d'un droit de propriété littéraire paraît être en faveur d'un livre assez insignifiant, un Missel pour l'église de Bamberg, imprimé en 1490. Il est à croire que d'autres priviléges d'une date plus ancienne n'ont point été retrouvés. En 1491, on en voit un à la fin d'un livre imprimé à Venise, et cinq autres dans la même ville et dans le courant du siècle ; l'*Aristote* d'Alde est un de ces livres privilé-

[1] TIRABOSCHI, l. VI, p. 139. Je me souviens d'avoir vu quelque autorité plus décisive que ce passage ; mais je ne puis la retrouver.

giés ; on en trouve également un à Milan. Ces priviléges sont toujours relatés à la fin du volume. Ils sont cependant très rares relativement au nombre des livres imprimés, et ils ne paraissent pas être accordés de préférence aux éditions les plus importantes[1].

Dans ces priviléges exclusifs, l'imprimeur était forcé de faire intervenir le magistrat pour son avantage personnel. Mais souvent l'intervention du pouvoir civil dans les affaires de la presse était d'une nature toute différente. La destruction des livres, les entraves mises à leur vente, étaient des mesures politiques qui n'avaient pas été inconnues à l'antiquité; on en trouve des exemples dans les républiques libres d'Athènes et de Rome : mais ces exemples devaient être plus fréquents dans les états soumis à un despotisme ombrageux, surtout lorsque la jalousie du gouvernement se fortifiait de celle de l'Église, et lorsque toute nouveauté, même spéculative, devenait un crime[2]. L'ignorance arriva avec la chute de l'empire, et il fut inutile de se prémunir contre l'abus d'un art dont il était bien peu de personnes qui eussent quelque idée. Avec la première renaissance des lettres aux XI[e] et XII[e] siècles, on vit renaître et se développer les jets nouveaux d'une liberté hérétique; mais avec Bérenger et Abélard se réveilla aussi la jalousie de l'Église, et se reproduisirent les manifestations ordinaires du droit du plus fort. Abélard fut censuré, en 1121, par le concile de Soissons, pour avoir laissé prendre des copies de son livre sans l'approbation de ses supérieurs, et les volumes coupables furent livrés aux flammes. On ne voit cependant pas qu'il eût été fait de règlement à ce sujet[3]. Mais lorsque la vente des livres fut devenue une branche spéciale d'industrie, on jugea nécessaire de soumettre ce commerce à certaines restrictions. Les personnes qui exerçaient cette profession à Paris et à Bologne, les deux villes où il se faisait incontestablement le plus d'affaires de ce genre, se trouvèrent entièrement dans la dépendance des universités. Il résulte de divers statuts de l'université de Paris, ayant sans doute leur source dans quelque autorité conférée par la couronne, et datés de 1275 à 1403, que les libraires étaient nommés par l'université, et considérés comme ses officiers, acquérant probablement cette qualité par leur inscription sur son registre-matricule; qu'ils prêtaient serment de se conformer à ses statuts et règlements, et que ce serment devait être renouvelé toutes les fois qu'il plaisait à l'université; qu'ils étaient admis sur

[1] BECKMANN, *Hist. des Inventions*, t. III, p. 109.
[2] *Id.*, p. 93.
[3] *Hist. litt. de la France*, t. IX, p. 28.

caution, et à charge de produire des certificats de moralité ; que personne ne pouvait vendre de livres à Paris sans cette autorisation ; qu'aucun livre ne pouvait être exposé en vente sans avoir été au préalable soumis à l'approbation de l'université ; qu'elle fixait, d'après le tarif de quatre libraires assermentés, les prix auxquels les livres devaient être vendus ou prêtés aux écoliers ; que les libraires qui livraient des copies fautives étaient passibles d'une amende ; qu'ils étaient tenus d'exposer dans leurs boutiques un catalogue de leurs livres avec les prix ; le tout indépendamment d'autres règlements de moindre importance. Les ouvrages que l'université jugeait impropres à la lecture étaient quelquefois brûlés par son ordre [1]. Chevillier indique plusieurs prix de louage de livres (*pro exemplari concesso scholaribus*) fixés vers l'année 1303. Les livres indiqués sont tous des ouvrages de théologie, de philosophie, ou de droit canon ; le prix moyen était d'environ un sou pour vingt pages. L'université de Toulouse exerçait la même autorité ; et lorsqu'Albert III, archiduc d'Autriche, fonda l'université de Vienne vers l'an 1384, il copia les statuts de Paris en ce qui concernait cette juridiction sur la librairie, comme en d'autres points [2]. Les *stationarii* de Bologne étaient aussi tenus par serment, et donnaient caution, de remplir leurs devoirs envers l'université ; et l'un de ces devoirs consistait à conserver des copies de livres au nombre de cent dix-sept, dont le prix de louage était fixé [3]. Par degrés, cependant, il se forma à Paris une classe de libraires qui ne prêtaient pas serment à l'université, et n'étaient, par conséquent, pas admis à jouir de ses priviléges : c'était ordinairement de pauvres écoliers à qui on laissait faire par tolérance un petit commerce de livres à bas prix. Les libraires privilégiés ou assermentés ayant été réduits au nombre de vingt-quatre par une ordonnance royale de 1488, les petits libraires devinrent insensiblement plus nombreux, et acquirent peu à peu une importance qu'ils n'avaient pas eue jusqu'alors; enfin, l'usage de prêter serment à l'université tomba en désuétude [4].

La vaste et soudaine extension des moyens de communication et d'influence sur l'opinion qui était la conséquence directe de l'invention de l'imprimerie ne resta pas long-temps inaperçue. Il est peu d'hommes qui aient assez de modération, assez de portée dans l'esprit, pour ne pas désirer de voir prévenir par la force ce

[1] CHEVILLIER, *Origines de l'imprimerie de Paris*, p. 302 et seq.; CREVIER, t. II, p. 66.

[2] CHEVILLIER, *ibid.*

[3] SAVIGNY, t. III, p. 540.

[4] CHEVILLIER, p. 331-351.

qu'ils considèrent comme préjudiciable à la vérité et au droit. Hermolaüs Barbarus se plaint, dans une lettre à Merula, du grand nombre de publications frivoles qui détournent le public de la lecture des meilleurs auteurs; et il émet l'opinion que rien ne devrait être imprimé sans l'approbation de juges compétents[1]. Les gouvernements de l'Europe s'inquiétaient peu de ce qui paraissait un mal à Hermolaüs. Mais ils comprirent que, surtout en Allemagne, où les principes qui devaient bientôt éclater dans la réformation fermentaient évidemment pendant ce siècle, où toutes les classes étaient pénétrées d'un sentiment profond des corruptions de l'Église, cette incroyable masse de traités populaires sur la religion, que le Rhin et le Necker répandaient au loin comme leurs eaux, présentait un grand danger aux deux pouvoirs, ou du moins à l'union de ces deux pouvoirs, auxquels le peuple avait été si long-temps soumis. Aussi trouvons-nous, en 1480, un exemple d'un livre intitulé *Nosce teipsum*, imprimé à Heidelberg, avec approbation certifiée de quatre personnes, qu'on peut supposer, quoique le fait ne soit pas énoncé, avoir été désignées comme censeurs en cette occasion[2]. On trouve deux autres livres, dont l'un est une Bible, imprimés à Cologne en 1479; l'approbation publique de l'université y est exprimée à la fin d'une manière plus positive. Cependant le premier exemple connu de la nomination régulière d'un censeur de livres se trouve dans le mandat de Berthold, archevêque de Mayence, en 1486. La pièce commence ainsi : « Malgré les facilités que le divin art de la presse a données « pour l'acquisition de la science, il s'est trouvé que certaines « personnes abusent de cette invention, et emploient au détriment « du genre humain ce qui était destiné pour son instruction. En « effet, des livres sur les devoirs et les doctrines de la religion sont « traduits du latin en allemand, et répandus parmi le peuple à la « honte de la religion elle-même; et quelques uns ont même eu « la témérité de faire en langue vulgaire des traductions fautives « des canons de l'Église, qui appartiennent à une science tellement « difficile qu'elle suffit pour occuper la vie de l'homme le plus « savant. Prétendrait-on que notre langue allemande peut exprimer « ce que de grands auteurs ont écrit en grec et en latin sur les « profonds mystères de la foi chrétienne, et sur la science générale? « Certainement cela est impossible : aussi ces hommes sont-ils « forcés d'inventer de nouveaux mots, ou d'employer les anciens « dans des sens erronés; expédient dangereux, surtout lorsqu'il

[1] Beckmann, t. III, p. 98. [2] Beckmann, p. 99.

« s'agit de l'Écriture-Sainte. Car qui croira que des hommes sans « instruction, ou des femmes, entre les mains desquels peuvent « tomber ces traductions, trouveront le véritable sens des évan- « giles ou des épîtres de saint Paul? encore moins sont-ils capa- « bles de s'engager dans des questions qui, même parmi les « écrivains catholiques, fournissent matière à des discussions « subtiles. Mais puisque cet art a été inventé dans la ville de « Mayence, et nous pouvons véritablement dire avec l'assistance « divine, et que nous devons le maintenir dans tout son honneur, « nous défendons sévèrement à toute personne de traduire en « allemand ou de mettre en circulation après l'avoir traduit, « aucun livre écrit sur quelque sujet que ce soit dans les langues « grecque, latine ou autre, à moins que ces traductions n'aient « été avant leur impression, et encore avant la mise en vente, ap- « prouvées par quatre docteurs ci-après désignés, sous peine « d'excommunication, de confiscation des livres, et d'une amende « de cent florins d'or au profit de notre échiquier [1]. »

J'ai donné un peu au long la substance de ce mandat, parce qu'il se rattache particulièrement à l'histoire préliminaire de la réformation, et qu'il n'a, je crois, jamais été produit sous ce point de vue. Il est clair, en effet, que c'étaient les traductions religieuses, et surtout celles de l'Écriture, imprimées de très bonne heure en Allemagne, qui avaient jeté l'alarme dans l'esprit du digne prélat. Une bulle d'Alexandre VI, de 1501, expose que beaucoup d'ouvrages pernicieux avaient été imprimés en différentes parties du monde, et notamment dans les provinces de Cologne, de Mayence, de Trèves et de Magdebourg, et défend à tous les imprimeurs de ces provinces de publier aucun livre sans la permission des archevêques ou de leurs officiaux [2]. Nous remarquons ici la distinction faite entre ces parties de l'Allemagne et le reste de l'Europe, et nous pouvons comprendre qu'elles étaient mûres pour la révolution qui s'avançait à grands pas. Nous y voyons aussi la vaste influence de l'art de l'imprimerie sur la réformation. Dans l'énumération des hommes qu'on a considérés comme ses précurseurs, il faudrait réserver une place pour Schœffer et Guttemberg; et il est vrai de dire qu'ils n'ont pas toujours été oubliés [3].

[1] Beckmann, p. 101, d'après le quatrième volume du *Codex diplomaticus* de Guden. On trouvera le latin dans Beckmann.

[2] *Id.*, p. 106.

[3] Gerdes, qui a beaucoup approfondi ce sujet, dans son *Hist. Evangel. reformati*, insiste avec raison sur l'influence de l'art de l'imprimerie.

CHAPITRE IV.

DE LA LITTÉRATURE DE L'EUROPE DE 1500 A 1520.

SECTION PREMIÈRE.

1501—1510.

État de la littérature classique en Italie pendant cette période; en France, en Allemagne et en Angleterre. — Ouvrages de belles-lettres dans les langues italienne, espagnole et anglaise.

Le xvi[e] siècle ne s'ouvrit pas sous d'heureux auspices pour la gloire littéraire de l'Italie. On peut même dire que toute la période qui s'écoula depuis la mort de Laurent de Médicis, en 1492, jusqu'au pontificat de son fils, en 1513, eut moins d'éclat que les deux époques que nous associons avec leurs noms. Mais, si on les mesure par les travaux de la presse, les dix dernières années du xv[e] siècle furent beaucoup plus productives qu'aucune époque antérieure. La période décennale qui nous occupe en ce moment présente, sous ce rapport, une décadence bien marquée. Ainsi, en comparant le nombre de livres imprimés dans les principales villes d'Italie, nous trouvons les résultats suivants :

	1491—1500	1501—1510
Florence	179	47
Rome.	460	41
Milan.	228	99
Venise	1491	536 [1]

Tels furent les fruits de l'ambition de Ferdinand et de Louis XII, et de la première intervention des étrangers dans les libertés de l'Italie. Des guerres aussi prolongées dans le sein d'un pays, si elles n'arrêtent pas la croissance du génie original, doivent au moins être un obstacle au développement de ce genre de mérite secondaire, mais plus répandu, qu'entretiennent la munificence des patrons et le calme des universités. C'est ainsi que le gymnase

[1] Panzer.

de Rome, fondé par Eugène IV, mais récemment doté et organisé par Alexandre VI, qui l'avait installé dans un bel édifice, sur le mont Quirinal, fut dépouillé de ses revenus par Jules II : ce pontife, assez libéral envers les peintres, ne faisait aucun cas des savants; et ceci explique, en grande partie, la décadence très remarquable de la typographie romaine. La dissolution de l'école platonique de Florence suivit également de près la chute des Médicis, qui l'avaient couverte de leur protection; et la philosophie rivale qui s'éleva sur ses débris, et qui fut, au commencement de ce siècle, enseignée avec beaucoup de succès à Padoue par Pomponatius, d'après les principes originaux d'Aristote, et suivant le système d'Averroës par deux autres professeurs très renommés dans leur temps, Nifo et Achillini, cette philosophie, disons-nous, ne put résister elle-même aux calamités de la guerre : les étudiants de cette université se dispersèrent en 1509, après la malheureuse défaite de Ghiaradadda.

Alde lui-même quitta Venise en 1506, après avoir vu piller ses propriétés sur le territoire de la république, et ne remit sa presse en activité qu'en 1512, époque où il s'associa avec son beau-père, André d'Asola. Il avait employé en d'utiles travaux les premières années du siècle. Il publia Sophocle, Hérodote et Thucydide en 1502; Euripide et Hérodien en 1503; Démosthène en 1504. Ce furent là de puissants auxiliaires pour l'étude de la littérature grecque, quoique tant d'autres richesses restassent encore à exploiter. Et c'est ici le lieu de parler d'une circonstance qui contribua si puissamment à faciliter l'acquisition des connaissances qu'elle fait de l'année 1501 une sorte d'époque dans l'histoire littéraire. Dans le cours de cette année, Alde fit non seulement paraître un nouveau caractère italique, appelé *aldin*, d'une lecture plus facile peut-être que ses lettres romaines, qui sont un peu grossières, mais il commença, et cette dernière innovation est plus importante, à imprimer dans le format in-12 ou petit in-8°, au lieu des énormes et dispendieux in-folio dont on s'était jusqu'alors principalement servi. Si les grands hommes des siècles passés parurent perdre quelque chose de leur dignité à cette diminution de volume, ils en furent amplement dédommagés par une popularité qui accrut l'amour et l'admiration de leurs écrits. « Avec quel plaisir, dit Renouard, l'homme studieux, « l'ami des lettres, ne dut-il pas voir paraître ces bienfaisants in-8°, « ces Virgiles, ces Horaces, contenus en un petit livre, que « désormais il pouvait emporter dans sa poche, à la promenade,

« en voyage, que d'ailleurs il ne payait qu'un peu plus de deux de « nos francs, et desquels dix ou douze lui coûtaient à peine le « prix d'un des grands volumes, jusqu'alors seul approvisionne-« ment des bibliothèques. L'apparition de ces in-8°, aussi corrects « que bien imprimés, dut être presque autant ressentie que le « passage des manuscrits aux imprimés [1]. » Nous avons vu plus haut que non seulement les in-4°, presqu'aussi maniables que les in-8°, mais ce dernier format lui-même, avaient commencé à être en usage vers la fin du XV[e] siècle, quoiqu'ils fussent, je crois, assez rarement employés pour les auteurs classiques.

Ce fut vers 1500 qu'Alde réunit quelques savants en une société littéraire qui prit le nom d'*Aldi Neacademia*. Ils ne se livraient pas seulement à de paisibles discussions : des travaux d'une utilité plus positive, le choix des livres à imprimer, celui des manuscrits et des différentes leçons, occupaient aussi leur temps; de sorte qu'on peut les considérer comme les associés littéraires du généreux imprimeur. Cette académie se dispersa lorsqu'Alde quitta Venise, et elle ne se réunit plus [2].

La première édition du dictionnaire latin de Calepio parut à Reggio en 1502 [3] : cet ouvrage, quoique bien supérieur à un ou deux livres obscurs qui l'avaient précédé, et enrichi des larcins faits à l'érudition de Valla et de Perotti, était encore très défectueux. Il fut tellement augmenté par des éditeurs subséquents que le mot *calepin* est passé dans la langue française pour signifier un recueil volumineux de notes et d'extraits. Ce dictionnaire n'était pas seulement latin et italien : il comprenait plusieurs autres langues; et, dans l'édition de Bâle de 1581, leur nombre fut porté à onze. C'est encore, sinon le meilleur, du moins le plus complet lexique polyglotte pour les langues d'Europe. Calepio, quelque médiocre que fût son érudition, peut être regardé à juste titre comme un des instruments les plus efficaces de la restauration du latin à sa pureté dans l'usage général : car, si quelques écrivains du XV[e] siècle parvinrent, à force de travail et d'intelligence,

[1] RENOUARD, *Hist. de l'imprimerie des Alde* (p. 379, 3[e] édit.) ; ROSCOE, *Léon X*, ch. 2.

[2] TIRABOSCHI ; ROSCOE ; RENOUARD. Scipion Forliguerra, qui transforma son nom, à l'aide d'une traduction grecque latinisée, en celui de *Carteromachus*, était le secrétaire de cette société, et l'un de ses membres les plus distingués. Il acquit de la célébrité dans son temps par un discours, *De laudibus literarum græcarum*, qui a été réimprimé par Henri Estienne dans son *Thesaurus*. (*Biogr. univ.*, FORTIGUERRA.)

[3] BRUNET. Tiraboschi, t. X, p. 383, donne quelques raisons qui feraient soupçonner qu'il a pu y avoir une édition antérieure.

à se faire un bon style, cette époque n'en fut pas moins regardée, en Italie même, comme très inférieure à la période suivante[1].

On peut lire dans Panzer les titres de trois cent vingt-cinq ouvrages qui furent imprimés pendant ces dix années à Leipzig : soixante sont des livres classiques, mais, comme auparavant, principalement de petits livres à l'usage des écoles. Il en est de même de quatorze sur deux cent quatorze publiés à Cologne, de dix sur deux cent huit à Strasbourg, d'un sur quatre-vingt-quatre à Bâle; mais c'est à peine si l'on voit paraître quelques ouvrages, de quelque nature que ce soit, à Louvain. Un livre imprimé à Erfurt en 1501 mérite quelque attention : le titre est : Εἰσαγωγὴ πρὸς τῶν γραμμάτων Ἑλλήνων, *Elementale Introductorium in idioma græcanicum*, avec quelques autres mots. Panzer remarque que « cette grammaire grecque, publiée par quelque personne in- « connue, est sans aucun doute la première qui ait paru en Alle- « magne depuis l'invention de l'imprimerie ». Il se trompe cependant sur ce point, ainsi que nous l'avons déjà fait voir, à moins que l'on ne refuse au livre imprimé à Deventer le nom de grammaire : mais Panzer ne le connaissait pas. L'ouvrage dont nous venons de parler paraît être le seul essai de grec qu'on rencontre en Allemagne pendant cette décade; et nous nous abstiendrons de réflexions sur l'ignorance que décèle le solécisme grossier dans le titre[2].

Paris produisit dans l'espace de dix années quatre cent trente éditions, dont trente-deux de classiques latins. Et en 1507, Gilles Gourmont, imprimeur de cette ville, aidé des secours pécuniaires de François Tissard, eut, on peut le dire, l'honneur d'introduire

[1] Morhof et Baillet disent que Calepio a copié la *Cornucopia* de Perotti presqu'en entier. Sir John Elyot avait remarqué long-temps auparavant que « Calepiu, loin d'améliorer, a plutôt détérioré ce que Perottus avait recueilli à force de travaux. » Mais la *Cornucopia* n'était pas un dictionnaire complet. On convient généralement que Calepio n'était qu'un savant médiocre, et que les premières éditions de son dictionnaire ne valent pas grand' chose. Et ceux qui l'ont augmenté n'ont pas apporté dans leur travail toute la précision désirable ni un choix de bonne latinité. Passerat lui-même, le plus savant de tous, n'a pas extirpé tous les mots douteux de Calepio. (BAILLET, *Jugements des savants*, t. II, p. 44.) Plusieurs mauvais dictionnaires, abrégés du *Catholicon*, parurent vers la fin du XVe siècle, et au commencement du siècle suivant. (DU CANGE, *Præfat. in Glossar.*, p. 47.)

[2] PANZER, t. VI, p. 494. Nous trouvons cependant un traité d'Heglus, *De utilitate linguæ græcæ*, imprimé à Deventer en 1501; mais nous ignorons s'il contient des caractères grecs ou non. Lambinet dit que Martens, imprimeur flamand, employa des caractères grecs dans des citations dès l'année 1501 ou 1502.

la langue grecque en-deçà des Alpes ; car les exceptions peu importantes que nous avons signalées ne sauraient guère porter atteinte à son droit de priorité. Badius Ascensius, savant et recommandable imprimeur parisien, dont les premières publications parurent vers l'an 1498, avait employé des caractères grecs dans quelques mots. On en trouve dans son édition (1505) des Annotations de Valla sur le Testament grec[1]. Quatre petits livres, savoir, un volume de Miscellanées, précédé d'un alphabet, les *Travaux et les Jours* d'Hésiode, les *Grenouilles et les Rats* d'Homère, et l'*Erotemata* ou grammaire grecque de Chrysoloras, auxquels un écrivain moderne a ajouté une édition de Musée, furent les premières productions de la presse de Gourmont. Aléandre, savant italien, qui joua ensuite un rôle assez remarquable dans la première période de la réformation, vint à Paris en 1508, et reçut une pension de Louis XII[2]. Il y enseigna le grec, et peut-être l'hébreu. Ce fut par ses soins que Gourmont imprima, indépendamment d'un alphabet hébreu et grec en 1508, quelques uns des traités moraux de Plutarque en 1509.

[1] CHEVILLIER, *Origines de l'imprimerie de Paris*, p. 246 ; GRESWELL, *View of early parisian greek press*, t. I, p. 15. Panzer a, d'après M. Greswell, dressé un catalogue de prés de quatre cents éditions sorties des presses de Badius. Elles comprennent presque tous les classiques latins, généralement avec notes. Il imprima aussi quelques auteurs grecs. (Voir aussi BAYLE, et *Biogr. univ.*) Cette dernière rapporte les premiers ouvrages sortis de la presse parisienne de Badins à l'année 1511 ; mais c'est probablement une faute d'impression. Badius avait appris le grec à Ferrare. Suivant Bayle, il l'enseigna à Lyon avant de monter sa presse à Paris, ce qui est remarquable ; mais Bayle ne donne pas d'autorités, si ce n'est sur ce seul fait, que Badios enseigna à Lyon ; du reste rien ne prouve que ce fût la langue grecque. On rapporte cependant qu'il vint à Paris pour donner des leçons de grec vers l'an 1499. (BAYLE, art. BADIUS, note H.) Il est dit dans la *Biographie universelle* que Denis Lefèvre enseigna le grec à Paris en 1504, lorsqu'il n'avait que seize ans ; mais le fait paraît apocryphe.

[2] Aléandre n'était pas dans les bonnes grâces d'Érasme, et Luther se livre contre lui à de nombreuses invectives. C'était un ferme champion de l'Église telle qu'elle était constituée, et, si la mort ne l'eût empêché, il aurait présidé au concile de Trente, en qualité de légat de Paul III, qui lui avait donné le chapeau de cardinal. Son épitaphe, composée par lui-même, peut être citée comme les meilleurs vers grecs écrits par un Franc qu'il me souvienne d'avoir lus avant le milieu du XVIIIe siècle, bien que le lecteur puisse n'en pas concevoir une haute opinion :

Κάτθανον οὐκ ἀέκων, ὅτι παύσομαι ὧν ἐπιμάρτυς
Πόλλων, ὧνπερ ἰδεῖν ἄλγιον ἦν θανάτου.

Il est juste de dire d'Aléandre qu'il était l'ami de Sadolet. Cet excellent homme, dans une lettre à Paul III, donne de grands éloges à Aléandre, et sollicite pour lui le chapeau, que le pape accorda en conséquence. (*Sadol. Epist.*, l. XII. Voir, pour ce qui concerne Aléandre, BAYLE ; SLEIDAN, *Hist. de la Réformation*, l. II et III ; ROSCOE, *Léon X*, ch. 21 ; l'*Érasme* de Jortin, *passim*.)

Un écrivain de l'autorité la plus respectable, Camerarius, nous apprend que les éléments du grec étaient déjà enseignés à quelques enfants dans certaines parties de l'Allemagne [1]. Vers l'an 1508, Reuchlin, étant en visite chez George Simler, maître d'école dans la Hesse, trouva un jeune enfant de sa famille, à peine âgé de dix ans, qui, joignant au désir de s'instruire une intelligence extraordinaire, s'était déjà rendu maître des principes de cette langue : Reuchlin, en lui faisant présent d'un lexique et d'une grammaire, cadeaux précieux à cette époque, changea son nom allemand Schwartzerd en un autre, équivalent pour le sens et plus classique pour l'oreille, celui de Mélanchthon. Il avait lui-même donné l'exemple d'une semblable transformation de nom, à l'aide d'une dérivation du grec, car il était presque aussi connu par le nom de Capnio que par le sien propre. Ce pédantisme, qui continua d'être en vogue pendant un siècle et demi, pouvait être excusé par l'étrangeté barbare de beaucoup de noms propres allemands, et l'on pourrait ajouter français et anglais, dans leur forme latinisée. La jeunesse précoce de Mélanchthon ayant été suivie d'une brillante maturité, il devint non seulement une des plus grandes lumières de la réformation, mais, par-dessus tous les autres, le fondateur de la science générale en Allemagne [2].

Les lettres paraissent être restées à peu près stationnaires en Angleterre pendant le règne peu propice de Henri VII [3]. Mais

[1] *Jàm enim pluribus in locis meliùs quàm dudùm puerilia institui et doctrina in scholis usurpari politior, quod et bonorum autorum scripta in manus tenerentur, et elementa quoque linguæ græcæ alicubi proponerentur ad discendum, eum seniorum admiratione maximâ, et ardentissimâ cupiditate juniorum, cujus utriusque tùm non tàm judicium quàm novitas causa fuit. Simlerus, qui posteà ex primario grammatico eximius jurisconsultus factus est, initio hanc doctrinam non vulgandam aliquantisper arbitrabatur. Itaque græcarum literarum scholam explicabat aliquot discipulis suis privatim, quibus dabat hanc operam peculiarem, ut quos summoperè diligeret.* (CAMERARIUS, *Vita Melanchthonis.*) Je trouve aussi, dans une des lettres de Melanchthon lui-même, qu'il apprit la grammaire grecque sous George Simler. (*Epist. Melanchth.*, p. 351, édit. 1647.)

[2] CAMERARIUS; MEINERS, t. I, p. 73. La *Biographie universelle*, art. MELANCHTHON, l'appelle neveu de Reuchlin, mais cette désignation ne paraît pas exacte; Camerarius dit seulement que leurs familles étaient liées *quâdam cognationis necessitudine.*

[3] « Les écoles étaient pleines de subtilités et de sophismes. Tout ce qu'on y enseignait, tout ce qu'on y écrivait, semblait vide et usé. Les sources agréables de la belle littérature et de la mythologie semblaient taries; et la langue grecque, de laquelle sont dérivées la plupart des connaissances, était singulièrement négligée, et en quelque sorte oubliée. » (WOOD, *Annals of Oxford*, A. D. 1508.) Le mot *oublié* est mal à propos appliqué au grec, qui n'avait jamais été su. Sous ce règne, mais on ne voit pas à quelle

on conçut de justes espérances lorsque son fils, qui avait reçu une éducation jusqu'à un certain point savante, monta sur le trône en 1509. Et ce petit groupe d'excellents hommes, qu'unissait l'amour de la science, Grocyn, Linacre, Latimer, Fisher, Colet, More, parvinrent à déterminer leur ami Erasme à venir enseigner le grec à Cambridge, en 1510. Les étudiants, nous dit-il, étaient trop pauvres pour lui rien payer; et il n'avait que peu d'élèves [1]. Son enseignement se bornait à la grammaire. Dans la même année, Colet, doyen de Saint-Paul, y fonda une école, et publia une grammaire latine : il avait déjà paru en Angleterre cinq à six petits ouvrages de ce genre [2]. Je fais mention de ces circonstances peu importantes afin que le lecteur puisse remarquer qu'il n'y a rien de plus intéressant à lui signaler. Vingt-six ouvrages furent imprimés à Londres pendant cette décade : dans le nombre se trouve un Térence, en 1504 ; mais c'est le seul auteur latin classique. Il y avait entre l'Italie et l'Angleterre une différence d'un siècle au moins sous le rapport de la science : c'est-à-dire que l'Italie était plus avancée en 1400 dans la connaissance de la littérature ancienne que l'Angleterre ne l'était en 1500.

Il est clair cependant que, si cette décade ne fut pas signalée sur le continent par des progrès très remarquables, la science continuait de marcher en avant, quoique lentement; et les hommes vivaient déjà qui devaient porter leurs fruits dans la saison. Érasme réimprimait ses *Adages* avec des additions qui en faisaient, pour ainsi dire, un ouvrage nouveau ; et Budé, dans ses Observations sur les Pandectes, appliquait le premier la littérature philologique et historique à l'explication du droit romain, innovation qui, perfectionnée dans la génération suivante par des hommes plus versés dans la jurisprudence, devait produire une sorte de révolution dans cette science.

On commença à cette époque à étudier les langues orientales, quoiqu'à l'aide de moyens bien imparfaits. L'hébreu avait été cul-

époque, l'université d'Oxford engagea un Italien, nommé Caius Auberinus, pour composer les discours publics ainsi que les épîtres, et pour expliquer Térence dans les écoles. (WARTON, t. II, p. 420, d'après l'autorité d'un manuscrit.)

[1] *Hactenùs prælegimus Chrysoloræ grammaticam, sed paucis; fortassis frequentiori auditorio Theodori grammaticam auspicabimur.* (Ep. 123, 16 oct. 1511.)

[2] Wood parle du *Lac puerorum* de Holt, publié en 1497, comme si ce livre eût fait époque dans la littérature. Il était peut être supérieur aux grammaires alors existantes en Angleterre.

tivé avant la fin du siècle précédent dans les monastères franciscains de Tubingen et de Bâle. La première grammaire fut publiée par Conrad Pellican en 1503 : Eichhorn prétend qu'elle prouve la défectuosité de ses connaissances, quoiqu'elle lui eût coûté des peines inouïes. Reuchlin en donna une meilleure, avec un dictionnaire, en 1506 ; et cet ouvrage, augmenté par Munster, se maintint pendant long-temps à la hauteur de la science. Un psautier hébreu, avec trois traductions en latin et une en français, fut publié, en 1509, par Henri Estienne, chef d'une race illustre dans les annales de la typographie et de la littérature. Petrus de Alcala donna, en 1506, un essai de vocabulaire arabe, dans lequel les mots sont imprimés en caractères romains[1].

Si l'on pouvait s'en rapporter à un article de la *Biographie universelle*, la gloire peu commune d'avoir introduit en Europe le drame régulier appartiendrait à un Portugais, Gil Vicente, dont la première pièce fut représentée à Lisbonne en 1504 [2]. Mais une autorité bien supérieure, Bouterwek, nous apprend que Gil Vicente écrivit dans le vieux style national d'Espagne et de Portugal : ses premières compositions furent des *Autos*, ou drames spirituels, ne ressemblant en rien à des pièces régulières, et également grossiers dans le plan et dans l'exécution. Cependant il devint plus tard un auteur comique en grande réputation parmi ses compatriotes ; mais ses productions furent toujours celles d'un génie inculte, et déjà Machiavel et Arioste avaient établi leur réputation dramatique. La *Calandra* de Bibbiena, depuis cardinal, fut représentée à Venise en 1508, quoiqu'elle n'ait été imprimée qu'en 1524. On trouvera l'analyse de cette pièce dans Ginguené ; elle n'a qu'un rapport général avec les Ménechmes de Plaute. La *Calandra* est peut-être la première comédie moderne, ou du moins la plus ancienne qui nous reste ; car ses cinq actes et son intrigue compliquée excluent toute comparaison avec Maistre Patelin [3]. Mais il existe dans la langue espagnole une pièce plus cé-

[1] EICHHORN, t. II, p. 562, 563 ; t. V, p. 609 ; MEINERS, *Vie de Reuchlin*, dans *Lebensbeschreibungen berühmter manner*, t. I, p. 68. On trouverait dans le XVe siècle un très petit nombre de savants qui connussent l'hébreu, indépendamment de Reuchlin et de Pic de la Mirandole. Tiraboschi met au premier rang Giannozzo Manetti, t. VII, p. 123.

[2] *Biogr. univ.*, art. GIL VICENTE. Un autre article sur le même auteur dramatique, qui se trouve dans un des derniers volumes, sous le mot VICENTE, paraît avoir pour objet de rétracter cette assertion. Bouterwek parle de ce prétendu drame de 1504, qui est un *auto* sur la Fête Dieu, et du genre le plus simple.

[3] GINGUENÉ, t. VI, p. 171. Un auteur plus ancien, qui a écrit sur le théâtre italien, s'extasie sur cette pièce.

lèbre, dont il est probablement impossible de déterminer la date : c'est la tragi-comédie (tel est le titre qu'on lui a donné) de *Calisto et Melibœa*. Cette pièce est l'œuvre de deux auteurs : l'un, que l'on suppose généralement être Rodrigo Cota, traça le plan et écrivit le premier acte ; l'autre, Fernando de Rojas, y ajouta vingt actes pour compléter le drame. Ce nombre alarmant ne rend pas cette pièce aussi prolixe qu'on pourrait le supposer, car ces actes ne sont autre chose que ce que nous appelons ordinairement des scènes *. Elle excède cependant de beaucoup les limites raisonnables d'une représentation. Quelques auteurs ont pensé que *Calisto et Melibœa* avait été commencée par Juan de la Mena avant le milieu du XVe siècle. Mais cette opinion, suivant Antonio, indique l'ignorance du style de cet auteur et de son époque. Il est beaucoup plus probable qu'elle est du temps de Ferdinand et Isabelle ; et comme il paraît qu'une traduction italienne de cette pièce fut publiée en 1514, on peut supposer qu'elle fut achevée et imprimée en Espagne vers la décade actuelle [1].

Bouterwek et Sismondi ont parlé avec quelque détail de cette œuvre dramatique assez remarquable. Mais ils lui rendent à peine justice, surtout le premier, qui ferait supposer au lecteur qu'il s'agit d'un ouvrage plein d'anomalies et d'extravagances. J'avoue qu'il me paraît être aussi régulier et aussi bien conçu que la plupart des anciennes comédies : l'action est simple et marche sans interruption ; et l'on ne saurait trouver extraordinaire que les unités de temps et de lieu, comme dit Bouterwek, n'y soient point observées, lorsqu'il est constant qu'elles ne le furent pas davantage pendant les deux siècles qui suivirent. *Calisto et Melibœa* fut du moins considérée comme une production littéraire assez originale et assez importante pour être naturalisée dans plusieurs langues. Une imitation fort ancienne, plutôt qu'une ver-

« Les Grecs, les Latins et les modernes n'ont jamais fait et ne feront peut-être jamais de comédie aussi parfaite que la *Calandra*. C'est, selon moi, le modèle de la bonne comédie. » (Riccoboni, *Hist. du théâtre italien*, t. I, p. 148.) C'est beaucoup dire, et une pareille opinion dénote un singulier goût ; car on ne trouve dans la *Calandra* ni caractères ni intérêt.

* Les scènes dans le théâtre anglais sont déterminées, non pas par l'entrée ou la sortie des personnages, mais par le changement de lieu. (*Note du trad.*)

[1] Antonio, *Bibl. hisp. nova* ; Andrès, t. V, p. 125. *La Celestina*, dit ce dernier, *certo contiene un fallo bene svolto, e spiegato con episodii verisimili e naturali, dipinge con verità i caratteri, ed esprime talora con calore gli affetti ; e tutto questo a mio giudizio potrà bastare per darle il vanto d'essere stata la prima composizione teatrale scritta con eleganza e regolarità.*

sion, paraît avoir été imprimée en anglais en 1530 [1]. Herbert fait mention, sous l'année 1598, d'une véritable traduction sous le titre de *Celestina*, nom d'une entremetteuse qui joue le principal rôle dans la pièce, et par lequel elle est souvent désignée. Il existe d'ailleurs une autre traduction, ou une seconde édition, portant le même titre et la date de 1631 : c'est par elle seulement que je connais la pièce. Gaspard Barthius (Barth) l'a donnée en latin, en 1624, sous le titre de *Pornoboscodidascalus* [2]. Quelques critiques l'ont vantée comme un tableau salutaire des effets du vice,

Quo modo adolescentulæ
Lenarum ingenia et mores possent noscere,

d'autres au contraire l'ont blâmée comme une peinture trop vive. Bouterwek a un peu exagéré l'indécence de ce drame : à moins qu'elle n'ait été gazée dans la traduction, elle est beaucoup moins choquante que celle qui domine dans la plupart de nos vieilles comédies. Le style du premier auteur est, dit-on, plus élégant que celui de son continuateur; mais la différence est peu sensible dans la version anglaise. Les principaux caractères sont assez bien soutenus dans tout le cours de la pièce, et il y a du mordant dans quelques unes des parties comiques.

En 1501 parut la première édition des œuvres d'un poète espagnol, Juan de la Enzina, qui furent probablement composées dans le siècle précédent. Elles contiennent quelques comédies, suivant un biographe, ou plutôt, pour me servir des expressions de Bouterwek, « des églogues sacrées et profanes en forme de « dialogues, qu'on représentait à l'occasion de certaines fêtes « devant des personnes de distinction. » Enzina a écrit aussi un traité de la poésie castillane, qui, si l'on en croit Bouterwek, n'est qu'un essai succinct sur les règles de la prosodie [3].

Le roman pastoral, ainsi que nous l'avons dit plus haut, avait

[1] DIBDIN, *Typographical antiquities.* Collier a dit quelques mots de cette production, qui, selon lui, « n'est « pas assez longue pour une pièce, et « n'aurait pu être jouée que comme in- « termède. » (*Hist. of dramatic poetry*, t. II, p. 408.) Elle devait donc être bien différente de l'original.

[2] CLÉMENT, *Bibliothèque curieuse.* On a quelquefois cité à tort cette traduction sous le nom de *Pornodidascalus* : c'est le titre d'un ouvrage bien différent.

[3] BOUTERWEK; *Biogr. univ.*, art. ENZINA. Ce dernier ouvrage s'exprime d'une manière plus flatteuse sur le compte d'Enzina; mais je ne saurais dire si c'est avec même connaissance de cause. Les compositions dramatiques dont il est question plus haut sont excessivement rares.

pris naissance en Portugal un peu avant cette époque. Un écrivain italien, doué d'un beau génie, Sannazar, adopta ce genre dans son *Arcadia*, dont la première édition parut en 1502. Une prose harmonieuse entremêlée de morceaux d'une poésie gracieuse, une fable d'un intérêt suffisant, sinon pour exciter des émotions, au moins pour tenir l'attention en haleine, répandent sur ce petit volume un charme agréable. Mais nous avons été tellement accoutumés à des fictions d'un intérêt plus passionné que nous avons peine à nous faire à la douce langueur de ces premiers romans. Un écrivain récent place l'*Arcadia* à la tête de la prose italienne de cette époque. « On ne peut, dit-il, lui « reprocher ni la construction du Boccaccio, parfois trop embar-« rassée, ni l'imitation du Bembo, qui est toujours trop servile. « Sannazaro est plus simple, plus coulant, plus rapide; son style « est plein d'harmonie; et s'il paraît quelquefois un peu trop abon-« dant et trop fleuri, il faut le pardonner au coloris poétique qu'il « a voulu donner à sa prose, qui n'est qu'un roman. Enfin, c'est « au Sannazaro, et non au Bembo, qu'on doit principalement la « correction et l'élégance du style, rétablies dans la langue ita-« lienne au XVIe siècle; et l'on aurait beaucoup plus goûté sa « prose que celle des *Asolani*, si l'on eût été moins préoccupé de « l'originalité de ses vers. » Sannazar fit le premier un grand usage du vers *sdrucciolo* *, quoiqu'il eût été employé avant lui; mais la difficulté de trouver des rimes pour ce vers le jette quelquefois dans des licences de langage. On peut aussi le regarder comme le premier qui ait reproduit le style poli de Pétrarque, qu'aucun écrivain du XVe siècle n'avait imité avec succès [1].

Les *Asolani* de Pierre Bembo, dialogue dont la scène se passe à Asola, sur le territoire vénitien, furent publiés en 1505. Ce

* Vers dont les deux dernières syllabes sont brèves. (*Note du trad.*)

[1] SALFI, *Continuation de Ginguené*, t. X, p. 92; CORNIANI, t. IV, p. 12. Roscoe parle de l'*Arcadia* en termes moins admiratifs, mais peut-être plus conformes aux idées de la généralité des lecteurs. Je ne saurais cependant m'associer à la réprobation dont il frappe indistinctement toute la prose poétique, « cet herma-« phrodite de la littérature. » Dans plusieurs genres de composition, et plus particulièrement dans les ouvrages tels que l'*Arcadia*, elle peut se lire avec plaisir, et n'a rien qui blesse un goût rationnel. Si la prose ornée eût été entièrement proscrite dans la langue française, qui n'est pas bien adaptée à la poésie, cette langue aurait perdu quelques uns de ces morceaux si brillants d'imagination et de style, dont Buffon, Bernardin de Saint-Pierre et d'autres auteurs vivants l'ont enrichie; nous pouvons dire la même chose, et avec autant de raison, de notre propre langue. Autre chose est de condamner la prose poétique dans les ouvrages qui, par la nature de leur sujet, demandent un style tout différent.

sont des dissertations sur l'amour, qui nous paraîtraient aujourd'hui passablement ennuyeuses, mais qui sont écrites d'un style si pur et si poli qu'elles devinrent un sujet de lecture favori parmi les hautes classes en Italie : on excusait leur froideur et leur pédantisme en faveur de leur dignité classique et de leur vérité morale. On a regardé les *Asolani* comme faisant époque dans la littérature italienne, quoique l'*Arcadia* soit incontestablement une œuvre de génie plus originale et plus frappante.

Je ne trouve pas à quelle époque furent publiées les poésies de William Dunbar dans le dialecte écossais : cependant on doit présumer que *le Chardon et la Rose*, à l'occasion du mariage de Jacques IV avec Marguerite d'Angleterre en 1503, fut écrit très peu de temps après cette époque. Dunbar a donc l'honneur de marcher à l'extrême avant-garde de la poésie anglaise au XVIe siècle. Son poëme allégorique intitulé *le Bouclier d'or* embrasse une plus grande variété de sujets, et déploie une plus grande puissance d'invention. La versification de Dunbar est, relativement à son temps, remarquable par l'harmonie et la régularité ; et ses descriptions sont souvent vives et pittoresques. Mais il faut convenir qu'on trouve dans toute notre poésie du moyen âge trop de soleil levant et de ramage des oiseaux : ces lieux communs, empruntés aux poètes français et provençaux, ont été répétés jusqu'à satiété par les nôtres. Les caractères allégoriques de Dunbar viennent de la même source. Il appartient, comme poète, à l'école de Chaucer et de Lydgate [1].

Le premier ouvrage d'anatomie, après celui de Mondino, fut publié par Zerbi de Vérone, qui enseignait dans l'université de Padoue, en 1495. Le titre est *Liber anatomiæ corporis humani et singulorum membrorum illius* (1503). Il suit en général le plan de Mondino : son style est obscur et rempli d'abréviations incommodes ; cependant on aperçoit quelquefois dans Zerbi le germe de découvertes qui ont immortalisé des anatomistes plus modernes, entre autres celle des trompes de Fallope [2].

C'est maintenant que nous inscrivons pour la première fois des relations de voyages dans notre catalogue littéraire. Pendant le XVe siècle, quoique les vieux voyages de Marco Polo eussent été imprimés plusieurs fois et en différentes langues, et même ceux

[1] WARTON, t. III, p. 90. ELLIS, *Specimens*, t. I, p. 377, appelle, assez bizarrement, Dunbar « le plus grand poète que l'Écosse ait produit. » Pinkerton le met au-dessus de Chaucer et de Lydgate. (CHALMERS, *Biogr. dict.*)

[2] PORTAL, *Hist. de l'Anatomie* ; *Biogr. univ.*, art. ZERBI.

de sir John Mandeville une fois; quoique la cosmographie de Ptolémée n'eût pas eu moins de sept éditions, la plupart ornées de cartes, peu de descriptions originales des royaumes du monde, si toutefois il en existait quelques unes, avaient satisfait la curiosité de l'Europe moderne. Mais les prodigieuses découvertes qui avaient signalé les dernières années de ce siècle ne pouvaient rester long-temps sans historien. Peut-être cependant devons-nous donner la première place aux voyages du Vénitien Cadamosto, qui en 1455 et sous la protection du prince Henri de Portugal explora la côte occidentale de l'Afrique, et prit part à la découverte de ses deux grands fleuves, ainsi qu'à celle des îles du cap Vert. « La relation de ses voyages, dit un écrivain récent, est un véri-« table modèle; elle ne perdrait rien à être comparée à celles des « plus habiles navigateurs de notre temps. Il y règne un ordre « admirable; les détails en sont attachants, les descriptions claires « et précises[1]. » Ces voyages de Cadamosto n'occupent pas plus de trente pages dans la collection de Ramusio, où ils sont réimprimés. Ils parurent, dit-on, pour la première fois à Vicence, en 1507, sous le titre de *Prima navigazione per l'oceano alle terre de' negri della bassa Ethiopia, di Luigi Cadamosto*. Mais Brunet affirme qu'il n'en existe pas d'édition antérieure à 1519, et que cette prétendue édition de 1507 n'est qu'une confusion faite avec l'ouvrage qui suit. C'était une production encore plus importante, annonçant les grandes découvertes qu'Americo Vespucci put arracher, de nom du moins, à un Italien plus illustre, quoique mal récompensé : *Mondo nuovo, e paesi nuovamente ritrovati da Alberico Vesputio Florentino intitolati*. (*Vicenza*, 1507.) On ne voit pas qu'il eût été publié d'ouvrage plus ancien sur l'Amérique : cependant une lettre de Colomb lui-même, *De insulis Indiæ nuper inventis*, fut deux fois imprimée en Allemagne vers 1493, et probablement aussi dans d'autres pays; et l'on pourrait indiquer encore quelques autres notices succinctes sur ces découvertes récentes. Nous trouvons aussi en 1508 une relation des Portugais dans l'Orient, annoncée comme une traduction de la langue originale en latin, et qu'on peut supposer par conséquent avoir paru auparavant[2].

[1] *Biogr. univ.*, art. CADAMOSTO.

[2] Voir BRUNET, art. *Itinerarium*, etc.

SECTION II.

1511—1520.

Époque de Léon X. — Poésie dramatique en Italie. — Études classiques, surtout du grec, en France, en Allemagne et en Angleterre. — Utopie de More. — Érasme; ses *Adages*; satire politique qu'ils renferment. — Les moines opposés à la science; antipathie d'Érasme pour eux; ils attaquent Reuchlin. — Origine de la réformation. — Luther. — Arioste. — L'*Orlando Furioso*. — Divers ouvrages de littérature amusante dans les langues modernes. — Poésie anglaise. — Pomponatius. — Raymond Lulle.

Léon X fut élevé à la chaire papale en 1513. Il doit sa principale illustration, sans doute, à la protection qu'il donna aux arts, ou, plus rigoureusement, à l'achèvement, sous son pontificat, des magnifiques travaux de Raphaël commencés par son prédécesseur. Nous ne nous occupons ici que de la littérature; et, sous le rapport des encouragements accordés aux lettres, Léon X occupe un rang bien plus éminent qu'aucun des papes qui avaient siégé avant lui dans la chaire de Saint-Pierre, à l'exception de Nicolas V, qui, si l'on prend en considération la différence des temps et la plus grande solidité de son caractère, lui est certainement bien supérieur. Léon commença par donner à des hommes de lettres les emplois les plus honorables de sa cour. Il en était deux, Bembo et Sadolet, qui, d'un commun aveu, avaient atteint à une perfection de style devant laquelle pâlissaient les meilleures productions du siècle précédent. Ils furent faits secrétaires apostoliques. Beroaldo, second du nom, dont le père, écrivain plus fécond, lui était inférieur sous le rapport du goût, fut préposé à la conservation de la bibliothèque du Vatican. Jean Lascaris et Marc Musurus furent invités à se fixer à Rome[1];

[1] Il ne faut pas confondre Jean Lascaris avec Constantin Lascaris, que quelques auteurs supposent avoir été son père, et à qui nous devons une grammaire grecque. Après avoir résidé pendant plusieurs années, sous le patronage de Laurent, à Florence, où il édita l'*Anthologie*, ou collection d'épigrammes, imprimée en 1494, Jean Lascaris entra au service de Charles VIII après la chute des Médicis, et vécut bien des années à Paris. Il fut plus tard employé par Louis XII comme ministre à Venise. Il séjourna ensuite quelque temps à Rome, puis céda, en 1518, aux sollicitations de François Ier, qui le pressait de venir à Paris organiser les institutions littéraires dont il voulait doter cette capitale. Mais cette organisation ayant été ajournée, Lascaris partagea entre Paris et Rome le reste de ses jours, et mourut dans cette dernière ville, en 1535. (HODY, *de Græcis illustribus*.)

et le pape, considérant, dit-il, que c'était une portion importante de ses devoirs pontificaux de favoriser les progrès de la littérature latine, fit faire de tous côtés des recherches pour découvrir des manuscrits. Cette expression est assez bizarre dans sa bouche ; et le caractère moins religieux de la littérature transalpine se révèle ici comme dans tout le reste.

Le goût personnel de Léon était porté presque entièrement vers la poésie et les beautés du style. Tiraboschi semble donner à entendre que cette disposition a pu avoir pour résultat de faire négliger les études plus sérieuses de l'antiquité ; mais on ne voit pas que ce reproche soit bien fondé. C'est à Léon que nous devons la publication, par Beroaldo, des cinq premiers livres des Annales de Tacite, qu'on avait récemment trouvés dans un monastère d'Allemagne. Il paraît qu'en 1514 plus de cent professeurs recevaient des appointements dans l'université romaine, ou *gymnasium*, que le pape avait remise en possession de ses revenus aliénés [1]. Léon fonda, dit-on, pour l'étude exclusive du grec, un établissement distinct, sous la direction supérieure de Lascaris, et dans lequel l'enseignement était confié à de jeunes professeurs recrutés en Grèce. Une presse grecque fut établie dans cette académie, et les scoliastes sur Homère y furent imprimés en 1517 [2].

Léon était grand admirateur de la poésie latine ; et les principaux poètes de l'Italie paraissent avoir composé de son temps plusieurs de leurs ouvrages, qui ne furent publiés que plus tard.

[1] Roscoe a publié cette liste. Mais comme ce nombre de cent professeurs pourrait porter à supposer que cette institution était organisée sur un plan universel, il convient d'expliquer qu'il se composait comme suit : quatre professeurs de théologie, onze de droit canon, vingt de droit civil, seize de médecine, deux de métaphysique, cinq de philosophie (probablement de sciences physiques), deux d'éthique, quatre de logique, un d'astrologie (probablement d'astronomie), deux de mathématiques, dix-huit de rhétorique, trois de grec, et treize de grammaire ; en tout cent un. Les appointements sont indiqués pour chaque cas ; les plus élevés sont parmi les professeurs de médecine ; ceux de grec sont également élevés. (Roscoe, t. II, p. 333, et Append. n° 89.)

Roscoe fait observer que la botanique médicale était une des sciences enseignées, et que c'était le premier exemple qu'on en eût. Si le fait est exact, Bonafede de Padoue n'aurait pas été le premier professeur de botanique en Europe, puisque nous lisons qu'il mourut en 1533. Mais, dans le rôle de ces professeurs romains, on trouve seulement qu'un d'eux était désigné *ad declarationem simplicium medicinæ*. Je ne pense pas que ceci veuille dire plus que la *materia medica* ; on ne peut en conclure qu'il faisait un cours sur les plantes mêmes.

[2] Tiraboschi ; Hody, p. 247 ; Roscoe, ch. 11. Léon fut devancé dans ses éditions grecques par Chigi, simple citoyen romain, qui, avec l'aide de Cornelio Benigno, et avec le Crétois Callergus pour imprimeur, donna au monde, en 1515 et en 1516, deux bonnes éditions de Pindare et de Théocrite.

Les poésies de Pontanus, qui appartiennent naturellement au xv[e] siècle, furent imprimées pour la première fois en 1513 et en 1518; et celles de Mantouan, sous une forme collective, vers la même époque.

La *Rosmunda* de Rucellai, tragédie italienne, sur le plan régulier des anciens, fut représentée à Florence, devant Léon, en 1515. C'est le plus ancien essai connu en vers blancs; mais Rucellai lui-même reconnaît que la *Sofonisba* de son ami Trissino, dédiée à Léon dans cette même année, quoique publiée seulement en 1524, précéda sa propre tragédie, et lui en donna l'idée [1]. La *Sofonisba* est rigoureusement sur le modèle grec, divisée seulement par les odes du chœur, mais pas en cinq parties ou actes. Les discours sont quelquefois trop longs, le style trop nu, les descriptions communes. Les pensées n'ont rien de neuf; mais elles sont naturelles, et respirent en général un air de dignité classique; et la dernière partie, que nous pourrions appeler le cinquième acte, est vraiment noble, simple et pathétique. Trissino connaissait le drame grec à fond, et s'était pénétré de son esprit. Euripide a rarement écrit avec plus de tendresse, ou choisi un sujet mieux adapté à son génie; car le sujet de *Sofonisba*, que beaucoup d'auteurs ont traité après Trissino, mais avec moins de succès, rentre tout-à-fait dans le genre de l'école grecque; il comporte, sans beaucoup de difficulté, le chœur, et conséquemment les unités de temps et de lieu. Cependant l'intérêt presque

[1] On trouvera cette dédicace, accompagnée d'une sorte de plaidoyer apologétique en faveur de la tragédie en langue italienne, dans Roscoe. (*Appendix*, t. VI.) Roscoe cite quelques mots de la dédicace du poëme de Rucellai, l'*Api*, à Trissino, qui attribuent à ce dernier l'invention du vers blanc. *Voi foste il primo che questo modo di scrivere, in versi materni, liberi delle rime, poneste in luce.* (*Vie de Léon X*, ch. 16. Voir aussi GINGUENÉ, t. VI, et WALKER, *Mémoire sur la tragédie italienne*, ainsi que Tiraboschi.) La plus ancienne tragédie italienne, également composée sur le sujet de Sophonisbe, et dont l'auteur est Galeotto del Carretto, fut présentée en 1502 à la marquise de Mantoue. Mais nous ne voyons pas qu'elle ait été représentée; et il n'est pas certain qu'elle ait été imprimée dès la décade actuelle. La *Pamphila*, tragédie sur l'histoire de Sigismonde, par Antonio da Pistoja, fut imprimée à Venise en 1508. (WALKER, p. 11.) Ginguené ne connaissait pas cette pièce fort curieuse, dont Walker a donné quelques extraits, qui sont en vers rimés de différentes sortes. Ginguené n'avait jamais vu l'ouvrage de Walker, et le sien n'en vaut pas mieux. Walker n'était pas un esprit bien vigoureux, mais il ne manquait pas de goût, et possédait bien son sujet. Cette tragédie est mentionnée par QUADRIO, t. IV, p. 58, sous le titre de *il Filostrato e Panfila, doi amanti*.

Nous pouvons faire observer que, malgré le témoignage de Rucellai lui-même, Walker a prouvé (Appendix, n° 3) que le vers blanc avait été quelquefois employé avant Trissino.

tout entier de la pièce roulera toujours sur Sophonisbe elle-même; car il n'est pas facile de faire de Masinissa un personnage respectable, et Trissino lui-même n'a pas été heureux sous ce rapport. Les longs dialogues serrés qu'on rencontre fréquemment dans cette pièce, et où les interlocuteurs s'expriment alternativement en un seul vers d'un sens complet, peuvent réveiller chez certaines personnes d'anciens souvenirs, et donner lieu à des rapprochements qui ne sont point désagréables.

La *Rosmunda*, selon moi, ne vaut pas la *Sofonisba*, quoiqu'elle soit l'ouvrage d'un meilleur poète, et qu'elle puisse même être supérieure sous le rapport de la diction et de la partie descriptive. Ce qui est en récit, suivant la forme de la tragédie dans son antique simplicité, est bien dit; mais le mouvement des passions est moins bien rendu que dans la *Sofonisba*; le principal personnage intéresse moins, et le fond est désagréable. Rucellai ouvrit la porte à ce débordement de détails horribles et dégoûtants qui, pendant tout un siècle, défigura le théâtre européen. La *Rosmunda* est divisée en cinq actes; mais le chœur y est conservé. Elle contient des imitations des tragédies grecques, notamment de l'*Antigone*, de même que la *Sofonisba* en contient de l'*Ajax* et de la *Médée*. Quelques vers de la *Sofonisba*, vantés par des critiques modernes, sont simplement traduits des tragédies de l'antiquité.

Deux comédies d'Arioste paraissent avoir été représentées vers 1512: elles avaient été composées en 1495, lorsque l'auteur n'avait que vingt et un ans; ce qui lui donne droit à l'honneur d'avoir le premier conçu et réalisé l'idée de la comédie régulière, à l'imitation des anciens, quoique Bibbiena ait eu l'avantage d'occuper le premier la scène avec sa *Calandra*. La *Cassaria* et les *Suppositi* d'Arioste sont, comme la *Calandra*, des imitations libres de la manière de Plaute; le dialogue en est vif et naturel, et le style a cette gracieuse limpidité qui paraît être un caractère spontané de tous ses écrits[1].

Le nord de l'Italie était encore en proie aux ravages des armées étrangères: Ravenne, Novare, Marignan, attestent l'opiniâtreté de la lutte. Cependant Alde, revenu à Venise en 1512, publia de nombreuses éditions avant sa mort, qui eut lieu en 1516. Pindare, Platon et Lysias parurent pour la première fois en 1513,

[1] Ginguené, t. VI, p. 193, 218, a donné une analyse complète de ces fameuses comédies. La plupart des critiques italiens les placent à la suite de celles de Machiavel.

Athénée en 1514, Xénophon, Strabon et Pausanias en 1516, les Vies de Plutarque en 1517. La presse aldine continua ses travaux sous la direction de son beau-père, André d'Asola; mais elle ne soutint pas tout-à-fait la réputation que son fondateur lui avait acquise. Il paraît que le nombre d'ouvrages imprimés pendant cette période de 1511 à 1520 fut à Rome de cent seize, à Milan de quatre-vingt-onze, à Florence de cent trente-trois, et à Venise de cinq cent onze : ces chiffres sont peut-être moins élevés que la renommée générale de l'époque de Léon ne nous porterait à le supposer. On peut signaler, parmi les publications originales, les *Lectiones antiquæ* de Cælius Rhodiginus (1516), et un petit traité de la grammaire italienne par Fortunio, qui n'a d'autre titre à notre attention que celui d'être le plus ancien livre publié sur cette matière [1]. L'autre ouvrage paraît avoir été, sinon la première, au moins la meilleure, et jusqu'alors la plus complète collection faite d'après les trésors de l'antiquité. Il est aujourd'hui à peu près oublié; mais il fut de son temps l'objet d'éloges presque universels, même de la part de critiques sévères, en raison de l'érudition profonde de l'auteur, qui, dans un style assez grossier, donne des explications et des rectifications nombreuses de passages obscurs et corrompus, et déploie une connaissance étendue des coutumes et même de la philosophie des anciens, mais surtout des matières relatives à la médecine et à la botanique. Cependant il paraît avoir inséré beaucoup de choses sans appréciation de leur valeur, et souvent sans autorité. On publia, en 1550, une édition plus complète, et dans laquelle le nombre des livres était porté de seize à trente [2].

On a pu voir que l'Italie, malgré tout l'éclat de la renommée de Léon X, ne s'était distinguée, sous son pontificat, par aucun progrès bien remarquable dans les lettres; et il est, je crois, généralement reconnu que l'élégante biographie de Roscoe, tout en rendant ce sujet plus familier au public, n'a rien ajouté à l'idée que l'on avait déjà pu se former de son héros et de son époque. Cependant les contrées cisalpines gagnaient du terrain sur leur brillante voisine. La presse parisienne fournit, dans le cours de ces dix années, huit cents ouvrages : de ce nombre était un

[1] *Regole grammaticali della volgar lingua.* (Ancône, 1516.) *Questo libro fuor di dubbio è stato il primo che si vedesse stampato, a darne insegnamenti d'italiana, non già eloquenza, ma lingua.* (Fontanini, *dell' Eloquenza italiana*, p. 5. Quinze éditions de cet ouvrage furent publiées dans l'espace de six années; preuve décisive de l'importance qu'on attachait au sujet.

[2] Blount; *Biogr. univ.*, art. Rhodiginus.

Lexique grec, par Aléandre, publié en 1512, et quatre autres petits ouvrages de grammaire, avec un court roman en grec. C'est peu de chose, il est vrai; mais on avait fait un peu plus pour cette langue dans les villes du Rhin. Une grammaire grecque, probablement tout-à-fait élémentaire, fut publiée à Wittenberg en 1511; une autre à Strasbourg, en 1512 : cette dernière fut trois fois réimprimée dans les trois années qui suivirent. Après ces ouvrages, vinrent une traduction de la grammaire de Théodore Gaza, par Érasme, en 1516; les *Progymnasmata græcæ literaturæ* de Luscinius, en 1517, et les *Introductiones in linguam græcam* de Croke, en 1520. Isocrate et Lucien parurent à Strasbourg en 1515; le premier livre de l'*Iliade* l'année suivante, indépendamment de quatre traités de moindre importance[1]; plusieurs autres furent publiés avant la fin de cette décade. L'excellent imprimeur Frobenius (Froben), intime ami d'Érasme, s'était établi à Bâle dès l'année 1491[2]. Indépendamment de la grande édition du *Nouveau Testament*, par Érasme, sortie de sa presse, nous trouvons, avant la fin de 1520, *les Travaux et les Jours* d'Hésiode, le Lexique grec d'Aldus, la *Rhétorique* et la *Poétique* d'Aristote, les deux premiers livres de l'*Odyssée*, et plusieurs traités sur la grammaire. A Cologne, deux ou trois petites pièces grecques furent imprimées en 1517. Louvain, indépendamment du *Plutus* d'Aristophane, imprimé en 1518, et de trois ou quatre autres auteurs qui parurent vers la même époque, publia, dans l'année 1520, six éditions grecques, entre autres Lucien, Théocrite, et deux tragédies d'Euripide[3]. Ce qui nous montre qu'alors seulement la connaissance et l'enseignement de la langue grecque commencèrent à être généralement répandus en Allemagne et dans les Pays-Bas.

Il est évident que ces publications étaient destinées principalement aux étudiants des universités : mais il faut observer aussi que la littérature grecque était bien plus cultivée qu'auparavant. A la

[1] Ces traités furent publiés par Luscinius (Nachtigall), strasbourgeois de naissance, et l'un des principaux membres de l'académie littéraire établie dans cette ville par Wimpheling. (*Biogr. univ.*)

[2] *Biogr. univ.*

[3] Le chiffre total des livres imprimés à Strasbourg, de 1511 à 1520, est, suivant Panzer, de 373; à Bâle, de 289; à Cologne, de 120; à Leipzig, de 462; à Louvain, de 57. Il n'est pas inutile de rappeler encore une fois au lecteur que ces relevés sont nécessairement très incomplets en ce qui concerne les publications d'un genre plus léger, qui souvent ont péri sans qu'il en reste un seul exemplaire. L'ouvrage de Panzer passe pour être plus défectueux après 1500 qu'auparavant. (*Biogr. univ.*) En Angleterre, on trouve dans ces dix années trente-six ouvrages publiés par Pynson, et soixante-six par Wynkyn de Worde.

vérité, il n'y avait pas encore en France beaucoup de noms qu'on pût citer; mais Lefèvre d'Étaples, communément appelé *Faber Stapulensis*, se montrait capable d'écrire des observations critiques sur le Testament grec d'Érasme. Ce savant jouit d'une haute réputation parmi les critiques contemporains, en raison de ses autres écrits, qui roulent pour la plupart sur des matières de théologie ou de philosophie; mais il paraîtrait, à en juger par son âge, qu'il n'a dû étudier le grec que tard[1]. Cette langue difficile était plus à la portée des jeunes gens. L'Allemagne en avait déjà produit quelques uns dont les noms sont dignes de souvenir. Un correspondant d'Érasme écrit, en 1515, pour recommander OEcolampadius comme « assez instruit dans la littérature grecque[2]. Mélanchthon fut, dès sa première jeunesse, considéré comme capable de critiquer Érasme lui-même. Il n'avait que seize ans lorsqu'il fit un cours sur les auteurs grecs et latins de l'antiquité; et ce fut lui qui, le premier, imprima le texte de Térence en forme de vers[3]. La bibliothéque de cet illustre savant a été vendue à Londres en 1835, et l'origine de cette bibliothéque était attestée par d'innombrables notes marginales destinées à expliquer ou à rectifier le texte des livres. Beatus Rhenanus vient peut-être après lui comme helléniste; et l'on peut ajouter à ces noms ceux de Luscinius, de Bilibald Pirckheimer, sénateur de Nuremberg et auteur de plusieurs traductions, et enfin de Petrus Mosellanus, qui occupa, vers 1518, la chaire de grec à Leipzig[4]. Il y succéda à notre célèbre compatriote, Richard Croke, élève de Grocyn, qui avait été appelé à Leipzig, en 1514, aux modestes appointements de quinze guilders, mais avec la faculté de recevoir de ses élèves une rémunération supplémentaire: ce fut Croke qui eut l'honneur insigne de faire le premier connaître cette langue aux étudiants du nord de l'Allemagne[5]. Il publia, dans le cours de cette décade,

[1] JORTIN, *Erasmus*, t. I, p. 92; BAYLE, *Fèvre d'Etaples*; BLOUNT; *Biogr. univ.* (*Fèvre d'Etaples.*)

[2] Erasme lui-même dit plus tard: *OEcolampadius satis novit græcè, latini sermonis rudior; quanquam ille magìs peccat indiligentiâ quàm imperitiâ.*

[3] Cox, *Vie de Mélanchthon*, p. 19. Les vers grecs de Mélanchthon sont médiocres, et même peu corrects; mais ses poésies latines ont de la chaleur et de l'élégance. On trouvera des échantillons des uns et des autres dans la précieuse biographie du Dr Cox.

[4] On trouvera la vie et l'appréciation critique de Rhenanns, de Pirckheimer et de Moselianus dans Blount, dans Nicéron, et dans la *Biographie universelle*; on peut consulter aussi GERDES, *Historia Evangel. renov.*, Melchior Adam, et d'autres ouvrages moins communs.

[5] *Crocus regnat in academiâ lipsiensi, publicitùs græcas docens literas.* (ERASM., *Epist.* 157. 5 juin

un ou deux ouvrages de peu d'importance sur la grammaire grecque. Ceratinus, qui, suivant le goût bizarre de l'époque, emprunta son nom à sa ville natale, Horn en Hollande, était alors professeur de grec à Louvain ; et en 1525, à la recommandation d'Érasme, il succéda à Mosellanus, à Leipzig[1]. Guillaume Cop, natif de Bâle, et médecin de François I[er], publia dans cette période quelques traductions d'Hippocrate et de Galien.

Le cardinal Ximenès fonda, vers le commencement du siècle, à Alcala, son université favorite, un collége pour l'enseignement des trois langues savantes. Cet exemple fut suivi par Jérôme Busleiden, qui, par son testament, fait en 1516 ou 1517, dota la ville de Louvain d'une fondation semblable[2]. Cet établissement produisit une foule d'hommes distingués par leur érudition et leurs talents; et Louvain, au moyen de son *collegium trilingue*, s'élevant à un rang plus éminent encore que celui qu'avait occupé Deventer dans le XV[e] siècle, devint non seulement le foyer principal des connaissances en Belgique, mais un foyer d'où elles se répandirent en différentes parties de l'Allemagne. Les moines et les théologiens, ces ennemis des lettres, indomptés, quoique battus, s'opposèrent de toutes leurs forces à cette institution[3].

On ne saurait dire qu'il y eût encore, en-deçà des Alpes, beaucoup de personnes qui écrivissent bien le latin. Budé est dur et sans grâce ; Érasme, vif, coulant, jamais embarrassé pour

1514.) Eichhorn dit que Conrad Celtes et autres n'avaient enseigné que le latin, t. III, p. 272. Camerarius, qui avait étudié trois ans sous Croke, en fait un grand éloge : *Qui primus putatur ità docuisse græcam linguam in Germaniâ, ut planè perdisci illam posse, et quid momenti ad omnem doctrinæ eruditionem atque cultum hujus cognitio allatura esse videretur, nostri homines sese intelligere arbitrarentur.* (*Vita Melanchthonis*, p. 27 ; et *Vita Eobani Hessi*, p. 4.) Il fut reçu à Leipzig « comme un envoyé « du ciel »; il n'était personne qui ne fût fier de le connaître, qui ne fût prêt à lui payer tout ce qu'il pouvait demander, à suivre ses leçons à toute heure de jour et de nuit. (MELANCHTHON apud MEINERS, t. I, p. 163.) Le *Dictionnaire biographique* de Chalmers donne une assez bonne Vie de Croke. Bayle n'en parle point. Croke avait été élevé au collége du Roi, à Cambridge, où il était venu d'Eton en 1506; et l'on dit qu'il avait appris le grec à Oxford de Grocyn, dans le temps qu'il était encore étudiant au collége du Roi.

[1] Erasme fait un grand éloge de Ceratinus. *Græcæ linguæ peritiâ superat vel tres Mosellanos, nec inferior, ut arbitror, romanæ linguæ facundiâ.* (*Epist.* 737.) *Ceratinus græcanicæ literaturæ tàm exactè callens, ut vix unum aut alterum habeat Italia quicum dubitem hunc committere. Magnæ doctrinæ erat Mosellanus, spei majoris, et amabam unicè hominis ingenium, nec falsò dicunt odiosas esse comparationes; sed hoc ipsa causa me compellit dicere, longè alia res est.* (*Epist.* 738.)

[2] BAYLE, art. BUSLEIDEN.

[3] VON DER HARDT, *Hist. litt. reformat.*

rendre sa pensée ; son style n'est pas trop défiguré par des mots barbares, quoiqu'il n'en soit point exempt ; mais il s'élève rarement à un certain degré d'élégance classique. François Sylvius (probablement Dubois), frère d'un médecin célèbre, chercha à inspirer dans l'université de Paris le goût de la pureté du style. Cependant il n'avait lui-même acquis cette qualité que tardivement, car quelques uns de ses écrits sont d'un style barbare. Les effets de l'influence favorable qu'il exerça ne se firent guère sentir avant 1520[1]. L'écrivain qui travailla le plus sa diction fut Longolius (Christophe de Longueil), natif de Malines, le seul vrai cicéronien hors de l'Italie ; mais il avait vécu si long-temps dans ce pays que c'est à peine si on peut le considérer comme un simple cisalpin. A l'exemple d'autres écrivains qu'on range sous cette même dénomination, Longueil s'attacha plutôt à exprimer des idées communes en beau langage qu'à produire des choses vraiment dignes de mémoire.

Nous pouvons avancer, sur l'autorité imposante d'Érasme lui-même, que ni la France ni l'Allemagne n'étaient, vers cette époque, à la hauteur de l'Angleterre. Ce pays, dit-il, si éloigné de l'Italie, vient dans l'estime des savants immédiatement après elle. Toutefois, c'est en 1524 qu'il s'exprimait ainsi. On peut citer, vers la fin de la période décennale actuelle, un certain nombre d'Anglais possédant une honnête connaissance du grec, nombre plus considérable peut-être qu'en France, quoique la masse de ces capacités réunies ne puisse pas contre-balancer le seul nom de Budé. Tels étaient Grocyn, le patriarche de la science en Angleterre, qui mourut en 1519 ; Linacre, dont la traduction de Galien, imprimée pour la première fois en 1521, est du petit nombre des ouvrages de l'époque qui ne pèchent pas par défaut d'élégance ou de correction ; Latimer, chéri et admiré de ses amis, mais dont il ne nous reste aucun écrit ; More, connu, comme savant, par des épigrammes grecques qui ne sont pas sans mérite[2] ; Lilly, régent de l'école de Saint-Paul,

[1] BAYLE, art. SYLVIUS.

[2] Les vers grecs de More et de Lilly, *Progymnasmata Mori et Lilii*, furent publiés à Bâle, en 1518. C'est dans ce volume qu'on trouve ce distique, qui a excité quelque curiosité : *Inveni portum : spes et fortuna, valete*, etc. Mais c'est une traduction du grec.

Quid tamen non præstitisset admirabilis ista naturæ felicitas, si hoc ingenium instituisset Italia ? si totum Musarum sacris vacasset ? si ad justam frugem ac velut autumnum suum maturuisset ? Epigrammata lusit adolescens admodùm, ac pleraque puer ; Britanniam suam nunquàm egressus est, nisi semel atque iterùm principis sui nomine legatione func-

qui avait appris le grec à Rhodes, mais dont la réputation est mieux établie par les grammaires qui portent son nom; Lupsett, qui apprit, dit-on, de Lilly, et qui enseigna quelque temps à Oxford; Richard Croke, déjà nommé; Gérard Lister, médecin, à qui Érasme donne un certificat d'habileté dans les trois langues; Pace et Tunstall, tous deux bien connus dans l'histoire de ces temps; Lee et Stokesley, qui furent plus tard évêques, et dont le premier publia à Bâle, en 1520, des annotations sur le Testament grec d'Érasme [1], et probablement aussi Gardiner; Clément, un des premiers professeurs institués à Oxford par Wolsey [2]; Brian, Wakefield, Bullock, et quelques autres dont les noms sont cités par Pits et Wood, ou qui même ne sont point nommés; car nous ne prétendons pas faire l'énumération de tous ceux qui pouvaient avoir alors quelque connaissance du grec. Cependant il y aurait erreur, de l'autre côté, à supposer que les omissions peuvent être bien nombreuses, et plus encore à croire que tout individu jouissant de quelque réputation dans une profession savante aurait, chez une génération plus moderne, passé pour un érudit. Colet, par exemple, et Fisher, deux hommes presque aussi distingués qu'aucun de leurs contemporains, ne savaient pas le grec, et firent l'un et l'autre dans un âge avancé

tus apud Flandros. Præter rem uxoriam, præter curas domesticas, præter publici muneris functionem et causarum undas, tot tantisque regni negotiis distrahitur, ut mireris esse otium vel cogitandi de libris. (*Epist.* 169. Août 1517.) Dans son *Ciceronianus*, il fait l'éloge de More en termes moins vagues, et le passage peut servir de commentaire à celui que nous venons de citer.

[1] Erasme ne ménage pas Lee. (*Epist.* 248.) *Quo uno nihil unquàm adhuc terra produxit, nec arrogantius, nec virulentius, nec stultius.* C'était le style alors en usage à l'égard de tout adversaire qui n'était pas absolument hors de la portée de ces épithètes. Dans un autre endroit, il parle de Lee comme *nuper græcæ linguæ rudimentis initiatus.* (*Epist.* 491.)

[2] Knight dit (*apud* Jortin, t. I, p. 45) que Clément fut le premier professeur de grec à Oxford après Linacre, et qu'il eut pour successeur Lupsett. Et le fait paraît confirmé par More, du moins quant à cette circonstance, qu'ils enseignèrent successivement. (Jortin, t. II, p. 396.) Mais la *Biographia britannica*, art Wolsey, affirme qu'ils furent nommés à la chaire de rhétorique ou d'humanités, et que Calpurnius, Grec de naissance, fut le premier professeur de cette langue. Les éditeurs n'indiquent aucune autorité; mais j'ai trouvé la confirmation du fait dans un petit traité de Caius, *De pronuntiatione græcæ et latinæ linguæ.* « *Novit oxoniensis schola quemadmodùm ipsa Græcia pronuntiavit, et Mattheo Calpurnio Græco, quem ex Græcià Oxoniam græcarum literarum gratiâ perduxerat Thomas Wolseus, de bonis literis optimè meritus cardinalis, cùm non aliâ ratione pronuntiant illi, quàm quâ nos jàm profitemur.* » (Caius, *De pronunt. græc. et lat. linguæ*, edit. Jebb, p. 228.)

quelques efforts pour l'apprendre[1]. Ce fut en 1517 seulement que le premier cours de langue grecque fut institué à Oxford par Fox, évêque de Hereford, dans sa nouvelle fondation du collége de *Corpus Christi*. En 1519, Wolsey dota l'université d'une chaire régulière de grec. Vers la même année, Fisher, chancelier de l'université de Cambridge, y envoya Richard Croke, récemment arrivé de Leipzig, pour marcher sur les traces d'Érasme comme professeur de grec [2]. C'étaient autant de progrès sur nos voisins, car jusqu'alors cette langue n'avait pas encore été publiquement enseignée en France.

Aux termes des statuts de l'école de Saint-Paul, datés de l'an 1518, le régent doit être « instruit en bonne et saine littéra- « ture latine, et aussi en grec, si faire se peut. » Il est dit, en parlant des élèves : « Je voudrais qu'on les instruisît toujours dans « la bonne littérature latine et grecque. » Mais il ne suit pas de là qu'on enseignât réellement le grec ; et si nous considérons qu'il ne fut, comme on le verra, publié de lexiques et de grammaires en Angleterre que bien des années après, nous serons disposé à penser que cette branche d'instruction ne pouvait pas être bien étendue[3]. Cette observation cependant n'est pas concluante, et

[1] *Nunc dolor me tenet*, dit Colet en 1516, *quòd non didicerim græcum sermonem, sine cujus peritiâ nihil sumus*. Une lettre postérieure d'Erasme, dans laquelle il dit : *Coletus strenuè græcatur*, semble indiquer qu'il avait réellement fait quelques progrès ; mais à son âge ces progrès ne pouvaient être bien considérables. Latimer dissuada Fisher de s'engager dans cette étude, à moins qu'il ne pût avoir un maître venant d'Italie ; ce qu'Erasme jugeait inutile. (*Epist.* 363.) Dans une édition de ses *Adages*, il dit : *Joannes Fisherus tres linguas ætate jàm vergente non vulgari studio amplectitur*. (Cbil. IV, cent. v. 1.)

[2] Le grec n'avait pas été négligé à Cambridge pendant l'intervalle, si l'on s'en rapporte à une lettre de Bullock (en latin Bovillus), écrite de cette ville en 1516, et adressée à Erasme. *Hic acriter incumbunt literis græcis, optantque non mediocriter tuum adventum, et hi magnoperè favent tuæ huic in Novum Testamentum editioni.* Il est probable que Cranmer était un élève de Croke, car ce dernier dit, dans sa déposition devant les commissaires de Marie en 1555, qu'il connaissait l'archevêque depuis trente-six ans, ce qui nous reporte à l'époque où lui-même faisait ses premiers cours à Cambridge. (TODD., *Vie de Cranmer*, t. II, p. 449.) Mais il est possible que Cranmer eût eu déjà quelque connaissance de la langue, et l'on peut présumer qu'il était un des hommes studieux auxquels Bullock fait allusion.

[3] Erasme, dans une lettre sur la mort de Colet en 1522 (*Epist.* 435, et dans JORTIN, *App.*, t. II, p. 315), expose d'une manière assez diffuse, quoiqu'en termes extrêmement louangeurs, le système d'éducation suivi à l'école de Saint-Paul ; mais il ne dit pas un mot qui fasse la moindre allusion à l'étude du grec. Cependant Pits nous dit, en parlant d'un certain William Horman, qu'il fut *ad collegium etonense studiorum causâ missus, ubi avidè haustis literis humanioribus, perceptisque græcæ linguæ rudimentis, dignus habitus est qui Cantabrigiam*

elle nous mènerait à reporter trop bas la date des études philologiques dans nos écoles publiques. L'étude sans livres était longue et pénible, mais n'était pas impraticable pour les personnes animées de l'amour de la science. Le maître se munissait d'un lexique, qui servait à tous les élèves, et d'une des grammaires publiées sur le continent, d'après laquelle il faisait des leçons orales, et dont certaines portions étaient transcrites par chaque étudiant. Il est probable que les livres qu'on lisait dans la salle des cours étaient copiés de la même manière, les abréviations facilitant la rapidité de l'écriture; et l'on suppléait ainsi jusqu'à un certain point à l'insuffisance des imprimés, tout comme avant l'invention de l'imprimerie. Le travail nécessaire pour acquérir la science fortifiait la mémoire, comme il arrive toujours; il servait d'aiguillon continuel à un zèle qui surmontait tous les obstacles et ne reculait devant aucune fatigue; et c'est ainsi qu'on peut expliquer cette richesse d'érudition verbale qui nous étonne quelquefois dans les savants du XVI[e] siècle, qui paraissent surpasser sous ce rapport les philologues plus exacts des âges suivants.

Il est à remarquer qu'en faisant l'éloge d'un petit nombre d'hommes qui ont lutté contre les difficultés, nous ne prétendons point donner à entendre que la littérature fût assez généralement répandue en Angleterre; une telle assertion serait même contraire à la vérité. Il n'y fut pas imprimé d'ouvrages classiques, si l'on excepte quatre éditions des *Bucoliques* de Virgile, un petit traité de Sénèque, le premier livre des *Lettres* de Cicéron (Oxford, 1519), tous ouvrages nécessairement destinés aux étudiants. Nous ne comptons point les grammaires latines. Et jusqu'alors on n'avait pas encore fait usage de caractères grecs. Dans l'esprit de la vérité, nous ne saurions prendre tout-à-fait pour nous le compliment d'Érasme : il est évident que les bonnes études devaient être infi-

ad altiores disciplinas destinaretur. Horman devint *græcæ linguæ peritissimus*, et revint à Eton comme régent des études: *quo tempore in literis humanioribus scholares illic insigniter erudivit.* Il composa plusieurs ouvrages, en partie sur la grammaire, dont Pits donne les titres, et il mourut, *plenus dierum*, en 1535.

Si nous pouvions nous en rapporter à ces renseignements, il faudrait admettre qu'on enseignait le grec assez anciennement à Eton pour qu'un homme qui en avait appris les éléments à cette école pût mourir en 1535, *dans un âge avancé*. Mais on ne peut recevoir un tel fait sur l'autorité de Pits. Et je lis dans Harwood (*Alumni etonenses*) que Horman y devint régent des études dès l'année 1485: personne ne sera sans doute disposé à croire qu'il ait pu apprendre le grec lorsqu'il était à l'école; et le fait est qu'il n'avait pas été élevé à Eton, mais à Winchester.

La grammaire latine qui porte le nom de Lilly fut compilée en partie par Colet, en partie par Erasme.

niment plus communes en Allemagne : là, toutes les universités avaient depuis quelque temps leurs professeurs de grec, et l'on pouvait citer une longue liste d'hommes qui se livraient avec ardeur à la culture des lettres [1]. Érasme était naturellement porté à exalter le mérite de ses amis, et il en avait beaucoup en Angleterre.

L'Écosse, ainsi qu'on peut le croire, avait participé encore moins que le midi de la Grande-Bretagne aux lumières de l'Italie. Mais le monarque régnant, contemporain de Henri VII, donna des preuves d'une plus grande sympathie pour les lettres. Un statut de Jacques IV, de 1496, porte que les fils de famille seront envoyés à l'école pour apprendre le latin. Le vague de ces dispositions et d'autres semblables suffisait pour en compromettre l'exécution, lors même que l'autorité royale eût été plus forte qu'elle ne l'était ; mais elles révèlent du moins le caractère du souverain. Son fils naturel, Alexandre, qu'il nomma, à un âge très tendre, à l'archevêché de Saint-André, étudia le grec sous Érasme. Ce dernier, dans un de ses adages, s'exprime d'une manière très flatteuse sur ce rejeton plein d'espérance de la maison de Stuart [2]. Mais, à l'âge de vingt ans, il périt avec son royal père dans la désastreuse journée de Flodden-Field. Les études n'avaient pas fait de progrès sensibles en Écosse; et les événements fâcheux des vingt années qui suivirent n'étaient pas de nature à les encourager. Nous pouvons, quoique nous ne soyons pas en ce moment sur le chapitre de la poésie, mentionner, à propos de la littérature écossaise, la traduction de l'*Énéide* par Gawin Douglas, évêque de Dunkeld : elle fut terminée vers l'an 1513, bien que la première édition ne soit que de 1553. « Cette traduction, dit Warton, est exécutée « avec autant de verve que de fidélité ; et elle prouve que la langue « des basses terres d'Écosse et celle de l'Angleterre étaient alors à « peu près les mêmes. Je veux parler du style de composition, et « surtout de l'affectation trop marquée à angliciser les mots latins. « Les différents livres sont précédés d'introductions ou prologues « en vers, qui sont souvent très poétiques, et qui prouvent que « la poésie originale était la véritable vocation de Douglas. » Warton a bien fait d'expliquer son expression assez singulière au sujet de la similitude alors existant entre l'écossais des basses terres et

[1] Meiners donne, t. I, p. 154, une liste de ce genre des partisans de Reuchlin ; ce qui comprenait tous les vrais savants de l'Allemagne : il en compte soixante sept; mais la liste pourrait être augmentée.

[2] Chil. II, cent. v. 1.

l'anglais, car je crois pouvoir dire qu'il n'est pas un Anglais qui pût, sans en deviner la moitié, comprendre le long morceau de Gawin Douglas cité par l'auteur. Il est vrai que les différences consistaient principalement dans la prononciation, et par suite dans l'orthographe ; mais c'est là précisément la grande cause de la diversité des dialectes. Le caractère de la poésie originale de Douglas paraît être celui du moyen âge en général, une description prolixe, quoique parfois animée, des objets sensibles [1].

Nous ne pouvons quitter l'Angleterre sans parler de la seule œuvre de génie dont elle puisse se glorifier dans cet âge, l'*Utopie* [2] de sir Thomas More. Peut-être n'apprécions-nous pas suffisamment la verve et l'originalité de cette fiction, qu'on ne peut bien juger qu'en prenant en considération la barbarie de l'époque et la sécheresse des précédentes inventions. La République de Platon fournit sans doute à More le germe de sa société parfaite ; mais on ne saurait, sans injustice, lui refuser le mérite d'avoir fait jaillir de sa féconde imagination la fiction de l'existence réelle de cette société ; et il est évident que quelques uns de ses successeurs les plus distingués dans cette même branche du roman, notamment Swift, surent tirer parti de ses raisonnements, et mettre à profit son talent inventif. On peut se croire dans Brobdingnag en lisant l'*Utopie* dans la traduction de Burnet, tant il y a de ressemblance dans la veine de gaieté satirique et dans la facilité du style. Si l'on trouve dans l'*Utopie* des théories fausses et impraticables (et peut-être l'auteur le savait-il bien), la même observation s'applique, et avec beaucoup plus de force, à la République de Platon ; et ces écarts d'imagination sont plus que compensés par l'esprit de justice et d'humanité qui règne dans tont l'ouvrage, et par la hardiesse de ses attaques contre les vices du pouvoir. Ce sont là des qualités remarquables dans un courtisan de Henri VIII : mais, dans les premières années de Néron, la voix de Sénèque pouvait se faire entendre impunément ; et Henri ne pouvait s'offenser beaucoup du reproche d'une accnmulation parcimonieuse de richesses, reproche dirigé, dans la pensée de l'auteur, contre le gouvernement de son père.

Il se peut que certains passages de l'*Utopie*, qui s'accordent mal avec les justes principes de la morale et de la philosophie, aient été lancés en avant comme de simples paradoxes, comme des

[1] WARTON, t. III, p. 111.

[2] L'*Utopie* est ainsi nommée d'un roi Utopus. J'indique cette circonstance, parce que certaines personnes ont cru faire preuve d'érudition en changeant ce mot en celui d'*Eutopia*.

jeux d'esprit ; et il n'est pas facile non plus de concilier le langage de l'auteur sur la libre tolérance des cultes avec ces actes de persécution qui forment la seule tache dont la mémoire de ce grand homme soit ternie. Il se prononce formellement, il est vrai, pour la punition de ceux qui insultent la religion d'autrui ; ce qui pourrait excuser sa rigueur à l'égard des premiers réformateurs. Mais la latitude de ses opinions sur le mérite de toutes les religions aux yeux de Dieu, sur leur identité quant aux principes essentiels, enfin sur l'union de toutes les sectes en un culte commun, est aussi peu compatible avec sa conduite ou ses écrits d'une époque postérieure, que les traits acérés qu'il décoche contre la cour de Rome pour son manque de foi, et contre les moines et les frères pour leur paresse et leurs habitudes de mendicité. Quoi qu'il en soit, ces sortes de revirements, ainsi que nous avons eu lieu de l'observer, ne sont que trop communs dans les temps de tourmentes révolutionnaires. Il est des hommes qui provoqueront l'orage, tantôt de gaieté de cœur et sans but déterminé, tantôt avec des intentions plus arrêtées, mais sans avoir calculé toutes les conséquences ni s'être bien assurés de leur propre courage. Et lorsque des hommes de cette trempe, comme More, sont doués d'un esprit vif, et de cette mobilité d'opinions qui l'accompagne assez ordinairement, ils abandonnent facilement toute idée spéculative, surtout lorsque ces idées, comme celles de l'*Utopie*, n'ont jamais pu avoir la moindre influence sur leur conduite. Nous pouvons reconnaître, après tout, que l'impression qui nous reste de la lecture de l'*Utopie* est celle d'un ouvrage plus ingénieux que profond ; et c'est aussi, selon toute apparence, le jugement que nous devons en définitive porter de sir Thomas More. On prétend que l'*Utopie* fut imprimée pour la première fois à Louvain en 1516 [1] : elle parut certainement à la fin de l'année précédente ; mais l'édi-

[1] Le musée britannique possède un exemplaire d'une édition sans date, que Panzer qualifie d'*editio princeps*; et il en existait un autre exemplaire dans la bibliothèque de M. Heber. (DIBDIN, *Utopia*, 1808, préf. 111.) Il résulte d'une lettre de Montjoy à Erasme, du 4 janvier 1516, qu'il avait reçu l'*Utopie* ; elle avait donc été imprimée en 1515; et elle fut réimprimée au moins une fois en 1516 ou en 1517. (ERASM., *Epist.* 203, 205. Append., *Epist.* 44, 79, 251, *et alibi.*) Panzer fait mention d'une édition faite à Louvain en décembre 1516. Le volume du Dr DIBDIN, cité plus haut, est une réimpression de l'ancienne traduction par Robinson, traduction presque contemporaine de l'original. Celle de Burnet (1685) est plus connue, et je la crois bonne. Burnet, et, je crois, quelques uns des éditeurs latins, ont omis un échantillon de la langue utopienne, et quelque poésie utopienne ; ils ont probablement considéré ce morceau comme trop puéril.

tion de Bâle, imprimée en 1518, sous la direction d'Érasme, est la première qui porte une date. L'*Utopie* fut reçue avec enthousiasme sur le continent : c'est à peine si, depuis la renaissance des lettres, il avait paru aucun ouvrage en latin qui déployât autant de verve et d'originalité.

Les Français eux-mêmes regardent François I[er] comme le restaurateur des lettres en France. Galland, dans un éloge funèbre de ce prince, demande si, à l'époque de son avénement (en 1515), il était une seule personne en France qui pût lire le grec ou écrire le latin? La question est sans doute absurde, lorsqu'on se rappelle les noms des Budé, des Longueil, des Le Fèvre d'Étaples : cependant elle prouve qu'il ne pouvait y avoir dans le royaume que peu de prétentions à l'érudition classique. Érasme, dans son *Ciceronianus*, nomme parmi les savants français, non seulement Budé, Le Fèvre, et le célèbre imprimeur Josse Badius, Flamand d'origine, qu'il paraît mettre, sous le rapport du style, au-dessus de Budé, mais encore Jean Pin, Nicolas Berald, François Deloin, Lazare Baïf, et Ruel. Il est vrai que cette énumération est faite en 1509, et la liste, comme on le voit, n'est pas longue. Mais comme l'objet d'Érasme était de prouver que peu d'hommes de lettres méritaient le titre de beaux écrivains, il ne parle point de Longueil, qui en était un; ou peut-être l'a-t-il passé sous silence parce qu'il était mort.

Budé et Érasme étaient alors à la tête du monde littéraire; et comme leurs amis respectifs agissaient avec plus de partialité que de discrétion, il en résulta dans l'opinion publique une espèce de rivalité, qui bientôt s'étendit à eux-mêmes, et refroidit leur amitié. Érasme paraît avoir été, jusqu'à un certain point, l'agresseur; du moins quelques unes de ses lettres à Budé laissent percer une irritation que celui-ci, autant qu'on peut en juger, n'avait pas provoquée. Budé avait publié, en 1514, son excellent traité *De Asse*, le premier qui ait expliqué les dénominations et la valeur des monnaies romaines à toutes les époques de l'histoire [1]. Érasme fait quelquefois allusion à cet ouvrage avec un esprit de jalousie mal déguisé. Un parti le mettait en opposition à ses *Adages*, qu'il considérait avec raison comme plus riches d'idées originales et déployant une plus vaste érudition. Mais Budé entendait mieux le grec; il l'avait appris à l'aide d'un prodigieux travail, et probablement vers le même temps qu'Érasme; de sorte

[1] *Quod opus ejus*, dit Vivès, dans une lettre à Erasme (*Epist.* 610), *Hermolaos omnes, Picos, Politianos, Gazas, Vallas, cunctam Italiam pudefecit.*

que la comparaison qu'on établissait entre eux était assez naturelle. Mais le nom de l'un d'eux n'existe plus aujourd'hui que dans la mémoire des savants, tandis que l'autre est universellement connu : telle est la différence entre les réputations contemporaines et les réputations posthumes. Il est juste d'ajouter que, si en effet Érasme, sous l'aiguillon de cette susceptibilité littéraire si puissante chez lui, avait écrit à Budé sur un ton beaucoup trop sarcastique [1], il s'empressa, lorsque celui-ci, commençant à prendre la chose au sérieux, eut menacé de cesser toute correspondance, de s'excuser par une lettre affectueuse, qui aurait dû rétablir la bonne intelligence entre eux. Mais Budé, qui paraît avoir conservé plus de rancune que son rival à l'esprit si prompt, continua d'écrire des lettres un peu aigres; et diverses circonstances vinrent plus tard fournir un nouvel aliment à sa jalousie [2].

Érasme répand sur son époque plus d'éclat qu'aucun autre nom parmi les savants. Les qualités auxquelles il dut cette supériorité étaient une rare promptitude de conception, fortifiée par de grandes études, la vivacité de son imagination, son esprit et son bon sens. Érasme n'est pas un penseur très profond, mais un fin

[1] *Epist.* 200. Je cite les numéros de l'édition de Leyde.

[2] *Erasmi Epistolæ*, *passim*. La publication de son *Ciceronianus*, en 1538, renouvela l'irritation : dans cet ouvrage, Erasme donnait une sorte de préférence à Badius sur Budé, sous le rapport du style seulement; faisant d'ailleurs observer que ce dernier avait de grands mérites d'un autre genre. Les savants français firent de ceci une querelle nationale, et prétendirent qu'Erasme était prévenu contre leur pays. Il s'en défend dans ses lettres, mais d'une manière tellement prolixe et embarrassée qu'elle confirme le soupçon, non pas de cette prévention contre les Français, qui est un reproche absurde, mais de quelque petit désir de piquer Budé. Lascaris et Toussain lancèrent de Paris des épigrammes grecques contre lui; et c'est ainsi qu'Erasme, faute de savoir maîtriser ce malheureux penchant au sarcasme indirect, multiplia les ennemis qu'une faiblesse opposée de son caractère, son esprit temporisateur et timide, lui suscitait continuellement. (*Erasm. Epist.* 1011, *et alibi.*) Von der Hardt, dans l'*Historia literaria Reformationis*, a saisi assez bien le caractère de cette correspondance assez désagréable entre deux grands hommes, professant des sentiments d'amitié, et pourtant secrètement jaloux l'un de l'autre. *Mirum dictu, qui undiquè aculei, sub mellitissimâ oratione, inter blandimenta continua. Genius utriusque argutissimus, qui vellendo et acerbè pungendo nullibì videretur referre sanguinem aut vulnus inferre. Possint profectò hæ literæ Budæum inter et Erasmum illustre esse et incomparabile exemplar delicatissimæ, sed et perquàm aculeatæ, concertationis, quæ videretur suavissimo absolvi risu et velut familiarissimo palpo. De alterutrius integritate neuter visus dubitare; uterque tamen semper anceps, tot annis commercio frequentissimo. Dissimulandi artificium inexplicabile, quod attenti lectoris admirationem vehat, cumque præ dissertationum dulcedine subamarâ in stuporem vertat.* P. 46.

observateur; et le temps des pensées originales était à peine arrivé : ce qu'on en trouve dans More porta peu de fruit. Sous le rapport de l'étendue des connaissances, il n'avait peut-être pas, en somme, d'égal. Budé, érudit plus exact, était peu versé dans la théologie, et possédait vraisemblablement moins de littérature générale qu'Érasme. Longueil, Sadolet et plusieurs autres ont écrit en latin avec infiniment plus d'élégance; mais leur érudition était comparativement superficielle : ils n'avaient d'ailleurs ni la finesse de son esprit ni la vigueur de son intelligence. Quant à ses connaissances théologiques, les grands écrivains luthériens devaient posséder les écritures au moins aussi bien que lui, et quelques uns même avaient une teinture de l'hébreu, qu'Érasme ne savait pas du tout; mais il avait probablement l'avantage en ce qui concernait l'étude des Pères. On remarquera que la plus grande partie de ses écrits roule sur des matières de théologie. Le reste appartient à la philologie et à la littérature ancienne, comme les *Adages*, le *Ciceronianus* et les différents traités de grammaire, ou peut passer pour de simples jeux d'esprit, comme les *Dialogues* et l'*Eloge de la Folie*.

Érasme publia, vers 1517, une édition considérablement augmentée de ses *Adages*, qui déjà s'étaient accrus à mesure que le champ de son érudition s'agrandissait. On ne peut reconnaître ces additions progressives qu'en comparant les éditions; et il en est qui appartiennent probablement à une époque postérieure à la décade actuelle. Les *Adages*, tels que nous les lisons, déploient une connaissance singulièrement étendue de la littérature grecque et romaine. La portion, sans contredit, la plus considérable se compose d'explications d'anciennes locutions; mais assez souvent Érasme assaisonne ces explications d'observations morales ou littéraires assez piquantes. Les plus remarquables, sous tous les rapports, sont celles qui portent, avec excessivement d'aigreur et d'indépendance, sur les rois et sur les prêtres. Jortin a fait légèrement allusion à quelques unes de ces observations; elles méritent que nous nous y arrêtions un peu plus, parce qu'elles font connaître le caractère de l'homme, et peut-être aussi les opinions secrètes de l'époque.

[1] Dans un passage, sous le proverbe *Herculei labores*, il s'étend sur l'immense travail que la compilation de cet ouvrage lui a coûté : il indique, entre autres difficultés, la prodigieuse corruption du texte de tous les manuscrits latins et grecs, corruption telle qu'il n'arrivait presque jamais qu'on pût en citer un passage sans avoir la certitude ou sans être au moins autorisé à soupçonner que le passage contenait quelque leçon erronée.

A propos de l'adage, *Frons occipitio prior*, signifiant que chacun doit faire sa besogne, Érasme prend occasion de remarquer que personne ne doit faire plus d'attention à ceci qu'un prince, s'il veut agir véritablement comme un prince, et non pas comme un brigand. « Mais aujourd'hui nos rois et nos évêques ne sont « que les mains, les yeux, les oreilles d'autrui ; ils négligent l'état, « et tout, excepté leur propre plaisir [1]. » Mais ce n'est là qu'une bagatelle. Dans un autre proverbe, il éclate tout-à-fait : « Com- « pulsez l'histoire ancienne et moderne; à peine trouverez-vous, « dans le cours de plusieurs générations, un ou deux princes qui « n'aient pas, par leur insigne ineptie, attiré les plus grands « fléaux sur l'humanité. » Et, après beaucoup d'autres observations du même genre, il ajoute : « Je ne sais si nous ne devons pas « nous imputer à nous-mêmes une grande partie du mal que j'ai « signalé. Nous ne confions le gouvernail d'un vaisseau, lorsqu'il « s'agit de la sûreté de quelques matelots seulement et de quelques « marchandises, qu'à un pilote expérimenté; mais le gouvernail « de l'état, c'est-à-dire l'intérêt, le salut de tant de milliers « d'hommes, nous le mettons aux mains du premier venu. Pour « être cocher, il faut commencer par apprendre son art; il faut « s'y exercer, l'étudier : pour être prince, il suffit de naître. Ce- « pendant la science du gouvernement, si elle est la plus hono- « rable, est aussi la plus difficile de toutes les sciences. Or, vous « choisissez l'homme à qui vous voulez confier votre navire, et « vous ne choisiriez pas celui qui doit être chargé du soin de tant « de villes et de tant d'âmes ! Mais l'abus est trop enraciné « pour qu'on puisse l'extirper. — Ne voyons-nous pas que de « nobles cités sont fondées par le peuple, et détruites par les « princes? que la communauté s'enrichit par l'industrie des ci- « toyens, et se ruine par la rapacité des princes? que les bonnes « lois sont faites par les magistrats plébéiens, et violées par les « princes? que le peuple aime la paix, et que les princes excitent « la guerre [2] ? »

[1] Chil., I, cent., II, 19.

[2] *Quin omnes et veterum et neotericorum annales evolve, nimirùm ità comperies, vix sæculis aliquot unum aut alterum extitisse principem qui non insigni stultitiâ maximam perniciem invexerit rebus humanis.... Et haud scio an non nulla hujus mali pars nobis ipsis sit imputanda. Clavum navis non committimus nisi ejus rei perito, quod quatuor vectorum aut paucarum mercium sit periculum ; et rempublicam, in quâ tot hominum millia periclitantur, cuivis committimus. Ut auriga fiat aliquis discit artem, exercet, meditatur ; at ut princeps sit aliquis, satis esse putamus natum esse. Atqui rectè gerere prin-*

« Les gouverneurs d'un prince, s'écrie-t-il dans un autre en-
« droit, s'appliquent surtout à l'empêcher de devenir jamais
« homme. Ces mêmes grands, qui s'engraissent des calamités
« publiques, ne cherchent qu'à le noyer dans les plaisirs, afin
« qu'il ne puisse jamais apprendre à connaître ses devoirs. On
« brûle les villages, on dévaste les campagnes, on pille les tem-
« ples, on massacre les citoyens innocents, tandis que le prince
« s'amuse à jouer aux dés, à danser, à entendre des bouffons, à
« chasser, à faire l'amour, à boire. O race des Brutus, depuis
« long-temps éteinte! O foudres de Jupiter, aveugles ou émoussés!
« Nous savons bien que ces corrupteurs des princes auront un
« compte à rendre au ciel, mais nous ne serons que tardivement
« vengés [1]. » Il se lance, bientôt après, dans d'amères invectives contre le clergé, et particulièrement contre les ordres réguliers.

En expliquant l'adage, *Sileni Alcibiadis*, relatif aux choses en apparence futiles et sans valeur, mais réellement précieuses, Érasme fait un bon nombre de remarques judicieuses sur les personnes et les choses dont on n'apprécie pas au premier abord la valeur secrète. Puis, passant à ce qu'il appelle *inversi Sileni*, c'est-à-dire aux hommes qui paraissent grands au vulgaire, et qui sont réellement méprisables, il s'étend sur le chapitre des rois et des prêtres, contre lesquels il paraît animé de la haine furieuse d'un philosophe moderne. Il faut avouer qu'il est déclamatoire et très prolixe. Il attaque ici nettement le pouvoir temporel de l'Église, et il n'est pas étonnant que ses *Adages* aient dû subir à Rome les mutilations de la censure.

Mais le plus amusant, sans contredit, et le plus singulier des adages est, *Scarabæus aquilam quærit* : c'est une allusion à la fable

cipatum, ut est munus omnium longè pulcherrimum, ità est omnium etiam multò difficillimum. Deligis cui navem committas, non deligis cui tot urbes, tot hominum capita credas? Sed istud receptiùs est quàm ut convelli possit.

An non videmus egregia oppida à populo condi, à principibus subverti? rempublicam civium industriâ ditescere, principum rapacitate spoliari? bonas leges ferri à plebeiis magistratibus, à principibus violari? populum studere paci, principes excitare bellum?

[1] *Miro studio curant tutores ne unquàm vir sit princeps. Adnituntur optimates, ii qui publicis malis saginantur, ut voluptatibus sit quàm effœminatissimus, ne quid eorum sciat quæ maximè decet scire principem. Exuruntur vici, vastantur agri, diripiuntur templa, trucidantur immeriti cives, sacra profanaque miscentur, dum princeps interim otiosus ludit aleam, dum saltitat, dum oblectat se morionibus, dum venatur, dum amat, dum potat. O Brutorum genus jàm olim extinctum! O fulmen Jovis aut cæcum aut obtusum! Neque dubium est quin isti principum corruptores pœnas Deo daturi sint, sed serò nobis.*

dans laquelle l'escarbot, pour se venger de l'aigle, détruisit ses œufs, et dont la moralité est que le plus puissant peut être exposé au ressentiment du plus faible. Érasme revient ici à la charge contre les rois avec encore plus de fiel et de mordant qu'auparavant. On ne trouve rien dans le *Contre un* de La Boétie, rien, nous pouvons le dire, dans le libelle le plus séditieux de notre propre temps, de plus violent, de plus sanglant contre le gouvernement royal, que cette longue tirade : « Qu'un physionomiste « tant soit peu intelligent examine avec attention la tête et les « traits de l'aigle, ces yeux rapaces et méchants, cette courbure « menaçante du bec, ces joues cruelles, ce front farouche : n'y « reconnaîtra-t-il pas aussitôt l'image d'un roi, d'un roi plein de « magnificence et de majesté. Ajoutez-y cette couleur sombre et « de funeste présage, cette voix désagréable, saisissante, épou- « vantable, et ce cri menaçant, qui fait trembler tous les autres « animaux. Il suffit, pour reconnaître ce type, de savoir combien « sont redoutables les menaces des princes, lors même qu'elles « sont proférées en plaisantant. A ce cri de l'aigle, le peuple en- « tier tremble, le sénat s'efface, la noblesse rampe, les juges « s'assouplissent, les théologiens sont muets, les légistes approu- « vent, les lois et les constitutions ploient ; droit, religion, « justice, humanité, ne sont plus que de vains mots. Et ainsi, « tandis qu'il existe tant d'oiseaux au doux ramage, aux accents « mélodieux, le cri sauvage et inharmonieux de l'aigle seul a plus « de pouvoir que tous les autres [1]. »

Alors Érasme donne tout-à-fait carrière à son imagination. Il met en scène différents animaux, qui sans doute représentent le

[1] *Age, si quis mihi physiognomon non omninò malus vultum ipsum et os aquilæ diligentiùs contempletur, oculos avidos atque improbos, rictum minacem, genas truculentas, frontem torvam, deniquè illud quod Cyrum Persarum regem tantoperè delectavit in principe* γρυπὸν, *nonne planè regium quoddam simulacrum agnoscet, magnificum et majestatis plenum? Accedit hùc et color ipse funestus, teter et inauspicatus, fusco squalore nigricans. Undè etiam quod fuscum est et subnigrum aquilum vocamus. Tum vox inamœna, terribilis, exanimatrix, ac minax ille querulusque clangor, quem nullum animantium genus non expavescit. Jàm hoc symbolum protinùs agnoscit, qui modo periculum fecerit, aut viderit certè, quàm sint formidandæ principum minæ, vel joco prolatæ.... Ad hanc, inquam, aquilæ stridorem illicò pavitat omne vulgus, contrahit sese senatus, observit nobilitas, obsecundant judices, silent theologi, assentantur jurisconsulti, cedunt leges, cedunt instituta ; nihil valet fas nec pietas, nec æquitas nec humanitas. Cùmque tam multæ sint aves non ineloquentes, tàm multæ canoræ, tàmque variæ sint voces ac modulatus qui vel saxa possint flectere, plùs tamen omnibus valet insuavis ille et minimè musicus unius aquilæ stridor.*

genre humain par rapport à l'aigle. « Il n'existe pas de traité « entre l'aigle et le renard, ce qui est sans doute au grand détri- « ment de la race vulpine; mais peut-être n'a-t-elle en cela que « ce qu'elle mérite, pour avoir refusé secours aux lièvres, lorsque « ceux-ci sollicitaient son alliance contre l'aigle, ainsi qu'il est « rapporté dans les annales des quadrupèdes, d'où Homère a tiré « le sujet de son *Combat des rats et des grenouilles* [1]. » Je présume que les renards représentent ici la noblesse, et les lièvres le peuple. Viennent ensuite quelques autres allusions du même genre, mais dont le sens ne me paraît pas clair. J'en citerai une plus agréable : « Il n'est pas étonnant, dit-il, que l'aigle s'accorde mal avec les « cygnes, ces poétiques oiseaux; il l'est davantage qu'un animal « aussi belliqueux soit souvent vaincu par eux. » Il résume ainsi toute sa pensée : « De tous les oiseaux, l'aigle seul a paru aux sages « le vrai type de la royauté : il n'est ni beau, ni musical, ni bon « à manger; mais il est carnassier, glouton, pillard, destructeur, « batailleur, solitaire, haï de tous, fléau de tous; il peut faire « énormément de mal, mais sa méchanceté surpasse encore sa « puissance [2]. »

Cependant l'aigle n'est qu'un des acteurs du proverbe. Après avoir exhalé toute cette bile contre ceux qui sont représentés par le royal oiseau, notre auteur n'oublie pas les escarbots. Ceux-ci sont naturellement les moines, dont il trace le portrait avec autant de virulence et plus de mépris. Ici, cependant, il devient difficile de suivre l'analogie; car l'auteur se lance assez inconsidérément dans des contes mythologiques sur le scarabée qui s'écartent un peu de son but. Mais il finit par le révéler. « Il est une misérable « classe d'hommes, d'abjecte condition, et néanmoins pleins de « malice : ils ne sont ni moins noirs, ni moins dégoûtants, ni « moins vils que les escarbots; et cependant, quoiqu'ils ne soient « capables de faire le moindre bien à qui que ce soit, ils par-

[1] *Nihil omninò convenit inter aquilam et vulpem, quanquam id sanè non mediocri vulpinæ gentis malo; quo tamen haud scio an dignæ videri debeant, quæ quondàm leporibus συμμαχίαν adversus aquilam petentibus auxilium negàrint, ut refertur in annalibus quadrupedum, à quibus Homerus Βατραχομυομαχίαν mutuatus est.*

Neque verò mirum quod illi parùm convenit cum oloribus, ave nimirùm poeticâ; illud mirum, ab iis sæpenumerò vinci tàm pugnacem belluam.

[2] *Ex universis avibus una aquila viris tàm sapientibus idonea visa est quæ regis imaginem repræsentet, nec formosa, nec canora, nec esculenta, sed carnivora, rapax, prædatrix, populatrix, bellatrix, solitaria, invisa omnibus, pestis omnium; quæ cùm plurimùm nocere possit, plùs tamen velit quàm possit.*

« viennent souvent, par une certaine malignité opiniâtre de carac-
« tère, à susciter des embarras aux grands. Ils effraient par leur « laideur, ils importunent par leur bruit, ils repoussent par leur « puanteur; ils bourdonnent autour de nous, ils s'attachent à nous, « ils se tiennent en embuscade pour nous surprendre; de sorte « qu'il vaut souvent mieux être en état d'hostilité avec des gens « puissants que d'attaquer ces insectes, qu'on a honte de vaincre, « et qu'on ne peut ni secouer de ses vêtements, ni combattre, sans « conserver quelque souillure de leur contact [1]. »

Il faut avouer que ce n'était pas là un langage de conciliation; et nous serions presque tentés de compatir aux souffrances des pauvres escarbots qu'on écrasait ainsi : mais Érasme savait que le clergé régulier était un ennemi implacable, et en tirant l'épée contre lui, il s'était décidé à jeter le fourreau. Quant à ses invectives contre les rois, elles étaient sans doute comme les sorties, un peu moins acerbes dans les formes, de son ami More dans l'*Utopie*, l'expression d'un juste sentiment de la tyrannie que des princes ambitieux et égoïstes faisaient alors peser sur l'Europe. Cependant la liberté même de ses censures paraîtrait un argument en faveur de ces tyrans, qui eussent facilement pu, s'ils avaient été de véritables oiseaux de proie, comme il les représente, mettre en pièces l'auteur de cette déclamation passablement injurieuse, au lieu de l'honorer et de le protéger, comme ils firent. Dans

[1] *Sunt homunculi quidam, infimæ quidem sortis, sed tamen malitiosi, non minùs atri quàm scarabæi, neque minùs putidi, neque minùs abjecti; qui tamen pertinaci quâdam ingenii malitiâ, cùm nulli omninò mortalium prodesse possint, magnis etiam sæpenumerò viris facessunt negotium. Territant nigrore, obstrepunt stridore, obturbant fœtore; circumvolitant, hærent, insidiantur, ut non paulò satiùs sit cum magnis aliquandò viris simultatem suscipere, quàm hos lacessere scarabæos, quos pudeat etiam vicisse, quosque nec excutere possis, neque conflictari cum illis queas, nisi discedas contaminatior.* (Chil. III, cent. VII, I.)

Dans une lettre à Budé (*Ep.* 251), Érasme se vante de sa παῤῥησία dans les *Adages*, et il cite les plus piquants; mais, dit-il, « *in proverbio* ἀετὸν κάνθαρος μαιεύεται, *planè lusimus ingenio*. Ce proverbe et celui qui est intitulé *Sileni Alcibiadis* avaient paru avant 1515; car ils furent réimprimés cette année par Froben, séparément des autres adages, comme on le voit par une lettre de Beatus Rhenanus *in Append. ad Erasm. Epist.* (*ep.* 28.). Zazius, célèbre juriste, y fait allusion dans une autre lettre (*ep.* 27), dans laquelle il vante *fluminosas disserendi undas, amplificationis immensam ubertatem*. Et c'est véritablement là le caractère du style d'Érasme. Les *Sileni Alcibiadis* furent aussi traduits en anglais, et publiés par Jean Gough. (Voir Dibdin, *Antiquités typographiques*, art. 1433.)

Les observations d'Érasme sur les princes et les nobles, dans l'*Éloge de la Folie*, ne sont pas médiocrement sévères. Mais il paraît avoir été pendant toute sa vie un personnage privilégié à leur égard.

un des passages que nous venons de citer, il a intercalé, certainement dans une édition subséquente, une restriction de sa doctrine tyrannicide, dont le ton bien différent ressemble fort à une palinodie. « Il faut supporter les princes, dit-il, de peur que la tyran-« nie ne soit remplacée par l'anarchie, fléau pire encore. Ceci « a été confirmé par l'expérience de bien des états; et récem-« ment l'insurrection des paysans d'Allemagne nous a appris qu'il « valait mieux endurer la cruauté des princes que la confusion uni-« verselle de l'anarchie. » J'ai donné, à l'occasion de ces ébullitions politiques, quelque développement à mes citations, parce qu'elles sont, je crois, très peu connues, et j'ai transcrit l'original dans mes notes, afin qu'on puisse s'assurer que je n'ai nullement chargé la traduction. On aura en même temps un échantillon de la manière d'Érasme : il a rarement, il est vrai, l'occasion de s'exprimer avec autant d'élévation; mais son style rapide, fécond et vif, quoique un peu rude, se produit à peine sous des formes plus saillantes dans ces extraits que dans l'ensemble de ses écrits.

Érasme ne tarda pas à concentrer toutes ses pensées sur sa grande entreprise, une édition du Testament grec, avec des notes explicatives et une paraphrase continuelle. Valla avait, il est vrai, ouvert la marche comme commentateur, et le texte grec sans notes était déjà imprimé à Alcala par ordre du cardinal Ximenès; mais cette édition, communément appelée la *Complutensienne,* ne parut qu'en 1522. Celle d'Érasme fut publiée à Bâle en 1516. Elle est donc, rigoureusement parlant, l'*editio princeps*. Érasme se servit de la presse de Frobenius, avec qui il était lié d'amitié : il passa bien des années de sa vie à Bâle.

Le public, en prenant le mot dans un sens général, n'était pas encore assez revenu de ses préjugés pour donner des encouragements aux lettres. Mais il ne manquait pas de nobles patrons, qui, indépendamment des avantages immédiats de leur faveur, procuraient à la littérature un autre avantage indirect, mais infiniment plus précieux, en la rendant honorable aux yeux des hommes. La science, que le soldat regarde comme pusillanime, le marchand comme improductive, le courtisan comme pédantesque, a besoin de quelque appui de la part de ceux devant lesquels tous trois s'inclinent, partout au moins où le savant, comme il n'arrive que trop souvent, n'est pas en position d'opposer le sentiment de sa propre dignité à l'indifférence ou aux dédains du vulgaire plus fortuné. L'Italie était alors ce que peut-être elle a toujours été depuis, le sol où la littérature s'est constamment maintenue, sinon

à l'état le plus florissant, au moins au plus haut rang dans l'estime générale. Mais l'Allemagne aussi comptait, à cette époque, d'illustres amis du véritable savoir : c'étaient, entre autres, l'empereur Maximilien, qu'il ne faut juger ni sur les plaisanteries sarcastiques des Italiens, ni d'après la tendre partialité de ses compatriotes et surtout la sienne propre, dans le portrait qu'il a voulu tracer de lui-même sous le titre de *der weise König*, le Roi sage, mais qui fut réellement un homme brave, généreux, d'un esprit vif et capable; Frédéric, électeur de Saxe, surnommé à juste titre le Sage; Joachim, électeur de Brandebourg; Albert, archevêque de Mayence. L'université de Wittenberg, fondée en 1502 par le second de ces princes, s'éleva pendant cette décade à une haute distinction, non seulement comme berceau de la réformation, mais comme la principale école de littérature philologique et philosophique. Celle de Francfort-sur-l'Oder fut instituée par l'électeur de Brandebourg, en 1506.

Cependant le progrès des sciences ne devait point ressembler à la marche d'un conquérant à travers un pays soumis. L'ignorance, qui avait beaucoup à perdre, et qui était orgueilleuse autant que riche, l'ignorance en place, toujours incurable, parce qu'elle ne cherche jamais à s'amender, organisa contre les nouveaux professeurs une résistance sournoise et opiniâtre. Le latin, enseigné de la manière la plus barbare, au moyen de livres dont les titres seuls indiquent le style, comme *Floresta*, *Mammotrectus*, *Doctrinale puerorum*, *Gemma gemmarum* [1]; la logique et la théologie scolas-

[1] EICHHORN, t. III, p. 273, donne une liste curieuse de titres de ces anciennes grammaires; elles furent expulsées des écoles vers cette époque. *Mammotrectus* est, après tout, un mot savant; il signifie μαμμοθρεπτος, c'est-à-dire un enfant élevé ou enseigné par sa grand'mère; et un enfant enseigné par sa grand'mère veut dire un enfant enseigné avec douceur.

Érasme donne une idée déplorable de l'état de l'éducation lorsqu'il était enfant, et probablement plus tard : *Deum immortalem! quale sæculum erat hoc, cùm magno apparatu disticha Joannis Garlandini adolescentibus operosis et prolixis commentariis enarrabantur! cùm ineptis versiculis dictandis, repetendis et exigendis magna pars temporis absumeretur; cùm disceretur Floresta et Floretus; nam Alexandrum inter tolerabiles numerandum arbitror.*

Je ferai observer, à ce sujet, qu'Érasme était certainement né en 1465, et non pas en 1467, comme l'affirme Bayle, et après lui Leclerc et Jortin. C'est Burigni qui découvrit l'erreur; et le fait peut être prouvé par de nombreux passages des épîtres d'Érasme. Bayle cite une lettre du mois de février 1516, dans laquelle Érasme dit (suivant Bayle) : *Ago annum undequinquagesimum.* Mais je trouve dans l'édition de Leyde, qui est la meilleure : *Ego jàm annum ago primum et quinquagesimum.* (*Epist.* 200.) Il dit encore, sous la date du 15 mars 1528 : *Arbitror me nunc ætatem agere in quo M. Tullius decessit.* Il y a encore

tiques défigurées dans de pitoyables abrégés, telles étaient les connaissances qu'on avait jusqu'alors considérées comme suffisantes pour toute éducation. Ceux qui n'avaient appris que cela ne pouvaient pas enseigner autre chose, et voyaient leur réputation, ainsi que leurs traitements, compromis à la fois par l'introduction de la littérature philologique et de la vraie science. A l'approche de la lumière, un cri de terreur retentit dans tous les palais de l'Ignorance. Arrachée à son sommeil, la fille des ténèbres envoya au combat ses noires légions de hiboux et de chauves-souris. Érasme, plus acharné que tout autre dans cette lutte, tailla ces ennemis en pièces avec l'arme de l'ironie, ou les accabla sous ses invectives. Ils faisaient obstacle dans son chemin, ils entravaient son noble zèle pour la restauration des lettres[1]. Ce fut dans son

d'autres passages, dont je n'ai pas pris note. Son épitaphe à Bâle l'appelle *jàm septuagenarius*, et il mourut en 1536. Les preuves données par Bayle de la naissance d'Érasme en 1467 sont si peu satisfaisantes que je suis surpris que Leclerc ait si facilement adopté cette opinion. La *Biographie universelle* donne 1467, sans observation.

[1] Lorsque les premiers cours de grec furent ouverts à Oxford, vers l'an 1519, une partie des étudiants s'organisèrent sous le nom de *Troyens* pour s'opposer aux innovateurs à force de tapage et de voies de fait, et le roi dut intervenir pour soutenir le parti studieux. Voir une lettre de More, qui rend compte de ceci, dans Jortin (*Appendix*, p. 662). On remarquera que Cambridge était alors très paisible, et laissait ceux qui le voulaient apprendre quelque chose qui en valût la peine. Le tout est exprimé par Érasme en si peu de mots qu'on peut citer ses propres expressions : *Anglia duas habet academias... In utràque traduntur græcæ literæ, sed Cantabrigiæ tranquillè, quòd ejus scholæ princeps sit Joannes Fisherus, episcopus roffensis, non eruditione tantùm, sed et vitâ theologicâ. Verùm Oxoniæ, cùm juvenis quidam non vulgariter doctus satis feliciter græcè profiteretur, Barbarus quispiam in populari concione magnis et atrocibus conviciis debacchari cœpit in græcas literas. At rex, ut non indoctus ipse, ità bonis literis favens, qui tùm fortè in propinquo erat, re per Morum et Pacæum cognitâ, denunciavit ut volentes ac lubentes græcanicam literaturam amplecterentur. Ità rabulis impositum est silentium.* (*Id.*, pag. 667. Voir aussi *Erasm. ep.* 380.)

Antoine Wood, inspiré par un excès de préjugés académiques, donne à entendre que les *Troyens*, qui faisaient la guerre aux *Grecs* d'Oxford, étaient « des hommes de Cambridge, dit-on. » Il s'efforce d'exagérer l'infériorité de Cambridge sous le rapport de la littérature, et il en parle comme si tout n'était que rudesse et barbarie ; ce qui ne s'accorde pas avec les lettres de More et d'Érasme citées plus haut. Au contraire, More dit que ceux mêmes qui n'apprenaient pas le grec contribuaient à payer le professeur.

Il ne sera pas sans intérêt d'offrir au lecteur des extraits de deux discours de Richard Croke, qui avait été envoyé à Cambridge par l'évêque Fisher, chancelier de l'université. Comme Croke paraît avoir quitté Leipzig en 1518, ces discours peuvent être rapportés à cette année, ou, avec plus de probabilité peut-être, à l'année suivante. Il est évident que le grec ne faisait alors que de commencer à Cambridge.

Maittaire dit, au sujet de ces deux discours de Richard Croke : *Editio rarissima, cujusque unum duntaxat*

Encomium Moriæ, ou Éloge de la Folie, qu'il commença l'attaque. Cet ouvrage, adressé à sir Thomas More, fut publié en

exemplar inspexisse mihi contigit. Le musée britannique en possède un exemplaire, qui a appartenu au docteur Farmer : mais Farmer a dû en voir un autre exemplaire, car la dernière page de celui-ci étant dans un état imparfait, il l'a complétée de sa propre main. Le livre est imprimé à Paris par Colines en 1520.

Le sujet des discours de Croke, qui ne paraissent pas être très correctement imprimés, est l'éloge de la Grèce et de la littérature grecque ; il s'adresse à des hommes qui connaissaient et savaient apprécier la littérature romaine, et il montre que celle-ci est dérivée de l'autre : *Quin ipsæ quoque vocutationes romanæ græcis longè insuaviores, minùsque concitatæ sunt, cùm ultima semper syllaba rigeat in gravem, contraque apud Græcos et infleclatur nonnunquàm et acuatur.* Il va sans dire que Croke prononçait le grec conformément à l'accentuation. On rencontre souvent dans ce discours des mots grecs imprimés en mauvais caractères.

Croke insiste sur l'état barbare des sciences, par suite de l'ignorance du grec. La définition d'une ligne par Euclide était si mal traduite qu'elle embarrassa tous les géomètres jusqu'à ce qu'on eût consulté le grec. La médecine était dans un état également déplorable, sans les travaux des Linacre, des Cop, des Ruel, *quorum operâ felicissimè loquantur latinè Hippocrates, Galenus et Dioscorides, cum summâ ipsorum invidiâ, qui, quod canis in præsepi, nec græcam linguam discere ipsi voluerunt, nec aliis ut discerent permiserunt.* Il insiste ensuite sur la nécessité de l'étude du grec pour les théologiens, et il ne paraît pas respecter la Vulgate plus que l'original.

Turpe sanè erit, cùm mercator sermonem gallicum, illyricum, hispanicum, germanicum, vel solius lucri causâ avidè ediscat, vos studiosos græcum in manus vobis traditum rejicere, quo et divitiæ et eloquentia et sapientia comparari possunt. Imò perpendite, rogo, viri cantabrigienses, quo nunc in loco vestræ res sitæ sunt. Oxonienses, quos antè hæc in omni scientiarum genere vicistis, ad literas græcas perfugêre, vigilant, jejunant, sudant et algent; nihil non faciunt ut eas occupent. Quod si contingat, actum est de famâ vestrâ. Erigent enim de vobis tropæum nunquàm succubituri. Habent duces præter cardinalem cantuariensem, wintoniensem, cæteros omnes Angliæ episcopos, excepto uno roffensi, summo semper fautore vestro, et eliensi, etc.

Favet prætereà ipsis sancta Grocini et theologo digna severitas, Linacri πολυμαθεία *et acre judicium, Tunstali non legibus magis quàm utrique linguæ familiaris facundia, Stopleii triplex lingua, Mori candida et eloquentissima urbanitas, Pacei mores, doctrina et ingenium, ab ipso Erasmo, optimo eruditionis censore, commendati; quem vos olim habuistis græcarum literarum professorem, utinamque potuissetis retinere. Succedo in Erasmi locum ego, bone Deus, quàm infra illum, et doctrinâ et famâ, quanquam me, ne omninò nihili fiam, principes viri, theologici doctores, jurium etiam et medicinæ, artium prætereà professores innumeri, et præceptorem agnovere, et quod plus est, à scholis ad ædes, ab ædibus ad scholas honorificentissimè comitati perduxere. Dii me perdant, viri cantabrigienses, si ipsi Oxonienses stipendio multorum nobilium præter victum me non invitavere. Sed ego, pro meâ in hanc academiam et fide et observantiâ*, etc.

Dans son second discours, Croke exhorte les élèves de Cambridge à ne pas abandonner l'étude du grec. *Si quisquam omnium sit qui vestræ reipublicæ benè consulere debeat, is ego sum, viri cantabrigienses. Optimè enim vobis esse cupio, et id nisi face-*

1511. L'édition, tirée à dix-huit cents exemplaires, fut bientôt épuisée, quoique le livre ne fût pas encore enrichi, comme il l'a été dans quelques unes des éditions subséquentes, des curieuses et amusantes gravures faites d'après les dessins de Holbein. C'est une satire amère contre toutes les professions et toutes les classes de la société, contre les princes même et contre les pairs ; mais elle est principalement dirigée contre les ordres mendiants. « Quoique cette race d'hommes, dit-il, soit tellement détestée « que leur simple rencontre accidentelle est regardée comme une « circonstance fâcheuse, ils s'imaginent qu'il n'est rien d'égal à « eux, et croient que l'ignorance, poussée au point de ne savoir « pas lire, est une preuve de leur piété profonde. Et quand leurs « voix asines braient dans les églises leurs psaumes qu'ils peu- « vent bien compter, mais qu'ils ne sont pas capables d'enten- « dre[1], ils se figurent alors que les oreilles des saints sont ravies « de leur harmonie ; » et ainsi de suite.

Érasme nous signale dans cette phrase un fait qui, du reste, est amplement confirmé par d'autres témoignages : c'est que les ordres mendiants avaient perdu leur ancienne influence sur le peuple. Les abus de l'Église étaient devenus de plus en plus intolérables, et l'on sentait le besoin d'une religion plus spirituelle et

rem, essem profectò longè ingratissimus. Ubi enim jacta literarum mearum fundamenta, quibus tantùm tùm apud nostrales, tùm verò apud exteros quoque principes, favoris mihi comparatum est; quibus ea fortuna, ut licet jàm olim consanguineorum iniquitate paternâ hæreditate sim spoliatus, ità tamen adhuc vivam, ut quibusvis meorum majorum imaginibus videar non indignus. Il était probablement de l'ancienne famille de Croke. Pierre Mosellanus, dans une lettre qui se trouve parmi celles d'Erasme, l'appelle *juvenis cum imaginibus.*

Audio ego plerosque vos à literis græcis dehortatos esse. Sed vos diligenter expendite, qui sint, et planè non alios fore comperitis quàm qui igitur linguam oderunt græcam quia romanam non nôrunt. Cæterùm jàm deprehendo quid facturi sint, qui nostras literas odio prosequuntur, confugiunt videlicet ad religionem, cui uni dicent omnia postponenda Sentio ego cum illis, sed undè, quæso, orta religio, nisi è Græciâ? Quid enim Novum Testamentum, excepto Matthæo? Quid enim vetus? Nunquid Deo auspice à septuagintâ græcè redditum? Oxonia est colonia vestra; uti olim non sine summâ laude à Cantabrigiâ deducta, ità non sine summo vestro nunc dedecore, si doctrinâ ab ipsis vos vinci patiamini. Fuerunt olim illi discipuli vestri, nunc erunt præceptores? Utinàm quo animo hæc à me dicta sunt, eo vos dicta interpretemini; crederetisque, quod est verissimum, si quoslibet alios, certè Cantabrigienses minimè decere literarum græcarum esse desertores.

La grande rareté de cette brochure servira d'excuse pour la longueur de ces extraits, qui d'ailleurs jettent du jour sur les commencements de la littérature classique en Angleterre.

[1] *Numeratos illos quidem, sed non intellectos.* Je ne suis pas tout-à-fait sûr du sens.

plus conforme aux Écritures. On a déjà vu que cette même tendance s'était manifestée soixante-dix ans auparavant. Quelques hommes éminents, et surtout Wessel de Groningue, avaient fait, dans l'intervalle, de généreux efforts pour purifier les doctrines et la discipline du clergé. Des écrivains plus populaires l'attaquaient avec l'arme de la satire. Tout était donc disposé pour le grand coup qu'allait frapper Luther : on peut même dire que tout était mieux préparé qu'il ne l'était lui-même; car on sait qu'il commença son attaque contre les indulgences sans prévoir qu'elle dût l'entraîner à une rupture complète avec Rome, rupture qui n'entrait pas dans ses intentions primitives [1].

L'*Eloge de la Folie* fut applaudi avec transport par tous ceux qui aimaient la gaieté, et par tous ceux qui détestaient les moines; mais, comme il arrive d'ordinaire, des hommes graves voyaient avec regret qu'on attaquât par le ridicule l'hypocrisie et la sottise parée du manteau de la gravité. On peut lire dans la *Vie d'Erasme* par Jortin [2] une lettre assez plaisante d'un certain Dorpius, homme de quelque mérite, dit-on, qui se plaint de ce que, tandis que les théologiens et les légistes les plus distingués manifestaient leur admiration pour Érasme, sa malheureuse *Moria* avait tout gâté, en leur faisant voir qu'il attachait malicieusement des oreilles d'âne à leurs têtes. Ce même Dorpius, qui n'était pas un vieillard, mais qui paraît avoir été un des fidèles champions de l'ignorance, s'inscrit d'avance contre tout ce qui, dans l'édition projetée du *Testament* grec par Érasme, serait de nature à jeter du discrédit sur l'exactitude de la Vulgate.

Érasme ne tarda pas à être en guerre ouverte avec les moines; et les notes de sa seconde édition du *Nouveau-Testament*, imprimée en 1518, sont, dit-on, pleines d'invectives contre eux. Il faut avouer qu'il avait commencé l'attaque sans aucune provocation, à moins que le zèle pour la science et la religion ne soit considéré comme un motif suffisant; mais ce motif n'était guère admissible aux yeux des parties attaquées, qui lui devaient sans doute peu de reconnaissance pour avoir « craché sur leur souquenille [3]. » Personne cependant ne savait mieux faire sa cour; et il écrivit à Léon X dans un style un peu trop adulateur : c'était sa manière

[1] SECKENDORF, *Hist. Lutheranismi*, p. 226; GERDES, *Hist. Evang. sæc. XVI renovat.*, t. I et III; MILNER, *Histoire de l'Église*, t. IV; MOSHEIM, *sæc. XV et XVI*, BAYLE, art. WESSEL. Wessel lutta courageusement contre les scolastiques de son temps; pour son portrait comme philosophe, voir BRUCKER, t. III, p. 859.

[2] T. II, p. 336.

[3] SHAKSPEARE, *Marchand de Venise*, act. I, sc. III. (*Note du trad.*)

habituelle avec les grands, et elle contraste avec la liberté de son langage lorsqu'il écrivait *sur* eux. Les mœurs du temps peuvent d'ailleurs excuser jusqu'à un certain point ce ton courtisanesque dans la correspondance, aussi bien que l'excès opposé dans la critique.

La fameuse querelle entre Reuchlin et les moines d'Allemagne, commencée dans la décade précédente, appartient principalement à la période actuelle. Dans l'année 1509, un certain Pfeffercorn, Juif converti, engagea l'inquisition de Cologne à obtenir de l'empereur un ordre pour brûler tous les livres hébreux, à l'exception de la Bible, sous le prétexte qu'ils étaient remplis de blasphèmes contre la religion chrétienne. Les Juifs se plaignirent; mais, avant que cet ordre pût être mis à exécution, Reuchlin, consulté par l'empereur, fit sentir combien serait fâcheuse la destruction d'ouvrages aussi curieux et aussi importants, et dont il s'exagérait à lui-même la valeur, prévenu comme il l'était en faveur des théories cabalistiques. L'ordre fut donc rapporté, à la grande indignation des inquisiteurs de Cologne, et de tout ce parti qui résistait en Allemagne aux progrès intellectuels et religieux du genre humain. Reuchlin avait offensé les moines en les tournant en ridicule dans une comédie qu'il laissa imprimer en 1506. Mais on s'aperçut bientôt que la lutte était générale; que c'était une lutte entre ce qui avait été et ce qui devait être. Meiners a été jusqu'à supposer que les amis de la science et de la vérité avaient formé, en Allemagne et en France, une ligue réelle, ayant pour objet de soutenir Reuchlin contre les ordres mendiants, et d'écraser, au moyen de cette controverse, les légions qui combattaient sous les drapeaux de l'ignorance [1]. Mais il est possible que les passages qu'il cite à l'appui de cette opinion ne prouvent pas autre chose que l'unanimité des savants et leur zèle pour cette noble cause. Ce fut vers 1513 qu'elle commença à exciter l'attention du monde; c'est-à-dire qu'elle prit vers cette époque le caractère d'une guerre d'opinions, s'étendant, dans son principe et dans ses conséquences, bien au-delà du sujet immédiat de la querelle [2]. Plusieurs livres furent publiés de part et d'autre; et le parti qui disposait du pouvoir eut recours à son argument ordinaire, qui consistait à brûler les écrits de ses adversaires. Un de ces écrits est encore connu, ce sont les *Epistolæ obscurorum*

[1] *Lebensbeschreib.*, t. I, p. 144 et seqq.

[2] Meiners cite une foule de preuves de l'intérêt qu'on portait à Reuchlin, comme le champion, sinon comme le martyr, de la bonne cause.

virorum, ouvrage de trois auteurs, dit-on, dont le principal était Ulric von Hutten, esprit fougueux et turbulent, distingué par sa naissance, par la vivacité de son intelligence et par un certain degré d'instruction, et dont la mort prématurée paraît, selon toute vraisemblance, avoir plutôt épargné quelque honte aux réformateurs que les avoir privés d'un utile auxiliaire [1]. Peu de livres ont été plus avidement accueillis que ces épîtres, lorsqu'elles parurent, pour la première fois, en 1516 [2]. Elles furent, sans aucun doute, redevables de cet accueil à leur à-propos, plutôt qu'à un grand mérite intrinsèque; il est cependant juste de reconnaître que le sel de beaucoup d'allusions aux affaires du temps, allusions piquantes pour les hommes de l'époque, est aujourd'hui noyé dans un fatras de fadaises et de fautes de style, dont les écrivains imaginaires se montrent prodigues. Érasme, sans être lié intimement avec Reuchlin, ne pouvait que sympathiser avec lui dans une querelle contre leurs ennemis communs et pour une cause commune. A la fin, la controverse fut portée devant le pape: mais le pape était Léon; et l'on espérait qu'une proposition de brûler des livres, ou de déshonorer un savant illustre, sonnerait mal à ses oreilles. Cependant Reuchlin, qui s'attendait à un acquittement, fut désappointé : le pape se contenta de rendre un mandat à l'effet de surseoir aux procédures intentées contre lui par l'in-

[1] Herder, dans ses *Zertreute Blatter*, t. V, p. 329, parle d'Ulric von Hutten avec une partialité déraisonnable; et Meiners a écrit sa vie avec un enthousiasme qui me paraît tout-à-fait extravagant. Seckendorf, p. 130, fait observer, plus judicieusement, qu'il rendit peu de services à la réformation. Et Luther écrivait en juin 1521, et en parlant de lui: *Quid Huttenus petat vides. Nollem vi et cæde pro Evangelio certari : ità scripsi ad hominem.* Il va sans dire que Melanchthon se souciait peu de pareils amis. (*Epist. Melanchth.*, p. 45, 1647, et CAMERARIUS, *Vita Melanchth.*) Erasme ne pouvait souffrir Hutten; et celui-ci, lorsqu'il s'en fut aperçu, écrivit avec virulence contre Erasme. Jortin, en sa qualité de biographe d'Erasme, traite peut-être Hutten avec trop de mépris; mais il est plus près de la vérité que les Allemands modernes avec leur vénération. Hutten écrivait assez bien le latin, et avait beaucoup d'esprit; aussi ses libelles satiriques étaient-ils très répandus et très populaires, et ce sont là des circonstances qui, de tout temps, ont pu donner des idées exagérées de l'influence réelle de ces sortes d'écrits. Dans le grand mouvement de la réformation, les *Epistolæ obscurorum virorum* eurent à peu près le même effet que le *Mariage de Figaro* dans la révolution française. Meiners attribue à Hutten un dialogue qui contient des observations sévères sur le pape Jules II, qu'on appelle *Julius exclusus*, et dont Jortin soupçonne Erasme d'être l'auteur, malgré sa dénégation, t. II, p. 595.

[2] Meiners, dans sa vie de Hutten, *Lebensbesch.*, t. III, p. 73, paraît disposé à fixer au commencement de l'année 1517 la publication de la première partie des *Epîtres*; il admet cependant qu'il n'est pas impossible qu'elle soit d'une date antérieure.

quisition de Cologne, procédures qu'on pouvait reprendre à la première occasion favorable [1]. Cette querelle a toujours été considérée comme très importante par ses résultats : la victoire remportée, sinon devant les tribunaux, au moins devant l'opinion publique, sur les partisans de l'ancien système, mit ceux-ci dans une déroute si complète que dès ce moment l'étude du grec et de l'hébreu devint générale parmi la jeunesse allemande; et la cause de la réformation se trouva identifiée dans son esprit avec celle de la littérature classique [2].

Nous voici maintenant arrivés, insensiblement peut-être, mais par une suite nécessaire d'idées, à la grande révolution religieuse dont je viens de prononcer le nom. Ce n'est pas sans quelque hésitation que j'aborde ce sujet, convaincu comme je le suis que l'impartialité ne saurait mettre à l'abri d'injustes chicanes; mais on ne peut soustraire entièrement à l'histoire de la littérature, ni à celle de l'opinion sur les points les plus importants, une portion aussi considérable des matériaux qui entrent dans leur composition. Cependant il n'est pas nécessaire, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, de faire beaucoup plus que d'indiquer succinctement le fond de la querelle, et les changements qui s'opérèrent dans l'esprit public.

La cause occasionnelle de la réformation est bien connue. Les papes étaient dans l'usage d'accorder des *indulgences*, ou dispenses des rudes pénitences imposées comme condition de l'absolution des péchés, et aussi, du moins dans les temps plus modernes, des peines du purgatoire: ces indulgences, colportées à prix d'argent par d'ignobles courtiers, et achetées avec empressement par une multitude superstitieuse, pour elle-même ou pour ses amis défunts, donnèrent lieu au trafic le plus scandaleux. Luther, dans ses fameuses thèses proposées à Wittenberg en novembre 1517, s'éleva contre les idées erronées qu'on répandait parmi le peuple sur l'efficacité des indulgences, et surtout contre la notion du pouvoir du pape sur les âmes en purgatoire. Il pensait, à ce qu'il paraît, que les marchands d'indulgences avaient excédé leurs

[1] Meiners, t. I, p. 197.

[2] Sleidan, *Hist. de la Réformat.*, l. II; Brucker, t. IV, p. 366; Mosheim; Eichhorn, t. III, p. 238; t. VI, p. 16; Bayle, art. Hochstrat. Aucun de ces écrivains n'a traité ce sujet d'une manière aussi complète que Meiners, *Lebensbeschreibungen berühmter manner*, t. I, p. 98-212. Je n'ai eu l'occasion de consulter cet ouvrage qu'après les autres. On trouvera aussi un exposé très circonstancié de la controverse de Reuchlin, avec beaucoup de pièces originales, dans la seconde partie de l'*Historia literaria reformationis*, de Von der Hardt.

pouvoirs, et qu'ils seraient désavoués par le pape. Les choses, cependant, ne se passèrent pas ainsi; et la persistance de Léon à défendre opiniâtrément toutes les prérogatives abusives de son siége entraîna Luther à attaquer beaucoup d'autres usages en vigueur dans l'Église, plusieurs points de doctrine soutenus par les plus célèbres théologiens, le droit divin de la suprématie papale, et enfin à renoncer à toute communion avec un pouvoir dans lequel il ne voyait plus qu'une tyrannie antichrétienne. Cette séparation absolue ne fut consommée que lorsqu'il eut brûlé publiquement à Wittenberg, en novembre 1520, la bulle que le pape avait lancée contre lui, et les livres du droit canonique.

Luther fut soutenu, dans toute cette querelle, par la force prodigieuse de l'opinion populaire. Frédéric, électeur de Saxe, son souverain, aurait peut-être pu l'envoyer à Rome, dans l'été de 1518, conformément aux instructions du pape. Mais c'eût été, aux yeux du peuple, un acte odieux; et un peu plus tard la chose eût été impossible. Miltitz, envoyé par le pape en 1519 avec une mission de conciliation, déclara à Luther qu'une armée de vingt-cinq mille hommes ne suffirait pas pour s'emparer de sa personne, tant sa doctrine avait fait une impression favorable en Allemagne. Et, peu de temps après, Frédéric lui-même écrivait à Rome qu'un changement s'était opéré dans son pays : les Allemands n'étaient plus ce qu'ils avaient été; il y avait parmi eux beaucoup d'hommes de grands talents et d'une vaste instruction, et les laïques commençaient à vouloir connaître les Écritures; de sorte que, si l'on n'avait pas de meilleurs arguments que les foudres ecclésiastiques à opposer à la doctrine de Luther, qui avait déjà pris racine dans beaucoup d'esprits en Allemagne et dans d'autres contrées, il en résulterait nécessairement des troubles dans l'empire, troubles qui pourraient compromettre gravement les intérêts du saint-siége[1]. En effet, l'université de Wittenberg était remplie d'étudiants et autres, qui venaient entendre Luther et Melanchthon : ce dernier avait, dès le principe, embrassé les opinions de son maître avec une conviction à laquelle il ne fut pas par la suite toujours fidèle. Et si la période actuelle ne vit pas encore de tentatives ouvertes pour introduire des innovations dans le cérémonial de l'Église, plusieurs prédicateurs avaient

[1] SECKENDORF. Cette lettre remarquable se trouve également dans ROSCOE, *Léon X*, appendix, n° 185. Elle porte la date d'avril 1520. Voir aussi une lettre de Petrus Mosellanus dans JORTIN, *Vie d'Erasme*, t. II, p. 353; et la lettre de Luther lui-même à Léon, en mars 1519.

abordé ce sujet avant la fin de l'année 1520, et tout le nord de l'Allemagne était dans l'attente.

Une contre-partie de la réforme que Luther opérait ainsi en Saxe avait lieu dans le même temps en Suisse, sous la direction de Zwingle ou Zwingli. Les partisans respectifs de ces chefs ont débattu la question de savoir auquel des deux appartenait la priorité dans la carrière de la réforme. Zwingle lui-même déclare qu'en 1516, avant d'avoir entendu parler de Luther, il avait commencé à prêcher l'Évangile à Zurich, et à avertir le peuple de ne point s'en rapporter à l'autorité des hommes [1]. Mais cette déclaration n'est pas assez claire, assez explicite, pour établir nettement ses titres à la priorité contestée. En 1518, c'est-à-dire à une époque où Luther était déjà sur la scène, nous trouvons le réformateur suisse occupé à combattre les marchands d'indulgences, mais sans éveiller au même degré l'attention de la cour de Rome. De même que Luther, Zwingle eut l'appui du pouvoir temporel, le conseil de Zurich. En somme, ils marchèrent d'un pas tellement égal, et eurent si peu de rapports l'un avec l'autre, qu'il serait difficile de décerner à l'un ou à l'autre l'honneur de la priorité [2].

Dans le fait, le peuple allemand avait les yeux si bien ouverts sur les abus de l'Église, le désaveu de la souveraineté papale aux conciles de Constance et de Bâle, sans affecter la politique extérieure du trône et de l'autel, avait eu un tel retentissement dans l'esprit public, que, lors même que Luther et Zwingle n'eussent jamais existé, il est peu douteux qu'un grand schisme religieux ne dût bientôt éclater. Ces conciles furent à la réformation ce que le parlement de Paris fut à la révolution française. Il n'entra jamais dans la pensée des chefs de ces assemblées de sacrifier un seul article des croyances établies; mais le peu de succès de leurs efforts pour redresser ce qu'ils signalaient comme des abus dut convaincre les

[1] ZWINGLE, *apud Gerdes*, t. I, p. 103.

[2] Milner, qui a mis dans toute cette histoire une partialité extrême, s'efforce d'atténuer les titres de Zwingle à l'indépendance dans la prédication de la réforme : il prétend même qu'il n'avait pas encore fait scission avec l'église de Rome en 1523, époque où le pape Adrien VI lui adressa une lettre civile. Mais Gerdes démontre que la rupture était complète en 1520. Voir aussi l'art. ZWINGLE dans la *Biogr. universelle*. Milner montre, en tout ce qui concerne Zwingle, une prévention frappante, qui va même jusqu'à dénaturer les faits. C'est ainsi qu'il affirme, t. V, p. 510, que Zwingle consentit à ce que la peine capitale fût infligée à quelques anabaptistes de Zurich. Or, non seulement il ne s'agissait point dans l'espèce d'une affaire de simple dissidence religieuse, mais rien n'indique même que Zwingle approuvât leur supplice, qu'il relate simplement comme un fait. On trouve à la p. 526 un exemple encore plus fort

laïques qu'il fallait pousser les choses bien plus loin, et agir pour leur propre compte. Déjà nous avons fait remarquer, et toute personne qui réfléchit comprendra facilement, quel effet l'invention de l'imprimerie, qui, en Italie, n'agit que faiblement dans cette même direction, produisit sur l'esprit sérieux des peuples teutoniques. Et lorsque cette première impression eut été fortifiée par une connaissance plus étendue du Nouveau-Testament en grec, il était tout naturel que des esprits investigateurs rejetassent une grande partie de ce qui paraissait être un système conventionnel échafaudé sur la vraie religion, et, encouragés par le changement sensible qui s'était opéré dans la disposition des masses, se hasardassent à faire ce que dans d'autres temps ils avaient rarement osé faire, c'est-à-dire à se déclarer hautement. Nous trouvons que Pellican et Capito, deux des hommes les plus savants de l'Allemagne occidentale, en étaient venus, dès l'année 1512, à rejeter entièrement le dogme de la présence réelle. On voit aussi qu'OEcolampade avait commencé à prêcher quelques unes des doctrines protestantes en 1514 [1]. Et Érasme, qui avait si évidemment préparé la voie aux nouveaux réformateurs, continua même après l'année 1520, comme il est aisé de le voir par la teneur uniforme de ses lettres, à favoriser leur cause. Leurs ennemis étaient les siens, et il admettait une partie de leurs principes, surtout en ce qui concernait les pratiques extérieures de la religion. Cependant, il y avait certaines doctrines de Luther qu'il n'approuvait point, et ne pouvait approuver; et déjà il était dégoûté de cette violence de langage et de conduite, qui le décidèrent, peu de temps après, à se détacher entièrement de la cause protestante [2].

[1] Gerdes, t. I, p. 117, 124, et post. Par le fait, les précurseurs de la réformation furent extrêmement nombreux: ils ont été recueillis par Gerdes dans ses premier et troisième volumes; mais cet auteur a grandement exagéré la vérité, en considérant comme tels Dante et Pétrarque, et tous les opposants au pouvoir temporel des papes. Wessel peut, après tout, être mis avec raison au rang des réformateurs.

[2] En 1519 et en 1520, même dans ses lettres à Albert, archevêque de Mayence, et dans d'autres où il ne se montre rien moins que partial à l'égard de Luther, il s'exprime sur son compte en termes très flatteurs, et avec peu ou point de désapprobation, si ce n'est à cause de sa violence; mais du reste il avoue ne connaître ses écrits que d'une manière superficielle. Les preuves sont trop nombreuses pour être citées. Il dit, dans une lettre adressée à Zwingle, en 1521: *Videor mihi ferè omnia docuisse quæ docet Lutherus, nisi quòd non tàm atrociter, quòdque abstinui à quibusdam ænigmatis et paradoxis.* Ce passage est cité par Gerdes, t. I, p. 153, d'après une collection de lettres d'Erasme publiées par Hottinger, mais qui ne se trouvent pas dans l'édition de Leyde. Il paraît que Jortin ne les avait pas vues.

Il ne serait pas juste, selon toute probabilité, d'admettre comme parfaitement exact dans toutes ses parties ce large et vigoureux exposé des doctrines théologiques de Luther par lequel Bossuet ouvre son *Histoire des variations des églises protestantes*. L'éloquence polémique n'a peut-être rien produit d'aussi magnifique que ce chapitre. C'est là que l'aigle de Meaux se révèle tout entier; c'est là qu'on admire la fierté de ses formes, le feu de son œil, la terreur de son bec et de ses serres puissantes. Mais Bossuet est trop homme de parti pour mériter la confiance de ceux qui cherchent la vérité sans acception de noms ou de personnes. Ses citations de Luther sont courtes, et en français; j'ai essayé, mais inutilement, d'en vérifier plusieurs. Cependant, nous n'imiterons point les partisans du réformateur en dissimulant entièrement, comme a fait Isaac Milner, ou en critiquant légèrement, comme d'autres écrivains, les énormes paradoxes qui défigurent ses ouvrages, et surtout ceux qui se rapportent à la période actuelle. En soutenant que la foi était la seule condition de salut, non seulement il nia l'importance, sous le point de vue religieux, d'une vie vertueuse, mais il établit en principe que quiconque sentait en lui l'intime assurance que ses péchés lui étaient remis (ce qui, d'après Luther, est le vrai sens de la foi chrétienne) devenait incapable de pécher davantage, ou du moins de perdre la faveur de Dieu, tant qu'il conservait cette assurance, mais pas au delà. Seckendorf et Mosheim prétendent quelquefois que de semblables expressions ont été jetées à la hâte et sans précision; mais je crains qu'en examinant la chose de plus près on ne trouve qu'elles sont, au contraire, très claires et très définies, et que le défaut de précision et de clarté appartient plutôt à celles que l'on présente comme inconsistantes avec elles, et comme plus conformes à la doctrine générale de l'Église chrétienne[1]. On ne peut supposer

[1] Voir, pour preuve, les œuvres de Luther, t. I, *passim* (édit. 1554). Le premier ouvrage de Melanchthon, ses *Loci communes*, publié en 1521, lorsqu'il suivait les opinions de Luther avec plus de déférence qu'il n'en montra par la suite, est également imprégné du calvinisme le plus fort. Le mot *calvinisme* n'est pas ici tout-à-fait à sa place; mais je suis forcé de l'employer, comme le plus intelligible pour le lecteur, et je conçois que ces deux réformateurs allèrent bien au delà du langage de saint Augustin, que les scolastiques se croyaient obligés de reconnaître comme autorité, bien qu'ils ne se fissent pas scrupule d'en éluder l'esprit. Je trouve la première édition des *Loci communes* de Melanchthon dans Von der Hardt, *Historia literaria reformationis*, ouvrage qui contient beaucoup de choses curieuses. Von der Hardt l'appelle *opus rarissimum*, parce qu'il ne se trouve pas dans l'édition des œuvres théologiques de Melanchthon; suppression que quelques uns ont attribuée à Peucer, dont les doctrines sont bien différentes.

un seul instant que Luther, dont l'âme était pénétrée d'une piété fervente, et dont l'intégrité de caractère, la pureté de mœurs, ne sauraient être mises en doute, que Luther, disons-nous, ait entendu encourager un licencieux dédain des vertus morales : si, dans le style technique de sa théologie, il pouvait contester l'obligation positive de ces vertus, il ne les appréciait pas moins, comme étant en elles-mêmes agréables aux yeux de Dieu et des hommes. Mais son humeur le poussait à poursuivre toute proposition de l'Écriture dans toutes les conséquences qui pouvaient paraître résulter de son sens littéral; et il s'imaginait que la représentation d'un état futur comme pouvant être le motif d'une action vertueuse, ou comme se rattachant d'une manière quelconque, en bien ou en mal, à la conduite humaine, était une idée dérogatoire à la libre grâce de Dieu, et à l'action toute puissante de l'Esprit dans la conversion de l'âme [1].

Quelles que soient nos idées particulières quant à la vérité des doctrines de Luther, il faut prendre garde, lorsque nous considérons la réformation comme une portion de l'histoire du genre humain, de ne pas nous laisser égarer par les allégations superficielles et inexactes qu'on rencontre quelquefois dans des écrivains modernes. Telle est celle-ci, que Luther, frappé de l'absurdité des superstitions dominantes, cherchait à introduire un système de religion plus rationnel; ou cette autre, qu'il combattit pour la liberté d'examen et pour les priviléges illimités du jugement individuel; ou bien encore, ce que d'autres écrivains ont bien voulu donner à entendre, que son zèle pour la science et pour la philosophie des anciens l'avait porté à attaquer l'ignorance des moines et la politique astucieuse de l'église, qui mettait obstacle à toutes les études libérales.

De pareilles idées ne sont que des raffinements fallacieux; c'est un fait constant pour tout homme de bon sens, qui connaît les écrits des premiers réformateurs, ou qui a étudié leur histoire. Les doctrines de Luther, prises en masse, ne sont pas plus ra-

[1] Je ne veux pas donner à ces pages une couleur trop théologique, en établissant cette proposition, comme je pourrais le faire, au moyen d'extraits des premiers écrits de Luther lui-même. L'histoire de cette époque, dans Milner, est très prolixe, et perd encore de son prix par la déloyauté qu'a eue l'auteur de supprimer dans ces traités de Luther tous les passages où ces paradoxes antinomiens sont exposés avec le plus de force. Quiconque a lu les écrits de Luther jusqu'à l'année 1520 inclusivement reconnaîtra qu'il est impossible de contredire mon assertion. Lorsqu'il s'agit d'un auteur qui contient autant de propositions illimitées que Luther, aucune preuve positive, quant à ses principes, ne saurait être réfutée par la production de passages inconsistants.

tionnelles, c'est-à-dire plus conformes à ce que des hommes raisonnant *à priori* s'attendraient à trouver dans la religion, que les doctrines de l'église romaine; et il n'a jamais prétendu qu'elles le fussent. Quant au privilége de libre examen, il fut sans doute exercé par ceux qui désertaient leurs anciens autels, mais ce ne fut à coup sûr en vertu d'aucune théorie illimitée d'un droit de juger de travers. Il n'y a pas plus de fondement à supposer que Luther s'inquiétât des intérêts de la littérature. Il n'était pas lui-même un homme instruit, si ce n'est comme théologien; et je doute fort qu'on trouve dans tous ses ouvrages beaucoup d'allusions aux études profanes, ou aucune preuve de l'intérêt qu'il leur portait. Il est probable, au contraire, que les principes de cet illustre chef de la réformation et la tendance naturelle d'une application aussi intense à la controverse théologique eurent pour effet d'arrêter momentanément les progrès de la littérature philologique et philosophique en deçà des Alpes [1]. Sans donc attacher d'importance à ces explications oiseuses de la conduite des réformateurs, nous nous arrêterons à cette seule considération, que c'étaient des hommes absorbés dans la conviction qu'ils combattaient pour la cause de Dieu. Mais un autre sentiment dominait incontestablement parmi les populations de l'Allemagne et de la Suisse : c'était le sentiment de l'oppression ecclésiastique, et le mépris pour la tourbe abjecte des moines et des frères. On peut dire que les propagateurs de la réformation se trouvèrent ainsi partagés en deux catégories, ceux qui démolissaient simplement, et ceux qui bâtissaient sur les ruines. Ulric von Hutten peut être considéré comme le type des premiers, et Luther lui-même comme celui des autres. Et cependant, il est à peine exact de dire de Luther, qu'il éleva son système sur les ruines du papisme. Ce fut plutôt la croissance et le développement dans son esprit d'un dogme positif, la justification par la foi, dans le sens où il le prenait (et il serait facile de prouver que ces idées étaient déjà arrêtées chez lui avant la querelle des indulgences [2]), ce fut, disons-nous, ce

[1] Érasme, après s'être brouillé avec les réformateurs, les accuse à plusieurs reprises de tuer la littérature. *Ubicunquè regnat lutheranismus, ibi literarum est interitus.* (*Epist.*, 1101, 1528.) *Evangelicos istos, cum multis aliis, tùm hoc nomine præcipuè odi, quòd per eos ubiquè languent, lugent, jacent, intereunt bonæ literæ, sine quibus quid est hominum vita? Amant viaticum et uxorem, cætera pili non faciunt. Hos fucos longissimè arcendos censeo à vestro contubernio.* (*Epist.*, 946, *eod. ann.*) Il y avait cependant alors, comme il y eut par la suite, plus de savants du côté de la réformation que du côté de l'Église.

[2] Voir ses disputes à Wittenberg, en 1516, et ses sermons de la même année et de l'année suivante.

mouvement intellectuel qui renversa et broya successivement les différentes doctrines de l'église romaine : non pas que dans le principe il y fût bien fortement opposé, mais parce qu'elles ne pouvaient plus trouver place dans un système raisonnable de théologie [1].

Les lois du synchronisme, que nous avons suivies jusqu'à présent, amènent d'étranges rapprochements, et nous pouvons passer tout d'un coup de Luther à Arioste. L'*Orlando Furioso* fut imprimé pour la première fois à Ferrare, en 1516. Cette édition contenait quarante chants ; les six derniers furent ajoutés en 1532. Un grand nombre de stances, portant principalement sur des détails accessoires, furent intercalées de temps à autre par l'auteur.

Arioste a été, après Homère, le poète favori de l'Europe. Sa grâce et sa facilité, sa diction coulante, claire et rapide, la variété et la beauté de l'invention, et jusqu'à ses transitions mêmes, si souvent critiquées, mais habilement ménagées pour éviter au lecteur la fatigue de récits trop prolongés, ne lui laissèrent pas de rival dans la faveur populaire. Plus de soixante éditions de l'*Orlando Furioso* furent publiées dans le XVI[e] siècle. Il n'y avait personne, dit Bernardo Tasso, de quelque âge, de quelque sexe,

[1] Les meilleures autorités sur l'histoire des premiers temps de la réformation sont SECKENDORF, *Hist. Lutheranismi*, et SLEIDAN, *Hist. de la Réformation*, dans la traduction française de Courayer : le premier est principalement utile pour l'histoire ecclésiastique, l'autre pour l'histoire politique. Mais, comme ils ne s'occupent que de l'Allemagne, il est nécessaire de consulter Gerdes (*Hist. Evangel. reformat.*) pour l'histoire de Zwingle et pour celle des états du Nord. Les premières sections de l'*Histoire du concile de Trente*, de Fra Paolo, sont également précieuses. Schmidt, *Hist. des Allemands*, l. VI et VII, a présenté les faits dans le sens de Rome, mais d'une manière spécieuse et avec quelque loyauté ; et Roscoe a défendu Léon X contre l'accusation d'avoir mis une violence inutile dans sa conduite à l'égard de Luther. Mosheim est toujours bon, mais concis ; Milner n'est rien moins que concis, mais il est fortement imbu de préjugés, et a l'habitude de donner ses citations en anglais, ce qui n'est pas tout-à-fait satisfaisant pour un ami de la vérité.

L'Essai sur l'influence de la réformation, par Villers, qui a été couronné par l'Institut de France, et loué dans la *Biographie universelle* par un écrivain très bienveillant, mais mieux instruit, me paraît être l'ouvrage d'un homme qui ne s'est pas donné la peine de lire un seul ouvrage contemporain, ni même une seule compilation riche en extraits. Il n'est donc pas étonnant qu'il ne représente en aucune façon le véritable esprit du temps ni les principes des réformateurs. Ainsi, Luther, dit-il, exposa l'abus du trafic des indulgences et le danger de croire qu'on pouvait acheter avec de l'argent le ciel et le pardon de tous les crimes ; tandis qu'un repentir sincère et une vie meilleure étaient le seul moyen d'apaiser la justice divine. Cela ne ressemble guère au mépris antinomien que professait Luther pour la contrition et le changement de vie, mais se rapproche plutôt des idées d'Erasme.

de quelque rang que ce fût, qui se contentât de l'avoir lu plus d'une fois. Si le changement des mœurs et des idées a déjà affaibli ce sentiment d'enthousiasme, si nous avons cessé de prendre autant d'intérêt aux prouesses des paladins, et si nous trouvons leurs combats un peu monotones, c'est peut-être le sort inévitable de toute poésie, qui, ne pouvant arriver à la postérité que par l'intermédiaire de la renommée contemporaine, est forcée de se plier au goût fugitif du temps. L'*Orlando Furioso* porte l'empreinte bien caractérisée de ce goût : il convenait merveilleusement à une époque de guerre, de pompe, de galanterie ; à une époque où la chevalerie, encore récente dans la vie réelle, se trouvait réfléchie avec un nouvel éclat dans le miroir du roman.

On a quelquefois fait une sorte de reproche à Arioste de n'être pas assez sérieux, et de donner à penser qu'il se rit de son sujet. Je ne vois pas qu'il aille en cela plus loin que les lois du bon sens et du goût ne l'autorisent. On pourrait, à cet égard, former une échelle des poètes de la chevalerie errante : Pulci et Spenser occuperaient les deux extrémités opposées, l'un se moquant des absurdités qu'il invente de sang-froid, l'autre, par l'effet d'une force intense de conception, plein d'amour et de foi dans ses propres créations. Entre ces extrêmes viendraient se placer successivement Boiardo, Arioste et Berni : aucun d'eux n'est aussi profondément sérieux que Spenser ni aussi ironique que Pulci. Ce n'était pas chose facile en Italie, surtout après que le *Morgante Maggiore* eut éveillé le sentiment du ridicule, de soutenir constamment le ton solennel que l'Espagne endurait dans les romans du XVI[e] siècle ; et cette contrainte convenait mal à la gaicté d'Arioste. C'est la légèreté même, l'abandon de sa manière, qui en font en grande partie le charme.

Castelvetro a blâmé Arioste d'avoir bâti sur les fondements de Boiardo [1]. Il paraît n'avoir eu, dans le principe, d'autre intention que celle de continuer, un peu mieux qu'Agostini, cette histoire si attrayante ; il n'avait même écrit, dit-on, que quelques chants pour plaire à ses amis [2]. Assurément, il est assez singulier qu'un

[1] *Poetica d'Aristotele* (1570). C'est, dit-il, une violation de la règle d'Aristote, ἀρχὴ ἐστιν, ὁ ἐξ ἀνάγκης μὲν μετ' ἄλλο ἐστι. Camillo Pellegrini, dans sa fameuse controverse avec les académiciens de Florence, répète la même observation critique. Salviati, sous le pseudonyme de l'Infarinato (*Opere di Tasso*, t. II, p. 130), défend Arioste par l'exemple d'Homère : Castelvetro avait déjà fait observer que cet exemple n'était pas applicable.

[2] QUADRIO, *Storia d'ogni poesia*, t. VI, p. 606.

si grand poète, qu'un auteur si renommé, n'ait guère été que le continuateur d'un autre poète qui l'avait précédé à si peu de distance. Salviati le défend en citant l'exemple d'Homère ; et d'autres critiques, avec lesquels nous ne tomberons peut-être pas d'accord, ont pensé que cette circonstance était la meilleure excuse qu'on pût donner en faveur d'Arioste, pour avoir écrit un poëme romanesque, au lieu d'un poëme héroïque. Pour bien comprendre l'*Orlando Furioso*, il faut connaître l'*Orlando Innamorato*. Mais nous trouvons à peu près la même chose dans Homère, car qu'est-ce que l'Iliade, si ce n'est un fragment de l'épopée de Troie ? Ceci était, il est vrai, moins sensible pour les compatriotes d'Homère, déjà familiarisés avec ce cycle légendaire de chants héroïques, que pour les lecteurs d'Arioste, qui n'ont en général qu'une connaissance fort imparfaite du poëme de son devancier. Cependant l'expérience a montré même ici que l'opinion n'est pas toujours l'écho des plaintes de la critique. Et cela résulte principalement de l'absence d'une unité prédominante dans l'*Orlando Furioso*, qu'on lit ordinairement par morceaux détachés. L'unité qu'il possède, distincte de l'histoire de Boiardo, consiste dans les amours et les noces annoncées de Roger et de Bradamante, les auteurs imaginaires de la maison d'Este ; mais cette condescendance pour la vanité d'un petit prince n'ajoute rien au mérite d'Arioste.

Les inventions d'Arioste sont moins originales que celles de Boiardo, mais elles sont plus agréables et plus variées. Les contes de la vieille mythologie et du roman moderne lui fournirent ces délicieux épisodes que nous admirons tous : Olimpia et Bireno, Ariodant et Genèvre, Cloridan et Médor, Zerbino et Isabelle. Il est plus versé dans les poètes latins, ou il en a tiré meilleur parti que son prédécesseur. Quant à ces brusques transitions au milieu d'un chant ou même d'une stance, qui sont familières à tout lecteur d'Arioste, il a suivi l'exemple de Boiardo, qui lui-même n'avait fait en cela qu'imiter les romanciers poétiques de l'époque précédente. Et pour rendre justice à ces rimeurs sans nom, nous ajouterons que c'est encore à eux que Boiardo a emprunté l'individualité de caractère qui distinguait leurs héros, et qu'Arioste n'a pas conservée avec autant de soin : son Roland n'a pas toujours cette honnête simplicité, ni son Astolphe cette gaieté fanfaronne, qui leur ont été assignées dans le cycle.

Corniani fait, au sujet du style d'Arioste, une observation dont tout le monde peut reconnaître la justesse : c'est que ce poète est très sobre de métaphores, et se contente en général de l'expres-

sion la plus simple; il y gagne en clarté ce qu'il peut y perdre en noblesse. On peut ajouter qu'il n'est pas très heureux dans l'emploi du style figuré, et qu'il tombe quelquefois dans le faux et l'outré. Sans doute cette limpidité, cette transparence de style si éminente dans Arioste, est ce qui le fait lire et admirer par la multitude, comme par les connaisseurs; ceci nous explique peut-être aussi pourquoi il ne peut jamais être rendu d'une manière satisfaisante dans une langue moins musicale que la sienne, et par conséquent moins indépendante des ornements accessoires de la poésie, ou dans une langue qui ne possède pas ces avantages particuliers à la faveur desquels les variations conventionnelles dans la forme des mots, la liberté d'inversion, le retour fréquent des rimes les plus riches et les plus harmonieuses, élèvent la plus simple expression en vers italiens au-dessus du niveau du discours. Galilée, à qui l'on demandait comment il avait acquis le talent de donner de la clarté et de la grâce à ses écrits philosophiques, l'attribuait à l'étude continuelle d'Arioste. Ses comparaisons sont remarquables pour leur beauté et leur fini; elles sont familières à tous les lecteurs de ce grand poète : imitées ordinairement des anciens, elles soutiennent sans désavantage le parallèle avec leurs modèles, et quelquefois les surpassent. Mais le style général d'Arioste, tout naturel qu'il paraisse, n'était pas exempt de calcul, ou abandonné au caprice de son heureuse veine : son manuscrit, à Ferrare, dont on montre une partie aux étrangers, porte la trace de nombreux changements, les *repentirs* (si je puis emprunter ce terme à un art allié) du génie créateur.

Les critiques italiens se plaisent à faire son éloge, quoique souvent ils sentent vivement ses défauts. Gravina remarque que la variété de style et de rhythme qu'on rencontre dans Arioste convient à la variété de son sujet. Il fait encore observer que ses rimes paraissent jaillir de la pensée même, et non pas des exigences du mètre. Arioste décrit minutieusement, mais d'une manière très heureuse, et donne une idée nette de chaque partie ; semblable à l'Hercule-Farnèse, qui paraît plus grand parce qu'on y distingue chaque veine et chaque muscle [1]. Quadrio loue le rapport de l'harmonie avec le sens. Cependant ces critiques ne montrent ni l'un ni l'autre une aveugle partialité. Les plus chauds partisans d'Arioste reconnaissent, il est vrai, qu'il n'est pas toujours à la hauteur de son sujet, et qu'on rencontre trop souvent

[1] *Ragion poetica*, p. 104.

dans l'*Orlando Furioso* des vers faibles et insignifiants. Je vois avec peu de regret, je l'avoue, que dans les morceaux composés spécialement en l'honneur de la maison d'Este, tels que la longue généalogie qu'il déroule dans son troisième chant, il ait été abandonné de son génie, et soit tombé, comme à dessein, dans une prosaïque platitude. Dans d'autres allusions à l'histoire contemporaine, il ne vaut guère mieux. Je hasarde une opinion qui diffère du jugement porté par de bons critiques, en ajoutant que je trouve, en général, dans les stances qui forment l'introduction de chaque chant, et où le poète paraît en personne, une absence de vigueur et d'originalité, une pauvreté de pensée et de sentiment, qu'on remarque assez souvent aussi dans les discours de ses personnages. Cependant ces introductions ont été fort admirées.

Les Italiens signalent dans Arioste beaucoup de fautes de langue. Ils blâment aussi, et avec raison, sa négligence des convenances du style, d'hyperboliques extravagances, des métaphores forcées, des pensées maniérées. Ces défauts sont assez sensibles pour le lecteur chez qui le goût est subordonné à la réflexion ; mais toutes les taches disparaissent sous la magie du pinceau ; et le poète, dans son rapide élan, nous entraînant, comme Homère, de merveille en merveille, nous laisse à peine le temps de critiquer. L'*Orlando Furioso*, pris dans son ensemble et comme grand poème, a rarement été surpassé dans les monuments existants de la poésie. Il ne cède la palme qu'à trois, seulement à trois, de ses prédécesseurs. Il n'a ni la force, la simplicité, le naturel d'Homère, ni la perfection de style et la majesté soutenue de Virgile, ni l'originalité et la hardiesse de Dante. Le poète dont le nom se présente le plus naturellement comme objet de comparaison avec Arioste est Ovide; mais si l'*Orlando Furioso* ne surpasse pas les *Métamorphoses* sous le rapport de la fécondité de l'invention, de la variété des images et des sentiments, il l'emporte de beaucoup par la pureté du goût, par la grâce du style et par l'harmonie de la versification.

On n'a pas pu prouver qu'il existât d'édition d'Amadis de Gaule d'une date antérieure à celle qui fut imprimée à Séville en 1519, et qu'on soupçonne cependant de n'être pas la première [1]. Ce fameux roman, presque aussi populaire dans son temps que l'*Orlando Furioso* lui-même, fut traduit en français par Herberay, entre les années 1540 et 1557, et en 1619 en anglais par Mun-

[1] Brunet, *Manuel du Libraire*.

day. Les quatre livres composés par Vasco de Lobeyra furent portés à vingt par des additions successives, que les amateurs de romans ont considérées comme bien inférieures à l'original. Elles ont du moins l'inconvénient, ou, si l'on veut, l'avantage de rendre l'ouvrage entier impossible à lire par le lecteur le plus patient ou le plus désœuvré. Peut-être Amadis de Gaule pourrait-il encore procurer quelque plaisir à une jeune et vive imagination; mais l'absence d'un intérêt profond ou permanent laisse, à une lecture superficielle, une aride impression d'inutilité, qui doit, ce nous semble, dégoûter tout homme d'un âge mûr. Amadis obtint du moins la palme dans l'opinion de Cervantes, exprimée par l'organe du barbier et du curé, tandis qu'un si grand nombre d'indignes imitateurs de Lobeyra étaient condamnés aux flammes.

Une œuvre dramatique assez curieuse, si toutefois elle mérite d'être ainsi qualifiée, fut représentée à Paris en 1511, et publiée en 1516. Elle a pour titre *le Prince des sots et la Mère sotte*, et l'auteur est un certain Pierre Gringore, qui avait déjà composé quelques autres pièces moins remarquables et se rapprochant davantage du genre des moralités. L'idée générale n'avait rien d'original. Un prince des sots avait long-temps régenté ses sujets bigarrés sur le théâtre d'une joyeuse compagnie, celle des Enfants-sans-Souci, qui avaient amusé les bourgeois de Paris de leurs bouffonneries, sous le titre peut-être de *moralités*, tandis que leurs confrères, plus graves, représentaient les mystères de l'Écriture et de la légende. Mais le but principal de la *Mère sotte* était de tourner en ridicule le pape et la cour de Rome pendant la lutte de Louis XII avec Jules II. Elle se compose de quatre parties, toutes en vers. La première s'appelle *le Cri*: c'est une espèce de prologue, dans lequel tous les sots sont convoqués pour venir voir jouer le prince des sots le Mardi-Gras. La seconde est la *Sottie*, pièce dramatique d'une forme irrégulière, remplie de traits mordants contre le clergé, et surtout contre le pape. Une troisième partie est intitulé *la Moralité de l'homme entêté*; c'est un dialogue en allusion à la même querelle. Enfin, vient une farce indécente, qui n'a aucun rapport avec le sujet précédent. Gringore, qui jouait le rôle de la *Mère sotte*, était généralement connu par ce sobriquet, qu'il adopta dans ses publications subséquentes [1].

[1] BEAUCHAMPS, *Recherches sur le théâtre français*; GOUJET, *Bibl. française*, t. XI, p. 212; NICERON, t. 34; BOUTERWEK, *Gesch. der Franzoser Poesie*, t. V, p. 113; *Biogr. univ.* Les œuvres de Gringore, dit cette dernière autorité, sont rares et recherchées par les amateurs de notre vieille

Il y avait certainement loin de Gringore aux auteurs du théâtre italien, qui avaient adapté avec succès les intrigues des comédies latines à des actions modernes. Mais, parmi les *barbares*, un écrivain dramatique un peu plus jeune que lui commençait alors à acquérir une certaine célébrité, quoique cette célébrité fût restreinte à une langue encore inculte, et aux classes inférieures de la société. Hans Sachse, cordonnier de Nuremberg, né en 1494, donna, dit-on, en 1517, sa première pièce de carnaval (*Fast nacht spiel*). Hans Sachse appartenait à la confrérie de poètes-artisans, les maîtres-chanteurs d'Allemagne, qui, depuis le commencement du XIV[e] siècle, pouvaient produire une série d'ouvriers-rimeurs (et je me sers du terme *ouvriers* dans toute l'acception du mot), que leurs compatriotes entouraient d'une vénération qui aurait pu suffire à des bardes d'un mérite plus réel. Dans un esprit assez naturel à des ouvriers, ils exigent la ponctuelle observation de certains canons, règlements intérieurs de cette corporation des Muses, auxquels le poète devait se soumettre. Mais, si ces règlements pouvaient réprimer les écarts de nos maîtres-chanteurs, ils ne nuisaient en rien à leur fécondité, et notamment à celle de Hans Sachse, qui, dans l'espace d'une quarantaine d'années, composa cinquante-trois pièces sacrées et soixante-dix-huit pièces profanes, soixante-quatre farces, cinquante-neuf fables, et un assortiment considérable de poésies de différents genres. Ces productions dramatiques sont rares aujourd'hui, même en Allemagne : elles paraissent devoir être rangées dans la même classe que les premiers fruits des théâtres français et anglais. Nous reviendrons sur Hans Sachse dans un autre chapitre [1].

Depuis la mort de Lydgate, il n'avait paru en Angleterre aucun poète dont le nom mérite d'être cité [2]. Beaucoup de critiques, peut-être, n'admettront pas qu'Étienne Hawes, qui se présente maintenant à nous, doive figurer sur cette honorable liste. Son *Passe-Temps de Plaisir, ou Histoire de Grande-Amour et la Belle Pucelle*, terminé en 1506, fut imprimé par Wynkyn de Worde

poésie, parce qu'elles font connaître l'état des mœurs au commencement du XVI[e] siècle.

[1] *Biogr. univ.*; EICHHORN, t. III, p. 948; BOUTERWEK, t. IX, p. 381; HEINSIUS, t. IV, p. 150. *Retrospective Review*, t. X.

[2] J'ai fait mention dans un autre endroit de la traduction de la *Nef des Fols* de Sébastien Brandt, par Alexandre Barclay; je puis faire observer ici que le traducteur a ajouté beaucoup de traits originaux contre ses propres compatriotes, et surtout contre le clergé.

en 1517. Ce titre ne semble guère annoncer une allégorie morale et savante, d'environ six mille vers, et dans laquelle figurent, comme personnages vivants, les sept sciences du *trivium* et du *quadrivium*, indépendamment d'une foule de vertus et de qualités abstraites. Ceux qui recherchent le feu de l'expression, la grâce harmonieuse de la langue poétique, seront rarement contents de Hawes. A l'opposé d'un grand nombre de nos anciens versificateurs, on le jugerait moins favorablement sur des extraits que sur l'ensemble de son long ouvrage. Il est dur, obscur, hérissé de latinismes pédantesques, et il a probablement été défiguré à l'impression; mais il a de l'érudition, une teinte philosophique, et il nous rappelle souvent l'école de Jacques Ier. L'auteur qu'on mettrait le mieux en parallèle avec Hawes, quoique ce rapprochement soit peut-être inattendu, est Jean Bunyan: leurs inventions sont du même genre, variées et nouvelles, sans toutefois se rattacher d'une manière remarquable au sujet principal, ou présenter entre elles une suite naturelle; leurs personnages, quoique revêtus de noms abstraits, ont une vérité personnelle à laquelle Phineas Fletcher, qui écrivit un siècle après Hawes, a été loin d'atteindre. Pour tous deux, l'allégorie générale n'est qu'un moyen de développer un système, de philosophie chez l'un, de religion chez l'autre. Je ne veux pas dire pour cela que le *Passe-Temps de Plaisir* et le *Voyage du pèlerin,* ces deux ouvrages dont le sort a été si différent, doivent être, sous le rapport du mérite, placés sur la même ligne. Bunyan, par sa simplicité concise, est puissant et pittoresque; Hawes a les défauts communs à nos anciens écrivains, une prolixité lâche et fatigante, la manie de s'étendre sur des sujets pédantesques auxquels le lecteur ne prend aucun intérêt, l'affaiblissement de chaque trait et de chaque réflexion par l'ignorance des touches propres à les mettre en relief. Mais si l'on considère l'*Histoire de Grande-Amour* moins comme un poëme à lire que comme moyen d'apprécier les pouvoirs intellectuels de l'auteur, on ne regardera point avec dédain une allégorie aussi longue et aussi bien soutenue. Ce genre de poésie exigeait beaucoup de qualités qu'on n'eût pas trouvées dans un esprit peu riche de pensées ou incapable de combinaisons neuves; une conception nette de modes abstraits, une connaissance familière de l'esprit humain et des effets de ses qualités sur la vie humaine; la faculté de saisir avec justesse et de représenter avec vivacité les analogies entre les objets qui tombent sous les sens et ceux qui sont du domaine de l'intelligence. Peu d'écrivains parmi les prédécesseurs

de Hawes ont possédé un plus grand nombre de ces qualités que lui.

Ce poëme était peu connu avant que M. Southey l'eût réimprimé en 1831 ; l'édition originale est très rare. Warton en avait donné plusieurs extraits qui, ainsi que je l'ai fait observer, ne sont point à l'avantage de Hawes, et une analyse de l'ensemble [1] : mais, quoiqu'il ait loué l'imagination de l'auteur et reconnu que son poëme avait été négligé à tort, il n'insiste pas assez sur le fond d'érudition et d'idées qu'il déploie. Hawes paraît avoir étudié à Oxford et avoir beaucoup voyagé sur le continent. Il avait aussi un emploi à la cour de Henri VII. On peut donc le considérer comme un des premiers modèles de nos *gentlemen* savants et accomplis ; et son poëme est le premier fruit de l'esprit anglais, qui, sous l'action graduelle du temps, avait mûri dans le silence et les ténèbres du xve siècle. C'était l'augure d'une génération de graves et sévères penseurs, et cet augure ne fut pas trompeur.

Le *Temple de verre*, autre poëme, que Warton avait attribué à Hawes, a été, d'un commun accord, restitué à Lydgate. Indépendamment des preuves externes, qui sont décisives [2], il est facile de voir que le *Temple de verre* n'est pas écrit en anglais du temps de Henri VII. Je n'indique ce fait que pour faire observer qu'en suivant la série de nos écrivains en vers et en prose, on trouve que le vieil anglais cessa d'être en usage vers l'époque de l'avénement d'Édouard IV. Lydgate et l'évêque Pecock, ce dernier surtout, ne sont pas faciles à entendre pour le lecteur qui n'est pas familiarisé avec leur langue ; il a besoin d'un glossaire, ou il est forcé de s'abandonner aux conjectures. Dans les lettres de Paston, au contraire, dans Harding, le chroniqueur en vers, ou dans le discours de sir John Fortescue sur la différence entre une monarchie absolue et une monarchie limitée, on trouve à peine quelque difficulté : on y rencontrera souvent des mots et des formes de terminaisons vieillies, mais c'est à peine si l'on s'apercevra qu'on lit ces ouvrages bien moins couramment que des livres d'une date plus moderne. Ceux dont il est ici question furent écrits vers 1470. Mais, dans l'histoire d'Édouard V, par sir Thomas More, écrite vers l'an 1509, ou dans la belle ballade de la *Fille brune* (*Nut-brown Maid*),

[1] *Hist. de la poésie anglaise*, t. III, p. 54.

[2] Voir une note dans l'édition de Warton, par Price, *ubi suprà* : j'ajouterai qu'il est fait mention du *Temple de verre* dans les lettres de Paston, t. II, p. 90, long-temps avant l'époque de Hawes.

qu'on ne peut placer bien loin de l'an 1500, mais que j'inclinerais, à défaut de preuves contraires à l'évidence interne, à rapporter à la décade actuelle, dans ces deux onvrages, dis-je, on remarque, non seulement moins de phraséologie surannée, mais un certain tour de phrase, une structure moderne, dans les vers comme dans la prose, qui signalent le commencement d'une ère nouvelle et l'introduction de nouveaux principes de goût dans les belles-lettres. On comprendra sans peine qu'il est impossible d'indiquer par une ligne de démarcation l'époque précise où se manifestèrent les premiers symptômes de cette transformation. Hawes, quoique son anglais diffère beaucoup de celui de Lydgate, paraît avoir eu une grande vénération pour lni, et il a imité la manière de cette école, à laqnelle il appartient incontestablement. Skelton, au contraire, quoiqu'assez disposé à forger des mots, n'en a comparativement qu'nn petit nombre de surannés.

Le bizarre écrivain que nous venons de nommer paraît pouvoir être assez convenablement placé dans la décade actuelle; cependant sa vie poétique fut longue, s'il est vrai qu'il reçut la couronne de lauréat à Oxford en 1483, et qu'il soit aussi l'auteur d'un libelle contre sir Thomas More, qni lui est attribué par Ellis, et qui peut à peine avoir été écrit avant 1533, puisqu'il y est fait allusion à la nonne de Kent[1]. Mais, bien que ce morceau soit assez dans le style de Skelton, il est présumable que c'est une imitation, car on rapporte que cet auteur mourut en 1529. Skelton, à conp sûr, n'est pas un poète, à moins qu'une certaine dose de verve bouffonne et un flux torrentuenx de mots enchâssés dans de méchantes rimes ne suffisent pour constitner un poète; mais cette abondance, remarquable dans une langue aussi pauvre que l'était la nôtre à cette époque, annonce un esprit doué de quelque puissance originale. Sous ce rapport, peu d'écrivains anglais se rapprochent davantage de Rabelais, qui ne vint qu'après Skelton. Les essais de ce dernier dans la poésie sérieuse sont tout-à-fait pitoyables; mais il est probable que les vers satiriques snr le cardinal Wolsey ne furent pas sans effet. On ne saurait dire s'ils furent écrits avant 1520. Quoique ces vers soient mieux connus qu'aucun poëme de Skelton, sa complainte sur *Philip Sparrow* (Moineau) a plus de comique et d'imagination[2].

[1] ELLIS, *Specimens*, t. II.

[2] Ce dernier poëme est réimprimé dans les Morceaux choisis des anciens poëtes, par Southey. On trouve aussi des extraits de Skelton dans Warton, et un dans le premier volume des *Somers Tracts*. M. Dyce se propose, je crois, de publier une édition collective de ses œuvres.

Nous allons maintenant jeter un coup d'œil rapide sur quelques autres branches de la littérature pendant cette seconde décade du XVIe siècle. Les langues orientales occupent un peu plus de place qu'auparavant dans la bibliographie. Une grammaire éthiopienne, c'est-à-dire abyssinienne, accompagnée des Psaumes traduits dans la même langue, fut publiée à Rome par Potken en 1513 ; un petit traité en arabe parut à Fano en 1514 : c'était la première fois que ces caractères étaient employés dans l'imprimerie. Giustiniani donna à Gênes, en 1516, un psautier en hébreu, en chaldéen, en arabe et en grec [1] ; et en 1519, Felice di Prato imprima à Venise une Bible en hébreu, avec la paraphrase chaldéenne et d'autres éclaircissements. Le Livre de Job, en hébreu, parut à Paris en 1516. Cependant la magnifique Bible polyglotte d'Alcala se poursuivait sous le patronage du cardinal Ximenès, et paraissait en cinq volumes in-folio, entre les années 1514 et 1517. Elle contient sur trois colonnes le texte hébreu, le grec des Septante et le latin de la Vulgate ; la paraphrase chaldéenne du Pentateuque, par Onkelos, est aussi imprimée au bas de la page [2]. L'Espagne avait donc trouvé des hommes capables de diriger ce grand travail. Lebrixa vivait encore, quoique bien vieux ; Stunica et quelques autres savants, aujourd'hui oubliés, furent ses collaborateurs. Parmi les noms qui figurent sur le titre, se trouve celui de Demetrius Cretensis : c'est sans doute lui qui fut principalement chargé de la partie grecque ; et il est très probable que toutes les anciennes publications en hébreu et en chaldéen ne se faisaient qu'avec l'assistance des rabbins juifs.

L'école de Padoue, déjà renommée pour la science médicale aussi bien que par la culture de la philosophie d'Aristote, était sous le poids d'un soupçon d'infidélité, soupçon qui fut singu-

[1] Il est imprimé en huit colonnes, et Gesner, *apud* Bayle, JUSTINIANI, note D, en fait la description suivante: *Quarum prima habet hebræam editionem, secunda latinam interpretationem respondentem hebrææ de verbo in verbum, tertia latinam communem, quarta græcam, quinta arabicam, sexta paraphrasim, sermone quidem chaldeo, sed literis hebraicis conscriptam ; septima latinam respondentem chaldeæ, ultima verò, id est octava, continet scholia, hoc est, annotationes sparsas et intercisas.*

[2] ANDRÈS, t. XIX, p. 35. On a souvent critiqué une observation qui se trouve dans la préface de l'édition complutensienne, qu'on imprime la Vulgate entre l'hébreu et le grec, comme le Christ entre deux larrons. Cette expression, de quelque manière qu'elle se soit introduite en cet endroit, ne saurait être entièrement justifiée ; mais on croyait généralement alors que le texte hébreu avait été corrompu par les Juifs.

lièrement aggravé par la publication, en 1516, du traité *De l'Immortalité de l'Ame*, par Pomponatius, le plus célèbre de ses professeurs. Ce livre provoqua plusieurs réponses, et fut brûlé publiquement à Venise; mais le patronage de Bembo soutint Pomponatius à la cour de Léon; et l'inquisition lui permit de réimprimer son traité avec quelques corrections. Pomponatius se défendit en déclarant qu'il avait simplement nié la validité des arguments philosophiques en ce qui touchait l'immortalité de l'âme, sans élever le moindre doute sur l'autorité de la révélation, à laquelle au contraire il s'était expressément soumis, ainsi qu'à l'autorité de l'Église. Mais c'est là le langage ordinaire de la philosophie au XVI[e] et au XVII[e] siècle, et il faut la juger sur d'autres présomptions. Brucker et Ginguené s'expriment clairement quant à l'incrédulité réelle de Pomponatius sur l'article de la doctrine, et ils produisent à l'appui de cette opinion quelques passages de ses autres écrits qui paraissent plus positifs que toutes les preuves qu'on pourrait tirer du traité *De Immortalitate*. Il est certainement possible, et il n'est pas extraordinaire, que des hommes considèrent comme inconcluants tous les arguments établis sur ce sujet, en tant que ces arguments sont empruntés à la raison, tandis qu'ils admettent au contraire ceux qui reposent sur la révélation. D'un autre côté, il est impossible qu'un homme adopte des propositions incompatibles, lorsqu'il a reconnu cette incompatibilité. La question, et Buhle paraît l'avoir senti, se réduit donc à savoir si Pomponatius soutenait que les arguments rationnels en faveur d'un état futur étaient contraires aux vérités connues, ou simplement qu'ils étaient insuffisants pour former une conviction. J'avoue qu'après une lecture superficielle de son traité, je n'oserais prendre sur moi de trancher cette question : mais, en somme, il est à présumer que Pomponatius n'avait pas plus de religion que les philosophes de Padoue n'en conservaient en général pour leur servir de manteau. Cette université fut pendant plus d'un siècle le foyer de l'athéisme en Italie [1].

[1] TIRABOSCHI, t. VIII; CORNIANI; GINGUENÉ; BRUCKER; BUHLE; NICÉRON; *Biogr. univ.* Ces deux derniers sont plus favorables que les autres aux intentions du philosophe de Padoue.

Pomponatius, qu'on appelait quelquefois Peretto, à cause de sa petite taille, circonstance qui lui était commune avec son prédécesseur en philosophie, Marsilius Ficinus, ne savait pas le grec, bien qu'il fît un cours sur Aristote. Dans un des dialogues de Sperone (p. 120, édit. 1596), on lui fait soutenir cette opinion, que, si on lisait tous les livres dans des traductions, le temps qu'on perd maintenant à apprendre les langues pourrait être mieux employé.

On peut mettre au rang des écrits philosophiques de cette période un traité publié pour la première fois en 1516, quoique composé plus de deux cents ans auparavant, par Raymond Lulle ou Lully, natif de Majorque, un de ces novateurs en philosophie qui, à force de vanter leurs découvertes originales dans les mystères de la vérité, finissent par être crus sur parole et se faire honneur de prétendus systèmes scientifiques, que leurs admirateurs trop confiants se donnent rarement la peine d'examiner, ou même de comprendre. Le principal traité de Lulle est l'*Ars Magna*, que l'auteur présente comme une nouvelle méthode pour raisonner sur toute espèce de sujets ; mais cette méthode paraît se borner à une disposition artificielle, et facilement saisissable à l'œil, de sujets et de prédicables, classés d'après certaines distinctions : que si l'on veut y voir autre chose qu'un arrangement topique, de la nature de ceux que les anciens orateurs appelaient à l'aide de leur imagination, on ne peut comparer cette méthode qu'à la combinaison inventée par les philosophes de Laputa, et qui avait pour objet la substitution d'un mécanisme au travail de l'intelligence. Leibnitz pense que la méthode de Lulle est susceptible d'être employée avec quelque avantage dans l'improvisation ; mais il est certain que son utilité ne saurait s'étendre au delà. Lord Bacon a dit avec vérité, en parlant de cet ouvrage, et en général de ces vains et frauduleux essais qui ont pour objet de mettre le charlatanisme à la place de la science, que « ce ne sont point « des méthodes légitimes, mais des méthodes d'imposture, dont « le mérite consiste à grouper les connaissances de telle façon « que les gens peuvent facilement faire parade d'une érudition « qu'ils n'ont point ; » et que « ce n'est qu'une masse de termes « empruntés à tous les arts, à l'effet de donner un aplomb « factice, et afin qu'on croie que ceux qui font usage de ces ter- « mes en comprennent la valeur. »

On reconnaît que les écrits de Lulle sont fort obscurs ; et ceux de ses adeptes et commentateurs, parmi lesquels figurent les météores de la philosophie, Cornelius Agrippa et Giordano Bruno, ne le sont guère moins. Cependant sa méthode eut le sort ordinaire des recettes empiriques de ce genre, elle fut en grande vogue, et reçut bien des éloges usurpés, non seulement pendant les deux siècles qui s'écoulèrent entre l'époque où vivait l'auteur et celle où l'ouvrage sortit de la presse, mais long-temps encore après, et jusqu'à ce que la philosophie cartésienne eût évincé celle à laquelle était adapté l'art de Lully. Vers la fin du XVIIe siè-

cle, Morhof lui-même avoue qu'il s'était laissé aller à la regarder comme une méthode frivole, mais qu'un examen plus attentif avait singulièrement modifié son opinion [1]. Le peu de pages que Brucker a consacrées à Lulle ne rendent pas son art bien intelligible [2]; mais elles paraissent suffisantes pour démontrer son inutilité quant à la découverte de la vérité. Il est tout-à-fait impossible, pour ceux mêmes qui se sont donné beaucoup de peine pour comprendre cette méthode (et je ne suis pas de ce nombre), d'en donner une idée exacte en peu de mots, même à l'aide de figures, qui sont indispensables [3].

La seule publication géographique que l'on rencontre dans cette période est une relation des découvertes récemment faites en Amérique, relation composée par Pierre Martyr d'Anghiera, Milanais, qui passa une grande partie de sa vie à la cour de Madrid. L'ouvrage est intitulé, *De rebus oceanicis decades tres:* c'est, en effet, une série de lettres, au nombre de trente, écrites ou censées avoir été écrites à différentes époques, et à mesure

[1] MORHOF, *Polyhistor*, l. II, c. 5. Mais si je comprends bien le motif sur lequel Morhof fonde son opinion favorable de l'art de Lulle, c'est uniquement parce qu'il la trouve propre à fournir des termes moyens dans une argumentation faite suivant les règles du syllogisme.

[2] BRUCKER, t. IV, p. 9-21. Ginguené, qui fait observer que l'analyse de Brucker, *à sa manière accoutumée*, peut être comprise par ceux qui ont étudié la méthode de Lulle, mais doit être fort embrouillée pour les autres, Ginguené, disons-nous, a rendu lui-même le sujet beaucoup plus inintelligible en cherchant à l'expliquer à sa façon, *Hist. litt. de l'Italie*, t. VII, p. 497. J'ai trouvé un meilleur exposé de la méthode dans Alstedius, admirateur passionné de Lulle, *Clavis artis lullianæ* (Argentor. 1633). Mais les éloges qu'il donne à la méthode, lorsqu'on vient à les examiner, sont simplement comme auxiliaire de la mémoire, et comme arsenal pour la dispute, *de quâvis quæstione in utramque partem disputandi*. Ceci est plutôt un mal qu'un bien; et si les procédés mnémoniques ne sont pas sans utilité, il est probable qu'on pourrait en trouver de bien meilleurs que celui de Lulle.

[3] Buhle a fait observer qu'il n'est pas étonnant que la méthode de Lulle ait été favorablement accueillie, puisqu'elle est réellement utile pour les associations d'idées, comme tous les autres procédés basés sur l'emploi des lieux communs; qu'elle peut s'adapter plus ou moins bien à toute espèce de sujets; qu'elle fournit des matériaux à l'improvisation, et qu'elle est présentée, malgré son peu d'étendue, comme un système complet de lieux communs. Mais il suffit d'en faire l'essai pour se convaincre qu'elle n'est d'aucune utilité dans le raisonnement. Buhle présume que des hommes comme Agrippa et Bruno ne conservaient que le principe général du plan de Lulle, et le développaient à l'aide de nouveaux procédés de leur invention. (*Hist. de la Philos.*, t. II, p. 612.) Voir aussi l'article LULLE dans la *Biographie universelle*. Tennemann appelle l'*Ars Magna* une machine logique pour faire raisonner sur tout sans étude ni réflexion. (*Manuel de la Philos.*, t. I, p. 380.) Mais c'est à peu près en cela, selon toute apparence, que Lulle faisait consister le mérite de son ouvrage.

que de nouveaux renseignements arrivaient: la première est datée de quelques jours seulement après le départ de Colomb, en 1493; tandis que les deux dernières décades sont adressées à Léon X. On dit qu'il parut une édition en 1516, et c'est certainement la date de la dédicace de l'auteur à Charles-Quint; mais cette édition ne paraît avoir été vne par aucun bibliographe. Quoique la relation de Pierre Martyr ait été implicitement adoptée par Robertson et par beaucoup d'autres, il existe une forte présomption interne, ou plutôt une évidence irrésistible, contre l'authenticité de ces lettres dans la forme sous laquelle elles sont présentées. Il me paraît incontestable que c'est long-temps après les événements qu'il raconte que l'auteur jeta sous cette forme les renseignements qu'il s'était procurés. Il suffit de comparer les deux premières lettres des décades de Pierre Martyr avec n'importe quelle histoire authentique pour se convaincre qu'elles ne sont qu'une fiction palpable, et ourdie avec une telle négligence que toutes les dates y sont erronées, jusqu'à celle de l'année dans laquelle Colomb fit sa grande découverte. C'est donc par une étrange inadvertance que Robertson a uniformément cité ces lettres comme écrites à l'époque même des événements, car la moindre attention lui aurait fait reconnaître son erreur. Et c'est ici le lieu de dire qu'un soupçon semblable s'est élevé avec beaucoup de raison au sujet d'une autre collection de lettres du même auteur, collection un peu plus répandue que celle dont nous venons de parler. C'est un volume in-folio, bien connu des personnes qui se sont particulièrement occupées de l'histoire du XVI[e] siècle, et contenant une série de lettres supposées écrites par Anghiera à plusieurs de ses amis, entre les années 1488 et 1522. Ces lettres sont remplies de faits intéressants, et elles auraient encore plus de prix si l'on pouvait ajouter foi à leur authenticité comme documents réellement contemporains. Robertson, dans son récit de l'insurrection de Castille, s'est presque entièrement reposé sur leur autorité: la *Biographie universelle* elle-même ne paraît pas douter qu'elles n'aient été véritablement écrites à leurs différentes dates; et pourtant La Monnoye, si ma mémoire ne me trompe pas (dans tous les cas, je suis certain que la remarque a été faite), La Monnoye, dis-je, avait depuis long-temps accusé l'auteur d'imposture, sur le motif que ces lettres, dans lesquelles il a enchâssé l'histoire de l'époque, fourmillent tellement d'anachronismes qu'il est évident qu'elles ont été forgées après coup. Il y a plusieurs années que j'ai lu ces lettres, et je me souviens d'avoir été frappé par quelques

fautes grossières de chronologie, qui me firent supposer alors qu'il y avait erreur dans la date de quelques unes d'elles : comme l'ouvrage jouit d'une grande réputation, l'idée de supercherie littéraire ne se présenta pas d'abord à mon esprit [1]. Un motif de suspicion qui n'est guère moins frappant, c'est que les lettres de Pierre Martyr se distinguent par une exactitude peu naturelle; il annonce les événements avec le degré précis d'importance qu'ils doivent avoir; il ne prédit que ce qui arrive en effet : de telle sorte qu'il faut qu'il soit ou un imposteur (ce qui n'implique ici aucun blâme), ou un homme doué d'une prodigieuse sagacité. Mais, après tout, si ces deux ouvrages d'Anghiera ne sont pas précisément ce pour quoi l'auteur a voulu les faire passer, ils n'en sont pas moins précieux comme documents contemporains; et le premier notamment, *De rebus oceanicis*, est la plus ancienne relation que nous ayons de l'établissement des Espagnols dans l'isthme de Darien, et de toute la période intermédiaire de Colomb à Cortès.

Nous pourrions embarrasser le lecteur en poussant plus loin cette division strictement chronologique en courtes périodes décennales, qui nous a servi jusqu'à présent à exposer les progrès réguliers de la littérature européenne, et particulièrement des connaissances classiques. Beaucoup d'autres branches étaient maintenant cultivées, et il convient de suivre distinctement l'histoire de chacune d'elles, tout en indiquant souvent leurs rapports mutuels, et, autant que possible, en ne perdant point de vue leur unité commune. Dans la période qui s'offre immédiatement à nous, cette unité fut maintenue surtout par l'étude approfondie des langues latine et grecque : ce fut dans les ouvrages écrits en ces langues que le théologien, le jurisconsulte, le médecin, le géo-

[1] Voici quelques échantillons d'anachronismes, qui paraissent porter un coup mortel à l'authenticité de ces lettres, et qui ne sont que choisis entre beaucoup d'autres. Il écrit à un ami, en 1489 : *In peculiarem te nostræ tempestatis morbum, qui appellatione hispanâ bubarum dicitur, ab Italis morbus gallicus, medicorum elephantiam alii, alii aliter appellant, incidisse præcipitem, libero ad me scribis pede.* (*Epist.* 68.) Maintenant, lors même que nous supposerions que cette maladie eût été connue quelques années avant la découverte de l'Amérique et le siége de Naples, est-il probable qu'elle aurait reçu le nom de *morbus gallicus* avant cette dernière époque? En février 1511, il informe son correspondant de l'absolution des Vénitiens par Jules II, qui avait eu lieu en février 1510. (*Epist.* 451.) Dans une lettre datée de Bruxelles, 31 août 1520 (*epist.* 689), il rapporte que Luther avait brûlé à Wittenberg les livres du droit canon, ce qui n'eut lieu, comme on le sait, qu'au mois de novembre suivant.

mètre et le philosophe, le poète même, le plus souvent, et l'écrivain dramatique, allèrent chercher les éléments de leurs connaissances, et la nourriture de leur esprit. Nous nous occuperons donc d'abord des progrès ultérieurs de la littérature philologique; et quelques uns de nos lecteurs voudront bien, en faveur de ceux qui attachent une certaine importance à des renseignements précis, nous pardonner ici, comme ailleurs, des détails qu'ils pourraient considérer comme inutiles dans un ouvrage d'une nature aussi générale que celui-ci.

CHAPITRE V.

DE LA LITTÉRATURE ANCIENNE EN EUROPE DE 1520 A 1550.

Goût classique des Italiens. — Cicéroniens. — Érasme les attaque. — Écrits sur les antiquités romaines. — Érudition en France. — Commentaires de Budé. — Progrès de l'instruction en Espagne, en Allemagne, en Angleterre. — État de Cambridge et d'Oxford. — Progrès de la science encore lents. — Ouvrages encyclopédiques.

L'ITALIE, cet heureux sol qui avait le premier vu cultiver la littérature de l'antiquité, conservait encore sa supériorité dans le sentiment délicat des beautés de cette littérature, et dans la faculté de les reproduire par une chaleureuse imitation. C'était la terre du goût et de la sensibilité; et jamais sans doute elle ne posséda ces qualités à un plus haut degré que dans le siècle de Raphael et d'Arioste. Loin d'être abrutie par cette ignorance stupide qui caractérisa si long-temps l'aristocratie transalpine, la noblesse italienne, moins façonnée à la guerre et à la chasse qu'à la vie des cités et aux jouissances sociales, se distingua toujours par le patronage qu'elle accordait aux savants, et, ce qui est plus important encore, par son habileté critique dans les matières d'art et de belles-lettres. Ce double mérite se faisait surtout remarquer dans l'ordre ecclésiastique. Si les successeurs de Léon X n'ont point égalé sa haute renommée, il n'en est pas moins vrai qu'après le règne passager d'Adrien VI, qui, si l'on en croit les écrivains italiens, parut menacer le monde d'un retour complet de la barbarie [1], ils ne se montrèrent ni moins magnifiques ni

[1] Valerianus, dans son traité *De infelicitate literatorum*, triste catalogue d'auteurs malheureux, écrit à la manière de M. d'Israëli, mais avec moins de verve et d'intérêt, parle d'Adrien VI comme d'un autre Paul II quant à la haine qu'il portait aux lettres. *Ecce adest musarum et eloquentiæ, totiusque nitoris hostis acerrimus, qui literatis omnibus inimicitias minitatur, quoniàm, ut ipse dictitabat, terentiani essent, quos cùm odisse atque etiam persequi cœpisset, voluntarium alii exilium, alias atque alias alii latebras quærentes, tamdiù latuere, quoàd Dei beneficio, altero imperii anno decessit, qui si aliquantò diutiùs vixisset, gothica illa tempora adversùs bonas literas videbatur suscitaturus.* (Lib. II, p. 34.) Il est juste d'ajouter qu'Érasme considère Adrien comme le protecteur des lettres dans les Pays-Bas. *Vix nostra phalanx sustinuisset hostium conjurationem, ni Adrianus tùm cardinalis, posteà romanus pontifex, hoc edidisset oraculum : bonas literas non damno, hæreses et schismata damno.* (*Epist.*, 1176.) Cela ne dit pas grand'chose, à la vérité; mais la

moins soigneux d'encourager les belles-lettres et les lettres utiles. La première partie de cette période de trente ans ne fut, il est vrai, rien moins que propice au progrès des sciences, dans cette heure désastreuse surtout où les bandes effrénées du connétable de Bourbon se ruèrent au sac de Rome. Il arriva alors, comme en d'autres temps de calamité, que des universités et des établissements littéraires furent dissous; que des bibliothéques furent détruites ou dispersées. Celle de Sadolet, soustraite à grand'peine au pillage de Rome, fut dispersée par suite d'un naufrage pendant son transport en France [1]. Une ère meilleure commença avec la pacification de l'Italie en 1531. Les guerres qui suivirent cette époque furent passagères, ou partielles dans leurs effets. L'extinctinction même de tout espoir de liberté civile, qui caractérisa la nouvelle période, dirigea les forces intellectuelles d'un peuple vif et ardent vers ces études paisibles que ses maîtres étaient disposés à permettre et encourager.

La supériorité réelle des anciens dans la littérature comme dans les arts excita une admiration enthousiaste et exclusive de l'antiquité, sentiment qui n'était pas inconnu dans d'autres parties de l'Europe, mais qui en Italie était une sorte d'orgueil national que tous partageaient. Les Italiens, pour se consoler de leur abaissement actuel, se rejetaient dans les souvenirs des temps passés, et leur imagination évoquait des César et des Marius qui brisaient le joug que les Barbares du Nord leur avaient imposé. Tout ce qui leur rappelait la lente décadence de Rome, quelquefois même leur religion, sonnait mal à leurs oreilles dédaigneuses. Ce que les savants italiens avaient le plus à cœur, c'était d'écrire un latin non seulement exempt de barbarismes, mais conforme aux modèles de ce qu'on appelle quelquefois l'âge d'Auguste, c'est-à-dire

Biographie universelle (Suppl., art. BUSLEIDEN) nous apprend que ce pape dut interposer son autorité pour lever les obstacles qui s'opposaient à la fondation du *collegium trilingue* de Busleiden, à Louvain. On sait qu'Adrien était porté à réformer quelques abus de l'Église, et c'en était assez pour indisposer les Italiens contre lui. (Voir sa Vie, dans BAYLE, note D.)

[1] *Cùm enim direptis rebus cœteris, libri soli superstites ab hostium injuriâ intacti, in navim conjecti, ad Galliæ littus jàm pervecti essent, incidit in vectores, et in ipsos familiares meos pestilentia. Quo metu ii permoti, quorum ad littora navis appulsa fuerat, onera in terram exponi non permisere. Ità asportati sunt in alienas et ignotas terras; exceptisquè voluminibus paucis, quæ deportavi mecum hùc proficiscens, mei reliqui illi tot labores quos impenderamus, græcis præsertìm codicibus conquirendis undiquè et colligendis, mei tanti sumptus, meæ curæ, omnes iterùm jàm ad nihilum reciderunt.* (SADOL., *Epist.*, lib. I, p. 23, Colon. 1554.)

de la période de Cicéron à Auguste. Plusieurs affectaient d'être exclusivement cicéroniens.

Sadolet, l'un des secrétaires apostoliques sous Léon X et sous Clément VII, élevé ensuite à la pourpre par Paul III, s'était placé au premier rang des écrivains par une pureté de style exempte d'affectation ; il paraît néanmoins avoir été considéré comme appartenant à l'école cicéronienne. Cependant, à l'exception de ses lettres, on ne lit aujourd'hui aucun des ouvrages de Sadolet ; et il ne paraît même pas qu'ils aient fait grande sensation de son temps, bien que Corniani ait donné une analyse d'un traité sur l'éducation[1]. Un nom plus éminent encore dans la littérature générale fut celui de Pierre Bembo, noble vénitien, secrétaire de Léon dans le même temps que Sadolet, et élevé, comme ce dernier, à la dignité de cardinal par Paul III. Bembo se distingua dans la littérature latine et dans la littérature italienne, et dans l'une et l'autre langue comme prosateur et comme poète ; et si l'on examine ces divers titres, en vertu desquels il occupe une niche dans le temple de la Renommée, on les trouvera tous fondés. Sous le rapport de la pureté de la latinité, Bembo n'était peut-être pas supérieur à Sadolet ; mais assurément il ne le cédait à qui que ce fût en Europe. On a dit, comme preuve du soin minutieux qu'il mettait à donner à ses compositions le plus haut fini possible, qu'il avait quarante portefeuilles, dans chacun desquels chaque feuille en-

[1] Nicéron dit, au sujet des lettres de Sadolet, qui forment un très gros volume : *Il y a plusieurs choses dignes d'être remarquées dans les lettres de Sadolet; mais elles sont quelquefois trop diffuses, et par conséquent ennuyeuses à lire.* Je partage cette opinion ; et cependant on peut ajouter que les lettres de Cicéron lui-même seraient parfois ennuyeuses, si nous prenions aussi peu d'intérêt aux sujets de ces lettres que nous en prenons généralement à ceux des lettres de Sadolet. Son style est uniformément pur et bon; mais Sadolet est moins difficile que Bembo, et n'emploie pas de circonlocutions pour éviter un terme de théologie. Ces lettres sont, après tout, beaucoup plus intéressantes que ne le sont ordinairement les lettres latines de ses contemporains, par exemple celles de Paul Manuce. Il y règne une bonté de cœur, un esprit d'équité, qui ne se démentent point. Ses vœux pour une réforme ecclésiastique sous le rapport des mœurs l'ont fait soupçonner d'une tendance au protestantisme ; et, à l'appui de ceci ; on a produit une lettre qu'il écrivit à Melanchthon, et à laquelle ce savant ne répondit pas : mais la teneur générale de ses lettres réfute cette présomption ; la théologie de Sadolet, qui était toute sémi-pélagienne, devait le porter à voir avec dégoût les principes de l'école luthérienne (*Epist.*, l. III, p. 121, et IX, p. 410); et, après qu'il eut été revêtu de la pourpre, il devint zélé partisan de la cour de Rome, tout en conservant le désir d'en voir reformer les abus. Pour peu que l'on veuille prendre la peine de parcourir les lettres de Sadolet, on reconnaîtra la vérité de ces observations.

trait successivement, n'en sortant que pour subir les corrections de l'auteur avant de passer au limbe suivant de ce purgatoire. Il y a sans doute là de l'exagération ; mais cette exagération même donne l'idée d'un travail excessif, dont l'effet dut être souvent d'affaiblir et de faire évaporer le sens de l'auteur. Bembo était un de ces cicéroniens exclusifs qui, sentant vivement les beautés de l'éloquence du maître, et n'ignorant pas qu'après le siècle d'Auguste la pureté du style s'était rapidement altérée, rejetaient non seulement avec un soin scrupuleux toute expression, toute tournure qui ne pouvait être justifiée par l'usage de ce qu'on appelait l'âge d'or, mais encore insistaient sur la phraséologie de Cicéron même, comme étant à leurs yeux l'unique modèle de la perfection. Paul Manuce, un des plus rigides, mais en même temps des plus distingués parmi les cicéroniens, ne voulait pas faire usage de mots empruntés aux correspondants de Cicéron, quoique ces correspondants fussent des hommes aussi accomplis et aussi polis que Cicéron lui-même. Cette excessive susceptibilité ne pouvait manquer d'avoir de graves inconvénients dans une langue sans cesse appliquée aux événements journaliers de la vie dans les lettres ou la narration ; c'est elle qui aurait jeté Bembo, si nous en croyons un de ses critiques les plus sévères, dans ce maniérisme, dans ces étranges circonlocutions, qu'on remarque dans son histoire de Venise. Il en résulta encore une autre pratique bizarre, affectation fade et contraire au bon goût, mais choquante pour le lecteur sérieux : c'était l'adaptation de la phraséologie païenne aux usages et même aux caractères du christianisme [1]. On a remarqué aussi qu'en portant toute son attention sur le choix des mots, Bembo se montrait assez indifférent à la portée du sens, défaut très commun chez les écrivains élégants, lorsqu'ils s'expriment dans une langue étrangère. Mais s'il y a quelque mérite, et la chose est incontestable, dans l'art de reproduire cette grâce exquise, cette richesse, qui, dans les périodes de Cicéron, ont fait successivement les délices de toutes les générations, on doit placer Bembo, ne fût-ce que

[1] Ce maniérisme datait du siècle précédent, et Campano, dans sa *Vie de Braccio di Montone*, l'avait poussé tout aussi loin que Bembo, ou que tout autre cicéronien de son temps. Bayle (BEMBUS, note B.) en cite quelques exemples bizarres, tirés de ce dernier. Malgré sa laborieuse susceptibilité quant à la langue, Lipsius et d'autres critiques d'une époque où la science était plus avancée ont reproché à Bembo beaucoup de fautes de latin, surtout dans ses lettres. (*Ibid.*) Sturm dit, en parlant des lettres de Bembo : *Ejus epistolæ* scriptæ *mihi magis quàm* missæ *esse videntur. Indicia sunt hominis otiosi et imitatoris speciem magis rerum quàm res ipsas consectantis.* (ASCHAM, *Epist.*, 391.)

pour cela seulement, parmi les hommes qui furent l'ornement de la littérature au XVIe siècle.

Le ton que Bembo et d'autres écrivains de la même école s'appliquaient à donner à la littérature ancienne provoqua un des ouvrages les plus célèbres d'Érasme, les dialogues intitulés *Ciceronianus*. Le but primitif de ces dialogues était de tourner en ridicule le purisme dédaigneux de ces écrivains, qui ne voulaient faire usage d'aucun cas et d'aucun temps pour lesquels ils n'auraient pas trouvé d'autorité dans les ouvrages de Cicéron. A les entendre, une nuit d'hiver tout entière n'était pas de trop pour composer une seule phrase; et encore fallait-il que cette même phrase fût ensuite revue et retouchée à plusieurs reprises. Aussi écrivaient-ils peu, si ce n'est des lettres fort limées. Une de leurs règles, nous dit Érasme, était de ne jamais parler latin, s'ils pouvaient s'en dispenser; ce qui devait paraître extraordinaire à une époque où le latin était la langue commune des savants des différents pays. Il est certain, du reste, que l'usage de parler latin ne saurait être favorable à la pureté de la langue.

Peu de livres de cette époque nous font entrer plus avant dans son histoire littéraire, et nous donnent une plus juste idée du goût public que le *Ciceronianus*. Érasme passe rapidement en revue tous les principaux écrivains latins qui avaient paru depuis la renaissance des lettres, et il cherche à faire voir combien ils étaient loin de cette élégance cicéronienne que quelques uns affectaient de prendre pour modèle. Il établit une distinction, conforme aux vrais principes du goût, entre cette judicieuse imitation qui laisse libre carrière au génie, et la copie servile d'un seul écrivain. « Que votre premier et votre principal soin, dit-il, soit de vous bien pénétrer du sujet sur lequel vous voulez écrire. Lorsque vous le posséderez parfaitement, les mots vous viendront en abondance, les sentiments vrais et naturels couleront sans effort de votre plume. C'est alors qu'on trouvera que votre style est plein de chaleur et de vie, qu'il saisit et entraîne le lecteur, qu'il est l'image fidèle de votre esprit. Et ce que vous ajouterez par imitation se fondra dans ce qui vous appartient. »

Dans quelques passages du *Ciceronianus*, l'auteur ne se renferme pas dans le cercle borné de la question latine. Cette controverse se rattachait au grand débat entre les hommes d'érudition et les hommes de goût, entre les partisans du solide et ceux du brillant, et jusqu'à un certain point aussi à la question entre le christianisme et le paganisme, manteau dont l'incrédulité des Ita-

liens affectait de se couvrir. Tout le parti cicéronien, à l'exception de Longueil, était de l'autre côté des Alpes [1]. Les savants italiens ne se proposaient autre chose que d'écrire purement le latin, de se parer de lambeaux de littérature romaine, de parler entre eux le langage d'une philosophie semi-païenne, et de laisser le monde à ses abus. Érasme avait, lui, pour objet de rendre les hommes plus sages et meilleurs, et il y consacrait son esprit, son bon sens et son érudition.

Jules-César Scaliger écrivit contre le *Ciceronianus*, et se laissa aller à ce débordement d'ignobles invectives qui déshonore beaucoup de savants, et lui surtout. Sa vanité l'aveuglait sur un fait alors évident pour l'Europe : c'est qu'avec une érudition considérable, et plus de moyens encore, il était tout-à-fait indigne d'être mis en parallèle avec le premier homme de la république des lettres. Il avait peu de titres d'ailleurs pour se constituer l'avocat des puristes cicéroniens ; car il ne pouvait avoir la prétention d'être considéré comme un des leurs, quoique sa réponse à Érasme ne soit pas mal écrite. Il y traite à peine la question du style, et s'attache principalement à défendre la vie et les écrits de Cicéron contre certains passages du *Ciceronianus*, où ils paraissent attaqués. Érasme ne répliqua point, et échappa ainsi au danger de prendre sa revanche sur Scaliger avec ses propres armes.

Le dévouement des Italiens pour Cicéron se manifesta d'une manière plus utile que par cette imitation servile de son style. Pietro Vettori (plus connu sous le nom de Victorius), professeur de littérature grecque et romaine à Florence, publia, en 1534, une édition complète des œuvres du grand orateur. Mais ce travail fut bientôt surpassé par un savant encore plus illustre, Paul Manuce, fils d'Alde, et qui lui avait succédé dans l'imprimerie de Venise. Son Cicéron parut en 1540. C'est sans contredit l'édition la plus importante d'un auteur ancien qui eût été publiée jusqu'alors.

[1] Quoique ce soit là l'opinion générale, établie sur l'autorité d'Érasme lui-même, quelques savants français d'une haute réputation, et notamment Henri Estienne, prétendent que Pierre Bunel égalait, sous le rapport de la pureté cicéronienne, les meilleurs écrivains de l'Italie ; et Paul Manuce, dans une de ses lettres, le reconnaît comme son maître : *Ego ab illo maximum habebam beneficium, quòd me cum Politianis et Erasmis nescio quibus miserè errantem, in hanc rectè scribendi viam primus induxerat.* Dans une édition subséquente, à la place de *Politianis et Erasmis*, on jugea plus convenable de mettre *Philelphis et Campanis*. (Bayle, art. Bunel, note A.) Les lettres de Bunel, écrites avec beaucoup de pureté, furent publiées en 1551. Il est bon d'observer qu'il avait vécu long-temps en Italie. Erasme ne parle pas de lui dans le *Ciceronianus*.

Par le fait, les notes de Manuce, qui furent considérablement augmentées dans les éditions subséquentes [1], forment aujourd'hui en grande partie la base de toutes les interprétations et illustrations de Cicéron, ainsi qu'on peut le voir dans les éditions dites *Variorum*. Nizolius enrichit encore la littérature cicéronienne par ses *Observationes in M. Tullium Ciceronem* (1535). Ce titre indique à peine un dictionnaire de termes cicéroniens, avec des exemples qui en font connaître la véritable acception. Les éditions postérieures et améliorées portent le titre de *Thesaurus ciceronianus*. Je ne trouve point dans cette période d'ouvrage critique plus étendu ou d'un plus grand travail que celui de Scaliger, *De causis linguæ latinæ* (*causis* est ici pour principes). Cet ouvrage traite principalement des origines de la langue, ou des règles qui ont déterminé ses formes particulières. L'auteur y rectifie beaucoup d'erreurs accréditées par ses prédécesseurs, et quelquefois par Valla lui-même; et, dans un index, il relève, avec un esprit peu charitable, six cent trente-quatre fautes de ce genre. Scaliger fait preuve, dans cet ouvrage, de beaucoup de perspicacité et de jugement.

Les *Geniales Dies* d'Alexander ab Alexandro (Alessandro Alessandri), jurisconsulte napolitain, furent publiés en 1522 : c'est un ouvrage composé à la manière d'Aulu-Gelle, un répertoire de connaissances mixtes sur toutes sortes de sujets relatifs à la philologie et aux antiquités romaines, le tout jeté ensemble sans ordre régulier. L'auteur avait vécu avec les savants du XV[e] siècle, et se souvenait même de Filelfo; mais il ne paraît pas qu'il ait eu lui-même une grande célébrité, du moins européenne. « Il connaît « tout le monde, dit Érasme dans une lettre, et personne ne sait « qui il est [2]. » Les *Geniales Dies* ont eu depuis plus de succès que la plupart des anciens ouvrages de critique; car il en parut une bonne édition en 1673, avec les notes des *Variorum*. Ce livre, de même que les *Lectiones antiquæ* de Cælius Rhodiginus, donne une idée du grand développement qu'on avait déjà donné aux travaux sur les antiquités latines; mais cette mine était encore loin

[1] RENOUARD, *Imprimerie des Alde*.

[2] *Demiror quis sit ille Alexander ab Alexandro. Novit omnes celebres Italiæ viros, Philelphum, Pomponium Lætum, Hermolaum, et quos non? omnibus usus est familiariter; tamen nemo novit illum.* (*Append. ad Erasm. Epist.*, 373. (1533.) Bayle remarque également qu'il est à peine question d'Alexander dans les ouvrages de ses contemporains. Tiraqueau, jurisconsulte français d'une haute érudition, se chargea, vers le milieu du siècle, de faire des notes critiques sur les *Geniales Dies*, et y rectifia un bon nombre d'erreurs.

d'être épuisée, et il était réservé au siècle suivant de pousser ces recherches au plus haut degré de perfection.

Quelques ouvrages d'antiquités appartiennent à la période actuelle; nous les indiquerons, quoiqu'ils soient depuis long-temps éclipsés par les travaux des savants auxquels nous venons de faire allusion, et qui rectifièrent et complétèrent ce que leurs devanciers avaient ébauché. Le traité de Marlianus sur la topographie de Rome (1534) est admis, quoiqu'avec quelque hésitation, par Grævius dans son *Thesaurus antiquitatum romanarum*, dont les travaux antérieurs de Blondus Flavius (Flavio Biondo) et de Pomponius Lætus sont entièrement exclus. Les *Fasti consulares* furent publiés pour la première fois par Marlianus en 1549; et un ouvrage sur le même sujet, qui parut en 1550, fut la première production du grand Sigonius. Les événements mémorables de l'histoire romaine n'avaient pas encore été dépouillés et classés en une série chronologique. Un traité de Raphael de Volterra *De magistratibus et sacerdotibus Romanorum* est un ouvrage superficiel et fort inexact [1]. Mazochius, libraire de Rome, fut le premier qui publia, en 1521, un recueil d'inscriptions. Ce recueil était très incomplet, et contenait beaucoup de pièces sans authenticité. Il en parut un meilleur en Allemagne, en 1534, par les soins d'Apianus, professeur de mathématiques à Ingolstadt [2].

On ne devait pas s'attendre à ce que cette source vénérable et plus copieuse de l'antique science, la langue grecque, eût pour les savants d'Italie les mêmes attraits que le latin. Aucune association de souvenirs locaux, aucun sentiment patriotique ne pouvait les attacher à cette étude. La Grèce elle-même n'avait plus de Lascaris ni de Musurus à donner au monde; subjuguée, avilie, barbare sous le rapport de la langue et de l'instruction, séparée surtout de l'Église par une insurmontable inimitié, elle avait cessé d'initier l'étranger, comme un guide vivant, à la connaissance de ses propres trésors. Aussi pouvons-nous déjà observer, non pas la décadence de l'érudition grecque en Italie, mais un ralentissement dans ses progrès. Cependant deux des éditions grecques les plus considérables, sous le rapport du travail, que le XVIe siècle ait produites, sont le *Galien*, publié par André d'Asola en 1525, et l'*Eustathius*, qui sortit de la presse de Bladus à Rome, en 1542 [3].

[1] Il est publié dans Sallengre, *Novus thesaurus Antiquit.*, t. III.

[2] Burmann, *Præfat. in Gruter. Corp. Inscriptionum.*

[3] Greswell, *Early parisian greek Press*, p. 14.

Nous pouvons ajouter, comme premières éditions d'auteurs grecs, *Epictète*, imprimé à Venise en 1528, et *Arrien* en 1535; *Elien*, à Rome, en 1545. L'*Etymologicum magnum* de Phavorinus, dont le vrai nom était Guarino, publié à Rome en 1523, eut quelque importance à une époque où l'on n'avait encore imprimé en fait de lexiques que l'ouvrage si défectueux de Craston. L'*Etymologicum* de Phavorinus n'est cependant « qu'une compilation faite d'après Hesychius, Suidas, Phrynichus, Harpocration, Eustathius, l'Etymologica, le lexique de Philémon, quelques traités de Tryphon, d'Apollonius et autres grammairiens, et de divers scoliastes. Il est précieux en ce qu'il donne plusieurs corrections importantes des auteurs d'après lesquels il est composé, et des extraits assez nombreux de grammairiens inédits »[1].

Parmi les savants italiens, Vettori, déjà nommé, paraît avoir acquis la plus haute réputation pour son habileté dans le grec. Mais il n'y avait pas en Italie de villes considérables, indépendamment des universités régulières, où le grec ainsi que le latin ne fussent pas enseignés publiquement, et en beaucoup de cas par des professeurs d'un goût délicat, d'un savoir profond, et dont les noms étaient alors célèbres : tels étaient Bonamico, Nizzoli, Parrhasio, Corrado, et Maffei, communément appelé Raphael de Volterra. Néanmoins, si l'on en croit Tiraboschi, il manquait encore quelque chose pour garantir ces écoles des changements trop fréquents de professeurs, changements déterminés par l'espoir de salaires plus avantageux; pour inspirer aux étudiants une émulation plus énergique, pour établir un mode de discipline plus uniforme[2]. Les enfants de Loyola devaient remplir cette lacune. Mais nous ne sommes pas encore tout-à-fait arrivés à l'époque où ils commencèrent à prendre en Italie la direction de l'éducation.

Si nous franchissons les Alpes, pour jeter un coup d'œil sur l'état des lettres dans ces contrées, que nous avons laissées en 1520 marchant à grands pas sur les traces de l'Italie, nous trouverons qu'excepté sous le rapport de la pureté du style dans les compositions latines, la France et l'Allemagne pouvaient maintenant entrer en lice et lutter sans trop de désavantage. La France possédait, d'un com-

[1] *Quarterly Review*, t. XXII; Roscoe, *Léon X*, ch. 11. Estienne fit entrer, dit-on, dans son *Thesaurus* des portions considérables de ce lexique de Guarino. (Nicéron, t. XXII, p. 141.)

[2] T. VIII, p. 114; t. X, p. 319. Ginguené, t. VII, p. 232, a copié la notice que Tiraboschi avait donnée sur ces maîtres illustres : il n'y a ajouté que peu de chose, et il est probable qu'il ne connaissait pas les sources originales où Tiraboschi avait puisé.

mun aveu, le plus savant helléniste de l'Europe, Budé. Si quelque doute avait pu exister à cet égard, il ne dut en rester aucun après la publication des *Commentarii linguæ græcæ* (Paris, 1529), ouvrage dans lequel Bndé porta très haut la science philologique. Les publications aldines des principaux auteurs grecs, que nous avons déjà fait connaître, avaient ouvert aux savants de cette époque un champ de lecture auquel les hommes du xve siècle n'avaient pas eu le même accès. Mais, à l'exception de l'*Etymologicum* de Phavorinus, dont nous venons de parler, aucun savant de l'Europe occidentale n'avait encore essayé de donner l'explication du vrai sens des mots de la langue grecque ; et Phavoriuus lui-même s'était borné à compiler d'après les grammairiens. Dans ce grand et célèbre ouvrage, Budé a fixé le sens d'une grande partie de la langue. Tous les critiques ont fait son éloge. Il n'y aura jamais un autre Bndé en France, dit Joseph Scaliger, le plus euvieux et le plus détracteur, mais en même temps le plus savant de cette lignée [1]. Mais, nous référant aux résumés que Baillet et Blount [2] ont donnés des opinions de leurs prédécesseurs, nous nous bornerons à citer ici le jugement porté sur ces commentaires par un écrivain vivant d'un haut mérite.

« Ce grand ouvrage de Budé a servi de texte aux lexicographes « qui sont venus après lui ; c'est un magasin commun où tous ont « puisé. Mais son défaut d'ordre était un grave inconvénient, qui « s'opposait à ce que l'usage en devînt général. Les observations « de l'auteur sur la langue grecque sont jetées pêle-mêle comme « dans un cahier de notes, et l'index alphabétique qu'on trouve à « la fin ne remédie qu'imparfaitement à ce désordre. Les autorités « et les exemples sont tirés principalement des prosateurs, histo- « riens, orateurs et Pères. Budé paraît avoir été moins versé dans « les poètes. Ses explications sont généralement justes, et toujours « rendues avec élégance ; elles dénotent une connaissance profonde « de la littérature grecque et latine, qui rend ses *Commentaires* éga- « lement utiles pour l'étude des deux langues. Le mérite particu- « lier de cet ouvrage consiste dans l'explication complète et exacte « qu'il donne des termes grecs de droit et de barreau, au moyen de « leur interprétation littérale, et d'un rapprochement avec les ter- « mes correspondants de la jurisprudence romaine. Cette partie de « son ouvrage est traitée à la fois avec tant de précision et un tel « développement que l'étudiant qui veut lire les orateurs grecs

[1] *Scaligerana*, t. I, p. 33.

[2] BAILLET, *Jugements des savants*, t. II, p. 328 (Amst. 1725); BLOUNT, in BUDÆO.

« avec le plus de fruit possible ne peut se dispenser de consulter « les *Commentaires* de Budé. On voit, par l'épître en grec jointe « à l'ouvrage, que le plan primitif de l'auteur se bornait à l'ex-« plication de la langue du barreau d'Athènes et de Rome ; et que « ce fut toujours là son principal objet, même après que les circon-« stances l'eurent engagé à agrandir le cadre de son ouvrage [1]. »

Ces *Commentaires* de Budé occupent non seulement un rang bien supérieur à tous les ouvrages de littérature grecque antérieurs au milieu du XVIe siècle, mais encore ils sont uniques dans leur genre. Le premier qui vient ensuite, mais à un long intervalle de distance, est la *Grammaire grecque* de Clénard, imprimée à Louvain en 1530. Elle fut beaucoup plus répandue que Budé, et l'on peut en conclure qu'elle fut d'une utilité plus générale. Cette grammaire était sans cesse réimprimée avec des améliorations successives ; et, toute défectueuse qu'elle devait être, surtout dans sa forme primitive, elle l'emportait encore de beaucoup en clarté sur celle de Gaza, quoiqu'elle ne fût peut-être pas plus judicieuse dans ses principes. Pendant long-temps elle fut en usage en France ; et par le fait elle a servi de base à celles qui étaient naguère, ou qui sont encore aujourd'hui, en usage chez nous, telles que la grammaire grecque d'Éton. La preuve en est que les auteurs de ces dernières suivent Clénard dans la plupart de ses règles, exactes ou non, et neuf fois au moins sur dix, dans le choix des exemples [2]. Dans cette gram-

[1] *Quarterly Review*, t. XXII. Cet article est attribué à l'évêque de Londres. Les *Commentaires* de Budé sont écrits sans aucune suite et de la manière la plus décousue ; l'auteur saute d'un sujet à un autre, s'attachant au premier mot venu qui lui sert de transition. *Sic enim*, dit-il, *hos Commentarios scribere instituimus, ut quicquid in ordinem seriemque scribendi incurreret, vel ex diverticulo quasi obviàm se offerret, ad id digredi.* Estienne a transporté dans son *Thesaurus* une grande partie de ce qu'il y a de bon dans cet ouvrage. Il n'y a pas de doute qu'on a également emprunté à Budé ses observations critiques sur des mots de la langue latine.

Budé et Erasme se plaisent à mêler du grec dans leur correspondance. D'autres savants avaient le même caprice ; et il est curieux de remarquer qu'ils se hasardaient à faire une chose dont l'usage a cessé entièrement depuis que l'on a si bien approfondi la langue. Mais il est probable que c'est par cette raison même que les savants plus modernes se sont abstenus d'écrire en grec. Ces deux grands hommes ne brillent ni l'un ni l'autre par l'élégance ni par la pureté de la diction. Une épître de Budé, du 15 août 1519 (*in Erasm. Epist.*, 455), paraît souvent incorrecte, et écrite en style d'écolier.

[2] Clénard paraît avoir été le premier qui sépara les noms simples des noms contractés, formant ainsi dix déclinaisons. En général, sur les points où il diffère de Gaza, c'est lui que nos grammaires populaires ont suivi. Il nous apprend qu'il avait écrit ce livre pour l'usage de ses élèves particuliers. Baillet remarque que la grammaire de Clénard a eu plus de succès qu'aucune

maire de Clénard, comme dans celle de Gaza, l'exposé de la syntaxe est excessivement négligé. Un meilleur ouvrage, sous ce rapport, est la *Syntaxis linguæ græcæ* de Vareuius de Malines, imprimée à Louvain vers l'an 1532. Une autre grammaire grecque, d'un espagnol nommé Vergara, a été louée par quelques vieux critiques et dépréciée par d'autres [1]. Le Lexique grec, dont la première édition fut imprimée à Bâle en 1537, fourmille, dit-on, de fautes et d'incorrections de toute espèce. Le jugement qu'en porte Henri Estienne, lorsqu'il avait déjà été augmenté, sinon amélioré, ne donne pas une haute idée des moyens que les savants de cette époque avaient eus à leur disposition pour acquérir la connaissance du grec [2].

Les éditions grecques les plus remarquables qui sortirent de la presse parisienne furent celles d'*Aristophane* en 1528, et de *Sophocle* en 1529, le premier imprimé par Gourmont, le dernier par Colines; de *Denys d'Halicarnasse* en 1546, et de *Dion Cassius* en 1548, ces deux derniers par Robert Étienne. La première édition grecque des *Éléments d'Euclide* parut à Bâle en 1533; *Diogène Laërce* la même année, cinq livres de *Diodore* en 1539, *Josèphe* en 1544; la première de *Polybe* en 1530, à Haguenau. Indépendamment de ces éditions d'auteurs classiques, *saint Basile* et d'autres Pères grecs occupaient, sous la direction d'Érasme, les presses de Froben. Les publications d'auteurs latins par Badius Ascensius continuèrent jusqu'à sa mort, en 1535. Colines commença vers 1521 à imprimer à Paris ses éditions petit format des mêmes auteurs. Elles sont dans ce caractère cursif qu'Alde avait

autre, quoique l'auteur ne fût pas un savaut de premier ordre; mais ceux qui sout veuus après lui se sout bornés, pour la plupart, à la corriger et à l'augmeuter. (*Jugements des savants*, t. II, p. 164.) Il est certain que le fait est exact en ce qui coucerne l'Angleterre; et pourtant la grammaire d'Etou, toute mauvaise qu'elle paraisse pour l'époque actuelle, est uue sorte d'amélioration du travail de Cléuard.

[1] VERGARA, *De omnibus græcæ linguæ grammaticæ partibus*, 1573, ou plutôt 1537; car, à la suite de cette indicatiou, on lit dans ANTONIO, *deindè Parisiis*, 1550. (*Bibl. nova.*)

[2] *H. Stephanus*, *De typographiæ suæ statu*. Gesuer lui-même dit, en parlant de ce lexique, qui portait quelquefois son nom: *Circa annum 1537 lexicon græco-latinum, quod jam antè à diversis et innominatis nescio quibus miserè satis consarcinatum erat, ex Phavorini Camertis lexico græco ità auxi, ut nihil in eo èxtaret quod non ut singulari fide, ità labore maximo adjicerem; sed typographus, me inscio, et præter omnem expectationem meam, exiguam duntaxat accessionis meæ partem adjecit, reservans sibi fore auctarium ad sequentes etiam editiones.* Il ajoute qu'il travailla à l'augmentation de plusieurs autres éditions, jusqu'en 1556, où parut à Bâle la deruière qui eût été euricbie de ses additions. *Cæterùm hoc anno quo hæc scribo*, 1562, *Genevæ prodiisse audio longè copiosis-*

le premier employé [1]. Le nombre de ces éditions, en France et en Allemagne, devint beaucoup plus considérable que dans le siècle précédent. Elles ne sont cependant pas, en général, fort estimées pour la correction du texte ; et ce côté des Alpes n'avait pas encore produit, même en philologie latine, beaucoup de critiques distingués. Robert Estienne est presque le seul qui, par la publication de son *Thesaurus* en 1535, augmenté dans l'édition subséquente de 1543, puisse être considéré comme ayant fait époque dans cette branche de la littérature. Les dictionnaires antérieurs de Calepio et d'autres compilateurs se bornaient à une explication de mots isolés, explication subordonnée quelquefois au sens de certains passages des auteurs qui les avaient employés. Il en résultait, d'une part, des barbarismes fréquents, de continuelles déviations de la pureté de l'idiome; en d'autres cas, une hypercritique fastidieuse, dont Valla avait donné un exemple [2]. Estienne entreprit le premier de faire connaître le véritable emploi des mots, non seulement dans toutes les anomalies de la langue, mais encore dans toutes ces nuances délicates auxquelles le goût sûr et délié des meilleurs écrivains les avait adaptés. Une analyse de ce genre n'est peut-être possible qu'à l'égard d'une langue dans laquelle les écrivains qu'on possède, et particulièrement ceux qui font autorité, sont en très petit nombre : pour la langue latine elle-même, les dictionnaires les plus étendus, tels que ceux qui ont été composés depuis l'époque de Robert Estienne par les Gesner, les Forcellini, les Facciolati, tels encore que ceux qui pourraient être composés par la suite au moyen de perfectionnements apportés à leurs travaux, tous ces dictionnaires, disons-nous, ne seront jamais que des efforts plus ou moins heureux pour approcher d'une perfection à laquelle on n'atteindra point. Le travail d'Estienne lui-même paraîtrait aujourd'hui beaucoup trop incomplet pour l'usage général : cependant il facilitait les moyens d'acquérir une pureté de style à laquelle on ne pouvait alors arriver sans d'incroyables peines. Aussi ne doit-on pas perdre de vue que si un petit nombre de savants, principalement en Italie, avaient

simum emendatissimumque græcæ linguæ thesaurum à Rob. Constantino, incomparabilis doctrinæ viro, ex Joannis Crispini officinâ. Voir GESNERI *Biblioth. universalis*, art. CONRAD GESNER. Ce qui précède est extrait d'un long exposé que Gesner donne ici de ses propres ouvrages.

[1] GRESWELL, *History of the early parisian greek press.*

[2] VIVÈS, *De causis corrupt. art.* (*Opera Lud. Vives*, edit. Bâle, 1555, t. I, p. 358.) Il fait observer, dans un autre ouvrage, qu'il n'existait pas de dictionnaire complet de la langue latine. (*Id.*, p. 475.)

acquis une facilité, une précision d'élocution, qui ont rarement été surpassées, le style général n'en restait pas moins entaché de barbarie, et ne pouvait supporter l'œil de la critique, soit dans l'expression prise isolément, soit même sous le rapport de la correction grammaticale. Érasme pèche souvent par-là, surtout dans ses lettres, et il dit modestement, en parlant de lui-même dans le *Ciceronianus*, qu'il mérite à peine d'être compté au nombre des écrivains, à moins qu'il ne suffise, pour être écrivain, d'avoir noirci beaucoup de papier. Il marche cependant de pair avec les plus distingués de ses contemporains, si une grande richesse de phraséologie latine, et un emploi piquant de cette richesse, peuvent suppléer à ce qui lui manque quelquefois sous le rapport de la correction. Budé, comme nous l'avons déjà fait observer, est dur et sans poli. Vivès se pique d'avoir écrit avec quelque élégance son fameux et excellent ouvrage sur la corruption des sciences; mais il le dit dans un style peu propre à inspirer la confiance [1]. Et la vérité est qu'il n'est rien moins qu'un bon écrivain. Mélanchthon est bien supérieur à Érasme pour la pureté de la diction et la rectitude du goût classique. Nous pouvons encore indiquer Calvin dans son *Institution*, et notre compatriote sir John Cheke, comme distingués de la plupart des autres écrivains cisalpins de cette époque, par le mérite de ce qu'on appela proprement le style. Bunel de Toulouse passe, à cet égard, pour le meilleur modèle de cette période. Mais le mérite d'une latinité élégante ou le plaisir qu'elle peut procurer à la lecture sont chèrement achetés par ce vide de sens qu'on trouve dans les lettres si limées de Paul Manuce et de l'école cicéronienne en Italie.

François Ier a obtenu le titre glorieux de père de la littérature française. Le penchant national, ou, pour mieux dire, l'ancien penchant national à exalter les rois, est sans doute ici pour quelque chose; car jamais nous n'en disons autant de notre Henri VIII. Le monarque français manifesta dans les commencements de son règne l'intention de protéger la littérature ancienne au moyen de dotations publiques. La guerre, et une guerre malheureuse, donnèrent un autre cours à ses idées. Mais en 1531, époque de paix, il revint à son projet, et institua dans

[1] *Nitorem præterea sermonis addidi aliquem, et quod non expediret res pulcherrimas sordidè ac spuriè vestiri, et ut studiosi elegantiarum (orum?) literarum non perpetuò in vocum et sermonis cognitione adhærescerent; quod hactenùs ferè accidit, tædio nimirùm infrugiferæ ac horridæ molestiæ, quæ in percipiendis artibus diutissimè erat devorata.* (T. 1, p. 324.)

l'université de Paris, le collége royal des trois langues, qui ne mérita véritablement ce nom qu'après la fondation de la chaire de latin en 1534. Vatable y fut le premier professeur d'hébreu, et Danès de grec. En 1545, il y avait, à ce qu'il paraît, au collége du roi, trois professeurs d'hébreu, trois de grec, un de latin, deux de mathématiques, un de médecine et un de philosophie. Mais ce collége eut à lutter contre les préjugés de l'université, jalouse de ses anciens priviléges, qu'elle croyait voir foulés aux pieds, et excitée par la haine que les prétendus philosophes, les dialecticiens scolastiques, portaient à la littérature philologique. Ils cherchèrent à mettre le parlement dans leurs intérêts; mais ce corps, quelle que fût sa répugnance pour les innovations, répugnance dont il donna des preuves nombreuses et éclatantes dans le cours de ce siècle et long-temps après, ce corps, dis-je, contenu sans doute par la faveur signalée que le roi accordait à la science, n'osa pas se montrer aussi hostile au nouveau collége que l'université l'aurait désiré.[1]. Danès eut pour collègue et pour successeur dans la chaire de grec un élève favori de Budé, et un vrai savant, Toussain, qui, en 1547, passa lui-même le flambeau de la science à un homme d'un mérite bien plus transcendant, Turnèbe. Il était à supposer que, sous de tels maîtres, la connaissance du grec ne pouvait manquer de faire quelques progrès en France; et il est certain que les savants illustres de la génération suivante se formèrent principalement à leur école. Mais une opposition nombreuse, une indifférence presque générale, de la part de l'ordre ecclésiastique, au sein duquel cette étude aurait dû, plus que partout ailleurs, être florissante, entravèrent dans le XVI[e] siècle, et depuis n'ont presque pas cessé d'entraver, la propagation de la littérature grecque dans tous les pays de la communion romaine. Aucune des universités de France, si l'on excepte celle de Paris, où affluaient les étudiants de tous les points du royaume,

[1] La faculté de théologie condamna en 1530 les propositions suivantes : 1°. L'Ecriture-Sainte ne peut être bien comprise sans la connaissance du grec et de l'hébreu. 2°. Un prédicateur ne peut expliquer l'épître et l'évangile sans ces deux langues. Dans la même année, elle fit citer Danès, Vatable, et deux autres, à comparaître devant le parlement, pour qu'il leur fût fait défense d'expliquer l'Écriture à l'aide du grec ou de l'hébreu, sans la permission de l'université; ou de dire, l'hébreu, ou le grec, présente tel ou tel sens, de peur qu'ils ne portassent atteinte à l'autorité de la Vulgate. On reconnaissait cependant que l'étude du grec et de l'hébreu était une chose louable chez les théologiens habiles et orthodoxes, disposés à maintenir l'inviolable autorité de la Vulgate. (Contin. de FLEURY, *Hist. Ecclés.*, t. XXVII, p. 233. Voir aussi GAILLARD, *Hist. de François I[er]*, t. VI, p. 289.)

ne se distinguait alors par l'érudition classique, du moins en grec [1]. Quelques célébrités de l'époque de François Ier méritent cependant d'être nommées. Nous citerons, entre autres, Guillaume Cop, médecin du roi, et Jean Ruel, l'un des premiers promoteurs de la botanique, traducteurs, l'un de Galien, l'autre de Dioscoride; Lazare Baïf, poète assez marquant à cette époque, qui traduisit deux tragédies grecques en vers français; et quelques autres un peu moins connus, tels que Petit, Pin, Deloin, Duchâtel, dont il est parlé sommairement dans l'histoire littéraire, ou auxquels Érasme fait quelquefois allusion. N'oublions point Jean Grollier, qui, après avoir occupé avec honneur quelques emplois publics, fut peut-être le premier individu en deçà des Alpes qui forma une bibliothéque et une collection de médailles sur une très grande échelle. Il se montra, pendant le cours d'une longue vie, l'ami et le patron des savants; vertu peu commune à cette époque parmi les gens riches de ce même côté des Alpes. La bibliothéque de Grollier ne fut entièrement vendue que dans la dernière partie du XVIIe siècle [2].

La même aversion pour les innovations se faisait remarquer en Espagne. Il existait cependant des chaires de grec dans les universités; et Nunnes, communément appelé Pincianus (d'après la dénomination latine de la ville de Valladolid), élève de Lebrixa, mais supérieur à son maître, enseigna le grec à Alcala, et plus tard à Salamanque. C'était l'homme le plus savant que l'Espagne eût encore produit; et l'édition qu'il donna de Sénèque, en 1536, a obtenu le suffrage de Lipsius [3]. Resende, élève d'Arias Barbosa et de Lebrixa pour la langue grecque, a été désigné comme le restaurateur des lettres en Portugal. Aucun de ses écrits, à l'exception d'une grammaire latine publiée en 1540, n'appartient à la période actuelle; mais, vers l'an 1531, il établit une école à Lisbonne, et plus tard une autre à Évora, où fut élevé Estaço, dont le nom est un peu plus connu [4]. Par toute la Péninsule, la théologie des écoles et le droit canon étouffaient les études libérales; nous n'en voulons pas d'autre témoignage que le catalogue de livres qui termine la *Bibliotheca Nova* d'Antonio.

Les premiers effets du grand schisme religieux en Allemagne

[1] Nous trouvons pourtant qu'une école grecque et latine fut établie dans le diocèse de Sadolet (Carpentras), vers l'an 1533; il chercha à se procurer un professeur en Italie, et il paraît, d'après une lettre de l'année 1540, qu'il réussit. (SADOL., *Epist.*, l. IX et XVI.)

[2] *Biogr. univ.*, art. GROLLIER.

[3] ANTONIO, *Bibl. Nova*; *Biogr. univ.*

[4] *Biogr. univ.*

ne furent pas favorables à la littérature classique [1]. Un sujet qui absorbait tout ne laissait ni goût ni loisir pour les études humaines. Les hommes les plus savants étaient en général engagés eux-mêmes dans la controverse théologique, et, dans certains pays, ils étaient en butte ou à des persécutions personnelles à cause de leurs opinions, ou du moins à la jalousie d'une église qui avait le progrès des connaissances en horreur. L'étude du grec et de l'hébreu exposait au soupçon d'hétérodoxie. En Italie, où l'on s'occupait par-dessus tout de l'antiquité classique, cette même terreur de la science ne pouvait subsister. Mais, dans les autres contrées de l'Europe, peu de personnes apprenaient le grec sans que cette étude eût quelque rapport avec la théologie [2], surtout avec l'interprétation grammaticale des Écritures. Dans les pays qui adoptaient la réformation, le zèle fanatique de ses adhérents présentait un écueil encore plus dangereux. Des hommes qui interprétaient l'Écriture par l'Esprit ne pouvaient regarder le savoir humain comme une chose bien utile pour la religion; et ils n'étaient pas à même de comprendre les autres avantages qui pouvaient en résulter. Il était fortement à craindre que l'autorité de Carlostadt, ou même de Luther, ne fissent totalement oublier les leçons de Crocus et de Mosellanus [3]. Et c'est probablement ce qui serait arrivé, si un grand homme, Mélanchthon, n'eût senti la nécessité de maintenir le savoir humain comme une digue qui pût défendre la théologie elle-même contre les vagues orageuses de l'enthousiasme. C'est à lui que l'Allemagne est redevable de la conservation de l'étude des langues grecque et latine, ainsi que de la philosophie d'Aristote. Et son activité ne se borna point aux universités. Les écoles préparatoires, rejetant sur celles-ci tout le fardeau de l'instruction philosophique, n'avaient enseigné jusqu'alors que les simples éléments de la grammaire : grâce aux soins de Mélanchthon, aidé par un de ses amis, qui lui était peut-être supérieur dans cette partie de la littérature, Joachim Camérarius, elles commencèrent, vers le milieu du siècle, à recevoir une direction plus utile. « Ces deux grands hommes, dit Eichhorn, travaillèrent sur un seul plan, sur un même principe, et avec un « zèle égal; ils furent, dans toute l'acception du mot, les pères « de ce goût pur et de cette érudition solide qui distinguèrent la « génération suivante. » Sous les noms de lycées ou de gymnases,

[1] ERASM., *Epist.*, passim.

[2] ERASM., *Adag.*, chil. IV, c. v, §. 1; VIVÈS, apud MEINERS, *Vergl. der sitten*, t. II, p. 737.

[3] SECKENDORF, p. 198.

ces écoles d'Allemagne donnèrent une connaissance plus complète des deux langues, et quelquefois les éléments de la philosophie[1].

On peut se faire une idée de l'état de l'éducation à cette époque d'après les écrits de Jean Sturm, l'un des hommes qui servirent le mieux la cause des lettres en Allemagne. Il devint, en 1538, recteur d'une école célèbre à Strasbourg, et continua de remplir ces fonctions pendant plus de quarante ans. Plusieurs traités sur l'éducation, un entre autres intitulé : *De Literarum ludis rectè instituendis*, portent témoignage de son application à ses devoirs. Si le système d'éducation classique qu'il a développé dans cet ouvrage peut être considéré comme ayant été réellement en pratique, il en résulterait que la jeunesse d'alors était à même d'acquérir un fond d'instruction bien autrement solide que tout ce qu'elle peut apprendre dans nos pensionnats actuels. Ceux qui désireraient connaître les détails de ce plan d'éducation, qui paraît presque trop sévère pour la pratique, le trouveront en entier dans le *Polyhistor* de Morhof[2]. Il nous suffira de dire qu'il embrasse la période de la vie comprise entre les âges de six et de quinze ans, époque où l'élève est censé avoir acquis une connaissance fort étendue des deux langues. Quelque indifférentes que puissent paraître ces circonstances, elles nous fournissent du moins un moyen d'apprécier la prééminence littéraire de l'Allemagne ; car je ne sache pas qu'on puisse trouver de cours d'éducation semblable en France, et il n'en existait certainement pas en Angleterre.

La vie de Camérarius correspond exactement à la durée du siècle. Ses ouvrages les plus remarquables tombent en partie dans la période suivante ; mais un grand nombre des éditions et traductions d'auteurs grecs qui occupèrent ses heures de travail furent publiées avant 1550. Il fut un des premiers qui connurent assez les deux langues et les sujets traités pour mériter d'être exempt des reproches auxquels n'avaient pas échappé les traducteurs du XVe siècle. Son *Thucydide*, imprimé en 1540, était supérieur à toutes les éditions précédentes. Les universités de Tubingen et de Leipzig durent une grande partie de leur prospérité à sa surveillance éclairée. Après Camérarius, on peut nommer parmi les savants d'Allemagne Simon Grynæus, professeur de grec à Heidelberg en 1523, et traducteur des *Vies de Plutarque*. Micyllus, qui lui succéda dans cette chaire, et qui composa un

[1] EICHHORN, t. III, p. 254, et post. [2] Lib. II, c. 10.

traité *De re metricâ*, dont Mélanchthon parle en termes très laudatifs, eut plus de célébrité dans la poésie latine que la plupart de ses compatriotes. Cependant il céda la palme de cet art à Eobanus Hessus, dont le mérite est attesté par l'amitié d'Érasme, de Mélanchthon et de Camérarius, et aussi par les meilleurs vers dont l'Allemagne pût s'enorgueillir. Il serait très facile d'allonger la liste des savants qui faisaient honneur à cet empire; nous aurions plus de peine à épuiser l'énumération. L'Allemagne n'était pas seulement bien au-dessus de la France sous le rapport du progrès littéraire; on peut dire qu'elle marchait de pair avec l'Italie elle-même. L'université de Marbourg fut fondée en 1526, celle de Copenhague en 1539, de Kœnigsberg en 1544, de Iéna en 1548.

Nous allons maintenant examiner le mouvement graduel de la science en Angleterre. Nous avons déjà vu quel était l'état des choses en 1520. En 1521, on rencontre les premiers caractères grecs dans un livre imprimé à Cambridge, la traduction latine par Linacre, de Galien, *De Temperamentis*, et dans le titre, mais dans le titre seulement, d'un traité περι Διψαδων, par Bullock. Ces mêmes caractères sont employés plusieurs fois pour des citations, dans Linacre, *De emendatâ structurâ orationis*, 1524 [1]. Ce traité consiste principalement en une série d'observations grammaticales relatives à des distinctions dans la langue latine, qui sont aujourd'hui généralement connues. Il dut être d'un grand prix, et il fit grande sensation en Angleterre, où rien encore n'avait été fait dans ce genre de haute critique. Il faudrait, pour juger exactement de son mérite, le comparer avec les ouvrages antérieurs de Valla et de Perotti. Chaque règle est appuyée par des autorités; et je remarque que Linacre apporte beaucoup plus de réserve que Valla dans l'indication des termes ou des locutions qui ne sont pas de la bonne latinité; il se contente, en général, de faire voir celles qui en sont. On a observé que Linacre avait formé son style sur le modèle de Quintilien, mais qu'il avait emprunté la plupart de ses exemples à Cicéron. Ce traité, le premier fruit de l'érudition anglaise, fut bien accueilli et souvent imprimé sur le continent. Mélanchthon en recommanda l'usage dans les écoles d'Allemagne. La traduction de

[1] L'auteur commence par réclamer l'indulgence du lecteur pour l'impression du grec. *Pro tuo candore, optime lector, æquo animo feras, si quæ literæ in exemplis hellenismi vel tonis, vel spiritibus, vel affectionibus careant. Iis enim non satis erat instructus typographus, videlicet recens ab eo fusis characteribus græcis, nec paratâ eâ copiâ quæ ad hoc agendum opus est.*

Galien, par Linacre, a obtenu les éloges de sir John Cheke, qui, sur plusieurs points, se montre un peu trop sévère à l'égard de son savant précurseur [1].

Croke, qui devint précepteur du duc de Richmond, fils de Henri VIII, quitta Cambridge peu de temps après le commencement de cette période. Mais en 1524, Robert Wakefield, savant de quelque réputation, qui avait professé dans une université d'Allemagne, ouvrit dans cette ville un cours public de grec, salarié par le roi. Nous possédons peu de renseignements individuels sur ses auditeurs; mais on ne saurait douter, malgré les assertions tranchantes d'Antoine Wood, que Cambridge n'ait été, pendant toute la durée de ce règne, au moins à la hauteur de l'université rivale, si même elle ne lui était, pour parler clairement, supérieure. Wood cite plusieurs personnes élevées à Oxford vers cette époque, et assez instruites dans le grec pour écrire dans cette langue ou pour traduire des ouvrages grecs et commenter des auteurs grecs. On pourrait, à l'aide de Pits, étendre cette liste; mais Pits a moins de connaissances que Wood. Ce qui est certain, après tout, c'est que les seules éditions d'auteurs classiques publiées en Angleterre avant l'an 1540, à l'exception de celles dont il a déjà été fait mention, se bornent à cinq des *Bucoliques* de Virgile, deux d'un petit traité de Sénèque, avec une de *Publius Syrus*, toutes évidemment à l'usage des écoles. Des cours de grec et de latin furent cependant établis dans quelques uns des collèges d'Oxford.

Si nous en croyons Érasme, écrivant en 1528, les écoliers anglais étaient dans l'habitude de se jouer avec des épigrammes grecques [2]. Mais ceci ne doit s'entendre que d'un très petit nombre, dont l'éducation avait été soignée d'une manière toute particulière. C'est ainsi que sir Thomas Elyot, dans son *Gouverneur*, publié pour la première fois en 1531, trace un plan d'instruction qui comprend les éléments du grec. Il est permis de croire, et cette supposition n'est dépourvue ni de vraisemblance ni même de quelques preuves à l'appui, que les régents de nos grandes écoles, tels qu'un Lily, un Cox, un Udal, un Nowell, ne laissaient pas les élèves qui montraient des dispositions dans une ignorance complète des éléments d'une langue dont eux-mêmes connais-

[1] JOHNSON, *Vie de Linacre.*

[2] *An tu credidisses unquàm fore ut apud Britannos aut Batavos pueri græcè garrirent, græcis epigrammatis non infeliciter luderent?* (*Dial. de Pronuntiatione*, p. 48, édit. 1528.

saient tout le prix [1]. Une autre circonstance confirmerait encore cette hypothèse : il est dit, dans les statuts des nouvelles cathédrales fondées par Henri en 1541, qu'il sera attaché à chacune d'elles une école de grammaire, avec un principal « instruit dans « le latin et le grec. » Ajoutons pourtant qu'il resterait encore à prouver que ces règlements ont été mis à exécution [2]. En examinant les statuts de la fondation projetée par Wolsey à Ipswich, quelques années auparavant, et dans lesqnels le plan des études est tracé avec détail, nous ne trouvons pas qu'il s'étende même aux plus simples éléments du grec [3]. Il est piquant de comparer ce cours d'instruction avec celui que Sturm a indiqué pour les écoles d'Allemagne.

Mais les progrès plus rapides de la science en Angleterre sont dus principalement à deux membres distingués de l'université de Cambridge, Smith, qui remplit plus tard les fonctions de sécrétaire d'état de la reine Élisabeth, et Cheke : le premier commença à faire le cours de grec en 1533, et tous deux, bientôt après, réunirent leurs efforts pour introduire la véritable prononciation du grec, sur laquelle Érasme avait déjà écrit. Les premiers qui étudièrent cette langue, recevant leur instruction d'individus originaires de Grèce, avaient contracté cette uniformité vicieuse de sons qui caractérisait le dialecte corrompu. L'école de Reuchlin, à laquelle appartenait Mélanchthon, adopta cette prononciation : on les appelait *iotacistes* à cause du retour continuel du son de l'iota dans le grec moderne, et par opposition aux *étistes*, du parti d'Érasme [4]. Smith et Cheke prouvèrent, par des témoignages tirés de l'antiquité, que ces derniers avaient raison ; «et cette pronon-

[1] Charton, dans sa *Vie de Nowell*, dit que ce savant enseignait le Testament grec aux élèves de l'école de Westminster, et il se réfère à ce sujet à un passage de Strype, que je n'ai pu trouver. Le fait n'a rien d'improbable. Quelques personnes peuvent regarder ces recherches comme trop minutieuses à l'époque actuelle. Mais elles ne sont pas sans importance en ce qui touche l'histoire de la littérature ; et l'on se fait en général une idée exagérée de l'état des lettres en Angleterre dans le siècle de la réformation. Sir Thomas Pope, fondateur du collége de la Trinité, à Oxford, remarque, dans une lettre adressée au cardinal Pole en 1556, que dans sa jeunesse, lorsqu'il était « écolier à Eton, la langue « grecque était en grande voie de pro« grès ; mais, depuis quelque temps, « cette étude a beaucoup baissé. » (WARTON, t. III, p. 279.

[2] WARTON, t. III, p. 265.

[3] STRYPE, *Ecclesiast. Memorials*, Appendix, n° 25.

[4] EICHHORN, t. III, p. 217. Mélanchthon, dans sa grammaire grecque, suit Reuchlin ; Luscinius est du parti d'Erasme. (*Ibid.*) Je remarque qu'on a essayé, dans des publications très récentes, de remettre en vogue les *lugubres sonos, et illud flebile iota* des Grecs modernes. Adopter leur prononciation, lors même qu'elle serait la bonne, serait payer la vérité bien cher.

« ciation renouvelée, dit Strype, mit en relief la fleur et la richesse de cette langue, la variété des voyelles, la grandeur des « diphthongues, la majesté des lettres longues et la grâce du « discours distinct [1]. » Ce qu'il y a de certain, c'est que vers cette époque quelques Anglais affectaient déjà de savoir le grec. Sir Ralph Sadler, dans son ambassade au roi d'Écosse, en 1540, avait fait broder deux ou trois mots grecs sur les manches des personnes de sa suite, ce qui occasionna de la part des évêques écossais une méprise assez plaisante. Cependant l'Écosse elle-même commençait à recevoir la lumière : le grec fut enseigné pour la première fois en 1534, à Montrose, qui continua d'être pendant bien des années, au dire de certains auteurs, une école florissante [2]. Mais le chiffre total des livres imprimés en Écosse dans la première moitié du siècle n'est que de sept; et dans ce nombre il n'y a pas un seul auteur classique ni même une grammaire [3].

Cheke, qui succéda à Smith dans la chaire de grec à Cambridge, reçut le premier, en 1540, le titre de professeur royal de cette langue, avec un traitement honorable. Il poursuivit, malgré la vive opposition de l'évêque Gardiner, chancelier de l'université, le plan de Smith (qui du reste était peut-être le sien propre) pour la restauration de la véritable prononciation. Gardiner, indépendamment d'une controverse littéraire et épistolaire entre lui et Cheke, publiée à Bâle en 1555, intervint d'une manière plus orthodoxe par un décret qui interdisait le nouveau mode de prononciation, décret dont les formes solennelles eussent été mieux appropriées aux plus hautes matières de la foi. Cependant Cheke, qui, sur d'autres points plus importants, se trouvait du parti victorieux, l'emporta aussi dans cette querelle, et la prononciation corrompue ne tarda pas à être entièrement oubliée.

[1] STRYPE, *Vie de Smith*, p. 17. Je ne sais quel est l'auteur que l'honnête Jean Strype a copié ou traduit dans cette phrase, car jamais son propre style ne prend cet essor.

[2] Mc CRIE, *Vie de Knox*, t. I, p. 6, et note C, p. 342.

[3] La liste donnée par Herbert dans son *Histoire de l'Imprimerie*, t. III, p. 468, commence par le bréviaire de l'Eglise d'Aberdeen, la première partie imprimée à Edimbourg en 1509, la seconde en 1510. Ce qui approche le plus d'un ouvrage savant est un poëme sans date adressé à Jacques V, *De suscepto regimine* : ce poëme paraît être en latin, et doit avoir été écrit vers l'an 1528. Deux éditions des poésies de Lindsay, deux d'une traduction des chroniques d'Hector Boëce, deux d'une brochure de circonstance, intitulée *La Plainte de l'Ecosse*, avec une des statuts du royaume, imprimés en vertu d'un acte du parlement passé en 1540, et un traité religieux d'un nommé Balnaves, complètent cette liste.

Parmi les savants dont Cheke était entouré à Cambridge, il n'en était aucun qui eût plus de mérite qu'Ascham. Sa connaissance des langues anciennes ne s'étalait point dans un vain luxe de citations, et ne s'enveloppait point d'un manteau latin; mais elle lui servit à orner son esprit d'un riche fond de pensées, et à transporter dans notre anglais la fermeté et la précision des auteurs de l'antiquité. Ascham est presque le premier de nos écrivains qui mérite d'être cité, ou qu'on lise aujourd'hui. Il parle de son université en termes énergiques : « Je sais que, de mon « temps, au collége de Saint-Jean à Cambridge, ce ne furent « pas tant les bons statuts que deux hommes dont la mémoire « mérite le respect, sir John Cheke et le docteur Redman, qui, par « le seul exemple de l'excellence de leur savoir, de la régularité « de leur conduite, de leur zèle pour l'étude; par leurs conseils « et leurs exhortations, enfin par le bon ordre en toute chose, « formèrent à une époque, dans ce seul collége de Saint-Jean, « plus d'hommes savants que toute l'université de Louvain n'en a « jamais, je crois, produit en un grand nombre d'années [1]. » Des cours d'humanités, c'est-à-dire de littérature classique, furent établis en 1535 par ordre du roi dans tous les colléges de l'université d'Oxford où ils n'existaient pas déjà; et les connaissances philologiques sont particulièrement recommandées dans les ordres royaux rendus à la même époque pour la réforme des études académiques [2].

Antoine Wood, qui du reste n'est pas toujours d'accord avec

[1] ASCHAM, *le Maître d'école*. On trouve dans la *Vie d'Ascham* par Grant, en tête des épîtres du premier, une énumération des savants de Cambridge vers 1530. Ascham était lui-même sous Pember, *homine græcæ linguæ admirabili facultate excultissimo*. Les autres qui sont cités sont Day, Redman, Smith, Cheke, Ridley, Grindal (ce n'est pas l'archevêque), Watson, Haddon, Pilkington, Horn, Cristopherson, Wilson, Seton, *et infiniti alii excellenti doctrinâ præditi*. La plupart furent ensuite des hommes d'Église distingués, dans un parti ou dans l'autre. Ce fait réfute suffisamment l'assertion oiseuse de Wood au sujet de la supériorité d'Oxford; il paraît que c'était tout le contraire. Ascham lui-même, dans une lettre qui n'a pas de date, mais qui est évidemment écrite vers l'époque où commença la controverse de Cheke et de Gardiner, fait ainsi l'éloge du savoir de Cambridge : *Aristoteles nunc et Plato, quod factum est etiam apud nos hoc quinquennium, in suâ linguâ à pueris leguntur. Sophocles et Euripides sunt hic familiariores quàm olim Plautus fuerat, cùm tu hic eras. Herodotus, Thucydides, Xenophon, magis in ore et manibus omnium tenentur quàm tùm Titus Livius*, etc. (*Ibid.*, p. 74.) Que penser, après cela, d'Antoine Wood, lorsqu'il nous dit : « Cambridge « fut, sous le règne de ce monarque, en « proie à la barbarie et à l'ignorance, « ainsi qu'il est fréquemment men- « tionné par plusieurs auteurs. » (*Hist. et Antiq. d'Oxford*, A. D. 1515.)

[2] WARTON, t. III, p. 272.

lui-même, donne une idée assez favorable de l'état des connaissances philologiques à Oxford dans les dernières années de Henri VIII. Il est certain que cette branche d'études avait, pendant ce règne, pris dans toute l'Angleterre un développement prodigieux. Knight assure qu'il fut fondé un plus grand nombre d'écoles de grammaire dans les trente années qui précédèrent la réformation (je présume qu'il veut désigner l'époque de Henri), qu'il n'en avait été fondé depuis trois siècles. Mais le brusque changement qui eut lieu dans l'organisation religieuse à l'avénement d'Édouard, et plus encore la rapacité des conseillers de ce jeune roi, qui aliénèrent ou retinrent les revenus destinés à l'encouragement des sciences, commencèrent, avant l'année 1550, à rembrunir le tableau [1]. Wood, chez qui toutefois il faut tenir compte d'une partialité forte, quoiqu'un peu dissimulée, en faveur du vieux système de gouvernement ecclésiastique et académique, Wood, dis-je, accuse les commissaires nommés par la couronne en 1548 pour procéder à l'inspection de l'université, d'avoir fait brûler et détruire des livres précieux. Et ce fait paraît confirmé par d'autres preuves. Il est vrai que ces livres, quoique leur destruction fût, dans tous les cas, un acte de vandalisme, auraient eu vraisemblablement plus de prix aux yeux de l'antiquaire anglais que d'utilité pour l'étudiant classique. Ascham, protestant contemporain, soutient que l'université de Cambridge n'avait pas du tout baissé avant l'avénement de Marie en 1553.

Édouard lui-même reçut une éducation savante, et, suivant Ascham, lut les Éthiques d'Aristote en grec. Le même écrivain rend un témoignage semblable de la princesse Élisabeth, son élève de prédilection [2]. Marie n'était nullement dépourvue d'instruction. Il est

[1] Strype, t. II, p. 258; Todd, *Cranmer*, t. II, p. 33.

[2] Il dit, en parlant du roi : *Dialecticam didicit, et nunc græcè discit Aristotelis Ethica. Eò progressus est in græcâ linguâ, ut in philosophiâ Ciceronis ex latinis græca facillimè faciat.* Déc. 1550. (Ascham, *Epist.*, 4.) Elisabeth parlait le français et l'italien aussi bien que l'anglais, le latin couramment et correctement, le grec assez bien. Elle commençait tous les jours par lire le Testament grec, et ensuite les discours d'Isocrate et les tragédies de Sophocle. Quelques années après, en 1555, il écrit à Sturm, au sujet de cette même princesse : *Domina Elisabeth et ego unà legimus græcè orationes Æschinis et Demosthenis* περι στεφανου. *Illa prælegit mihi, et primo aspectu tàm scienter intelligit non solùm proprietatem linguæ et oratoris sensum, sed totam causæ contentionem, populi scita, consuetudinem et mores illius urbis, ut summoperè admireris.* (P. 53.) En 1560, il affirme qu'il n'y a pas quatre personnes à la cour ou au collége (*in aulâ, in academiâ*) qui sachent le grec mieux que la reine.

Habemus Angliæ reginam, dit Erasme long-temps auparavant, en par-

à peine nécessaire de citer Jeanne Grey et l'épouse de Cécil. La supériorité de leurs connaissances était de nature à exciter l'admiration universelle, et ne saurait donner la mesure de leur époque. Leurs noms d'ailleurs nous reportent un peu au delà de 1550, quoique la visite d'Ascham à la première ait eu lieu dans cette année même.

Le lecteur doit être surpris de voir que, malgré ces éloges flatteurs justement accordés à nos savants, on n'eût encore imprimé en Angleterre ni grammaires ni lexiques grecs, et à peine quelques ouvrages dans cette langue ou en latin. En fait, quoiqu'un très petit nombre de livres eussent été imprimés, vers l'an 1520, dans chacune des deux universités, elles n'avaient alors, ni l'une ni l'autre, de presse régulière, et elles n'en possédèrent que vers la fin du règne d'Élisabeth. Reginald Wolfe, imprimeur allemand, obtînt, sous la date du 19 avril 1541, un brevet qui lui conférait le droit exclusif d'imprimer en latin, en grec et en hébreu, ainsi que des grammaires grecques et latines, quoique mêlées d'anglais, et des cartes géographiques et marines. Mais les seules productions de sa presse avant le milieu du siècle sont deux homélies de saint Chrysostome, éditées par Cheke en 1543. Le dictionnaire latin-anglais d'Élyot, 1538, fut, je crois, le premier livre composé sur un plan plus étendu que les simples vocabulaires à l'usage des écoles, et encore n'est-ce qu'un ouvrage fort incomplet[1]. Quant aux grammaires latines, elles étaient si nombreuses que nous n'avons pas cru devoir les indiquer. Le lexique grec-latin d'Adrien Junius, quoique dédié à Édouard VI, et présenté comme une compilation faite en Angleterre (ce que je ne comprends pas trop), étant l'ouvrage d'un étranger, et imprimé à Bâle en 1548, ne peut être considéré comme faisant partie de notre bagage[2].

En résumé, nous devons reconnaître que, sous Édouard VI,

lant de Catherine, *feminam egregiè doctam, cujus filia Maria scribit benè latinas epistolas. Thomæ Mori domus nihil aliud quàm musarum est domicilium.* (*Epist.*, 1034.)

[1] Élyot se vante que ce dictionnaire « contient un millier de mots latins de « plus qu'aucun ouvrage du même « genre publié dans ce royaume à « l'époque où je commençai à écrire le « mien. » Quoique ce livre fût loin d'être un bon dictionnaire, ou même, suivant nos idées modernes, un dictionnaire passable, il dut être alors de quelque utilité. Il fut ensuite considérablement augmenté par Cooper.

[2] Wood attribue à un certain Tolley, ou Tolleius, une espèce de grammaire grecque, *Progymnasmata linguæ græcæ*, dédiée à Édouard VI. Et Pits, en signalant également d'autres ouvrages du même genre, dit de celui-ci: *Habentur Monachii in Bavariâ, in bibliothecâ ducali.* Comme il n'est question d'un ouvrage semblable ni dans Herbert ni dans Dibdin, j'étais disposé à considérer son existence comme apocryphe. Il est certainement étranger.

on trouvait plutôt encore un louable désir d'instruction et quelques esprits vigoureux occupés de leur perfectionnement littéraire qu'une diffusion générale de connaissances qui puisse nous autoriser à nous mettre pour cette époque sur un pied d'égalité avec les principaux peuples du continent. On manquait encore des moyens nécessaires pour acquérir la véritable science. Trop peu de livres d'une utilité commune avaient été, ainsi que nous l'avons vu, publiés en Angleterre; et ceux qu'on importait étaient nécessairement dispendieux. Aucune des universités ne possédait encore de bibliothèques publiques d'une certaine étendue, et les bibliothèques particulières étaient en très petit nombre. Le roi en avait une, dont il est fait mention honorable, et Cranmer possédait à Lambeth une bonne collection de livres; mais là, je crois, se bornaient toutes nos richesses en fait de bibliothèques particulières.

Les progrès de la littérature philologique en Angleterre se lièrent à ceux de la réformation. Les savants de la première génération n'étaient pas tous protestants; mais leurs disciples embrassèrent cette cause avec ardeur. Ils accusaient d'ignorance les partisans de l'ancienne religion ; et quoique ceci pût s'entendre de l'ignorance des Écritures, ce n'en était pas moins par leur propre connaissance des langues que les réformateurs acquéraient la supériorité sous ce rapport. Et c'est ici le lieu de remarquer que l'on tomberait dans une grave erreur si l'on admettait cette étrange proposition de Warton, que la dissolution des monastères en 1536 et dans les deux années suivantes ralentit et arrêta momentanément le mouvement général des lettres en Angleterre [1]. Cet écrivain négligent n'est pas conséquent avec lui-même, car personne ne professait un plus profond mépris pour les études monastiques, la dialectique et la théologie. Mais, comme on trouve dans beaucoup d'écrivains postérieurs à Warton de nombreux indices d'une disposition à aggraver, sous tous les rapports possibles, les prétendus maux résultant de la dissolution des monastères, je ferai observer, en passant, qu'on se trompe quelquefois, ou qu'on trompe les autres, par l'emploi équivoque du mot *science* ou *savoir*. S'il s'agissait de hâter les progrès du bon savoir, *bonæ literæ*, ce que nous prenons ici dans l'acception d'une connaissance approfondie du grec et du latin, rien ne pouvait être plus utile, plus urgent, que d'extirper le mauvais savoir, qui est pire que

[1] *Hist. de la poésie anglaise*, t. III, p. 268.

l'ignorance, et qui était le savoir des moines, lorsqu'il leur arrivait de posséder un savoir quelconque. Qu'eût pensé Érasme d'un écrivain qui, de ses jours, aurait gravement donné à entendre que la suppression des établissements monastiques retarderait les progrès de la littérature? Dans quel pays protestant cette suppression eut-elle un semblable résultat, et, parmi les plaintes qu'on a quelquefois articulées, qui a jamais signalé cette cause? Je suis prêt à reconnaître qu'au milieu des mesures violentes adoptées par Henri VIII, beaucoup d'écoles attachées à des monastères furent détruites; et il est possible qu'il en ait été de même dans d'autres contrées de l'Europe. Il faut aussi bien comprendre et ne pas perdre de vue que la réformation réduisit considérablement le nombre des ecclésiastiques, et par conséquent des personnes qui avaient besoin de ce qu'on appelait alors une éducation lettrée. Les universités d'Angleterre, comme chacun le sait, ne contiennent pas, à beaucoup près, le nombre d'étudiants qui les fréquentaient au XIIIe siècle. Mais sommes-nous donc, pour cela, une nation moins instruite que ne l'étaient nos pères au XIIIe siècle? Warton paraît regretter que « la plus grande partie de la jeu-« nesse du royaume se livra aux professions manuelles ou à d'au-« tres occupations illibérales, parce que l'on supposa que la « profession des lettres ne serait plus soutenue ni récompensée. » Sans doute, beaucoup de jeunes gens qui auraient appris les principes du rudiment ou récité le bréviaire devinrent d'utiles artisans. Mais est-ce là ce qu'on peut appeler ne pas récompenser la profession des lettres? et faut-il que les plus mortels ennemis des muses grecques et latines soient ainsi confondus avec leurs adorateurs? La perte de quelques écoles dans des monastères fut compensée, et au delà, par la fondation d'autres écoles organisées sur un plan plus éclairé, et pourvues de meilleurs instituteurs; et, au bout de quelques années, la communication d'un savoir substantiel remplaça cette teinture de latin qu'on recevait auparavant dans quelques couvents. Il est à remarquer que Warton n'a pu recueillir que les noms de quatre à cinq abbés et autres ecclésiastiques réguliers, du temps de Henri VIII, qui possédassent eux-mêmes quelque instruction, ou l'encourageassent chez les autres.

Il n'est pas inutile, pour nous former une idée plus exacte de l'état général de l'instruction en Europe, de jeter les yeux sur quelques uns des livres qui étaient alors regardés comme les auxiliaires les plus utiles pour parvenir à la science. Indépendam-

ment des lexiques et traités de grammaire déjà cités, nous avons un ouvrage publié pour la première fois vers 1522, mais souvent réimprimé, et en grande réputation, l'*Officina* de Ravisius Textor. Pierre Danès, homme très célèbre de son temps par son érudition, en parle comme d'un riche dépôt de connaissances, admirable par son exécution, et comparable à tout ouvrage de l'antiquité. Malgré cette recommandation, l'*Officina* n'est qu'un recueil de lieux communs tirés des auteurs latins et de traductions du grec, qui n'a pu avoir de crédit qu'auprès d'une génération à demi savante.

Conrad Gesner, homme d'une érudition prodigieuse, fit preuve d'un savoir bien plus remarquable, dans une continuation de sa *Bibliotheca universalis* (le premier catalogue général de livres avec une appréciation de leur mérite), continuation à laquelle il donna le titre un peu ambitieux de *Pandectæ universales*, comme si elle eût été destinée à occuper, dans la science générale, la même place que le Digeste de Justinien dans le droit civil. C'est une sorte d'index de toute la littérature, ne contenant que des renvois, et par conséquent d'une utilité moins générale que l'*Officina* de Ravisius, quoique beaucoup plus savant et plus riche en exemples. Cet ouvrage comprend, indépendamment de tous les auteurs de l'antiquité, les scolastiques et autres écrivains du moyen âge. Les renvois sont quelquefois très succincts, pouvant servir plutôt d'indications sommaires à une personne qui aurait une grande bibliothèque à sa disposition que de guides à la généralité des étudiants. Réuni à la *Bibliotheca universalis*, il forme une histoire ou encyclopédie littéraire de quelque valeur pour ceux qui désirent connaître les limites des connaissances au milieu du XVIe siècle.

CHAPITRE VI.

DE LA LITTÉRATURE THÉOLOGIQUE EN EUROPE DE 1520 A 1550.

Progrès de la réformation. — Différences d'opinions. — Érasme. — Les opinions protestantes se propagent; elles dominent en Italie. — Réaction de l'Église de Rome. — Écrits théologiques. — Luther. — Esprit de la réformation. — Traductions de l'Écriture.

CES trente années sont principalement signalées par les progrès du grand schisme qui détacha de l'Église romaine une partie de l'Europe. Mais, notre but n'étant point de parcourir le vaste champ de l'histoire civile ou ecclésiastique, nous nous bornerons à quelques observations, qui s'appliquent plutôt à l'esprit de l'époque qu'aux faits qui n'en ont été que le développement. A partir du commencement de cette période, ou, pour parler plus exactement, à partir de l'année 1522, la nouvelle doctrine fut prêchée librement, et aux immenses applaudissements du peuple, dans beaucoup de parties de l'Allemagne et de la Suisse; ce fut dans cette même année, ou en 1523, suivant quelques auteurs, que le duc de Deux-Ponts donna l'exemple de l'abolition des anciennes cérémonies du culte, exemple qui fut suivi successivement en Saxe, en Hesse, dans le Brandebourg et le duché de Brunswick, dans beaucoup de villes impériales, et dans les royaumes de Danemarck et de Suède, par les disciples de Luther, tandis que les sectateurs de Zwingle opéraient des changements semblables dans plusieurs cantons de la Suisse.

Les magistrats se conduisirent en général, surtout au début de cette grande révolution, avec autant de prudence et d'équité que la gravité des circonstances pouvait le permettre; mais peut-être ne respectèrent-ils pas toujours les lois de l'empire. Ils commençaient d'ordinaire par accorder la permission de prêcher librement, et par défendre que personne fût inquiété pour cause de religion. Ce plan de conduite, exécuté avec fermeté, avait l'avantage de contenir une populace tumultueuse, ardente à détruire les images et les symboles du vieux culte, en même temps qu'il tenait en respect les cours épiscopales, qui, si elles en avaient eu la force, eussent pu molester ces novateurs, qui tombaient si évidemment sous leur juridiction. Le succès de la réformation

dépendit principalement du zèle et de l'éloquence des prédicateurs, car les membres les plus distingués du clergé séculier avaient, ainsi qu'un grand nombre de réguliers, embrassé ses principes. Ces prédicateurs éprouvaient peu de difficulté à attirer à eux la multitude ; et lorsqu'une majorité décisive s'était ainsi formée, ce qui avait ordinairement lieu dans les trois ou quatre premières années qui suivaient l'introduction de la liberté du prêche, le gouvernement trouvait qu'il était temps de consacrer par un édit général l'abolition de la messe et des cérémonies qu'on ne jugeait pas à propos de conserver. La lutte entre les deux partis en Allemagne paraît avoir été moins opiniâtre qu'on ne serait porté à le supposer. Un de ses résultats ordinaires était l'expulsion de leurs couvents des religieux des deux sexes, mesure injuste et souvent inhumaine, particulièrement à l'égard des femmes[1] ; et quelquefois l'aliénation des revenus ecclésiastiques au profit de l'état : mais cette dernière mesure ne fut pas généralement adoptée, et n'était d'ailleurs pas conforme aux idées de Luther. Je ne pense pas qu'on soit fondé à accuser les princes protestants de l'empire d'avoir été, en général, mus par un esprit de convoitise. Mais en Suède, la confiscation de toutes les propriétés ecclésiastiques par Gustave-Vasa, à charge seulement de subvenir

[1] Bilibald Pirckheimer écrivit à Mélanchthon pour se plaindre de ce que les religieuses d'un couvent de Nuremberg, où étaient deux de ses sœurs, avaient été molestées et insultées parce qu'elles refusaient de recevoir les confesseurs nommés par le sénat. *Res eò deducta est ut quicunque miserandas illas offendere et incessere audet, obsequium Deo se præstitisse arbitretur. Idque non solùm à viris agitur, sed et à mulieribus, et illis mulieribus quarum liberis omnem exhibuère caritatem. Non solùm enim viris, qui alios docere contendunt, se ipsos vero minimè emendant, urbs nostra referta est, sed et mulieribus curiosis, garrulis et otiosis, quæ omnia potiùs quàm domum propriam gubernare satagunt.* (PIRCKHEIMER, *Opera*, Francf. 1610, p. 375.) Pirckheimer était un homme modéré, qui partageait la plupart des doctrines des luthériens, mais qui était opposé à la violation des vœux monastiques. Il y eut plusieurs lettres d'échangées entre lui et Erasme. Ce dernier, sans pouvoir approuver ces violences envers les femmes, détestait tellement les moines qu'il ne blâme pas trop ce qu'on faisait à leur égard. *In Germaniâ multa virginum ac monachorum monasteria crudeliter direpta sunt. Quidam magistratus agunt moderatiùs. Ejecerunt eos duntaxat qui illic non essent professi, et vetuerant novitios recipi; ademerunt illis curam virginum, et jus alibi concionandi quàm in suis monasteriis. Breviter, absque magistratùs permissu nihil licet illis agere. Videntur hùc spectare, ut ex monasteriis faciant parochias. Existimant enim hos conjuratos phalangas et tot privilegiis armatos diutiùs ferri non posse.* (Basil. Août 1525. *Epist.*, 854.) *Multis in locis durè tractati sunt monachi; verùm plerique cùm sint intolerabiles, aliâ tamen ratione corrigi non possunt.* (*Epist.*, 757.)

au strict entretien des possesseurs évincés, a tout l'air d'une spoliation arbitraire [1].

Tandis que ces grandes innovations étaient introduites par le pouvoir civil, et quelquefois avec un mépris trop despotique des droits légaux, le seul fait de la dissolution d'anciens établissements avait tellement remué l'esprit des masses qu'elles se trouvèrent excitées à de nouveaux actes de destruction, et disposées à accueillir des théories révolutionnaires d'nne plus vaste portée. Ceux-là envisagent la réformation sous un point de vue tout-à-fait faux, ainsi que nous avons déjà eu occasion d'en faire la remarque, qui supposent qu'elle fut le résultat, le développement de quelques idées de liberté politique, dans le sens que nous attachons à ce mot. La vérité est qu'en abolissant, sans y substituer rien de bien efficace, la plus grande partie de la juridiction coërcitive exercée par les évêques, la réformation relâcha les liens imposés par des lois qui n'étaient pas toujours inutiles; et cette multitude qui, en beauconp d'endroits, avait elle-même détruit de vive force les signes extérieurs du culte romain apprit à conuaître et à essayer la puissance de cet argument populaire. Aussi l'insurrection des paysans d'Allemagne, en 1525, peut-elle être, jusqu'à un certain point, attribuée à l'influence des nouvelles doctrines; et l'établissement de l'Évangile était en effet un des mots d'ordre des insurgés. Mais, comme la cause réelle de cette révolte était la tyrannie oppressive des seigneurs, dont le peuple avait déjà cherché plusieurs fois à secouer le joug avant qu'il fût question de la réformation, il ne faut considérer celle-ci que comme un stimulant accessoire [2].

Le renversement de l'ancien système eut pour effet plus immédiat de développer le fanatisme; et les extravagances antinomiennes de Luther n'offrirent que trop d'encouragement à ce fanatisme dans sa forme la plus mauvaise. Mais Luther fut le premier à combattre les doctrines des anabaptistes [3]; et lorsqu'il

[1] GERDES, *Hist. Evangel. reform.*; SECKENDORF, *et alii suprà nominati*. Le meilleur exposé que j'aie vu de la réformation en Danemarck et en Suède se trouve dans le troisième volume de GERDES, p. 279, etc.

[2] SECKENDORF.

[3] *Id.* Mélanchthon fut un peu étourdi par l'apparition des premiers anabaptistes, pendant la retraite de Luther au château de Wartbourg. *Magnis rationibus*, dit il, *adducor certè ut contemnere eos nolim, nam esse in iis spiritus quosdam multis argumentis apparet, sed de quibus judicare præter Martinum nemo facilè possit.* Quant au baptême des enfants, il paraissait le considérer comme une question difficile. L'électeur fit observer que ces sectaires passaient déjà pour hérétiques, et qu'il serait dès lors imprudent d'agiter une nouvelle ques-

vit le danger de cette licence générale, qui déjà se précipitait par la digue qu'il avait imprudemment rompue, il céda aux sages conseils de Mélanchthon, et permit que sa première doctrine sur la justification fût modifiée, ou du moins suffisamment mitigée dans son expression, pour cesser de fournir un prétexte apparent à l'immoralité; quoique ses différends avec l'église romaine, quant à la question qui avait été son point de départ, perdissent par-là de leur importance pratique, et devinssent moins sensibles qu'auparavant pour les esprits ordinaires[1]. Cependant le langage qu'il ne cesse de tenir dans ses propres écrits sur l'impossibilité du péché dans l'homme rétabli dans la grâce, lequel ne devait juger de la continuation de sa justification que par une assurance intime, ce langage, dis-je, serait aujourd'hui universellement condamné dans toutes nos églises, et c'est à peine si on l'entendrait dans la bouche du plus fougueux enthousiaste.

On sait que Zwingle, qui suivait, dans ses attaques contre Rome, une marche tout-à-fait indépendante de celle de Luther, professait aussi sur plusieurs points des doctrines théologiques assez différentes, mais surtout en ce qui concernait la présence réelle : ce dogme, que les Allemands soutenaient avec autant de

tion. Lorsque Luther reparut, il n'hésita point à rejeter les prétentions des anabaptistes.

[1] Voir deux passages remarquables dans SECKENDORF, 2e partie, p. 90 et 106. L'année 1527 fut l'époque de ce qu'on peut appeler la palinodie de l'ancien luthéranisme : c'est alors que Mélanchthon rédigea des instructions pour la visite des églises de Saxe. Ces instructions furent approuvées de Luther ; mais ce fut l'origine de cette jalousie que les disciples rigides, tels qu'Amsdorf et Justus Jonas, conçurent contre Mélanchthon, et qui chagrina ses dernières années. Mélanchthon écrit, en 1537, à un de ses correspondants : *Scis me quædam minùs horridè dicere, de prædestinatione, de assensu voluntatis, de necessitate obedientiæ nostræ, de peccato mortali. De his omnibus scio re ipsâ Lutherum sentire eadem, sed inerudili quædam ejus φορτικωτερα dicta, cùm non videant quò pertineant, nimiùm amant* (*Epist.*, p. 445, édit. 1647.)

J'avoue que cette manière d'excuser Luther ne me satisfait point. Des expressions ambiguës s'expliquent naturellement par l'ensemble et le but de l'argument. Mais lorsque des aphorismes isolés, ou même des phrases complètes d'un paragraphe, présentent un sens clair, non équivoque, je ne vois pas qu'on puisse considérer l'écrivain comme dégagé de la responsabilité attachée à cette expression de sa pensée, parce qu'il aura pu employer ailleurs un langage qui ne s'accorde plus avec celui-là. S'il est permis de s'en rapporter entièrement aux *Colloquia mensalia*, Luther, tout en continuant de tenir dans ses discours le même langage antinomien, aurait mis parfois plus de réserve dans ses écrits. (Voir chap. 12 de cet ouvrage, et comparer avec les passages cités par MILNER, l. V, p. 517, d'après la seconde édition, en 1536, de son Commentaire sur les Galates). Il serait bien de savoir si ces mêmes passages se trouvent dans l'édition de 1519. Mais, après tout, Luther n'était pas allé plus loin que Mélanchthon lui-même.

force que l'église romaine, en adoptant toutefois une modification suffisante aux yeux d'une rigide orthodoxie pour les séparer entièrement de sa communion, ce dogme, dis-je, était totalement rejeté par les réformateurs de Suisse et de Belgique. Les moyens mis en œuvre pour dissimuler autant que possible cette divergence d'opinions, et pour obtenir, à l'aide d'un jargon ambigu et incohérent, une sorte d'unanimité nominale, appartiennent à l'histoire ecclésiastique, et en forment une portion aussi peu intéressante que peu instructive.

En 1530, les princes luthériens, qui, l'année précédente, avaient reçu le nom de protestants, par suite de leur protestation contre les résolutions adoptées par la majorité dans la diète de Spire, présentèrent à celle d'Augsbourg la célèbre *Confession* qui contient l'exposé de leur croyance religieuse. On a dit que des changements importants avaient été faits dans des éditions subséquentes de cet acte. Les luthériens l'ont nié : mais leur dénégation ne peut porter que sur l'importance de ces changements, car le fait matériel est constant[1].

Cependant, tous les anciens antagonistes des abus de l'Église ne s'étaient pas rangés sous les bannières de Luther ou de Zwingle. Quelques uns, comme sir Thomas More, se rejetèrent même avec violence dans l'extrême opposé, et se constituèrent les apologistes de tout cet échafaudage de superstition qu'ils avaient jadis battu en brèche ; un plus grand nombre, sans déserter leurs opinions particulières, évitaient, par différents motifs, de se mettre en hostilité ouverte avec l'Église. Tels étaient Le Fèvre d'Étaples, le plus savant homme de France à cette époque, après Budé ; peut-être aussi Budé lui-même[2] ; tels encore Bilibald Pirckheimer[3], Petrus Mosellanus, Beatus Rhenanus et Wimpfeling, qui tous jouirent dans leur temps d'une juste célébrité. Mais tel fut sur-

[1] BOSSUET, *Histoire des Variations*, t. I; SECKENDORF, p. 170; CLÉMENT, *Bibliothèque curieuse*, t. II. On lit, dans les éditions de 1531 : *De cœnâ Domini docent quòd corpus et sanguis Christi verè adsint, et distribuantur vescentibus in cœnâ Domini, et improbant secùs docentes*. Dans l'édition de 1540, ce passage est ainsi modifié: *De cœnâ Domini docent quòd cùm pane et vino verè exhibeantur corpus et sanguis Christi vescentibus in cœnâ Domini*.

[2] Budé était suspecté de protestantisme, et désapprouvait beaucoup de choses dans sa propre église ; mais les passages cités d'après lui par GERDES, t. I, p. 186, prouvent qu'il n'avait pas l'intention de franchir le Rubicon.

[3] GERDES, t. I, §. 66-83. On a vu plus haut que les opinions de Pirckheimer étaient, sur plusieurs points, modérées. Je ne suis pas sûr, cependant, qu'il n'ait pas embrassé la réformation après qu'elle eut été établie à Nuremberg.

tout Érasme, précurseur de prophètes plus hardis que lui, et qui, pendant toutes ses dernières années, se trouva dans une position peu digne d'envie, en butte aux ressentiments de deux partis trop aveuglés par la passion pour pardonner à personne une modération qui était un reproche pour eux. Au commencement de cette période, Érasme avait certainement de l'estime pour Mélanchthon, OEcolampade et d'autres réformateurs; et, bien qu'il fût déjà choqué de la violence de Luther, violence qu'il regardait comme devant être la ruine de cette cause, il n'avait pas encore élevé la voix pour manifester sa désapprobation [1]. Sur plusieurs points, il paraissait partager les opinions des réformateurs allemands; mais son caractère était indécis : capable d'envisager une question sous ses différentes faces, son savoir, aussi bien que la disposition naturelle de son esprit, le tenait dans l'incertitude; et peut-être serait-il difficile de préciser d'une manière exacte les doctrines d'un théologien aussi volumineux. Un fait était évident, c'est qu'il avait contribué puissamment au succès de la réformation. On disait qu'Érasme avait pondu l'œuf, et que Luther l'avait fait éclore. Plus tard, Érasme, lorsqu'il se fut éloigné davantage du parti des novateurs, fit observer qu'il avait pondu un œuf de poule, mais que Luther en avait fait éclore une corneille [2]. Quel que fût le volatile, c'était toujours à l'Église qu'il s'attaquait. En 1522 parurent les *Colloques* ou Entretiens d'Érasme, ouvrage qu'on lit encore beaucoup aujourd'hui, et qui mérite de l'être. L'auteur le présentait comme un livre écrit pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse; mais s'il atteint ce double but, c'est aux dépens de certaines institutions religieuses consacrées par l'usage. Le parti moine ne pouvait s'aveugler sur l'effet d'une pareille publication. En 1526, la faculté de théologie de Paris, menée par un certain Beda, ennemi fanatique d'Érasme,

[1] *Malè metuo misero Luthero; sic undiquè fervet conjuratio; sic undiquè irritantur in illum principes, ac præcipuè Leo pontifex. Utinam Lutherus meum secutus consilium, ab odiosis illis ac seditiosis abstinuisset. Plùs erat fructûs et minùs invidiæ. Parùm esset unum hominem perire; si res hæc illis succedit, nemo feret illorum insolentiam. Non conquiescent donec linguas ac bonas literas omnes subverterint.* (*Epist.*, 528, sept. 1520.) *Lutherus, quod negari non potest, optimam fabulam susceperat, et Christi penè aboliti negotium summo cum orbis applausu cœperat agere. Sed utinam rem tantam gravioribus ac sedatioribus egisset consiliis, majoreque cum animi calamique moderatione; atque utinam in scriptis illius non essent tàm multa bona, aut sua bona non vitiasset malis haud ferendis.* (*Epist.*, 635, 3 sept. 1521.)

[2] *Epist.*, 719, déc. 1524.

censura les *Colloques* sous le prétexte que les jeûnes de l'Église, la virginité, les pratiques monacales, les pèlerinages, et d'autres parties établies du système religieux, y étaient tournés en dérision. Les *Colloques* ne pouvaient manquer non plus d'encourir le déplaisir de Rome, et la lecture en fut plnsieurs fois défendue dans les écoles. Érasme prétendit qu'il ne s'était moqué, dans son Ἰχθυοφαγία, que de l'abus des jeûnes, et nullement des ordonnances de l'Église. Mais il serait assez difficile de reconnaître cette distinction dans le dialogue, je dirai même de trouver dans tout le livre des *Colloques* quelque argument, quelque remarque favorable à la cause de l'Église. Le clergé y est partout représenté comme paresseux et corrompu. On ne pouvait employer un moyen plus sûr ni plus expéditif pour signaler les institutions existantes à la haine et au mépris des peuples; et il y aurait lieu de s'étonner qu'Érasme, par de semblables publications, n'eût point fait à l'Église un mal que ne pouvaient compenser quelques traits satiriques décochés contre les réformateurs dans sa correspondance privée. Dans la seule année 1527, Colines imprima 24,000 exemplaires des *Colloques*, qui furent tous enlevés.

Mais, vers l'époque de cette même publication, nous voyons Érasme témoigner une aversion de plus en plus prononcée pour les innovations radicales de Luther. La plupart des protestants l'en ont blâmé sévèrement; et sans donte sa conduite ne saurait être justifiée, en tant qu'elle aurait été influencée par la crainte de déplaire aux grands, ou de perdre les pensions que lui faisaient l'empereur et le roi d'Angleterre. Mais il faut se rappeler qu'Érasme était loin d'adopter toutes les opinions de Luther ou de Zwingle; qu'il était dégoûté de cette violence de langage trop commune chez les réformateurs, et des excès commis par la populace; qu'il appréhendait de grands maux de l'ignorance présomptueuse de tant d'hommes qui prétendaient juger par eux-mêmes en matière de religion; qu'il était, selon toute apparence, de bonne foi lorsqu'il insistait, comme il le fit toujours, sur la nécessité de maintenir la communion de l'église catholique, qui comportait, selon lui, une assez grande liberté de conscience; qu'enfin, pour passer dans le camp des réformateurs, il aurait fallu qu'il se résignât à dissimuler le fond de sa pensée plus qu'il n'avait fait jnsqu'alors, sous peine de devenir, comme le fut plus tard Mélanchthon, la victime de la calomnie et de l'oppression. Il pouvait encore alléguer que jusqu'alors les fruits de la réformation ne s'étaient point manifestés par l'amélioration des mœurs,

et que beaucoup d'enthousiastes fougueux proscrivaient à la fois toutes les études profanes et toute assistance de la science dans les matières théologiques[1].

[1] Les lettres d'Erasme, écrites sous l'aiguillon de ses impressions immédiates, sont un commentaire perpétuel sur les maux qui, selon lui, accompagnaient la réformation. *Civitates aliquot Germaniæ implentur erroribus, desertoribus monasteriorum, sacerdotibus conjugatis, plerisque famelicis ac nudis. Nec aliud quàm saltatur, editur, bibitur ac cubatur, nec docent nec discunt; nulla vitæ sobrietas, nulla sinceritas. Ubicunquè sunt, ibi jacent omnes bonæ disciplinæ cum pietate.* (1527. *Epist.*, 902.) *Satis jàm diù audivimus, Evangelium, Evangelium, Evangelium; mores Evangelicos desideramus.* (*Epist.*, 946.) *Duo tantùm quærunt, censum et uxorem. Cætera præstat illis Evangelium, hoc est, potestatem vivendi ut volunt.* (*Epist.*, 1006.) *Tales vidi mores* (Basileæ) *ut etiamsi minùs displicuissent dogmata, non placuisset tamen cum hujusmodi* [sic] *fœdus inire.* (*Epist.*, 1066.) Ces deux dernières lettres sont adressées à Pirckheimer, qui avait des idées un peu plus protestantes qu'Erasme; de sorte qu'on n'est pas fondé à soupçonner ce dernier d'avoir cherché à temporiser. Le lecteur peut voir aussi les épîtres 788 et 793, qui traitent des étranges doctrines des anabaptistes et autres réformateurs, et l'épître 731, où il est question des effets de la première prédication de Farel à Bâle, en 1525. (Voir aussi BAYLE, FAREL, note B.)

Nos écrivains anglais ont adopté en général pour principe de blâmer Erasme en raison de la conduite qu'il tint à cette époque. Il est rare que Milner rende justice à quiconque n'a pas marché servilement dans les voies de Luther. Et le Dr Cox, dans sa *Vie de Mélanchthon*, p. 35, parle d'un tiers-parti, « à la tête duquel il faut indubitablement placer le savant, le spirituel, le vacillant, l'avare et artificieux Erasme. » Je ne conteste en aucune façon les titres que peut avoir Erasme à occuper le rang qu'on lui assigne ici, mais pourquoi ces trois dernières épithètes? Peut-on prouver qu'Erasme ait vacillé dans ses principes religieux? Il aurait pu le faire peut-être sans qu'il y eût lieu à l'en blâmer beaucoup; mais sa croyance était à peu près celle de tous les membres modérés de l'église romaine, et je ne crois pas qu'elle ait jamais changé. Est-ce dans sa conduite qu'on l'accuse de vacillation? Mais, ici encore, ce terme de reproche me paraît à peine applicable, bien qu'Erasme ait agi quelquefois d'après des impulsions particulières, ce qui peut, au premier abord, lui donner un certain air d'inconséquence; il est encore vrai de dire qu'il a écrit des lettres où l'on remarque des différences de ton, subordonnées à son humeur du moment ou au caractère de son correspondant. Il n'était pas non plus avare, je ne sache du moins rien qui le prouve; et quant à l'épithète d'artificieux, elle convient mal à un homme qui se compromettait continuellement par défaut de prudence et de mesure. Le Dr Cox accuse ensuite Erasme d'avoir convoité le chapeau de cardinal. Cette imputation est dénuée de preuves, comme de vraisemblance: Erasme protesta constamment de sa répugnance à accepter un semblable honneur; et je ne puis croire qu'il ait, à aucune époque de sa vie, manœuvré de manière à l'obtenir.

Ceux qui blâment si sévèrement Érasme (et je ne me charge pas, pour mon compte, de défendre tous les passages de sa volumineuse correspondance) raisonnent nécessairement sur l'une ou l'autre de ces hypothèses: ou qu'un homme de son savoir et de son talent ne pouvait honnêtement rester dans la communion de l'église romaine, ce qui serait le comble de la bigoterie et de l'ignorance; ou que, d'après ses propres opinions religieuses, c'était chose impossible pour lui. Cette dernière supposition est un peu plus tenable, en ce qu'elle ne peut être dis-

En 1524, Érasme, à l'instigation de ces officieux amis qui avaient résolu de le forcer à quitter cette sorte d'attitude neutre qu'affectait sa timidité, publia sa diatribe *De libero arbitrio :* il avait choisi un sujet sur lequel Luther, dans l'opinion des personnes les plus raisonnables, pouvait être attaqué avec avantage. Luther, de son côté, n'était pas homme à abandonner un principe parce qu'il pouvait paraître paradoxal ou heurter le préjugé général; il répondit dans un traité *De servo arbitrio.* Une réplique d'Érasme, intitulée *Hyperaspistes*, termina la controverse [1]. Il ne

cutée qu'à l'aide d'un examen très attentif de ses écrits. Mais on pourrait inférer de divers passages de ces mêmes écrits qne, hien que ses idées ne fussent pas arrêtées sur plusieurs points, et peut-être par cette raison même, il croyait devoir suivre, en principe et comme règle de conduite, la tradition catholique de l'Église, et surtout ne pas se séparer de sa communion. Le lecteur curieux de connaître les opinions d'Érasme sur quelques uns des principaux points de controverse peut consulter ses épîtres 823, 977 (dont Jortin n'a pas tout-à-fait saisi le sens), 1035, 1053, 1093. On pent voir aussi un exposé impartial de la question par Jortin lui-même, t. I, p. 274.

Mélanchthon avait, sans contredit, une humeur plus douce, un plus riche fond de charité humaine qu'Érasme, et je ne voudrais pas justifier un grand homme aux dépens d'un autre; mais je ne puis m'empêcher de dire qu'on ne trouve dans les lettres d'Érasme rien d'aussi pénible à lire que ce passage où Mélanchthon, écrivant après la mort de Luther à une personne assez mal disposée à l'égard de ce dernier, dit, en parlant de ses rapports avec le fondateur de la réformation : *Tuli servitutem penè deformem*, etc. (*Epist. Melanch.*, p. 21, édit. 1647.) Mais les caractères des hommes de lettres sont souvent mis à une cruelle épreuve par leur correspondance, à une époque surtout où l'usage autorisait une certaine dissimulation conventionnelle, qui ne serait plus admise aujourd'hui.

[1] Seckendorf s'est emparé de quelques mots d'une lettre d'Érasme pour insinuer qu'il avait pris parti contre sa conscience, en écrivant son traité *De libero arbitrio.* Jortin, malgré sa sagacité habituelle, paraît avoir entendu ce passage dans le même sens; car il cherche à l'atténuer, et à démontrer qu'Erasme aurait seulement voulu dire qu'il avait entrepris cette tâche avec répugnance. Milner ne manque pas de reproduire cette imputation; cependant nous lui devons la justice de reconnaître que, sentant combien il était absurde de faire nier par Erasme ce qui, d'après la teneur de tous ses écrits, paraît avoir été son opinion réelle, il adopte l'explication de Jortin. Je suis convaincu que tous ces critiques se sont fourvoyés, et qu'il ne s'agit pas plus, dans le passage en question, du traité contre Luther qne de la guerre de Troie. Ce fameux passage se trouve dans une réponse à une lettre de Vivès, écrite de Londres, et dans laquelle ce dernier avait blâmé quelques passages des *Colloques*, sur le motif ordinaire des libertés que l'auteur s'était permises à l'égard de certaines pratiques religieuses. Erasme, un peu piqué de cette censure, commence par répondre aux observations de son correspondant; puis il insinue que ce dernier n'avait pas écrit de son propre mouvement, mais à l'instigation de quelque personne supérieure : *Verùm, ut ingenuè dicam, perdidimus liberum arbitrium. Illic mihi aliud dictabat animus, aliud scribebat calamus.* C'est ainsi qu'à l'aide d'une figure de discours qui n'a rien d'insolite, il suggère avec délicatesse son propre soupçon comme une excuse pour Vivès. La lettre suivante de Vivès ne laisse aucun doute à cet égard : *Liberum arbitrium non per-*

faut pas croire, sur la foi de ces titres, que la question du libre arbitre ait été discutée entre Érasme et Luther dans un sens philosophique, quoique Mélanchthon, dans ses *Loci communes*, eût, de même que les calvinistes modernes, combiné la doctrine théologique de l'impuissance spirituelle de l'homme avec le principe métaphysique de la nécessité générale. Luther reconnaissait la plupart du temps, mais cependant pas uniformément, l'indépendance de la volonté quant aux actions indifférentes, et aussi quant à ce qu'on appelait les œuvres de la loi. Mais il soutenait que l'homme, alors même qu'il était régénéré et sanctifié par la foi et par l'Esprit, n'avait pas de libre arbitre spirituel; que, de même qu'il ne pouvait, avant cette régénération, faire aucun bien, de même, la régénération opérée, il n'était pas en son pouvoir de faire mal; qu'il ne pouvait même, à la rigueur, faire ni bien ni mal, puisque Dieu agissait toujours en lui, de telle sorte que tous ses actes étaient, à proprement parler, les actes de Dieu; que cependant, la volonté de l'homme étant nécessairement la cause prochaine de ces actes, on pouvait, dans un sens secondaire, les lui attribuer. C'était là ce que niait Érasme, conformément à la doctrine adoptée plus tard par le concile de Trente, par l'Église anglicane, et, si l'on doit s'en rapporter à des écrivains d'une autorité recommandable, par Mélanchthon et la plupart des disciples mêmes de Luther. A partir de cette controverse, Luther paraît avoir toujours parlé d'Érasme avec une extrême malveillance; et si celui-ci était un peu plus mesuré dans ses expressions, son antipathie n'était pas moins vive que celle de son adversaire [1].

didimus, quod tu asserueris; expressions qui n'auraient aucun sens possible, dans l'hypothèse de Seckendorf : il n'y a d'ailleurs rien dans la teneur de cette même lettre qui puisse la justifier. Il est également difficile de soutenir l'interprétation que Jortin donne à cette phrase, *aliud dictabat animus, aliud scribebat calamus*; ce qui ne peut signifier qu'une chose, qu'il écrivait ce qu'il ne pensait pas. Les lettres portent les numéros 829, 871, 876 dans les Épîtres d'Érasme; ou bien on peut voir Jortin, t. I, p. 413.

[1] Une partie des traits décochés par Luther contre Érasme se trouvent dans les *Colloquia mensalia*; je cite la traduction : « Érasme ne sait que chicaner et railler; il n'est pas capable « de confondre un adversaire. Je vous « somme par mon testament et mes « dernières volontés de haïr et d'exécrer cette vipère d'Érasme. » (Ch. 44.) Il appelait Érasme un épicurien, un être impie, pour oser penser que si Dieu traitait les hommes ici-bas comme ils le méritent, les bons s'en trouveraient un peu moins mal, et les méchants un peu moins bien. (Ch. 7.) *Lutherus*, dit l'autre, *sic respondit* (Diatribæ de libero arbitrio) *ut antehàc in neminem virulentiùs; et homo suavis post editum librum per literas dejerat se in me esse animo candidissimo, ac propemodùm postulat ut ipsi gratias agam, quòd me tàm*

Les lettres d'Érasme, qui remplissent deux volumes in-folio dans la meilleure édition de ses œuvres, sont un vaste trésor pour l'histoire ecclésiastique et littéraire de son temps. Morhof conseille à celui qui veut étudier avec fruit d'en faire le dépouillement par ordre de matières : c'est un travail que peu de personnes, même de son temps, auraient trouvé le loisir d'achever, et auquel le bon index de l'édition de Leyde ôte une partie de son intérêt. Il est peu d'hommes capables d'entretenir une correspondance aussi longue et aussi étendue sans donner prise sur quelques points aux critiques de la postérité. Nous avons déjà indiqué les défauts d'Érasme; c'est surtout dans ses lettres qu'on apprend à les connaître. Une extrême susceptibilité en ce qui touche sa propre personne, et peu d'égards pour la sensibilité d'autrui; une amitié sincère et chaleureuse pour quelques uns, mais trop souvent un faux-semblant d'affection, un sentimentalisme artificiel; une instabilité de langage et d'idées en fait de personnes et d'opinions, instabilité qui tient en partie à la position particulière de ses différents correspondants, mais principalement aux impulsions mobiles de son esprit ardent, telles sont les considérations qui tendent à affaiblir ce respect qu'inspire d'abord le nom d'Érasme, respect qu'on ne peut cependant pas lui ôter, lorsqu'on vient à examiner sans prévention sa vie entière, et l'ensemble même de sa correspondance. Il fut le premier qui lutta avec éclat contre l'ignorance et la superstition, le premier qui rétablit la morale chrétienne sur la base des Écritures, et, malgré cette assertion ridicule de quelques modernes qui ont prétendu qu'il manquait de savoir théologique, le premier qui posséda la théologie dans son véritable sens, et qui l'appliqua à son véritable but.

D'année en année, les lettres d'Érasme décèlent une animosité toujours croissante contre les réformateurs. Il avait pendant longtemps entretenu des relations amicales avec Zwingle et OEcolampade; mais ces querelles de parti l'aigrirent à un tel point qu'il parle de leur mort avec une sorte de triomphe [1]. Cependant il

civiliter tractavit, longè aliter scripturus si cum hoste fuisset res. (*Epist.*, 836.)

[1] *Benè habet, quòd duo coryphæi perierint, Zuinglius in acie, OEcolampadius paulò post febri et apostemate. Quòd si illis favisset ἐνυάλιος, actum fuisset de nobis.* (*Epist.* 1205.) On ne peut que regretter que ces lignes aient échappé à Erasme, même dans une lettre. Il avait été long-temps en correspondance avec OEcolampade. Ce dernier avait dit dans quelque livre, *Magnus Erasmus noster*. C'était à une époque où Erasme était en butte à de graves soupçons : il se plaint à OEcolampade, en février 1525, et lui écrit assez plaisamment que ce qu'il y a de mieux, c'est de n'être ni loué ni blâmé par les gens de son parti ; mais que s'il

conserva toujours quelques rapports avec Mélanchthon. Les dernières années d'Érasme ne durent pas être heureuses : la cessation de ses liaisons avec les réformateurs, son aversion même pour eux, n'avaient pu calmer la virulence des ennemis qu'il s'était jadis faits dans l'Église, et il n'en était pas moins resté suspect de tiédeur pour la cause orthodoxe; aussi, attaqué de tout côté, harcelé sans relâche, il vécut dans un état d'irritation continuelle. Il serait juste d'attribuer une partie de ces haines soulevées contre lui à l'indépendance réelle qu'il apportait dans la formation de ses opinions, mais qu'il ne conservait pas toujours dans leur expression, et à l'incompatibilité de ces mêmes opinions avec les doctrines extrêmes de l'un et de l'autre parti. Mais une indiscrétion habituelle, ce grand vice des hommes de lettres, qui rarement savent mettre un frein à leur esprit, contribuait à entretenir, à multiplier ces inimitiés, beaucoup plus qu'il ne convenait à son repos; et Érasme, à la fois indiscret et timide par caractère, se vit exposé au reproche de duplicité, reproche qu'il lui était plus facile de chercher à atténuer par l'exemple des autres que de repousser comme entièrement dénué de fondement. Il mourut en 1536, de retour à Bâle, qu'il avait quittée quelques années auparavant, sous prétexte des changements introduits dans la religion, pour aller s'établir à Fribourg en Brisgau. Mais ces différences d'opinion n'avaient pas refroidi l'admiration des citoyens de Bâle pour leur savant hôte. Les restes d'Érasme sont déposés dans leur cathédrale; et il occupe, après OEcolampade, la première place dans la longue liste des illustrations littéraires qui ont rendu ce cimetière célèbre en Europe.

L'effet le plus remarquable de la première prédication de la réforme fut l'appel fait aux ignorants; et, si l'on ne peut prétendre que la liberté politique, dans le sens que nous attachons à ce mot,

faut absolument qu'ils parlent de lui, il aime encore mieux subir leur censure que d'être appelé par eux *noster*. (*Epist.*, 728.) Milner cite ce passage, puis il abandonne le pauvre Erasme à l'indignation de son lecteur pour ce qu'il voudrait faire considérer comme un trait d'extrême bassesse. Mais, de bon compte, quel droit avait OEcolampade de se servir du mot *noster*, s'il voulait dire par-là, ou si on pouvait l'interpréter dans ce sens, qu'Erasme était de son bord? Erasme, ainsi qu'OEcolampade le savait fort bien, n'appartenait point, par sa profession extérieure, au parti de la réforme, et n'approuvait en aucune façon la marche que les réformateurs avaient cru devoir suivre.

On doit cette justice à Erasme de rappeler qu'il ne cacha jamais, dans le temps même de son danger, son affection pour Louis Berquin, le premier martyre du protestantisme en France, qui fut brûlé en 1528. (*Epist.*, 976.) Erasme n'avait nulle part d'ennemis plus acharnés que dans l'université de Paris.

ait été le but des réformateurs, leur œuvre n'en fut pas moins signalée par cet esprit révolutionnaire qui se complaît à voir la destruction pour elle-même, et par cette aveugle présomption qui rend la sottise dangereuse. Les femmes prirent une part active aux querelles religieuses, et, quoique sous plusieurs rapports le culte catholique romain convienne spécialement à ce sexe impressionnable, il n'est pas étonnant que beaucoup de dames soient devenues bonnes protestantes pour le plaisir de ne laisser à personne le droit de juger mieux qu'elles. La traduction du *Nouveau-Testament* par Luther, en 1522, et de l'*Ancien*, quelques années plus tard, fournirent des armes à tous les partis : il n'était pas rare de voir des conférences s'établir en présence des bourgmestres des villes d'Allemagne et de Suisse, lesquels prononçaient dans un sens ou dans un autre, sur les points controversés, et peut-être aussi bien que des savants eussent pu le faire.

On ne peut arrêter ses regards sur l'histoire de la réformation sans être frappé de l'analogie extraordinaire qu'elle présente avec l'histoire des cinquante dernières années. Celui qui voudra étudier l'esprit de cet âge de puissance dans lequel nous vivons y retrouvera l'image des jours de Luther et d'Érasme réfléchie comme dans une glace. L'homme, qui, collectivement parlant, n'a jamais raisonné pour lui-même, est le jouet de préjugés et de mouvements en quelque sorte involontaires qui le poussent indifféremment au bien et au mal. Ce sont, en général, des notions et des sentiments reçus par tradition, et qui, sans cesse reproduits, s'emparent de l'esprit et finissent par déterminer, par former le cours habituel des idées. Rien n'est plus difficile peut-être que de faire reconnaître une vérité à un peuple, ou de lui persuader de chercher son intérêt de telle ou telle manière, si ses ancêtres n'ont pas pensé ou agi de la même façon. Les innovations de ce genre ont toujours été lentes, même en Europe, où les esprits ont le plus de souplesse; elles ont été l'œuvre, non pas du raisonnement ou de l'instruction, mais de circonstances extérieures exerçant leur action graduelle pendant une longue série d'années. Cette loi d'uniformité, ou, si je puis m'exprimer ainsi, de variation séculaire, a néanmoins subi quelques exceptions remarquables. L'introduction du christianisme paraît avoir entraîné chez les peuples qui le reçurent tout d'un coup la destruction rapide des anciens préjugés, une altération très sensible dans tout le système des idées morales. L'influence du mahométisme a souvent produit en Orient des effets semblables. Après ces révolutions, si remarquables par l'étendue et la puissance

de leurs résultats, viennent les deux périodes entre lesquelles nous avions commencé à établir un parallèle, celle de la réformation au XVIe siècle, et celle des innovations politiques au milieu desquelles nous avons long-temps vécu. Les traits communs qui caractérisent ces deux dernières époques sont le mépris de ce qui est ancien, une transposition de préjugés, un sentiment d'importance personnelle, excitant, même dans les plus ignorants, la prétention d'exercer leur propre jugement, une confiance pleine d'ardeur dans l'amélioration des affaires de ce monde, une fixation du cœur sur de grandes fins, avec une indifférence relative pour toutes choses intermédiaires. Dans l'une comme dans l'autre, tant d'éléments divers sont entrés dans les motifs, et plus encore tant de dangers et de souffrances dans les moyens, que les hommes prudents et modérés ont bien pu s'arrêter, quelquefois même revenir sur leurs pas, plutôt que d'affronter des maux dont ils n'avaient pas apprécié de loin toute l'étendue. Aussi pouvons-nous dire hardiment, et avec certitude, ce qu'auraient été au XIXe siècle Luther, Hutten, Carlostadt, ainsi que More, Érasme, Mélanchthon, Cassandre, et ce qu'eussent été de leur temps nos propres contemporains. Malheureusement, il nous arrive trop souvent de juger les autres sans égard à l'influence que la disposition particulière des caractères individuels et les divers aspects des circonstances ont exercée sur eux et eussent également exercée sur nous, mais d'après l'opinion que nous nous sommes formée des conséquences, qui, en supposant même que notre manière de voir soit juste, étaient de nature à ne pouvoir être prévues par eux avec quelque certitude.

En 1531, Zwingle perdit la vie sur un champ de bataille : c'était la coutume parmi les Suisses que leurs pasteurs accompagnassent les citoyens à la guerre pour exhorter les combattants et administrer des consolations aux mourants. Les réformateurs ne tardèrent pas à trouver un nouveau chef dans un jeune homme supérieur à Zwingle en savoir et probablement en génie, Jean Calvin, natif de Noyon en Picardie. Son *Institution chrétienne*, publiée en 1536, devint le code de doctrine d'un parti puissant, qui déviait sur un petit nombre de points de l'école helvétique de Zwingle. L'ouvrage est dédié à François Ier, et le style de cette dédicace est bon, quoique moins élégant peut-être que si elle eût été écrite en Italie ; l'auteur s'y exprime avec mesure, avec tact, et de manière à se concilier, sinon la faveur du roi, au moins celle de tout lecteur impartial. Ce traité était la défense et en même

temps l'exposition la plus systématique et la plus complète des croyances protestantes qui eût encore paru. Dégagée de la phraséologie forcée et des paradoxes intentionnels des premiers écrits de Luther, l'*Institution* de Calvin paraît contenir la plus grande partie de la doctrine théologique de son prédécesseur, excepté en ce qui concerne la présence corporelle : sur ce point, il adopta un terme moyen, et chercha à se distinguer des théologiens suisses. On sait qu'il développa la théorie de saint Augustin sur la prédestination plus amplement que n'avait fait Luther, qui paraît cependant l'avoir soutenue avec une égale confiance. Calvin considérait avec raison cette théorie comme la conséquence évidente de leur doctrine commune sur le caractère de culpabilité de toutes les actions naturelles, et sur la conversion arbitraire et irrésistible de l'âme passive par le pouvoir de Dieu. La ville de Genève, s'affranchissant de l'autorité de son évêque, et adoptant, en 1536, la religion réformée, offrit un asile à Calvin, qui devint bientôt, sinon le magistrat ostensible, au moins le guide et le législateur de la nouvelle république.

Les réformateurs de Zurich et de Berne s'éloignèrent alors de plus en plus des luthériens : plusieurs tentatives de rapprochement n'eurent aucun résultat, et chaque parti, mais le dernier surtout, devint aussi exclusif et presqu'aussi intolérant que l'église du sein de laquelle il s'était détaché. Parmi les luthériens eux-mêmes, ceux qui adhéraient strictement à l'esprit de la doctrine de leur fondateur se séparèrent des disciples de Mélanchthon, non pas dans leurs pratiques extérieures, mais dans leur langage et dans leurs affections[1]. Luther lui-même, qui ne retira jamais

[1] *Amsdorfius Luthero scripsit, viperam eum in sinu alere, me significans; omitto alia multa.* (*Epist.* MELANCHTHON., p. 450, édit. 1647.) L'humeur de Luther paraît être devenue plus intraitable à mesure qu'il avançait en âge. Mélanchthon menaça de le quitter. Amsdorf, et d'autres hommes de cette trempe, flattaient son orgueil. Voir les lettres suivantes : dans l'une d'elles, écrite vers 1549, Mélanchthon dit : *Tuli etiam anteà servitutem penè deformem, cùm sæpè Lutherus magis suæ naturæ, in quâ* φιλονεικία *erat haud exigua, quàm vel personæ suæ, vel utilitati communi serviret.* (P. 21.) Le langage de cette lettre est trop apologétique et temporisateur. *Nec movi has controversias quæ distraxerunt rempublicam; sed incidi in motas, quæ cùm et multæ essent et inexplicatæ, quodam simplici studio quærendæ veritatis, præsertim cùm multi docti et sapientes initio applauderent, considerare eas cœpi. Et quanquam materias quasdam horridiores autor initio miscuerat, tamen alia vera et necessaria non putavi rejicienda esse. Hæc cùm excerpta amplecterer, paulatìm aliquas absurdas opiniones vel sustuli vel lenii.* Mélanchthon aurait dû se rappeler que personne n'avait présenté ces opinions sous des formes plus âpres, avec un ton plus tranchant, que lui-même dans ses *Loci communes*. Dans

à Mélanchthon son amitié, paraît avoir été alternativement sous son influence et sous celle de quelques hommes d'un mérite bien inférieur. Les anabaptistes, pendant leur fameuse occupation de Munster, donnèrent de telles preuves des conséquences terribles du fanatisme, d'un fanatisme résultant en grande partie du dogme de Luther sur l'assurance intime, que la suprême nécessité du maintien de la société humaine contribua plus à imposer silence à ces subtilités théologiques que tous les arguments de la même espèce. Et à partir de ce moment, si cette secte ne perdit pas tout son enthousiasme, elle apprit du moins à le régler, en le subordonnant aux devoirs tracés par les lois et la morale.

L'Angleterre, qui avait long-temps renfermé les restes de la secte de Wicliffe, ne pouvait rester étrangère à cette révolution. Le *Nouveau-Testament* de Tyndale fut imprimé à Anvers en 1526 : c'était la première traduction faite en anglais. Nous avons déjà expliqué la cause de ce retard; et des mesures très actives furent prises pour empêcher la circulation de cette version de Tyndale. Mais l'Angleterre était alors disposée à changer de religion au gré d'un tyran capricieux. La persécution aurait étouffé long-temps encore l'esprit de libre examen, et le roi aurait conservé, du moins pendant la vie de Henri, ses droits au titre glorieux de

ces passages et d'autres semblables, il cherche à attaquer Luther pour des défauts qui étaient également les siens, quoiqu'il soit vrai de dire qu'il n'y persista pas aussi long-temps.

Dans la première édition des *Loci communes*, qu'on ne trouvera guère que dans Von der Hardt, Mélanchthon résume ainsi la question du libre arbitre :

Si ad prædestinationem referas humanam voluntatem, nec in externis, nec in internis operibus ulla est libertas, sed eveniunt omnia juxta destinationem divinam.

Si ad opera externa referas voluntatem, quædam videtur esse judicio naturæ libertas.

Si ad affectus referas voluntatem, nulla planè libertas est, etiam naturæ judicio. Ceci prouve ce que j'ai dit ailleurs, que Mélanchthon professait la doctrine d'une stricte nécessité philosophique. Luther s'exprime positivement dans le même sens, une fois du moins dans le traité *De servo arbitrio*, t. II, fol. 429 (édit. Wittenberg, 1554).

Mélanchthon a dit, dans une lettre souvent citée : *Nimis horridæ fuerunt apud nostros disputationes de fato, et disciplinæ nocuerunt.* Un écrivain qui aurait voulu s'exprimer avec plus de franchise aurait dit *nostræ* au lieu de *apud nostros*. Il est certain néanmoins qu'il avait considérablement modifié ses opinions avant 1540, époque de la publication de son *Moralis philosophiæ Epitome*, où l'on voit qu'il avait adopté la doctrine de la synergie, c'est-à-dire de l'activité et de la coopération de la volonté de l'homme avec la grâce divine. (Voir p. 39.)

La modération avec laquelle Mélanchthon avait rédigé les articles de la Confession d'Augsbourg avait excité l'animosité des Luthériens violents, ainsi qu'on peut le voir dans CAMERARIUS, *Vita Melanchthon.*, p. 124 (édit. 1696.) Ces ressentiments le poursuivirent jusqu'à sa mort.

Défenseur de la foi, qui lui avait été conféré par le pape, si la lumière de l'Évangile, suivant l'expression un peu prétentieuse de Gray, n'eût jailli des yeux d'Anne Boleyn. Mais nous ne nous arrêterons point sur un sujet aussi usé. Un fait moins généralement connu, c'est que les semences de la réformation furent répandues de bonne heure et en abondance sur le sol italique. Une traduction des *Loci communes* de Mélanchthon, sous le nom d'Ippofilo da Terra Nigra, fut imprimée à Venise en 1521, l'année même où l'ouvrage parut à Wittenberg; les écrits de Luther, de Zwingle et de Bucer, furent également mis en circulation sous des noms empruntés [1]. Les traductions italiennes de l'Écriture faites dans le XV[e] siècle étaient continuellement réimprimées; et, en 1530, Brucioli en publia à Venise une nouvelle, précédée d'une préface conçue dans le style du protestantisme [2]. Les rapports continuels que la guerre et le commerce entretenaient entre l'Italie et les peuples cisalpins, et le penchant de Renée de France, duchesse de Ferrare, pour les nouvelles doctrines, dont elle encourageait les disciples à sa cour, sous le prétexte de travaux littéraires, contribuèrent à propager un esprit actif d'examen. Nous voyons que, dans l'intervalle des années 1525 à 1540, il existait dans presque toutes les grandes villes un petit groupe de protestants qui, en général, ne se séparaient point ostensiblement de l'Église, mais qui coïncidaient sur la plupart des points avec Luther ou Zwingle. On a prouvé récemment qu'un des premiers prosélytes de la réformation, et l'un de ceux que l'on s'attendrait le moins à trouver sur cette liste, avait été Berni, avant l'achèvement, peut-être même avant le commencement de son travail sur l'*Orlando Innamorato*, travail dont il a cherché à faire en plusieurs endroits le véhicule de ses attaques contre l'Église. Cette circonstance expliquerait pourquoi ce poëme est exempt d'indécences, et si différent en cela des productions antérieures de Berni, productions légères, et remarquables par un ton extrêmement licencieux [3].

[1] M[c] CRIE. *Hist. de la Réformation en Italie*. On écrivait, dès 1521, des épigrammes en faveur de Luther. (P. 32.)

[2] *Id.*, p. 53, 55.

[3] Ce fait, aussi curieux qu'inattendu, a été mis au jour par M. Panizzi, qui a trouvé dans la bibliothèque de M. Grenville une petite brochure extrêmement rare, et dont il n'avait été, je crois, fait mention ni par Zeno ni par aucun autre bibliographe, à l'exception de Nicéron, t. XXXVIII. p. 76. Elle est écrite par Pierre-Paul Vergerio, et imprimée à Bâle en 1554. Elle contient dix-huit stances, que Berni avait l'intention de placer en tête du vingtième chant de l'*Orlando Innamorato*. Ces stances ont une couleur protestante bien décidée. Celles qu'on leur a substituées

Les Italiens ont l'imagination vive, mais ils ne sont pas essentiellement superstitieux, ni susceptibles, à les considérer en masse et comme nation, de ces sombres préjugés qui maîtrisent la raison. Parmi les classes chez lesquelles une meilleure éducation avait fortifié et développé cette finesse et cette intelligence si générales en Italie, on rencontrait, plus que dans tout autre pays, une tacite incrédulité à l'endroit de la religion populaire. Chez la majorité, ce sentiment a toujours pris le caractère d'un rejet absolu de toute foi positive; mais, à l'époque de la réformation surtout, la substitution du christianisme protestant au christianisme romain était une alternative que durent embrasser des esprits plus graves. Il est certain qu'on trouve dans une partie de la littérature de l'Italie des traces de cette aberration de l'orthodoxie sous l'une ou l'autre forme; quelquefois elle se manifeste seulement par la censure des vices du clergé, censure qui, à d'autres époques, avait été à peu près universelle, mais dont le parti des catholiques purs commença maintenant à s'abstenir. Nous avons déjà parlé de Pontanus et de Mantouan. Trissino fait, dans son *Italia liberata*, une sortie virulente contre la cour de

dans les éditions imprimées sont bien inférieures, et, chose remarquable, c'est presque, dans tout le poëme, le seul passage qui blesse la décence. M. Panizzi pense qu'on a fait de grands changemens à l'*Orlando Innamorato*, qui est une publication posthume, la première édition ayant paru à Venise en 1541, cinq ans après la mort de l'auteur. Dans cette brochure, qui a été réimprimée en entier par M. Panizzi, t. III, p. 361, de son *Boiardo*, Vergerio dit, en parlant de Berni : *Costui quasi agli ultimi suoi anni non fù altro che carne e mondo; di che ci fanno ampia fede alcuni suoi capitoli e poesie delle quali egli molti fogli imbrattò. Ma perchè il nome suo era scritto nel libro della vita, ne era possibile ch' egli potesse fuggire dalle mani del celeste padre*, etc. *Veggendo egli che questo gran tiranno non permettea onde alcuno potesse comporre all'aperta di quei libri, per li quali altri possa penetrare nella cognizione del vero, andando attorno per le man d'ognuno un certo libro profano chiamato Innamoramento d'Orlando, che era inetto e mal composto, il Berna* [sic] *s'immaginò di fare un bel trattato; e ciò fù ch'egli si pose a racconciare le rime a le altre parti di quel libro, di che esso n'era ottimo artefice, e poi aggiungendovi di suo alcune stanze, pensò di intrare con questa occasione e con quel mezzo (insin che d'altro migliore ne avesse potuto avere) ad insegnare la verità dell'Evangelio*, etc. Nous renvoyons, pour plus amples détails, à l'édition de l'*Orlando Innamorato* de Panizzi. Peut-on avoir pleine confiance dans ces allégations de Vergerio ? C'est une question que je laisse à décider aux lecteurs compétents. Les expressions suivantes de M. Panizzi, quoiqu'un peu fortes, selon moi, nous présentent l'opinion d'un homme versé dans la littérature et l'histoire de ces temps. « Plus on réfléchit sur l'état de « l'Italie à cette époque, plus on trouve « de raison pour soupçonner que les « doctrines réformées étaient alors aussi « populaires parmi les classes supérieu- « res en Italie que le sont de nos jours « les idées libérales. » (P. 361.)

Rome [1]. Le *Zodiacus Vitæ* de Manzolli, plus connu sous le nom latin de Palingenius Stellatus, est rempli d'invectives contre les moines, et découle certainement d'une source protestante [2]. La première édition est de Bâle, 1537. Mais aucun écrivain, pris isolément, n'a donné cours à son indignation en termes plus véhéments qu'Alamanni [3].

Le progrès rapide, quoique encore assez secret, de l'hérésie parmi les classes les plus instruites en Italie, ne pouvait manquer d'alarmer la jalousie de l'Église. Le parti de la réforme n'avait pas gagné les masses, car, encore bien que la censure des vices du haut clergé fût partout un thème populaire, il était peu vraisemblable que les Italiens dussent généralement renoncer à des modes de foi tellement sympathiques au caractère national qu'ils avaient été institués ou empruntés au paganisme dans ce seul but. Parmi ceux mêmes qui s'étaient liés avec les réformateurs, et qu'on a par suite rangés dans cette catégorie, quelques uns étaient loin de songer à rompre avec une église identifiée à leurs préjugés, aux habitudes de toute leur vie. De ce nombre était Flaminio, poète élégant, et non moins recommandable par ses vertus privées;

[1] On peut voir ce passage, qui fait partie du seizième chant, dans Roscoe, *Léon X*, append., n° 164 : mais le lecteur se tromperait s'il supposait que ce passage ne se trouve que dans la première édition de 1548, ainsi que le langage de Roscoe semblerait le faire croire. Le fait est que Trissino supprima ces vers dans les exemplaires invendus de cette première édition, de sorte qu'on ne les trouve que dans très peu d'exemplaires; mais ils sont rétablis dans l'édition de l'*Italia liberata*, imprimée à Vérone en 1729.

[2] Le *Zodiacus Vitæ* est un long poëme moral, dont chaque livre porte le nom d'un des signes du Zodiaque. Ce n'est pas une œuvre fort poétique; mais on y trouve beaucoup de passages d'un sens énergique, et écrits avec verve, dans ce genre de versification négligée dont Horace a donné le modèle. L'auteur en a dit plus qu'il ne fallait pour encourir le soupçon de luthéranisme. J'en ai remarqué plusieurs exemples; un seul suffira :

Sed tua præsertim non intret limina quisquam
Frater, nec monachus, vel quâvis lege sacerdos.
Hos fuge; pestis enim nulla hâc immanior; hi sunt
Fæx hominum, fons stultitiæ, sentina malorum,
Agnorum sub pelle lupi, mercede colentes,
Non pietate, Deum; falsâ sub imagine recti
Decipiunt stolidos, ac religionis in umbrâ
Mille actus vetitos, et mille piacula condunt, etc.

(*Leo*, lib. v.)

Je trouverais probablement des preuves plus décisives de luthéranisme en parcourant de nouveau le poëme; mais j'ai négligé, en le lisant, de prendre des notes.

[3] *Ahi cieca gente, che l'hai troppo 'n pregio;*
Tu credi ben, che questa ria semenza
Habbian più d'altri grazia e privilegio;
Ch'altra trovi hoggi in lei vera scienza
Che di simulazion, menzogne e frodi.
Beato 'l mondo, che sarà mai senza, ec.

(Satir. I.)

La douzième satire se termine par une semblable invective, au nom de l'Italie, contre l'église de Rome.

telle encore l'admirable et accomplie Victoire Colonna [1]. Mais ceux qui avaient plongé leurs lèvres plus avant dans la coupe de la liberté religieuse n'eurent pas d'autre ressource, lorsque le secret de leurs réunions particulières eut été découvert et leurs noms proscrits, que de mettre les Alpes entre eux et leurs persécuteurs. Bernard Ochino, célèbre prédicateur capucin, ayant été mandé à Rome, et sachant que sa mort était résolue, s'enfuit à Genève. Son apostasie frappa d'étonnement ses admirateurs, et mit peut-être les Italiens sur leurs gardes. Pierre Martyr, qui plus tard fut bien connu en Angleterre, ne tarda pas à le suivre: l'académie de Modène, société littéraire très distinguée, mais depuis long-temps suspectée d'hérésie, fut forcée en 1542 de souscrire une déclaration de foi; et les protestants cachés qui remplissaient encore la Lombardie vécurent pendant le reste de cette période dans la terreur continuelle des persécutions. La petite église réformée de Ferrare fut dissoute en 1550; un grand nombre de ses membres furent jetés en prison, et l'un d'eux mis à mort [2].

Cependant la tendance naturelle aux esprits spéculatifs ne leur permettait pas de rester enfermés dans le cercle que leur avaient impérieusement tracé les chefs de la réforme; et il en résulta quelques nouveautés théologiques. Un médecin espagnol, Michel Reves, communément appelé Servet, se lança le premier dans une nouvelle carrière. Les anciennes controverses sur la Trinité étaient depuis long-temps oubliées: s'il restait encore quelques individus dont la croyance ne différât pas de celle des ariens, c'est parmi les vaudois ou autres sectes persécutées qu'il faudrait les chercher. Mais ceci même est obscur; et Érasme pouvait, lorsqu'on l'accusait d'arianisme, répondre avec toute apparence de vérité que c'était une hérésie complétement éteinte. Cependant Servet, qui n'était rien moins qu'arien, composa un système, lequel selon toute probabilité n'était pas tout-à-fait nouveau (chose du reste assez difficile), mais qui sonnait bien différemment des dogmes réputés orthodoxes. Esprit imprudent et impétueux, il assaillit

[1] Mc Crie discute longuement les opinions de ces deux personnages (p. 164-177), et paraît considérer celles de Flaminio comme douteuses; mais ses lettres, publiées à Nuremberg en 1571, parlent en faveur de son orthodoxie.

[2] Indépendamment de l'*Histoire de la réformation en Italie* par le docteur Mc Crie, ouvrage qui a jeté une masse de lumière sur un sujet intéressant et peu connu, j'ai fait usage de son prédécesseur Gerdes, *Specimen Italiæ reformatæ*; de Tiraboschi, t. VIII, p. 150; de Giannone, t. IV, p. 108 *et alibi*; et de Galluzi, *Istoria del Gran-Ducato*, t. II, p. 292, 369.

à la fois les doctrines fondamentales de la réforme et celles de l'église catholique, sans aucun des ménagements nécessaires en pareil cas : il suffit de citer comme preuve le titre même de son livre *De Trinitatis erroribus*, imprimé en 1531. Servet fut si peu satisfait de ce travail que, dans un second traité, intitulé *Dialogues sur la Trinité*, il rétracte le premier comme mal écrit, sans avoir néanmoins changé aucune de ses opinions. Ces ouvrages sont très rares, et la rédaction en est obscure ; mais les doctrines de l'auteur paraissent se rapprocher beaucoup de ce qu'on appelle le sabellianisme [1].

Les écrivains sociniens font remonter l'origine de leur secte à un petit groupe d'hommes distingués qui tenaient des réunions particulières à Vicence vers 1540 : de ce nombre était Lælius Socin, trop jeune alors pour avoir eu quelqu'influence, Ochino, Gentile, Alciat et quelques autres. Mosheim et Mac Crie ont révoqué en doute ce fait, à l'appui duquel on n'apporte pas de preuves bien concluantes ; et la coopération de quelques uns des individus que nous venons de nommer est même fort invraisemblable [2]. Il est constant, néanmoins, qu'une grande partie des réformateurs italiens avaient des opinions antitrinitaires, principalement de la forme arienne. Mac Crie pense que ces opinions avaient été empruntées à Servet ; on ne voit cependant pas qu'ils aient eu de rapports, ou, en général, de conformité de principes avec ce dernier, qui, lui-même, était fort éloigné de l'arianisme ; et il est beaucoup plus probable que leurs doctrines prirent naissance parmi eux-mêmes. Et s'il était absolument nécessaire de chercher un hérésiarque, on le trouverait plus vraisemblablement dans la personne d'un gentilhomme espagnol résidant à Naples, et nommé Valdès, que dans Servet. On convient que Valdès fut un des principaux professeurs de la réforme en Italie, et on a supposé qu'il était porté à l'arianisme [3].

[1] Il est très rare de rencontrer les éditions originales des œuvres de Servet ; mais il y a eu dans le siècle dernier des réimpressions, qui elles-mêmes ne sont pas communes.

[2] Lubieniecius, *Hist. reformat. polonicæ* ; Mc Crie, *Hist. de la réformation en Italie*, p. 154.

[3] Le docteur Mc Crie est disposé à contester l'arianisme de Valdès, et dit qu'on n'en peut trouver de trace dans ses écrits (p. 122) ; d'autres critiques, ont pensé différemment. (Voir le *Dictionnaire* de Chalmers, art. Valdesso, et Bayle.) Ses *Considérations* ont été traduites en anglais en 1638. Je ne puis, sur ce point, trouver de preuve dans un sens ni dans l'autre dans le livre même, qui dénote beaucoup de fanatisme et de confiance dans l'enseignement particulier de l'Esprit. Les dogmes sont ceux du haut luthéranisme quant à l'action humaine, et tirés peut-être des *Loci communes* de Mélanchthon. Bèze condamna le livre.

En Espagne même, sur ce sol inféodé à la superstition, et qui fut le berceau de l'inquisition, quelques semences de protestantisme furent jetées de bonne heure. Les premiers écrits de Luther furent traduits en espagnol peu de temps après leur publication. Le saint-office commença vers 1530 à s'alarmer sérieusement; plusieurs individus soupçonnés d'attachement aux nouvelles doctrines furent renfermés dans des monastères; il y en eut même un de brûlé à Valladolid en 1541 [1]. Mais la réformation, dans aucun des pays où sa répression était l'objet de la vigilance sévère de l'autorité, ne prit un développement aussi considérable que dans les Pays-Bas. Deux moines augustins furent brûlés à Bruxelles en 1523; et leur supplice, ainsi que nous l'apprend Érasme, eut pour effet de multiplier prodigieusement le nombre des hérétiques [2]. Une persécution violente s'ensuivit; on fit la guerre aux livres et aux lecteurs; mais la plupart des dix-sept provinces n'en étaient pas moins remplies de sectaires.

Profondément ébranlée par ce schisme déclaré et par la désaffection secrète des peuples, l'église de Rome semblait n'avoir plus guère d'espoir que dans la superstition des classes inférieures, dans l'appui précaire du pouvoir civil, ou dans les querelles de ses adversaires. Mais elle trouva dans son propre sein une ressource, une puissance inattendue : c'était une pousse pleine de sève qui jaillissait du tronc encore vivant d'un arbre affaissé sous le poids des ans. Paul III, par une bulle du 27 septembre 1540, établit l'ordre des jésuites, sur le plan tracé, quelques années auparavant, par Ignace Loyola. D'après les règles fondamentales de cet ordre, il devait y avoir un général élu à vie, auquel chaque jésuite devait obéir comme à Dieu même; et, indépendamment des trois vœux, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, que prononçaient les réguliers, il fallait s'engager à aller partout où le pape l'ordonnerait. Les jésuites ne devaient pas porter d'autre distinction que le costume ordinaire du clergé; il ne leur était pas fixé d'heures régulières pour leurs prières; mais il leur était enjoint

[1] Mc Crie, *Hist. de la réformation en Espagne.*

[2] *Cœpta est carnificina. Tandem Bruxellæ tres augustinenses* [duo?] *publicitùs affecti sunt supplicio. Quæris exitum? Ea civitas anteà purissima cœpit habere Lutheri discipulos, et quidem non paucos. Sævitum est et in Hollandiâ. Quid multis? Ubicumquè fumos excitavit nuncius, ubicumquè sævitiam exercuit carmelita, ibi diceres fuisse factam hæreseon sementem.* (*Ep.*, 1563.) L'histoire de la réformation dans les Pays-Bas a été écrite fort au long par Gerard Brandt : je renvoie le lecteur à ses deuxième et troisième livres.

d'employer leur temps d'une manière utile pour le prochain, en se chargeant du ministère de la chaire, de la direction des consciences et de l'éducation de la jeunesse. Tels étaient les principes d'une institution qui, mieux qu'aucune autre, a révélé la puissance morale d'une association fortement cimentée, et son action énergique sur la grande masse inorganisée du genre humain.

Les jésuites ouvrirent leur première école en 1546, à Gandie, en Catalogne, sous les auspices de François Borgia, qui prenait son titre ducal de cette ville. Cette école fut érigée en université par le pape et le roi d'Espagne[1]. Tel fut le commencement de cette vaste influence qu'ils devaient bientôt acquérir en s'emparant de l'éducation. Ils commencèrent, vers la même époque, à répandre leurs missionnaires dans l'Orient. Ces missions avaient été un des grands objets de leur fondation; et lorsque la renommée eut publié que les Barbares se pressaient par milliers pour entendre la parole de saint François Xavier; qu'il avait versé sur leurs têtes l'eau du baptême et planté la croix sur les débris des idoles de l'Orient, les jésuites furent en mesure, sinon d'imposer silence à des rivalités envieuses, au moins de commander l'admiration du monde catholique. On trouvait en eux du courage et du dévouement, du savoir et de la politesse, qualités dont l'absence avait fait la honte des ordres monastiques. Ils se rendirent formidables aux ennemis de l'Église; et ceux qui étaient ses amis s'inquiétèrent peu de la jalousie du clergé séculier ou de l'opposition technique des légistes. Les maux et les dangers qui pouvaient résulter de l'institution étaient encore trop éloignés pour exciter l'alarme des peuples.

Dans l'histoire extérieure des églises protestantes, deux événements, qui précédèrent de peu d'années le milieu du XVI[e] siècle, se servirent, en quelque sorte, de compensation mutuelle : ce furent la ligue malheureuse des princes luthériens d'Allemagne, qui se termina par leur déroute complète, et l'établissement de la religion réformée en Angleterre par le Conseil d'Édouard VI. Il est néanmoins hors de doute que les principes de la réformation continuaient d'être en voie de progrès, non seulement dans les pays où ils étaient soutenus par l'autorité civile, mais dans d'autres encore, tels que la France et les Pays-Bas, où ils pouvaient conduire au martyre. Sur ces entrefaites, Paul III avait, avec beaucoup de répugnance, convoqué à Trente un concile général. Cette

[1] FLEURY, *Hist. Ecclés.*, l. XXIX, p. 221.

assemblée s'ouvrit le 13 décembre 1545; et, après avoir prononcé sur une grande partie des questions théologiques à l'ordre du jour, particulièrement sur celles relatives à la grâce et au péché originel, elle fut, au mois de mars 1547, transférée par le pape dans sa propre ville de Bologne. Elle y était installée depuis peu de temps, lorsqu'il survint des événements qui forcèrent de suspendre les séances : le concile ne se réunit de nouveau qu'en 1551.

Les plus grandes difficultés qui embarrassèrent le concile de Trente paraissent avoir pris naissance dans les doctrines discordantes des théologiens scolastiques, et notamment des disciples respectifs de saint Thomas d'Aquin et de Duns Scotus, enrégimentés sous les bannières rivales des dominicains et des franciscains [1]. Les pères cherchèrent à éviter autant que possible toute décision qui pût donner une prépondérance trop marquée à l'un ou l'autre parti; on a pensé néanmoins que les premiers, ayant en leur faveur l'autorité de saint Augustin et le nom imposant de leur grand champion, avaient eu aussi, en somme, l'avantage dans les décisions du concile [2]. Mais nous nous garderons d'aborder ces subtilités, dans lesquelles il est difficile de ne pas s'engager lorsqu'on traite un pareil sujet.

Luther est, sans contredit, le nom le plus éminent dans l'histoire de la réformation. Nous le voyons, dans la savante composition de Robertson, se détacher comme en relief du milieu d'un groupe d'hommes de robe, qui forme contraste avec les souverains de France et d'Autriche, et leur brillant entourage de guerriers, tout en se fondant dans l'unité de cette grande page historique. Cette prodigieuse influence exercée par Luther sur les révolutions de son temps et sur les idées du genre humain paraît

[1] Fleury, t. XXIX, p. 154, *et alibi*; F. Paul, lib. II et III, *passim*.

[2] Les écrivains protestants sont dans l'usage de s'élever avec véhémence contre le concile de Trente. Je n'adopte pas les décisions de cette assemblée, ce qui est d'ailleurs étranger à notre sujet, et je ne suis pas chargé de justifier les intrigues du parti papal. Mais je dois dire qu'en lisant ses actes dans cet historien très capable et très peu indulgent auquel on a généralement recours, dans cet historien qui est, pour les pères du concile, un adversaire aussi prononcé qu'il eût pu en sortir du sein des églises réformées, j'y trouve des preuves d'une grande habileté, si l'on considère les difficultés contre lesquelles le concile eut à lutter, et d'un honnête désir de réforme de la part d'une grande partie de ses membres, sur les objets qui étaient à leurs yeux susceptibles de réforme. Les notes de Courayer sur Sarpi, quoiqu'il ne soit guère moins protestant que son original, sont plus loyales, et en général très judicieuses. Je n'ai pas lu Pallavicini; mais ce qu'il y a de bon dans cet auteur se trouve sans doute dans la continuation de Fleury, t. XXIX, *et alibi*.

avoir fait concevoir assez naturellement une idée exagérée de sa grandeur intellectuelle. Tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il écrivait sa propre langue avec force et avec pureté; on l'en regarde même comme un des meilleurs modèles. Les hymnes en usage dans l'église luthérienne, et dont un grand nombre sont de lui, ont un caractère de dignité simple, de ferveur, qui probablement n'a jamais été surpassé dans ce genre de poésie, et qui s'éloigne également de la sécheresse de Sternhold ou de Brady, et de ce vain luxe d'ornements qu'ont introduit des écrivains plus modernes. Quant aux écrits latins de Luther, il est, je crois, peu de lecteurs à qui ils ne fassent éprouver quelque désappointement : leur intempérance, leur crudité, leur défaut d'élégance, leurs basses plaisanteries, leurs audacieux paradoxes, qui menacent les bases mêmes de la morale religieuse, ne sont point rachetés, autant du moins que j'ai été à même d'en juger, par beaucoup de force réelle ou de profondeur, et moins encore par une éloquence bien impressive. Dans quelques uns de ses traités, et notamment dans sa réplique à Henri VIII, ou bien encore dans le livre « Contre l'ordre faussement qualifié ordre des évêques, » Luther ne fait guère que beugler en mauvais latin. Ces deux livres ne me paraissent révéler ni l'un ni l'autre un talent bien extraordinaire. On ne peut pas supposer qu'un homme doué d'une intelligence aussi vive n'apprécie pas tout d'abord l'avantage qu'il doit avoir dans ce genre de lutte, corps à corps, phrase à phrase, qui remplit la plupart de ses écrits polémiques; et personne ne maniait mieux que lui la mordante ironie. Son Épître à Érasme, en tête du traité *De servo arbitrio*, est d'une amère insolence en termes aussi civils qu'il lui était possible d'employer. Mais ce qui lui manque toujours, c'est cette argumentation claire, large et complète, qui porte la lumière dans l'esprit du lecteur en même temps qu'elle lui aplanit les difficultés. Dans tous ses écrits domine un dogmatisme illimité, basé sur une confiance absolue dans l'infaillibilité (sous le point de vue pratique) de son propre jugement; il n'a pas d'indulgence pour les faibles, il ne donne pas de trêve aux esprits indécis : Pères de l'Église, scolastiques et philosophes, canons et conciles, tout ce qui peut faire obstacle à ses décisions est entraîné, balayé dans un torrent d'impétueuse déclamation; et, comme tout ce qui est contenu dans l'Écriture est, suivant lui, facile à comprendre et ne peut être compris que dans son sens, toute déviation de sa doctrine expose nécessairement à un anathème de perdition. Saint Jérôme, dit-il, loin d'être

justement canonisé, aurait dû, si ce n'eût été par quelque grâce spéciale, être damné pour son interprétation de l'Épître de saint Paul aux Romains [1]. Il est plus qu'insinué dans de nombreux passages des écrits de Luther que les zwinglistes, aussi bien que l'église de Rome tout entière, et les anabaptistes, sont exclus par leurs doctrines de tout espoir de salut. Cependant il avait lui-même changé plusieurs fois d'opinions : en 1518, il rejetait la confession auriculaire; en 1520, c'était, selon lui, une pratique non seulement utile, mais nécessaire; peu de temps après, elle fut encore mise de côté. Il m'a été impossible de concilier ou de comprendre les principes de Luther en ce qui concerne la foi et les œuvres; tout ce que je puis voir, c'est que, s'il y a en faveur de celles-ci quelque réserve qui ne soit pas purement sophistique (ce dont je ne suis pas trop convaincu), cette réserve consiste en distinctions trop subtiles pour l'intelligence du vulgaire. Du reste, les variations d'opinion que nous venons de signaler ne sont point les oscillations de la balance dans un esprit calme, pénétré de la difficulté qui existe souvent à se prononcer entre des présomptions opposées; ce sont des accès, des boutades de dogmatisme, qui se formulaient tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, et dans chacune desquelles Luther se montrait aussi positif, aussi tranchant, que si ses décisions eussent été immuables.

Il ne serait pas impossible que ce jugement porté sur les écrits de Luther choquât ceux qui ont concentré toute leur attention sur l'homme, sur cet homme extraordinaire en lui-même, et bien plus encore comme instrument de prodigieux changements sur la terre. Depuis quelques années, beaucoup d'écrivains, surtout en Allemagne, sans professer un seul des dogmes qui appartiennent plus particulièrement à Luther, ont cru devoir exalter ses facultés intellectuelles. Frédéric Schlegel est de ce nombre; mais je crois remarquer dans l'éloge qu'il en fait une légère intention d'insinuer qu'il y avait, dans cette puissante intelligence du réformateur, un grain de folie. Cette même idée a pu se présenter assez naturellement à d'autres, à la lecture de ces étranges récits de visions diaboliques, que Luther fait avec un grand sérieux, et à la vue de l'incohérence et de l'extravagance qui règnent dans certains passages. Mais l'absence complète de tout empire sur lui-même, jointe à l'enivrement de l'amour-propre, suffit pour

[1] *Infernum potiùs quàm cœlum Hieronymus meruit; tantùm abest ut ipsum canonizare aut sanctum esse audeam dicere.* (T. II, fol. 478, Witt. 1554.)

expliquer des aberrations que des esprits calmes et réguliers prennent pour de la folie. Il est d'ailleurs permis de douter que Luther fût tout-à-fait de bonne foi sur le chapitre de ses entrevues personnelles avec le diable ; il en est une du moins qu'il paraît représenter comme interne.

Très peu d'écrits théologiques publiés dans l'intervalle de 1520 à 1550, si l'on excepte ceux qui portaient immédiatement sur les grandes controverses de l'époque, ont obtenu assez de célébrité pour appeler notre attention, car, en nous occupant des ouvrages de cette classe, qui tiennent une place si considérable dans les anciennes bibliothèques, notre curiosité n'ira pas troubler le sommeil de tant d'in-folio oubliés. La paraphrase d'Érasme fut le livre le plus remarquable en fait d'interprétation des Écritures. Quoiqu'il ne satisfît pas les hommes violents de l'un ou de l'autre parti, il eut l'honneur insigne d'être adopté dans l'enfance de notre protestantisme. Un ordre du conseil, de l'an 1547, enjoignit à toutes les églises paroissiales d'Angleterre d'avoir un exemplaire de cette paraphrase. Il est probable, ou ponr mieux dire certain, que cet ordre ne fut pas exécuté [1].

Nous avons déjà parlé des *Loci communes* de Mélanchthon. Les écrits de Zwingle, publiés collectivement en 1544, n'eurent pas autant de succès : avec plus de talent naturel que d'érudition, Zwingle était en arrière du mouvement général de la science. Calvin occupe un rang plus élevé. Son *Institution* est encore entre les mains de ce corps nombreux de religionnaires qu'on désigne ordinairement par son nom. Nous ne nous arrêterons point aux ouvrages de plusieurs champions moins illustres de la réformation qui peuvent être classés dans cette première période de la grande controverse ; et nous nous bornerons ici à citer les noms de quelques hommes jadis célèbres parmi les adhérents de l'église de Rome : Vivès, Cajetan, Melchior Cano, Soto et Catharin [2]. Ces deux derniers se distinguèrent au concile de Trente : Soto était du parti des dominicains, ou de saint Thomas d'Aquin, qui était virtuellement celui de saint Augustin ; l'autre était un scotiste, et s'écartait un peu, sur certains points, de ce qui passait dans les

[1] Jortin dit que « si l'on prend ensemble les *Annotations* et la *Paraphrase* d'Erasme, on a une interprétation du Nouveau-Testament aussi judicieuse et aussi exacte qu'il était possible de l'avoir à celle époque ; et parmi celles mêmes qui ont été publiées depuis, il en est très peu qui méritent la préférence. » (T. II, p. 91.)

[2] EICHHORN, t. VI, p. 210-226 ; ANDRÈS, t. XVIII, p. 236.

églises catholique ou protestante pour la véritable orthodoxie [1].

Ces premiers athlètes d'une longue lutte religieuse, surtout ceux qui combattirent pour la défense de l'église de Rome, ne sont plus connus, à très peu d'exceptions près, que par leurs noms et leur biographie. Ce sont des auteurs (et il en est beaucoup d'autres encore jusqu'au milieu du XVIIe siècle) devant les ouvrages desquels nous passons sans nous arrêter, lorsque nous les voyons charger les rayons de quelque ancienne bibliothèque. Ces volumes n'appartiennent plus à l'homme, mais au ver, à la teigne et à l'araignée. Leurs dos noirs et aux nervures saillantes, leurs feuilles jaunies, leurs mille pages in-folio, ne sont pas d'un abord plus repoussant pour nous que l'inutilité de leur contenu. Mais leur prolixité, leur style barbare, l'abus des formes syllogistiques qui caractérise la plupart de ces écrivains, leur confiance en des autorités depuis long-temps discréditées, et qu'ils donnent néanmoins comme preuves, des querelles de circonstance, des discussions qui, n'étant point d'une nature générale, n'offrent plus aucun intérêt, et ne sont pas même toujours intelligibles, ne peuvent manquer de refroidir bientôt le zèle de l'érudit le plus intrépide [2]. Les coryphées mêmes de la réformation sont, selon toute probabilité, plus cités que lus, plus loués qu'appréciés : leurs ouvrages ne sont pas rares, mais ils sont volumineux et dispendieux ; et nous sommes fondé à soupçonner que Luther et Mélanchthon ne servent plus guère, du moins en Angleterre, qu'à donner occasionnellement un air d'érudition à quelque paragraphe théologique, ou à orner sa marge de quelque renvoi que peu de lecteurs prendront la peine de vérifier. Nous nous abstiendrons de reproduire cette observation ; mais il doit être entendu qu'elle s'applique au moins à tout le reste du XVIe siècle, sauf quelques rares exceptions que nous signalerons de temps à autre.

On ne trouve, parmi les traités théologiques publiés en anglais avant la fin de l'année 1550, rien qui mérite de figurer dans la littérature générale de l'Europe, bien que plusieurs de ces écrits puissent offrir de l'intérêt dans leurs rapports avec l'histoire de notre réformation. Cependant les sermons de Latimer, publiés en 1548, se lisent encore. Ces sermons, qui respirent un zèle honnête, et qui présentent une peinture animée des mœurs du temps, sont probablement les meilleurs spécimens d'un genre

[1] SARPI et FLEURY, *passim*.

[2] EICHHORN.

d'éloquence qui dominait alors dans la chaire, et qui, aujourd'hui même, n'est pas encore perdu en Italie, ni parmi quelques uns de nos propres sectaires; éloquence à la portée du vulgaire, pleine de mouvement et de trait, pittoresque et intelligible, mais trop peu sobre d'associations burlesques et d'invectives banales. Les Français ont quelques prédicateurs antérieurs à Latimer qui se firent une grande célébrité dans ce genre : nous citerons Maillard et Menot. Ils appartiennent au règne de Louis XII. Je ne connais que superficiellement le premier, dont les sermons, imprimés, sinon prêchés, en latin, et quelquefois entrelardés d'une sorte de mélange semi-macaronique de français, m'ont paru fort inférieurs à ceux de Latimer. Henri Estienne a rassemblé dans son *Apologie pour Hérodote* un grand nombre de passages tirés de ces prédicateurs, pour montrer quelle était la dépravation des mœurs dans le siècle qui précéda la réformation. Dans le peu que j'ai lu de Maillard, j'ai bien trouvé quelques passages écrits sans goût ni discernement, mais peu qui tombassent absolument dans le ridicule; néanmoins, ceux qui voudront consulter les extraits de cet auteur et de Menot, donnés par Nicéron, trouveront dans cette lecture toutes les jouissances que peuvent procurer le mauvais goût allié au plus complet oubli de toutes les convenances[1].

On ne saisira qu'imparfaitement dans les écrits théologiques de cette époque l'esprit vital de la réformation, de ce levier qui remuait si profondément les peuples. Deux controverses remplissent leurs pages, et effacent presque des différences bien plus sensibles et bien autrement importantes entre l'ancienne et la nouvelle religion. Chez les luthériens, le dogme de la justification ou du salut par la foi seule, ce qu'on appelait, dans le jargon barbare de cette polémique, le *solifidianisme*, était toujours en première ligne : c'était de ce point que leur fondateur était parti; c'était sur cet étroit terrain que, long-temps après, et lorsque la crudité de la théorie primitive eût été adoucie, Mélanchthon lui-même faisait reposer tout le principe de la querelle[2]. Dans les disputes des luthériens avec les réformateurs suisses, dans celles

[1] NICÉRON, t. XXIII et XXIV. Si ce sont là les sermons originaux, ce devait être l'usage en France de prêcher en latin, comme en Italie; mais Eichhorn nous dit que les sermons du XVe siècle publiés en Allemagne étaient principalement traduits de la langue-mère. (T. VI, p. 113.) Tauler prêchait certainement en allemand; et pourtant Eichhorn, dans un autre endroit, t. III, p. 282, semble indiquer Luther et ses associés en protestantisme comme les premiers qui aient fait usage de cette langue dans la chaire.

[2] MELANCHTHON, *Epist.*, p. 290. (Ed. Peucer, 1570.)

encore de cette dernière école, qui comprenait l'église d'Angleterre, avec Rome, la présence corporelle ou réelle (termes synonymes chez les écrivains de l'époque) dans le sacrement de la cène, était le grand sujet de discussion. Mais, dans la première de ces doctrines, après qu'elle eut été purgée des extravagances antinomiennes de Luther, on ne trouvait plus, entre ses partisans et ceux de l'église de Rome, qu'une différence, sinon absolument verbale, au moins un peu subtile, et nullement pratique [1]; tandis que, dans la controverse sur l'Eucharistie, bon nombre de réformateurs se perdaient eux-mêmes, et ne cherchaient qu'à égarer leurs adversaires dans un dédale de propositions incompatibles et inintelligibles, auxquelles la masse du peuple prêtait aussi peu d'attention qu'elles en méritaient. Ce n'était pas par ces joûtes d'arguties métaphysiques que les antiques cathédrales étaient ébranlées jusque dans les profondeurs de leurs sanctuaires. Il serait sans doute contraire aux faits de prétendre que non seulement beaucoup de laïques instruits, mais encore de personnes appartenant aux classes inférieures, ne s'engageaient pas volontairement dans ces sentiers épineux; mais, si nous voulons connaître les véritables causes du zèle des peuples pour la religion réformée, et du succès de ce zèle, il faut les chercher dans un ordre de choses plus palpables, dans des considérations plus à la portée des intelligences vulgaires. La suppression du culte des saints, la destruction des images, la complète abolition des cérémonies, des absolutions, des jeûnes et des pénitences, la libre circulation des Écritures, la communauté de prière dans la langue nationale, l'introduction d'un genre de prédication, sinon bon, au moins plus énergique et plus attrayant que ce qu'on avait connu jusqu'alors; ajoutez à cela l'extirpation d'un monachisme qu'on méprisait, l'humiliation d'un pouvoir ecclésiastique qu'on haïssait, l'affranchissement d'exactions honteuses, tels furent les avantages réels que le nord de l'Europe trouva dans l'établissement public de la réformation, et qu'on a désignés par le nom commun de protestantisme. Mais c'est plutôt dans l'histoire que dans la littérature strictement théologique de cette période qu'il faut chercher le caractère de cette grande révolution dans les idées religieuses, révolution qui présente tant d'intérêt et par elle-même et par son analogie avec d'autres changements dans l'opinion des hommes.

[1] Burnet, sur le 11e article.

On a souvent répété que le principe essentiel du protestantisme, le principe pour lequel on combattit, était quelque chose de distinct de tout ce que nous venons d'énumérer ; que c'était une perpétuelle indépendance de toute autorité en matière de croyance religieuse, ou, en d'autres termes, le droit de libre examen. Mais, si l'on examine de plus près ce qui s'est passé, on reconnaîtra que cette indépendance permanente ne fut pas réclamée bien vivement en principe, et qu'on s'en prévalut moins encore dans la pratique. La réformation fut un changement de maîtres, changement volontaire, sans doute, de la part de ceux qui avaient l'option ; et dans ce sens, exercice temporaire de leur jugement personnel. Mais quiconque avait passé à la confession d'Augsbourg ou à celle de Zurich n'était plus libre de modifier à son gré ces nouvelles croyances. Il pouvait se faire anabaptiste ou arien ; mais, dans ce cas, il était considéré comme tout aussi hérétique que s'il fût resté dans le giron de l'église romaine. La question de savoir sur quelle lumière un protestant devait se guider pouvait être alors, comme depuis, un problème dont la solution eût embarrassé un théologien ; mais dans la pratique, la loi du pays, qui établissait un mode de foi exclusif, était le seul guide auquel on pût se confier avec sécurité, comme c'était aussi en somme, et dans des circonstances ordinaires, celui qu'on devait choisir de préférence.

Les adhérents de l'église de Rome n'ont jamais manqué d'adresser un double reproche à ceux qui les ont abandonnés : c'est, d'abord, que la réforme a été forcément opérée par des attaques violentes et calomnieuses, par les excès d'une populace entraînée, ou par la tyrannie des princes ; ensuite, qu'après avoir excité les plus ignorants à rejeter l'autorité de leur église, elle retira tout à coup cette liberté de jugement, et livra à la virulence de ses censures, quelquefois même à la captivité et à la mort, tous ceux qui osèrent s'écarter de la ligne tracée par la loi. Ces reproches, avouons-le à notre honte, peuvent être articulés, et peuvent l'être avec justice. Mais, sans chercher à pallier ce qui est moralement mal, il est permis de faire observer que la religion protestante, si l'on se place au point de vue de l'humanité, ne pouvait être établie par d'autres moyens. Ceux qui prennent la raison pour règle de toutes leurs actions sont en si petit nombre, et souvent si indécis quant à leur but, qu'il n'y a pas de grande révolution possible sans l'aide des passions et des sottises humaines. Un entraînement produit par quelque ensemble menson-

ger, dont toutes les circonstances concourent à frapper l'esprit au même endroit; une idée exagérée d'une disposition bonne ou mauvaise dans autrui; une conclusion universelle déduite d'une manière péremptoire de quelque cas particulier, telles sont les causes ordinaires qui influencent, qui gouvernent le genre humain, et non pas la simple vérité avec toutes ses limites et ses explications, la juste répartition de l'éloge ou du blâme, ou l'admission des probabilités avec une mesure qui n'exclut pas l'hésitation. Cet état du cœur et de l'intelligence, qui rend les hommes circonspects dans leurs jugements, et scrupuleux dans leurs actions, convient mal aux temps de révolutions. C'est d'ailleurs une sorte de disposition assez rare, et qui se perd dans les masses. Le peuple aime à s'entendre dire qu'il peut juger; mais il sait qu'il peut agir. Les statues des saints devaient-elles figurer daus les niches des cathédrales? c'était une question difficile, un point fastidieux à discuter : mais il était certain, évident, qu'on pouvait les abattre; et c'est ce qui fut fait. Il est facile de blâmer ceci comme un acte de précipitation; mais ce ne fut pas un acte du moment : ce fut, comme beaucoup d'autres faits du même genre, la part qui échut naturellement à la multitude dans l'œuvre à laquelle elle était appelée à concourir, et qui ne fut pas toujours sans danger.

S'il avait été nécessaire, au début de la réformation, de faire usage de cet esprit démocratique de destruction, de provoquer ces excès par lesquels la populace répondit à l'appel des Carlostadt et des Knox, si les artisans de l'Allemagne et de la Suisse avaient dû être érigés en arbitres de la controverse, il n'était pas à désirer que ce règne d'anarchie religieuse fût plus que temporaire. Le protestantisme, quelque idée que l'on ait pu attacher depuis à la généralité du mot, était une croyance positive, plus distinctement encore dans les églises luthériennes que dans les églises suisses, mais ne tardant pas, dans les unes comme dans les autres, à prendre un caractère déterminé et dogmatique. Luther lui-même, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, édifia avant d'abattre; mais la confession de foi d'Augsbourg fut la première grande mesure qui établit la discipline, la subordination d'un gouvernement régulier parmi les masses en insurrection contre l'église de Rome. Il fut en quelque sorte admis en fait dans cet acte que les différences d'opinions théologiques qui pouvaient exister parmi les protestants n'étaient ni nombreuses ni inévitables; on persista à croire qu'un symbole de foi commun, dont

personne ne pourrait s'écarter sans un mépris coupable de la vérité, ou sans un fatal aveuglement, était toujours possible, quoiqu'on ne pût jamais le réaliser : les prétentions de l'infaillibilité catholique furent remplacées par un dogmatisme non moins absolu et non moins intolérant, par un dogmatisme qui se prévalut, comme l'autre, de l'appui du pouvoir séculier, et qui s'arrogea, comme l'autre, l'assistance de l'Esprit de Dieu. Les maux qui ont été la conséquence de ce prompt abandon du droit de libre examen sont aussi évidents que son incompatibilité avec les principes en vertu desquels les réformateurs avaient agi pour leur propre compte ; et pourtant, sans la confession d'Augsbourg et d'autres professions de foi semblables, il est douteux que les églises protestantes aient présenté assez d'unité pour résister à un ennemi infatigable et vieilli dans les combats ; pour lui résister, dis-je, soit dans la guerre de mots, soit dans ces luttes plus substantielles qu'elles eurent à soutenir pendant le premier siècle qui suivit la réformation. Le schisme entre les protestants luthériens et suisses fit assez de tort à leur cause : une plus grande multiplicité de sectaires eût été, dans l'esprit de l'époque, une calamité dont le protestantisme ne se fût pas relevé. Il est encore permis de douter que, dans des temps où le zèle religieux se manifeste dans toute son énergie, l'armée compacte de Rome puisse être combattue avec avantage, si ce n'est par des églises établies, ou du moins confédérées.

Nous terminerons cette section par l'énumération des principales éditions et traductions de l'Écriture publiées entre les années 1520 et 1550. L'édition complutensienne du Nouveau-Testament, suspendue depuis l'année 1514, époque de l'achèvement de l'impression, fut livrée au public en 1522. La polyglotte de l'Ancien-Testament avait paru en 1517, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Une édition des Septante et du Testament grec fut publiée à Strasbourg par Cephalæus en 1524 et 1526. Le Nouveau-Testament parut à Haguenau en 1521 ; une autre édition sortit des presses de Colines à Paris en 1534 ; une troisième fut publiée à Venise en 1538. Mais ces éditions, aujourd'hui très rares, furent éclipsées par les travaux de Robert Estienne, qui imprima trois éditions en 1546, en 1549 et en 1550, les deux premières en petit format, la dernière in-folio. Il consulta pour celle-ci plus de manuscrits qu'aucun des précédents éditeurs n'en avait eu à sa disposition ; et il a relaté en marge leurs différentes leçons. Aussi ce travail, quoique loin d'être le plus parfait, n'en est pas

moins le premier essai fait pour établir le vrai texte d'après les principes de la critique.

La traduction de l'Ancien et du Nouveau-Testament par Luther est plus renommée pour la pureté de l'allemand que pour sa fidélité. Simon a accusé le traducteur de n'avoir pas su l'hébreu ; et si l'on considère qu'il ne se livra que tardivement à l'étude de cette langue et à celle du grec, et au milieu de la multiplicité de ses occupations, il est permis de croire que les connaissances qu'il possédait dans ces deux langues étaient assez restreintes [1]. Ce fut cependant sur cette traduction et sur la Vulgate latine que fut faite la version anglaise de Tyndale et de Coverdale, publiée en 1535 ou 1536 ; c'est un fait constant [2]. Tyndale avait imprimé, en 1526, sa traduction du Nouveau-Testament. Celle de 1537, dite Bible de Matthews, du nom de l'imprimeur, bien qu'elle soit en substance la même que celle de Tyndale, fut éditée sous la direction de Rogers, le premier martyr de la persécution de Marie. Rogers paraît avoir été passablement versé dans les langues originales. La Bible de 1539, plus connue sous le nom de Bible de Cranmer, a certainement été collationnée sur les textes originaux. Il est néanmoins douteux qu'on eût, sous le règne de Henri VIII, assez de loisir, ou une connaissance suffisante des langues grecque et hébraïque, pour achever une tâche aussi difficile que l'examen critique du texte entier de la Vulgate.

Bruccioli, de Venise, publia en italien une traduction des Écritures, qu'il déclare avoir composée sur le texte original [3]. Elle fut retouchée par Marmocchini, et imprimée sous le nom de ce dernier, en 1538. Zaccarias, moine florentin, donna, en 1542, une autre version, empruntée principalement à ses deux prédécesseurs. La traduction plus ancienne de Malerbi eut douze éditions dans le courant du XVIe siècle [4]. Le Nouveau-Testament, traduit

[1] SIMON, *Hist. crit. du V.-T.*, p. 432; ANDRÈS, t. XIX, p. 169. Eichhorn dit cependant que la traduction de Luther doit étonner tout homme impartial, qui réfléchit à la défectuosité des moyens subsidiaires qu'il pouvait avoir à sa disposition. (T. III, p. 317.) Les luthériens ont toujours témoigné beaucoup d'admiration pour ce travail, à cause de la pureté de l'allemand ; les calvinistes en ont parlé presqu'aussi mal que les catholiques eux-mêmes. Saint-Aldegonde dit que, de toutes les traductions à lui connues, c'est celle qui s'éloigne le plus de l'hébreu : *Ex quâ manavit nostra, ex vitiosâ germanicâ facta vitiosior belgico-teutonica.* (GERDES, t. III, p. 60.)

[2] La traduction du Pentateuque par Tyndale avait été publiée en 1530. On a beaucoup agité depuis quelques années la question de savoir si Tyndale entendait l'hébreu ou non.

[3] Andrès conteste l'exactitude de cette déclaration, t. XIX, p. 188.

[4] Mc CRIE, *De la réformation en Italie*, p. 43.

en espagnol par François d'Enzina, fut imprimé à Anvers en 1543, et le Pentateuque, dans la même langue, fut publié à Constantinople par quelques Juifs, en 1547[1]. Olaüs Petri, le principal conseiller ecclésiastique de Gustave-Vasa, traduisit les Ecritures en suédois, et Palladius en danois, avant le milieu du siècle. Mais il ne fut publié dans aucune langue un aussi grand nombre d'éditions des Écritures qu'en flamand ou en hollandais, car la différence de ces deux dialectes était, je crois, moins sensible encore à cette époque qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les presses d'Anvers et d'Amsterdam donnèrent, avant la réformation, plusieurs éditions de la vieille traduction d'après la Vulgate, qui avait été imprimée pour la première fois à Delft, en 1497. Une traduction flamande du Nouveau-Testament, faite sur celle de Luther, parut à Anvers en 1522, l'année même où cette dernière était publiée à Wittenberg, et elle fut douze fois réimprimée dans le cours des cinq années suivantes. Il résulte du catalogue de Panzer qu'il y eut dans les trente-six premières années du XVI[e] siècle quinze éditions différentes de la Bible complète en flamand et en hollandais, dont une à Louvain, une à Amsterdam et le reste à Anvers. Il parut dans la même langue et dans ce même laps de temps trente-quatre éditions du Nouveau-Testament seul, dont vingt-quatre à Anvers[2]. La plupart de ces traductions étaient faites sur celle de Luther, mais quelques unes sur la Vulgate. Il n'y a aucune espèce de comparaison à établir entre le nombre de ces éditions, et conséquemment la soif d'instruction biblique parmi les populations des Pays-Bas, si l'on considère le cercle peu étendu dans lequel leur langue était circonscrite, et tout ce qu'on peut trouver de semblable dans les états protestants de l'empire.

[1] Cette traduction, qui ne pouvait être que de peu d'utilité, était imprimée en caractères hébreux, avec l'original, et avec une autre version en grec moderne, également en caractères hébreux. Elle fut réimprimée en 1553 par quelques Juifs italiens, mais en caractères ordinaires. Cette traduction espagnole est extrêmement ancienne : à en juger par le style, elle paraît être du XII[e] siècle. Elle avait été composée pour l'usage des Juifs espagnols, et sa publicité était renfermée dans l'enceinte de leurs synagogues et de leurs écoles. Plusieurs autres traductions des Écritures furent faites en Espagne pendant le moyen âge, dont une, peut-être, par ordre d'Alphonse X. (ANDRÈS, t. XIX, p. 151.) Mais au XVI[e] siècle, avant même que l'Espagne eût commencé à s'alarmer des progrès de l'hérésie, l'autorité mit obstacle à leur promulgation, en partie à cause des soupçons qu'elle avait contre les Juifs à demi convertis. (*Id.*, p. 183.) La traduction d'Enzina, suspect de protestantisme, ne devait pas être bien accueillie, et elle fut presque supprimée. (*Id.*, *ibid.*) (M[c] CRIE, *Hist. de la réformation en Espagne.*)

[2] PANZER, *Annales typographici*, Index.

Quelque autorité que l'église de Rome ait donnée à la Vulgate, il n'a jamais été défendu de discuter l'exactitude de cette version ni d'en publier une nouvelle. Sanctes Pagninus (Sante Pagnino), orientaliste de quelque réputation, publia à Lyon, en 1528, une traduction latine de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Cette traduction, considérée comme trop littérale, est, par suite, obscure et pleine de solécismes. Celle de Sébastien Munster, hébraïsant plus distingué, qui fut imprimée à Bâle en 1534, est plus intelligible; elle n'est cependant pas exempte d'idiotismes orientaux, défaut, si toutefois on doit l'envisager ainsi, auquel bien peu de traducteurs ont échappé; et l'auteur, au rapport de certains critiques, se serait laissé influencer par les fausses interprétations des rabbins. Deux des hommes les plus savants et les plus loyaux parmi les partisans de l'église romaine, Huet et Simon, donnent décidément la préférence à cette version sur celle de Pagninus. Une autre traduction par Léon Juda et Bibliander, qui parut à Zurich en 1543, est plus élégante que celle de Munster, mais s'écarte trop du sens littéral. Elle fut réimprimée à Paris par Robert Estienne en 1545, avec des notes attribuées à Vatable [1].

La première traduction protestante en français est celle d'Olivetan, publiée à Neufchatel en 1535. On a prétendu que Calvin avait travaillé à cette édition; elle est cependant, sauf sa rareté, de peu de valeur, s'il est vrai qu'on se soit contenté de retoucher le texte de la version faite d'après la Vulgate par Lefebvre d'Étaples. Lefebvre avait, quelque temps auparavant, imprimé cette version par parties successives : il avait commencé en France; mais le parlement de Paris ayant, en 1525, prohibé sa traduction, il dut avoir recours à la presse anversoise. Cette édition de Lefebvre parut plusieurs fois pendant la période actuelle. La Bible française de Louvain, qui n'est autre que celle de Lefebvre, revue par ordre de Charles-Quint, fut publiée en 1550 comme une nouvelle traduction [2].

[1] SIMON, *Hist. crit. du V.-T.*; *Biogr. univ.*; EICHHORN, t. V, p. 565 *et post*; ANDRÈS, t. XIX, p. 165.

[2] *Idem.*

CHAPITRE VII.

DE LA PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE, MORALE ET POLITIQUE, ET DE LA JURISPRUDENCE EN EUROPE, DE 1520 A 1550.

SECTION PREMIÈRE.

Philosophie spéculative.

Sous ce chef, nous comprendrons non seulement ce qu'on désigne par la dénomination un peu vague, et cependant pas inintelligible, de métaphysique, mais aussi ces théories sur la nature des choses qui, reposant principalement sur des bases idéales, sur des principes à peu près arbitraires, ne sauraient être rangées avec raison dans la catégorie des sciences physiques. Nous n'ignorons pas que cette distinction peut, en certains cas, fournir matière à critique; mais tout homme qui réfléchit reconnaîtra l'impossibilité d'établir une classification rigoureuse des livres. Nous comprendrons encore dans cette même division les ouvrages relatifs à la logique, non seulement pour éviter un trop grand morcellement de notre sujet, mais surtout à cause des rapports particuliers de cette science avec la philosophie spéculative pendant la période littéraire qui nous occupe en ce moment.

Il serait naturel de supposer que la vieille philosophie scolastique, que ces querelles barbares et oiseuses qui occupèrent pendant quelques centaines d'années les universités d'Europe n'auraient pu résister long-temps au mépris d'une génération plus éclairée. L'esprit et la raison, le savoir et la religion, travaillaient de concert à renverser les idoles des écoles. Elles n'avaient pas de défenseurs capables de dire beaucoup en leur faveur; mais une possession établie, et cette force d'inertie que conservent, dans les temps même de révolution, les vieux préjugés, surtout lorsqu'ils sont soutenus par le pouvoir civil et ecclésiastique, retardèrent long-temps encore le triomphe du bon sens et de la véritable philosophie.

Les partisans des disputes de l'école se retranchaient derrière cet argument banal, que l'abus ne prouvait rien contre l'usage. On voulait bien renoncer à une partie de leur jargon barbare; on

consentait à abandonner à leur sort les questions qui étaient devenues un sujet de risée; mais on n'en persistait pas moins à soutenir que les systèmes de philosophie scolastique dus au génie des grands docteurs de l'Église embrassaient trop de matières théologiques pour qu'on pût les sacrifier à des innovations païennes ou hérétiques. Les universités tenaient à la routine de leurs exercices; et quoique, à l'exception de l'Espagne, elles ne déployassent plus la même activité, et n'excitassent plus la même émulation, elles furent au moins un obstacle à l'introduction d'un système d'études plus libéral. La philosophie des écoles se rapprocha, en réalité ou en apparence, de la véritable autorité d'Aristote, beaucoup plus qu'elle n'avait pu le faire alors que les écrits de ce grand homme étaient encore inconnus ou mal traduits; et ses principaux soutiens se trouvèrent, après la renaissance des lettres, parmi les dominicains et les franciscains : les jésuites, qui ne le cédaient à qui que ce fût en subtilité, leur prêtèrent, avec le temps, leur puissant appui [1]. L'Espagne, plus que tout autre pays, donna pendant très long-temps asile aux scolastiques; et c'est peut-être une des causes qui ont, à quelques exceptions près, tenu, pour ainsi dire, les écrivains de ce royaume en dehors de la communion catholique de la littérature européenne.

Ces hommes, ou un grand nombre d'entre eux, du moins vers le milieu du siècle, connaissaient les ouvrages d'Aristote. Mais, commentant le texte grec, ils le dépecèrent à l'infini, donnèrent à chaque fragment une forme syllogistique, transformèrent chaque proposition en une série complexe de raisonnements, et finirent, dit Buhle, par se perdre dans une verbosité qui n'a pas de bornes et qu'il est impossible de supporter. « En travaillant moi-même « sur Aristote, ajoute ce savant, il m'est quelquefois arrivé d'avoir « recours, pour l'explication d'un passage difficile, à ces com- « mentateurs de l'école; mais le seul résultat que j'en aie obtenu « n'a jamais été qu'une confusion désagréable d'idées : le peu « qu'ils peuvent avoir de bon est épars et enfoui dans un chaos de « mots sans fin [2]. »

La méthode scolastique avait contre elle les réformateurs de la religion et ceux de la littérature. Parmi ces derniers, un de ses plus chauds adversaires fut Louis Vivès, dans son grand ouvrage, *De corruptis artibus et tradendis disciplinis*. Quoique

[1] BRUCKER, t. IV, p. 117 *et post.* Buhle a fait de larges emprunts à son prédécesseur, t. II, p. 448.

[2] T. II, p. 417.

l'objet principal de cet ouvrage soit la restauration de ce qu'on appelait les humanités (*humaniores literæ*), branche d'études toujours incompatible avec la vieille métaphysique, l'auteur ne perd pas l'occasion, dans plusieurs parties de ce long traité, d'attaquer de front les scolastiques et de les mener rudement; et personne, au dire de Brucker, n'a mieux saisi leurs points faibles, et ne leur a porté des coups plus sensibles. Vivès était natif de Valence, et fut, à une certaine époque, précepteur de la princesse Marie d'Angleterre[1].

Dans le rapport de la visite d'Oxford, faite par ordre de Henri VIII, en 1535, le mépris de la philosophie scolastique se révèle dans le ton arrogant d'un parti victorieux. Henri lui-même avait été un des admirateurs de saint Thomas d'Aquin. Mais la récente rupture avec la cour de Rome mettait, pour ainsi dire, dans la nécessité de se déclarer contre les scolastiques, ses plus fermes adhérents. Et les amis de la littérature ancienne, aussi bien que les partisans de la réformation, gagnaient alors du terrain dans le gouvernement anglais[2].

Mais, en même temps que les vaines subtilités des thomistes et des scotistes tombaient dans le discrédit, l'ancienne philosophie, dont celle des docteurs de l'école n'était qu'une corruption, l'ancienne philosophie, dis-je, reprenant ses véritables traits, restait en possession du champ de bataille, et consolidait son triomphe. Aristote devint, pour toutes les sciences physiques et spéculatives, ce que les docteurs du moyen âge avaient été pour la théologie; et l'Église ne dédaigna pas de l'admettre à son alliance, ou plutôt de l'engager à son service, comme un utile auxiliaire. La philosophie platonique, que le patronage des Médicis et les écrits de Ficinus avaient soutenue dans le siècle dernier, était bien tombée, et n'avait même plus, à l'époque dont il s'agit ici, de champions connus en Europe. Les hommes qui dirigeaient leurs études vers les sciences naturelles trouvaient dans Platon fort peu de choses à leur convenance, tandis que l'école rivale leur fournissait une foule de théories pleines de hardiesse, et quelques vérités utiles. Aristote ne manquait pas non plus de partisans parmi les hommes qui cultivaient avec éclat les belles-lettres; ils accordaient volontiers

[1] BRUCKER, t. IV, p. 87. Meiners (*Vergleich. der sitten*, t. II, p. 730-755) a donné plusieurs extraits de Vivès sur l'état de la scolastique au commencement de ce siècle. Quelques uns de ses contemporains l'ont mis en triumvirat avec Erasme et Budé.

[2] WOOD, *Hist. de l'université d'Oxford*.

à un sage de la Grèce cette déférence qu'ils eussent rougi de montrer pour un dialecticien barbare du XIII[e] siècle. Grâce à eux, du moins, il parut sous une forme plus pure, et dans des traductions plus fidèles; et ce fut l'écrivain dont les critiques du XVI[e] siècle s'occupèrent le plus. A l'aide de la philologie, utile compagne attachée à ses pas, la philosophie nettoya de nouveau sa lampe. C'est dans le XVI[e] siècle, si nous en croyons Buhle, juge très compétent, que le vrai système péripatétique fut exposé pour la première fois au reste de l'Europe; et les nouveaux disciples d'Aristote, en s'efforçant de se pénétrer de l'esprit aussi bien que du sens littéral du maître, frayèrent la route à une génération plus avancée, qui devait peser ses principes dans la balance de la raison [1].

Le nom d'Aristote régnait en souverain dans les universités du continent; et l'union de sa philosophie, ou de ce qui passait pour sa philosophie, avec l'Église, paraissait si bien cimentée par le temps que désormais leur fortune, bonne ou mauvaise, était inséparable. Aussi Luther se déchaîna-t-il au commencement de la réformation contre la logique et la métaphysique d'Aristote, ou plutôt contre ces sciences elles-mêmes; et Mélanchthon, à cette époque, ne resta pas beaucoup en arrière de son chef. Mais en ceci, comme pour la théologie, le temps mûrit l'excellent jugement du disciple, et il eut assez d'influence sur le maître pour lui faire rétracter quelques unes de ces sorties violentes contre la philosophie, qui menaçaient de proscrire, d'étouffer toute raison humaine. Mélanchthon devint lui-même un chaud partisan d'Aristote, par opposition à toute autre philosophie de l'antiquité. Il introduisit dans l'université de Wittenberg, qui servait de phare à toute l'Allemagne protestante, un cours de dialectique et de physique basé sur l'école péripatéticienne, mais perfectionné, ainsi que nous l'apprend Buhle, par son intelligence éclairée. Aussi voyons-nous la logique enseignée dans ses livres avec une référence, une application constante à la rhétorique; et la physique de l'antiquité y est enrichie de toutes les acquisitions faites dans le domaine de l'astronomie et de la physiologie. Il est presque inutile d'ajouter qu'on avait toujours recours à l'autorité de l'Écriture pour contrôler une philosophie qui avait été considérée comme peu favorable à la religion naturelle [2].

J'ai parcouru trop rapidement cet ouvrage de Mélanchthon pour

[1] BUHLE, t. II, p. 462.

[2] *Id.*, t. II, p. 427.

me permettre d'attaquer l'éloge que Buhle a cru devoir en faire en plus grande connaissance de cause; mais je ne puis croire que les *Initia doctrinæ physicæ* aient dû contribuer beaucoup aux progrès des sciences physiques. L'auteur traite longuement de l'influence des astres sur les événements que nous attribuons au hasard, et même sur les diverses combinaisons du caractère humain; on sait que cet homme célèbre était fortement imbu de ce préjugé. Mélanchthon argumente tantôt d'après les dogmes d'Aristote, tantôt d'après une interprétation littérale des Écritures, et il arrive ainsi à d'étranges conclusions. Un autre traité de lui, intitulé *De Animâ*, et que je n'ai pas vu, est mentionné avec éloges par Buhle; il comprendrait, au dire de ce savant, non seulement la psychologie, mais aussi la physiologie de l'homme, et il aurait rendu de grands services dans le siècle pour lequel il avait été écrit. Cette universalité de talents (et nous n'avons pas encore parlé de ses traités de morale et de dialectique), ne fit qu'accroître la haute réputation de Mélanchthon; et il n'est pas étonnant que l'autorité d'un si grand nom ait assuré pendant plus d'un siècle la prépondérance de la philosophie d'Aristote dans les écoles protestantes d'Allemagne.

Nous avons déjà parlé du traité sur l'immortalité de l'âme, de Pomponatius, le péripatéticien le plus célèbre de son temps. En 1525, Pomponatius publia deux autres livres, l'un sur les enchantements, l'autre sur le sort et sur le libre arbitre. Ces ouvrages sont extrêmement rares; mais si l'on en juge par l'analyse de Brucker, ils développent un système de philosophie qui ne serait rien moins que favorable à la religion[1]. Je ne trouve dans cette période trentenaire aucun autre philosophe de l'école d'Aristote qui ait acquis assez de célébrité pour fixer notre attention. Mais les aristotéliciens d'Italie étaient divisés en deux classes : l'une, à laquelle appartenait Pomponatius, suivait l'interprétation des anciens scoliastes grecs, et particulièrement d'Alexandre d'Aphrodisée; l'autre, celle du fameux philosophe espagnol du XIIe siècle, Averroès, qui doit être considéré plutôt comme un hérésiarque de l'église péripatétique que comme un vrai disciple de son fondateur. Le dogme capital de l'averroïsme était l'unité numérique de l'âme du genre humain, malgré son fractionnement entre des millions d'individus vivants[2]. Cette proposition, en

[1] BRUCKER, t. IV, p. 166.

[2] Voir BAYLE, AVERROÈS, note E, à laquelle j'ai oublié de renvoyer le lecteur en mentionnant précédemment ce même sujet, p. 199.

apparence assez difficile à saisir, et que Buhle regarde comme une interprétation erronée d'un passage d'Aristote, interprétation assez naturelle d'ailleurs de la part d'un écrivain qui lisait le philosophe grec dans une mauvaise traduction arabe, cette proposition, disons-nous, mérite néanmoins attention, en ce qu'elle contient le germe d'un système d'athéisme qui, ainsi que nous le verrons, se répandit au loin pendant la dernière partie de ce siècle et dans le cours du dix-septième.

Sur ces entrefaites, l'opposition la plus formidable à l'autorité d'Aristote surgit tout à coup au centre même de son empire : c'était une conspiration contre le souverain au milieu de sa cour. En effet, si aucune université n'avait égalé celle de Paris en renom de subtilité scolastique, aucune non plus ne tenait plus opiniâtrement à son ancienne discipline. L'étude même du grec et de l'hébreu était, aux yeux de ses chefs, une innovation dangereuse, contre laquelle ils avaient été jusqu'à provoquer l'intervention de l'autorité civile. Ce fut cependant à Paris, au sein même de leurs écoles, qu'on vit l'ancienne routine de dialectique tout à coup ébranlée par une main audacieuse.

Doué d'une grande intelligence naturelle, d'un caractère intrépide, quoique trop arrogant, et épris d'un amour sincère de la vérité, Pierre Ramus (La Ramée), ayant acquis à l'université (où, dans l'origine, il remplissait, dit-on, des fonctions très subalternes dans un des colléges) des connaissances fort étendues dans les langues et la philosophie, commença à attaquer publiquement la méthode de logique d'Aristote, en cherchant à y substituer un nouveau système de son invention. Après avoir employé trois années à étudier la logique, il en était venu, comme il nous l'apprend lui-même, à se demander si cette étude l'avait initié à la connaissance d'un plus grand nombre de faits, si elle lui avait donné une plus grande facilité d'élocution, si elle avait développé ses dispositions poétiques ; en un mot, si elle avait agrandi d'une manière quelconque la sphère de son intelligence : forcé de répondre négativement à chacune de ces questions, il dut examiner si la faute en était à lui ou à la méthode d'après laquelle il avait étudié. Son esprit n'était pas encore entièrement fixé sur ce point, lorsque quelques dialogues de Platon lui tombèrent par hasard entre les mains ; il y trouva, à son inexprimable satisfaction, un genre de logique bien différent de celle d'Aristote, et bien plus propre, en apparence, à la confirmation de la vérité. Il puisa donc dans les écrits de Platon et dans sa propre tête les éléments

d'un système de dialectique qui ébranla aussitôt la citadelle du Stagyrite, et qui, sans remplacer par lui-même l'ancienne philosophie, contribua puissamment à la faire tomber en discrédit. Les *Institutiones dialecticæ* de Ramus furent publiées en 1543.

Ramus eut d'abord à lutter contre cette opposition violente qui accueille ordinairement les novateurs de ce genre. L'université porta plainte au parlement de Paris. Le roi évoqua l'affaire, et il fut décidé que les deux systèmes rivaux seraient mis en présence et soumis à une bizarre épreuve : deux juges durent être choisis par Govea, le principal accusateur de Ramus, deux par celui-ci, et un cinquième par le roi. François favorisait le parti classique, qui devait être, en général, peu porté pour la vieille méthode de dialectique : cependant, il put croire que cette innovation se rattachait à la réforme religieuse, et il prit, à ce qu'il paraît, fait et cause pour l'université. Les parties ayant été régulièrement entendues, quoique les débats eussent été, dit-on, conduits d'une manière très partiale, la majorité des juges rendit une décision contraire à Ramus ; il lui fut fait défense d'enseigner, et son livre fut supprimé. Cette prohibition, toutefois, fut levée quelques années après, et la popularité que Ramus s'acquit comme professeur de rhétorique donna ombrage à l'université. Son système ne se répandit que plus tard sur une partie du continent [1].

Lord Bacon, qui n'était assurément pas un fanatique partisan d'Aristote, a parlé une fois de Ramus avec mépris, et une autre fois en termes modérément laudatifs [2]. Cependant les savants qui ont écrit l'histoire critique de la philosophie reconnaissent en général que Ramus a rendu un immense service à la science, en

[1] LAUNOY, *De variâ Aristot. fortunâ in acad. paris.* Launoy considère la controverse avec Ramus et le triomphe du philosophe grec, comme la sixième phase de la fortune d'Aristote. Il cite un passage d'Omer Talon qui fait voir que l'affaire fut conduite avec beaucoup de mauvaise foi et de violence. (P. 112.) On trouvera une notice étendue sur Ramus dans BRUCKER, t. V, p. 548-583 ; voir aussi BUHLE, t. II, p. 579-602, et BAYLE.

[2] Hooker aussi s'exprime sur le même sujet en termes amèrement ironiques : « Dans la pauvreté de cet autre moyen « d'assistance nouvellement imaginé, « il y a cependant deux choses singu- « lières. Ce moyen est merveilleuse- « ment expéditif, et grâce à lui on en « sait presqu'autant en trois jours que « si l'on avait étudié soixante ans, etc. » Et ailleurs : « Comme la curiosité na- « turelle à l'homme le pousse souvent à « la recherche des choses plus loin qu'il « ne convient, et même à son propre « péril, cette curiosité a été renfermée « ici dans un cercle de généralités tel- « lement banales qu'elles sont éviden- « tes pour les hommes de l'intelligence « la plus bornée ; de telle sorte qu'en « suivant les règles et préceptes indi- « qués, on trouvera que c'est un art « qui enseigne à discourir facilement, « et qui restreint l'esprit humain, dans « la crainte qu'il ne devienne trop in- « struit. » (*Eccles. Pol.*, I, §. 6.)

discréditant la logique barbare des écoles. Quant au mérite intrinsèque de sa méthode, c'est une autre question. Il paraît évident qu'elle fut plus populaire et qu'elle était plus commode que celle en usage. Ramus traita la logique simplement comme l'art de disserter, de raisonner vis-à-vis d'autrui, *ars disserendi;* et, par une conséquence assez naturelle de cette définition, il y comprit plusieurs parties, telles que l'invention et la disposition des preuves dans le discours, que les anciens avaient rangées dans le domaine de la rhétorique.

« Si l'on compare, dit Buhle, la logique de Ramus avec celle « dont on faisait usage avant lui, il est impossible de ne pas « reconnaître sa supériorité. Mais si on la juge relativement à « l'étendue de la science elle-même et au degré de perfection « auquel des écrivains modernes l'ont portée, on n'y verra plus « qu'un essai imparfait et défectueux. » Ramus négligea, suivant le même auteur, le rapport de la raison aux autres facultés de l'esprit, les causes d'erreur et les meilleurs moyens de les éviter, les précautions nécessaires pour former et examiner nos jugements. On trouve d'ailleurs dans ses règles le même pédantisme, la même raideur systématique que dans celles des aristoteliciens [1].

Si la logique de Ramus ne paraît pas être d'une utilité plus directe que celle d'Aristote pour nous aider à déterminer la vérité absolue des propositions, et conséquemment ne pouvait satisfaire lord Bacon, on ne voit pas non plus qu'elle ait touché au véritable emploi des syllogismes, que l'auteur a traités, à la vérité, mais avec moins de développements qu'Aristote. Comme tous ceux qui attaquaient l'autorité de ce grand homme, Ramus déprécia ses ouvrages outre mesure : il avait compris peut-être que, lorsqu'il s'agit d'un nom fameux, le public, et surtout la jeunesse des écoles, passe plus facilement de l'admiration au mépris qu'à une estime raisonnée.

Tandis que Ramus battait en brèche le plus ferme rempart du despotisme aristotélique, la méthode d'argumentation syllogistique, une autre province de ce vaste empire, la théorie physique des péripatéticiens, était envahie par un novateur encore plus audacieux, et il faut ajouter, bien moins capable : c'était Théophraste Paracelse. Comme ce personnage extraordinaire mourut en 1541, et que ses disciples commencèrent de très bonne heure à répandre ses doctrines, son nom viendra plus convena-

[1] BUHLE, t. II, p. 593, 595.

blement ici qu'ailleurs, bien qu'un petit nombre seulement de ses écrits aient été publiés dans la première moitié du siècle. Le système de Paracelse, si toutefois on peut lui donner le nom de système, se rattachait principalement à la médecine, qu'il pratiquait avec toute la hardiesse d'un empirique ambulant. L'exercice de ce genre de profession n'était pas rare en Allemagne; et Paracelse employa sa jeunesse à tirer des horoscopes, à pratiquer la chiromancie, à faire voir des tours de chimie. Il savait très peu de latin, et ses écrits ne sont pas moins inintelligibles en raison du style que par leur substance même. Il ne manquait cependant pas de talent dans sa profession; et ses connaissances en chimie pharmaceutique étaient bien supérieures à son époque. Sur cet avantage réel, il édifia ces théories extravagantes qui séduisirent dans le XVIe siècle tant d'esprits ardents, et qu'on enchâssa plus tard dans de nouveaux systèmes fantastiques de philosophie. Paracelse avait lui-même pris pour modèles les rêveries orientales de la cabale et la théosophie des mystiques. Il s'empara d'une idée qui sourit aisément aux imaginations qui ne demandent pas de preuves rationnelles : c'est qu'il existe une analogie constante entre le macrocosme, ou le grand monde, la nature extérieure, et le microcosme de l'homme. Nous ne pouvons, selon lui, connaître l'harmonie et le parallélisme de toute chose que par la révélation divine; aussi toute la philosophie païenne s'est-elle fourvoyée. La clef de la connaissance de la nature est dans les Écritures seulement, étudiées à l'aide de l'Esprit de Dieu, qui communique une lumière intérieure à l'âme contemplative. Les écrits de Paracelse, ceux du moins qui sont en latin, ne lui appartiennent pas originairement, car il n'avait qu'une connaissance fort imparfaite de cette langue : il y règne, en général, une telle obscurité qu'il est difficile de bien saisir ses opinions, d'autant plus qu'il affecte d'employer certaines expressions dans des sens qu'il leur impose arbitrairement. Le développement de son système physique consistait dans une accumulation de théorèmes de chimie qui ne sont nullement en rapport avec la véritable science [1].

Il y a dans Paracelse un mélange très palpable de fanatisme et d'imposture : par exemple, dans ce qu'il appelle son art cabalisti-

[1] BRUCKER, t. IV, p. 646-684, s'est largement étendu sur la théosophie de Paracelse. On trouvera plus de détails encore dans Sprengel, *Geschichte der Arzneykunste*, t. III : je me suis servi de la traduction française. Buhle est très succinct sur le compte de Paracelse, quoiqu'en général il ait un certain faible pour les rapsodies mystiques.

que, qui produit par l'imagination et la foi naturelle, *per fidem naturalem ingenitam*, toute espèce d'opérations magiques, et contrefait par ce moyen tout ce que nous voyons dans le monde extérieur. L'homme a un corps sidéral aussi bien que matériel, un élément astral, lequel n'est pas réparti entre tous dans une égale proportion ; d'où il suit que le pouvoir magique, qui n'est autre que le pouvoir des propriétés astrales, c'est-à-dire le pouvoir de produire les effets que produisent naturellement les astres, n'est pas également à la portée de tous. Cet élément astral survit pendant quelque temps à la dissolution matérielle, et ainsi s'explique l'apparition des morts; mais dans cet état, il est soumis à ceux qui possèdent l'art de la magie, lequel prend dans ce cas le nom de *nécromancie*.

Paracelse soutenait l'animation de toute chose : suivant lui, tous les minéraux se nourrissent et rendent leur nourriture. Et indépendamment de cette vie qui anime toutes les parties de la nature, elle est encore peuplée d'êtres spirituels, habitants des quatre éléments, et sujets, comme l'homme, aux maladies et à la mort. Ce sont les sylvains (sylphes), les ondines ou nymphes, les gnomes et les salamandres. Il est à remarquer que Paracelse est le premier qui fit usage de ces noms, qui, depuis, ont rendu les fables des rose-croix si célèbres. Ces êtres vivent avec l'homme, et quelquefois, à l'exception des salamandres, conçoivent par leur commerce avec lui ; ils connaissent l'avenir, et nous le révèlent ; ils ont aussi des trésors cachés confiés à leur garde, et qu'on peut obtenir par leur intermédiaire [1]. Je me suis peut-être arrêté trop long-temps sur ces paradoxes absurdes et mensongers ; mais, dans le champ de la littérature, les mauvaises herbes croissent pêle-mêle avec les fleurs ; et Paracelse forme dans l'histoire de l'opinion un chaînon qu'il n'est pas permis de négliger.

Le XVI[e] siècle fut fécond en hommes, comme Paracelse, pleins d'arrogantes prétentions, et jaloux de substituer leur propre dogmatisme à celui qu'ils s'efforçaient de renverser. Ces hommes, lorsqu'on les compare à Aristote, ressemblent à ces démagogues éphémères, qui, après la chute de quelque antique tyrannie, cherchent à usurper un pouvoir dont ils ne savent qu'abuser. Nous citerons entre autres Cornélius Agrippa, dont le nom a survécu avec les légendes de son art magique. Agrippa avait bu à longs traits aux sources impures de la philosophie cabalistique, où déjà s'étaient

[1] SPRENGEL, t. III, p. 305.

enivrés deux hommes d'un mérite bien supérieur, et nés pour de plus grandes choses, Pic de la Mirandole et Reuchlin. Le traité d'Agrippa sur la philosophie occulte est une rapsodie de théories fantastiques et de jongleries mensongères. Il rattache cependant la théosophie de Paracelse et la secte plus moderne des *behménistes* avec une doctrine orientale, vénérable jusqu'à un certain point par son antiquité cette doctrine, pleine des aspirations de l'âme impatiente de s'affranchir du joug des sens et de s'élancer hors de ses limites, qui, jadis, aux rives du Gange et de l'Oxus, occupa les méditations de plus d'un sage solitaire. Les docteurs juifs avaient puisé largement à cette source; c'est de là qu'ils avaient emprunté notamment le principe dominant de leur cabale, l'émanation de tout être fini de l'infini. Mêlée, dans toutes ses phases successives, avec des notions arbitraires, pour ne pas dire absurdes, concernant les intelligences angéliques et démoniaques, cette philosophie parvint dans le XVI[e] siècle à son apogée.

Agrippa, qui fut évidemment le précurseur de Paracelse, établit sa prétendue philosophie sur les quatre éléments : c'est de leur action, diversement modifiée, que résultent principalement les phénomènes de la nature; nous disons principalement, car il existe des forces occultes supérieures aux forces élémentaires, et qui dérivent de l'âme du monde et de l'influence des astres. L'esprit mondain exerce son action sur tous les êtres, mais avec plus ou moins d'énergie, et donne à chacun la vie et la forme, la forme étant dérivée des idées que la Divinité a donné à ses ministres intelligents le pouvoir d'imprimer, comme si elle leur eût confié l'usage de son sceau. Une échelle de l'être, ce théorème fondamental de la philosophie émanative, réunit, rattache ensemble les ordres de choses les plus élevés et les plus humbles, et de là résulte le pouvoir de la magie : car toutes choses ont, par suite de cet enchaînement, un rapport sympathique avec les choses qui sont au-dessus et au-dessous d'elles, effet qu'on peut assimiler à celui du son qui se propage le long d'une corde. Mais, indépendamment de ces rapports naturels, que la philosophie occulte met au jour, elle nous apprend encore à exercer une influence sur les intelligences mondaines, angéliques, ou démoniaques, qui peuplent l'univers, et à nous les rendre favorables. Le moyen le plus sûr est l'emploi des fumigations faites avec des ingrédients correspondant à leurs propriétés respectives. On peut même par ce moyen les dompter et les assujettir aux volontés de l'homme. Les démons sont revêtus d'un corps matériel, et attachés aux

divers éléments ; ils parlent toujours l'hébreu, comme la plus ancienne des langues [1]. Nous ne nous arrêterions pas un instant à de pareilles extravagances, si elles ne se rattachaient évidemment à des absurdités superstitieuses qui ont, pendant le cours de plusieurs générations, enchaîné l'esprit de l'Europe. Nous voyons ici la croyance dans la sorcellerie et les apparitions des morts, dans l'astrologie et les charmes magiques, dans les possessions démoniaques, toutes ces sources fécondes de folie, de misère et de crimes ; nous voyons, dis-je, cette croyance soutenue par une impudente parade de philosophie métaphysique. Le système d'Agrippa n'est autre chose qu'un tissu d'impostures, qu'une doctrine de magie, sur laquelle Paracelse et surtout Jacob Behmen entèrent une espèce de mysticisme religieux. Ces théories, par leur influence générale, furent encore plus pernicieuses que le pédantisme technique des écoles. Un moine de Venise, François Georgius, publia, en 1525, un système de philosophie semi-cabalistique et semi-platonique, ou néo-platonique ; mais, n'ayant pas de prétentions collatérales à la renommée, comme quelques autres adorateurs du même fantôme, son nom ne se rencontre plus que chez les historiens qui ont recueilli ces paradoxes surannés [2].

Agrippa a laissé, entre autres productions oubliées, un traité sur l'incertitude des sciences, qui contribua jusqu'à un certain point à former une école de philosophie sceptique, résultat assez naturel des théories qu'il avait mises en avant. Cet ouvrage est dirigé contre les imperfections assez évidentes dans presque toutes les branches des sciences ; mais il ne contient rien qui n'ait été mieux dit depuis. Il est à remarquer que l'auteur s'y contredit sur beaucoup de choses qu'il avait avancées en faveur de la philosophie occulte et de l'art de Raymond Lulle [3].

Un homme bien supérieur à Agrippa et à Paracelse fut Jérôme Cardan, esprit vif, fécond, varié et presque profond : toutefois, on ne peut lire l'étrange livre qu'il a écrit sur sa propre vie, et dans lequel il dépeint ou prétend dépeindre son caractère extraordinaire, sans le supposer atteint d'un grain de folie ; soupçon qui, en raison du contenu du livre, serait plutôt fortifié qu'atténué dans l'hypothèse de mensonge volontaire. Les écrits de Cardan sont extrêmement volumineux : les principaux parmi ceux qui ont trait à la philoso-

[1] BRUCKER, t. IV, p, 410 ; SPRENGEL, t. III, p. 226 ; BUHLE, t. II, p 368.

[2] BRUCKER, t. IV, p. 374-386 ; BUHLE, t. II, p. 367.

[3] BRUCKER ; BUHLE.

phie générale sont ceux intitulés : *De Subtilitate et Varietate Rerum*. Brucker y loue une vaste érudition, soutenue par une masse d'observations et d'expériences, qui présentent au choix du lecteur judicieux une immense collection de faits ; mais l'incohérence de ses idées, l'extravagance de son imagination et le désordre de sa méthode ont empêché qu'il fût d'une grande utilité pour la science philosophique. Cardan était un ennemi juré d'Aristote[1].

SECTION II.

Philosophie morale et politique.

Par ce mot *philosophie morale*, on doit entendre non seulement les systèmes d'éthique et les ouvrages destinés à inspirer l'amour de la vertu, mais aussi ces études générales sur la nature et sur les coutumes du genre humain, auxquelles se livrent de préférence certains esprits sérieux et réfléchis, qui se trouvent ainsi en état de diriger leurs semblables et de les éclairer de leurs conseils. L'influence qu'obtiennent ces hommes par la popularité de leurs écrits n'est pas la même à toutes les époques de la société ; elle a sensiblement diminué de nos jours, et ne s'exerce plus guère que sous le voile de la fiction, ou du moins à l'aide de formes plus amusantes que celles dont se contentaient nos aïeux. Il est résulté de ce changement de mode, du progrès des véritables connaissances, et d'une plus grande précision dans la langue, que beaucoup de livres jadis fameux ont presque disparu de nos bibliothèques et ne se voient plus entre les mains de personne.

Dans ce genre de littérature, un bon style, ou du moins un style bon pour l'époque, a toujours été la condition de l'estime publique. Ces ouvrages forment, dans toutes les langues, une portion considérable de la prose classique. Et c'est principalement sous ce point de vue que nous pouvons indiquer maintenant quel-

[1] BRUCKER, t. V, p. 85. Cardan avait un genre de superstition qui se rapprochait beaucoup de celle de Paracelse et d'Agrippa. Il admet pour base de sa philosophie physique une sympathie entre les corps célestes et les nôtres : cette sympathie n'est pas seulement générale, mais elle est distributive : ainsi, le soleil est en harmonie avec le cœur, la lune avec les sucs animaux. Tous les corps organisés sont animés ; de sorte qu'il n'y a pas de principe qu'on ne puisse appeler nature. Tout est réglé par les propriétés des nombres. La chaleur et l'humidité sont les seules qualités réelles dans la nature : la première est la cause formelle, la seconde, la cause matérielle de toute chose. (SPRENGEL, t. III, p. 278.)

ques uns des plus distingués. Il n'y en eut point de plus célèbre en Italie que le *Cortegiano* de Castiglione, dont la première édition est de 1528. Nous y trouvons à la fois la grâce de la langue dans un siècle qui fut peut-être sa plus brillante époque, et les règles des mœurs policées d'une cour italienne. Ces mœurs, à la vérité, sont présentées sous un jour un peu favorable, si nous les comparons avec tout ce que nous savons d'autre part sur ce même sujet; mais on ne saurait faire un reproche à l'auteur de s'être créé, pour tracer les lois de l'honneur, un modèle supérieur à la réalité. Cependant ses préceptes sont un peu communs, et son expression manque de concision, double défaut qui caractérise la plupart de ses contemporains. Un ouvrage sérieux où l'on ne trouve ni profondeur de pensée, ni chaleur de sentiment, ne saurait se lire avec plaisir.

A quelques degrés au-dessous de Castiglione en mérite, comme en réputation, nous pouvons placer les dialogues de Sperone Speroni, écrivain dont la longue carrière embrassa deux âges de la littérature italienne. Ces dialogues appartiennent à la première époque, et furent publiés en 1541. Ceux qui se rapportent à des sujets de morale, que l'auteur traite d'une manière plus théorique que Castiglione, sont graves et secs : on y trouve du bon sens exprimé en bon langage; mais l'un est sans originalité, et l'autre sans couleur.

Un prélat espagnol de la cour de Charles se fit une réputation extraordinaire en Europe par un traité si complétement oublié aujourd'hui que Bouterwek n'a pas même cité le nom de l'auteur. C'était Guevara, et le titre bizarre de son ouvrage *Marco-Aurelio con el Relox de principes*. Il contient plusieurs lettres supposées de l'empereur Marc-Aurèle, lettres qui, dans cet âge crédule, passèrent probablement pour authentiques, et donnèrent de la vogue au livre. Il fut, pendant plus d'un siècle, continuellement réimprimé en différentes langues; il n'est peut-être pas d'ouvrage, à l'exception de la Bible, dit Casaubon, qui ait été autant traduit et aussi souvent imprimé [1]. Il faut avouer que Guevara est lourd; mais il écrivait dans l'enfance de la littérature espagnole. La première partie de ce livre est proprement intitulée *Marco Aurelio*, et contient les lettres supposées; la seconde, *Relox de principes*, l'Horloge ou le cadran des princes, n'est qu'un

[1] Bayle parle avec un souverain mépris du *Marco Aurelio* de Guevara; la réputation de cet ouvrage avait sans doute beaucoup baissé avant cette époque.

fatras de vieilles réflexions morales et religieuses, entremêlées de citations classiques. Il est juste d'observer que Guevara se montre constamment ami d'un gouvernement bon et équitable, et qu'il n'emploie vraisemblablement des fictions romaines que pour gazer sa critique des abus de son temps. Antonio et Bayle blâment cette supercherie littéraire plus sévèrement qu'elle ne le mérite. Andrès fait un grand éloge du style de Guevara[1].

Quelques autres essais moraux de Guevara sont mieux écrits, ou du moins d'un style plus agréable. L'un d'eux, intitulé : *Menosprecio di corte y alabanza d'aldea*, et dont Thomas Tymme a donné, en 1575, une traduction anglaise assez médiocre, contient plusieurs passages éloquents ; et cet ouvrage, écrit en apparence sous l'inspiration des sentiments personnels de l'auteur, et non plus dicté par un esprit de métier, cet ouvrage, dis-je, est bien supérieur au plus célèbre *Marco Aurelio*. Antonio reproche à Guevara l'abus des antithèses et une prétention trop marquée de tout dire bien. Ce style sentencieux et antithétique des écrivains espagnols de cette époque mérite de fixer notre attention : imité par leurs admirateurs, en Angleterre, il devint le modèle d'un style fort à la mode sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques. Ainsi, pour en donner un très court échantillon, d'après la traduction de Tymme : « A la cour, dit Guevara, on gagne peu à être sage, car « un bon service est promptement oublié ; les amis manquent bien-« tôt, et les ennemis se multiplient ; la noblesse s'oublie, la science « est négligée, l'humilité méprisée, la vérité déguisée et cachée, et « un bon conseil dédaigné. » Cette manière antithétique, cette affectation de concision, n'ont pu venir des Italiens ; ce n'est pas là du tout le caractère de leurs écrivains.

Bouterwek a parlé d'un moraliste contemporain de Guevara, mais qui n'eut pas autant de succès, Pérez d'Oliva. Andrès dit de cet écrivain que le léger spécimen qu'il a laissé dans son dialogue sur la dignité de l'homme montre l'élégance, le poli et la vigueur de son style. Ce livre, dit Bouterwek, est écrit d'une manière facile et naturelle ; l'auteur développe en général ses idées avec clarté et précision, et ses morceaux oratoires, sur-

[1] T. VII, p. 148. Sir Thomas Elyot publia, en 1541, *L'image du gouvernement, compilée d'après les actes et maximes d'Alexandre Sévère*, comme étant l'ouvrage d'Encolpius, prétendu secrétaire de cet empereur. Quelques critiques ont pensé que ce livre était authentique, ou du moins que ce n'était pas une imposture d'Elyot ; mais je ne vois guère de raison pour douter qu'il ait imité Guevara. (FABRIC., *Bibl. lat.*, et HERBERT.)

tout lorsqu'ils sont convenablement amenés, sont pleins de force et d'effet[1].

Les écrits d'Érasme sont en grande partie consacrés à la propagation des principes de la morale chrétienne. On peut citer, entre autres, l'*Enchiridion militis christiani*, la *Lingua*, et surtout les *Colloques*, composés principalement dans ce but. Les *Colloques* sont, par leur nature même, le plus gai et le plus amusant des ouvrages d'Érasme : son langage est exempt de pruderie; sa morale stricte, mais sans austérité; il est inutile d'ajouter que sa piété n'a rien de superstitieux. Le dialogue est bref et piquant, les caractères se dessinent naturellement, le ridicule est manié, en général, avec art et délicatesse; la morale n'y est pas forcée, mais l'auteur ne la perd jamais de vue : dans quelques uns des colloques, par exemple dans l'*Hôtellerie allemande*, les mœurs du temps sont saisies d'une manière fort plaisante. Plus tard, Érasme eût peut-être réussi dans le genre comique. Les écrits de Vivès respirent une morale également pure. Mais tous ces ouvrages, quelque précieux qu'ils soient par leur tendance, entrent en trop grande proportion dans le bagage littéraire de chaque génération pour qu'il soit utile d'en faire l'énumération. Le traité de Mélanchthon intitulé *Moralis Philosophiæ Epitome* a d'autres titres à notre attention. C'est un système abrégé de morale, basé en grande partie sur celle d'Aristote, mais avec les modifications que les principes du christianisme ou le propre jugement de l'auteur le portèrent à y introduire. Aussi, tout en donnant aux jeunes étudiants, comme résultat de ses longues réflexions sur ce sujet, le conseil d'adopter la théorie morale des péripatéticiens, de préférence à celle de l'école stoïcienne et d'Épicure[2], et, tout en soutenant l'utilité de la philosophie morale, comme partie de la loi de Dieu, et comme le développement de celle de la nature, il admet que la raison est trop faible pour comprendre la nécessité de l'obéissance parfaite et la culpabilité des appétits naturels[3].

[1] BOUTERWEK, p. 309; ANDRÈS, t. VII, p. 149.

[2] *Ego verò qui has sectarum controversias diù multùmque agitavi, ἄνω καὶ κάτω στρέφων, ut Plato facere præcipit, valdè adhortor adolescentulos ut, repudiatis stoicis et epicureis, amplectantur peripatetica.* (*Præfat. ad Mor. Philos. Epit.*, 1549.)

[3] *Id.*, p. 4. Le passage suivant, pris presqu'au hasard, peut servir comme spécimen du style de Mélanchthon.

Primùm cùm necesse sit legem Dei, item magistratuum leges nosse, ut disciplinam teneamus ad coercendas cupiditates, facilè intelligi potest, hanc philosophiam etiam prodesse, quæ est quædam domestica disciplina, quæ cùm demonstrat fontes et causas virtutum, accendit animos ad earum amorem; abeunt enim

Dans cet abrégé, qui n'est rien moins qu'une reproduction servile des dogmes d'Aristote, Mélanchthon, moins sage sur ce point que Calvin, se prononce tout-à-fait contre l'usure, et soutient aussi que le magistrat a le droit de punir les hérétiques.

Le *Gouverneur* de sir Thomas Elyot, publié en 1531, pourrait également trouver place dans l'histoire de la philosophie politique ou dans celle de la littérature classique : nous croyons néanmoins pouvoir en parler plus naturellement ici; car l'éducation de la jeunesse forme, sans contredit, une branche importante des sciences morales. L'auteur était un gentilhomme de bonne famille, et avait été employé par le roi dans plusieurs ambassades. La *Biographia britannica* nous apprend qu'il « excellait dans la gram« maire, la poésie, la rhétorique, la philosophie, la physique, « la cosmographie et l'histoire; » éloge un peu général, et sur quelques points duquel nous manquons de preuves : quoi qu'il en soit, sir Thomas Elyot a le grand mérite d'avoir été un de nos premiers écrivains recommandables; et, s'il est loin d'avoir le génie de sir Thomas More, il ne le cède peut-être en érudition et en sagacité à aucun des savants de l'époque de Henri VIII. Le plan de son *Gouverneur*, tel qu'il est exposé dans sa dédicace au roi, est passablement hardi. L'auteur ne se propose rien moins que de « décrire dans notre langue vulgaire la forme d'un bon « gouvernement, sujet dont j'ai recueilli les éléments, non seu« lement dans les écrits des plus illustres auteurs grecs et latins, « mais encore dans ma propre expérience, ayant été, pour ainsi « dire depuis mon enfance, continuellement engagé dans quelques « affaires publiques se rattachant au gouvernement de ce noble « royaume. » Mais le livre ne répond pas à ce programme. Après quelques pages consacrées à démontrer la supériorité du gouvernement royal sur tous les autres gouvernements, l'auteur passe

studia in mores, atque hoc magis inritantur animi, quia quò propiùs aspicimus res bonas, eo magis ipsas et admiramur et amamus. Hic autem perfecta notitia virtutis quæritur. Neque verò dubium est quin, ut Plato ait, sapientia, si quod ejus simulacrum manifestum in oculos incurreret, acerrimos amores excitaret. Nulla autem fingi effigies potest quæ propiùs exprimat virtutem et clariùs ob oculos ponat spectantibus quàm hæc doctrina. Quarè ejus tractatio magnam vim habet ad excitandos animos ad amorem rerum honestarum, præsertim in bonis ac mediocribus ingeniis. (P. 6.)

Il rétracte tacitement dans ce traité tout ce qu'il avait dit contre le libre arbitre dans la première édition des *Loci communes* : *In hâc quæstione moderatio adhibenda est, ne quas amplectamur opiniones immoderatas in utramque partem, quæ aut moribus officiant, aut beneficia Christi obscurent.* (P. 34.)

à l'éducation, non pas d'un prince seulement, mais de tout enfant de famille; et ce sujet remplit le reste de son premier livre.

On trouve dans cette partie plusieurs choses dignes de remarque. Elyot conseille d'habituer les enfants à parler latin dès leur jeune âge, et recommande de leur enseigner le latin et le grec en même temps, ou de commencer par le grec. Il s'élève contre « ces maîtres « violents et cruels qui abrutissent l'esprit des enfants, ce dont « nous n'avons pas besoin d'autre preuve que notre expérience « journalière [1]. » Tous les témoignages sont d'accord pour confirmer la manière sauvage dont les enfants étaient alors traités dans les écoles. La violence du gouvernement des Tudor, l'intolérance en matière de religion, la brutalité dans les formes de la polémique, la justice rigoureuse de nos lois, lorsqu'on pouvait lui donner le nom de justice, paraissent avoir produit une dureté de caractère qui se manifestait dans la sévérité de la discipline, toutes les fois du moins qu'elle ne dégénérait pas en une cruauté arbitraire ou maligne. Il n'est personne qui ne connaisse la conduite des parents de lady Jeanne Grey envers cette jeune femme, rare assemblage de vertus et de talents : esclave de leur humeur pendant sa courte vie, elle devait mourir victime de leur ambition. Nous ne répéterons pas non plus ce que raconte Érasme au sujet de Colet. Le fait général ne saurait être mis en doute; et je crois que cette sorte d'hypocrisie, ce manque de candeur, qui devinrent en quelque sorte des traits distinctifs du caractère national dans ce siècle et dans la première partie du siècle suivant, peuvent être attribués en grande partie à ce système rigide de discipline domestique si souvent adopté; j'ajouterai toutefois qu'il se peut aussi que nous devions à cette même cause quelque chose de cette fermeté, de cet empire sur soi, qui se manifestèrent également dans le caractère anglais.

Elyot insiste beaucoup, et avec raison, sur l'importance, dans toute éducation libérale, de la musique, du dessin, de la sculpture, ainsi que des exercices propres au développement des forces physiques; il blâme, avec non moins de convenance, l'usage ordinaire de pousser les enfants à l'étude des lois dès l'âge de quinze ans [2]. Dans son second livre, il paraît revenir à son sujet principal, et se propose d'examiner quelles sont les qualités que doit avoir un gouverneur. Mais il ne tarde pas à se jeter dans des lieux communs de morale, illustrés par de nombreux exemples

[1] Chap. 10.

[2] Chap. 14.

tirés de l'histoire ancienne; discussions prolixes, et qui, en général, ne s'appliquent guère plus aux rois qu'à d'autres, du moins aux personnes d'un rang supérieur. On voit clairement qu'Elyot n'a pas osé traiter la partie politique de son sujet comme il aurait désiré le faire. En somme, il mérite, en raison de la solidité de ses réflexions, d'être placé au-dessus d'Ascham, avec qui il a d'ailleurs plusieurs points de ressemblance.

Guevara et Elyot avaient bien pu parler vaguement des devoirs moraux des princes, Érasme et More attaquer incidemment, quoiqu'avec force, leurs défauts; mais, à ces exceptions près, si toutefois on veut les considérer comme telles, la philosophie politique n'était pas encore un sujet familier aux écrivains européens. A cette époque cependant, une vive lumière fut tout à coup jetée sur la science, non pas par un astre bienfaisant, mais plutôt, suivant l'opinion la plus commune, par un sinistre météore. Le lecteur a deviné que nous voulons parler de Nicolas Machiavel. Ses écrits sont posthumes, et furent publiés à Rome au commencement de l'année 1532, avec approbation du pape. Mais il est certain que le traité intitulé *Le Prince* fut composé en 1513, et les *Discours sur Tite-Live* vers la même époque [1]. Peu de personnes ignorent que Machiavel remplit pendant près de quinze ans les fonctions de secrétaire du gouvernement qui fut établi à Florence dans l'intervalle de l'expulsion des Médicis, en 1494, à leur retour en 1512. Ce gouvernement était, en effet, formé des restes de l'ancienne oligarchie, qui avait dû jadis céder à l'habileté et à l'influence populaire de Cosme et de Laurent de Médicis. Machiavel, ayant déployé beaucoup de talents et d'activité au service de ce parti, dont la haute direction avait été confiée en dernier lieu au gonfalonier Pierre Soderini, Machiavel, dis-je, fut naturellement entraîné dans sa ruine; et, après avoir subi la prison et la torture par suite d'une accusation de complot contre le nouveau gouvernement, il vivait dans l'indigence et la retraite, lorsqu'il se mit à composer ses deux traités politiques. Il serait impossible, après la publication de l'*Histoire littéraire de l'Italie* par Ginguené, et de l'article *Machiavel* dans la *Biographie universelle*, de reproduire les étranges systèmes auxquels on a eu recours pour expliquer *Le Prince* de Machiavel, si les hommes ne trouvaient quelquefois un plaisir pervers à chercher des raffi-

[1] On trouve dans ces deux ouvrages des renvois mutuels de l'un à l'autre; d'où Ginguené a conclu avec raison que l'auteur y travaillait en même temps. (*Hist. litt. de l'Italie*, t. VIII, p. 46.)

nements, après que la simple vérité a été mise sous leurs yeux[1]. Le langage même de l'auteur ne laisse aucun doute sur un fait qui n'a assurément rien de bien invraisemblable, c'est qu'il cherchait à entrer au service de Julien de Médicis, qui était à la tête des affaires de Florence, où il exerçait en réalité une autorité presque souveraine; et qu'il écrivit ce traité pour se faire un titre de recommandation auprès de lui. Machiavel avait été fidèle aux derniers pouvoirs, mais ces pouvoirs étaient dissous; et dans une république, un gouvernement déchu, gouvernement qui d'ailleurs n'était lui-même qu'une création récente de la force et du hasard des circonstances, et qui n'avait pas pour lui le prestige de la légitimité, avait peu de chance de se relever. On peut croire, d'après la teneur générale des écrits de Machiavel, qu'il aurait mieux aimé vivre dans une république que sous un prince : mais il n'y avait point à choisir, et il valait mieux, suivant lui, servir un maître d'une manière utile pour l'état que de consumer sa vie dans l'indigence et l'obscurité.

Il n'est que juste aussi de faire honneur à la sincérité de Machiavel de cet énergique appel à Julien, qui forme la conclusion du dernier chapitre du *Prince*, et où il le convie à la noble tâche d'arracher l'Italie aux Barbares. Pendant vingt années, ces belles contrées avaient été la proie des armées étrangères; il n'était pas un des états nationaux qui n'eût été successivement humilié ou abattu. Machiavel avait trop de portée dans l'esprit pour ne pas comprendre que des institutions républicaines ne présenteraient jamais assez de stabilité, assez de garanties d'ensemble, pour secouer ce joug. Il conçut donc l'idée d'un prince, d'un prince nouvellement élevé au pouvoir, car l'Italie ne possédait pas de dynastie héréditaire; d'un prince soutenu par une armée nationale, car il repousse l'emploi des troupes mercenaires; d'un prince aimé, mais en même temps craint par les masses; d'un prince à qui, dans une entreprise aussi magnanime que celle de la libération de l'Italie, toutes les villes s'empresseraient d'offrir leur concours et leur obéissance. Peut-être Machiavel cherchait-il à flatter un peu l'amour-propre de Julien de Médicis en déroulant à ses yeux une perspective qui, en réalité, était si peu en harmonie avec ses moyens et son caractère; mais il était possible aussi que ces

[1] Ginguené a traité avec beaucoup de soin ce qui concerne Machiavel, et je ne connais rien de mieux sur le même sujet. On trouvera dans la *Biographie universelle* un bon article anonyme. Tiraboschi avait traité ce même sujet avec une impardonnable négligence.

idées fussent l'expression d'une imagination ardente et d'un espoir sincère.

De toutes les explications qu'on a prétendu donner des motifs qui auraient dirigé Machiavel dans la composition du *Prince*, une des plus anciennes, et en même temps des plus dénuées de fondement, est celle qui consiste à dire qu'en cherchant à attirer les Médicis dans des voies tyranniques, il les entraînait habilement à leur perte. Le lecteur jugera si un pareil motif pourrait servir d'excuse : quant à nous, nous n'hésiterons point à affirmer que le fait en lui-même est contraire à la teneur tout entière de l'ouvrage. Et, sans chercher à pallier les passages les plus répréhensibles, on peut dire que peu de livres ont été présentés sous un jour plus faux. Il n'est nullement vrai que Machiavel donne le conseil d'exercer le gouvernement d'une manière tyrannique, ou de façon à provoquer une résistance générale, qu'il donne ce conseil, disons-nous, à ceux mêmes qu'il supposait, ou plutôt qu'il savait par expérience, être placés dans la position la plus difficile pour conserver le pouvoir, parce que leur possession était récente. Le prince, ainsi qu'il le dit à plusieurs reprises, doit éviter tout ce qui aurait pour effet de le rendre méprisable ou odieux, notamment de porter atteinte à la propriété ou à l'honneur des citoyens [1]. En se conduisant avec cette réserve, il n'aura plus à se tenir en garde que contre l'ambition de quelques individus. Les conspirations, peu redoutables tant que le peuple est bien disposé, prennent un caractère extrêmement dangereux dès que le peuple est hostile au gouvernement [2]. Ainsi, l'amour du peuple, ou du moins l'absence de haine de sa part, est la base de la sécurité de celui qui gouverne, et vaut mieux que toutes les forteresses [3]. Un prince sage honore la noblesse, en même temps qu'il donne satisfaction au peuple [4]. Si l'observation de ces principes est de nature à renverser un gouvernement, il est permis de supposer que Machiavel a eu pour but la ruine des Médicis. Le premier duc de la nouvelle dynastie de cette maison, Cosme I[er], pratiqua pendant quarante ans tout ce que Machiavel lui eût conseillé, en mal comme en bien ; et son règne ne fut pas dépourvu de tranquillité.

Mais on trouve dans le *Prince* beaucoup de choses d'une teinte plus sombre. Les mots de bonne foi, de justice, de clémence, de religion, doivent être continuellement dans la bouche du souverain

[1] C. 17 et 19.
[2] C. 19.
[3] C. 20. *La miglior fortezza che sia è non essere odiato de' popoli.*
[4] C. 19.

idéal ; mais il faut qu'il sache se mettre au-dessus de l'opinion pour tous les actes qu'il trouve nécessaires à la conservation de son pouvoir [1]. Il est impossible, dans un gouvernement nouveau, d'éviter le reproche de cruauté, car les nouveaux états sont toujours exposés à des dangers. Des actes de cruauté ainsi commis au début et par nécessité, « s'il est permis de parler bien de ce qui est mal, » peuvent être utiles ; mais s'ils deviennent habituels, s'ils sont multipliés sans nécessité, ils sont incompatibles avec la durée de cette sorte de pouvoir [2]. Il vaut mieux, s'il est possible, être aimé et craint en même temps ; mais, dans l'alternative, il faut se décider pour la crainte : car les hommes sont naturellement ingrats, inconstants, faux et lâches ; ils feront de belles promesses à un bienfaiteur, mais l'abandonneront dans le besoin, et ils rompront bien plutôt les liens de l'affection que ceux de la crainte. La crainte n'implique pas nécessairement la haine ; et un prince n'a pas à redouter la haine tant qu'il respecte les propriétés et les femmes de ses sujets. Les occasions de s'emparer du bien d'autrui ne manquent jamais, tandis que celles de répandre le sang sont rares ; et, d'ailleurs, un homme pardonnera plus facilement la mort de son père que la perte de son héritage [3].

Le dix-huitième chapitre, qui traite de la manière dont les princes doivent tenir leurs engagements, pourrait passer pour une satire de leurs fréquentes violations de foi, si l'auteur n'en manifestait pas trop sérieusement son approbation. C'est dans la vie même et dans l'époque de Machiavel qu'il faut chercher les causes qui peuvent expliquer de semblables opinions et tout ce qu'on a blâmé avec raison dans ses écrits. Il fut assez naturellement amené à considérer chacun des petits gouvernements de l'Italie comme ne vivant que sur la défensive, et devant être sans cesse sur ses gardes contre la trahison de ses sujets mécontents et l'ambition de ses voisins. Il est très difficile, en pareilles circonstances, de déterminer avec précision la ligne du droit naturel ; et nous, qui, après de longues années, lisons ces choses de sang-froid, nous qui jouissons tranquillement des avantages d'une communauté bien organisée, nous ne sommes peut-être pas des juges tout-à-fait compétents de ce qui a été fait ou conseillé dans des jours de péril et de nécessité : j'entends relativement aux personnes, et non point au caractère objectif des actions. Il y a, sans aucun doute, un sentiment intime de nos devoirs, comme hommes

[1] C. 16, 18.
[2] C. 8.
[3] C. 17.

et comme chrétiens, qui nous dit qu'il vaut mieux ne pas exister du tout que d'exister aux dépens de la vertu ; mais, si les compatriotes et les contemporains de Machiavel professaient cette rectitude de principes, il en était bien peu qui la missent en pratique. Son crime, aux yeux du monde, et c'était vraiment un crime, était d'avoir jeté le masque de l'hypocrisie, cette profession extérieure d'un respect religieux pour des maximes qu'on violait en même temps [1].

Les Discours de Machiavel sur les premiers livres de Tite-Live, sans avoir eu plus de célébrité que le *Prince*, ont été mieux appréciés. Loin d'être exempts de la même tendance à une politique peu scrupuleuse, ils abondent en maximes semblables, surtout dans le troisième livre : mais ils contiennent sur l'esprit des petites républiques plus de pensées saines et profondes qu'il ne serait possible d'en trouver dans aucun des écrivains antérieurs qui sont descendus jusqu'à nous; probablement plus, dans un sens pratique, qu'on n'en trouve dans la *Politique* d'Aristote, quoique ces discours n'embrassent point un ensemble aussi large. Lorsque l'auteur raisonne sur le gouvernement romain, sa confiance en Tite-Live l'égare quelquefois; mais sa connaissance de l'Italie moderne était une sorte de correctif, qui le préservait, jusqu'à un certain point, des erreurs du commun des antiquaires.

Ces discours sont divisés en trois livres, et contiennent cent quarante-trois chapitres, disposés sans beaucoup d'ordre : il est probable qu'ils furent écrits à mesure que les réflexions se présentaient à l'esprit de l'auteur. Ils reposent sur une idée principale, c'est que les annales politiques et militaires de l'ancienne Rome ayant eu leur contre-partie dans une foule d'incidents de l'histoire récente de l'Italie, on pouvait avec confiance en déduire des principes fondés sur l'expérience, et s'attendre à voir des conséquences semblables surgir de circonstances analogues. Ce mode de raisonnement, basé sur une seule reproduction d'un même événement, peut facilement nous induire en erreur, selon que les conditions sont plus ou moins bien appréciées, et ne donne pas à nos prévisions un haut degré de probabilité: cepen-

[1] Morhof a fait observer que tous les artifices de tyrannie qu'on lit dans Machiavel avaient été exposés par Aristote; et Ginguené en a donné des preuves tirées de la *Politique* de ce dernier, liv. v, ch. 11. Il aurait pu citer aussi les *Économiques*; cependant le second livre de ce traité, contenant les stratagèmes et les fraudes de Denys, n'est pas authentique, quoiqu'il soit presque de son temps. Mitford, avec sa partialité ordinaire pour les tyrans, paraît considérer tous ces artifices comme autant de choses louables. (Ch. 21, sect. 8.)

dant il n'est pas à négliger par les personnes chargées de veiller à la sûreté des états. Mais Machiavel entremêle ces discours de réflexions d'une portée plus générale, et fait de fréquentes applications d'une connaissance approfondie de l'histoire et d'une longue expérience des hommes.

La durée est, suivant Machiavel, le grand but du gouvernement [1]. Quoique l'expérience des maux qui accompagnent en général un changement puisse conduire à cette opinion, très commune chez les écrivains habitués aux formes républicaines, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître aussi quelque chose de la tendance naturelle de Machiavel, le rapport des fins politiques au profit des gouvernants plutôt qu'à celui de la communauté. Mais le système politique pour lequel il paraît avoir quelque préférence, bien qu'il ne s'explique pas nettement à cet égard, et qu'il ne soit peut-être même pas toujours conséquent avec lui-même, est un système dans lequel le peuple devrait avoir au moins une grande influence. Dans un certain passage, il recommande, à l'exemple de Cicéron et de Tacite, la triple forme, ayant pour objet de concilier le pouvoir d'un prince avec celui d'une noblesse et d'une assemblée populaire; il la recommande, dis-je, comme le meilleur moyen de mettre un terme ou un obstacle à ce cycle de révolutions que, suivant lui, les institutions plus simples doivent parcourir naturellement, sinon nécessairement, savoir, de la monarchie à l'aristocratie, de celle-ci à la démocratie, puis encore à la monarchie; bien qu'il arrive rarement, ainsi qu'il le fait observer, qu'on voie l'accomplissement de ce cycle, qui exige un long cours d'années, parce que la communauté elle-même, comme état indépendant, est ordinairement détruite avant la fin de cette période [2]. Mais sa prédilection pour un système républicain ne l'aveuglait pas sur la faiblesse essentielle d'un semblable gouvernement dans des circonstances difficiles : aussi remarque-t-il qu'il n'est pas de plus sûr moyen de ruiner une démocratie que de la pousser à des entreprises hardies, qu'elle ne saurait mener à bien [3]. Il a fait encore cette observation profonde et importante, que les états sont rarement formés, ou réformés, autrement que par un seul homme [4].

[1] L. I, c. 2.
[2] C. 2 et 6.
[3] C. 53.
[4] C. 9. CORNIANI, I. IV, p. 70, a essayé de réduire en système les discours de Machiavel, qui ne présentent pas d'ordre régulier, de telle sorte que des pensées presque identiques sont reproduites dans différents chapitres.

Il est peu de traités politiques qu'on puisse, aujourd'hui même, lire avec plus de fruit que les discours de Machiavel ; et à mesure que la société civile incline davantage vers la démocratie, et surtout si elle arrive à ce qui paraît être la conséquence inévitable de la démocratie, un fractionnement considérable d'états indépendants, ces discours peuvent avoir plus de prix. Avec un cœur trop froid pour un lecteur généreux, cette absence même de toute passion, le rapport continuel de toute mesure publique à un but distinct, le dédain des associations vulgaires avec des noms ou des personnes, font de Machiavel un conseiller judicieux et utile pour quiconque peut appliquer à ses théorèmes les correctifs nécessaires. Il forma une école de raisonneurs subtils sur l'histoire politique, école qui, en France comme en Italie, fut en vogue pendant deux siècles ; et, quelles qu'aient pu être les erreurs de cette école, il est permis de douter qu'elle ait été remplacée avec avantage par ces vagues déclamations qu'on décore quelquefois du nom de politique philosophique, et qui se distinguent par un oubli, par un sacrifice continuel des règles de la morale en faveur de quelque idole de principe général, sacrifice plus coupable et plus impudent que tout ce qu'on peut reprocher au *Prince* de Machiavel.

L'*Histoire de Florence* suffirait, indépendamment de ces deux ouvrages, pour immortaliser le nom de Nicolas Machiavel. Cette histoire judicieuse, claire, élégante, fut un pas de géant dans cette carrière de la littérature : en effet, les ouvrages historiques qui avaient paru jusqu'alors, soit en Italie, soit ailleurs, ne pouvaient prétendre au titre de compositions classiques, tandis que celui-ci a pris rang parmi les plus beaux modèles du genre. Machiavel fut le premier qui présenta de prime abord un tableau général et lumineux d'un ensemble de grands événements considérés dans leurs causes et leurs rapports, tel que nous l'offre le premier livre de son Histoire de Florence. Quoique cet exposé de la formation des sociétés européennes, civiles et ecclésiastiques, sur les ruines de l'empire romain, puisse paraître aujourd'hui ne contenir que des choses qui nous sont familières, jamais pareil travail n'avait été essayé auparavant; et c'est encore, sous le rapport de la concision et de la vérité, un morceau qui peut soutenir la comparaison avec tout ce qui a été fait de mieux en ce genre.

Les petits traités de Giannotti et de Contarini sur la république de Venise sont consacrés principalement à la description d'institutions réelles, quoique le premier de ces écrivains, Florentin de

naissance, raisonne quelquefois sur ces institutions et en fasse même la critique; nous n'en aurions pas fait mention s'ils n'indiquaient, de la part de leurs auteurs, quelque attention aux rouages d'une machine si compliquée et fonctionnant en même temps avec tant de succès. La merveilleuse stabilité, la tranquillité, la prospérité de Venise, faisaient l'admiration de l'Europe, et particulièrement de l'Italie, où, seule, elle s'élevait, libre de toute usurpation intérieure comme de toute intervention étrangère, forte de sa sagesse plus que de ses armes, ayant vu s'éteindre autour d'elle toutes ces dynasties de petits princes, toutes ces révolutions de démocraties turbulentes, qui, des deux côtés des Apennins, avaient depuis plusieurs siècles parcouru leur carrière de crime et de douleur [1].

De tous les réformateurs de cette époque, Calvin est le seul qui ait traité le gouvernement politique comme un sujet de discussion rationnelle : il admet cependant qu'il est inutile de disputer pour savoir quelle est la meilleure forme de gouvernement, puisque de simples individus n'ont pas le droit de changer celui sous lequel ils vivent. Le passage de la monarchie au despotisme, dit-il, est facile; celui de l'aristocratie à la domination du petit nombre n'est guère plus difficile; mais la suite la plus habituelle d'un gouvernement populaire est la sédition. En somme, il regarde la forme aristocratique comme bien préférable aux deux autres, à cause des vices et des infirmités de la nature humaine [2].

SECTION III.

Jurisprudence.

Sous ce titre de jurisprudence, il ne faut pas s'attendre encore à trouver des écrits sur cette haute branche de la philosophie morale qui traite des règles de justice universelle qui doivent ou devraient servir de base à la législation positive et aux décisions des tribunaux. Tout ce qu'on rencontre en ce genre dans les ouvrages de cette époque ressort incidemment de la nature du sujet, et ne constitue pas leur essence. Le mot jurisprudence, dans son sens primitif, et particulièrement dans l'acception reçue

[1] Ces deux traités ont été publiés par Grævius, *Thesaur. Antiq. Italiæ.* (Voir aussi Ginguené, t. VIII p. 186.)

[2] *Calv. Inst.*, l. IV, c. 20, §. 8.

sur le continent, est la science du droit romain, et s'applique rarement à aucun autre système positif, mais dans aucun cas au droit naturel. Cependant l'étude et l'application de cette science ont pris un trop grand développement en Europe, ses principaux écrivains se sont fait un nom trop célèbre, pour que nous passions entièrement sous silence cette branche de littérature, comme nous faisons à l'égard de quelques sujets techniques, se rattachant exclusivement à la pratique de certaines professions spéciales.

Le droit civil ou droit romain est compris sous quatre grandes divisions, indépendamment de quelques autres postérieures à l'époque de Justinien; elles sont d'une étendue fort inégale, mais forment ensemble cette vaste collection connue sous le nom de *Corpus juris civilis.* Comme cette collection a quelquefois été publiée en un seul volume, mais d'un format considérable et d'une impression très serrée, il peut paraître étrange qu'elle n'ait pas été, peu après l'époque où elle fut reçue comme autorité régulière, ou du moins peu après l'invention de l'imprimerie, qu'elle n'ait pas été, dis-je, mise, à l'aide de tables raisonnées, de renvois marginaux, et d'autres moyens semblables, dans un état un peu plus satisfaisant que celui que présente sa disposition actuelle. Mais les juristes de l'époque précédente, à force de multiplier leurs gloses, ou courtes interprétations marginales, avaient travaillé plutôt à accroître qu'à débrouiller les difficultés des Pandectes.

Ce qui étonne plus encore au premier abord, c'est que tant de peuples de l'Europe, au lieu de choisir et d'extraire la portion la plus précieuse du droit civil, pour servir de règle à leurs propres tribunaux, aient attribué une autorité décisive à toute cette masse indigeste de lois qui portait le nom de Justinien, lois qu'ils ne pouvaient comprendre, et qu'ils auraient reconnu, s'ils les avaient comprises, n'être pas, sous beaucoup de rapports, en harmonie avec le nouvel ordre social. Mais l'hommage rendu au nom romain, l'empire qu'avait jadis exercé le code Théodosien sur ces mêmes contrées; cette vague notion des Italiens, adroitement entretenue par un parti, que les Conrad et les Frédéric étaient réellement les successeurs des Théodose et des Justinien; la clarté, la sagacité, l'esprit d'équité, qui distinguent en général les décisions des anciens légistes qui remplissent les Pandectes; l'immense difficulté d'en séparer la portion la moins utile, et d'imprimer le même caractère d'autorité à un nouveau système; ce respect surtout pour les grands noms, qui, dans le moyen âge, paralysa tous les efforts de l'esprit humain, toutes ces causes réunies expliquent

suffisamment l'adoption d'une jurisprudence si compliquée, si incertaine, si peu intelligible, et si mal adaptée à l'époque.

Nous avons, dans le premier chapitre de cet ouvrage, signalé la prodigieuse ignorance des premiers juristes modernes sur tout ce qui pouvait leur faciliter l'explication des textes. Cette ignorance ne pouvait survivre long-temps à la renaissance des lettres. Budé fut le premier qui donna, dans ses *Observations sur les Pandectes*, de meilleures interprétations verbales ; mais son érudition philologique n'était pas soutenue par cette connaissance des lois elles-mêmes, qui ne pouvait s'acquérir que par un long travail [1]. Une connaissance de la langue latine comme celle qu'on puisait dans les écoles, même après la renaissance des lettres, et nous pourrions ajouter, comme celle que possèdent encore aujourd'hui les hommes qui passent chez nous pour savants, cette connaissance est de peu d'utilité pour l'intelligence de ces légistes romains dont les décisions, ou plutôt les opinions laconiques, remplissent les cinquante livres des Pandectes. Non seulement ils font usage d'une terminologie technique, nécessaire peut-être dans la pratique du barreau, ils emploient encore, pour les noms et les notions des choses, une foule de mots et de locutions qui ne sont pas du style technique proprement dit, mais qu'on ne rencontre point dans les auteurs classiques, surtout dans ceux qu'on lit le plus habituellement. Cependant ces écrivains de l'antiquité, lorsqu'on les étudie avec soin, jettent un grand jour sur la jurisprudence : s'ils ne fournissent pas de preuves directes quant au sens des mots, ils facilitent du moins les conjectures ; ils expliquent les allusions, ils rattachent les lois à leurs causes temporaires ou aux principes généraux ; et s'ils paraissent nous écarter un peu du grand objet de la jurisprudence, l'adjudication du droit, nous observerons qu'il était encore d'une haute importance, dans les conditions que l'Europe s'était imposées, d'avoir une juste idée de ces lois qu'elle avait prises pour règle.

Ulric Zasius (Zase), professeur à Fribourg, et Garcia d'Erzilla, dont les commentaires furent imprimés en 1515, ont, si l'on en croit Andrès, le mérite d'avoir ouvert une voie nouvelle et enseigné une jurisprudence plus élégante [2]. Le premier est

[1] GRAVINA, *Origines jur. civ.*, p. 211.

[2] ANDRÈS, t. XVI, p. 143. Savigny est d'accord avec Andrès quant au mérite de Zasius, et fait observer que la renaissance de l'étude des lois sur les originaux mêmes, et non plus d'après les commentateurs, avait été annoncée

connu, jusqu'à un certain point, comme savant et comme correspondant d'Érasme ; je suis obligé, quant à l'autre, de m'en rapporter au témoignage de son compatriote. Mais la voix générale de l'Europe a toujours signalé André Alciati de Milan comme le restaurateur du droit romain. Il enseigna, depuis l'année 1518 jusqu'à sa mort en 1550, dans les universités d'Avignon, de Milan, de Bourges, de Paris et de Bologne. Avec lui, la littérature devint l'auxiliaire obligée de la loi ; les historiens de Rome, ses antiquaires, ses orateurs et ses poètes, furent appelés à expliquer les termes surannés et les allusions obscures des Pandectes ; car c'est à cette portion du droit civil, la plus ancienne, et en même temps la plus précieuse et la plus étendue, que cette méthode d'interprétation classique est surtout applicable. Alciati avait encore un avantage sur ses devanciers du moyen âge, celui de pouvoir s'aider des travaux des juristes byzantins : la science du droit romain, comme le fait observer Gravina, s'était conservée parmi ceux-ci dans un état plus parfait au milieu des autres vestiges de l'empire ; et, tandis qu'elle était presqu'éteinte en Italie par les Barbares, elle était restée en usage journalier à Constantinople jusqu'à la prise de cette ville. Alciati fut le premier qui apprit aux légistes à écrire avec pureté et élégance. Érasme lui a appliqué ce que Cicéron disait de Scévola, qu'il était le meilleur jurisconsulte de tous les orateurs, et le meilleur orateur de tous les jurisconsultes. Mais il a droit à un plus bel éloge encore, celui d'avoir balayé tout ce fatras de gloses contradictoires, ce chaos de subtilités, qui avaient jeté une telle confusion dans les idées des étudiants qu'on en était venu à compter les autorités au lieu de les peser. On a regretté qu'il ait mis peu de philosophie dans l'exposition du droit ; mais l'essai de la méthode philosophique au XVIe siècle aurait eu pour résultat presque infaillible d'égarer l'interprète des lois [1].

Les juristes praticiens, dont les préjugés s'appuyaient sur l'intérêt personnel, s'élevèrent, de concert avec les professeurs de la vieille école, contre l'introduction de la littérature dans la jurisprudence. Alciati fut chassé quelquefois, par suite de leur opposition, d'une université à une autre ; cependant ses migrations

par plusieurs symptômes antérieurs au XVIe siècle. Ambrogio Traversari avait recommandé cette méthode, et Lebrixa écrivit contre les erreurs d'Accurse, mais d'une manière superficielle. (*Gesch. des Romischen Rechts*, t. VI, p. 364.)

[1] BAYLE, *Alciati*; GRAVINA, p. 206; TIRABOSCHI, t. IX, p. 115; CORNIANI, t. V, p. 57.

furent le plus souvent déterminées par son humeur inquiète et par son amour notoire du gain. Elles contribuèrent à propager en France aussi bien qu'en Italie, et surtout dans la grande université légale de Bourges, un système d'études plus libéral. Alciati ne fut pourtant pas le seul qui joncha des fleurs des belles-lettres le champ épineux de la jurisprudence. Un Espagnol distingué, Antonio Agustino, pourrait, sous ce rapport, marcher presque de pair avec lui. Le premier ouvrage d'Agustino, *Emendationes juris civilis*, fut publié en 1544. Andrès, dont les louanges font rarement défaut à ses compatriotes, se livre à un pompeux éloge d'Agustino, et ne trouve que Cujas qui soit digne d'être mis en parallèle avec lui, si toutefois il ne donne pas la préférence, sous le rapport du génie et du savoir, au plus ancien de ces deux auteurs [1]. Gravina s'exprime avec plus de réserve et de mesure; et il est constant, en effet, qu'Agustino, jurisconsulte d'une vaste érudition et d'une haute intelligence, a été éclipsé par ceux auxquels il a préparé les voies.

[1] T. XVI, p. 148.

CHAPITRE VIII.

DES BELLES-LETTRES EN EUROPE DE 1520 A 1550.

SECTION PREMIÈRE.

De la poésie en Italie; en Espagne et en Portugal; en France et en Allemagne; en Angleterre. — Wyatt et Surrey. — Poésie latine.

Le poëme d'Arioste s'était distingué non moins par sa grâce singulière que par la richesse de l'invention et l'éclat du style. En effet, depuis les jours de Pétrarque, la poésie italienne, si l'on excepte Laurent de Médicis et Politien, ces deux gloires de Florence, avait perdu beaucoup en élégance : les sonnets et les odes du xv[e] siècle, ceux mêmes qui furent écrits vers sa fin par Tibaldeo, Serafino d'Aquila, Benivieni et d'autres auteurs maintenant obscurs, quoique la liste des poètes donnée par Crescimbeni soit fort longue, toutes ces pièces, dis-je, ne sont guère mentionnées par les critiques qu'en termes de réprobation; et Boiardo, qui s'est fait un nom plus célèbre, grâce à une imagination hardie et féconde, a lui-même compromis ces avantages par son style âpre et dépourvu d'harmonie. Dans la période suivante, les défauts de l'école italienne eurent un caractère diamétralement opposé : dans Bembo, et dans les écrivains qu'on appelait pétrarquistes, parce qu'ils s'attachaient exclusivement à la reproduction servile des formes de ce grand maître, on trouve une mollesse étudiée, une délicatesse fastidieuse, une affectation de sons harmonieux, qui servaient souvent d'excuse pour la froideur de l'imagination et la pauvreté de la pensée. « De même « qu'une imitation trop soigneuse de Cicéron, dit Tiraboschi, a « fait tomber la latinité de Bembo dans une élégance préten- « tieuse, de même, en cherchant à reproduire la manière de « Pétrarque, il a donné à sa poésie italienne le cachet de l'art « plutôt que celui du génie naturel. Cependant il fit perdre à la « poésie la rudesse de ses formes; il indiqua la bonne route, et « sous ce rapport il ne fut pas d'une médiocre utilité pour ceux « qui surent imiter ses qualités en se préservant de ses défauts[1]. »

[1] T. X, p. 3.

Le principal soin de Bembo fut d'éviter ces vers mal polis qui défiguraient la poésie du XV[e] siècle aux yeux d'un homme aussi éminemment sensible aux charmes de la diction. C'est de lui que les historiens de la littérature italienne font dater le retour de cette élégance dont Pétrarque avait donné le modèle; nuance délicate qu'un étranger, à moins d'avoir étudié la langue dans toutes ses variétés, saisit à peine, bien qu'il puisse remarquer le manque d'originalité de conception, et cette monotonie de phrases conventionnelles, qui caractérisent trop souvent le sonnet italien. Cependant les sonnets de Bembo sur la mort de sa Morosina, la mère de ses enfants, respirent une tendresse réelle, qui n'est pas indigne de son maître; la canzone sur la mort de son frère n'a pas eu moins de célébrité. Tassoni, critique très difficile, s'est moqué néanmoins de cette intercalation affectée de vers de Pétrarque, de cette sorte de centonisme, dont Bembo a fait usage dans cette dernière pièce : c'était une mode naturellement encouragée par les habitudes de la versification latine, où elle peut quelquefois être tolérée, pourvu qu'on n'en abuse point [1].

L'Italie produisit dans le XVI[e] siècle une immense quantité de versificateurs. Crescimbeni donne une liste de quatre-vingts, antérieurs à 1550, et choisis parmi des centaines de noms oubliés pour toujours. La plupart se bornaient au sonnet et à l'ode, ou canzone; et le sujet de leurs vers était en général l'amour, mais quelquefois aussi la religion. Une phraséologie de convention, une interminable répétition des charmes et des rigueurs d'une maîtresse peut-être idéale, et en tout cas inconnue à nous, forment le caractère commun de ces productions : elles se ressemblent tellement qu'en lisant les *scelte* ou recueils qui réunissent un grand nombre d'extraits de ces poètes, le seul terme de comparaison qui se présente quelquefois à l'esprit est celui d'une bande de hiboux huant en concert; son mélancolique, et qui, dans son genre, ne déplaît pas à toutes les oreilles, mais qui est monotone, inintellectuel, et qui manifeste dans l'oiseau aussi peu de douleur ou de sentiment réel que ces compositions en indiquent dans le poète [2].

Il est cependant quelques exceptions. Alamanni, sans briller particulièrement dans le sonnet, où il n'est souvent qu'un imi-

[1] TIRABOSCHI, *Ibid.*; CORNIANI, t. IV, p. 102.

[2] Muratori lui même remarque que les faiseurs de sonnets semblent se plaire à nous tantaliser avec leurs menaces de mourir d'amour, menaces qui n'aboutissent jamais à rien : *Quella volgare smania che mostrano gli amanti di voler morire, e che tante volte s'ode in bocca loro, ma non mai viene ad effetto.*

tateur presque servile de Pétrarque, ne pouvait, avec son génie vigoureux, rester confondu dans cette tourbe. Sa Ligura Pianta, dame génoise à laquelle il a consacré de nombreux sonnets, n'est que l'ombre de Laure; mais lorsque le poète cherche ses inspirations dans les malheurs de l'Italie et dans ses afflictions personnelles, il fait entendre ces mâles accents qui nous rappellent Dante et Alfieri. Les critiques italiens, à qui nous devons nous en rapporter implicitement lorsqu'il s'agit de la grâce et du goût de leurs compatriotes, parlent favorablement de Molza et de quelques autres petits poètes qui, cependant, sont rarement exempts des défauts communs que nous avons signalés. Mais Crescimbeni réserve ses plus brillants éloges pour une femme, pour la femme la plus distinguée de l'Italie sous tous les rapports, la veuve du marquis de Pescaire, Vittoria Colonna, à qui la voix publique avait donné, dit-il, le surnom de *divine*. Les rares vertus et les talents accomplis de cette dame firent l'admiration de l'Italie entière, dans ce beau siècle de sa littérature; et son nom est encore aujourd'hui familier à la plupart des lecteurs. La canzone dédiée à la mémoire de son illustre époux est digne de tous deux [1].

Les satires d'Arioste, au nombre de sept, et écrites à la manière d'Horace, furent publiées après sa mort, en 1534. Tiraboschi les place au premier rang dans ce genre de poésie. On trouvera dans Ginguené une analyse et quelques extraits de ces satires [2]. La première édition des douze satires d'Alamanni, l'un des exilés de Florence, est de 1532; quoique cette date soit antérieure à la publication des satires d'Arioste, on voit que l'auteur les connaissait. Alamanni est à Arioste ce que Juvénal est à Horace, et c'est une conséquence assez naturelle de la diversité de leur fortune : l'un est enjoué, facile, professant la philosophie d'Épicure sous ses formes les plus aimables, la gaieté et le contentement au milieu des plus simples jouissances de la vie; l'autre ardent, dédaigneux, frondeur inexorable, déclamatoire, plein de haine pour le vice, sans grand amour du genre humain, et exha-

[1] Crescimbeni, *Della volgar poesia*, t. II et III. Pour ce qu'il dit de Vittoria Colonna, voir t. II, p. 360. Roscoe (*Léon X*, t. III, p. 314) pense que sa *canzone* sur son époux ne le cède en rien à celle de Bembo sur son frère. Cet écrivain force un peu la chronologie, lorsqu'il compte Vittoria, Berni, et quelques autres au nombre des poètes de l'époque de Léon.

[2] T. IX, p. 100-129; Corniani, t. IV, p. 55. Dans un passage de la seconde satire, Arioste prend un ton de gravité auquel Horace ne s'est jamais élevé, et il déclame contre les cours d'Italie avec une véhémence digne de son rival Alamanni.

lant en accents énergiques sa vertueuse indignation. Nous avons parlé ailleurs de ses attaques contre la cour de Rome, et rien en Italie n'échappe à ses traits amers[1]. Les autres poëmes d'Alamanni embrassent une foule de genres : ce sont des églogues, qui ne sont guère que des contre-épreuves de Théocrite et de Virgile, des élégies, des odes, des hymnes, des psaumes, des fables, des tragédies, et ce qu'on appelait *selve*, dénomination qui comprend toutes les poésies qui ne se rattachaient point à un genre distinct.

Le poëme épique, ou plutôt romantique, d'Alamanni, l'*Avarchide*, est regardé généralement comme un ouvrage de la vieillesse de l'auteur, et peu digne de son nom. Au contraire, son poëme sur l'agriculture, la *Coltivazione*, a été beaucoup loué. Les vers blancs italiens paraissent être en général un peu mous, un peu traînants ; et la poésie didactique est peu propre à pallier ce défaut. Les *Abeilles* de Rucellai sont écrites avec une merveilleuse douceur de style ; mais les critiques ont quelquefois oublié de dire que ce n'était guère qu'une traduction libre du quatrième livre des *Géorgiques*[2]. Personne n'a jamais cherché à laver du reproche d'ennui et d'insipidité le poëme épique de Trissino, le père du vers blanc, poëme dont le sujet est l'Italie délivrée des Goths par Bélisaire. De tous les poëmes de longue haleine dont il soit resté quelque chose, c'est celui qui a eu la réputation la plus malheureuse.

Il en est bien autrement du nom de Berni, connu en partie par ses poésies bouffonnes, qui ont fait donner à ce genre la dénomination de *poesia bernesca*, non pas qu'il en ait été l'inventeur, car ce genre est tout-à-fait dans l'esprit italien[3], mais plutôt parce qu'il y excella : quoi qu'il en soit, Berni doit sa principale célébrité à son *rifacimento* ou remaniement du poëme de Boiardo. L'*Orlando Innamorato*, ouvrage mal écrit, surtout pour des oreilles toscanes, avait été surchargé de la lourde continuation d'Agos-

[1] Les vers suivants, qui terminent la douzième et dernière satire, peuvent servir de spécimen du ton déclamatoire d'Alamanni, et de la violence de ses invectives contre Rome, à laquelle il s'adresse :

O chi vedesse il ver, vedrebbe come
Più disnor tu, che 'l tuo Luther Martino
Porti a te stessa, e più gravose some ;
Non la Germania, nò, ma l'ozio, il vino,
Avarizia, ambizion, lussuria e gola,
Ti mena al fin, che già veggiam vicino.
Non pur questo dico io, non Francia sola,
Non pur la Spagna, tutta Italia ancora
Che ti tien d' heresia, di vizi scuola.
E che nol crede, ne dimandi ogn' ora
Urbin, Ferrara, l' Orso, e la Colonna,
La Marca, il Romagnuol, ma più che plora
Per te servendo, che fu d' altri donna.

[2] Roscoe, *Léon X*, t. III, p. 351; Tiraboschi, t. X, p. 85. Algarotti, et Corniani, qui le cite (t. V, p. 116), font peu de cas du poëme de Rucellai.

[3] Corniani, t. IV, p. 252; Roscoe, t. III, p. 323.

tini. Cependant, lors même que ses beautés réelles d'invention ne l'eussent pas préservé de l'oubli, l'immense succès de l'*Orlando Furioso*, qui n'est lui-même qu'une suite du poëme de Boiardo, auquel sont empruntés la plupart de ses personnages, n'eût pas permis aux Italiens un peu curieux de leur littérature de négliger la source première de tant de jouissances. Berni entreprit donc une singulière tâche, celle de refaire l'*Orlando Innamorato*, en conservant pour ainsi dire le sens de chaque stance, quoique chaque stance fût plus ou moins modifiée, et n'ajoutant que quelques introductions à chaque chant, à la manière d'Arioste [1]. Le génie de Berni, souple, enjoué, satirique, était admirablement adapté à un semblable travail : les grossiers lombardismes du Bas-Pô firent place au pur idiome de Florence; et l'*Orlando Innamorato* est descendu à la postérité comme l'œuvre de deux esprits, combinés entre eux d'une manière remarquable : le mérite exclusif de l'invention, des détails, des descriptions, et très souvent aussi des formes et des sentiments poétiques, appartient à Boiardo; à Berni celui du style, dans le sens propre et limité du mot. On s'est quelquefois mépris sur le caractère de ces ornements ajoutés au poëme de Boiardo. Berni, tout en conservant presque toujours la vivacité de son allure, n'est point tombé ici dans le genre burlesque [2]. J'ai entendu Foscolo le pré-

[1] La première édition du *rifacimento* est de 1541, et la seconde de 1542. Dans celle de 1545, les quatre-vingt deux premières stances diffèrent beaucoup de celles qui leur correspondent dans les éditions précédentes; on soupçonne quelques unes des stances suivantes de n'être pas authentiques. Il paraît que nous n'avons pas d'édition à laquelle on puisse se fier entièrement. De 1545 à 1725, il n'y eut pas d'édition nouvelle de Berni, quoique Domenichi ait été plusieurs fois réimprimé. Ce dernier réformateur de Boiardo n'a pas fait, à beaucoup près, autant de changements au texte que Berni. (PANIZZI, t. II.)

[2] TIRABOSCHI, t. VII, p. 195, blâme Berni de *motti e racconti troppo liberi ed empi, che vi ha inseriti*. Gingnené se récrie, et avec raison, contre cette imputation. Berni n'a ajouté aucun récit; et à l'exception peut-être de quelques stances qui restent en tête du vingtième chant, il est difficile de concevoir ce que Tiraboschi a entendu par *impiétés*. Il avait sans doute lu Berni, et cependant il s'est contenté de copier ici Zeno, qui parle de *il poema di Boiardo, rifatto dal Berni, e di serio trasformato in ridicolo, e di onesto in iscandaloso, e però giustamente dannato dalla Chiesa*. (FONTANINI, p. 273.) Il n'est pas douteux que Zeno connaissait parfaitement, et mieux encore que Tiraboschi, le poëme de Berni : comment donc a-t-il pu en donner une idée aussi fausse? A-t-il copié quelque écrivain plus ancien? Et dans quel but? Il me paraît difficile de se refuser à croire que quelque soupçon de la tendance de Berni au protestantisme avait suscité contre son poëme une prévention qui survécut à la cause qui l'avait fait naître; car ces querelles étaient bien oubliées à l'époque de Zeno et de Tiraboschi.

férer à Arioste. Un étranger, moins familiarisé avec toutes les nuances de la langue, regarderait vraisemblablement son style comme moins brillant et moins limpide ; et c'est dans l'exécution seulement qu'il peut être considéré comme poète original. L'*Orlando Innamorato* fut refait une seconde fois par Domenichi en 1545 ; mais, écrasée par la supériorité de Berni, cette faible production a été à peine mentionnée par les critiques italiens [1].

L'Espagne commençait alors à subir une de ces révolutions dans le goût littéraire qui accompagnent ordinairement les changements politiques des nations. Sa poésie native, castillane ou valencienne, avait un type particulier, qui la distinguait de celle des Italiens. Les petits poëmes héroïques, galants, ou religieux, qu'on trouvait dans les dialectes de la Péninsule, étaient d'un caractère trop ardent, trop hyperbolique, pour un goût qui, sans atteindre encore à la pureté classique, recherchait au moins cette grâce qui s'allie difficilement à l'extravagance. Les relations continuelles des Espagnols avec l'Italie, dont une partie reconnaissait les lois de leur souverain, et qui était le théâtre de ses guerres, apprirent à leurs nobles à goûter les charmes d'une langue déri-

[1] « La vivacité, dit M. Panizzi, avec « laquelle Berni saisit des rapports de « ressemblance entre des objets éloi- « gnés, et la promptitude avec laquelle « il rattache tout à coup les idées les « plus disparates; la manière solennelle « avec laquelle il fait allusion à des « événements burlesques, ou débite « une absurdité; l'air d'innocence et de « naïveté avec lequel il présente des « remarques pleines de finesse et de « connaissance du monde; cette bonho- « mie toute particulière avec laquelle il « affecte de regarder d'un œil de com- « passion, et en même temps à regret, « les erreurs et les vices de l'humanité; « cette fine ironie qu'il emploie avec « une telle apparence de simplicité, « de répugnance pour tout ce qui pour- « rait blesser; cette prétendue sincérité « de cœur qui semble le pousser à ex- « cuser les hommes et les actions, dans « le moment même où il les déchire « impitoyablement, tels sont les prin- « cipaux éléments de la poésie de Berni. « Ajoutez-y le style, la pompe de l'ex- « pression contrastant avec la frivolité « du sujet, les idées les plus graves « rendues de la manière la plus fami- « lière, un emploi savant de métaphores « étranges et de comparaisons quelque- « fois sublimes, et par cela même « d'autant plus plaisantes, lorsqu'on se « reporte aux sujets auxquels elles s'ap- « pliquent, voilà les traits les plus re- « marquables du style de Berni. » (P. 120.)

« Toute personne bien versée dans la « langue italienne qui parcourra at- « tentivement le *rifacimento* de Berni « sera forcée de convenir que s'il a « amélioré en beaucoup d'endroits le « poëme de Boiardo, il n'a pas toujours « été également heureux ; elle pourra « aussi se convaincre que plusieurs par- « ties du *rifacimento*, indépendam- « ment de celles depuis long-temps « soupçonnées de n'être pas authenti- « ques, n'ont évidemment pas été « écrites par Berni, ou, si elles l'ont « été, n'ont pas reçu de lui les correc- « tions nécessaires pour les rendre di- « gnes de leur auteur. (P. 141.) M. Panizzi indique en plusieurs endroits les motifs sur lesquels il fonde cette opinion.

vée de la même source, d'une langue moins énergique, mais plus polie que la leur. Deux poètes, Boscan et Garcilasso de la Vega, rapportèrent de l'Italie les douces beautés de la poésie amoureuse, incorporées sous la forme du sonnet régulier, qui jusqu'alors avait été peu cultivé dans la Péninsule. Ces poésies ne paraissent avoir été imprimées qu'en 1543, à une époque où Boscan et Garcilasso étaient morts, et où leur nouvelle école avait déjà trouvé des partisans et des adversaires à la cour de Valladolid. Le caractère national n'est pas entièrement effacé dans ces productions ; le langage de l'amour y est encore plus impétueux, ses douleurs éclatent en accents plus plaintifs que chez les Italiens contemporains ; mais on voit que le goût et la raison ont modéré ses transports. Une églogue de Garcilasso, intitulée *Salicio et Nemoroso*, passe parmi les critiques espagnols pour un des plus beaux morceaux de leur langue. C'est quelque chose de plus triste que le chant le plus mélancolique du rossignol. Nous jugeons différemment ces sortes de composition aux différents âges de la vie.

Diego Mendoza, l'un des hommes les plus remarquables par la variété de leurs talents que l'Espagne ait produits, partage avec Boscan et Garcilasso l'honneur d'avoir réformé la poésie castillane. Comme soldat, comme sévère gouverneur de Sienne, comme ministre hautain de Charles à la cour de Rome et au concile de Trente, son caractère est bien connu dans l'histoire[1]. Ses épîtres, à la manière d'Horace, respirent une philosophie mâle et élevée; elles manquent d'harmonie et de poli; cependant on les préfère à ses sonnets, sorte de composition où ces défauts ressortent davantage, et qui paraît avoir été, au moins dans le genre alors populaire, mal adaptée à la tournure sérieuse de son esprit. « Quoique « Mendoza composât sur les mètres italiens, dit Bouterwek, avec « moins de facilité que Boscan et Garcilasso, il sentait mieux « qu'eux, ou qu'aucun de ses compatriotes, combien les langues « espagnole et italienne diffèrent en ce qui touche leur aptitude « à la versification. L'espagnol n'admet aucune de ces agréables « élisions qui, surtout lorsqu'on fait disparaître les voyelles finales, « rendent le mécanisme de la versification italienne si facile, et « permettent au poète d'augmenter ou de diminuer à son gré le « nombre des syllabes; et cette différence entre les deux langues

[1] Sadolet, dans une de ses épîtres, datée de 1532 (*lib.* VI, p. 309, édit. 1554), trace un portrait intéressant de Mendoza, jeune alors, qui lui avait fait une visite à Carpentras en se rendant à Rome, voyage qu'il avait entrepris uniquement pour son instruction.

« ajoute quelques difficultés à la composition d'un sonnet espa-
« gnol. Mais la langue espagnole se prête moins encore à la
« douce mélodie d'une suite de rimes féminines; et le poète espa-
« gnol qui adopte cette règle du sonnet italien est forcé d'écarter
« de ses rimes tous les infinitifs des verbes, et une foule de sub-
« stantifs et d'adjectifs sonores. Mendoza introduisit donc des
« rimes masculines dans ses sonnets; mais cette licence scandalisa
« fort tous les partisans du genre italien. Il est à présumer néan-
« moins qu'elle aurait été mieux accueillie si sa versification
« s'était d'ailleurs rapprochée davantage de celle de Pétrarque.
« Cependant quelques uns de ses sonnets sont assez heureux, et,
« dans tous, le style a de la correction et de la noblesse [1]. »

Les poésies lyriques de Mendoza, écrites dans le vieux genre national, corrigé et poli en silence, sont préférées par les Espagnols à ses autres ouvrages. Un grand nombre ont été imprimées dans le *Romancero general*. Saa di Miranda, quoique Portugais, a beaucoup écrit en castillan, aussi bien que dans sa propre langue. Doué par la nature de cette mélancolique disposition qui tient à la sensibilité poétique, il s'abandonna au genre pastoral, auquel la langue portugaise est, dit-on, singulièrement bien adaptée. Cependant la portion la plus considérable et la meilleure de ses églogues est en castillan. On prétend qu'il préférait cette dernière langue pour la richesse des images, et la sienne pour les réflexions [2]. Le lecteur trouvera dans Bouterwek et dans Sismondi des détails suffisants sur ce poète, ainsi que sur ses contemporains castillans.

Le Portugal cependant produisit un autre écrivain qui ne fut pas infidèle à son doux et voluptueux dialecte : c'était Ribeyro, le premier poète distingué dont ce pays put se faire honneur. Ribeyro s'est surtout adonné au genre pastoral, genre favori de son pays, et ses poésies respirent cette mélancolie monotone et outrée qui ne saurait exciter notre sympathie, si notre âme n'est montée au même diapason. Un roman de lui, *Menina e Moça*, est un des premiers parmi les rares spécimens de noble prose qu'on rencontre dans cette langue. Cet ouvrage est, dit-on, rempli d'obscures allusions à des événements réels de la vie de l'auteur, et offre peu d'intérêt; mais certains critiques ont pensé que c'était le prototype de la *Diana* de Montemayor, et de toute cette école de romans pastoraux qui, plus tard, fit pendant un siècle

[1] P. 198.

[2] BOUTERWEK, p. 240; SISMONDI.

entier les délices de l'Europe. Nous avons vu cependant que l'*Arcadia* de Sannazar avait la priorité; et je ne sache pas qu'il y ait de différence spécifique entre ce roman et celui de Ribeyro. Nous ferons observer, à cette occasion, que nous aurions peut-être dû parler plus tôt de Ribeyro : ses églogues paraissent avoir été écrites, et peut-être publiées, avant la mort d'Emmanuel, en 1521. Mais le roman est postérieur [1].

L'époque de François Ier vit éclore une multitude de poètes français. Ils ne paraissent pas s'élever au-dessus du niveau de ceux des trois règnes précédents, de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII : les uns prennent d'insipides allégories pour des créations de l'imagination, les autres se constituent les plats gazetiers des événements de leur temps, ou, avec un peu plus de verve, font la satire des vices de l'humanité, et surtout du clergé; le plus grand nombre expriment, dans de petites pièces, leur amour idéal, peut-être avec plus de galanterie de convention que de passion ou de sentiment [2], mais presque toujours avec quelques uns de ces traits fins et gracieux qui caractérisent ce genre de poésie française. Clément Marot s'est placé hors ligne. Ses *Psaumes*, célèbres dans leur temps, sont au nombre de ses plus mauvaises productions. Son mérite distinctif consiste dans une naïveté dont nous ne saurions mieux faire l'éloge qu'en disant qu'elle a servi de modèle à La Fontaine. Ce badinage si léger, si vif, si amusant, paraît, à en juger par notre ancienne littérature, avoir été beaucoup moins naturel chez nous que chez les Français et les Italiens.

Du temps de Marot, la poésie française n'avait pas encore toutes ses chaînes. Il n'observe point le retour alternatif et régulier des rimes masculines et féminines, n'a point égard aux hiatus, et ne se fait aucun scrupule de supprimer, pour la mesure du vers, l'*e* muet devant une consonne, et d'enjamber d'un vers sur l'autre. Ces taches, puisque nous devons les considérer comme telles, d'après les règles subséquemment introduites, sont communes à Marot avec tous ses contemporains. En revanche, ils affectionnaient beaucoup certaines combinaisons artificielles dans lesquelles les mêmes mots ou les mêmes vers se trouvaient reproduits dans un certain ordre, comme le chant royal, où chaque stance devait avoir la même rime et se terminer par le même

[1] BOUTERWEK, *Hist. de la litt. portug.* p. 24; SISMONDI, t. IV, p. 280.

[2] GOUJET, *Bibliothèque Française*, t. X et XI, *passim*; AUGUIS, *Recueil des anciens poètes français*, t. II et III.

vers; ou le rondeau, qui fut long-temps en vogue, et dans lequel les deux ou trois premiers mots revenaient à la fin de chaque stance [1].

L'imagination et l'esprit poétique des Allemands, qui depuis long-temps n'avaient pas pris un haut essor, ne furent à aucune époque aussi faibles que dans ce siècle. Si l'on ne peut pas dire précisément que cette pauvreté de génie fut une des conséquences de la réformation, il est certain du moins que, sous ce rapport, la réformation contribua à ravaler encore la nation. Le style des controverses était tellement scolastique, elles se rattachaient si fortement à l'esprit de parti, elles étaient tellement incompatibles avec toute chaleur d'âme, que, partout où s'étendait leur influence, c'est-à-dire dans une grande partie des classes pourvues d'éducation, elles devaient étouffer tout poète qui se fût montré, en rendant le public insensible à sa supériorité. Les maîtres-chanteurs étaient passablement prosaïques dans leur organisation primitive; ils ne produisirent, et n'eussent peut-être laissé se produire, aucun talent réel en poésie. Mais, au XVI[e] siècle, ils devinrent encore plus rigides dans leur exigence d'une soumission machinale à leurs règles; et ils imposèrent en même temps au versificateur un nouveau code de lois, celui de l'orthodoxie théologique. Cependant un homme doué d'une imagination plus vive, d'une plus grande puissance de sentiment, Hans Sachse, le cordonnier de Nuremberg, se distingue de la foule de ces artisans. Remarquable surtout comme auteur dramatique, sa muse féconde aborda tous les genres. Heinsius indique la période de 1530 à 1538 comme l'époque brillante des travaux littéraires de Hans Sachse; cependant il écrivit beaucoup avant et après. On assure que ses poëmes en tout genre s'élèvent à plus de six mille; il n'en a pas été imprimé plus du quart. Hans Sachse ne le cède, pour la facilité de la composition, qu'à Lope de Vega; et l'on doit supposer que chez ce poète sans éducation, sans lecture, accoutumé à trouver son public dans sa propre classe, une si prodigieuse abondance ne comportait aucun poli de style, et ne laissait percer que de loin en loin des éclairs de vigueur et de sentiment. Les critiques allemands sont divisés d'opinion sur le génie de Hans Sachse. Wieland et Goëthe lui donnèrent de l'éclat par leurs éloges : mais ces éloges ayant été aussi exagérés que les dédains d'une génération précédente, il ne paraît pas qu'en définitive on doive

[1] GOUJET, *Bibl. Française*, t. XI, p. 36; GAILLARD, *Vie de François I*[er], l. VII, p. 20; PASQUIER, *Recherches de la France*, l. VII, c. 5; AUGUIS, t. III.

assigner un rang bien élevé à l'honnête et estimable cordonnier; et ses ouvrages, qui sont fort rares, n'ont point été assez demandés pour qu'aucun éditeur fût tenté de les réimprimer [1].

Les Allemands, dévots par caractère, ne le furent jamais autant que dans ce premier âge du protestantisme. Cette disposition, combinée avec leur goût pour la musique, se manifesta dans un genre particulier de composition, celui des hymnes. Aucun peuple n'est aussi riche sous ce rapport. Au commencement du XVIII[e] siècle, on portait à trente-trois mille le nombre de leurs chants religieux, et celui de leurs auteurs à cinq cents. Les hymnes de Luther ont eu plus de célébrité que les autres; elles sont d'un style dur et grossier, mais impressives et profondes. Cependant ce genre de poésie, essentiellement borné dans son essor, n'était pas propre à développer la puissance créatrice du génie [2].

Parmi les poëmes peu nombreux de cette époque, aucun n'a eu autant de renom que le *Theuerdanks* de Melchior Pfintzing, secrétaire de l'empereur Maximilien, poëme qui fut jadis attribué, non pas au serviteur, mais au maître même, dont il célèbre les louanges. Ce singulier ouvrage, publié pour la première fois en 1517, avec un luxe peu ordinaire de dessins et d'ornements typographiques, est une allégorie, où l'on remarque à peine quelque lueur d'imagination, quelque vigueur de style; les aventures du chevalier Theuerdanks, à la recherche de la main de la princesse Ehrreich, y représentent la mémorable union de Maximilien avec l'héritière de Bourgogne. Bouterwek et Heinsius citent les noms de quelques poètes allemands, supérieurs sans doute en talent à Pfintzing, mais tellement obscurs à nos yeux, et si peu vantés par leurs contemporains, qu'il suffit de renvoyer à ces deux critiques.

On trouve fort peu de poésie anglaise dans la première partie de ces trente années. Sir David Lyndsay, savant écossais et gentilhomme accompli, efface sous ce double rapport son contemporain Skelton, s'il n'a pas du reste la même fécondité. Inférieur à Dunbar pour la vivacité de l'imagination et l'élégance du style, Lyndsay fait preuve d'un esprit plus réfléchi et plus philosophique; et sa satire contre Jacques V et sa cour a, sans contredit, plus de portée que l'éloge du *Chardon* par Dunbar. Mais sa manière ordinaire ne paraît pas s'élever beaucoup au-dessus de celle des

[1] HEINSIUS, t. IV, p. 150; BOUTERWEK, t. IX, p. 381; *Retrospective Review*, t. X.

[2] BOUTERWEK, HEINSIUS.

prosaïques et fastidieux versificateurs du xve siècle. Ses descriptions sont aussi minutieuses, avec aussi peu de choix dans les détails; et son style, portant l'empreinte d'un dialecte plus grossier, est encore plus éloigné de notre langue que le leur. Les poésies de Lyndsay ont été imprimées en 1540, et sont au nombre des premières productions de la presse écossaise; cependant la pièce intitulée *the Complaint of the Papingo* avait paru à Londres deux ans auparavant. On prétend que les poésies de Lyndsay ont contribué aux progrès de la réformation en Écosse : la même remarque s'applique, du reste, à beaucoup d'autres poètes de son temps et des temps antérieurs. Les vices du clergé étaient un sujet inépuisable d'amères censures.

« Vers la fin du règne du roi Henri VIII, dit Puttenham dans « son Art poétique (*Art of poesie*), se forma une nouvelle société « de beaux faiseurs, à la tête de laquelle étaient sir Thomas Wyatt « le père, et Henri, comte de Surrey : après avoir voyagé en « Italie, et s'être pénétrés des rhythmes mélodieux et du noble « style de la poésie italienne, ces deux chefs, pour ainsi dire au « sortir de l'école de Dante, d'Arioste et de Pétrarque, donnèrent « un singulier poli à notre poésie vulgaire, qui jusqu'alors avait « été rude et grossière; aussi l'on peut dire avec raison que ce « sont les premiers réformateurs de notre versification et de notre « style poétique. Dans le même temps, ou peu après, vint le lord « Nicolas Vaux, écrivain d'une rare facilité dans les ouvrages en « langue vulgaire [1]. » Les poésies de sir John Wyatt, qui mourut en 1544, et celles du comte de Surrey, exécuté en 1547, furent publiées pour la première fois en 1557, avec quelques autres pièces de différents auteurs, dans un petit livre rare, intitulé *Tottel's Miscellanies*. Elles étaient cependant, selon toute probabilité, connues auparavant; et il nous a paru nécessaire d'en parler dans la période actuelle, parce qu'elles marquent une époque importante dans la littérature anglaise.

Wyatt et Surrey (car nous aimons mieux les nommer dans l'ordre chronologique que d'après leur rang dans la hiérarchie civile ou poétique) ont eu récemment le bonheur de rencontrer un éditeur recommandable par ses grandes connaissances littéraires, et plus encore par son goût. On lira avec plaisir le parallèle qui suit entre ces deux poètes; et je cite d'autant plus volontiers ce morceau qu'il se trouve dans une publication assez volumineuse et d'un prix un peu élevé pour la masse des lecteurs.

[1] PUTTENHAM, l. 1, ch. 31.

« C'étaient deux hommes dont on peut dire que l'esprit avait « été jeté dans le même moule; car ils ne diffèrent que dans ces « nuances légères de caractère qui se trouveront toujours dans la « nature humaine, nuances tellement variées qu'il ne s'est ja- « mais rencontré et qu'il ne se rencontrera jamais deux personnes « qui soient semblables de tout point. Dans leur amour de la « vertu, leur haine instinctive et leur mépris du vice, dans leur « éloignement de toute jalousie personnelle, dans leur soif de « connaissances et de perfectionnement intellectuel, dans leur « observation délicate de la nature, comme en promptitude d'ac- « tion, en intrépidité et en goût pour les entreprises romanes- « ques, en magnificence et en libéralité, en généreux dévouement « pour les autres et noble abnégation d'eux-mêmes, en constance « dans leurs amitiés, en tendre penchant à des affections d'une « nature encore plus vive, en tout ce qui se rattachait aux sen- « timents et aux principes, ils n'avaient qu'une seule et même « âme : mais lorsqu'on vient à analyser ces diverses qualités chez « chacun d'eux, à les suivre dans leurs ramifications, on trouvera « sans doute qu'ils différaient sous certains rapports.

« Wyatt lisait dans le cœur humain avec un regard plus per- « çant et plus juste que Surrey; de là cette différence qu'on re- « marque dans leurs satires. Surrey, dans sa satire contre les « citoyens de Londres, se borne à des reproches; Wyatt, dans « la sienne, prodigue l'ironie, et ces touches fines, ces traits de « ridicule qui nous font rougir de nos défauts, et corrigent souvent « sans bruit [1]. Surrey était un observateur minutieux; mais ses « observations portaient plutôt sur les ouvrages de la nature en gé- « néral et sur les mouvements des passions que sur les faiblesses et « les caractères des hommes : aussi excelle-t-il dans les descrip- « tions champêtres, et est-il toujours tendre et pathétique. Dans

[1] La meilleure pièce de Wyatt en ce genre, l'*Epître à Jean Poins*, est plus qu'une imitation de la dixième satire d'Alamanni : elle est abrégée, mais il n'y a pas une pensée ou un vers dans l'anglais qui ne soit pris de l'italien. Le Dr Nott s'en est aperçu; mais c'est certainement un fleuron de moins à la couronne de Wyatt, quoiqu'il ait bien traduit.

Il y a plus d'inégalité dans les poésies légères de Wyatt que dans celles de Surrey; mais son ode à son luth ne le cède à aucune des productions de son noble rival. Le sonnet dans lequel il laisse percer sa passion secrète pour Anne Boleyn, qu'il représente sous la forme allégorique d'une biche, portant sur son collier l'inscription

Noli me tangere : j'appartiens à César;

Ce sonnet, dis-je, est remarquable pour quelque chose de plus que la poésie, quoique cette poésie soit agréable. On peut douter qu'Anne fût déjà reine; mais Wyatt, dans un de ses derniers poëmes, semble faire allusion en termes de repentir à sa passion pour elle.

« la *complainte* de Wyatt, on entend l'expression d'une mâle « douleur qui commande l'attention, et on écoute avec respect, « par intérêt pour celui qui souffre. Surrey peint ses peines en « termes si naturels que nous nous identifions à sa position, en « reconnaissant des émotions que nous avons nous-mêmes éprou- « vées.

« Quant à la délicatesse du goût, au juste sentiment des con- « venances dans la composition, Surrey l'emporte sur Wyatt : « aussi est-il rare qu'il choque le lecteur par des pointes ou « qu'il le fatigue par des répétitions; et, lorsqu'il imite d'autres « poètes, il sait être original en même temps qu'agréable. Dans « ses nombreuses traductions de Pétrarque, il est rarement infé- « rieur à son maître, et quelquefois même il fait mieux. Wyatt « est presque toujours au-dessous de l'Italien, et souvent il gâte « une bonne pensée en l'exprimant de manière à la rendre presque « méconnaissable. Si Wyatt avait essayé, comme Surrey, de tra- « duire Virgile, il aurait infailliblement échoué [1]. »

J'aurais peu de choses à ajouter à des observations dictées par un goût aussi exercé, et basées d'ailleurs sur une connaissance aussi intime du sujet. Cependant, on peut en général admettre certaines considérations propres à modifier les éloges un peu passionnés d'un éditeur. Ceux qui, après avoir lu ce morceau chaleureux, jetteront les yeux pour la première fois sur les poésies de Wyatt ou de Surrey, pourront trouver que ces louanges sont dispensées un peu largement, qu'elles ne sont peut-être même pas, à certains égards, convenablement appliquées. Il paraît constant aujourd'hui, après avoir balayé une masse de contes ridicules et de préjugés traditionnels, que la Géraldine de Surrey, lady Élisabeth Fitzgerald, était un enfant de treize ans, pour qui sa passion, si on peut lui donner ce nom, prit naissance plusieurs années après son propre mariage [2]. Mais, dans le fait, le ton des poésies galantes de Surrey est plutôt un ton factice, un ton de convention, que celui d'une véritable émotion. Les « faciles soupirs, tels qu'en pousse l'homme amoureux, » ne ressemblent ni aux profondes douleurs de Pétrarque, ni aux brûlants transports des Castillans.

Cet homme accompli brille plus par le goût que par le génie

[1] Edition de Wyatt et Surrey, par Nott, t. II, p. 156.

[2] Surrey était né vers 1518; il épousa Lady Françoise Vere en 1535, et s'éprit en 1541 (si toutefois c'était bien de l'amour) de Géraldine, qui était née en 1528.

poétique. Il a fait beaucoup pour son pays et pour sa langue. Il y a une différence immense entre la versification de Surrey et celle de ses prédécesseurs. Il introduisit dans son style, comme l'observe le docteur Nott, une sorte d'involution, qui lui donne un air de dignité, et qui s'écarte du ton de la vie ordinaire. C'était un emprunt fait à la licence de la poésie italienne, licence que notre langue a repoussée. Surrey évite cet archaïsme pédantesque, ces mots violemment arrachés au latin, et dont nos vieux poètes anglais et écossais avaient fait un ridicule abus. Les épithètes absurdes de Hoccleve, de Lydgate, de Dunbar, de Douglas, sont appliquées également aux choses les plus différentes, en sorte qu'il est évident que ces écrivains n'y attachaient aucun sens. Surrey se permet rarement de donner à des syllabes finales, par cette seule raison qu'elles se trouvent finales, un accent irrégulier, qu'elles n'auraient pas eu dans la prononciation ordinaire : c'est encore une petite supercherie familière à l'école de Chaucer. Ses mots sont bien choisis, et bien disposés.

Surrey introduisit le premier le vers blanc dans notre poésie anglaise. On a élevé des doutes sur la question de savoir s'il en avait été déjà fait usage en Italie, autrement que dans la tragédie; car notre noble compatriote avait écrit une grande partie de ses compositions avant que les poésies d'Alamanni et de Rucellai eussent été publiées. Cependant le docteur Nott admet que Boscan et d'autres poètes espagnols avaient employé le vers blanc. La traduction en vers blancs du second livre de l'*Énéide* est une des principales productions de Surrey. Personne, avant lui, n'avait su traduire ou imiter en reproduisant l'expression ou la couleur de l'original. Mais la structure de son vers manque, en général, d'harmonie, et le sens est rarement reporté d'un vers sur l'autre.

Surrey, si l'on devait s'en rapporter à une théorie établie et habilement soutenue par son éditeur, aurait eu le mérite plus remarquable encore d'avoir opéré une grande révolution dans notre système de versification. On avait cru démontré par Tyrwhitt que les vers de Chaucer doivent être scandés par le nombre des syllabes, qui est de dix ou onze, de la même manière que l'italien, et probablement le français de son temps. Pour cela, il est nécessaire de supposer que, dans une foule de cas, on articulait distinctement des syllabes finales, aujourd'hui muettes; et lorsqu'il se rencontre des vers rebelles à tous nos efforts pour les soumettre à cette règle, Tyrwhitt ne se fait aucun scrupule de

déclarer le texte corrompu. Nous devons ajouter qu'antérieurement à la publication de l'*Essai* de Tyrwhitt sur la versification de Chaucer, Gray n'avait point hésité à adopter cette même hypothèse [1]. Mais, suivant le docteur Nott, les vers de Chaucer et de tous ses successeurs, jusqu'à Surrey, sont purement rhythmiques ; il faut, en les lisant, n'avoir égard qu'à la cadence, et le nombre des syllabes y varie beaucoup, quoiqu'il se trouve être le plus communément de dix. Dans les manuscrits de Chaucer, le vers est toujours coupé au milieu par une césure, indiquée par une virgule ; et cette division a été conservée dans les anciennes éditions, jusqu'à celle de 1532. Cette versification se rapproche donc du petit vers saxon, dont elle diffère principalement par la rime alternative, qui réunit deux vers en un. Nott prétend qu'un très grand nombre de vers de Chaucer, bien qu'harmonieux comme des vers cadencés, ne sauraient être scandés ou lus d'après le principe métrique. Il fait voir ensuite cette même mesure rhythmique dans Hoccleve, dans Lydgate, dans Hawes, dans Barclay, dans Skelton, dans Wyatt même ; et il en conclut que Surrey, chez qui on la rencontre très rarement, est le premier qui l'ait abandonnée [2].

Il est à observer que cette hypothèse semble acquérir un nouveau degré de plausibilité lorsqu'on la rapproche d'un passage du livre publié par Gascoyne, en 1575, sous le titre de *Remarques et Instructions sur la versification anglaise*. « Si l'on examine attentivement les ouvrages de Chaucer, on trouvera que, bien que « ses vers ne soient pas toujours composés d'un nombre uniforme « de syllabes, cependant lorsqu'ils sont lus par une personne qui « en comprend le mécanisme, le vers le plus long et qui a le plus « de syllabes offre à l'oreille la même cadence que celui qui a le « moins de syllabes ; et de même, on trouvera que le vers qui a le « moins de syllabes est composé de mots qui, par leur son naturel, représentent une durée égale à celle d'un vers composé « d'un plus grand nombre de syllabes plus légèrement accentuées. »

Une théorie aussi ingénieusement soutenue, et appuyée de nombreux exemples, ne pouvait manquer de faire beaucoup de partisans. Je ne saurais cependant, pour mon propre compte, l'admettre dans toute l'extension qu'on lui a donnée. On trouvera

[1] *Gray's Works* (édit. Mathias), t. II, p. 1.

[2] Dissertation de Nott, à la fin du second volume de son édition de Wyatt et Surrey.

dans Chaucer, et surtout dans Dunbar, des pages entières où chaque vers est régulièrement et harmonieusement décasyllabique; et s'il est vrai que la chute de la césure y soit peut-être un peu plus uniforme que dans nos vers modernes, il serait très facile d'indiquer des exceptions, et de citer des vers auxquels il n'est pas d'artifice de lecture qui pût donner une cadence rhythmique[1]. Et lors même qne les déviations du type normal, c'est-à-dire du vers décasyllabiqne, seraient plus nombreuses encore qu'elles ne paraissent l'être après avoir fait la part des licences de la prononciation et de la corruption probable du texte, je ne pense pas que nous fussions autorisés à en conclure que ce type était méconnu. Ces anomalies sont beaucoup plus communes dans les vers blancs des poëtes dramatiques du XVII[e] siècle. Ce sont, sans ancun doute, des restes des anciennes formes rhythmiques; et nous admettrons volontiers que la versification anglaise n'avait point, au XV[e] ni même au XVI[e] siècle, la régularité numérique du mètre classique ou italien. Dans les anciennes ballades écossaises et anglaises, la substitution de l'anapeste à l'ïambe se reproduit sans cesse, et donne au vers beaucoup de souplesse et de mouvement; mais on reconnaît toujours une uniformité de mesure qui, d'après les principes métriques les plus rigoureux, ne saurait être altérée par l'emploi de pieds à peu près équivalents.

Si nons comparons la poésie de Wyatt et de Surrey avec celle de Barclay ou de Skelton, qui écrivaient trente ou quarante ans auparavant, nous serons étonnés de la différence. Mais il ne faut pas, comme a fait le docteur Nott, attribner uniquement cette différence à la supériorité du génie. Ne perdons point de vue que Wyatt et Surrey écrivaient dans une cour, et dans une cour où non seulement dominaient les mœurs aristocratiques de la cheva-

[1] Ceux ci, par exemple, parmi une foule d'autres :

A lover, and a lusty bachelor.
(CHAUCER.)
But reason, with the shield of gold so shene.
(DUNBAR.)
The rock, again the river resplendent.
(*Id.*)

Lydgate réclame poursa versification l'indulgence du lecteur, « parceqne je « sais, dit-il, que mes vers sont irré- « guliers, les nns trop courts, les autres « trop longs. » (Dans GRAY, t. II, p. 4.) Cette déclaration semblerait exclure entièrement le système rhythmique, et expliquer en même temps l'imperfection de la versification métrique. En somme, Lydgate s'écarte peut-être plus souvent que Chaucer du type décasyllabique.

Puttenham, dans son *Art de la Poésie* (1586), liv. II, ch. 3 et 4, tout en admettant que Chaucer, Lydgate, et autres, ne se font souvent aucun scrupule de négliger la césure, ne paraît pas douter qu'ils aient écrit conformément aux règles métriques; ce qui d'ailleurs résulte implicitement de cette négligence. La théorie du D[r] Nott ne comporte pas l'absence de la césure.

lerie, mais encore où le goût plus épuré de la France et de l'Italie avait pénétré, et où la littérature ancienne elle-même était répandue. Leurs prédécesseurs n'avaient pas eu l'avantage d'une éducation aussi avancée, et ils s'adressaient à des lecteurs moins polis. Ce progrès sous le rapport du style n'appartenait d'ailleurs pas exclusivement à Surrey et à son ami. Dans les poésies fugitives de lord Vaux et d'autres écrivains à peu près contemporains, dans celles même de Nicolas Grimoald, professeur à Oxford, et qui n'était pas courtisan, mais qui avait acquis un goût classique, on ne rencontre plus de locutions triviales et surannées : c'est le commencement de ce que nous appelons aujourd'hui le style de notre vieille poésie.

Depuis la renaissance des lettres, la poésie latine n'a jamais été cultivée avec autant d'éclat que dans la période actuelle. On y voit briller trois noms célèbres, Sannazar, Vida, Fracastor. Le premier de ces poètes, Sannazarius, ou San Nazaro, ou Actius Sincerus, était un Napolitain attaché à la fortune des princes de la dynastie d'Aragon ; et lorsque Frédéric, le dernier de cette race, eut été injustement dépouillé, Sannazar le suivit en France, où il resta jusqu'à la mort de son maître. Une grande partie de ses poésies furent composées sous ce règne, avant 1503 ; mais son principal ouvrage, *De partu Virginis*, ne parut qu'en 1522. On a blâmé avec raison dans ce poëme le mélange de la mythologie classique, au moins dans le langage, avec un sujet évangélique ; et ce dernier n'est pas très habilement agencé. Mais il serait difficile de trouver rien de comparable à ce poëme pour la pureté, l'élégance et l'harmonie de la versification. C'est à peine si l'on rencontre dans Sannazar un mot, une locution douteuse, ou quelqu'un de ces tours de pensée modernes, si communs dans la poésie latine : un goût pur lui permettait de répandre sur son style une teinte virgilienne ; et une oreille juste, une grande facilité d'expression, rendaient sa versification singulièrement mélodieuse et variée. Les églogues *pescatorie*, plus connues peut-être, ont pour le moins autant de mérite ; elles semblent respirer la beauté et le charme de cette baie délicieuse où le poète a placé ses tableaux. Ses élégies peuvent rivaliser avec celles de Tibulle. Si Sannazar ne prend pas un essor sublime, il ne reste jamais en deçà du but : chez lui la pensée n'est pas toujours à la hauteur du style, car il n'est pas entièrement exempt de jeux d'esprit[1] ; mais, selon toute probabilité, il n'y a

[1] Les vers suivants, sur la constellation du Taureau, sont plus puérils que

pas nn poète latin moderne dont les ouvrages contiennent moins de passages froids ou prosaïques.

La réputation de Vida de Crémone n'est point inférieure à celle de Sannazar. Son poëme sur l'*Art poétique* et celui sur le *Jeu d'Échecs* fnrent imprimés en 1527; la *Christiade*, à laquelle on doit pent-être donner le nom de poëme épique, en 1535, et les *Vers-à-soie* en 1537. Les préceptes de Vida sont clairs et judicieux, et l'on admire, dans les *Échecs* principalement et dans les *Vers-à-soie*, l'habileté avec laquelle l'auteur a su faire passer dans un langage élégant et classique les règles techniques les plus arides et les descriptions en apparence les plus rebelles à toutes les conditions poétiques. On a remarqué qu'il était le premier qui eût établi les principes de l'harmonie imitative, et qui eût joint lui-même l'exemple à la règle. Les grands talents de Vida ne se montrent pas, selon moi, avec autant d'avantage dans la *Christiade*, du moins sous le rapport de la poésie du style; mais il a tiré meilleur parti de son sujet que Sannazar. Cependant, malgré quelques morceaux brillants, et notamment la fin dn deuxième livre de l'*Art poétique*, Vida me paraît bien inférieur au poète napolitain. Sa versification est souvent dure et spondaïque; les élisions y sont trop fréquentes, la césure trop souvent négligée. Le style, dans les passages même où le sujet s'y prête le plus, n'a pas toute la noblesse qu'on pourrait y désirer.

La *Syphilis*, pnbliée en 1530, a fait la réputation de Fracastor; et, du moment où l'auteur a jugé à propos de faire choix d'un pareil sujet, on ne peut qu'admirer la beauté et la variété de ses digressions, la vigueur et l'élévation de son style. Une fois seulement il a été donné au génie d'exposer les règles de l'art pratique avec toutes les grâces de la plus délicieuse poésie, sans enflure, sans obscurité, sans affectation, et en général peut-être avec la précision de la vérité. Fracastor, qui n'a pas marché sur les traces de l'auteur des *Géorgiques*, paraît avoir pris Manilius, plutôt que Lucrèce, pour modèle dans la partie didactique de son poëme.

Si l'on voulait établir une juste comparaison, on ne se tromperait pas beaucoup, je crois, en disant que, de ces trois écrivains, Fracastor est le plus grand poète et Sannazar celui qni a

tont ce que j'ai vu dans ce poète élégant.

Torva bovi facies; sed quâ non altera cœlo
Dignior, imbriferum quæ cornibus inchoet annum,
Nec QUÆ TAM CLARIS MUGITIBUS ASTRA LACESSAT.

fait les meilleurs vers latins. Cette observation sera sans doute accueillie avec un sourire de dédain par ceux qui s'imaginent aujourd'hui qu'il est ridicule de faire des vers latins, parce qu'on ne saurait, suivant eux, en faire de bons. Je me contenterai de répondre que ceux-là qui ne sont point en état d'apprécier le mérite de ce genre de composition devraient, lorsqu'il s'agit de contredire des personnes qui en parlent en connaissance de cause, mettre une extrême réserve dans l'expression de leurs opinions; autrement ils se donneraient le même ridicule que des gens étrangers à la musique qui prétendraient disputer de cet art contre des juges compétents. On ne peut songer à mettre Sannazar sur la même ligne qu'Arioste; mais on peut dire avec vérité que ses poésies latines, auxquelles on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, surpassent de beaucoup la plupart des poésies italiennes contemporaines; leur réputation aussi a été plus étendue et plus européenne.

Après cet illustre triumvirat, on compte plusieurs autres poètes placés à divers degrés dans l'ordre du talent. Bembo se présente encore dans la lice. Ses poésies latines ne sont pas nombreuses; le poëme sur le lac de Garde (*Benacus*) est le plus connu. Cependant il a brillé davantage dans le vers élégiaque que dans l'hexamètre. C'est ce qu'on remarque souvent dans la poésie latine moderne, et ce qui devait naturellement arriver à Bembo, qui avait plus d'élégance que de nerf. Castiglione a laissé quelques poëmes, dont le meilleur est composé dans le vieux style lapidaire, sur la statue de Cléopâtre au Vatican. Molza a écrit beaucoup en latin; il est l'auteur d'une épître adressée à Henri VIII au nom de Catherine, et qu'on a attribuée à Jean Second. C'est une pièce écrite avec chaleur, et à la manière d'Ovide. Ces poètes ont peut-être été surpassés par Naugerius et Flaminius, deux écrivains qu'on peut placer, le dernier surtout, pour la douceur et la pureté du style, au premier rang des poètes latins modernes dans les genres lyrique et élégiaque. Dans leurs meilleurs passages, ils ne le cèdent en rien à Tibulle et à Catulle. Aonius Palearius, auteur d'un poëme sur l'*Immortalité de l'Ame*, que Sadolet lui-même a mis au même rang que les poëmes de Vida et de Sannazar, nous paraît loin de mériter un pareil honneur. Il fut plus tard accusé de luthéranisme, et périt à Rome sur l'échafaud. Nous avons parlé ailleurs du *Zodiacus Vitæ* de Palingenius Stellatus, dont le vrai nom était Manzolli. Les *Deliciæ Poetarum italorum* présentent une foule d'imitations inférieures des modèles classiques; mais je répéterai que le choix

publié par Pope, sous le titre de *Poemata Italorum*, fournit les meilleurs exemples des beautés de ces poètes.

Les contrées cisalpines, quoique bien en arrière de l'Italie, produisirent dans cette même époque plusieurs poètes latins qui ne manquent pas de mérite. Le plus connu, et peut-être, après tout, le meilleur, est Jean Second, qui trouva les colombes de Vénus dans les foulques des marais de la Hollande. Il s'en faut cependant que ses *Baisers* soient supérieurs à ses élégies : la plupart de ces dernières, quoique d'un style peu correct et parsemées de fautes de quantité, défaut assez ordinaire chez ces premiers poètes latins, surtout de ce côté-ci des Alpes, sont en général pleines d'harmonie, de chaleur et d'élégance. Parmi les Allemands, Eobanus Hessus, Micyllus, professeur à Heidelberg, et Mélanchthon, ont joui d'une grande réputation.

SECTION II.

Des représentations dramatiques en Italie; en Espagne et en Portugal; en France; en Allemagne; en Angleterre.

Nous avons déjà vu les commencements de la comédie italienne, dont le style, et souvent les sujets, étaient empruntés à Plaute. Nous avons cité deux comédies d'Arioste; et il en est deux autres qui appartiennent à la période actuelle. Les opinions ne sont pas tout-à-fait d'accord sur leur mérite dramatique. Mais peu de critiques ont hésité à donner la préférence sur elles à la *Mandragola* et à la *Clitia* d'un grand génie contemporain, Machiavel. La *Mandragola* fut probablement écrite avant 1520, mais à coup sûr pendant la disgrâce de l'auteur, ainsi qu'il le donne à entendre dans le prologue. Ginguené avait donc oublié sa chronologie, lorsqu'il suppose que Léon X assista comme cardinal à sa représentation [1]. Il paraît cependant qu'elle fut jouée à Rome devant ce pape. Le sujet de la *Mandragola*, qu'on peut à peine raconter, bien que Ginguené l'ait fait, fut fourni, dit-on, par un événement réel arrivé à Florence peu de temps auparavant : c'est un de ses traits frappants de ressemblance avec la comédie athénienne. On y admire d'ailleurs des caractères tracés d'une manière comique, une intrigue bien conduite, un dialogue idiomatique plein de vivacité. Pierre Arétin, écrivain dramatique peu remarquable

[1] Ginguené, t. VI, p. 222.



sous les deux premiers rapports, et de tout point inférieur à Machiavel, a néanmoins assez d'extravagance bouffonne pour amuser le lecteur. La licence du théâtre italien, son mépris de la morale, et même, dans les comédies de Pierre Arétin, ses attaques hardies contre les grands, rappellent Athènes plutôt que Rome : c'est plutôt l'effronterie d'Aristophane que l'agréable liberté de Plaute. Mais le débordement des mœurs, qui depuis long-temps n'avait fait qu'augmenter en Italie, arriva dans cette première partie du XVIe siècle au point le plus élevé auquel il pût atteindre, et à une hauteur à laquelle il ne s'est pas soutenu. Ces comédies contiennent souvent une satire très vive du clergé. Les traits hardis de Machiavel nous étonnent aujourd'hui, mais le théâtre italien avait quelque chose de la licence d'un bal masqué : il était tacitement convenu qu'on pouvait rire de certaines choses sacrées dans l'enceinte d'une salle de spectacle, à la condition de reprendre à la porte le respect qui leur était dû [1].

Ceux qui essayèrent de chausser le cothurne tragique furent moins heureux dans le choix de leur modèle : Sénèque représenta généralement pour eux la Melpomène antique. La *Canace* de Sperone Speroni, la *Tullia* de Martelli, et l'*Orbecche* de Giraldi Cinthio, considérée comme la meilleure de neuf tragédies qu'il a composées, appartiennent à l'époque actuelle. Ces trois pièces sont des œuvres de génie. Mais Ginguené fait observer que la première prêtait peu à l'effet dramatique, attendu que la plus grande partie de l'action se passe en récit. Il est vrai que c'était une espèce de nécessité à laquelle l'auteur ne pouvait guère se soustraire sans s'exposer à de nouveaux reproches de la part de ceux qui pensaient, comme nous l'apprend Crescimbeni, que le sujet lui-même était impropre à la tragédie [2]. Cinthio a emprunté à un roman de son invention l'histoire de l'*Orbecche*, remarquable par ses détails sanguinaires et dégoûtants. Ce luxe d'horreurs caractérisa en général la tragédie au XVIe siècle, et n'appartint pas plus particulièrement à l'Angleterre, comme l'ont prétendu certains critiques mal instruits de l'école française. Malgré plusieurs

[1] Indépendamment des pièces elles-mêmes, voir Ginguené, qui consacre plus de cent pages à la *Calandra* et aux comédies d'Arioste, de Machiavel, et d'Arétin (t. VI). Beaucoup d'anciennes comédies ont été réimprimées dans la grande collection des *Classici italiani*, publiée à Milan. Celles de Machiavel et d'Arioste se trouvent dans la plupart des éditions de leurs œuvres.

[2] *Della volgar poesia*, t. II, p. 391. Alfieri, dans sa *Mirra*, a été plus loin encore que Sperone. On a fait des reproches à peu près semblables à la *Tullia* de Martelli.

passages qui rappellent *Titus Andronicus*, l'*Orbecche* est en beaucoup d'endroits remplie de passion et de poésie. Riccoboni, tout en blâmant la pauvreté générale du style, met une certaine scène du troisième acte au-dessus de tout ce qui existe au théâtre : « Si « une scène suffisait pour décider la question, l'*Orbecche* serait « la plus belle pièce au monde [1]. » Walker remarque que c'est la première tragédie où le prologue soit séparé de la pièce, dont il faisait partie, comme on sait, dans l'ancien théâtre. Mais chez Cinthio, et pendant long-temps chez d'autres écrivains tragiques qui lui succédèrent, le prologue continua d'annoncer et d'expliquer le sujet [2].

Cependant un peuple qui s'est acquis une haute célébrité dans la littérature dramatique formait alors son théâtre national. Quelques essais, ayant pour objet la reproduction du modèle classique, furent faits en Espagne. Mais ces essais paraissent s'être bornés à des traductions, et avoir eu peu d'influence sur le goût public. D'autres écrivains, voulant imiter la *Celestina*, qui passait pour un exemple de moralité, ne rêvèrent que miroirs de vice et de vertu, et composèrent des scènes fastidieuses, sans atteindre à la renommée de leur modèle. Mais un troisième genre eut bien plus de popularité, et finit par écarter toute concurrence. Les fondateurs de ce genre furent Torres Naharro, dans les premières années de Charles, et Lope de Rueda un peu plus tard. « On ne peut guère douter, dit Bouterwek, que Torres Naharro « n'ait été le véritable inventeur de la comédie espagnole. Non « seulement il écrivit ses huit comédies en redondillas, comme les « romances, mais il voulut aussi fonder uniquement l'intérêt dra- « matique sur des combinaisons de circonstances très compliquées. « Ses pièces sont des comédies d'intrigue, dans lesquelles il paraît « ne s'être attaché ni au développement des caractères ni à la « tendance morale de la fable. Il est d'ailleurs probable que ce « fut lui qui le premier divisa ses pièces en trois actes, qu'on « appela *jornadas*, comme représentant trois journées de travail « dans le champ dramatique. On ne peut donc s'empêcher de re- « connaître que ces drames, considérés sous le rapport de l'esprit « et de la forme, doivent occuper, dans l'ordre de date, le pre- « mier rang dans l'histoire du théâtre espagnol. C'est dans la car- « rière ouverte par Torres Naharro que le génie dramatique de « l'Espagne a continué de marcher, jusqu'à ce qu'il fût parvenu

[1] *Hist. du théâtre italien*, t. I.

[2] WALKER, *Essai sur la tragédie italienne*. GINGUENÉ; t. VI, p. 61, 69.

« au point qu'atteignit Calderon; et le public ne souffrit plus « d'autres drames que ceux qui appartenaient à ce nouveau genre « national [1]. »

Lope de Rueda, qui est un peu plus connu que son prédécesseur, était à la tête d'une troupe de comédiens, et se trouvait borné dans ses créations par la capacité de ses acteurs et par les proportions de la scène sur laquelle elles devaient se produire. Cervantes l'appelle le grand Lope de Rueda, alors même qu'un plus grand Lope s'était révélé au monde. « Lope de Rueda, pour « citer encore Bouterwek, n'a pas négligé les caractères géné- « raux, comme on le voit par ses portraits de vieillards, de « niais, etc., dans lesquels il réussissait particulièrement. Mais il « paraît avoir fait sa principale étude de la complication de l'in- « trigue; et comme il connaissait peu l'art de produire des coups « de théâtre, il mit cette complication dans la fable même, et non « dans les situations. Aussi les quiproquo fondés sur des res- « semblances de personnes, les substitutions d'enfants, et autres « moyens d'intrigue du même genre, forment-ils le fond de ses « pièces, qui ne brillent en général ni par l'invention ni par la « conduite. Du reste, les personnages y sont ordinairement nom- « breux; les saillies et les plaisanteries n'y sont pas épargnées « davantage, mais elles consistent pour la plupart en injures « burlesques, dont un niais est le plastron le plus ordinaire [2]. »

Le Portugais Gil Vicente pourrait peut-être disputer à Torres Naharro l'honneur d'avoir ouvert la carrière aux écrivains dramatiques de la Péninsule. Il est vrai que ses *autos*, ainsi qu'on l'a déjà fait observer, ne paraissent pas différer des mystères, ces drames religieux de la France et de l'Angleterre. Bouterwek, par une étrange préoccupation, semble avoir attribué aux *autos* espagnols et portugais un caractère d'originalité et une priorité de date auxquels ils n'ont aucun droit. Le spécimen de l'une de ces pièces de Gil Vicente, donné dans l'*Histoire de la littérature portugaise*, est beaucoup plus extravagant et d'un effet moins théâtral que le mystère contemporain de *la Chandeleur*, de notre compatriote Jean Parfre. Mais il nous reste aussi quelques comédies, ou plutôt farces (c'est leur véritable titre) : l'une d'elles, citée par le même critique, est supérieure par le choix et l'agencement du sujet à la plupart des grossières productions de cette

[1] P. 285. Andrès considère Naharro comme grossier, insipide, et indigne des éloges de Cervantes. (T. V, p. 136).

[2] P. 282.

époque : sa date est inconnue. Les diverses compositions dramatiques de Gil Vicente furent publiées collectivement en 1562 : il était mort en 1557, dans un âge très avancé.

« Ces ouvrages, dit Bouterwek en parlant des productions dra- « matiques de Gil Vicente en général, révèlent un véritable esprit « poétique, qui cependant s'accommoda entièrement à l'époque, « et qui dédaigna toute culture. Le génie dramatique de Gil Vicente « se manifeste également dans sa puissance d'invention et dans « le tour naturel et la facilité de son talent imitatif. Il n'est pas « jusqu'au plus grossier de ces drames qui ne porte l'empreinte « d'un certain degré de sentiment poétique [1]. » L'absence d'une intrigue compliquée, telle que nous la trouvons plus tard dans le drame castillan, ne doit point nous surprendre dans ces premiers essais de l'art.

La France ne possède dans cette période aucune composition dramatique originale, à l'exception des mystères et moralités, qui sont en très grand nombre. On les considérait, peut-être avec raison, comme des types du drame régulier. « La moralité fran- « çoise, dit un auteur du temps, représente en quelque sorte la « tragédie grecque et latine, singulièrement en ce qu'elle traite « faits graves et principaux ; et si le François s'étoit rangé à ce que « la fin de la moralité fût toujours triste et douloureuse, la mora- « lité seroit tragédie. En la moralité nous traitons narrations des « faits illustres, magnanimes et vertueux, ou vrais ou au moins « vraisemblables, et en prenons ce qui fait à l'information de nos « mœurs et vie [2]. Il résulte évidemment de ce passage, et de la teneur tout entière du livre, qu'on n'avait encore en France ni tragédie ni comédie, circonstance assez remarquable si l'on considère le génie de la nation et la politesse de sa cour. Mais, à partir de l'année 1540 environ, on trouve des traductions françaises de comédies latines et italiennes. Il est probable que ces traductions ne furent pas livrées à la scène. *Les Amours d'Érostrate*, de Jacques Bourgeois, pièce publiée en 1545, est tirée des

[1] *Hist. de la litt. portug.*, p. 83-111. C'est en vain qu'on chercherait ailleurs une notice aussi étendue sur Gil Vicente, dont les œuvres seraient probablement très difficiles à trouver. (Voir aussi Sismondi, *Hist. de la litt. du Midi*, t. IV, p. 448.)

[2] Sibilet, *Art Poétique* (1548), dans Beauchamps, *Recherches sur le théâtre français*, t. 1, p. 82. On trouve dans le *Jardin de Plaisance*, poëme anonyme et sans date, imprimé à Lyon probablement avant la fin du XVe siècle, des règles pour la composition des moralités. Beauchamps (p. 86) en a copié quelques unes ; mais elles ne paraissent pas valoir la peine d'être transcrites.

Suppositi d'Arioste. Sibilet traduisit l'*Iphigénie* d'Euripide en 1549, et Bouchetel, l'*Hécube* en 1550; Lazare Baïf, deux pièces vers la même époque. Mais le bras puissant de l'autorité allait opérer une grande révolution dramatique. Le premier théâtre avait été établi à Paris vers l'an 1400, par la confrérie de la Passion de notre Seigneur, pour la représentation des mystères tirés de l'Écriture. Ce théâtre fut supprimé par le parlement en 1547, à cause du scandale que commençaient à donner ces saintes bouffonneries. La troupe acheta l'année suivante l'hôtel de Bourgogne, et fut autorisée par le parlement à y représenter des sujets profanes, «licites et honnêtes,» avec expresse défense de représenter «aucuns mystères de la Passion, ni autres mystères sacrés[1].»

Cependant Hans Sachse, l'orgueil des maîtres-chanteurs, suffisait à lui seul pour alimenter largement le théâtre allemand. La collection de ses œuvres, imprimée à Nuremberg, 1578, en cinq volumes in-folio, et réimprimée à Kempten, 1606, en cinq volumes in-quarto, comprend, entre autres, cent quatre-vingt-dix-sept drames. Un grand nombre de ses comédies en un acte, dites *Schwanken*, sont des satires grossières du temps. Invention, expression, enthousiasme, toutes les qualités, à en croire ses admirateurs, sont réunies dans Hans Sachse[2].

Le peuple anglais continuait à s'amuser des mystères fondés sur des traits de l'Écriture ou de la légende, et des moralités ou drames allégoriques, pièces qui, tout en entremêlant des caractères humains à des personnifications abstraites, ne visaient point à cette illusion qui ne saurait résulter que d'une fable possible. Du reste, elles n'étaient point restreintes, comme elles l'avaient peut-être été jadis, aux églises et aux monastères. Nous voyons une troupe d'acteurs attachée à la maison de Richard III, lorsqu'il était duc de Gloucester; et dans les règnes suivants, particulièrement sous Henri VIII, il paraît que c'était un luxe des grands. Le parcimonieux Henri VII entretenait deux troupes distinctes, et son fils déploya une somptueuse prodigalité dans toutes ces fêtes, ces spectacles de cour, qui étaient sous la direction

[1] BEAUCHAMPS, t. I, p. 91.

[2] Hans Sachse a trouvé dans la *Retrospective Review*, t. X, p. 113, un critique très louangeur, qui va jusqu'à affirmer que le *Faust* de Goëthe est une imitation du vieux cordonnier.

Les Allemands avaient à cette époque beaucoup de pièces. Gesner dit, dans ses *Pandectæ universales : Germanicæ fabulæ multæ extant. Fabula Decem ætatum et Fusio stultorum Colmariæ actæ sunt. Fusio edita est 1537, chartis quatuor. Qui volet hoc loco plures ascribat in vulgaribus linguis, nos ad alia festinamus.*

d'un grand-prêtre de la joie, qualifié *abbot of misrule*. Les allégories dramatiques, on pièces morales, jouaient leur rôle dans ces fêtes. On peut croire que la plus grande partie de ces pièces, composées uniquement pour la circonstance, ou dépourvues de mérite, n'ont pas dû, par cela même, parvenir jusqu'à nous [1]. Hawkins, dans son *Ancient Drama*, et Dodsley, dans ses *Old Plays*, en ont publié trois ou quatre, que l'on peut placer avant 1550; il en existe une, écrite par Skelton, et qui est la première d'un auteur connu [2]. Un écrivain récent, dont les savantes recherches paraissent avoir épuisé à peu près l'histoire de notre ancien théâtre, a retrouvé les noms de quelques autres. Il fait remonter au règne de Henri VI la plus ancienne de ces pièces morales. Elles devinrent par degrés plus compliquées, et se rapprochèrent davantage d'une forme régulière. On peut faire remarquer qu'il n'est pas facile de tirer une ligne de démarcation entre les mystères empruntés à l'Écriture et le drame légitime. Le choix du sujet, la successiou des incidents, sont les mêmes que dans la tragédie: le mélange même de bouffonnerie est commun à tout notre ancien théâtre; et c'est seulement en raison de la trivialité des sentiments et de la diction que nous excluons de notre catalogue tragique la *Chandeleur*, qui est un des mystères les plus parfaits, on même ceux du xve siècle [3]. Et les moralités, telles que nons les trouvons sous le règne de Henri VIII, n'étaient pas elles-mêmes à une distance si énorme du drame régulier : quelques déviations de la forme originale de ces pièces, ainsi que M. Collier l'a justement observé, « et la substitution des individualités aux abstractions personni-« fiées, préparèrent, par une gradation naturelle et facile, les « voies à la tragédie et à la comédie, représentations de la vie et des « mœurs réelles [4]. »

Les moralités se distinguaient à cette époque par l'introduction constante d'un personnage spirituel, malin et dissolu, qu'on appelait le *Vice*. Ce n'était, dans l'origine, autre chose qu'une représentation allégorique de l'objet désigné par ce mot; mais

[1] Collier, *Annales du Théâtre*, t. I, p. 34, etc.

[2] Warton, t. III, p. 188.

[3] La *Chandeleur*, mystère, sur le massacre des Innocents, est publiée dans Hawkins, *Early English Drama*. Jean Parfre est l'auteur de cette pièce, composée vraisemblablement dans les premières années de Henri VIII.

[4] *Hist. of english dramatic poetry*, t. II, p. 260. Je cite par son vrai titre cet ouvrage, qui est la même chose que les *Annals of the Stage*, en tant du moins que ces deux ouvrages sont incorporés, et vendus ensemble.

peu à peu le Vice prit une individualité humaine, sous laquelle il se rapprocha beaucoup de notre illustre Polichinelle (*Punch*). Le diable arrivait généralement en compagnie du Vice, et avait à recevoir de lui maints horions. Mais les moralités eurent dans la période actuelle un autre caractère remarquable. Elles avaient toujours été religieuses; elles se jetèrent maintenant dans le champ de la théologie. Dans cette grande crise révolutionnaire qui agitait alors l'Europe, le théâtre devint un instrument impartial, à l'usage de l'ancienne comme de la nouvelle foi. Luther et sa femme furent livrés à la risée publique dans une moralité latine jouée à Gray's Inn, en 1529. Il était facile de rendre la pareille au clergé. La satire des *Trois États*, de sir David Lindsay, qui était une attaque directe contre les prêtres, fut répresentée, en 1539, à Linlithgow, devant Jacques V et la reine [1]; et en 1543 il fut fait en Angleterre un statut par lequel étaient défendues toutes pièces et interludes où il était question d'interprétation de l'Écriture. En 1549, le Conseil d'Édouard VI rendit une ordonnance qui interdisait toute espèce de représentations théâtrales [2].

Il faut avoir l'esprit bien indulgent, ou être épris d'une belle passion d'antiquaire, pour trouver beaucoup de génie dans ces mystères et ces moralités. Il y avait, toutefois, une classe de productions dramatiques qui s'adressait à un auditoire plus éclairé. La coutume de représenter des pièces latines était alors en vigueur dans nos universités, où elle s'est long-temps couservée. Il ne paraît pas démontré que cette coutume remonte au delà du XVe siècle ; il y a même présomption contraire. « Dans une ré« daction originale des statuts du collége de la Trinité à Cam« bridge, fondé en 1546, dit Warton, on trouve un chapitre in« titulé : *De Præfecto ludorum qui imperator dicitur*. C'était par « les soins et sous la direction de cet officier que des comédies et « des tragédies latines devaient être représentées à Noël dans la « grande salle du collége [3]. » Il est probable que la tragédie de *Jephthé* par Christopherson, et une autre tragédie de *Saint-Jean-Baptiste* par Grimoald, toutes deux antérieures au milieu du siècle, furent composées pour ces sortes de représentations académiques. Ce n'était point, du reste, un monopole universitaire. Nicolas Udal, régent d'Éton, écrivit plusieurs pièces en latin, destinées à être jouées par ses élèves pendant les longues soirées

[1] WARTON, t. IV, p. 23.
[2] COLLIER, t. I, p. 144.
[3] *Hist. de la poésie anglaise*, t. III, p. 205.

d'hiver [1]. Et si nous devions nous arrêter ici, on pourrait penser que nous descendons à des détails peu dignes de notre sujet en nous occupant de ces amusements de collége, d'autant plus qu'Udal n'est pas le seul qui ait composé des pièces latines dans le même but. Mais une autre considération appelle notre attention. Udal nous a été depuis peu révélé sous un jour nouveau et plus brillant, comme le père de la comédie anglaise. Warton avait dit, mais sans aucun commentaire, que Nicolas Udal avait écrit quelques pièces anglaises destinées à être représentées par ses élèves, et que Wilson, dans son *Art de la Logique*, dédié à Edouard VI, avait cité un passage d'une de ces pièces [2]. On aurait pu conjecturer, en se reportant à cette citation, que ces pièces n'appartenaient point à la classe des moralités et des mystères, et qu'elles n'étaient pas non plus de simples traductions de Plaute et de Térence, ainsi qu'il aurait été permis de le supposer. Mais la comédie à laquelle Wilson a emprunté cet extrait a été découverte il y a quelques années. Elle a été imprimée en 1565, mais il est probable qu'elle n'a pas été écrite plus tard que 1540. Elle a pour titre, *Ralph Roister Foister*, nom assez étrange, et qui semblerait annoncer une farce bien barbare. Mais Udal, qui fut un savant distingué, a su faire preuve de verve et de gaieté comiques sans tomber dans une bouffonnerie licencieuse. *Ralph Roister Foister* est, en dépit de son titre, une pièce de quelque mérite, quoique l'auteur paraisse avoir moins visé à la gloire littéraire qu'au plaisir d'exciter l'hilarité de ses spectateurs. On y trouve, et c'est une chose précieuse, le premier tableau animé des mœurs des galants et des citadins de Londres, qui, jusqu'à l'époque des guerres civiles, furent une mine si féconde pour le théâtre. Peut-être même n'y a-t-il pas à cet égard une différence bien frappante entre les mœurs dramatiques sous Henri VIII et sous Jacques I[er]. Quoi qu'il

[1] Si l'on doit s'en rapporter à Harwood, *Alumni etonenses*, Udal n'aurait pas été le premier qui organisa un théâtre à Eton. Cet auteur dit, en parlant de Righlwise, qui succéda à Lily comme régent de l'école de Saint-Paul, que c'était « un grammairien très distingué, et qu'il écrivit une tragédie « de *Didon* d'après Virgile, tragédie « qui fut représentée par lui et d'autres « élèves d'Eton devant le cardinal Wolsey, et vivement applaudie. » Mais Righlwise ayant quitté Eton pour le collége du roi en 1508, le fait ne saurait être exact, du moins en ce qui concerne Wolsey. Il est dit plus loin, dans le même ouvrage, à propos d'un certain Hallewill, qui passa à Cambridge en 1532, qu'il écrivit la tragédie de *Didon*. Lequel croire ? ou bien y a-t-il eu deux *Didon*? Mais le livre de Harwood n'est pas considéré comme une grande autorité toutes les fois qu'il s'écarte des archives qu'il a copiées.

[2] *Hist. de la poésie anglaise*, t. III, p. 313.

en soit, cette comédie d'Udal, car on ne voit pas de raison pour lui refuser cette honorable qualification, est bien supérieure à l'*Aiguille de la commère Gurton*, écrite vingt ans après, et à laquelle elle est venue enlever une priorité depuis long-temps établie dans les annales du théâtre anglais [1].

SECTION III.

Romans. — Rabelais.

La popularité d'*Amadis de Gaule* donna naissance à un genre de romans qui fit les délices de la multitude au XVI[e] siècle, mais dont le souvenir ne s'est conservé que par le ridicule et le mépris qui se sont attachés à leur nom, les romans de chevalerie. La plupart appartiennent aux littératures espagnole et portugaise. *Palmérin d'Oliva*, l'un des premiers, fut publié en 1525. Palmérin, moins heureux que son homonyme en Angleterre, n'échappa point aux flammes vengeresses auxquelles le barbier et le curé livrèrent pareillement une multitude de ses frères puînés. Bouterwek a remarqué que tous les bons écrivains espagnols ont résisté, comme Cervantes, à la contagion du mauvais goût qui mit en vogue la prolixe médiocrité de ces romans [2].

Un bien meilleur genre de composition consistait dans ces petites nouvelles que les écrivains italiens, et surtout Boccace, avaient rendues populaires en Europe. Il est probable qu'il y en eut un grand nombre d'écrites dans le cours de la période actuelle; cependant elle n'est marquée par la publication d'aucune nouvelle bien distinguée, à l'exception du célèbre *Belphégor* de Machiavel [3].

[1] Voir une analyse accompagnée d'extraits de *Ralph Roister Foister*, dans COLLIER, *Histoire de la poésie dramatique*, t. II, p. 445-460.

[2] *Hist. de la littérature espagnole*, p. 304 ; DUNLOP, *Hist. de la Fiction*, t. II.

[3] Je ne puis faire une autre exception en faveur de *Il Pellegrino*, par Caviceo de Parme, dont la première édition connue, publiée à Venise en 1526, fait évidemment allusion à une édition antérieure : *diligentemente in lingua tosca corretto, e novamente stampato e historiato*. L'éditeur parle du livre comme étant d'une orthographe et d'un style vieillis. Il est cependant probable qu'il ne remontait pas au delà des dernières années du XV[e] siècle, puisqu'il est dédié à Lucrèce Borgia. C'est un roman très prolixe et très ennuyeux, en trois livres et deux cent dix-neuf chapitres, écrit dans un style semi-poétique et diffus, et dans le genre ordinaire des contes amoureux. Gingnené et Tiraboschi n'en parlent point, mais la *Biographie universelle* en fait mention.

M. Dunlop a donné une notice succincte sur un roman français intitulé *Les Aventures de Lycidas et de Cléorithe*, qu'il considère comme le premier

L'histoire divertissante de *Lazarille de Tormes* est certainement un ouvrage de la jeunesse de Mendoza; mais elle ne fut imprimée qu'en 1586 *. C'est le premier essai connu en Espagne du genre picaresque, qui s'empare des aventures de gens de bas étage et de probité au moins équivoque, pour en amuser les grands. On en trouve des exemples plus anciens chez les romanciers italiens; mais ce fut vers la fin du siècle le genre de prédilection, un genre en quelque sorte particulier aux écrivains espagnols.

Mais de toutes les productions que cette époque vit éclore dans le champ de la fiction, la plus célèbre, et à coup sûr la plus brillante, est due à la plume de Rabelais. Peu de livres sont moins faits pour enlever les éloges d'une critique rigoureuse; mais il en est peu qui portent un cachet d'originalité plus marqué, ou qui déploient une plus singulière exubérance, toujours de style, et quelquefois d'imagination. Rabelais a quelque ressemblance avec Lucien, et beaucoup avec Aristophane. Il possède une lecture étendue, mais l'érudition n'est entre ses mains qu'un instrument de ridicule : il n'est jamais sérieux dans une seule page, et l'on serait tenté de croire qu'il n'a guère eu d'autre but dans ses deux premiers volumes que d'épancher librement le trop plein de sa gaîté animale. Dans la dernière partie de l'histoire de *Pantagruel*, c'est-à-dire dans les quatrième et cinquième livres, publiés, l'un en 1552, l'autre en 1561, après la mort de l'auteur, l'aversion pour l'église de Rome, qui avait percé légèrement dans les premiers volumes, n'est plus déguisée : mais la veine de gaieté s'épuise graduellement, et l'ennui gagne le lecteur avant la fin d'un ouvrage qui avait long-temps été pour lui une source d'amusement en même temps que de dégoût. Dans plusieurs parties de Rabelais les allusions personnelles sont fréquentes, et en général assez transparentes, pour peu que l'on soit au courant de l'histoire contemporaine; mais beaucoup de choses que l'on a prises pour des traits de satire politique et religieuse ne sauraient être, selon moi, considérées autrement que comme des caprices d'une imagination fantasque. C'est vouloir forcer la chronologie que de prétendre reconnaître dans Panurge Montluc, le fameux évêque de Valence, ou dans Pantagruel Antoine de Bourbon, père de

et le meilleur spécimen de ce qu'il appelle le roman spirituel, sans mélange de chevalerie ni d'allégorie (t. III, p. 51). Cet ouvrage fut composé en 1529, par Basire, archidiacre de Sens. Je serais porté à croire qu'il y avait déjà eu quelques romans de ce genre en Allemagne : il est certain qu'ils devinrent par la suite communs dans ce pays, ainsi qu'en Angleterre.

* Voir t. II, ch. 7. (*Note du trad.*)

Henri IV. Panurge est une conception si admirable qu'on peut le regarder comme un portrait original : mais le germe du caractère est dans le *gracioso*, ou bouffon, du théâtre improvisé; dans cette sorte de valet fripon, égoïste, poltron, rusé, qui se façonna en Panurge sous la main de Rabelais, et en Sancho sous celle de Cervantes. Les critiques français n'ont pas, en général, rendu justice à Rabelais, dont la manière n'était pas celle du siècle de Louis XIV. Le conte du *Tonneau* me paraît être l'ouvrage qui s'en rapproche le plus; il est même conçu dans un esprit tout-à-fait analogue : mais, en général, si quelques écrivains ont eu assez de lecture pour lutter contre l'abondance de Rabelais, il leur a manqué son imagination, sa verve, et la fougue de ses esprits animaux.

SECTION IV.

Lutte entre le latin et l'italien. — Écrivains châtiés dans les langues italienne et espagnole. — De la critique en Italie; en France et en Angleterre.

Lorsqu'on s'occupe des écrivains élégants de l'Italie, on rencontre partout le nom de Bembo, également grand dans la littérature italienne et dans la littérature latine, dans la prose et dans les vers. C'est maintenant la quatrième fois qu'il se présente à nous, et jamais il n'avait mieux mérité de son pays. Depuis le XIV[e] siècle, comme nous l'avons déjà dit, la littérature ancienne avait tellement absorbé les esprits que la langue nationale, cette langue riche et belle qui s'était polie sous les mains de Boccace, semblait, aux yeux d'un pédantisme bien faux, digne à peine d'être employée dans les genres de composition les plus relevés. Ces enthousiastes, qui, à force de travail, étaient parvenus à acquérir la facilité de bien écrire le latin, ne voulaient pas même admettre leur langue naturelle sur un pied d'égalité. Dans un discours prononcé en 1529, à Bologne, en présence de l'empereur et du pape, Romolo Amaseo, l'un des bons écrivains du XVI[e] siècle, fit non seulement l'éloge de la langue latine, mais soutint que l'italien doit être réservé pour les boutiques et les marchés, et pour la conversation du vulgaire[1]; et il n'était pas extraordinaire de trouver à cette époque des gens qui professaient la même doctrine, sans peut-être en pousser les conséquences aussi loin. Un

[1] TIRABOSCHI, t. X, p. 389.

dialogue de Sperone roule sur cette question, de savoir lequel doit avoir la préférence, du latin ou de l'italien : l'un des interlocuteurs (probablement Lazaro Buonamici, savant distingué) y exprime son mépris pour cette dernière langue, qui n'est, suivant lui, qu'une corruption. C'est une discussion ingénieuse, habilement conduite de part et d'autre, et qu'on lit avec plaisir. Les Italiens de cette époque sont aussi experts en matière de critique qu'ennuyeux lorsqu'ils traitent des lieux communs de morale. Le dialogue de Sperone paraît avoir été écrit dans l'année qui suivit le discours de Romolo Amaseo, auquel il fait allusion.

C'est parmi les talents les plus distingués qu'on rencontre ordinairement l'esprit le plus libéral : Bembo, dont la réputation comme latiniste était bien supérieure à celle d'Amaseo, fut un des premiers à relever l'honneur de sa langue nationale, en l'ornant de ces tours élégants, de ce choix de phrase, dont son goût lui avait enseigné le secret dans ses compositions latines, et auxquels l'Italien se prête presque aussi bien que le latin. Il est dit dans le dialogue de Sperone, cité plus haut, que « c'était « l'opinion générale qu'on ne voulait plus se servir de l'italien « dès qu'on pouvait écrire en latin ; préjugé un peu ébranlé par « le poëme de Politien sur le tournoi de Julien de Médicis, mais « qui n'avait été détruit entièrement que lorsque Bembo, gen- « tilhomme vénitien, aussi versé que Politien dans les langues « de l'antiquité, avait fait voir qu'il ne dédaignait pas sa langue « maternelle [1]. »

Il n'est pas rare aujourd'hui d'entendre exprimer à l'égard des modernes qui se sont servis de la langue latine, cet injuste dédain qu'ils paraissent avoir eux-mêmes témoigné pour leur littérature originale. Mais le goût et l'imagination de Bembo ne sont pas donnés à tout le monde ; et, par esprit de justice pour des hommes comme Amaseo, qui, s'ils imitent bien, ne sont toujours que des imitateurs quant au style, il ne faut pas perdre de vue qu'à l'exception du *Décaméron* de Boccace, il existait à peine un livre élégamment écrit en prose italienne ; et la prose de Boccace, comme l'observe justement Tiraboschi, parfaitement appropriée à ces fictions badines, convenait mal à l'éloquence sérieuse [2]. On peut ajouter que la langue italienne, sous la plume même de ses meilleurs écrivains, n'a pas acquis une énergie, une condensation, qui puissent satisfaire l'oreille ou l'intelligence d'un bon

[1] P. 430 (édit. 1596.)

[2] T. X, p. 402.

latiniste ; et il ne saurait y avoir de pédantisme ni d'absurdité à dire que cette langue n'est qu'un organe inférieur de la pensée. L'objection la plus fondée à l'emploi du latin dans les discours publics ou dans les traités moraux, c'est que cette langue n'est point accessible à la généralité de ceux pour l'avantage desquels on est censé écrire, ou dont on doit chercher à exciter les sympathies. Mais cette objection, quoiqu'elle n'eût en réalité guère moins de force qu'elle n'en a aujourd'hui, devait frapper moins vivement dans un âge où un long usage de l'idiome de l'antiquité, que le clergé même employait souvent dans ses sermons, avait presque effacé le sentiment de son impropriété [1].

Cette controverse indique qu'un certain changement avait commencé à s'opérer dans l'esprit public : c'était le premier période de cette lutte contre l'aristocratie de l'érudition, qui continua plus ou moins vive pendant près de deux siècles, et qui, comme d'autres luttes d'une plus haute importance, se termina par le triomphe du parti le plus nombreux. Aux jours de Poggio et de Politien, l'italien natif n'avait pas plus de prétentions à marcher de pair avec le latin que les plébéiens de Rome n'en avaient au consulat dans les premières années de la république. Ce sont là des révolutions dans les idées qui présentent quelque analogie et quelque parallélisme avec les révolutions dans l'ordre civil, et qu'il est du devoir de l'historien de la littérature de signaler.

Bembo, après avoir perdu son grand patron Léon X, se fixa à Padoue, où les lettres se chargèrent d'embellir sa vieillesse. C'est là qu'il s'occupa de la formation d'une vaste bibliothéque et d'une collection considérable de médailles, et qu'il vécut entouré des savants attachés à cette université, et de ceux qui venaient pour le visiter des autres parties de l'Italie et de l'Europe. Bien inférieur pour les vertus solides du caractère à Sadolet, qui était probablement son égal en savoir, Bembo a laissé un nom plus célèbre, et a contribué davantage aux progrès littéraires de son pays. Il mourut en 1547, dans un âge avancé : il avait, peu d'an-

[1] Sadolet lui-même avait cherché à détourner Bembo d'écrire en italien, comme on le voit par une de ses lettres, dans laquelle il remercie son ami pour un livre que celui-ci lui avait envoyé, et qui était peut-être *Le Prose*. *Sed tu fortassè conjicis ex eo, illa mihi non placere, quòd te avocare solebam ab illis literis. Faciebam ego id quidem, sed consilio, ut videbar, bono. Cùm enim in latinis major multò inesset dignitas, tuque in eâ facultate princeps mihi longè viderere, non tàm abstrahebam te illinc quàm hùc vocabam. Nec studium reprehendebam in illis tuum, sed te majora quædam spectare debere arbitrabar.* (*Epist.* lib. II, p. 55.)

nées auparavant, obtenu le chapeau de cardinal, à la recommandation de Sadolet [1].

Nous avons déjà eu occasion de parler du style de quelques autres écrivains italiens et espagnols, tels que Castiglione, Sperone, Machiavel, Guevara, Oliva; et il serait inutile de revenir de nouveau sur le même sujet. Les Italiens ont été accoutumés à associer au mot *cinquecento* l'idée de supériorité dans presque tous les genres. Ils exaltent le style élégant et le beau goût des écrivains de ce siècle. Mais Andrès a fait observer, avec justesse, que si l'on trouve chez les principaux prosateurs de cette époque de la pureté, de la correction, de l'élégance dans l'expression, on ne peut s'empêcher non plus d'y remarquer le vide et la prolixité des périodes, une complication pénible dans l'arrangement des mots et des membres de phrase, des circonlocutions maigres et fastidieuses, et, au milieu de tout cela, une singulière pénurie d'idées. «Admettons que les auteurs fameux de cette époque ont possédé ce qu'on « appelle les grâces de la langue : toujours faudra-t-il avouer que « la prolixité et la mollesse de leur manière ne permettent pas « de les regarder comme des modèles d'éloquence [2]. » Il ajoute que les écrivains espagnols du même siècle, nourris, comme les Italiens, du lait de l'antiquité, surent transporter dans leurs compositions le nerf et la vigueur des anciens, sans s'astreindre comme les autres à une imitation servile, et sans s'occuper de limer leurs phrases et d'arrondir leurs périodes, ce qui est le vrai moyen d'affaiblir et de décolorer le style; en sorte que la meilleure prose espagnole est, en effet, plus coulante et plus harmonieuse que l'italien contemporain [3].

Les Français n'ont pas, que je sache, la prétention d'avoir produit au milieu du XVI[e] siècle aucun prosateur d'un style nerveux ou châtié. Il faut en excepter Calvin : la dédicace de son livre de l'*Institution* à François I[er] est un modèle de pureté et d'élégance pour l'époque [4]. La *Vie d'Édouard V*, par sir Thomas More, composée vers 1509, me paraît être le premier morceau écrit en bon anglais : le style en est pur, clair, choisi, exempt de trivialité comme de pédantisme [5]. Ses traités politiques sont infé-

[1] TIRABOSCHI, t. IX, p. 296; CORNIANI, t. IV, p. 99; SADOLET, *Epist.* lib. XII, p. 555.

[2] ANDRÈS, t. VII, p. 68.

[3] *Id.*, p. 72.

[4] FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, *Essai sur les meilleurs ouvrages de la langue française*, p. 135.

[5] Ce morceau a été réimprimé en entier dans la *Chronique* de Holingshed; et on en trouvera un long extrait dans la préface du *Dictionnaire* de

rieurs, sans être cependant mal écrits. Nous avons vu que sir Thomas Elyot se distinguait par une certaine vigueur de style. Ascham, qui fit paraître, en 1544, son *Toxophilus*, ou Dialogue sur l'archerie, ne le surpasse point : mais ses œuvres ont été réimprimées long-temps après, et sont par conséquent plus connues que celles d'Elyot. Il est rare que les vieux écrivains anglais apportent assez de soin dans le choix de leur phraséologie pour pouvoir supporter un examen critique dans le genre de celui des académiciens d'Italie.

Après les modèles de style, nous pouvons placer les ouvrages qui ont pour objet de les former. Dans tous les genres de critique, depuis celle qui se borne aux idiotismes d'une seule langue jusqu'à celle qui s'élève à quelque chose comme un principe général de goût, les Italiens occupent le premier rang en ordre de date comme en ordre de mérite. Déjà nous avons fait mention du plus ancien ouvrage sur la grammaire italienne, celui de Fortunio. Liburnio donna à Venise, en 1421, ses *Volgari Eleganzie.* Mais ce livre fut bientôt éclipsé par un ouvrage de Bembo, publié en 1525, sous le titre assez singulier de *Le Prose.* Ces observations sur la langue nationale, commencées plus de vingt ans auparavant, sont présentées sous la forme d'un dialogue, qui est supposé prendre naissance dans la grande controverse de l'époque, la question de savoir s'il était digne d'un homme de lettres d'employer sa langue maternelle au lieu du latin. Bembo défendit habilement la cause nationale, et, par ses critiques judicieuses sur la langue même et sur ses meilleurs écrivains, il renversa l'argument le plus spécieux derrière lequel se retranchaient les partisans du latin, argument qui consistait à prétendre que l'italien, n'étant qu'un informe assemblage de dialectes indépendants, qui différaient non seulement dans leur prononciation et dans leur orthographe, mais dans leurs termes et leurs idiotismes, et ayant été d'ailleurs écrit avec une extrême irrégularité et une adoption continuelle de locutions vulgaires, n'offrait aucune garantie, aucun moyen d'apprécier avec certitude sa pureté grammaticale ni la grâce de ses ornements. Bembo, pour mieux réfuter cette objection, crut devoir faire choix d'un dialecte unique, et, quoique Vénitien, il n'hésita point à reconnaître la supériorité de celui qu'on parlait à Florence. Les écrivains toscans de ce siècle invoquent avec orgueil ce témoignage à l'appui de leur prétention

Johnson édité par Todd. J'indiquerais notamment le récit de l'affaire de Jeanne Shore comme un modèle de narration élégante.

de dicter les lois de la langue italienne. « Les Italiens, dit Var- « chi, ne sauraient avoir trop de reconnaissance pour Bembo : « non seulement il nettoya leur langue de la rouille des temps « passés, mais il lui donna une telle régularité, une telle clarté, « qu'elle est devenue, grâce à lui, ce qu'elle est aujourd'hui. » Toutefois cet ancien ouvrage, comme on devait s'y attendre, n'a pas échappé entièrement aux attaques de cette race de critiques subtils et prétentieux qui s'est tant multipliée en Italie[1].

Plusieurs autres traités sur la langue italienne parurent même avant le milieu du siècle; mais ils sont en petit nombre, si on les compare avec les travaux plus connus et plus approfondis des critiques de la dernière partie de ce même siècle. Il n'en est aucun qui mérite d'être mentionné, à l'exception des *Observations* de Ludovico Dolce (Venise, 1550), qui subirent beaucoup d'améliorations dans des éditions subséquentes. Quant à cette critique d'un ordre plus élevé, qui a pour but d'exciter et de diriger en nous le sentiment du beau dans les lettres, nous en trouvons dans cette période fort peu d'exemples, même en Italie, si l'on excepte toutefois une partie des dialogues de Bembo.

La France eut alors quelques traités obscurs, mais suffisants du moins pour jeter les fondements de sa littérature critique. Il fallait établir les règles compliquées de la versification française, et la langue était encore irrégulière dans sa prononciation, son accentuation et son orthographe. Ces humbles mais indispensables éléments de correction occupèrent trois ou quatre écrivains, dont Goujet a fait succinctement mention : Sylvius, ou Dubois, qui paraît avoir écrit le premier sur la grammaire; Étienne Dolet, encore plus connu par son malheureux sort que par son essai sur la ponctuation française[2] : nous pouvons y ajouter l'Anglais Palsgrave, que Goujet n'a pas nommé, et qui publia dès l'année 1530 une grammaire française en anglais[3]. Une production antérieure à toutes celles-là est l'*Art de plaine rhétorique*, par Pierre Fabry, 1521 : à l'aide de quelque connaissance de Cicéron, l'auteur essaya d'établir, mais avec peu de goût, et souvent en termes absurdes, les principes de l'art oratoire. Si son ouvrage ne vaut pas mieux que ce qu'en dit Goujet, la popularité dont il a joui indiquerait que la littérature n'était pas alors en France dans un

[1] GINGUENÉ, t. VII, p. 390; CORNIANI, t. IV, p. 111.

[2] GOUJET, *Bibliothèque Française*, t. I, p. 42, 81.

[3] *Biographie universelle*, PALSGRAVE.

état bien brillant [1]. Le premier qui chercha à poser quelque chose qui ressemble à des règles de goût en poésie fut Thomas Sibilet, dont l'*Art Poétique* parut en 1548. Ce traité est divisé en deux livres : le premier traite des règles techniques de la versification française; l'autre donne des préceptes, succincts et judicieux, pour divers genres de composition. Mais ce n'est pas, après tout, un ouvrage de beaucoup d'importance. [2].

Un grammairien plus remarquable de cette époque fut Louis Meigret, qui essaya de réformer l'orthographe, en l'adaptant à la prononciation. Dans une langue où la différence entre l'idiome écrit et l'idiome parlé était devenue aussi énorme qu'elle l'était en France, les travaux des imprimeurs devaient amener insensiblement quelques modifications : mais le système hardi de Meigret débordait toutes leurs idées de réforme; et il se plaint de n'avoir pu faire donner ses mots au public dans la forme qu'il préférait. Les imprimeurs finirent par se relâcher de leur rigorisme; et on trouve la nouvelle orthographe dans quelques traités de grammaire par Meigret publiés vers 1550. Elle n'eut pas, comme on le sait, beaucoup de succès; mais l'auteur n'en a pas moins le mérite de certaines améliorations qui ont été adoptées dans l'imprimerie française. On a dit que la Grammaire française de Meigret était la première qui contînt quelques principes rationnels ou exacts de la langue. On a également remarqué, mais j'ignore jusqu'à quel point cette observation est fondée, que Meigret était le premier qui eût refusé le nom de *cas* à ces modifications de sens dans les noms, qui ne sont point marquées par des changements de désinences : l'écrivain à qui j'ai emprunté cette remarque ajoute (et ceci est plus digne d'attention) que cette acception restreinte du mot *cas*, généralement adoptée par les grammairiens modernes, est une déviation un peu arbitraire de leurs prédécesseurs [3].

On aurait droit de s'étonner que nous pussions présenter sous le règne de Henri VIII un catalogue d'auteurs anglais qui aient écrit sur notre langue, lorsque cette branche de notre littérature a été de tout temps la plus négligée. De tout temps, les Anglais se sont distingués par leur indocilité à reconnaître les lois de la critique, celles mêmes qui servent à résoudre les questions les plus simples de la grammaire, comme les Italiens et les Français par leur soumission volontaire à ces mêmes principes. A l'époque dont nous parlons les Anglais n'étaient point encore assez imbus de

[1] Goujet, t. I, p. 361.
[2] Goujet, t. III, p. 92.
[3] *Biogr. univ.*, Meigret; article bien fait; Goujet, t. I, p. 83.

littérature classique pour être en état de distinguer, d'apprécier, au moyen de règles fixes, les beautés générales de la composition. Cependant, parmi quelques maigres essais qui s'échappèrent de la presse anglaise, nous trouvons l'*Art de la Rhétorique* (*the Art or Craft of Rhetoryke*), dédié par Léonard Cox à Hugues Faringdon, abbé de Reading. Ce livre, qui fut, quoique très rare aujourd'hui, traduit en latin, et deux fois imprimé à Cracovie dans l'année 1526 [1], est l'ouvrage d'un instituteur renommé par son savoir. L'édition anglaise ne porte point de date, mais il est probable qu'elle a été publiée vers 1524. Cox dit : « J'ai en partie « traduit d'un ouvrage sur la rhétorique écrit en latin, en partie « compilé de moi-même, et fait du tout un petit traité en forme « d'introduction à ladite science, et cela en anglais, me rappelant « ce mot du philosophe, que toutes les bonnes choses sont d'autant « meilleures qu'elles sont plus communes. » Sa rhétorique suit la division ordinaire des anciens, quant aux genres de discours et à leurs parties ; il y a joint des exemples tirés principalement de l'histoire romaine, pour diriger dans le choix des arguments. Il serait difficile de déterminer la portion de l'ouvrage qui lui appartient véritablement. Le livre est dans le format in-douze, et ne contient que quatre-vingt-cinq pages ; il n'a d'ailleurs d'autre titre à notre attention que la date de sa publication.

[1] PANZER.

CHAPITRE IX.

DE LA LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE ET MIXTE EN EUROPE, DE 1520 A 1550.

SECTION PREMIÈRE.

Des sciences physiques et mathématiques.

Zamberti de Venise donna, en 1505, la première traduction d'Euclide faite sur le texte grec. Elle fut réimprimée à Bâle en 1537. Les traités de la Sphère, par Théodose, et des Sections coniques, par Apollonius, furent traduits par des savants qui, dit-on, entendaient mieux le grec que la géométrie. Werner de Nuremberg se présente avec des titres d'un ordre plus élevé : ce fut lui qui essaya le premier de reproduire l'analyse géométrique des anciens. Le traité des Triangles, de Regiomontanus, fut publié pour la première fois en 1533. Il est à présumer que les géomètres en connaissaient déjà les points les plus importants. Montucla donne à entendre que l'éditeur Schæner a pu introduire quelques solutions algébriques qu'on trouve dans cet ouvrage; mais on ne voit pas de motif fondé pour douter que Regiomontanus ait possédé une connaissance suffisante de l'analyse. Le traité de Vitello sur l'Optique, qui appartient au XIIIe siècle, fut imprimé pour la première fois en 1533 [1].

Oronce Finée, qui eut une certaine réputation dans son temps, n'a, si l'on en croit Montucla, aucun titre à la qualité de géomètre. Un autre Français, Fernel, mieux connu comme médecin, publia, en 1527, une *Cosmotheoria*, dans laquelle il donna le premier la mesure assez approximative d'un degré du méridien : il obtint cette mesure par la supputation du nombre de révolutions d'une roue de voiture sur la grande route, procédé si peu scientifique qu'on ne saurait assigner à son inventeur un rang beaucoup plus élevé qu'à son compatriote Finée [2]. Ce sont là des noms obscurs en comparaison de celui de Joachim, surnommé Rhœticus, de son pays natal. Après la publication de l'ouvrage

[1] Montucla; Kastner.

[2] Montucla, t. II, p. 316; Kastner, t. II, p. 329.

de Regiomontanus sur la trigonométrie, Joachim conçut le projet de pousser ce travail encore plus loin : il calcula donc les sinus, les tangentes et les sécantes (dont il donna le premier des tables), pour chaque minute du quart de cercle, et pour un rayon exprimé par l'unité suivie de quinze zéros. C'est, dit Montucla, un des monuments les plus remarquables de la patience humaine, ou plutôt d'un dévouement à la science d'autant plus méritoire qu'il y avait peu de gloire à en attendre. Mais cet ouvrage ne fut publié qu'en 1594, et moins complet que Joachim ne l'avait laissé [1].

Jérôme Cardan est, en quelque sorte, le fondateur de la haute algèbre, car, quelques emprunts qu'il ait pu faire à d'autres, c'est de son *Ars Magna*, publié en 1545, que l'on fait dériver la science. Cet ouvrage contient une foule de découvertes précieuses; la plus célèbre est la formule pour la résolution des équations cubiques, généralement connue par le nom de Cardan, quoique ce dernier l'eût reçue d'un homme non moins illustre dans la science, Nicolas Tartaglia. Le véritable inventeur paraît avoir été Scipion Ferreo, qui, à l'aide de quelque procédé inconnu, trouva vers l'an 1505 la solution d'un cas particulier, celui de $x^3+px=q$. Ferreo communiqua son secret à un certain Fiore, ou Floridus; et celui-ci provoqua Tartaglia à une de ces joutes publiques, épreuves de science et d'habileté qui n'étaient pas extraordinaires à cette époque. Avant d'avoir connaissance de ce défi, Tartaglia avait trouvé, ainsi qu'il nous l'affirme lui-même, la solution des deux autres cas : $x^3+px^2=q$, et $x^3-px^2=q$. Le jour du concours arrivé, Tartaglia se trouva en état non seulement de résoudre les questions posées par son adversaire, mais encore de le battre complétement en lui proposant à son tour d'autres problèmes qui se rattachaient aux formes d'équation dont il avait lui-même découvert la solution. Ceci se passait en 1535; et quatre ans après, Tartaglia confia son secret à Cardan, sous serment de ne le communiquer à personne. Cependant Cardan, dans son *Ars Magna*, ne se fit pas scrupule de violer sa promesse; et, tout en faisant honneur de la découverte à Tartaglia, il révéla sa méthode au monde [2]. Cardan a dit qu'il avait

[1] MONTUCLA, t. I, p. 582; *Biographie univers.*, art. JOACHIM; KASTNER, t. I, p. 561.

[2] Playfair (2e dissertation dans l'*Encyclopædia Britannica*) ne peut s'empêcher de blâmer Cardan : cependant il semble donner à entendre que Tartaglia a été justement puni pour avoir fait un mystère de sa découverte ; et d'autres écrivains se sont rendus les

lui-même, avec l'assistance d'un très bon mathématicien, nommé Ferrari, étendu sa règle à certains cas qui ne se trouvaient pas compris dans celle de Tartaglia : mais le meilleur historien des premiers temps de l'algèbre ne paraît pas admettre cette prétention [1].

Cet historien, qui n'est autre que Cossali, a cherché ingénieusement à se rendre compte de la marche que Tartaglia avait dû suivre pour arriver à cette découverte [2], découverte qui semble avoir exigé un prodigieux effort d'intelligence, lorsqu'on la compare aux autres règles principales de l'algèbre, dans lesquelles l'invention, quelque utile qu'elle ait pu être, s'est généralement rencontrée beaucoup plus près de la surface. Il n'y a pas jusqu'à la belle généralisation de la composition des équations par Harriott qui n'ait été préparée par les travaux de Cardan et de Viete, ou suggérée peut-être par l'observation dans les cas moins compliqués [3].

échos de cette opinion. Tartaglia lui-même dit, dans un passage que j'ai lu dans Cossali, qu'il avait l'intention de faire connaître plus tard sa méthode. Mais à cette époque il n'y avait de profit, aussi bien que d'honneur, à obtenir qu'en restant maître de son secret ; et ceux qui blâment Tartaglia oublient entièrement que, dans l'état de la science algébrique, la solution des équations cubiques ne pouvait être d'aucune espèce d'utilité pour le monde.

[1] COSSALI, *Storia critica d'algebra* (1797), t. II, p. 96, etc.; HUTTON, *Dictionnaire des Mathématiques*; MONTUCLA, t. I, p. 591; KASTNER, t. I, p. 152.

[2] *Ibid.*, p. 145. Tartaglia se vante d'avoir découvert que le cube de $p+q=p^3+p^2\,q+p\,q^2+q^3$. Telle était alors l'ignorance des formes algébriques ! c'est pourtant dans cet état de la science qu'il résolvait des équations cubiques.

[3] Cardan avait pressenti cette découverte savante, et il s'exprime avec force à ce sujet. Comme le passage dans lequel il retrace les premiers progrès de la science est court, et a été cité d'après ses œuvres, qui sont rares en Angleterre, par Kastner, qui lui-même y est assez peu connu, je le transcrirai en entier, comme une curiosité pour les amis de la science. *Hæc ars olim à Mahomete Mosis Arabis filio initium sumpsit. Etenim hujus rei locuples testis Leonardus Pisanus. Reliquit autem capitula quatuor, cum suis demonstrationibus quas non locis suis ascribemus. Post multa verò temporum intervalla tria capitula derivativa addita illis sunt, incerto autore, quæ tamen cum principalibus à Luca Paciolo posita sunt. Demùm etiam ex primis, alia tria derivativa, à quodam ignoto viro inventa legi : hæc tamen minimè in lucem prodierant, cùm essent aliis longè utiliora, nam cubi et numeri et cubi quadrati æstimationem docebant. Verùm temporibus nostris Scipio Ferreus Bononiensis capitulum cubi et rerum numero æqualium* [$x^3+px=q$] *invenit, rem sanè pulchram et admirabilem :* CUM OMNEM HUMANAM SUBTILITATEM, OMNIS INGENII MORTALIS CLARITATEM ARS HÆC SUPERET, DONUM PROFECTÒ COELESTE, EXPERIMENTUM AUTEM VIRTUTIS ANIMORUM, ATQUE ADEÒ ILLUSTRE, UT QUI HÆC ATTIGERIT NIHIL NON INTELLIGERE POSSE SE CREDAT. *Hujus æmulatione Nicolaus Tartalea Brixellensis, amicus noster, cùm in certamen cum illius discipulo Antonio Mariâ Florido venisset, capitulum idem ne vinceretur invenit, qui mihi ipsum*

Si Cardan n'a pas droit à l'honneur de cette découverte, si même il ne s'est pas élevé peut-être, comme mathématicien, à la hauteur du génie de Tartaglia, il n'en fit pas moins une grande époque dans la science de l'algèbre; et c'est à lui, si nous devons en croire Cossali et Hutton, qu'il faudrait reporter une partie des éloges que Montucla, par prévention ou par négligence, a donné à son favori Viete. « Il résulte, dit le docteur Hutton, de ce court « chapitre (*lib.* x, *cap.* 1 de l'*Ars Magna*) que Cardan avait « découvert la plupart des principales propriétés des racines des « équations, et qu'il pouvait indiquer le nombre et la nature des « racines, en partie d'après les signes des termes, et en partie « d'après la grandeur et les rapports des coefficients. » Cossali a consacré à l'algèbre de Cardan la plus grande partie d'un volume in-4°; il s'est attaché surtout à constater les titres de cet auteur à la plupart des découvertes dont Montucla a fait honneur à d'autres, et notamment à Viete. Cardan connaissait la méthode de transformation d'une équation cubique complète en une autre équation privée de second terme : c'est un des fleurons que Montucla a posés sur la tête de Viete; et pourtant Cardan est tellement explicite sur ce point que Cossali accuse l'historien français de n'avoir pas lu l'*Ars Magna* [1]. Léonard de Pise avait compris que les équations quadratiques pouvaient avoir deux racines positives; mais Cardan remarqua, ou du moins signala le premier les racines négatives, qu'il appelle *fictæ radices* [2]. Il n'y a peut-être à cela rien de bien extraordinaire : ces esprits déliés qui s'exerçaient aux problèmes durent bientôt s'apercevoir que la langue algébrique donnait une double solution à toute équation du second degré; mais, dans le fait, les conditions de ces problèmes, toujours numériques, rendaient un résultat négatif faux en pratique, et inapplicable à la solution

multis precibus exoratus tradidit. Deceptus enim ego verbis Lucæ Pacioli, qui ultra sua capitula generale ullum aliud esse posse negat (quanquam tot jàm anteà rebus à me inventis sub manibus esset, desperabam), tamen [et?] *invenire* q. *quærere non audebam* [sic, sed perperàm nonnihil scribi liquet]. *Indè autem illo habito demonstrationem venatus, intellexi complura alia posse haberi. Ac eo studio, auctàque jàm confidentià, per me partim, ac etiam aliqua per Ludovicum Ferrarium, olim alumnum nostrum, invent. Porrò quæ ab his inventa sunt, illorum nominibus decorabuntur, cætera quæ nomine carent, nostra sunt. At etiam demonstrationes, præter tres Mahometis, et duas Ludovici, omnes nostræ sunt, singulæque capitibus suis præponentur, indè regulà additâ, subjicietur experimentum.* (KASTNER, p. 152.) Le passage en petites capitales est également cité par Cossali (p. 159.)

[1] P. 164.

[2] Montucla rend justice à Cardan sur ce point; du moins dans sa seconde édition (1799), p. 595.

réelle des questions. Aussi Cossali est-il peu fondé peut-être à triompher de l'ignorance de Viete, de Bachet et même de Harriott au sujet des valeurs négatives, que Cardan avait indiquées [1]; il serait plus juste de dire qu'ils ne s'occupèrent pas de ce qui, dans l'application actuelle de l'algèbre, ne pouvait être d'aucune utilité. Cardan découvrit encore que toute équation cubique a une ou trois racines réelles; qu'il y a autant de racines positives que de changements de signe dans l'équation; que le coefficient du second terme est égal à la somme des racines, de sorte que, lorsqu'il manque, les valeurs positives et négatives doivent se compenser [2]; enfin que le terme connu est le produit de toutes les racines. Il possédait également une méthode d'extraction des racines par approximation; mais ici encore, la précision dans les solutions, précision que comportent et qu'exigent les problèmes numériques, s'opposait à ce qu'on fît de grands progrès dans cette voie [3]. Cardan ne pose peut-être pas toujours les règles avec toute la clarté désirable; et il est à observer qu'il s'est renfermé principalement dans les équations n'excédant pas la troisième puissance, bien qu'il ait publié le premier la méthode pour la solution des bi-carrées, inventée par son collaborateur Ferrari. Cossali a fait voir aussi que l'application de l'algèbre à la géométrie, et même à la construction géométrique des problèmes, avait été en plusieurs cas connue de Tartaglia et de Cardan : c'est une autre plume arrachée à l'aile de Viete ou de Descartes. Après avoir vu Montucla travailler avec tant de succès à dépouiller Harriott de la gloire que Wallis, par un sentiment de nationalité peut-être exagéré, lui avait attribuée pour une longue série de découvertes qui se trouvent dans les écrits de Viete, il est assez amusant de voir surgir en Jérôme Cardan un nouveau rival, qui, grâce à son habile avocat, paraît avoir établi la priorité de ses titres aux dépens de ses deux compétiteurs.

[1] T. I, p. 23.

[2] Ce doit être, ou du moins la chose paraît vraisemblable, au moyen de la connaissance qu'il avait de cette propriété du coefficient du second terme, que Cardan reconnut l'existence des racines égales, même lorsqu'elles sont affectées du même signe (Cossali, t. II, p. 362); ce qui, relativement aux problèmes numériques alors en usage, semblerait une sorte d'absurdité.

[3] Kastner, p. 161. Dans un endroit, Cossali fait voir que Cardan avait transporté toutes les quantités d'une équation d'un côté, faisant la somme égale à zéro; procédé que Wallis avait attribué à Harriott, comme sa principale découverte, p. 324. Cependant Cossali dit dans un autre passage : *Una somma di quantità uguale al zero avea un' aria mostruosa, e non sapeasi di equazion si fatta concepire idea.* (P. 159.)

Pour apprécier toute la portée de cette intelligence qui se frayait ainsi son chemin dans les profondeurs de la science, il faut se rappeler que la langue symbolique de l'algèbre, cet instrument si puissant non seulement pour traduire et faciliter les opérations de la pensée, mais encore pour suggérer à l'esprit des vérités générales, que cette langue, dis-je, était alors presque inconnue. Diophante, Fra Luca et Cardan se servent de temps à autre de lettres pour exprimer des quantités indéterminées, indépendamment du mot *res* ou *cosa*, écrit quelquefois en abrégé, et représentant l'inconnue d'une équation. Mais on n'avait pas encore substitué des lettres aux quantités connues; et on a vu dans une note que Tartaglia découvrit le premier, et cela au moyen d'une construction géométrique, une chose qui paraît aussi simple que l'équation entre le cube d'une ligne et celui de deux parties quelconques dans lesquelles on peut diviser cette ligne. Michel Stifel fut, dit-on, le premier qui, dans son *Arithmetica integra* (Nuremberg, 1544), fit usage des signes + et —, et employa des chiffres comme exposants des puissances [1]. Il est singulier que des découvertes d'un usage aussi commode, des découvertes tellement simples qu'elles ne paraissent pas être au-dessus de l'imagination d'un maître d'école de campagne, aient échappé à des hommes d'un esprit aussi merveilleusement délié què Tartaglia, Cardan et Ferrari; il ne l'est pas moins de penser que, grâce à cette même souplesse d'intelligence, ils purent se passer de ces moyens auxiliaires qui constituent presque à nos yeux l'utilité de l'expression algébrique.

Mais le chef-d'œuvre de la science pendant cette période est le traité de Copernic *sur les Révolutions des corps célestes*, en six livres, et publié à Nuremberg en 1543 [2]. Le créateur de l'astronomie moderne était né à Thorn, en 1473, d'une bonne famille; et après avoir reçu la meilleure éducation qu'il fût possible de se procurer dans son pays, il passa quelques années en

[1] HUTTON; KASTNER.

[2] Le titre et l'avertissement d'un ouvrage aussi fameux, et que si peu de mes lecteurs auront vu, méritent d'être rapportés ici; je les transcris d'après KASTNER, t. II, p. 595. *Nicolai Copernici Torinensis, de Revolutionibus orbium cœlestium libri* VI.

Habes in hoc opere jàm recens nato et edito, studiose lector, motus stellarum tàm fixarum quàm erraticarum, cum ex veteribus tùm etiam ex recentibus observationibus restitutos; et novis insuper ac admirabilibus hypothesibus ornatos. Habes etiam tabulas expeditissimas, ex quibus eosdem ad quodvis tempus quàm facillimè calculare poteris. Igitur eme, lege, fruere. Ἀγεωμέτρητος οὐδεὶς εἰσίτω. *Noribergæ, apud Joh. Petreium, anno* MDXLIII.

Italie, où il acquit toutes les connaissances mathématiques et astronomiques qu'on possédât alors. Plus tard, il fut pourvu dans sa patrie d'un bénéfice ecclésiastique. Ce fut selon toute apparence vers 1507, qu'après avoir médité sur divers systèmes indépendamment de celui de Ptolémée, il commença à adopter et à confirmer par écrit la théorie de Pythagore, comme la seule capable d'expliquer les mouvements planétaires avec cette simplicité qui porte avec elle la présomption de la vérité, lorsqu'il s'agit des ouvrages de la nature [1]. Des observations suivies avec soin pendant un grand nombre d'années le confirmèrent dans la persuasion qu'il avait résolu le plus magnifique des problèmes que présente la science astronomique. Il paraît avoir achevé son traité vers 1530 ; mais peut-être n'osa-t-il heurter de front ces préjugés superstitieux qui plus tard assaillirent Galilée. Aussi a-t-il soin de ne lancer sa théorie que comme une hypothèse ; il est cependant assez facile de voir que la question n'était pas douteuse pour lui. Elle fut pour la première fois annoncée au public par son disciple Joachim Rhœticus (dont nous avons déjà parlé à l'occasion de sa trigonométrie), dans la *Narratio de Revolutionibus Copernici*, imprimée à Dantzig en 1540. Trois ans après, Copernic lui-même dédia son traité au pape Paul III, comme s'il eût voulu s'abriter sous le manteau sacré du pontife. Mais il fut mieux protégé par une puissance qui est la commune sauvegarde contre l'oppression. Le livre lui parvint le jour de sa mort, et il n'eut que le temps de toucher de ses mains défaillantes le précieux héritage qu'il laissait au genre humain. Mais bien des années devaient s'écouler avant qu'on tirât parti des lumières que le génie de Copernic avait jetées sur la science. Les progrès de son système, même parmi les astronomes, furent, comme nous le verrons plus tard, extrêmement lents [2]. Nous dirons ici en pas-

[1] C'est là le véritable exposé de l'argument à l'appui du système de Copernic, tel qu'on le présentait alors : il reposait sur ce qu'on peut appeler une probabilité métaphysique, fondée sur sa beauté et sa simplicité ; car il ne faut pas perdre de vue que l'hypothèse de Ptolémée expliquait tous les phénomènes alors connus. Ceux qui ne peuvent être résolus que par la supposition du mouvement de la terre ne furent découverts que long-temps après. Cette considération peut servir à expliquer la tardive réception du nouveau système, qui heurtait tant de préjugés, et qui n'était pas susceptible de ce genre de preuve qu'il faut en général aux hommes.

[2] GASSENDI, *Vita Copernici*; *Biograph. univ.*; MONTUCLA ; KASTNER ; PLAYFAIR. Gassendi (p. 14-22) donne une analyse succincte du grand ouvrage de Copernic *De orbium cœlestium Revolutionibus*. L'hypothèse est présentée d'une manière générale dans le premier des six livres. Un des passages les plus remarquables de Copernic est celui où il expose sa conjecture que la

sant que la mécanique et l'optique ne firent aucun progrès dans la première partie du XVIe siècle.

SECTION II.

De la médecine et de l'anatomie.

La renaissance de la littérature classique eut beaucoup d'influence sur une science avec laquelle on ne saisit pas immédiatement ses rapports, la médecine. C'est à peine si la jurisprudence elle-même, quoique se rattachant nominalement et exclusivement aux lois de Rome, eut plus d'obligations aux restaurateurs des lettres antiques que l'art de guérir, qui paraît ne reconnaître d'autre maître que la nature, d'autre code de lois que celles qui régissent l'organisation humaine. Mais les Grecs, entre autres avantages immenses qu'ils eurent sur les Arabes, qui leur ont fait tant d'emprunts, et qui ont tellement dénaturé ce qu'ils ont emprunté, les Grecs, dis-je, furent non seulement les véritables créateurs de la médecine, mais la professèrent encore avec une incontestable supériorité. Sous leurs mains, cette science, plus qu'aucune autre, semble avoir été une anticipation de la philosophie de Bacon : basée sur des inductions tirées elles-mêmes d'une expérience réfléchie, c'est en observant sans cesse, en procédant avec une sage circonspection, qu'elle s'élève graduellement aux généralités de la théorie. Mais, au lieu d'Hippocrate et de Galien, les Arabes mirent en avant leurs propres médecins, hommes d'un mérite inférieur, quoique encore considérable, et substituèrent à la méthode philosophique des Grecs leurs préceptes arbitraires ou empiriques. Les subtilités scolastiques s'introduisirent aussi dans la médecine; et les écrits du moyen âge qui traitent de cette science sont à la fois barbares quant au style et oiseux quant au fond. La pharmacie doit beaucoup à cette école orientale; mais elle n'a conservé aucune réputation dans la physiologie ni la pathologie.

Nicolas Leonicenus, qui professa à Ferrare avant 1470, fut le

gravitation n'était pas une tendance centrale, comme on l'avait supposé, mais une attraction commune à la matière, et s'étendant probablement aux corps célestes; il ne paraît cependant pas avoir eu l'idée que leurs influences mutuelles pouvaient être le résultat de cette attraction : *Gravitatem esse affectionem non terræ totius, sed partium ejus propriam, qualem soli etiam et lunæ cæterisque astris convenire credibile est.* Ce sont les expressions mêmes de Copernic, citées par Gassendi. (P. 19.)

premier restaurateur de la méthode pratique d'Hippocrate. Il parvint à un âge très avancé, et donna la première traduction de Galien faite sur le texte grec [1]. Notre illustre compatriote, Linacre, fit à peu près autant pour la médecine. Le collége des Médecins, fondé par Henri VIII en 1518, vénère en lui le premier de ses présidents. Son but principal fut d'entourer la profession médicale de la garantie du savoir, de l'arracher aux mains d'une ignorance dangereuse, et de mettre l'élève studieux sur la voie des connaissances positives, qui, alors bien plus qu'aujourd'hui, se trouvaient déposées dans les écrits de l'antiquité. Il importait donc, non pas seulement pour la dignité de la science, mais pour ses véritables fins, que l'étude de la langue grecque fût encouragée, ou du moins qu'on y suppléât par des traductions exactes des principaux auteurs qui avaient traité de la médecine [2]. Linacre lui-même, et plusieurs médecins distingués du continent, Cop, Ruel, Gonthier, Fuchs, concoururent, par des travaux de ce genre, à rétablir l'école d'Hippocrate. Celle des Arabes déclina rapidement, quoiqu'elle ait continué de prédominer en Espagne pendant le XVI[e] siècle; et l'on put, long-temps encore après, reconnaître dans plusieurs contrées de l'Europe quelques traces de son influence, notamment l'empirisme précaire, qui était en grande vogue à cette époque, de juger les maladies sur les sécrétions rénales, sans inspection du malade [3].

L'étude d'Hippocrate apprit aux écrivains médicaux du XVI[e] siècle à observer et à décrire comme lui. Leurs ouvrages, postérieurs, il est vrai, pour la plupart, à l'époque spéciale qui nous occupe, sont très nombreux, et quelques uns méritent de grands éloges, quoique ni la théorie de la science ni la faculté d'observer avec jugement et de décrire avec précision n'eussent encore atteint un haut degré de perfection. Un respect exagéré pour les autorités de la science était le grand péché de tous ceux qui auraient dû travailler pour la vérité : Hippocrate et Galien, le premier surtout, devinrent les idoles du monde médical, comme saint Augustin et Aristote étaient celles de la théologie et de la métaphysique. Il en résulta un pédantisme d'érudition, un mépris de toute expérience contraire à la doctrine, qui firent des médecins un sujet inépuisable de ridicule populaire. Quelques uns cependant s'affranchirent, même de bonne heure, des entraves de cette

[1] *Biograph. univ.*; SPRENGEL, *Hist. de la Médecine* (traduit par Jourdan), t. II.

[2] JOHNSON, *Vie de Linacre*, p. 207, 279; *Biographia Britannica.*

[3] SPRENGEL, t. III, *passim.*

soumission implicite aux maîtres grecs. Fernel, l'un des premiers médecins français, rejetant ce qu'il ne pouvait approuver dans leurs écrits, donna l'exemple de l'indépendance dans les recherches. Argentier de Turin tendit à ébranler le crédit de Galien, en fondant une école qui combattit plusieurs de ses principales théories [1]. Mais l'adversaire le plus heureux des croyances orthodoxes fut Paracelse. Déjà nous nous sommes suffisamment expliqué au sujet de sa philosophie spéculative, ou plutôt des étranges chimères qu'il emprunta ou qu'il forgea lui-même. Sa réputation s'établit dans le principe sur un prétendu talent en médecine; et il est probable qu'indépendamment de son mérite réel dans l'application de la chimie à la médecine, et dans l'emploi d'agents très puissants, tels que l'antimoine, le fanatisme de sa prétendue philosophie pouvait exercer sur certaines organisations cette puissance mystérieuse à laquelle on a, dans des expériences récentes, vu céder si souvent la force du mal [2].

Les premiers progrès importants dans la science anatomique, depuis l'époque de Mundinus, sont dus à Bérenger de Carpi : il exposa le résultat de ses travaux dans son commentaire sur cet auteur, imprimé à Bologne en 1521, et qu'on ne dédaigna pas, en 1664, de traduire en anglais, et encore dans ses *Isagogæ breves in anatomiam*, Bologne, 1522. Bérenger suivit les traces de Mundinus en ce qui concerne la dissection humaine, et se donna ainsi un avantage sur Galien. Aussi lui doit-on la connaissance de plusieurs différences spécifiques entre la structure de l'homme et celle des quadrupèdes. On assure que Bérenger découvrit deux des osselets de l'oreille; d'autres attribuent cette découverte à Achillini. Portal fait observer que, bien que quelques auteurs aient considéré Bérenger comme le restaurateur de l'anatomie, il n'est pas tout-à-fait juste de retirer cet honneur à un homme qui lui est aussi supérieur que Vesale [3].

Tous les anciens anatomistes se trouvèrent laissés bien loin en arrière, lorsque Vesale, natif de Bruxelles, qui s'était fait dès

[1] SPRENGEL, t. III, p. 204. « Argentier, « dit-il, posa le premier un principe « nouveau et vrai : c'est que les diffé« rentes facultés de l'âme ne sont pas « inhérentes à certaines parties distinc« tes du cerveau. »

[2] SPRENGEL, t. III.

[3] *Hist. de l'Anatomie*, t. I, p. 277. Portal remarque dans sa préface, p. 12, qu'on peut trouver dans les anciens anatomistes une foule de découvertes que l'on croit modernes : ainsi, Bérenger savait que la poitrine est plus grande chez l'homme, et le bassin chez la femme; observations dont un médecin vivant se serait fait honneur, à en croire Portal. Mais, à coup sûr, les sculpteurs grecs savaient cela tout aussi bien que Bérenger et que Portal.

sa jeunesse une réputation extraordinaire en deçà des Alpes, et qui devint en 1540 professeur d'anatomie à Pavie, publia à Bâle, en 1543, son grand ouvrage *De Corporis humani fabricâ*. Si Vesale ne fut pas tout-à-fait pour l'anatomie ce que Copernic a été pour l'astronomie, on n'en a pas moins dit, avec quelque exagération, il est vrai, qu'il avait découvert un nouveau monde. Un préjugé superstitieux contre la dissection humaine avait réduit les anciens anatomistes en général à y suppléer par l'emploi des cochons et des singes, quoique Galien, si l'on en croit Portal, eût fait quelques études sur l'homme. Quelques dissections de cadavres avaient permis à Mundinus et à Bérenger de jeter de nouvelles lumières sur la structure du corps humain; et les muscles superficiels, ceux qui se trouvent immédiatement sous l'enveloppe externe, avaient été étudiés par Da Vinci et par d'autres, dans un but d'application à la peinture et à la sculpture. Vesale donna le premier une description complète du corps humain, accompagnée de dessins qui furent alors attribués à Titien. Voilà donc un grand pas fait dans la science : quant au détail et à l'appréciation exacte des découvertes de Vesale, c'est nécessairement dans l'histoire anatomique qu'il faut les chercher [1].

« Vesale, dit Portal avec le ton enthousiaste d'un homme dé« voué à sa science, me paraît un des plus grands hommes qui « aient existé. Que les astronomes me vantent Copernic, les physi« ciens Galilée, Toricelli, etc.; les mathématiciens Pascal, les « géographes Christophe Colomb; je mettrai toujours Vesale au« dessus de leurs héros. La première étude pour l'homme, c'est « l'homme. Vesale a eu ce noble objet, et l'a rempli dignement; il « a fait sur lui-même et dans le corps de tous ses semblables une « découverte que Colomb n'a pu faire qu'en se transportant à l'ex« trémité de l'univers. Les découvertes de Vesale touchent directe« ment l'homme; en acquérant de nouvelles connaissances sur sa « structure, l'homme agrandit, pour ainsi dire, son existence, au « lieu que les découvertes de géographie ne touchent l'homme que « d'une manière très indirecte. » Il le compare ensuite avec Winslow, pour faire voir combien peu de progrès avaient été faits dans l'intervalle. Vesale paraît n'avoir pas connu l'ostéologie de l'oreille. Sa description des dents laisse à désirer; mais il est le premier qui ait décrit avec clarté les os du pied. Il a traité les muscles avec détail : il a commis à la vérité quelques erreurs, mais il les con-

[1] PORTAL, t. I, p. 394-433.

naissait presque tous. Les erreurs paraissent être plus nombreuses dans son exposé des vaisseaux sanguins et du système nerveux. Il décrit les instestins mieux que ses prédécesseurs, et le cœur très bien ; les organes de la génération pas mieux qu'eux, et il oublie même quelquefois leurs découvertes ; le cerveau admirablement, et de telle sorte qu'on n'y a depnis ajouté que peu de chose.

Le zèle de Vesale et de ses condisciples pour la science anatomique les entraîna plus d'une fois dans d'étranges aventures. Ils se chargeaient volontairement de cet emploi qu'on a depuis abandonné au rebut du genre humain. La nuit, ils rôdaient dans les charniers, ils arrachaient les morts du sein de la terre; en proie aux agitations de la crainte, ils se hissaient en silence au haut du gibet, pour enlever le cadavre en lambeaux d'un assassin : le risque d'un châtiment ignominieux et les secrets aiguillons d'un remords superstitieux prêtaient sans doute un nouvel attrait à ces expéditions utiles, mais peu dignes d'envie [1].

Nous pouvons dire en passant que Vesale, après avoir vécu quelques années à la cour de Charles-Quint et de Philippe II comme médecin de ces princes, éprouva un de ces revers de fortune si communs dans les cours. En butte à l'absurde accusation d'avoir disséqué un gentilhomme espagnol avant qu'il fût mort, Vesale, traduit devant l'inquisition, n'échappa à la peine capitale qu'en entreprenant un pèlerinage à Jérusalem ; il fit naufrage dans la traversée, et périt de faim dans une des îles de la Grèce [2].

C'est en Italie que se trouvaient les meilleurs anatomistes. François Ier appela Vidus Vidius, l'un d'eux, à son collége royal de Paris ; et bientôt la France compta plusieurs anatomistes recommandables. Tels furent Charles Estienne, un des membres de cette famille illustre dans les fastes de la typographie; Sylvius et Gonthier [3]. Levasseur, qui écrivit vers l'an 1540, paraît avoir connu, au moins, la circulation du sang par les poumons, ainsi que les valvules des artères et des veines, la direction de ces valvules et leurs usages; ce qu'on pourrait considérer comme une sorte d'anticipation sur la découverte de Harvey [4]. Portal a sup-

[1] PORTAL, p. 395.

[2] PORTAL; TIRABOSCHI, t. IX, p. 34; *Biogr. universelle.*

[3] PORTAL, t. I, p. 330, et post.

[4] PORTAL, p. 373, cite le passage qui semble justifier cette conclusion ; mais la rédaction en est un peu obscure. Cependant, autant que j'en puis juger, il se rapproche beaucoup plus de la théorie d'une circulation générale que

posé à tort que le fameux passage de Servet sur la circulation du sang se trouvait dans son livre *De Trinitatis Erroribus*, publié en 1531 [1], tandis qu'il est réellement dans la *Christianismi Restitutio*, qui ne parut qu'en 1555. Cette circonstance donne à Levasseur une priorité de quelque importance dans l'histoire de l'anatomie.

L'usage de s'en rapporter aux dissections d'animaux, usage dont il était difficile aux anatomistes de s'affranchir, a fait commettre des erreurs à quelques hommes d'un mérite réel. Ils paraissent aussi ne pas avoir suffisamment profité des écrits de leurs devanciers. Massa de Venise, un des anatomistes les plus célèbres de l'époque, ignore des choses que Bérenger savait. Portal cite d'ailleurs une multitude de faits qui prouvent que ces anciens anatomistes ne pouvaient encore donner qu'une démonstration très imparfaite des parties les plus délicates du corps humain.

SECTION III.

De l'histoire naturelle.

Les progrès des différentes branches de l'histoire naturelle furent très lents, et ne peuvent être appréciés que par les additions faites à la précieuse collection des matériaux rassemblés par Aristote, Théophraste, Dioscoride et Pline. Quelques traités sur la botanique avaient paru avant cette époque, mais ils sont trop maigres et trop imparfaits pour qu'il soit nécessaire de les citer. Otto Brunfels, de Strasbourg, publia le premier, en 1530, un ouvrage d'un mérite supérieur, *Herbarum vivæ Eicones*, en trois volumes in-folio, avec deux cent trente-huit figures de plantes, gravées sur bois [2]. Le *Botanilogicon*, ou Dialogues sur les plantes, d'Euricius Cordus, de Marbourg, n'indique, si l'on en croit la *Biographie universelle*, qu'une connaissance fort médiocre du grec, et encore moins d'observation de la nature. Cordus paraît avoir mieux mérité de la science en formant le premier jardin botanique, quoique cet honneur semble plutôt appartenir à Laurent de Médicis. C'est en 1530 que Cordus fonda cet établissement à Marbourg [3]. Mais il était rare que de simples naturalistes possédassent des fortunes

le passage plus fameux de Servet; je ne puis voir dans ce dernier que l'indication de la circulation pulmonaire.

[1] P. 300.

[2] *Biogr. univ.*

[3] *Biogr. univ.*; ANDRÈS, t. XIII, p. 80; EICHHORN, t. III, p. 304. Voir aussi ROSCOE, *Léon X*, t. IV, p. 125: on y trouvera quelques notices intéressantes sur les premiers travaux en histoire naturelle. Pontanus avait du goût pour cette science; et son poëme sur la culture du limon, de l'orange et du citron (*De hortis Hesperidum*), prouve

qui leur permissent de faire face aux frais d'une collection utile. L'université de Pise institua la première un jardin public en 1545, suivant la date déterminée par Tiraboschi. L'université de Padoue avait fondé en 1533 une chaire de botanique [1].

Ruel, médecin de Soissons, et excellent helléniste, s'était fait connaître, en 1516, par une traduction de Dioscoride, traduction dont Huet a fait un grand éloge. Son traité plus célèbre *De Naturâ Stirpium* fut publié à Paris en 1536, et est une des plus belles productions de la presse parisienne. C'est une compilation, faite avec goût et jugement, d'après les auteurs grecs et latins qui ont écrit sur la botanique. Cependant Ruel ne possédait pas de grandes connaissances pratiques, bien qu'il ait quelquefois donné les noms français d'espèces décrites par les Grecs, autant que lui permettaient le cercle restreint de ses observations et la différence du climat. Beaucoup d'écrivains plus modernes ont emprunté à Ruel leurs définitions générales, ainsi que les descriptions des plantes, que lui-même avait prises dans Théophraste [2].

Ruel paraît avoir été laissé bien en arrière par Léonard Fuchs, professeur de médecine dans plus d'une université d'Allemagne, et dont le nom a acquis, par son association à une plante bien connue, une verdissante immortalité. Indépendamment de nombreux ouvrages sur la médecine, estimés dans leur temps, il publia à Bâle, en 1542, ses commentaires sur l'histoire des plantes (*De Historiâ Stirpium Commentarii*), contenant plus de cinq cents figures, ouvrage réimprimé un grand nombre de fois, et traduit dans la plupart des langues de l'Europe. « Considéré comme na-
« turaliste, et surtout comme botaniste, Fuchs tient une place
« distinguée; il a répandu une vive lumière sur la science des
« végétaux. Il s'attache principalement à faire connaître avec
« exactitude ceux dont se sert la thérapeutique; et ses planches,
« bien que dessinées au simple trait, sont généralement très
« fidèles. Il fait voir qu'on a mal connu et mal comparé les plantes
« et leurs produits mentionnés par Théophraste, Dioscoride,
« Hippocrate et Galien [3]. »

que certaines opérations de l'horticulture ne lui étaient pas étrangères. Le jardin de Bembo était aussi en réputation. Théophraste et Dioscoride furent publiés en latin avant 1500. Mais ce fut vers le milieu du XVIe siècle seulement que la botanique, grâce aux commentaires de Matthioli sur Dioscoride, commença à prendre une forme distincte, et à être étudiée séparément.

[1] T. IX p. 10.

[2] *Biogr. univ.* (par M. Dupetit-Thouars).

[3] *Biogr. univ.* (par M. Dupetit-Thouars).

Matthioli, médecin italien, composa, dans une paisible retraite près de Trente, ses *Commentaires sur Dioscoride* : cet ouvrage, qui forme un laborieux répertoire de botanique médicale, fut originairement publié en italien en 1544; mais l'auteur le traduisit lui-même en latin, et il a souvent été réimprimé en différentes contrées de l'Europe. Malgré une disposition défectueuse, et la tendance un peu crédule de l'auteur, il fut d'une grande utilité à une époque où il n'existait pas en Italie un bon livre sur ce sujet; et sa réputation paraît non seulement avoir été gé nérale, mais s'être long-temps soutenue [1].

Il n'était pas étonnant qu'on eût publié beaucoup d'ouvrages, quelque imparfaits qu'ils pussent être, sur l'histoire naturelle des plantes, tandis que celle des animaux était, comme science, à peu près délaissée. Les produits végétaux étaient pour la médecine d'une importance infiniment plus grande et plus variée; à quoi il faut ajouter que, dans les écrits des anciens, qui formaient à peu près la base, le fond des connaissances naturelles du XVI[e] siècle, le règne végétal est traité avec plus d'étendue et de détails que le règne animal. Aussi trouvons-nous une disette absolue de livres relatifs à la zoologie. *P. Jovius de Piscibus Romanis* est plutôt l'ouvrage d'un philologue et d'un gastronome que celui d'un naturaliste, et ne traite que du poisson qu'on servait sur les tables des Romains [2]. *Gillius* (Pierre Gilles) *de Vi et Naturâ Animalium* n'est guère qu'une compilation d'Elien et d'autres anciens, quoique Nicéron prétende que l'auteur y a mêlé quelques observations qui lui appartiennent [3]. On ne trouverait peut-être pas en Europe un seul ouvrage de quelque importance, même pour l'époque, sur aucune partie de la zoologie, avant l'*Avium præcipuarum Historia* de notre compatriote Turner, publiée à Cologne en 1548. Quoique ce traité se borne à des espèces décrites par les anciens, Gesner, dans ses Pandectes, datées de la même année, le cite souvent avec éloge [4].

Agricola, né en Saxe, acquit des mineurs de Chemnitz une

[1] TIRABOSCHI, t. IX, p. 2; ANDRÈS, t. XIII, p. 85; CORNIANI, t. VI, p. 5.

[2] ANDRÈS, t. XIII, p. 143; ROSCOE, *Léon X*, ubi suprà.

[3] T. XXIII; *Biogr. univ.*; ANDRÈS, t. XIII, p. 144.

[4] *Pandect. univ.*, lib. XIV. On peut dire que Gesner se sert beaucoup de Turner; recommandation flatteuse de la part d'un naturaliste aussi célèbre. Gesner cite aussi un ouvrage sur les quadrupèdes récemment imprimé en Allemagne par Michel Herr. Turner, que nous retrouverons encore comme naturaliste, devint plus tard doyen de Wells, et fut un des premiers puritains. (Voir le *Dictionnaire* de Chalmers.)

connaissance parfaite des procédés métallurgiques, et comprit quelles immenses ressources on pouvait tirer des abîmes de la terre. « Agricola, dit Cuvier, est le premier minéralogiste qui « parut après la renaissance des sciences en Europe. Il est en mi- « néralogie ce que fut Conrad Gesner en zoologie ; la partie chi- « mique, et principalement docimastique de la métallurgie, est « déjà traitée dans son livre avec beaucoup de soin, et même a été « peu perfectionnée depuis, jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle : on voit « qu'il connaissait les auteurs classiques, les alchimistes grecs, « et même beaucoup de manuscrits. Cependant il croyait encore « aux esprits follets, auxquels les mineurs attribuent les effets « des mofettes ou exhalaisons dangereuses qui les tourmentent « dans les mines [1]. »

SECTION IV.

De la littérature orientale.

L'étude de l'hébreu fut naturellement une de celles qui fleurirent davantage sous l'influence du protestantisme. Elle se rattachait exclusivement à l'interprétation des Écritures, et ne pouvait convenir ni à l'irréligion élégante des Italiens, ni à la bigoterie de ceux qui ne voulaient reconnaître d'autre autorité que la Vulgate. Sperone remarque dans un de ses dialogues, qu'autant le latin est estimé en Italie, autant l'hébreu l'est en Allemagne [2]. Nous avons déjà eu occasion de parler des traductions de l'Ancien-Testament par Luther, Pagnino et d'autres hébraïsants de cette époque. Sébastien Munster publia en 1527 la première grammaire et le premier lexique du dialecte chaldéen. Il avait déjà fait imprimer en 1525 sa grammaire hébraïque. Le lexique hébreu de Pagnino parut en 1529, et celui de Munster lui-même en 1543. Elias Levita, le savant Juif dont nous avons déjà parlé, occupe dans cette branche de la littérature, qui était de son domaine spécial, un rang supérieur à Munster même. Entre autres ouvrages de lui, appartenant à la période actuelle, nous pouvons citer la *Masorah* (Venise, 1538, et Bâle, 1539), dans laquelle il excita l'attention du monde savant en contestant l'autorité et l'antiquité des points-voyelles, et un lexique des dialectes chaldéen et rabbinique, publié en 1541. « Ceux qui veulent connaître à

[1] *Biogr. univ.*

[2] P. 102 (édit. 1596).

« fond la langue hébraïque, dit Simon, doivent lire les traités du « rabbin Elias Levita ; ils sont pleins de réflexions utiles et im« portantes, et absolument nécessaires pour posséder l'intelligence « du texte sacré [1]. » Pellican, l'un des premiers qui embrassèrent les principes de la réforme de Zwingle, a mérité de vifs éloges de Simon pour ses *Commentarii Bibliorum* (Zurich, 1531-1536, cinq volumes in-folio), et surtout pour s'être abstenu de cet étalage d'érudition rabbinique qui était à la mode chez les hébraïsants allemands [2].

On ne s'occupa que faiblement dans cette période de l'étude des autres langues orientales. Pagnino imprima à Venise, en 1530, une édition du Koran, mais elle fut aussitôt saisie; précaution assez inutile, puisqu'il n'y avait personne qui fût en état de lire l'ouvrage. Peut-être supposait-on que les feuilles de certains livres, comme celui dont il est question dans les contes arabes, contiennent un poison subtil qui n'attend pas pour agir que l'intelligence trop lente du lecteur ait pu se pénétrer de leur substance. Deux essais grossiers furent faits bientôt après pour l'introduction des langues orientales. L'un d'eux est dû à Guillaume Postel, homme de quelque capacité et de plus de lecture, mais connu principalement, tant qu'il fut connu, par de folles rêveries de fanatisme et par sa vénération idolâtre pour une sainte de sa fabrique, *la mère Jeanne*, la Joanna Southcote du XVIe siècle. Il ne s'agit en ce moment que de sa collection d'alphabets, au nombre de douze, publiée à Paris en 1538. La plupart de ces alphabets appartiennent aux langues orientales. Une grammaire arabe du même auteur fut publiée dans la même année ; mais les caractères en sont tellement mauvais qu'il serait difficile de les lire. L'année suivante, un alphabet polyglotte beaucoup plus étendu fut publié à Pavie par les soins de Teseo Ambrogio ; il comprend quarante langues. Ambrogio donna également une introduction au chaldéen, au syriaque et à l'arménien ; travail fort imparfait, du moins quant aux deux derniers dialectes. Des publications aussi grossières et aussi défectueuses méritent à peine d'être signalées comme un progrès dans l'étude d'une langue. Suivant Andrès, l'arabe fut enseigné publiquement à Paris par Giustiniani, et à Salamanque par Clénard. La traduction du Nouveau-Testament en éthiopien fut imprimée à Rome en 1548.

[1] *Biogr. univ.*

[2] *Id.*

SECTION V.

Géographie et histoire.

Depuis l'invention de l'imprimerie, la curiosité naturelle aux hommes avait trouvé un aliment dans diverses publications contenant les relations d'anciens voyageurs, tels que Marco Polo, ou les découvertes faites sous les pavillons espagnol et portugais, qui avaient ouvert deux mondes nouveaux au lecteur européen. L'histoire de ces différents voyages, au nombre de dix-sept, fut recueillie pour la première fois par Simon Grynæus, savant professeur de Bâle, dans son *Novus orbis regionum et insularum veteribus incognitarum*, imprimé à Paris en 1532. On trouve aussi, dans cette collection, indépendamment d'une introduction à la cosmographie par Sébastien Munster, une mappemonde portant la date de 1531. La Cosmographie d'Apianus, professeur à Ingolstadt, contient aussi une carte des quatre parties du monde. Dans celle du recueil de Grynæus, les régions orientales de l'Asie sont grossièrement figurées. Sumatra est appelée Taprobane, et placée sous le 150° méridien. On y trouve une vague ébauche de la Chine et de la mer adjacente; mais le Cathay est indiqué plus au nord. L'île de Gilolo, qui paraît être le Japon, est vers le 240° degré de longitude orientale. Cette indication a cela de remarquable qu'il n'avait pas encore été fait de voyage dans cette mer. L'Amérique du sud est désignée *Terra australis recenter inventa, sed nondùm planè cognita;* et quant à l'Amérique du nord, on y trouve ce que Sébastien Cabot en avait découvert, avec quelques additions hasardées sur des conjectures assez heureuses. Magellan, en faisant le tour du monde, avait résolu un problème fameux. Aussi voyons-nous dans cette carte un essai de division du globe en 360 méridiens de longitude. La meilleure relation du voyage de Magellan, celle de Pigafetta, ne fut publiée qu'en 1556; mais la première, *Maximilianus de insulis Moluccis*, avait paru en 1523.

La Cosmographie d'Apianus, dont nous avons parlé plus haut, fut réimprimée, en 1533 et en 1550, avec des additions de Gemma Frisius. Elle n'en est pas moins, comme ouvrage de simple géographie, très succincte et très superficielle; mais la partie astronomique de la science y est traitée avec autant de développement que l'époque le permettait. La Cosmographie (*Cosmographia*

universalis) de Sébastien Munster, publiée en 1546, ne comprend, malgré son titre, que l'empire d'Allemagne[1]. L'*Isolario* de Bordone (Venise, 1528) contient une description de toutes les îles du monde, avec des cartes[2].

Quelques relations de voyages maritimes, imprimées avant le milieu du siècle, ont été, pour la plupart, reproduites dans la collection de Ramusio. La plus importante est l'Histoire des Indes, c'est-à-dire des possessions espagnoles en Amérique, par Gonzalo Hernandez, désigné quelquefois par le nom d'Oviedo, sous lequel il figure dans la *Biographie universelle*. L'auteur avait passé quelques années à Saint-Domingue. Il pnblia, en 1526, un sommaire de l'histoire générale et naturelle des Indes; et en 1535 vingt livres de l'ouvrage entier. Les trente autres n'ont paru qu'en 1783. Dans la longue liste de traités géographiques donnée par Ortelius, il en est un petit nombre qui appartiennent à cette première partie dn siècle. Mais on peut dire, en général, que les notions qu'on avait en Europe sur le reste du monde ne reposaient encore que sur les récits oraux de matelots ou d'aventuriers espagnols et portugais, c'est-à-dire qu'elles étaient nécessairement défigurées, travesties, par le mensonge et l'ignorance.

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de traiter de la littérature historique : nous nous bornerons à signaler les pnblications les plus remarquables. Jusqu'à présent, c'est un champ stérile : car, bien que Guicciardini soit mort en 1540, sa grande histoire ne parut qu'en 1564. Quelques autres ouvrages de mérite, ceux de Nardi, de Segni, de Varchi, ne furent aussi, par quelques motifs politiques ou autres, publiés qu'à une époque comparativement moderne. L'histoire de Paul Jove, qni n'est pas fort estimée, parut en 1550, et peut passer, après celle de Machiavel, pour la meilleure du siècle. De ce côté des Alpes, il serait facile de citer plusieurs onvrages de ce genre, utiles à consulter pour les études historiques; mais il n'en est aucnn qui soit écrit dans un esprit philosophiqne, ou qui se recommande par la beauté du style. Je ferai cependant une exception en faveur des Mémoires du chevalier Bayard, écrits par son secrétaire, et connus sous le titre du *Loyal serviteur :* le style en est plein de chalenr et de naïveté. Une chronique portant le nom de Carion, mais réellement écrite par Mélanchthon, et publiée en allemand en 1532, fut ensuite traduite en latin, et devint le manuel populaire de l'histoire uni-

[1] EICHHORN, t. III, p. 294.

[2] TIRABOSCHI, t. IX, p. 179.

verselle [1]. Mais l'histoire ancienne et celle du moyen âge n'étaient encore mises qu'imparfaitement à la portée de ceux qui n'avaient point accès aux sources originales. En Italie même, il existait peu de travaux historiques qui fussent marqués au cachet d'une érudition critique, ou seulement étendue.

L'Italie se distinguait dès le XVI[e] siècle par le nombre de ses académies : nulle part ces institutions, qui, du reste, ne lui sont point particulières, n'ont été aussi répandues et n'ont joué un plus grand rôle. Nous avons déjà parlé de celle qu'Alde Manuce avait fondée à Venise au commencement du siècle, de celles plus anciennes qui avaient prospéré à Florence et à Naples sous le patronage des princes ou souverains de ces états, de celle enfin que Pomponius Lætus et ses amis avaient, sous des auspices moins favorables, essayé d'organiser à Rome. L'académie romaine, long-temps persécutée, puis négligée, se releva sous le règne propice de Léon X. « C'étaient d'heureux jours, » dit Sadolet en 1529, dans une lettre adressée à Angelo Colocci, poète latin de quelque réputation, « c'étaient d'heureux jours que ceux où « se tenaient, tantôt dans vos jardins des faubourgs, tantôt dans « les miens sur le Quirinal, ou dans le cirque, ou sur les bords « du Tibre, ces réunions de savants, tous recommandables par « leurs vertus, et en possession de l'estime publique. C'est là « qu'après un repas délicieusement assaisonné par l'esprit des « convives, nous trouvions tant de charmes à entendre réciter ces « poésies ou ces discours, productions de l'ingénieux Casanuova, « du sublime Vida, de l'élégant et correct Béroalde, et de bien « d'autres qui vivent encore ou qui ne ne sont plus [2]. » Corycius, riche Allemand, encourageait l'émulation bienveillante de ces illustres Romains [3]. Mais la déplorable catastrophe qui, peu après la mort de Léon, fondit sur Rome, mit fin à cette académie, qui plus tard fut remplacée par d'autres moins célèbres.

Les premières académies d'Italie avaient porté leur attention principale sur la littérature classique ; elles s'occupaient de la collation des manuscrits, indiquaient de nouvelles leçons ou des interprétations nouvelles, déchiffraient des inscriptions et des médailles, passaient jugement sur une ode latine, ou discutaient sur la propriété d'une locution. Leur poésie nationale n'avait peut-être jamais été négligée; mais ce fut seulement lorsque les écrits

[1] BAYLE, art. CARION ; EICHHORN, t. III, p. 285.

[2] SADOLET, *Epist.*, p. 225 (édit. 1554). Roscoe a cité cette lettre intéressante.

[3] ROSCOE, t. III, p. 480.

de Bembo eurent fondé dans la langue italienne un nouveau code de critique qu'elles commencèrent à l'étudier avec soin, et à apporter dans l'examen de ses productions cette susceptibilité pointilleuse qu'elles étaient accoutumées à exercer sur le latin moderne. Plusieurs académies furent instituées dans ce but spécial, et s'érigèrent en tribunaux de censure à l'égard de la littérature nationale. Il ne faut pas oublier que l'absence d'une autorité constante en fait d'idiome était en Italie, comme nous l'avons vu, une source de critique portant particulièrement sur les mots. Le nom même de la langue fut long-temps un sujet de querelle. Bembo prétendait qu'elle devait s'appeler le *florentin ;* Varchi et d'autres écrivains, comme lui nés à Florence, ont cru devoir soutenir ce monopole fort restrictif. Plusieurs ont émis une opinion plus plausible en faveur du mot *toscan;* et cette dernière dénomination a été, en effet, si long-temps reçue qu'elle n'est pas encore entièrement hors d'usage. Cependant les Toscans ne formaient point la majorité; et, tout en reconnaissant généralement que c'est en Toscane qu'on trouve la langue dans sa plus grande pureté, la dénomination plus naturelle d'*italien* n'a pas moins fini par l'emporter.

L'académie de Florence fut fondée en 1540 pour expliquer et perfectionner la langue *toscane,* surtout au moyen d'une étude attentive de la poésie de Pétrarque. L'admiration de Pétrarque devint une idolâtrie exclusive; les critiques du XVIe siècle n'admettaient point qu'il eût de défauts ni qu'il pût y avoir de mérite dans un style autre que le sien. Les bibliothèques d'Italie regorgent de dissertations et de commentaires sur Pétrarque, écrits avec cette prolixité qui caractérise l'époque et le pays. Cependant nous anticipons peut-être un peu sur l'ordre des temps, car il est peu de ces ouvrages qui appartiennent encore à la période actuelle. Quoi qu'il en soit, cette recherche superstitieuse dans le style ne tarda point à introduire dans la langue une pureté et une beauté qui ont donné aux écrivains de ce même siècle une certaine valeur aux yeux de leurs compatriotes : mais ce jugement n'est pas toujours ratifié par ceux qui, moins sensibles à la délicatesse de l'expression, ont le loisir de connaître l'ennui qui s'attache trop souvent à leurs écrits vides et soporifiques.

Les académies qui s'élevèrent en Italie dans la première moitié du siècle (et nous en trouverons d'autres plus tard) sont trop nombreuses pour en faire ici l'énumération. Les plus fameuses furent celle des *Intronati* de Sienne, fondée en 1525, et consacrée,

comme celle de Florence, au perfectionnement de la langue; celle des *Infiammati* de Padoue, fondée en 1534 par quelques hommes d'un haut mérite; et celle de Modène, qui, après une courte, mais brillante carrière, encourut le soupçon d'hérésie, et se trouva, vers 1542, tellement en butte à la jalousie de l'inquisition qu'elle n'a jamais pu depuis reprendre rang dans l'histoire littéraire [1].

Ces académies se sont assez généralement distinguées par de petites singularités, qui touchent quelquefois au ridicule, mais qui servent probablement à soutenir, surtout dans le commencement, l'esprit des associations de ce genre. Elles prenaient des noms d'une bizarrerie comique; elles adoptaient des devises et des signes distinctifs qui fixaient l'attention sur elles, et faisaient éprouver un vain plaisir à leur appartenir. La noblesse italienne, qui vivait beaucoup dans les villes, et se trouvait écartée des affaires politiques, se livra volontiers à ces associations littéraires. Cette noblesse, considérée comme corps, a peut-être reçu une meilleure éducation, ou possède du moins une connaissance plus complète de sa littérature nationale et de l'antiquité classique que les classes correspondantes dans d'autres pays. Cette remarque s'applique plus encore au XVI[e] siècle qu'à l'époque où nous vivons. Le génie et l'érudition ont été de tout temps honorés en Italie; et leur triomphe y est d'autant plus probable qu'ils n'ont à redouter ni la concurrence de ces fortunes qui écrasent tout, ni celle de l'influence politique.

Les académies dans le genre de celles d'Italie ne favorisent pas d'une manière bien efficace les progrès vigoureux de la science, et bien moins encore l'essor du génie, le développement de ces intelligences puissantes que la nature a privilégiées. Elles forment une oligarchie qui prétend gouverner le goût public comme elles sont elles-mêmes gouvernées, c'est-à-dire par des principes arbitraires et une étroite adhérence aux précédents. L'esprit de critique qu'elles entretiennent est une barrière salutaire contre le mauvais goût et l'extravagance; mais il est trop exclusif, il a trop de tendance à repousser cette originalité qui est le cachet du vrai talent, et il finit par produire une médiocrité correcte, mais dépourvue de cette verve et de ce charme qui constituent le seul attrait des œuvres d'imagination.

Au commencement de ce siècle, plusieurs sociétés furent éta-

[1] TIRABOSCHI, t. VIII, ch. 4, est ma principale autorité pour ce qui concerne les académies italiennes de cette époque.

blies en Allemagne pour favoriser les progrès de la littérature ancienne, indépendamment de celle du Rhin, dont il a déjà été question, et qui avait été fondée dans le siècle précédent par Camérarius de Dalberg et Conrad Celtes. Wimpfeling en présidait une à Strasbourg en 1514, et nous en trouvons une autre à Augsbourg en 1518. Il est à présumer que les animosités religieuses qui s'élevèrent bientôt furent un obstacle à l'établissement de semblables institutions, ou peut-être ont-elles existé sans obtenir une grande célébrité [1].

L'Italie était incomparablement plus riche qu'aucun autre pays en bibliothèques publiques et particulières. Celle du Vatican, la première en dignité, en ancienneté, en étendue, fut augmentée sous presque tous les papes, à l'exception de Jules II, le moins favorable de tous à la propagation des lumières. La bibliothèque Laurentine, achetée par Léon X, avant son avénement au trône pontifical, d'un monastère de Florence, qui avait acquis cette collection après la chute des Médicis en 1494, fut rendue à cette ville par Clément VII, et placée dans l'édifice nouvellement construit où elle se trouve encore aujourd'hui. Les bibliothèques publiques de Venise et de Ferrare étaient célèbres; et un simple citoyen de la première de ces villes, le cardinal Grimani, laissa, dit-on, une collection de huit mille volumes : il paraît que ce chiffre était remarquable pour l'époque [2]. Les bibliothèques de Heidelberg et de Vienne, commencées dans le XV[e] siècle, étaient encore les plus considérables de l'Allemagne. Le cardinal Ximenès en fonda une à Alcala [3]. Il n'est pas vraisemblable qu'il y eût dans l'empire beaucoup de grandes bibliothèques particulières; mais le commerce de la librairie, qui n'était pas encore, généralement parlant, séparé de celui de l'imprimerie, avait acquis une haute importance.

[1] Jugler, dans son *Hist. litteraria*, ne cite aucune académie entre celle du Rhin et une fondée à Weimar en 1617. (P. 1994.)

[2] TIRABOSCHI, t. VIII, p. 197-219.

[3] JUGLER, *Hist. litteraria*, p. 206, *et alibi*.

FIN DU TOME PREMIER.

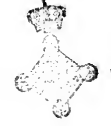


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTAT GÉNÉRAL DE LA LITTÉRATURE AU MOYEN AGE, JUSQU'À LA FIN DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE II.

DE LA LITTÉRATURE DE L'EUROPE DE 1400 A 1440.

CHAPITRE III.

DE LA LITTÉRATURE DE L'EUROPE DEPUIS 1440 JUSQU'A LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE IV.

DE LA LITTÉRATURE DE L'EUROPE DEPUIS 1500 JUSQU'EN 1520.

CHAPITRE V.

DE LA LITTÉRATURE ANCIENNE EN EUROPE, DE 1520 A 1550.

CHAPITRE VI.

DE LA LITTÉRATURE THÉOLOGIQUE EN EUROPE, DE 1520 A 1550.

CHAPITRE VII.

DE LA PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE, MORALE ET POLITIQUE, ET DE LA JURISPRUDENCE, DE 1520 A 1550.

CHAPITRE VIII.

DES BELLES-LETTRES EN EUROPE DE 1520 A 1550.

CHAPITRE IX.

DE LA LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE ET MIXTE, DE 1520 A 1550.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

